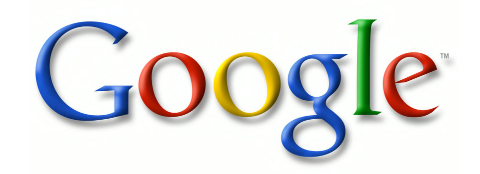
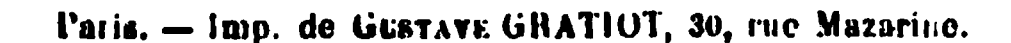


NOUVELLES
ITALIENNES
ET SICILIENNES

AVIS IMPORTANT.



Paris. — Imp. de GUSTAVE GRATIOT, 30, rue Mazarine.

NOUVELLES

ITALIENNES

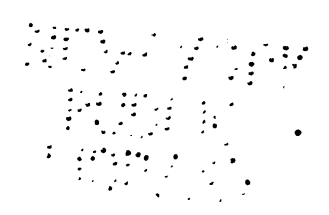
ET SICILIENNES

Edme

PAR PAUL DE MUSSET

SECONDE ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE

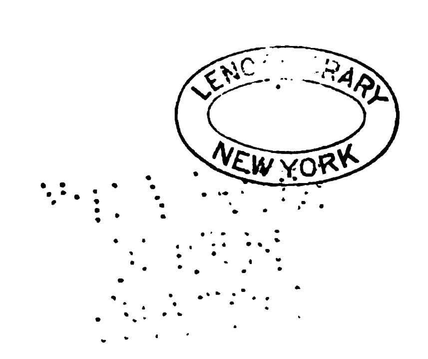


PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

19, RUE DE LILLE

1853



NOUVELLES ITALIENNES
ET SICILIENNES

I

LA FOIRE
DE SINIGAGLIA

I

Un matin du mois de juillet, trois jeunes gens, qui se promenaient dans la galerie des *Procuratie Nuove*, à Venise, s'arrêtèrent devant l'office des bateaux à vapeur de Trieste, pour examiner une affiche qu'on venait d'exposer à l'instant devant la porte. Cette affiche, imprimée sur deux colonnes, en allemand d'un côté, en italien de l'autre, portait en gros caractères ce titre peu harmonieux pour des oreilles méridionales : *Dampfschifffahrt*, c'est-à-dire « navigation à vapeur. » La profusion remarquable des consonnes et particulièrement les trois *f* de suite excitaient l'hilarité de mes jeunes Vénitiens

gens rieurs et enclins à la critique. Ils se livraient à des commentaires et à des plaisanteries où l'on sentait l'antipathie des deux races autant que celle des deux langues. L'affiche annonçait que la compagnie des pyroscaphes, à l'occasion de la foire de Sinigaglia, ferait pendant quinze jours un service direct et quotidien entre Venise et cette ville. Le prix des places était modéré. Les bateaux partaient le soir pour éviter l'ardeur du soleil. Le beau temps, la pleine lune, le calme de la mer, l'attrait d'une excursion dans un pays en fête, me décidèrent à m'embarquer. Je pris le petit bagage nécessaire pour un voyage de deux semaines, et à six heures du soir je saluais de loin Venise, qui déjà ressemblait à une ville flottante.

Une famille anglaise est l'ornement obligé des places de première classe sur tout bateau bien garni de passagers. Le pyroscaphe jouissait de cet avantage. A côté de leur mère, grosse femme couperosée, se tenaient assises deux jeunes *misses* aux poignets minces, aux tailles de poupées, chaussées de souliers pointus et l'ombrelle à la main. Le père, vieillard replet et goutteux, s'endormait sur son double menton, tandis que deux garçons aux jambes grêles, en vestes rondes, se disputaient le télescope portatif pour lorgner les campaniles dont les pointes se perdaient dans les vapeurs de l'horizon. La femme de chambre faisait le thé, préservatif inutile du mal de mer. Quatre abbés et un archi-

prêtre causaient en pur toscan. Deux dandies lombards parlaient milanais. Un officier de la corvette la *Marianna*, qui depuis a péri corps et biens, fumait son cigare d'un air indifférent. Le personnel des premières places n'offrant rien d'original, je passai aux secondes ; j'y remarquai tout d'abord une bande nombreuse de figures hétéroclites qu'on aurait pu prendre pour des brigands, si on les eût rencontrés dans un bois, mais que je reconnus pour des comédiens ambulants. Il y avait aussi des marchands forains de divers pays, et puis une jeune fille tyrolienne d'une beauté rare, vêtue de son costume national, et dont la fraîcheur, les mains blanches et le linge propre faisaient ressortir admirablement les mines cuivrées, les cheveux en désordre et les guenilles de haut goût de tout son entourage. De grands paniers, d'où s'échappaient des loques à paillettes, contenaient évidemment la défroque dramatique de la troupe. Plusieurs toiles roulées sur des bâtons représentaient les affiches illustrées des pièces du répertoire. Les visages des artistes, maigres et peu fleuris, paraissaient animés d'une expression flamboyante où le génie comique avait moins de part que l'appétit, car l'heure du festin approchait. La jeune première, aux mains courtes, à la taille épaisse, tira d'un sac de toile une galette jaune et gluante en pâte de maïs, qu'on partagea équitablement et qui fut engloutie en trois minutes. Un vase de fer-blanc rempli d'eau circula de bouche en

bouche, et l'expression du recueillement se répandit bientôt sur toutes les physionomies.

Comme les grands capitaines qui mangent la soupe du soldat par politique, le *capo comico*, directeur de la troupe, prit sa ration de galette et but à l'écuelle commune. Une tasse de café noir fut le seul luxe qu'il osa se permettre. Ses compagnons assoupis pardonnèrent cet excès de sensualité à l'homme supérieur dont l'imagination, toujours éveillée, ne se reposait pas même à l'heure de la digestion. Il n'était pas besoin d'examiner au microscope le seigneur directeur pour voir qu'il ne nageait pas absolument dans l'opulence. De son manteau roussâtre sortaient, comme d'un gros paquet d'amadou, ses bottes informes, dont les blessures ouvraient un large passage à la poussière et à l'humidité. Sous les coups de la mauvaise fortune, cet homme avait contracté l'habitude de tourner souvent vers le ciel ses regards pleins d'intelligence et de feu, soit pour élever son âme au-dessus d'un monde de tribulations, soit pour défier l'ennemi, comme l'impétueux Ajax ; mais il ne s'égarait pas longtemps dans les profondeurs de l'immensité. Son coup d'œil, vif et pénétrant, redescendait soudain sur la terre pour diviser les humains en deux classes distinctes, — les gens aussi pauvres que lui, dont il ne faisait point de cas, et ceux qui paraissaient plus riches, avec lesquels il s'empressait de nouer des relations.

Sans doute le *capo comico* conçut de l'estime pour moi, en remarquant que je portais des bottes moins malades que les siennes, car il m'adressa un sourire gracieux et se recula sur son banc pour m'engager à m'asseoir près de lui. — On voit bien, me dit-il, que votre seigneurie ne va point à Sinigaglia pour acheter du chanvre. Extrêmement loin de ma pensée l'envie d'importuner votre seigneurie par des questions indiscrètes! mais ou je me trompe fort, ou elle n'a point de goût pour le commerce, et le seul but de son voyage est de se divertir.

— Vous ne vous trompez pas, répondis-je.

— Que je m'estimerais heureux, reprit le directeur, si les représentations de notre modeste compagnie comique pouvaient obtenir les applaudissements de votre seigneurie durant son séjour à Sinigaglia. C'est aux personnes éclairées qu'il appartient d'encourager les efforts de l'artiste et de diriger le goût du public sans éducation, en signalant les passages où le comédien montre du talent. Sans trop de présomption, j'ose espérer que le choix de nos pièces et le mérite de l'exécution ne vous déplairont pas. Nous n'avons point dans notre compagnie de ces artistes hors ligne qui effacent leurs camarades et ne souffrent à côté d'eux aucun rôle important : ces vanités dévorantes sont la ruine des troupes comiques. Parmi nous, chacun fait de son mieux, sans perdre de vue la perfection de l'en-

semble, à laquelle nous contribuons tous dans la mesure de nos forces.

— On n'observe pas ce sage précepte avec assez de scrupule dans les théâtres des grandes villes, répondis-je.

— Voyez-vous là-bas, reprit le *capo comico*, ce gaillard qui sourit d'un air ironique, tout en s'endormant ? Il ne tiendrait qu'à lui de dominer ses voisins, d'absorber l'attention et de reléguer les autres rôles au second plan, sauf à gâter la représentation pour accaparer les applaudissements ; mais, avec un tact admirable, il se modère dans l'intérêt de l'ouvrage, et ne donne carrière à toute sa verve que dans les intermèdes. C'est un homme universel : Truffaldin à Bergame, Pantalon à Venise, Docteur à Bologne, nous le verrons quelque jour Pancrace ou Polichinelle à Naples, si nous réussissons à nous établir dans cette ville fortunée où la vieille comédie italienne fleurit encore.

— Il ne faut pas vous dissimuler, dis-je, que vous trouverez à Naples des acteurs charmants, incomparables dans le genre bouffon.

— Tant mieux ! répondit le directeur : le mérite des troupes rivales est le meilleur stimulant de l'émulation ; mais j'ai étudié le répertoire des petits théâtres napolitains, et j'y ai déjà remarqué un défaut que nous avons soin d'éviter, l'abus de la farce. Les Pancraces et les Polichinelles ont tout envahi. Les lazzis sont devenus l'élément principal;

le sujet de la pièce n'est plus qu'un prétexte, un cadre insignifiant, dont le public s'est accoutumé à ne tenir aucun compte. Chez nous, au contraire, l'intérêt du drame, le développement des passions, voilà ce qu'on ne perd jamais de vue; les lazzis viennent après, pour reposer le spectateur, pour le distraire un moment et le préparer à des émotions nouvelles.

— Votre théorie, dis-je, est pleine de bon sens, et je vois avec plaisir que vous étudiez la poétique de votre art tout en courant les foires. Nous n'avons en France qu'un seul écrivain qui ait su marier habilement ensemble le drame avec l'élément comique : c'est un auteur appelé Sedaine...

— Je le connais bien, interrompit le directeur. Votre Sedaine est un grand maître, et je le place au-dessus de notre Goldoni, qui l'a certainement imité dans ses derniers ouvrages. Avant de quitter Venise pour chercher fortune à Paris, lorsque Goldoni a fait *la Bottega di Caffè*, les *Baruffe Chioggiotte* et tant d'autres tableaux où la verve ne fait point oublier la trivialité du style, la véritable comédie était encore lettre close pour lui. Sedaine lui a montré le chemin qu'il devait suivre; mais par malheur son talent épuisé ne répondit pas à l'appel. L'imagination se trouva éteinte quand le goût fut épuré. Quelle déplorable situation pour un poëte que de sentir trop tard ce qu'il aurait pu faire et de voir tout son bagage englouti dans l'océan de l'oubli!

J'y songe en soupirant lorsque notre compagnie joue *la Bottega di Caffè*, car c'est une des bagatelles de notre répertoire. Pauvre Goldoni ! je voudrais, par une compassion pieuse, faire représenter plus souvent ses ouvrages ; mais il n'y a pas moyen : l'intérêt de la troupe passe avant toutes choses.

Je demandai au *capo comico* où il avait trouvé dans la littérature italienne de meilleures comédies que celles de Goldoni.

— Vous allez vous moquer de moi, me répondit-il, si je vous dis que je fais moi-même les pièces que nous jouons. Assurément elles ont beaucoup de défauts, mais enfin ce sont d'autres défauts que l'abus de la farce, la bassesse du sujet et la trivialité du langage. Hormis les Truffaldins et les Pantalons, nos personnages parlent en italien pur.

— Seigneur directeur, dis-je, vous raisonnez si bien que je ne doute plus de l'excellence de vos représentations. J'assisterai certainement à l'ouverture de votre petit théâtre, et je prendrai un plaisir infini à découvrir, dans votre compagnie ambulante et modeste, le bon goût, le juste sentiment de l'art et les inspirations heureuses que vos artistes devront à votre habile direction. Permettez-moi cependant de vous dire à l'oreille qu'il vous manque une chose essentielle. Un peu de beauté sur le minois de la jeune première ne serait pas de trop pour faire excuser les hyperboles dont il faut que l'amoureux soit prodigue.

Pour la première fois de sa vie, le *capo comico* examina l'héroïne de sa troupe avec l'idée de lui trouver les agréments physiques de la femme. Son regard prit une expression touchante de bienveillance et de pitié. — J'en conviens, me dit-il, la pauvrette n'est pas belle; mais l'amour est une passion folle, une sorte de fatalité qui ne se discute pas. On ne doit jamais s'étonner qu'une femme ait su plaire. Celle-ci d'ailleurs est un sujet précieux : quel courage et quels poumons! Combien de fois, avec l'estomac vide, a-t-elle représenté des filles de rois! Si elle était plus jolie, la vanité, la coquetterie, les séductions la perdraient peut-être, et puis voudrait-elle encore faire notre cuisine, coudre nos costumes et parer aux difficultés de chaque jour avec un zèle infatigable? Elle aurait des caprices, des galants à ses trousses; on nous l'enlèverait peut-être; les bonnes mœurs sont le plus beau titre de notre compagnie à l'estime publique.

— Ces considérations, répondis-je, sont d'un sage; avouez pourtant que, s'il se présentait une Colombine comme celle-ci, vous n'hésiteriez pas à l'admettre dans votre compagnie comique.

En parlant ainsi, je montrai au directeur la petite Tyrolienne dont les yeux limpides et la bouche fine offraient un mélange gracieux d'esprit et de candeur. Le *capo comico* regarda la jeune fille de l'air d'un capitaine recruteur en présence d'un con-

scrit bien bâti. Une espèce de sursaut changea les plis de son vaste manteau. Il ôta sa casquette et passa ses doigts dans ses longs cheveux en s'écriant avec dépit : — Ah! pourquoi faut-il qu'une injuste réprobation pèse sur le plus aimable des arts? S'il est vrai que dans le métier de comédien la dignité de l'homme et la réserve de la femme reçoivent quelques atteintes, est-il plus louable de se livrer au vol patenté qu'on appelle commerce, à l'usure déguisée sous le nom de banque, au meurtre ou au pillage honorés du titre pompeux de défense de la patrie? Sans doute, il nous faudrait une Colombine comme celle-ci; mais quels préjugés stupides n'a-t-on pas semés dans cette tête si fraîche! Cependant j'essaierai, je lui parlerai. Oui, je veux sonder cette jeune imagination, et si j'y découvre le germe d'un talent, l'apparence d'une vocation, je mettrai le feu à la poudrière.

Avec cette promptitude de résolution et ce sans-gêne qui distinguent les méridionaux, le directeur s'approcha de la petite Tyrolienne, et au bout d'un quart d'heure la conversation était fort animée. Dieu sait quels tableaux trompeurs, quels mirages insidieux le tentateur sut présenter à l'esprit de la pauvre fille! Une langue dorée qui parle tout une nuit peut mener loin l'ingénue qui prête l'oreille sans défiance. Au point du jour, lorsque je remontai sur le pont après avoir essayé sans succès de dormir dans une cabine, mon racoleur pérorait encore.

Le capitaine du pyroscaphe, qui connaissait la jeune Tyrolienne, lui dit en passant : — Eh bien ! Maria, voici le moment d'ouvrir ta boîte et d'offrir ta marchandise aux seigneurs passagers.

Tandis que Maria cherchait sa boîte dans les bagages, le *capo comico* vint à moi et me dit tout bas : — C'est une affaire presque terminée. La petite a du goût pour le théâtre, de la mémoire, de l'intelligence, de l'espièglerie, toutes sortes de bonnes dispositions. Je lui ai communiqué cet enthousiasme, ce feu sacré qui fait la puissance du comédien amoureux de son art. L'attrait irrésistible de nos représentations achèvera cette conquête. Elle est à nous. Si votre seigneurie demeure à Sinigaglia jusqu'à la fin de la *fiera*, elle assistera peut-être aux débuts de ma nouvelle recrue. Elle en sera ravie. L'enfant n'a aucun vice de prononciation. Par bonheur, son pays natal est Bolzano, dans le Tyrol italien, où l'on parle le dialecte de Trente. D'ailleurs, elle sait le vénitien et même le toscan. Le son de voix est mélodieux, le geste sobre. Elle réussira dans le drame et la haute comédie. C'est une organisation sympathique et tendre. Par Bacchus ! que je sois roué vif si elle m'échappe !

Suivant le conseil du capitaine, la jeune fille présentait aux passagers sa boîte garnie d'un assortiment de parfumerie et de mercerie. Tout en marchandant une paire de bretelles, je lui demandai s'il était vrai qu'elle eût envie de jouer les Colom-

bines. — Ce n'est pas l'envie qui me manque, répondit-elle, mais le courage de prendre un si grand parti. Apprendre un rôle, le réciter sans me troubler, sans faire attention à cette foule si redoutée dont une ligne de feu me séparera, répondre aux lazzis de Truffaldin, duper le vieux Pantalon et désespérer le Léandre ou le Mario, cela me semble facile.

— Voyez-vous la friponne! interrompit le directeur. Quelle ruse dans ses yeux, et comme la malice relève déjà le coin de ses lèvres!

— Mais, reprit la jeune fille, ce qui me charmerait par-dessus tout, ce serait de représenter une princesse enlevée par des corsaires, ou une bergère arrachée à son fidèle amant par un ravisseur abominable, d'être persécutée, enfermée dans une tour, et même poignardée au dernier acte, si le sujet de la pièce et le poëte le permettaient. Allez, je vous assure que je saurais pleurer et m'évanouir aussi bien que personne au monde.

— Quel trésor! s'écria le *capo comico*. Des cheveux blonds avec des yeux noirs, de la mélancolie, de la finesse, de la vivacité, selon l'occasion : elle réunit tous les avantages. Qu'elle serait charmante échevelée, éperdue, poursuivie par un brigand sans pitié! Maria, ma mignonne, ne t'en dédis plus; tu es de la troupe, et tu auras part entière dans les bénéfices énormes que nous allons faire.

— Réfléchissez, Maria, réfléchissez encore, dis-je

en appuyant sur chaque mot. Ne vous pressez pas, prenez le temps de consulter vos parents.

—Hélas! répondit la jeune fille, je n'ai plus ni père ni mère. Il me reste seulement une vieille tante qui est une sainte femme, une personne illuminée, d'une haute dévotion, que l'esprit du Seigneur visite quelquefois, chez laquelle on va comme en pèlerinage. Pour tout l'or de la terre, je ne voudrais pas encourir la malédiction de ma tante Susanna. Quant aux gens de mon pays, je sais d'avance ce qu'ils diront : s'ils me voient revenir à Bolzano, dans trois ou quatre ans, avec une bourse bien garnie, je serai une fille adroite, une comédienne, une artiste qui fera honneur à sa ville natale; si au contraire la bourse est vide, on m'appellera folle, aventurière, coureuse de tréteaux. Il y a aussi dans la vie de théâtre des choses qui répugnent, certains costumes qui choquent la modestie...

— Ne t'embarrasse pas de cela, interrompit le *capo comico*; à la grande rigueur, tu pourras refuser les rôles qui ne te plairont pas. Nous débuterons à Sinigaglia par un ouvrage où la scène représente une île des Indes; tu verras avec quelle décence mes sauvages sont vêtus. Nous allons aborder dans les Etats du saint-père, et je sais trop mon monde pour m'exposer aux censures de l'autorité.

—Je crains encore, reprit la jeune fille, cet abandon, cette malpropreté où les comédiens paraissent plongés.

—Quelle malpropreté? s'écria le directeur en cachant ses mains noires dans les plis de son manteau. Voilà un étrange scrupule! A-t-on jamais refusé de l'eau à quelqu'un en Italie? D'ailleurs, ma belle, qui t'empêche d'emporter avec toi ces pains de savon, cette eau de Cologne et toute cette pacotille de petite-maîtresse que tu vends aux voyageurs?

— C'est bien mon intention, répondit la jeune Tyrolienne.

— Croyez-moi, Maria, réfléchissez encore, dis-je avec le plus de solennité qu'il me fut possible. Mais, puisque le seigneur directeur vous fait des offres si brillantes, il ne peut se dispenser, pour montrer sa galanterie, de vous acheter quelque pièce de votre pacotille.

Le *capo comico* sentit le piége que je lui tendais. Il voulut faire parade de sa magnificence et commença par marchander une chaîne de montre en similor, un canif à quatre lames, un flacon d'essence à parfumer le mouchoir; puis il descendit aux objets d'un prix plus modique, et finalement, après bien des pourparlers, il acheta un cent d'épingles qu'il paya un sou, et encore avec autant de grimaces que si on lui eût arraché l'âme. Dans les regards de la jeune fille, notre homme démêla le soupçon de son avarice ou de sa misère. Pour réparer cet échec, il déclama sur le bonheur de la vie d'artiste avec une faconde entraînante et colorée dont la pauvre Maria fut si éblouie, qu'elle n'eut

plus le loisir de songer combien l'orateur était plus prodigue de ses paroles que de sa monnaie. Au milieu de sa plus brillante période, un point blanc apparut sur la côte, que les matelots montrèrent aux passagers : c'était Sinigaglia. Une heure après, le pyroscaphe entrait dans le port. La fièvre du débarquement mit fin aux conversations. Chacun se jeta sur son bagage. Afin d'éviter les frais de transport, le seigneur directeur chargea ses malles et ses paniers sur les épaules des acteurs, et la troupe ambulante fit son entrée, suivie par une population turbulente, qui semblait lui promettre un public indulgent et passionné.

II.

Sinigaglia est une petite ville agréablement située à l'embouchure de la Misa, dont le cours entier, depuis les Apennins jusqu'à la mer, est bordé de paysages charmants. La citadelle, d'un aspect formidable, a de l'importance comme monument et comme ouvrage stratégique. Le port, quoique petit, est excellent, et les priviléges de la *foire franche*, qui exemptaient des droits de douane les marchandises de tous les pays, avaient attiré des navires du littoral de l'Adriatique. Des Ragusins, des Monténégrins, des marchands de Trieste et de Zara, des Turcs de Cattaro se promenaient sur le quai, parés de leurs

habits de fête. Des musiciens de carrefour donnaient la sérénade aux personnes qui se montraient sur leurs balcons. Les cuisines en plein air exhalaient leurs parfums de friture et de fromage, et les jongleurs, les bohémiens et les charlatans faisaient sonner la clarinette et la grosse caisse. Une grande baraque de planches, encore inhabitée, attendait évidemment une troupe d'acteurs; je compris que ce devait être le théâtre réservé à mes compagnons de voyage. Vers midi, la chaleur devenant accablante, les bruits, la musique et les fourneaux s'éteignirent peu à peu. On ferma les fenêtres, et la ville s'endormit pour se réveiller à cinq heures. J'avais trouvé sans peine un logement dans une maison particulière, mais le dîner fut difficile à obtenir. Les auberges étaient pleines, et dans les *trattorie* les convives, en manches de chemise, criaient tous à la fois après les servantes. Cependant je réussis à me faire donner un riz au safran et une tranche de *nombolo*, que je m'empressai de payer pour aller m'établir au café de la rue Maestra, sous un auvent dont la brise agitait les festons. Déjà on y parlait de l'arrivée des artistes forains et de la première représentation, qui devait être donnée le soir même. Pendant le temps du repos, la troupe s'était installée. Les décors étaient prêts. Une grande toile peinte, ornée de figures, annonçait le titre de la pièce, et je reconnus avec plaisir que la curiosité publique était excitée. Après avoir pris le café, je

me dirigeai tout doucement vers la baraque de bois. Au sommet de l'édifice, j'aperçus de loin cette inscription : *Compania comica del signor Tampicelli*. Plus bas, on voyait sur la grande affiche un lion et un singe qui paraissaient causer ensemble, et en m'approchant je lus enfin ce fameux titre de la pièce, auquel je ne m'attendais guère : *Il Naufragio di La Perugia*, *ossia l'Isola dei Cannibali, colla scimia riconoscente ed il leone terribile*, c'est-à-dire : « le Naufrage de La Peyrouse, ou l'Ile des Cannibales, avec le singe reconnaissant et le lion terrible. » Telle était cette surprise que le seigneur directeur m'avait ménagée avec tant de discrétion ! tel était le sommaire de cet ouvrage qui devait réunir avec tant d'art le pathétique à la gaieté, qui devait effacer les comédies de Goldoni, les charmantes farces napolitaines, et dont l'inspiration avait été puisée dans l'étude approfondie du théâtre de Sedaine !

Malgré l'envie de rire, à laquelle je ne résistai point, la voix de ma conscience me rappela qu'il ne fallait pas juger un ouvrage sur le titre. Sous cette annonce trop explicative, l'auteur pouvait avoir déguisé quelque pensée ingénieuse, quelque vérité philosophique, comme Charles Gozzi dans ses féeries de *l'Oiseau vert* et des *Trois Oranges*. Résolu à pousser l'expérience jusqu'au bout, je revins prendre un billet aussitôt que le bureau fut ouvert, et je m'installai sur la première banquette. En

moins d'un quart d'heure, la salle se trouva pleine. On entendit le coup de sonnette du régisseur ; le petit orchestre râcla l'ouverture, et le rideau se leva. Dans un vestibule nu et enfumé comme ceux de nos tragédies classiques, une espèce de marquis râpé, entouré de gens plus mal vêtus que lui, examinait une grande carte déployée sur une table. L'exposition m'apprit que c'était le roi Louis XVI donnant à sa cour une leçon de géographie, dans le château de Versailles. On introduisit le célèbre navigateur La Peyrouse. Par une antique loi des petits théâtres italiens, ce héros de la pièce était habillé à l'espagnole, en manteau court, coiffé d'une toque à plumes, ceint d'une épée plate qui finissait par un trèfle, et chaussé d'un tricot trop large si souvent porté que les genoux ressemblaient à des poches. Ce costume idéal a l'avantage de désigner à première vue le personnage dont les malheurs et la vertu doivent exciter l'intérêt du spectateur.

C'était avec des gestes d'énergumène et des cris de damné que le monarque français et l'habile navigateur réglaient ensemble l'itinéraire d'un voyage autour du monde. Louis XVI, connaissant les dangers d'une si longue entreprise, embrassait le savant marin la larme à l'œil et rentrait dans ses appartements. Aussitôt après, le signor Pantalon, qui se trouvait par hasard à Versailles, brûlant du désir de voir la Chine et le Japon, suppliait avec

mille lazzis divertissants l'illustre La Peyrouse de l'emmener sur son vaisseau. Le commandant, bon prince, cédait aux prières du bourgeois vénitien, et Pantalon courait faire ses préparatifs pour s'embarquer sur *la Boussole* avec sa fille Sméraldine, qui n'avait pu voir sans émotion le beau visage, le grand air et la toque de La Peyrouse.

Au second acte, le décor représentait une ile inconnue de l'océan Indien. Un singe blessé d'une flèche exprimait ses souffrances par des cris aigus. Un lion saisi de pitié répondait aux plaintes du singe par des mugissements terribles. Le tonnerre et les éclairs complétaient cette scène d'une belle horreur, et dans le fond du tableau les regards découvraient, au milieu des vagues, une planche taillée en forme de navire, qui s'abîmait peu à peu dans le sein de la mer. Bientôt cette planche disparaissait entièrement, et trois personnes abordaient à la nage dans l'île : c'étaient La Peyrouse, Pantalon et Sméraldine, qui seuls avaient survécu au naufrage de *la Boussole*. Sans prendre le temps de faire sécher ses habits, le généreux La Peyrouse, versé dans la botanique, pansait la blessure du singe au moyen de plantes médicinales dont Sméraldine exprimait le suc précieux. L'animal guéri montait sur un arbre, après avoir témoigné sa reconnaissance par une pantomime touchante. Tout à coup des hurlements annonçaient l'arrivée des sauvages. Sméraldine, faiblement rassurée par la contenance

intrépide du La Peyrouse-Almaviva, fondait en larmes, et Pantalon, tremblant de tout son corps, regrettait amèrement Venise et la boutique d'orfévrerie qu'il avait tenue dans cette ville bienheureuse. Inutiles regrets! une horde de cannibales entourait les naufragés et se mettait en mesure de les faire cuire à petit feu.

Cependant, du haut de son observatoire, le singe surveillait ces apprêts barbares. Il se glissait dans la coulisse sans être remarqué. Déjà les victimes renonçaient à défendre leur vie, quand le *lion terrible*, guidé par le *singe reconnaissant*, s'élançait au milieu des sauvages et se préparait à les dévorer, ce qu'il aurait exécuté, si La Peyrouse, d'un geste imposant, ne l'eût prié d'attendre encore une minute. Avec autant d'éloquence que de bonté, le grand navigateur reprochait aux cannibales la férocité de leurs mœurs. Au nom d'un Dieu clément qu'il promettait de leur faire connaître, il les engageait à ne plus manger de chair humaine. L'approbation du lion terrible ayant achevé de les persuader, les sauvages tombaient aux pieds de l'orateur et lui proposaient de régner sur leur tribu. En attendant l'arrivée de quelque vaisseau dans ces parages, La Peyrouse daignait accepter ce petit gouvernement, et Sméraldine, en devenant son épouse, partageait avec lui la couronne. Ce dénoûment peu vraisemblable me fit craindre pour le succès de l'ouvrage. Pendant la longue tirade qui

ramenait les sauvages à des sentiments chrétiens, je regardai à la dérobée les visages des spectateurs. La plupart trahissaient une émotion réelle, et derrière moi j'aperçus la jeune Tyrolienne, les yeux inondés de larmes, qui sanglotait dans son mouchoir. Après la chute du rideau, on rappela les artistes, et une triple salve d'applaudissements frénétiques couronna cette œuvre naïve, en sorte que je me retirai tout honteux de mon insensibilité.

Au café de la rue Maestra, il n'y avait qu'une voix sur le mérite de la compagnie comique. La troupe chantante, qui venait de représenter l'*Ernani* de Verdi au grand théâtre, n'avait pas eu le même bonheur, et je remarquai, aux critiques qu'on en faisait, combien le goût de ce public était plus délicat en musique qu'en littérature. Une fioriture manquée de doña Sol avait blessé tout l'auditoire de l'opéra ; on discutait avec acharnement sur la cavatine, lorsque l'apparition de la Tyrolienne aux doux yeux vint changer le sujet de la conversation. Tous les regards se portèrent sur cette figure aimable, et de toutes les bouches sortirent ces flatteries que les Italiens décochent aux jolis visages en manière de soupirs et de déclarations d'amour : *Graziosa, bellina, carina !* etc. Le costume de Maria, qui n'était pas exempt de recherche, servait d'enseigne à sa boutique portative, en attirant l'attention sur la marchande : il se composait d'un corsage de velours, sous lequel on voyait un foulard coquettement

plissé en forme de gorgerette, d'une jupe courte en soie grise, et d'une ceinture attachée par une boucle de cuivre doré. Le chapeau tyrolien, orné d'une plume d'épervier, donnait à cette fille des montagnes un certain air indépendant que la douceur de la physionomie tempérait agréablement. Maria vint poser sa boîte de parfumerie sur la table où je prenais une glace, et me demanda ce que je pensais du *Naufrage de La Peyrouse.*

— Si vous étiez, répondis-je, dans les conditions d'un spectateur ordinaire, je respecterais l'émotion profonde que vous a causée cet ouvrage forain; mais, puisqu'il s'agit pour vous d'embrasser une carrière pleine de déboires et de périls, je vous parlerai sans ménagement. J'ai trouvé la pièce insipide, l'épisode des animaux ridicule, et tous les artistes au-dessous du médiocre, sauf le Pantalon, qui ne manque pas de gaieté. Il faut être dans un pays en fête et sevré de spectacles pour écouter cela jusqu'au bout. Réfléchissez encore avant de vous associer à cette compagnie comique, dont le directeur, avec ses belles paroles, n'a fait que prouver par un nouvel exemple cette vérité bien connue: qu'on peut raisonner le mieux du monde sur un art qu'on pratique fort mal.

Maria me regarda d'un air mécontent, comme si j'eusse voulu lui ravir sa foi et son enthousiasme.

— Non, dit-elle en levant les yeux au ciel, on ne se trompe pas lorsqu'on pleure et qu'on palpite de

plaisir et de crainte. Parce que la générosité du singe reconnaissant ne vous a point ému, en est-elle moins sublime? Votre seigneurie a le cœur dur, voilà tout ce que j'en conclus ; mais, quand même elle seule aurait jugé sainement cet ouvrage en restant insensible au milieu de cette foule attendrie, nous ne sommes pas ici en France. Mon dessein n'est pas d'aller jouer la comédie au delà des monts ; c'est au public de Venise, de Sinigaglia, d'Ancône, que je désire plaire.

— Vous me consultez, répondis-je, à la condition que je vous conseillerai ce dont vous avez envie.

— Peut-être aussi que votre seigneurie me donne des avis que je ne lui demande pas. La question est celle-ci : suis-je capable, oui ou non, de jouer le rôle de la Sméraldine ?

— Beaucoup mieux que la jeune première de la troupe, je n'en doute pas.

— Que faut-il donc de plus ? Puisqu'on fait des évêques avec des hommes, ne peut-on d'une fille de mon âge faire une comédienne ?

— Soyez comédienne, Maria, je ne vous en détourne plus. Jouez votre rôle dans les pièces effroyables de maître Tampicelli, et tâchez de sauver votre vertu des griffes de vos confrères les cannibales. Est-ce que vous n'avez pas laissé à Bolzano quelque amoureux dont le souvenir puisse vous préserver des chutes ?

— On a toujours des amoureux, répondit la jeune fille ; mais mon cœur est libre et fier.

— Ne faites pas sonner trop haut votre fierté, Maria. Défiez-vous de votre engouement pour le théâtre ; défiez-vous du jeune premier de la troupe, de ses phrases boursouflées, de ses métaphores ; tout cela est du clinquant, comme sa toque et son manteau galonné. Craignez surtout cette familiarité de la vie errante qui engendre souvent un déréglement lamentable.

— La fille la mieux gardée, répondit Maria, est celle qui se garde elle-même. Il ne me faudra ni singe reconnaissant, ni lion terrible pour me défendre contre les cannibales des coulisses.

— Et que dira votre tante Susanna, qui est une sainte femme, lorsqu'elle apprendra que sa nièce court les foires avec des baladins ?

— Elle ne le saura pas, à moins que vous n'alliez exprès dans son village pour me dénoncer. L'essentiel est de ne rien faire de mal, et je vous répète que je suis de force à me défendre. A côté de l'eau de Cologne, il y a des petits couteaux dans ma boîte ; mais je n'aurai pas besoin de m'en servir.

Une peinture de la vie italienne serait incomplète, si on en écartait absolument la silhouette de l'agent officieux qui prélève un misérable courtage sur la galanterie. Ce personnage obséquieux, inévitable, fabricateur inépuisable de mensonges et de fourberies, est un type éminemment méridional. Puisque

nous le rencontrons ici, accordons-lui le passage ; tâchons, en l'ébauchant, d'oublier ce qu'il a de repoussant pour l'envisager de son côté comique, afin que le lecteur nous pard nne de l'avoir mené en si mauvaise compagnie.

Dans l'instant où Maria exprimait sa ferme résolution de vivre sagement, une conspiration contre sa vertu se tramait à deux pas d'elle. Un homme en redingote jaune offrait ses services à un jeune Américain, capitaine d'un navire marchand, et dont les yeux étaient constamment fixés sur la belle Tyrolienne. L'homme au sourire mielleux promettait monts et merveilles de son entremise, tout en appuyant sur les difficultés de la négociation. Il lui fallait du temps, disait-il, et l'argent nécessaire pour se faire écouter de la petite marchande, en lui achetant quelques objets de parfumerie. Un écu suffirait à cette entrée de jeu ; pour peu que son Excellence consentît à ce léger sacrifice, le premier compliment serait porté séance tenante avec les précautions et l'habileté que réclamait une affaire si délicate, car on voyait bien que cette jeunesse en était à son *primo passo*. L'Américain donna dans le piége et tira de sa poche un écu romain. Aussitôt l'ambassadeur vint accoster la jeune fille. Avec ce flair subtil qui distingue les gens de son métier, il reconnut tout de suite l'innocence sauvage d'une enfant des montagnes ; c'est pourquoi il ne se hasarda point à l'effaroucher inutilement. Il prit un air

mystérieux pour chuchoter de choses insignifiantes, et, quand il eut acheté un briquet de cinq baïocs, il retourna rendre compte au seigneur étranger de ces heureux préliminaires. Le marin, qui était un homme ponctuel, demanda combien de temps il lui faudrait attendre, et l'homme répondit sans hésiter qu'à moins de mort subite l'affaire serait certainement conclue le quatrième jour, à midi moins un quart.

Le personnage à la redingote jaune avait remarqué que je l'écoutais d'une oreille. Il vint s'asseoir près de moi. — Ces Anglais sont tous les mêmes, me dit-il en haussant les épaules. Ils s'imaginent que tout doit plier à leur caprice, et si on avait la sottise de s'exposer à quelque désagrément pour les contenter, ils ne vous remercieraient pas. Quand ils vous ont donné d'avance un pauvre écu, et qu'on réclame ensuite la récompense de ses peines, ils vous répondent : *Tutto è pagato.* C'est un mot qu'ils apprennent dans leur pays avant de s'embarquer pour l'Italie. J'ai ouï dire qu'autrefois ils étaient généreux ; à présent il n'y a que leur défiance qui soit égale à leur avarice.

— Cette défiance, répondis-je, est impardonnable en effet, lorsqu'elle tombe sur un honnête homme comme vous ; mais vous vous trompez : cet étranger est un Américain, et non un Anglais. Que comptez-vous faire d'ici au quatrième jour, à midi moins un quart ?

— Ne m'occuper de cet Américain non plus que du prêtre Jean des Indes.

— Mais il vous interrogera sur vos démarches ?

— Eh bien ! je lui répondrai en mettant la chose à si haut prix, que son avarice me débarrassera de sa défiance.

— Et s'il est plus prodigue que vous ne le supposez ? s'il consent à payer la somme fabuleuse que vous imaginerez ?

— Nous aurons le chapitre des contre-temps imprévus.

— Fort bien ; mais s'il s'explique lui-même avec Maria, et s'il découvre que vous n'avez pas même parlé de lui à la jeune fille, le chapitre des coups de bâton pourrait faire suite à celui des contre-temps.

— Un mauvais quart d'heure est bientôt passé.

— Vous avez réponse à tout.

— C'est que je suis philosophe. Un accident futur n'existe pas ; chaque heure suffit à sa tâche ; occupons-nous du présent. Au lieu de courir après le gibier du Tyrol, plaise à votre seigneurie d'observer que dans cette partie de l'Italie sont les plus belles femmes du monde, et que, pendant ces quinze jours de fête, l'envie de s'amuser, de se parer, leur tourne la tête. Je prie votre Excellence de daigner regarder ma carte.

Sur un bout de papier à sucre, je lus ces mots grossièrement imprimés : *Il vero Giuseppe, combi-*

natore di piaceri. — D'où vient, lui dis-je, cette précaution de vous intituler le véritable Joseph ?

— Excellence, le talent a toujours des plagiaires. Je m'appelle bien Joseph, et comme j'ai réussi à me faire une clientèle considérable à Rome, à Ancône et ailleurs, des intrigants sans esprit et sans éducation n'ont pas manqué d'usurper ce nom, que seul j'ai su rendre fameux. Ils prétendent tous s'appeler Joseph, et ils poussent le plagiat jusqu'à se vêtir de la même couleur que moi, et puis, au premier mot qu'ils disent, l'étranger, stupéfait de voir des ignorants et des bélitres, s'écrie : « Voilà donc ce Joseph dont on vante la politesse et les belles manières ! » Ces méprises sont désolantes, et de là vient que je cherche à dérouter les contrefacteurs. Si votre Excellence veut m'employer, je lui montrerai que je suis le véritable Joseph. Aussi utile aux seigneurs cavaliers qu'aux gentilles dames, j'épargne aux uns les poursuites, les recherches, le temps perdu, les factions à la belle étoile, et par conséquent les rhumes et les fluxions; aux autres les œillades compromettantes, les ports de lettres et les écritures, si dangereuses au double point de vue de la preuve incontestable et de la faute d'orthographe. Quand on pense que pour une faible rétribution tant de périls et d'ennuis sont évités !...

— Joseph, interrompis-je, c'est grand dommage que vous fassiez de votre intelligence un si méchant emploi.

— Que voulez-vous, Excellence? bien peu de gens sont à leur place dans ce monde. Qu'on me donne seulement un prieuré...

— Il serait en bonnes mains!

— Parlons d'affaires, Excellence. Une dame romaine, veuve, jeune et belle, arrivée ici depuis un mois pour prendre des bains de mer, attend d'un jour à l'autre des lettres de son secrétaire qui doivent contenir des valeurs. Un retard qu'elle ne s'explique pas dans cet envoi de fonds est la cause d'un embarras momentané dans ses finances...

— N'allez pas plus loin, Joseph, je connais cette histoire; on me l'a racontée à Venise la semaine dernière et dans les mêmes termes.

— Les brigands! murmura Joseph, ils m'ont volé jusqu'à mes histoires. Nous avons encore à Sinigaglia la fille d'un apothicaire dont le père, assez riche, est membre correspondant de la société de la *Lésine*.....

— Joseph, cette histoire-là n'est pas de vous. On me l'a faite à Florence l'an passé, sur la place de Sainte-Marie-Nouvelle.

— Mille tempêtes! s'écria le *combinateur* en se mordant les lèvres, votre seigneurie aurait dû m'avertir qu'elle avait fréquenté les Florentins, je ne lui aurais point servi ces fables ordinaires par lesquelles nous commençons toujours. Cette fois, je lui dirai la vérité pure et simple. Une jeune femme,

récemment mariée à un homme d'un âge mûr et par conséquent jaloux...

— Arrêtez, Joseph! je vais achever l'histoire : la signora doit de l'argent à l'orfévre, à la couturière, au parfumeur, et elle tremble que son jaloux ne vienne à découvrir qu'elle ne paye point ses fournisseurs. Le créancier qui l'incommode le plus est son coiffeur, pauvre diable chargé de famille, qui n'a pas le temps d'attendre et qui importune la dame pour une somme chétive.

— Bravo! s'écria le *véritable Joseph* en éclatant de rire. Votre seigneurie en sait aussi long que moi; mais qu'importe la vérité de l'histoire, pourvu que la signora soit belle?

— Il importe fort peu en effet; sachez seulement que je ne suis pas dupe de ce vernis romanesque dont vous prétendez embellir votre commerce.

— Eh bien! je me piquerai d'honneur. Que je perde mon titre de véritable Joseph, si je n'apporte demain à votre seigneurie une histoire entièrement neuve et accompagnée de preuves! En attendant, Excellence, encouragez ma franchise par un petit *régal*.

— Voici trois *paoli* que je vous donne à la condition que vous me tiendrez au courant de votre affaire avec le capitaine américain.

Maître Joseph s'engagea par les serments les plus sacrés à ne me cacher aucun détail, et après avoir empoché son *régal*, il me salua jusqu'à terre en me

disant : — *Donc* nous combinerons quelque chose pour demain.

Pendant les trois jours suivants, l'Américain, avec une discrétion et une patience admirables, regarda vingt fois sans sourciller la jeune Tyrolienne passer et repasser devant lui. Quand elle lui présentait sa boîte ouverte, il y prenait au hasard un objet quelconque et le payait sans dire une parole ; mais on voyait bien, à son air opiniâtre, qu'il n'entendrait pas raillerie, s'il venait à découvrir les mensonges du *combinateur*, et j'étais curieux de savoir comment Joseph s'y prendrait pour lui faire supporter un retard. Le quatrième jour, à midi moins vingt minutes, l'étranger arriva au café. Il regarda sa montre et demanda une glace. Maria n'avait point paru de la matinée. Cette circonstance commençait à m'inquiéter, lorsque je vis accourir de loin l'illustre Joseph, qui se parlait à lui-même et faisait une mine effarée comme un homme frappé d'un malheur imprévu. — Excellence, dit-il en s'essuyant le front, tout va mal, tout est perdu ! Un fâcheux contre-temps... Jamais rien de semblable ne m'est arrivé ; mais qui pouvait deviner une pareille chose?...

— Quelle chose? demanda le marin.

— Figurez-vous cela, Excellence : cette jeune fille, où l'ambition va-t-elle se nicher?... cette marchande d'épingles s'est mis dans l'esprit de se faire comédienne! Le vieux Tampicelli l'a enrôlée dans

sa troupe. Ce matin, elle a jeté aux orties son savon et ses fioles, et, à cette heure même où je vous parle, elle étudie avec le *capo comico* le rôle d'Angela dans la pièce du *Roi ours*, qu'on va représenter à la fin de la semaine. Que votre seigneurie s'imagine, si elle peut, mon saisissement, ma colère, mon dépit, lorsqu'en venant lui rappeler sa promesse, je trouve la vendeuse d'eau de Cologne transformée en jeune première. « Bonhomme, m'a-t-elle dit d'une voix aigre et hautaine, je suis occupée. Je répète mon rôle. Ne me rompez pas la tête. » Et moi, démonté, stupéfait, interdit comme un sot par tant d'audace, j'ai battu en retraite, sans même lui répondre qu'elle était une impertinente.

Le capitaine regardait son messager d'un air froid et scrutateur ; mais il avait affaire à un maître fourbe. Il ne trouva dans l'accent ni dans le geste aucun indice de tromperie. Le soupçon se dissipa, et cet homme si volontaire n'osa pas même témoigner sa mauvaise humeur. — Joseph, dit-il, vous avez bien fait de ne pas appeler la jeune fille impertinente.

— Non, par le ciel! j'ai mal fait au contraire, reprit le *combinateur*. Se jouer ainsi d'un seigneur de qualité, d'un cœur généreux ! Oh ! s'il ne s'agissait que de moi, je rirais des prétentions de cette Sméraldine de carrefour ; mais j'avais des engagements avec votre seigneurie, et je me vois forcé de

lui manquer de parole. Mille diables! que le *tocco* de l'apoplexie me tombe sur la tête, si je ne me venge de cette mijaurée!

— Joseph, dit le capitaine, une comédienne n'est pas plus inabordable qu'une marchande de savon.

— En général, cela est vrai; mais cette *carognette* se croit déjà un premier sujet. Elle vous rançonnera, Dieu me pardonne! Dans la disposition où je l'ai trouvée, je gage qu'elle ne m'aurait pas écouté, à moins que je n'eusse parlé de quelque somme énorme, inouïe, comme par exemple dix ou quinze napoléons d'or. Mieux vaut songer à autre chose, Excellence.

— Je ne veux pas songer à autre chose, dit l'Américain. Quand j'ai commencé de songer à une chose, il ne me convient pas de songer à une autre, entendez-vous? Je donnerai les dix napoléons d'or.

— Quoi! comment? votre Excellence...

La bouche ouverte, les yeux hors de la tête, maître Joseph avait besoin, pour en croire ses oreilles, d'entendre une seconde fois cette promesse, qui lui donnait des éblouissements. — Corps de Bacchus! s'écria-t-il quand le marin eut répété sa proposition, votre seigneurie se connaît en magnificence; elle m'en dira tant que je briserai tous les obstacles comme du verre. Et pour ma peine, que daignera-t-elle me donner? Son grand cœur n'oubliera pas dans sa libéralité les dangers de ma profession.

— Cinq autres napoléons pour vous, Joseph.

— Qu'elle m'avance un petit à-compte.

— Vous avez reçu une piastre, c'est assez; pas un baïoc, pas un centime de plus; allez!

Lorsque Joseph passa devant moi, je lui fis signe d'approcher. — C'est vous, lui dis-je, que le signor Tampicelli devrait enrôler dans sa troupe; vous avez joué votre personnage admirablement. Cette mine effarée, cette bouche de travers, ces yeux roulant dans leurs orbites, tout cela était d'un naturel parfait. Et ce dialogue avec la jeune fille, j'espère, pour votre gloire, que c'est une invention.

— Il n'y a d'exact, répondit Joseph, que les débuts prochains de la petite. Les meilleurs mensonges sont ceux qui se mêlent avec un peu de vérité; mais je suis pris dans un piége. Cinq napoléons d'or, sans compter ce que je pourrais recevoir de l'autre main! Ne pas même tenter de les gagner, quelle lâcheté! Joseph, tu le tenteras!

— Gare aux coups de bâton, Joseph! gare à la prison!

— Cinq napoléons d'or, Excellence! J'en ferai une fièvre quarte, si je ne réussis pas.

Vainement je voulus détourner ce coquin de son projet, vainement je lui représentai que le pilori pouvait se trouver au bout de l'aventure : il ne m'écoutait plus et revenait à ses cinq napoléons d'or comme Harpagon à son argument de *sans dot*. Sa cervelle en ébullition enfanta quelque machination

diabolique. Un sourire cupide remua toutes les rides de son visage. Tout à coup il se frotta les mains en s'écriant : — *Tengo una combinazione!*

Et le *combinateur* partit avec tant de vélocité, que les pans de sa redingote jaune s'ouvrirent comme les ailes d'un scarabée.

III.

Le grand jour de la foire de Sinigaglia est le 22 juillet. Dès la veille au soir, il y eut un redoublement de vacarme. On dansa des tarentelles sous ma fenêtre jusqu'à minuit, et les passants s'invitaient eux-mêmes à ce bal improvisé. L'orchestre, composé de *pifferari* venus de Rome, tirait de ses instruments des sons à déchirer le tympan. Après le départ des fifres, les guitares sonnèrent l'accompagnement d'une improvisation où Brennus, les Gaulois, Jules César et sainte Madeleine se rencontraient dans une longue suite de rimes en octaves. La danse avait cédé le pas à la poésie. Vers trois heures, cette épopée se trouvant finie, j'espérais clore l'œil, quand un vieillard et une petite fille vinrent chanter, sur un mode sépulcral, un duo religieux dans lequel le bon Dieu assurait sur l'honneur qu'il était tout-puissant et éternel. Bientôt l'*angelus* annonça le lever du soleil, et, les pétards s'unissant aux cloches, il fallut saluer avec tout le

monde le jour consacré à sainte Madeleine, patronne de la ville. Un mouvement extraordinaire régnait déjà dans les rues. Quelques personnes, dont la brise du matin éveillait l'appétit, mangeaient en plein air et se faisaient des niches d'écoliers, comme en carnaval. Par une petite lucarne, un bon bourgeois d'une figure grave descendit un panier attaché au bout d'une ficelle, et se mit à débattre avec plusieurs fruitières à la fois le prix d'une livre de cerises. Après bien des cris et des signes télégraphiques, lorsque enfin on tomba d'accord et que la livre de cerises fut pesée, le bourgeois fit remonter son panier vide et referma la lucarne, enchanté de sa mystification. C'était une façon de payer son tribut à la joie générale.

L'affiche illustrée du théâtre de Tampicelli annonçait les débuts d'une jeune première de grande espérance, sous le nom de la Marietta, dans la pièce du *Re orso*, comédie féerique du célèbre poëte Carlo Gozzi. Je compris que ce devait être *le Roi cerf* de Gozzi, dont on avait fait un ours, probablement parce que la troupe ne savait comment représenter un cerf et qu'elle avait une peau d'ours dans son magasin. A l'ouverture du bureau, j'aperçus maître Joseph distribuant des billets à quatre ou cinq vauriens de son espèce au milieu de la place publique. Dans l'intérieur de la salle, je reconnus encore sa redingote jaune sur le dernier gradin des secondes

places, d'où il faisait des signes de connivence à d'autres spectateurs de mine patibulaire.

Le Roi cerf est une des meilleures pièces féeriques de Carlo Gozzi. Dérame, roi de Serendippe, le plus aimable et le plus beau prince de l'Orient, cherche une femme sans pouvoir la trouver, car il veut être sûr, avant de se marier, que sa fiancée l'aime véritablement. A cet effet, un magicien de ses amis lui a donné une pagode en bois doré, qui sourit et fait des grimaces lorsqu'une belle, alléchée par la couronne de Serendippe, feint un amour qu'elle ne ressent point. Grâce à ce présent funeste, Dérame, tout charmant qu'il est, court le risque de vivre et de mourir dans le célibat. Quatre cents jeunes filles, qui toutes prétendaient adorer leur monarque, ont déjà subi l'épreuve, et toujours la pagode, placée dans le cabinet du prince, a dénoncé par son rire sardonique l'ambition cachée au fond du cœur et le mensonge des tendres paroles. Une seule personne aime réellement le roi, et précisément parce qu'elle l'aime, elle redoute cet examen que tant d'autres ont recherché. C'est la Vénitienne Angela, fille chérie de Pantalon, ministre des finances. Son tour étant venu de subir l'épreuve, il faut qu'on la traîne de force dans le cabinet du roi. Au lieu des protestations d'amour auxquelles il est accoutumé, Dérame s'étonne de voir cette belle enfant trembler de tout son corps et pleurer à chaudes larmes. La pudeur offensée d'Angela éclate en doux reproches :

« O mon prince, dit la jeune Vénitienne, quel besoin aviez-vous de m'infliger cette humiliation ? S'il fallait donner ma vie pour vous, j'en ferais le sacrifice : mais ne pouviez-vous me laisser l'estime de ce monde injuste et cruel qui va m'accabler quand vous aurez publié votre dédain pour moi. Faites au moins que cette épreuve soit la dernière, et que d'autres filles innocentes, d'autres cœurs honnêtes ne soient plus exposés à pareil affront. Permettez ensuite que je retourne dans mon pays pour y cacher ma honte et mon chagrin : c'est la seule grâce que je vous demande. » Dérame regarde la pagode, et, voyant qu'elle ne rit pas, il prend les mains de la jeune fille et lui pose la couronne sur la tête en s'écriant :

— Oui, cette épreuve sera la dernière, car il y a désormais une reine à Serendippe!

A peine le mariage est-il célébré, que Dérame se sent possédé d'une fantaisie bien plus singulière et plus funeste que la première. « Est-ce pour ses vertus, pour ses qualités que sa femme l'aime, ou seulement pour sa figure ? Si son âme habitait un corps moins jeune et moins beau, Angela l'aurait-elle préféré ? » Le magicien Durandarto lui-même ne sait que répondre à cette question saugrenue ; mais, pour contenter cet esprit si ingénieux à se tourmenter, il donne au prince une formule cabalistique au moyen de laquelle son âme pourra s'introduire dans tous les cadavres qu'il lui plaira de

ressusciter. Là-dessus, Dérame part pour la chasse, déterminé à revenir au palais sous la figure de quelque homme du peuple.

Cependant Tartaglia, bègue et stupide, quoique premier ministre, a deux raisons également bonnes de haïr son maître : il aurait voulu faire épouser à Dérame sa fille, que la pagode a rejetée ; en outre le vieux drôle se permet d'être amoureux de la reine. La vengeance et la jalousie le poussant, Tartaglia guette l'occasion d'assassiner son maître. Les bois et la chasse lui paraissent favorables à son coupable projet. Il suit le prince pas à pas. Dérame et le ministre arrivent seuls dans un site pittoresque où un cerf atteint d'un coup de feu vient tomber mort. Pour essayer la puissance de sa formule cabalistique, le roi conçoit l'idée de passer, pour un instant, dans le corps de cet animal. Tartaglia, qu'il a l'imprudence de consulter, l'engage fort à faire cette expérience. Le roi prononce les paroles magiques à l'oreille du cerf, qui se ranime peu à peu, et le corps de Dérame tombe sur la terre privé de mouvement. Aussitôt le traître Tartaglia, qui a retenu la formule, s'empare de la dépouille royale ; il passe dans le corps de son maître, si décidé à n'en plus sortir qu'il fait célébrer ses propres funérailles, et, pour se débarrasser à jamais de Dérame, il ordonne un massacre général de tous les cerfs dans les forêts du royaume.

Quelle est la surprise de la belle Angela en voyant

son cher époux revenir de cette fatale partie de chasse bègue et stupide! Tartaglia, sous la figure du prince, a conservé non-seulement son odieux caractère, mais encore son vice de prononciation. La reine, qui ne reconnaît plus ni l'esprit ni les nobles sentiments de son époux, se querelle avec lui et le chasse de son appartement. Pendant ce temps-là, Dérame échappe au carnage des cerfs en se glissant dans le corps d'un pauvre bûcheron qu'il a trouvé mort de froid dans la forêt, ce qui prouve qu'il y a des malheureux jusque dans le royaume fortuné de Serendippe. Sous la peau de ce bûcheron, Dérame vient demander l'aumône à la porte du palais, et la reine, guidée par un secret pressentiment, se prend de passion pour ce mendiant, au grand scandale de Tartaglia, qui commence à murmurer des caprices de sa femme.

Sur ces entrefaites, une petite chienne, que la reine aimait beaucoup, vient à mourir en mal d'enfant. La belle Angela s'amuse à exagérer son chagrin; elle pleure, elle trépigne, elle fait enrager ses femmes et traite son époux comme un valet. Tartaglia en perd la tête. Pour apaiser un moment cette douleur frénétique, il imagine de ressusciter l'animal si regretté, en lui prêtant son âme. Sous la forme de la chienne favorite, il espère aussi obtenir de cette Vénitienne fantasque les caresses qu'elle lui refuse; mais à peine Tartaglia est-il sorti de son enveloppe royale, que Dérame aux aguets rentre en

possession de son corps. Il étrangle la chienne, et raconte à Angela tous les événements mystérieux qu'elle n'avait pu comprendre, et dont l'enchanteur Durandarto vient confirmer l'explication. Dérame, corrigé de son inquiétude d'esprit, laisse Angela l'aimer à sa guise, et, pour remercier le magicien, il met à la disposition de ce savant personnage sa fortune et son royaume de Serendippe, à quoi répond Durandarto : — « Gouverner n'est pas mon métier. C'est assez de changer les hommes en bêtes et les bêtes en hommes pour divertir l'honorable assistance. Avec la pièce finit mon pouvoir surnaturel ; et vous, messieurs et mesdames, si nos métamorphoses ont eu l'art de vous plaire, accordez par un signe de vos mains à l'enchanteur et au poëte la récompense de leurs sortiléges. »

Sauf quelques variantes et le changement du cerf en ours commandé par les difficultés de la mise en scène et l'état du vestiaire, la troupe de Tampicelli représenta exactement ce conte de nourrice écrit en vers blancs. Lorsque Angela, guidée par Pantalon, fit son entrée avec son costume neuf à l'ancienne mode de Venise, sa beauté, sa jeunesse et sa fraicheur éblouissante produisirent une sensation profonde. Un frémissement de plaisir, plus flatteur que les applaudissements, parcourut tous les rangs de l'auditoire. Le trouble et l'émotion inséparables d'un début tournèrent au profit de l'actrice, quand la jeune première fut amenée tremblante devant le

roi Dérame; mais, au premier vers qu'elle récita, j'entendis cette espèce de chant monotone et cadencé dont on ne sort plus une fois qu'on s'y est engagé. Cette fille, si simple hors de la scène, en prenant le diapason du théâtre, n'avait plus ombre de naturel. Toutes les inflexions se ressemblaient; le hasard ou la coupe du vers décidait du sens des phrases, dont l'oreille déroutée perdait souvent le fil. Cependant le public, peu difficile, écoutait patiemment, et il n'aurait peut-être pas remarqué l'ennui et le ridicule de ce récitatif, si des gens malveillants ne l'eussent averti. Un bâillement affecté, parti du fond de la salle, excita des rires étouffés. Bientôt une voix de fausset imita les intonations de la jeune première; des amis imprudents voulurent applaudir : ce fut le signal des sifflets. Maître Joseph, debout sur sa banquette et armé d'une clef, dirigeait la cabale. Maria joua son rôle jusqu'au bout avec un véritable courage, et, dans la scène où Angela devient capricieuse et fantasque, je crus remarquer à travers la tempête quelques intentions heureuses, quelques éclairs d'intelligence et de comique; mais il n'était plus temps, le public n'écoutait plus et cherchait dans le bruit et les huées un dédommagement au spectacle manqué.

Lorsque la salle fut évacuée, je montai sur le théâtre. J'y trouvai la Marietta dans le plus affreux désespoir; elle cachait son visage dans ses mains, et de grosses larmes coulaient entre ses doigts. Le

directeur, assis près d'elle sur un banc de bois, tâchait de la consoler. — Ne pleure point, ma belle, disait-il. Une cabale était organisée d'avance contre tes débuts par quelque envieux des succès de notre compagnie. Il est fâcheux que tu aies vu, dès le premier jour, le revers de la médaille; mais tu connaîtras aussi le bon côté. Il n'y a pas un de nous à qui pareille disgrâce ne soit arrivée. Voici notre ami le seigneur français qui te dira comme moi que tu n'as point du tout mal joué ton rôle.

Le *capo comico* me faisait signe de venir à son aide; je gardai le silence. Un dernier brouhaha mêlé de sifflets parvint encore aux oreilles de Maria. — Les entendez-vous? dit-elle en frappant du pied; ils me sifflent jusque dans la rue. Hélas! mon bon Tampicelli, c'est vous qui m'avez attiré cet affront, en me poussant sur ce maudit théâtre où je n'osais pas monter. Cette épreuve cruelle sera la dernière; je n'aurai pas le courage de m'exposer une seconde fois aux insultes de vos ennemis.

— Maria, dis-je, pourquoi ne parliez-vous pas ainsi tout à l'heure, quand vous teniez à peu près le même langage au roi Dérame? Votre accent est simple et touchant à cette heure; d'où vient que sur la scène vous n'aviez plus ces inflexions justes et naturelles?

— Vous trouvez donc que j'ai mal joué? s'écria la jeune fille avec vivacité. Vous trouvez donc que j'ai mérité les sifflets et les huées?

— Je ne dis pas cela; mais je doute que vous puissiez devenir une bonne comédienne.

— Oh! alors, reprit-elle, tout est dit. Je renonce au métier; je retourne à ma boîte de parfumerie et à mon commerce; je repars pour Venise, Vérone et Milan. Je me suis trompée, voilà tout. Cette leçon me servira; je vous remercie de votre sincérité. A présent que mon parti est pris, je me sens plus calme, et je vais dormir.

— C'est cela, dit le *capo comico*, va dormir, ma fille. Nous en reparlerons demain.

Et lorsque la Marietta se fut retirée, Tampicelli ajouta : — Elle resterait au théâtre, si on l'eût applaudie; elle restera parce qu'on l'a sifflée, pour prendre une revanche, et nous ferons en sorte qu'elle triomphe de la cabale. Le théâtre est comme le cabaret : qui a joué jouera.

Le lendemain de grand matin, dans une méchante auberge où la jeune première occupait, au fond d'un corridor sombre, une chambrette dont elle avait corrigé l'aspect misérable à force d'ordre et de propreté, quelqu'un frappa doucement à la porte disloquée. Pensant que ce devait être la servante, Maria ouvrit le verrou. Une tête chauve et ridée parut, et l'homme à la redingote jaune entra en souriant d'un air cauteleux.

— Que me voulez-vous? demanda la jeune fille un peu effrayée.

— Ne craignez rien, ma chère enfant, répondit

Joseph en s'asseyant dans un coin. Je l'aime la petite marchande; je m'intéresse à la gentille comédienne; je lui veux du bien, beaucoup de bien; voilà ce qui m'amène.

— A qui en avez-vous? reprit la Marietta; est-ce à la marchande ou à la comédienne?

— Le titre n'y fait rien, ma mignonne; marchande ou comédienne, votre gracieuse petite personne est toujours la même. *Donc* vous n'avez point réussi au théâtre Tampicelli : c'est un malheur dont la beauté, la jeunesse et d'autres succès effaceront le souvenir; mais je me suis dit ce matin : La pauvrette doit avoir du chagrin; elle pleure de ses beaux yeux, allons la consoler.

— Il n'est pas en votre pouvoir de me consoler.

— Peut-être. Qui le sait? La consolation! elle ne voyage pas, comme un prince, avec un courrier devant son carrosse; elle ne se fait pas annoncer au son du cor; elle souffle, comme le vent, du côté où on ne l'attendait point, et, zeste! elle entre à l'improviste.

— Eh bien! dépêchez-vous donc de me consoler, au lieu de faire tant de bavardages.

— Sang de la madone! il n'y a pas une de mes paroles qui ne pèse un grain d'or, et vous appelez cela des bavardages! Écoutez-moi bien, ma toute belle : la *fiera* va finir dans huit jours. Les étrangers réunis à Sinigaglia vont s'éparpiller comme des oiseaux. Aujourd'hui on les voit; ils mettent la

main à la poche ; ils en tirent de bons écus, qu'ils distribuent pour leur plaisir, et puis demain on ne les connaît plus ; on ne sait où ils sont. L'occasion s'est envolée, et les écus avec elle. Parmi ces étrangers, il se trouve de jeunes cavaliers riches, discrets et généreux. Quatre napoléons d'or qu'on te prêterait à condition de ne jamais les rendre, serait-ce donc une si mauvaise affaire?

Le *combinateur* fit une pose en attendant l'effet de cette insinuation ; mais, comme la jeune fille se taisait, il ajouta : — Quand je dis quatre napoléons, c'est le moins qu'on puisse espérer. Avec ma longue pratique, je saurais extirper, si tu me secondais, le double de cette somme... Quoi ! tu restes muette! eh bien ! tranchons le mot : le seigneur cavalier irait jusqu'à dix pièces d'or. Compte sur tes doigts, si tu peux, combien il faudrait vendre de cent d'épingles pour réaliser un tel capital !

— Toute ma pacotille, dit l'ingénue, ne vaut pas cinquante livres de France. Avec le capital dont vous parlez, je pourrais acheter la charge de première *Kellnerinn* dans une auberge ou dans une *bierrerie* à Trente ou à Bolzano ; mais quelle apparence qu'un étranger, même riche et généreux, me prête une si forte somme sur ma bonne mine et sans condition?

— Il y a une petite condition, *ma* elle coûte si peu!

— Et laquelle?

— Peste soit de l'innocence! murmura le *combinateur*. Puisque tu ne devines point, je vais donc parler clairement. Il ne s'agit que d'être pendant un jour ou deux la *sposina* du seigneur cavalier.

Les joues de la Tyrolienne prirent subitement la couleur de deux grosses pêches. — Je comprends, dit-elle, ce que vous entendez par ce mot de *petite épouse*. Voilà donc les consolations que vous m'apportez! Allez dire à celui qui vous envoie qu'avant de descendre si bas, je me plongerai dix fois ce couteau dans le cœur. Et maintenant que je sais qui vous êtes, sortez d'ici à l'instant. Votre présence n'est pas un danger pour mon honneur, mais elle pourrait nuire à ma réputation.

— Ne vous échauffez pas, répondit Joseph en ricanant. Je m'en vais, belle Angela; poursuivez le cours de vos succès de théâtre; après les sifflets, les pommes cuites et les oranges!

— Tu m'as donc sifflée, misérable? s'écria la Marietta. En effet, il me semble que je t'ai vu parmi les cabaleurs avec ta lévite jaune. Puisque je te tiens, il faut que je me venge. Tu ne sortiras pas d'ici sans emporter un souvenir de ma colère.

Avec l'agilité d'une chatte, la jeune première sauta au visage de l'homme à la redingote jaune et lui enfonça ses ongles dans le *facies*. Maître Joseph leva le poing pour se défendre; mais tout à coup la montagnarde se trouva d'un bond à l'autre bout de la chambre. Sur une table où étaient son livre de

comptes et ses papiers, la Marietta saisit un encrier de liége qu'elle lança de toutes ses forces à la tête du *combinateur*. Le projectile atteignit maître Joseph sur le nez, et l'illustre redingote jaune fut tachée d'encre en vingt endroits. Devant un ennemi si redoutable, il fallut lâcher pied : le Mercure ouvrit la porte et la referma derrière lui; mais on connut qu'il n'avait point d'ailes aux talons, car le bruit de ses galoches résonna lourdement, accompagné d'une kyrielle d'imprécations, dans les ténèbres du corridor.

Il est à remarquer, pour l'honneur des mœurs italiennes, que les *combinateurs* ne font point fortune. Les gens du pays ne veulent pas de leurs services. S'ils ne trouvaient à duper quelques étrangers assez novices pour croire à leurs histoires, ils ne gagneraient pas l'eau qu'ils boivent. Maître Joseph, n'ayant pas une garde-robe aussi variée que celle du marquis de Moncade, eut recours au savon pour réparer le dégât de sa lévite; mais il ne réussit qu'à étendre davantage l'encre en la délayant et à fondre agréablement les contours des taches. Quand il eut hoché la tête en maudissant la vertu farouche de la Marietta, il remit tranquillement sa redingote avariée pour retourner à ses affaires. Une grêle de quolibets l'assaillit au café de la rue Maestra; il ne s'en émut pas le moins du monde, et il fit bien, car, au bout d'un quart d'heure, on ne s'occupait déjà plus de lui. Cependant le seigneur américain fut

choqué de cette tenue malséante. — Joseph, dit-il avec sévérité, pourquoi êtes-vous ainsi marqué de noir des pieds à la tête?

— Excellence, répondit le *combinateur*, c'est un moyen de me faire reconnaître de loin. Les plagiaires qui me volent tous mes expédients n'auraient point inventé celui-là.

— Oh! reprit l'étranger, cette idée est détestable; allez changer d'habit tout de suite.

— A quoi bon, Excellence?

— Je ne veux pas que mon messager ressemble à une panthère, entendez-vous?

— Excellence, je n'ai pas d'autre habit. A moins que votre seigneurie ne m'avance une pièce d'or sur notre grand contrat, le *véritable Joseph* court le risque d'être à jamais moucheté.

— Voici une pièce d'or; allez changer d'habit.

— Pour vous obéir, Excellence; mais auparavant votre seigneurie daignera m'écouter, si je lui communique d'heureuses nouvelles. Je savais bien que la Marietta rabattrait de sa fierté quand nous l'aurions sifflée pour nos douze sous; elle en a rabattu.

— Je ne vous avais pas commandé de la siffler, Joseph.

— Il est vrai, Excellence, j'ai pris cela sur moi. Le résultat a dépassé mes espérances; la petite s'est adoucie, apprivoisée comme un agneau. Tout a été convenu pour le dernier jour de la *fiera*, à une

heure avant midi. C'est un peu matin, mais nous sommes comédienne, quoique sifflée; le soir appartient à l'art dramatique. *Donc*, jusqu'au moment fixé, ne vous occupez de rien, ne vous inquiétez plus, ne bougez, ne dites mot. Vous gâteriez tout, Excellence. Attendez en paix, attendez ce qui ne peut manquer d'arriver.

— J'attendrai, Joseph, et je vous commande à présent d'applaudir la Marietta.

— Comme il vous plaira, Excellence. Voulez-vous qu'elle soit rappelée vingt-quatre fois sur la scène au milieu d'une pluie de fleurs?

— Je veux bien.

— Quinze billets de douze baïocs pris d'avance au bureau suffisent pour organiser un triomphe complet. C'est l'affaire d'une piastre et demie, sans compter le prix des bouquets.

— Je donne deux piastres.

— La Frezzolini et la Ristauri sont éclipsées, dit le *combinateur* en empochant l'argent. Surtout ne vous montrez point, Excellence; pas un mot, pas un signe! Nous tenons beaucoup à la discrétion.

— Je ne dirai pas un mot, allez changer d'habit.

Comme l'avait prévu le *capo comico*, la Marietta consentit à paraître une seconde fois dans la pièce du *Roi ours* Les cabaleurs se retrouvèrent à la porte; mais le mot d'ordre était différent. Sans se concerter avec les amis de la direction, ils portèrent aux nues ce qu'ils avaient insulté la veille. Une

triple salve accueillit la jeune première à son entrée; toutes ses tirades furent applaudies. On la redemanda entre chaque acte, et, à la fin du spectacle, elle fut rappelée vingt-quatre fois sur la scène, ni plus ni moins, selon la promesse de maître Joseph. La pluie de fleurs fut un peu maigre; mais on se rattrapa sur les cris, les trépignements et les *fuora!* qui ne coûtaient rien. C'était un bruit à faire crouler la salle, et quand le rideau tomba pour ne plus se relever, la Marietta, palpitante et ivre de joie, se jeta dans les bras de son directeur. Le moment eût été mal choisi pour répéter mes avertissements sur les périls et les déboires de la vie d'artiste; mes félicitations auraient été noyées avec tant d'autres, que je les crus inutiles. Ce fut la Marietta qui m'envoya demander le lendemain, par une fille d'auberge, pourquoi on ne me voyait pas. Je me rendis à l'invitation. La Sméraldine était descendue d'un étage. Dans une vaste chambre, assise auprès du directeur sur un canapé mangé des vers, devant un guéridon taché de graisse, l'idole du public achevait sa collation. Elle me tendit la main et me dit avec une gaieté charmante :

— Quel dommage que vous arriviez si tard! Vous auriez entendu tout à l'heure le seigneur Tampicelli me dire des douceurs à mourir de rire. Vous ne savez pas? Je suis un soleil, une perle et un jasmin! La fortune de la compagnie et la mienne dépendent de moi. Il faut que j'aie soin de ma per-

sonne comme si j'étais devenue tout à coup une petite comtesse de Vienne sujette aux attaques de nerfs, ou une princesse de Milan bien pâle et bien blasée, mettant à l'épreuve la patience d'un sigisbé, d'un *patito* et de trois ou quatre secrétaires intimes ! Bientôt je vais vous donner des commissions, des lettres à porter, des emplettes à faire. Mais priez donc notre directeur de recommencer ses belles phrases !

Tampicelli riait du bout des lèvres, et l'ingénue ne songeait pas qu'elle s'égayait peut être sur les préludes d'une déclaration d'amour.

— J'ai quelque envie, reprit-elle, de faire la *signora* et l'enfant gâté, d'avoir des petits chiens, une chaise à porteurs, une habilleuse, un balcon sur la rue avec un sofa et des pots de fleurs, de changer trois fois de toilette par jour et de manger à la française. J'inviterai mes amis à venir prendre le chocolat.

— Ayez tous les soirs l'ovation d'hier, dit Tampicelli, et l'on vous passera vos fantaisies.

La troisième représentation du *Re orso*, sans être aussi brillante que la seconde, fut encore assez belle et assez lucrative pour satisfaire le directeur. La Marietta crut tout de bon sa fortune faite. Tampicelli lui démontra qu'une personne de son mérite ne devait plus se prodiguer en public hors du théâtre, en sorte qu'elle resta enfermée. Pendant ce temps-là, maitre Joseph dormait sur l'une et l'au-

tre oreille, et laissait le seigneur américain compter les heures en attendant le dernier jour de la *fiera*. Les *combinateurs* eux-mêmes ne pensent pas à tout. Notre homme jugea que sa lévite mouchetée de noir lui pourrait servir quelques années encore, et, au lieu de porter inutilement au fripier la pièce d'or destinée à l'acquisition d'un habit, il la serra précieusement dans son gilet. Ce mépris des convenances était une faute grave. Lorsque le seigneur capitaine vit son messager reparaître toujours semblable à une panthère, il en fut scandalisé d'abord, et puis ses soupçons s'éveillèrent. Je l'entendis murmurer entre ses dents :

—Je crois que cet homme est un coquin et un fourbe.

— N'en doutez pas, dis-je tout bas, comme en me parlant à moi-même.

Aussitôt l'Américain me regarda en face et ôta son chapeau : — Est-ce aussi votre opinion, monsieur? me demanda-t-il d'un ton presque poli.

— Oui, monsieur, répondis-je. Votre situation me rappelle une scène de Shakspeare où l'on voit Iago promettre à Roderigo de faire agréer ses hommages à la belle Desdemona...

L'étranger jura dans sa barbe en style de marin, et, frappant sur la table avec une canne de jonc, il commanda au garçon de lui amener l'homme tacheté de noir qui causait devant la porte avec des jeunes gens. Maître Joseph s'approcha en saluant comme un maître de danse.

— Où est votre habit noir? lui dit l'Américain.

— Excellence, je l'ai trouvé si beau, que je le garde pour les dimanches.

— Allez le mettre sur-le-champ. Si vous revenez encore avec cette peau de bête, je saurai par là que vous vous êtes joué de moi, et je vous casserai ma canne sur les épaules.

Le *combinateur* ne se troubla point. L'expression de l'honnêteté injustement accusée répandit sur ses traits je ne sais quoi de sévère et de noble. — Si je m'étais joué de votre seigneurie, dit-il en élevant la voix, ce ne serait pas ce jonc léger qu'il faudrait me briser sur les épaules, ce serait le marbre de cette table. Ah! votre Excellence doute de ma parole, de ma bonne foi, de mon zèle peut-être! Eh bien, je lui ferai savoir quel homme est le véritable Joseph. Je vais le mettre, cet habit noir que je réservais pour un jour plus solennel. Avec cette toilette neuve, que je dois à la générosité de votre seigneurie, je me rendrai immédiatement chez une personne que je n'ai pas besoin de nommer, et dans une heure, — c'est bien entendu, — dans une heure je reviens chercher votre Excellence pour la conduire où elle n'espérait aller que le dernier jour de la *fiera*. Après cela, qu'elle doute de moi s'il lui plaît; je ne lui demanderai rien pour ma peine.

Joseph sortit d'un pas tragique, comme le fils de Thésée après avoir pris le jour à témoin de la pureté de son cœur. L'Américain demeura interdit, et moi-

même je n'aurais trop su que penser, si le dernier mot, par lequel le *combinateur* déclarait renoncer à son salaire, n'eût ouvertement blessé la vraisemblance. L'heure s'écoula, le quart d'heure de grâce à la suite, et Joseph ne revint pas. Au bout de deux heures, l'Américain comprit qu'il était joué. Les promesses, les récits accompagnés de circonstances minutieuses, eurent enfin leur véritable caractère, celui de l'imposture. Maître Joseph, embrouillé dans ses propres filets, avait tranché la difficulté en partant pour Rome.

Le dernier jour de la *fiera*, la moitié des étrangers avaient déjà fait comme le prudent *combinateur*. Tampicelli, remarquant une baisse dans les recettes, plia bagage avec sa troupe. Un rassemblement se forma autour des artistes, qu'on regarda monter comme à l'assaut dans un grand voiturin traîné par trois chevaux, dont un en arbalète, tous trois maigres et osseux, mais parés de grelots, de plumes de paon et de papier doré avec un luxe qui semblait une raillerie barbare de leurs écorchures et de leurs infirmités. La Marietta, vive, joyeuse et pimpante, me tendit la main avant de monter dans ce carrosse; elle ouvrit sa boîte de marchande ambulante et prit au hasard divers objets. — Je n'ai plus que faire de cela, me dit-elle; acceptez un petit souvenir de notre rencontre. Voici un miroir, un peigne de poche et une brosse à ongles.

— C'est assez, c'est trop, Maria, lui dis-je.

Mais elle me pria d'accepter avec tant de grâce et de pétulance, que je ne résistai plus. Au moment de s'embarquer, elle me glissa encore dans la poche deux pains de savon et une douzaine de passe-lacets, et puis elle sauta sur le marchepied du coche, qui roula lourdement sur les cailloux en produisant un bruit de ferraille semblable à celui d'un caisson d'artillerie. Le seigneur américain, immobile et droit comme un peuplier, fumait son cigare et regardait les préparatifs et le départ de la compagnie comique. — Il est clair, me dit-il quand le convoi eut disparu, que l'homme tacheté de noir s'est moqué de moi. La Marietta n'a pas eu l'air de me connaître.

— Les *combinateurs* n'en font pas d'autres, répondis-je. Vous serez en droit de briser votre jonc sur les épaules de celui-ci la première fois que vous le rencontrerez.

— Je n'aurai jamais cette satisfaction. Demain je pars pour Corfou sur mon brick. Bonjour, monsieur!

— Et moi, pour Venise, sur le pyroscaphe. Serviteur, monsieur!

IV

Tandis que le brick américain prenait la direction de Corfou et le bateau à vapeur celle de Venise, le voiturin cheminait lentement sur le bord de la mer par trente degrés de chaleur au thermomètre

de Réaumur. La Marietta portait dans sa jeune imagination toute une volière d'illusions dorées. Le bon accord de ses camarades, les cajoleries du directeur, les succès de la troupe, dont elle se croyait avec raison le plus bel ornement, lui promettaient une vie douce et heureuse. Cependant, à la première étape du voiturin, la cage aux illusions s'ouvrit, et un des gais oiseaux prit sa volée. Les femmes commencèrent à se quereller ; les hommes se dirent mille injures, comme des crocheteurs. Cette bonne harmonie, que le *capo comico* avait tant vantée pendant la traversée de Venise à Sinigaglia, n'existait pas même en paroles. Tampicelli voulut mettre le holà ! on ne l'écouta point. La Marietta, pensant qu'on aurait plus d'égards pour elle, essaya d'intervenir ; la fureur des mégères se tourna aussitôt contre la Tyrolienne, et on lui adjugea part entière dans les insultes et les gros mots. Quand la querelle fut apaisée, la compagnie comique causa tranquillement de son séjour à Sinigaglia. La Marietta découvrit alors que la plupart de ses associés étaient des escrocs et des sujets détestables. L'un se vantait d'avoir emporté quelques pièces du mobilier de son hôtel garni ; l'autre avait laissé des dettes chez des marchands assez fous pour lui faire crédit. Toute la troupe riait de ces équipées, et l'on voyait bien que, si ce n'eût été la crainte des tribunaux, ces artistes auraient volontiers travaillé de nuit sur les grands chemins.

En arrivant à Ancône, après deux journées pénibles, la jeune première demanda timidement au directeur s'il ne songeait pas à lui donner un peu d'argent sur les recettes de la *fiera*. Tampicelli répondit que ses comptes seraient achevés le lendemain. Sur une feuille de papier couverte de chiffres, ces fameux comptes furent enfin balancés par *doit* et *avoir*, et les calculs du *capo comico* se trouvèrent si parfaits, que la part entière de tous les chefs d'emploi se réduisait à zéro. Cette nouvelle n'étonna aucun des artistes, excepté la jeune première. Ce fut alors que la volière s'ouvrit entièrement, et que l'illusion la plus brillante s'élança dans l'espace. Tampicelli s'aperçut de l'impression fâcheuse que ce désappointement produisait dans l'esprit de sa meilleure actrice. — Ma fille, lui dit-il, ne nous laissons pas abattre pour si peu. Ancône est une grande ville ; un public trois fois plus nombreux que celui de Sinigaglia, plus riche, plus éclairé, nous attend avec impatience, car nous sommes annoncés. *Fais courage*, ma chère, et prends confiance en moi.

Dans la pièce qu'on répétait pour l'ouverture du théâtre d'Ancône, il y avait plusieurs rôles de femmes. Le jour de la représentation, Maria reconnut, dès l'exposition, que ses compagnes s'entendaient pour la gêner et la troubler. On l'insultait à voix basse tandis qu'elle récitait son rôle ; on lui faisait manquer ses sorties, et, dans un moment où

l'ancienne Sméraldine devait lui toucher le bras, elle se sentit pincer jusqu'au sang. Lorsqu'elle voulut se plaindre, après le spectacle, on lui ferma la bouche par un torrent d'invectives si grossières, qu'elle prit la fuite pour aller pleurer dans sa chambre. — Que je suis malheureuse! dit-elle en se jetant sur son lit. Que vais-je devenir au milieu d'ennemis acharnés après moi, qui me déchirent avec leurs ongles et qui ne craignent pas de compromettre la représentation pour satisfaire la rage que leur inspirent mes succès? Et personne au monde pour prendre ma défense!

En ce moment, la porte s'ouvrit, et le jeune premier de la troupe se présenta, paré de sa toque et de son manteau court. — Belle Marietta, dit-il, essuie tes larmes. Non, tu n'es pas abandonnée du monde entier. Je veux être ton défenseur, ton chevalier. J'assommerai à grands coups de poing toutes ces harpies; j'écraserai sous mes pieds les envieuses de ton admirable talent.

Et le jeune premier faisait trembler le plancher sous ses bottes de couleur café au lait.

— Ah! j'ai donc un ami! s'écria la jeune fille. Vous qui avez si bien joué la scène de La Peyrouse et du singe reconnaissant, vous ne me laisserez pas dévorer par ces cannibales!

— Je les traiterai comme des bêtes féroces, reprit le jeune premier d'une voix terrible; mais, divine Marietta, quand j'aurai pour jamais écarté de ton

chemin ces misérables reptiles, permets au plus tendre des amants de poser un genou en terre pour recevoir de la dame de ses pensées la récompense que la beauté doit au courage, au dévouement et à la générosité.

— Ne vous imaginez pas cela, répondit impétueusement la Marietta en sautant à bas de son lit. Si vous mettez à ce prix votre dévouement, je n'en veux point. Je m'en passerai bien. Allez porter ailleurs vos consolations hypocrites, et ne restez pas ainsi à genoux devant moi, car vous perdez votre peine et vos paroles, je vous avertis.

— Non, dit le jeune homme à la toque de velours, je ne puis quitter cette posture qui exprime si exactement l'état de mon cœur.

— Je vous la ferai bien quitter, répondit la jeune première; je vous forcerai bien de sortir d'ici, en vous jetant à la tête cette écritoire, qui m'a déjà débarrassée d'un importun et d'un faux consolateur.

La Marietta s'était armée de l'encrier fatal au *combinateur* de Sinigaglia; mais lorsqu'elle se tourna, le bras en l'air, du côté de l'amoureux La Peyrouse, il avait disparu. Au bout d'un moment, la porte s'ouvrit encore, et le vieux Truffaldin se glissa dans la chambre en faisant son sourire vaniteux et narquois.

— Qu'ai-je appris, dit-il, ma pauvre enfant! On t'a maltraitée; on t'a pincée, injuriée jusque sur la scène! Je te vais donner le moyen de mettre à la

raison toutes ces créatures. Tu sais qu'elles me craignent comme le feu, que je les fais rentrer sous terre quand elles s'avisent de me chercher querelle. Les lazzis, les railleries et les vociférations, c'est ma spécialité, c'est mon emploi ; par état, il faut que j'aie la langue venimeuse. Sous la protection de l'improvisateur de la troupe, tu seras respectée, redoutée, à l'abri des attaques, comme le mouton dans la bergerie. Je suis vert encore, d'une santé de fer, et tu n'ignores pas que je suis obligé de me *grimer* pour représenter les pères ridicules. Je t'aimerai, je te protégerai beaucoup mieux qu'un jeune homme...

En parlant ainsi, le Truffaldin baisait les mains de la jeune première, mais un regard foudroyant l'interrompit. — Félicitez-vous, lui dit Maria, de n'être en effet qu'un vieillard et de ne pas m'inspirer de crainte avec vos baisers de comédie, car si je vous croyais dangereux, vous laisseriez ici vos deux yeux ou la peau de votre vilain masque. Je vous pardonne en faveur de votre âge et de votre esprit. Allez, et ne me faites plus souvenir d'un moment de sottise que je vous promets d'oublier.

Tampicelli vint aussi exhiber sa protection.

— Ma mignonne, dit-il avec bonté, je ne souffrirai pas que des femmes jalouses te dégoûtent de notre compagnie. Ces discordes sont l'élément de dissolution des troupes comiques. On te doit une réparation, tu l'auras.

— Hélas ! répondit la jeune fille, préservez-moi

plutôt des poursuites des hommes que de la méchanceté des femmes !

Le directeur fit le tour de la chambre à grands pas.

— Écoute, dit-il ensuite. Ma vieille expérience me suggère un moyen excellent de mettre fin à tes ennuis. C'est une mesure de bonne administration et l'inspiration d'un cœur qui t'aime. La favorite, la compagne, l'associée du *capo comico* ne sera plus en butte ni aux malices des femmes ni aux déclarations d'amour des acteurs.

— Quoi ! mon bon Tampicelli, vous me faites sérieusement une proposition de mariage ! s'écria la jeune fille.

— Je te l'aurais faite depuis longtemps, si je n'avais laissé à Bologne une femme malheureusement trop légitime et trois enfants en bas âge.

La Marietta ne répondit rien, mais elle tira de l'armoire son petit trousseau de linge et le rangea dans sa boîte, dont elle passa la bretelle autour de son cou. Elle allait partir, quand le directeur épouvanté la pria humblement, à mains jointes, de ne point abandonner sa pauvre troupe comique, de ne point le ruiner de fond en comble. Comme il la vit indécise, il redoubla d'éloquence ; le son de sa voix s'altéra ; des larmes roulèrent dans ses yeux, et la naïve jeune première sentit sa colère s'évanouir. Elle consentit à rester encore. Trois jours après cette soirée si remplie d'émotions, l'affiche illustrée an-

nonçait la représentation des *Tre Gelosi*, au bénéfice de la signora Marietta.

Il y avait dans la troupe un garçon nommé Francesco, de mœurs plus douces que les autres, plus poli et un peu moins voleur, qui remplissait les fonctions de régisseur et doublait parfois les rôles de Léandre. C'était le seul homme de qui Maria n'eût point à se plaindre. Dans le trajet de Sinigaglia à Ancône, Francesco avait laissé tomber du sac aux accessoires un méchant pistolet de bois qui ne valait pas vingt baïocs. Tampicelli l'accusa d'avoir vendu cette arme de luxe, et le soupçon d'une si grave infidélité engendra des discussions, des reproches pleins d'aigreur. Une heure avant la représentation des *Tre Gelosi*, le régisseur vint rappeler au *capo comico* qu'il y avait un souper à la dernière scène, et qu'un plat de macaroni devait être servi : cet accessoire ne se trouvait point dans son sac. Le directeur ne daigna pas répondre. On commença le spectacle ; la salle était bien garnie, et le premier acte eut du succès. Francesco, voyant que le dénoûment serait manqué si le souper ne paraissait pas, sortit un moment du théâtre et se promena dans la rue en proie au sombre chagrin de l'artiste privé des objets nécessaires à l'exercice de sa profession. Par une fenêtre du rez-de-chaussée, il aperçut chez un voisin les apprêts d'un souper. La servante déposait sur la table un plat de macaroni. Le régisseur s'élance dans la chambre, saisit

l'accessoire important que le hasard lui offrait, et l'apporte en triomphe sur la scène. Ce trait de courage et de génie fut mal récompensé. Le lendemain, le bourgeois volé porta plainte. Au lieu de remercier et de soutenir le régisseur, Tampicelli l'abandonna sans pitié au tribunal de simple police, qui l'envoya en prison pendant vingt-quatre heures. Lorsqu'il en sortit, le cœur ulcéré, Francesco rencontra la jeune première triste et pensive ; elle venait de recevoir le produit de son bénéfice, qui se montait, selon les comptes du directeur, tous frais déduits, à vingt-cinq *paoli* (douze francs cinquante centimes). — Ma pauvre Marietta, dit-il, vous êtes indignement trompée. La recette s'élevait à plus de cinquante écus romains. Je quitte ce directeur ingrat et rapace, et je retourne dans mon pays. Partez avec moi ; je vous accompagnerai jusqu'à Vérone, et de là vous irez facilement à Bolzano.

— C'est peut-être ce que j'aurais de mieux à faire, dit la jeune fille en regardant d'un air piteux ses vingt-cinq *paoli*. La misère nous envahit ; nous ne déjeunons pas tous les jours et nous ne dînons pas sept fois par semaine. Je suis lasse de ce régime. Vous êtes un honnête garçon, Francesco, emmenez-moi.

Sans avertir personne et sans faire d'inutiles adieux, Francesco et la Marietta prirent ensemble le chemin de la Lombardie, tous deux légers de bagage et d'argent, mais gais, bien portants et

enchantés de leur escapade : ils avaient déjà parcouru six lieues à pied, quand le seigneur Tampicelli découvrit qu'il n'avait plus ni jeune première ni régisseur.

V.

A la fin d'octobre, trois mois après la foire de Sinigaglia, la *Gazette de Venise* publia des détails curieux sur les débordements périodiques de l'Adige. Un peintre français me proposa de faire une excursion dans le Tyrol italien. Du haut du campanile de Saint-Marc, nous regardâmes les montagnes de Bellune, coiffées d'un immense turban de nuages noirs. Le ciel pur de Venise avait pris un peu de pâleur, et, afin que la reine des lagunes pût jouir dans son bain des douceurs de l'automne, la nature se déchaînait sur la terre ferme. J'acceptai la proposition du peintre français. Nous prîmes le chemin de fer de Padoue, et le *velocifero* nous mena en douze heures à Trente. De là nous entrâmes dans les montagnes, en évitant le cours de l'Adige, qui avait rompu la route postale. Notre excursion dura plus longtemps que nous ne l'avions prévu. Nous visitâmes le Brenner, Inspruck, la montagne de l'*Aigle*, des glaciers, des châteaux construits sur des pointes de rochers. Au bout de quinze jours, nous étions revenus à Brixen, et,

comme l'Adige était rentré dans son lit, mon compagnon de voyage alla retenir deux places au bureau de l'omnibus de Bolzano, tandis que j'entrais dans une *bierrerie*. C'était le matin. Il n'y avait personne dans la grande salle. Un garçon, dont la figure ne m'était pas inconnue, nettoyait les vitres des fenêtres. Pour ne pas le distraire de son occupation, la *Kellnerinn*, parée de son tablier blanc et du portefeuille à serrure, insignes de son emploi de confiance, daigna me servir elle-même. En déposant un pot de bière devant moi, elle poussa un cri de surprise. Je reconnus la Marietta, un peu maigrie, mais toujours fraîche et jolie.

— Eh ! je vous croyais en Italie, lui dis-je, courant les *fiere* avec Tampicelli et mariée tous les soirs au roi Dérame.

— Chut ! me répondit-elle. Parlez plus bas. On ignore ici que j'ai régné à Serendippe. Gardez-m'en le secret. L'omnibus ne part que dans une heure ; j'aurai le temps de vous raconter mon histoire. Ah ! Jésus ! quelles aventures, quelles tribulations ! Vous aviez bien raison de jeter de l'eau sur le feu de mon enthousiasme pour le théâtre. La faim, la fatigue, la chaleur, le dénûment, les mauvais traitements !... Que sais-je ? J'étais un souffre-douleur pour les femmes, un pauvre gibier toujours pourchassé par les hommes. Mais, à propos, Tampicelli était un menteur, un traître, un pervers...

— Calmez-vous, Maria, dis-je en riant, et parlez

moins vite. Si vous courez ainsi la poste, votre histoire sera difficile à comprendre.

La *Kellnerinn* prit une chaise, posa ses coudes sur la table, et, après avoir mis un peu d'ordre dans ses idées, elle me fit le récit qu'on vient de lire au chapitre précédent.

— Et qu'est devenu, dis-je à Maria, cet honnête Francesco, qui vous a sauvée des griffes du Tampicelli ?

— Le voici là-bas, reprit-elle. En voyageant, nous avons pris de l'amitié l'un pour l'autre. Arrivés à Vérone, il nous en coûtait de nous séparer. Je l'ai engagé à venir dans le Tyrol, et quand le patron de cette *bierrerie* m'a offert la place de *Kellnerinn*, je lui ai proposé un garçon sage et rangé dont il a accepté les services. Francesco est un bon sujet. Je l'aime un peu, et, quand je l'aimerai tout à fait, nous serons bien près de nous marier, puisqu'on doit publier les bans la semaine prochaine. Vous voyez donc que je suis une heureuse fille, et qu'il n'y a personne sur la terre dont je puisse envier le sort.

— Cette conclusion me paraît d'une justesse incontestable.

La voiture attelée interrompit notre conversation. Je m'embarquai pour Bolzano, Trente et Venise. Depuis lors, six ans se sont écoulés. Je ne sais ce que sont devenus ni la gentille Tyrolienne, ni le signor Tampicelli, ni le capitaine américain. Quant

au *vero Giuseppe*, un de mes amis, qui revenait d'Italie le mois passé, l'a rencontré à Sienne dans le courant de l'été, toujours murmurant contre les plagiaires et récitant aux étrangers les mêmes mensonges, toujours vêtu de sa lévite jaune mouchetée de noir, toujours s'intitulant le seul véritable Joseph, mais n'avouant pas que sa ressemblance avec une panthère est le stigmate infligé en sa personne aux *combinateurs* par la vertu d'une petite comédienne ambulante.

II

LA PAGOTA

Il n'est point de touriste en Italie qui n'ait regardé avec plaisir les porteuses d'eau de Venise courant au pas gymnastique, d'un air preste et affairé, sur les dalles de la place Saint-Marc. Quoiqu'elles parlent un dialecte peu différent du vénitien, on voit bien, à leur costume pittoresque, à leur petite taille, à leurs traits délicats, qu'elles ne sont point de la race antique des Venètes. On les appelle *Bigolante* ou *Pagote*. Le premier de ces deux noms tient à leur métier, le second au pays d'où elles viennent. Pago est une île froide et stérile de l'Adriatique, située le long des côtes escarpées de la Croatie. Dans toutes les grandes villes, certaines industries sont exercées par des étrangers à qui la force de l'usage donne une sorte de privilége. C'est ainsi qu'à Paris la Normandie envoie des nourrices, la Bourgogne des bonnes d'enfants, et l'Auvergne des charbonniers. A Venise, la profession de porteuse d'eau appartient presque exclusivement aux

filles de Pago. Du fond de l'archipel dalmatique, elles viennent gagner leur dot, et se dépêchent de servir le bourgeois vénitien pour retourner se marier dans leur pays, où leurs fiancés les attendent. Assurément, il faut qu'elles portent bien des mètres cubes d'eau pour amasser de quoi faire un trousseau, car on ne leur paye qu'un sou par voie, et encore le sou vénitien ne vaut que trois centimes; mais leurs seaux de cuivre sont petits, on peut aller bien des fois à la citerne dans une matinée, et puis les garçons de Pago n'exigent point qu'une fille soit aussi riche qu'une héroïne du Gymnase.

Pendant l'été de 1845, qui fut pluvieux et froid en France, il faisait à Venise une chaleur intolérable. Des vapeurs lourdes et suffocantes donnaient au ciel cette couleur terne qui semble annoncer quelque phénomène précurseur de l'Apocalypse. L'eau des lagunes, étant peu profonde et renouvelée lentement par les marées faibles de l'Adriatique, atteignait un degré de chaleur si élevé, que les bains ne servaient plus à rien. La nuit seule ramenait l'air respirable; aussi la ville entière était-elle debout jusqu'à trois heures du matin. Un jour, ma *parona de casa*, comme disent les Vénitiens, touchée de mon accablement, vint me proposer un bain à domicile composé d'eau de mer rafraîchie par de l'eau de citerne. On apporta dans ma chambre une baignoire de bois qui fut emplie aux trois quarts avec l'eau du canal qui passait

sous mes fenêtres ; plusieurs voies d'eau de puits donnèrent ensuite à ce bain autant de fraîcheur que j'en pouvais souhaiter. La Pagota chargée de cette opération était une jeune fille dont la physionomie, à moins d'être bien trompeuse, annonçait un cœur innocent et bon. Je ne sais quoi d'honnête et de mélancolique prêtait à son visage un charme inexprimable. La coquetterie n'avait point de part à la propreté de sa toilette. Deux grosses nattes de cheveux blonds couvraient à moitié ses oreilles, où pendaient de larges boucles d'or semblables à des cachets de montre. Elle portait un chapeau de feutre haut de forme et sans bords, d'une coupe originale, orné d'un rameau d'arbre vert. Ce n'était point par misère qu'elle marchait sans souliers, mais par état, pour se préserver des chutes, car l'eau des lagunes dépose sur les marches des rives et des petits ponts de Venise un enduit verdâtre sur lequel on glisse plus aisément avec des chaussures que pieds nus, et dont un proverbe populaire conseille aux passants de se défier.

Tandis que la Pagota voltigeait de la baignoire au puits, je m'aperçus que de temps à autre elle essuyait du revers de sa main des larmes qui coulaient le long de ses joues. Je saisis le moment où elle vidait sa *secchia* pour lui demander la cause de son chagrin. Elle fixa sur moi ses grands yeux bleus, comme pour démêler si cette question était dictée par l'intérêt ou seulement par la curiosité, après quoi elle

me répondit : — Pensez de mon chagrin ce que vous voudrez, hormis une seule chose, c'est que je l'aie mérité par une mauvaise conduite.

Cette réponse fière augmenta mon intérêt. Je voulus insister pour obtenir une confidence, mais la Pagota venait de verser dans la baignoire son dernier seau d'eau. Elle s'enfuit en me criant de loin : *Bagno pronto!* Heureusement la *parona*, qui ne se piquait ni de discrétion ni de laconisme, avait appris à bâtons rompus tout ce que je désirais savoir. Au premier mot que je lui en dis, elle ouvrit l'écluse aux *petegolezze*, c'est-à-dire aux commérages décousus et prolixes. Ainsi que je l'avais prévu, l'amour était la véritable cause des pleurs de la Pagota; ce grand chagrin ne faisait que commencer alors, et comme je demeurai encore une année à Venise, j'eus le loisir d'en observer la suite et la fin.

Digia était la seconde fille d'un pauvre cabaretier de Pago, chargé d'une famille nombreuse. Depuis trois mois, elle exerçait à Venise le métier de porteuse d'eau. Sa sœur aînée lui avait laissé, en retournant au pays natal, une clientèle considérable dans le *sestiere* de Saint-Marc. Déjà elle avait envoyé des secours à son père, et, dans un coin de la chambrette qu'elle habitait au fond du *Canareggio*, elle cachait un petit trésor, fruit de ses économies, tout composé de pièces de cuivre et qui aurait tenu dans le creux de sa main, si elle l'eût converti en argent. Digia sortait de chez elle au point du jour.

Les servantes les moins paresseuses étaient encore à leur petit lever, lorsqu'elle venait frapper à leur porte, sa voie d'eau sur l'épaule. Il y avait loin de chez elle à Saint-Marc; chaque matin, Digia passait une vingtaine de ponts, et entre autres celui qui touche au vestibule du palais Faliero, dont la façade murée rappelle encore éloquemment la rigueur des lois de Venise au moyen âge. Au-dessous de ce pont, dans un *rio* qui décrit des courbes capricieuses, deux barcarols nettoyaient et préparaient leur gondole avant l'heure du travail. Le plus âgé avait à peine vingt ans; l'autre n'en comptait pas quatorze. Tous deux portaient la ceinture et le bonnet noirs des *nicolotti*, grands rôdeurs de nuits, grands contrebandiers, gibier difficile à saisir, ennemis mortels des barcarols rouges, appelés *castellani*, et des douaniers en habits verts[1].

Le *nicolotto* se croit noble par la rame, comme on l'était jadis par l'épée. Trop indépendant pour se lier par un contrat de longue haleine, il ne s'abaisserait pas volontiers à servir au mois ou à l'année, à moins que le patron ne fût un ancien seigneur du livre d'or. Quant aux étrangers, il ne leur offre ses services que dans l'intention de les duper, et s'il les trouve au fait du tarif, il les plante là pour cou-

[1] La guerre des *nicolotti* et des *castellani* date du treizième siècle. Les premiers tirent leur nom de la paroisse de San-Nicolo, les seconds de celle de Saint-Pierre du Castello.

rir après des gains aventureux. Pour voir et observer le *nicolotto*, il faut l'aller chercher dans le *Canareggio*, labyrinthe inextricable d'où il sort rarement, et dans lequel les Vénitiens eux-mêmes s'égarent. Sans connaître l'histoire de son pays, le *nicolotto* regrette vaguement des institutions gothiques, impossibles aujourd'hui, et qu'il ne se mêle point de juger. Il lui suffit de savoir par ouï-dire qu'elles ont fait durant cinq cents ans la gloire et la fortune de Venise. Son caractère paraît léger, inconstant, comme celui de l'Athénien, son esprit, vif et frivole ; il a surtout la repartie prompte et une certaine élégance dans le langage. Un bon mot, une malice, un récit plaisant, l'amusent comme un enfant. Toute chose belle, gracieuse, bien faite, depuis un tour de cartes jusqu'à un air d'opéra, excite son enthousiasme. La vue d'une jolie fille éveille particulièrement sa verve et sa bonne humeur. Tous ses goûts sont ceux de l'homme civilisé ; mais un mal sans nom l'attriste et le mine sourdement ; ce mal, qui ressemble à la nostalgie, et dont les accès le prennent dans la solitude ou la nuit, lui inspire ces chants empreints d'une sombre tristesse qu'on entend sortir de quelque gondole glissant dans l'ombre, et auxquels, pendant une soirée terrible, le cœur mortellement blessé de la malheureuse Desdemona répondit comme un écho plaintif. C'est le gondolier du temps présent, celui que Rossini a écouté, qui chante ainsi, et non pas celui du siècle

d'Othello. La Mignon de Goethe était née dans le pays du soleil ; transportée au fond de la froide Allemagne, elle pleurait la patrie lointaine ; les chansons du *nicolotto* pleurent, dans le sein même de Venise, la patrie expirante. Interrogez-le avec bienveillance, et il oubliera la faim pour se plaindre de l'ennui. De là son insubordination, son penchant à enfreindre les règlements de police, son goût pour les expéditions prohibées et pour la guerre d'écoliers que les carabines de la douane ornent parfois d'épisodes dramatiques.

Lorsque Digia, sortant de son nid à l'heure des oiseaux et toujours courant par habitude, tournait sous les piliers du palais Faliero, le plus âgé des deux barcarols noirs l'agaçait au passage. Tantôt il lui offrait de la mener en gondole, tantôt il lui demandait si elle allait à un rendez-vous, et si son galant était un marchand de la *Merceria* ou du Rialto. La Pagota, sachant bien que les escarmouches avec messieurs les gondoliers de Venise finissent par des propos à faire rougir les filles, doublait le pas en baissant les yeux ; mais, à la fin de la journée, lorsqu'elle rentrait à la maison, elle regardait à la dérobée le barcarol, et, comme elle le voyait souvent couché sur le ventre, la tête entre les mains et les coudes sur la pierre, dans l'attitude d'un homme au désespoir, elle se sentait prise de compassion pour ce pauvre garçon, qui sans doute n'avait point trouvé l'emploi de ses bras robustes.

Un matin, — c'était le moment des badinages, — le *nicolotto* apostropha la jeune fille d'un ton plus sérieux qu'à l'ordinaire, et la pria de s'arrêter pour lui rendre un service. Au lieu de s'enfuir, Digia mit un pied sur la rive, et, regardant en face le gondolier noir : — J'espère, pour votre honneur, lui dit-elle, que votre dessein n'est pas de vous moquer de moi. Quel service avez-vous à me demander? Je vous le rendrai volontiers, afin que vous cessiez de faire le mauvais plaisant.

— Approchez sans crainte, gentille Pagota, reprit le *nicolotto;* je ne badinerai plus avec vous, et je vous parlerai comme à un archevêque. Il s'agit de faire une reprise à la veste de mon frère, le petit Coletto. Ce seigneur de qualité, que vous voyez ici présent, veut louer notre gondole pour la journée entière, à la condition que nous aurons une tenue convenable, car il doit conduire les dames de sa famille à la saline de Saint-Félix. Or la veste du pauvre Coletto est décousue au beau milieu du dos. Je ne suis pas habile couturière; puisque vous vous êtes levée plus tôt que le soleil, venez au secours du gondolier matineux. Prenez ce fil et cette aiguille, et, de vos doigts mignons, réparez le dégât. Si vous nous refusez ce service, Coletto et moi nous allons manquer une affaire importante et perdre notre journée.

Digia prit la veste à ramages du petit Coletto, qui avait été taillée dans quelque fragment de

rideau ou de housse de fauteuil, et, après avoir enfilé l'aiguille, la Pagota s'assit au bord de la rive pour coudre plus commodément.

— Quoique farouche, reprit le barcarol noir, je savais bien que cette belle Pagotine était une brave fille. Et maintenant, Excellence, si votre seigneurie l'a pour agréable, nous pouvons faire notre contrat.

Le personnage à qui s'adressait ce discours était un petit homme de cinquante ans, à tête grise, pâle de visage et grêle de corps, dont les yeux clignotants et la bouche béante annonçaient peu d'intelligence et encore moins de caractère. On l'aurait cru stupide, si par instants l'expression de l'astuce n'eût donné à ses traits une animation soudaine. Son habit noir dont les boutons montraient leurs entrailles, son chapeau râpé, mais brossé avec un soin extrême, ses gants dix fois raccommodés et ses souliers éculés trahissaient une résistance désespérée aux assauts de la plus cruelle des misères, celle de l'homme bien né, obligé de sauver les apparences, et qui doit au nom qu'il porte, à l'éducation qu'il a reçue, au monde où il vit, un extérieur décent, un visage serein et le silence le plus complet sur ses privations. Le gondolier noir ne se trompait pas en traitant ce gentilhomme délabré d'excellence et de *signor di qualità*; c'était en effet le dernier rejeton mâle d'une des plus illustres maisons de l'aristocratie vénitienne. Il comptait parmi ses ancêtres plusieurs doges, dont un anté-

rieur au célèbre coup d'État nommé le *serrar del consiglio*, qui réduisit à sept cents le nombre des familles appelées aux fonctions publiques. De temps immémorial, les aïeux de cet homme avaient occupé les plus hauts emplois et les plus difficiles dans ce gouvernement si souple et si inflexible tour à tour, qui avait tenu tête à l'Europe entière pendant la moitié du seizième siècle.

— Notre contrat! répondit le grand personnage, il est tout fait. Tu sais bien ce que vaut ta journée.

— Seigneur, oui, reprit le barcarol; pour *deux rames*, cela vaut un *napoleone d'arzento*.

— Cinq francs! s'écria l'homme de qualité; tu plaisantes sans doute. Crois-tu que je me sois levé si matin pour me laisser attraper? Mais d'abord parlons de livres vénitiennes et non pas de monnaies barbares[1].

— Combien donc votre Excellence me veut-elle donner?

Le grand seigneur leva quatre doigts en l'air et referma subitement la main.

— C'est bien peu! dit le gondolier. Qui ne donne guère doit au moins promettre. J'ai dans l'idée que votre Excellence deviendra sénateur, peut-être même doge, ou, qui plus est, inquisiteur d'État; qu'elle me dise seulement : Je te reconnaîtrai lorsque tu viendras te prosterner sur mon chemin, et je te placerai

[1] La livre vénitienne ne vaut que 60 centimes.

dans ma maison le jour où la république nous sera rendue.

Le patricien, voyant que ce rêveur courait au-devant des leurres et des mensonges, accueillit avec empressement la fable proposée.

— Par mes ancêtres les conquérants de Chypre ! dit-il, je te le promets. Tu seras, si le cas échoit, mon premier gondolier ou celui de ma femme.

— Le vôtre, Excellence, le vôtre, s'il vous plaît. Je connais la signora de réputation ; elle n'est pas facile à servir. J'ai votre protection, et je m'y tiens ; mais je réclame celle de la dogaresse en faveur de mon épouse légitime, car, si la république tarde à revenir, je ne l'attendrai pas pour me marier.

— Je placerai ta femme parmi les suivantes de la mienne, à la condition que tu me conduiras aujourd'hui à Saint-Félix pour trois livres.

— Un moment ! s'écria le gondolier en se tournant vers Digia. Gentille Pagota, vous avez entendu les paroles solennelles du magnifique seigneur ; il dépend de vous de partager avec moi les bienfaits d'un doge, ou tout au moins d'un sénateur. Vous êtes belle, je suis un bon diable ; nous avons tous deux un état, et nous sommes laborieux. Acceptez-moi pour mari. Son Excellence va nous donner la bénédiction du premier magistrat de la république, et le rabais d'une livre sur mon contrat sera de l'argent bien placé. Je m'appelle Marco. Voici ma main. Est-ce convenu ?

Digia n'était pas fort au courant de la politique; elle ne savait ni ce que les traités de 1815 avaient fait de Venise, ni de quel pays étaient les canons braqués sur la *Piazzetta*. L'île de Pago, qui avait toujours appartenu à la sérénissime seigneurie, demeurait dans son esprit invariablement attachée au sort de la métropole, et, puisque les Pagotes servaient à boire aux bourgeois de Venise, n'était-ce pas une preuve qu'elles les devaient considérer comme leurs patrons et leurs maîtres? On disait bien, à la vérité, que le palais ducal était désert et la ville administrée par des militaires en habits blancs qui venaient de fort loin; mais cet état de choses n'était évidemment que provisoire. La proposition du gondolier noir paraissait aussi courtoise que sage, grâce à la protection du généreux patricien. Ce qu'il y avait d'absurde et de chimérique dans les espérances de Marco fut précisément ce qui frappa l'imagination de la jeune fille.

— Marco, dit-elle, votre langage est celui d'un honnête homme; mais on ne se marie pas ainsi à première vue. Je suis empêchée d'ailleurs par des motifs graves. Avant de quitter Pago, j'ai contracté une espèce d'engagement avec un jeune Croate, fils d'un ami de mon père, et qui m'a demandée en mariage. François Knapen est un garçon violent, dont l'humeur s'accorde mal avec la mienne; je n'ai pas voulu que nous fussions régulièrement fiancés. Je lui ai seulement promis de ne point encourager

d'autre amoureux sans lui en donner avis. Au fond, je ne le crois pas fort occupé de moi. Je lui ferai donc connaître votre proposition, la rencontre providentielle de ce très-magnifique et puissant seigneur qui daigne s'intéresser à vous et à moi, et, si François Knapen, étonné de tant de circonstances extraordinaires, me rend ma liberté, si mon père n'exige pas que je retourne à Pago, je deviendrai volontiers votre femme, aussi vrai que je m'appelle Digia Dolomir. Vous le voyez, je vous parle avec confiance, et, maintenant que vous savez tout, je consens à vous donner la main de bon cœur, sous les conditions que je viens de vous dire.

— C'est cela, mes enfans, dit le patricien. Soyez bénis et unis conditionnellement, à perpétuité, comme le manche et la cognée qui sont et demeurent mariés l'un à l'autre sous cette condition expresse qu'un accident ne viendra point les séparer, et, puisque la veste de Coletto est enfin raccommodée, que la gondole m'attende dans deux heures à la rive de Saint-Moïse. C'est là que ma femme et ma fille désirent s'embarquer, afin que le beau monde, en passant à *Bocca-di-Piazza*, les voie partir en toilette de gala. Les travaux de la saline sont terminés d'hier. L'ingénieur français, associé du richissime banquier Ronzilli, nous donne le régal d'une collation splendide à San-Felice. C'est une connaissance importante que j'ai faite là pour le succès de mes vastes projets. Bonjour, Digia! Marco,

tu me serviras encore au même prix, car j'aurai souvent l'occasion d'aller à la saline avec mon intime ami, l'associé du richissime Ronzilli[1]. Je t'ai *exhibé ma protection*. Tu auras la préférence sur tous tes compagnons.

Marco, étourdi de la promesse du patricien, ne remarqua point le sourire fourbe que faisait ce futur doge, et Digia, regardant avec attention l'amoureux si bien recommandé qui lui tombait des nues, contemplait naïvement les traits énergiques, la mine intrépide et la haute taille du gondolier noir. Coletto seul, dont la part se réduisait à zéro dans les projets politiques comme dans les amours, avait observé les visages et distingué vaguement la poussière d'or que le patricien jetait aux yeux de son frère. Dans le coin où il se tenait tapi comme un chat, il murmurait de la folie et du mauvais contrat de Marco; mais on ne songeait guère à lui. Après le départ du magnifique seigneur, Digia et son amant se séparèrent en se promettant de jaser ensemble tous les matins sous les colonnes du palais Faliero. La Pagota entra chez l'écrivain public du marché aux poissons, et sortit bientôt avec deux lettres qu'elle mit à la poste, l'une pour son père, l'autre pour François Knapen. Elle courut ensuite au palais ducal, où ses compagnes, réunies autour

[1] Sous ce nom mélodieux, le lecteur aura reconnu M. le baron de Rothschild.

des puits, commençaient à s'inquiéter de son absence. Vers huit heures, une flottille de gondoles s'enfonçait dans les lagunes par le canal de Murano. Les barcarols joutaient de vitesse, comme ils ont coutume de faire dans les parties de plaisir. Marco et son frère, seuls *nicolotti* de la bande, seraient plutôt morts à la peine que de laisser passer devant eux les ceintures rouges.

— Le beau métier que nous faisons là ! dit le petit Coletto. Ramer ainsi pour trois livres !

—Qu'importe? répondit Marco. Ne vois-tu pas derrière nous la gondole de l'ingénieur associé du richissime Ronzilli, de cet homme qui a marchandé la Turquie au sultan, et qui l'aurait achetée, si on eût voulu la lui vendre? Ce n'est pas sans dessein qu'un patricien de famille *dogale* se lie avec de telles gens. Il leur empruntera dix millions de *svanzics* pour rétablir le conseil des dix et la quarantie.

— Le grand Turc, reprit Coletto, les millions, le conseil des dix, l'exhibition de la protection et l'amitié de Ronzilli pourraient bien être des contes. Je crains que le doge ne t'ait berné.

— Et pourquoi, petit imbécile?

— Pour épargner douze sous.

II.

La saline de Saint-Félix, dont les travaux furent achevés en dix-huit mois, est une de ces créations

qui apprennent aux populations du Midi à connaître la puissance et le génie de notre siècle industrieux. Les Vénitiens, qui aiment à se croiser les bras et à disserter, se donnèrent le passe-temps de raisonner à fond sur cette grande entreprise, et d'en critiquer en détail l'exécution. Comme il naît toujours des difficultés imprévues dans les travaux de ce genre, les causeurs nocturnes du café Florian se plurent à croire pendant dix-huit mois que l'ingénieur se trompait, que ses plans étaient des fanfaronnades, et que les capitaux engagés se noieraient à l'endroit où avaient péri des soldats d'Attila. Ils en avaient dit autant de l'éclairage au gaz, et depuis lors ils ont hué les ouvriers du puits artésien, ce qui n'a pu empêcher ni le gaz de prendre feu, ni l'eau souterraine de jaillir, ni les compagnies françaises d'exploiter le sel, le gaz et l'eau, à la barbe des capitalistes du pays. C'était pour mettre fin aux critiques et à l'incrédulité des ignorants que l'ingénieur français avait invité quelques personnes à une petite fête. La digue de seize kilomètres de circonférence, les bassins, les canaux, les écluses, et surtout les deux machines à vapeur qu'on fit manœuvrer, ne laissèrent aucun doute sur la réalité de l'entreprise. Il parut avéré qu'une grande saline existait à dix milles de Venise dans une île des lagunes. Deux cents ouvriers mangèrent le festin de la *crémaillère*, et les invités, assis à une autre table, firent honneur à une collation copieusement servie. Les bar-

carols, animés par le vin et les pâtés de jambon, témoignèrent leur enthousiasme pour l'industrie occidentale en se grisant, et le petit Coletto lui-même, voyant l'ingénieur offrir des fruits à la femme et à la fille du patricien, crut à l'efficacité de la protection de ce futur doge, à l'amitié de Ronzilli, et à la fortune de son frère.

Malgré la fatigue de cette journée, Marco était à son poste le lendemain devant le palais Faliero, avant que le soleil eût doré le sommet des campaniles. Du haut du petit pont, la Pagota lui envoya un salut de la main, à la manière italienne; puis elle vint s'asseoir au bord de la rive pour écouter le récit du voyage à Saint-Félix et des splendeurs de la fête. Le commerce des gens riches avait échauffé l'imagination du pauvre barcarol. Marco fit des châteaux en Espagne. Aussitôt que le patricien aurait contracté son emprunt de dix millions, la gondole, louée à l'année, devait être ornée de rideaux de soie et d'un tapis de Turquie. Les deux gondoliers, habillés par le patron, devaient recevoir des vestes de velours pour l'hiver et de nankin pour l'été. Quant au bonnet et à la ceinture, ils resteraient noirs, et par conséquent le doge se verrait engagé par ses antécédents à prendre fait et cause pour les *nicolotti* contre les *castellani* pendant tout son règne, ce qui devait être un événement grave dans l'histoire de Venise. Digia, moins exaltée que son amant, lui fit observer qu'il portait des bas dé-

chirés, et lui promit, en attendant les rideaux de soie, le tapis de Turquie et la veste de velours, de lui tricoter une paire de bas de coton dans ses moments de récréation. Aussitôt que l'*Angelus* annonça le lever du soleil, la Pagota prit sa course pour aller à ses affaires. Elle venait de partir, lorsque le patricien arriva muni de nouvelles ruses diplomatiques parfaitement déguisées sous sa mine débonnaire et stupide. Cette fois, il s'agissait d'un mariage. Le seigneur ingénieur était tombé amoureux fou de la signorina en lui versant un verre de vin de Chypre, et, quoique ce fût un médiocre parti pour une famille patricienne, il fallait ménager sa passion, afin d'obtenir par son entremise les secours et l'appui de Ronzilli. Pour cela, un certain étalage de luxe était nécessaire; on ne devait pas négliger d'aller au *fresco*, le soir, en gondole découverte, pour entendre la musique du régiment avec toute la belle société de Venise. Jusqu'au rétablissement de la république, le futur doge ne pouvait consacrer à ce surcroît de dépense que la somme d'une livre par soirée. C'était le quart de ce qu'on donne habituellement; mais, au moyen de nouveaux leurres et d'une augmentation de gages, en paroles, sur sa fortune à venir, le patricien réussit à conclure ce marché réciproquement avantageux, malgré l'opposition du petit Coletto.

Dès le second jour, en revenant du *fresco*, son Excellence s'aperçut qu'elle n'avait point sa bourse

dans sa poche. Cet oubli devint l'occasion d'une légère modification au contrat. Il fut convenu que le patricien payerait toutes les courses ensemble à la fin de chaque mois, et le gondolier s'estima heureux de s'associer à la fortune de son protecteur en lui faisant crédit. Comme il fallait pourtant vivre en attendant l'époque du payement, Digia, qui partageait les illusions et la foi de Marco, lui offrit son petit trésor, en sorte que les économies de la Pagota furent employées à nourrir les gondoliers du magnifique seigneur. Une *demi-heurette* de conversation par jour, pendant une semaine, avait suffi pour établir entre Digia et Marco cette communauté de sentiments qui entraîne à sa suite la communauté d'intérêts. Une lettre de Pago apporta d'ailleurs l'autorisation des parents au mariage de leur fille. Le bonhomme Dolomir avait trop d'enfants pour élever la moindre objection à leur établissement. Quant à François Knapen, il ne répondit pas ; que ce fût indifférence ou mépris, Digia s'en émut fort peu, et se regarda comme délivrée de tout engagement avec ce jeune orgueilleux. L'amour s'étend rapidement dans le cœur d'une honnête fille, quand le devoir ne le contrarie point : l'inclination nouvelle de la Pagota, encouragée par le consentement du père et par l'abdication du fiancé croate, prit ses franches coudées et ne laissa plus de place, dans cet esprit prévenu, ni au doute ni à la prudence.

Au bout d'un mois, les deux amants commencè-

rent à songer aux préparatifs de leur mariage, aux formalités d'usage, aux frais de la noce et aux emplettes de rigueur. C'était le jour même où les petites économies de la Pagota se trouvaient mangées; mais la créance sur le patricien dépassait de quelques livres la somme dissipée. Marco prépara son compliment au patron pour réclamer le payement de son salaire. Il y avait précisément *fresco* ce soir-là. Le barcarol attendit au pont Saint-Moïse. L'heure sonna. La musique du régiment parut dans sa barque sur le grand canal, entourée d'un essaim de gondoles; mais la famille du patricien ne vint point à la rive. Coletto, soupçonnant quelque fâcheuse affaire, se mit en observation au *traghetto* Saint-Moïse. Il accourut bientôt, le visage décomposé. — Me croiras-tu, dit-il à son frère; me croiras-tu quand je te dirai que le doge se moque de nous? Je viens de le voir passer avec sa femme et la jeune *signorina* dans la gondole à quatre rames de l'ingénieur. Les dames ont des robes blanches et des éventails, et le magnifique seigneur porte un chapeau neuf qui reluit comme un fanal.

— Par Bacchus! s'écria Marco, cette familiarité avec l'ingénieur français est un signe certain de grand succès. Les éventails et le chapeau neuf prouvent que l'emprunt sur la banque Ronzilli va se conclure, s'il n'est pas déjà signé. A bientôt la veste de velours et les gages fixes!

— Que tu es bête! dit Coletto en haussant les épaules; d'emprunt, il n'y en aura *minga*, de veste de velours et de gages *minga*, et, quand même il y aurait succès pour le patron, tu ne recevrais pas l'argent qui t'est dû. Le doge n'a plus besoin de toi; il ne daignera pas seulement te donner congé, car il faudrait payer, et il trouve plus commode de perdre la mémoire.

— Une banqueroute! murmura Marco, c'est impossible! Ne fais point de telles suppositions, Coletto; c'est outrager la majesté de Venise ancienne et moderne. Cela nous porterait malheur.

— Et maintenant, reprit Coletto poursuivant son idée, comment déjeunerons-nous demain?

— J'irai à *l'herberie*, et le cousin Ambrosio, qui vend des légumes, me donnera bien à crédit une mesure de pommes de terre ou de topinambours.

Le marché de *l'herberie*, situé derrière l'ancien palais des ambassadeurs de Turquie, est consacré à la vente des fruits, des herbages et des fleurs. Marco s'y rendit à l'heure où les chefs de cuisine et les ménagères économes viennent chercher leurs provisions à des prix d'une modicité incroyable. Une dame de haute taille, aux épaules carrées, qu'on aurait prise pour une mendiante, si elle n'eût porté un vieux chapeau brûlé par le soleil, était en conférence avec le cousin Ambrosio, et débattait âprement le prix d'une douzaine d'artichauts. Le marchand demandait neuf sous, la dame en offrait trois,

disant qu'elle ne prendrait que les fonds et qu'elle laisserait les feuilles. Ambrosio descendit jusqu'à cinq sous; mais la dame fit mine de s'en aller, et le marchand la rappela bien vite. On tailla les douze artichauts et la signora les mit dans son panier, à côté d'un gros poisson. Elle tira ensuite sa bourse, où se trouvaient en tout et pour tout quatre sous vénitiens, et quand elle en eut donné trois : — Il ne tient qu'à vous, dit-elle au marchand, d'avoir la dernière pièce, car il me faut encore deux beaux plats de dessert.

C'était la femme du patricien. Tandis qu'on lui servait pour ses trois centimes autant de fraises de montagne et de cerises que son panier en pouvait contenir, Marco, le bonnet à la main, cherchait, par des questions insidieuses, à savoir quels seraient les convives de la signora; mais un regard sévère lui fit sentir son impertinence. Lorsque la dame fut partie, Marco obtint sans trop de peine les topinambours promis au petit Coletto, et il s'en alla rôder autour du palais ***, qui portait le nom historique du patricien. A la *porte d'eau*, il aperçut la gondole de l'ingénieur en station sur le canal et non *parée*. La cabine, enlevée, était déposée sous le vestibule avec les rames. Marco se perdait dans les conjectures, lorsque le patricien sortit du palais et passa devant son créancier d'un air aussi indifférent que s'il l'eût rencontré pour la première fois de sa vie.

— Excellence, dit le *nicolotto* à voix basse, un mot par charité !

Le grand seigneur s'arrêta en fronçant le sourcil : — Qui es-tu? dit-il sèchement; que me veux-tu? Je ne te connais point.

— Quoi! s'écria Marco, votre Excellence ne reconnaît déjà plus son serviteur! Que sera-ce donc lorsqu'elle portera la robe noire du sénat! Heureusement il y avait deux témoins au contrat que nous avons fait ensemble.

Le patricien comprit que, pour cette fois, il serait difficile de nier la connaissance, et il changea de batterie. — Imprudent! dit-il d'un ton mystérieux, voilà comment les conspirations échouent. Toujours quelque homme du peuple trahit le secret par sottise ou par défiance. Regarde-moi : ne suis-je plus l'arrière-neveu du vainqueur des Candiotes? As-tu confiance en moi?

— Je vous crois comme si vous étiez mon père, répondit Marco; mais d'où vient que vous ne m'employez plus le soir pour aller au *fresco?* D'où vient que la gondole du Français est amarrée à votre escalier d'eau comme chez elle.

— Maudit rustre! tu sais mes projets et tu m'interroges! Quand le Français m'offre sa gondole, puis-je la refuser? Apprends-donc qu'il demeure ici, que depuis hier il reçoit l'hospitalité dans ma maison, que ce soir il dîne chez moi...

— Assez! pas un mot de plus, Excellence; je de-

vine tout. Mais il faut manger, et vous me devez la somme de...

— Silence! interrompit le doge. Le secret le plus profond...

— J'ai compris. Quand pourrez-vous me payer?

— Dans quinze jours, un mois peut-être. Jusque-là ne bouge pas.

— Que je sois étranglé si je vous donne signe de vie!

Il n'est point de conspiration ni de secret à garder qui puisse empêcher un Vénitien de courir après l'argent qu'on lui doit. Dès le lendemain, Marco sonnait à la porte du magnifique seigneur et revenait lui demander le prix de ses courses. Le patricien fit le tour de la chambre à grands pas; tout à coup il se frappa le front en s'écriant : — Tu arrives à propos; suis-moi.

Au bout d'une longue galerie sans meubles, le patron frappa doucement à une petite porte. De l'intérieur, quelqu'un répondit *avanti!* Dans ce seul mot, Marco reconnut l'accent français. L'ingénieur préparait la solde de ses ouvriers; des piles d'écus rangées sur le bureau brillaient d'un éclat fascinateur. A l'ordinaire, le patricien n'avait qu'un filet de voix, mais dans les occasions capitales la passion lui rendait une puissance de poumons digne d'un saltimbanque. — O mon ami, s'écria-t-il en levant les mains vers le ciel, voyez dans quel abîme effroyable je vais être englouti! voyez de quelle espèce de

créanciers je suis réduit à essuyer les reproches! Un *nicolotto*, seigneur français, un misérable barcarol me vient demander son salaire, et je ne puis le payer! Parle, Marco, dis toi-même à mon généreux ami combien je te dois.

Le gondolier, interdit, se repentait déjà de sa démarche. — Excellence, répondit-il, rien absolument; je ne réclame rien.

— Oh! le bélitre! murmura le doge, il va tout perdre!

— Mon cher voisin, dit le Français en souriant, ne vous désolez point. Je vous prêterai la somme dont vous avez besoin pour vous défaire de ces dettes criardes. Demain nous en reparlerons; mais je vous avertis que je n'entends pas être pris pour dupe. L'usage à Venise est de ne pas même saluer les gens qui vous ont ouvert leur bourse. Il faut, s'il vous plaît, agir d'une autre sorte avec moi. Pour la rareté du fait, je tiens à recevoir de vous des preuves de bonne volonté. Vous me rendrez donc de mois en mois un faible à-compte sur la somme prêtée, ne fût-ce que cinq francs ou moins encore, pourvu que je vous voie arriver chez moi et faire acte d'honnête et consciencieux débiteur.

— Si je savais que mon cœur fût celui d'un Judas, dit le patricien en se frappant la poitrine...

— De grâce, interrompit l'ingénieur, pas d'exagération. Entre amis, n'abusons pas des scènes déchirantes. Demain vous aurez votre argent. Me pro-

mettez-vous un à-compte pour la fin de chaque mois?

— Par le jour qui nous éclaire, s'écria le magnifique seigneur, par le soleil témoin de vos bienfaits, par tous ceux qui ont porté avant moi le nom illustre de...

— N'allez pas plus loin, reprit le Français. Réservons les serments pour une occasion plus importante. Combien m'apporterez-vous le mois prochain?

— Trois francs, répondit le doge, trois francs pour ne point mentir.

— Va donc pour trois francs! Je saurai si vous êtes homme de parole.

— O mon noble ami, reprit le patricien, mettez le comble à votre générosité en ne parlant pas de cet emprunt à ma femme.

— A personne au monde, mon cher voisin. Vous serez content de ma discrétion. Au revoir. Excusez-moi si je ne vous reconduis pas.

Le doge sortit suivi de Marco. Sous le vestibule du palais, il fit une gambade et s'arrêta en posant les mains sur ses genoux. Le gondolier prit la même posture, et tous deux se regardèrent en pouffant de rire.

— « Demain vous aurez votre argent! » dit le patricien répétant les paroles du Français.

— L'emprunt est fait! s'écria Marco; votre Excellence va palper des écus qui viendront de la caisse

de Ronzilli ! Quelle somme vous doit-on donner?

— Qui le sait? C'est selon l'inspiration du dernier moment.

— Et demain vous me payez mon salaire.

Comme si un ressort mécanique l'eût fait mouvoir, le doge se redressa, et, reprenant sa mine béante et stupide : — L'intérêt de l'État, dit-il, passe avant le tien.

— Seigneur, reprit Marco, je ne puis plus attendre. Tout mon avoir est absorbé ; j'en suis aux dettes et aux expédients, et la faim m'aurait mené au cimetière dans la barque des pauvres, si la Digia ne m'eût offert tout ce qu'elle possédait.

— Comment ! s'écria le grand seigneur, ta maîtresse avait des épargnes, et tu ne m'en as rien dit, homme léger ! La Digia aurait pu placer ses capitaux dans la grande maison de banque que je vais fonder avec les écus de Ronzilli, et je lui aurais payé six pour cent d'intérêts.

— Au diable les intérêts! dit Marco; c'est le capital qu'il nous faut pour nous marier.

— Tu l'auras ; mais je vais être fort occupé demain : on ne fait pas un emprunt au plus riche financier du monde sans des formalités et des écritures. Ne manque pas de venir chercher ton argent après demain, au *botto*, ni plus tôt, ni plus tard.

— Ne craignez point que je l'oublie, Excellence.

C'était afin d'éviter plus sûrement la visite de son créancier que le magnifique seigneur lui indiquait

l'heure précise du *botto* (une heure après midi). Est-il besoin de dire que Marco ne trouva personne à la maison et qu'il revint dix fois sans être plus heureux? Lorsqu'enfin il rencontra son débiteur, le doge avait eu le temps de préparer quantité d'échappatoires entièrement neuves. La misère et les dettes augmentèrent de jour en jour; le courage et l'activité de la Pagota ne suffisaient point à subvenir aux dépenses de trois personnes, et Coletto, qui avait les dents longues, commençait à se révolter. Un soir, Marco, accoudé sur le parapet d'un pont, observait les fenêtres du palais ***. Il vit allumer un lustre qui répandit des flots de lumière. Bientôt des gondoles passèrent sous le pont et déposèrent sur la rive des dames en parure de bal. Par la porte de terre entra un pâtissier, sa corbeille sur la tête. Le patricien donnait une grande fête. Marco, ne concevant pas quel motif empêchait cet homme de prélever sur les millions de Ronzilli le salaire d'un gondolier, se sentit profondément atteint dans sa religion et son amour pour la postérité des conquérants de Chypre. Son esprit dérouté cherchait un reste d'espérance dans l'obscurité même de son malheur. Coletto lui enleva sa dernière illusion en expliquant l'énigme par le mot de banqueroute.

— Le bon Dieu te punit, ajouta le petit drôle, parce que tu as abandonné la contrebande pour faire le laquais, comme un gondolier rouge.

— Eh bien! répondit le nicolotto, malédiction

sur les magnifiques seigneurs! accident sur leurs projets! et que la madone des contrebandiers, touchée de mon repentir, rende sa protection au pécheur égaré!

Afin que le lecteur puisse apprécier exactement la valeur de la créance du pauvre Marco, nous l'introduirons pour un instant dans le ménage du patricien nécessiteux.

III.

La veille de l'excursion à San-Felice, le doge mangeait en famille un dîner composé d'une soupe aux *piselli* et d'un plat de *polenta* sur lequel se béquetaient trois gros moineaux francs honorés du nom de becs-figues. La dogaresse aux épaules carrées lançait des regards foudroyants à son époux, qui baissait le nez sur son assiette et n'osait dire mot, de peur de provoquer une explosion. La jeune fille, grande et belle personne aux bras d'ivoire et aux cheveux d'ébène, la tête penchée sur l'épaule droite, mangeait ses pois un à un du bout des lèvres.

— Oserai-je vous demander à quoi vous rêvez? dit la dame à son mari. Est-ce encore à quelque partie d'échecs du café Florian?

— ' croyais, répondit le patricien, que vous

étiez bien aise de ma rencontre avec l'ingénieur chez Florian, et de l'invitation que je vous ai procurée pour la fête de la saline.

— Jusqu'à présent, dit la signora, la rencontre, l'invitation et la fête ne sont que des occasions de dépenses. Que m'importe une partie de plaisir? C'est à notre fille que je pense. Êtes-vous un père ou un homme de marbre?

— Si le sang humain se vendait, je me ferais saigner pour ma fille. Où faut-il aller? Que dois-je entreprendre? A qui voulez-vous que je parle et que dirai-je?

— Pensez-vous m'embarrasser? reprit la dogaresse. Il faut que vous donniez un bal avant la fin du printemps, deux ou trois soirées de musique pour faire entendre la voix de l'enfant. La belle compagnie va bientôt se rendre aux eaux de Recoaro; il faut que nous y allions passer un mois. En attendant la saison des eaux, il faut qu'on nous voie en gondole découverte au *fresco* et à la fête du *Redentore*. Voilà ce qu'un père doit à sa fille. Êtes-vous en mesure de nous donner cela?

— Un bal! des soirées de musique! un voyage à Recoaro! répondit le patricien, et où voulez-vous que je prenne l'argent nécessaire à tant de dépenses?

— Je vais vous le dire : puisque vos immortels aïeux (que Dieu les bénisse!) ont dissipé tout leur bien et ne vous ont laissé, pour soutenir l'éclat de

leur nom, que le deuxième étage de leur palais[1], mettez un écriteau à votre porte et prenez un locataire. Nous avons quelques vieux meubles. La moitié de cet appartement nous suffira. Louez l'autre moitié à l'ingénieur français.

Une légère teinte rouge colora le visage blême du patricien.

— Mais on saura, dit-il, que je tiens maison garnie, que je loue la chambre où dormirent les pères d'adoption de Catherine Cornaro, et qu'un étranger couche dans le lit où sont morts des grands amiraux du golfe adriatique.

— Eh ! vous imaginez-vous qu'on ignore dans la ville vos dettes, votre dénûment, vos misérables expédients et la mauvaise chère que vous faites? Vendez à boire et à manger, s'il le faut, et donnez des robes à votre fille. Ai-je mis au monde une enfant de cette figure-là pour qu'elle savonne elle-même son linge? Soyez père d'abord, et portez ensuite comme vous pourrez le nom des amiraux du golfe.

—S'endetter, répondit le patricien, vivre d'expédients et même de vils subterfuges, recevoir des affronts de ses fournisseurs, mais en tête à tête, ce n'est rien, si l'honneur est sauf et si l'on n'a point à rougir devant un de ses pareils. Cependant que

[1] Beaucoup de palais de Venise se divisent aujourd'hui en autant de propriétés qu'il y a d'étages.

votre volonté soit faite. Je coucherai dans une chambre de domestique, et vous irez à Recoaro.

Le patricien n'avait plus d'appétit. En quittant la table, il s'appuya tendrement sur l'épaule de sa fille; mais il détourna la tête pour cacher les larmes qui roulaient dans ses yeux.

La dogaresse avait appris que le seigneur français cherchait un logement vaste, afin d'y établir ses bureaux sous le même toit que son appartement. Pendant le festin de la *crémaillère,* elle lui offrit sa maison avec tant d'insistance, que l'ingénieur se laissa entraîner moitié par galanterie, moitié par faiblesse. Le deuxième étage du palais fut partagé au moyen d'une porte condamnée. On convint du prix de 150 francs par mois, somme énorme pour un loyer de Venise, et le locataire imprudent consentit à se lier par un bail d'un an. Le Français avait déjà dormi dans le lit des amiraux du golfe, lorsque la dogaresse apporta la minute du bail rédigée par elle-même. On y remarquait les deux clauses suivantes :

« La signora étant obligée par sa haute position à recevoir de la compagnie et à donner des soirées de musique ou de danse, auxquelles le seigneur ingénieur sera prié d'assister comme voisin et comme ami, il est entendu que les jours de bal ou de grande réunion, la porte de séparation et l'appartement entier du seigneur ingénieur seront ouverts aux personnes invitées par la signora.

« *Item.* En considération de l'âge et de la gentillesse de la jeune signorina, le seigneur ingénieur s'engage à prêter sa gondole et ses rameurs à mademoiselle, lorsqu'elle témoignera le désir d'aller au *fresco.* »

Aussitôt que l'ingénieur eut signé ce bail peu commun, il reçut une lettre pathétique dans laquelle la dogaresse suppliait le *pregiatissimo signor* de payer d'avance le premier mois de son loyer. Le bon jeune homme paya. Dès le samedi suivant, on lui prit son appartement pour donner une soirée de musique et de danse à laquelle il fut invité ; mais, comme il n'y voulut point aller, il dormit sur les banquettes du café Florian, tandis qu'on dansait dans sa chambre. Il se fit un plaisir de mener les dames au *fresco*; mais, comme il dînait chez le traiteur, lorsqu'il tardait à rentrer, on ne l'attendait point et on s'emparait de la gondole. Enfin on tira de lui tout ce qu'on put, et plus il montra de patience, plus l'indiscrétion de son hôtesse s'enhardit. Quant au patricien, il n'obtint d'autre bénéfice que ce fameux chapeau neuf qui avait ébloui et scandalisé Coletto. Vainement il voulut représenter à sa femme qu'un pauvre diable de barcarol l'avait promenée durant un mois à crédit, la dogaresse n'écouta rien. Il est vrai que, si elle eût lâché l'argent, Marco n'en aurait pas été plus riche, car le magnifique seigneur aurait assurément détourné la somme pour sortir d'autres embarras plus pressants. Ce fut

dans ces conjonctures qu'il tenta un emprunt secret à l'insu de sa femme. On a vu comment Marco avait contribué au succès de la négociation. Le chiffre de cet emprunt ne s'élevait pas à 10 millions de *svanzics*, mais à 100 francs. Au point de vue du patricien, le salaire de Marco n'était point de ces dettes qui compromettent l'honneur. L'humble condition du créancier le rendait peu dangereux, et il y aurait eu conscience de payer un homme avec qui les échappatoires n'étaient pas encore épuisées. Ce qui importait bien davantage, c'était de solder les pertes de jeu, de rendre des politesses, de faire des cadeaux à quelques maîtresses de maison, des libéralités aux domestiques, et surtout de s'ouvrir de nouveaux crédits par l'appât de l'argent comptant. Lorsque le patricien eut touché les 100 francs, sa mine triomphante et rajeunie inspira des soupçons à la dogaresse ; mais la saison des eaux commençait, et les dames partirent pour Recoaro le lendemain du bal dont Marco avait observé les préparatifs.

Le nicolotto, rendu à sa vocation par les remontrances de son jeune frère, mit sous la protection de la madone des contrebandiers sa fortune, ses amours et son mariage, empêché par la misère. Dans une *vendita-di-vino*, Marco, debout et appuyé contre un mur, observait les buveurs de vin noir, un doigt posé sur sa bouche comme la statue d'Harpocrate. Du fond du cabaret, un homme à barbe rousse lui répondit par un clignement d'yeux. C'était

un entrepreneur de contrebande en conférence avec deux vieux barcarols. Marco s'approcha de cette respectable compagnie son bonnet à la main.

— Vous avez passé l'âge, disait l'entrepreneur aux vieux barcarols. Voici un jeune gaillard qui n'hésitera point, j'en suis sûr.

— Il se fera prendre, répondit un des anciens.

— De quoi s'agit-il? demanda Marco.

— D'aller à Fusina, dit le maître contrebandier.

— Le passage serait plus facile par Chioggia ou Torcello; mais, puisque vous avez affaire à Fusina, c'est là qu'il faut aborder. Demain je ferai un essai à vide, et si je vois qu'on puisse franchir la ligne, je risquerai l'aventure à la tombée de la nuit. De quoi se composent vos marchandises?

— D'une caisse de coutellerie, d'un ballot de toiles anglaises et de cinquante livres de tabac du Levant. La valeur est de 400 *svanzics*. Vous recevrez donc 4 napoléons d'argent. La différence du franc à la livre autrichienne sera pour la *bonne-main* [1].

En guise de signature, de cachet et de timbre, Marco fit un signe de croix, et le marché fut conclu. Venise étant un port franc, les marchandises de tous les pays y peuvent entrer; c'est à les empêcher d'en sortir pour se répandre sur le territoire autrichien

[1] Le svanzic ou livre autrichienne vaut 88 centimes de notre monnaie.

que la douane applique sa vigilance. Au beau milieu du jour, une gondole traversait le canal de la *Giudecca*, qui est un véritable bras de mer, et se dirigeait obliquement vers la route de la terre ferme. Des promeneurs de la rive des *Zattere* qui la suivaient du regard pensèrent d'abord qu'elle menait un étranger à l'église du Rédempteur; bientôt après, on supposa qu'elle portait un de ces Anglais qui vont, hors de la ville, contempler l'eau du canal *Orfano*, célèbre par les noyades nocturnes des victimes du conseil des dix. En effet, la gondole tourna dans le canal *Orfano*; mais à peine y eut-elle couru vingt brasses qu'elle fit un quart de tour et glissa rapidement vers Fusina. Dans ce moment, une barque de douaniers à quatre rames, qui déboucha par hasard à la pointe du Champ-de-Mars, se mit à la poursuite de la gondole et gagna de vitesse sur elle. Le sous-officier de la douane cria aux fuyards d'arrêter. Marco et son frère, n'ayant pas à redouter le cas de flagrant délit, puisque leur gondole était vide, n'obéirent point à l'ordre. Le douanier, qui était un brutal, s'arma d'une longue rame, et, quand il fut à portée du nicolotto récalcitrant, il le frappa de toutes ses forces. Marco s'affaissa sous le coup; il avait une épaule démise.

Digia puisait de l'eau dans la cour du palais ducal, lorsque le petit Coletto, bégayant de rage et d'effroi, lui vint annoncer que Marco était à l'hôpital civil pour avoir perdu les bonnes grâces de la

madone des contrebandiers. A ce mot terrible d'hôpital, la Pagota, oubliant ses seaux de cuivre sur la margelle du puits, partit au galop et ne s'arrêta qu'à Sainte-Marie-Formose, où elle offrit en passant une bougie de cinq sous à une autre madone de mœurs plus douces et moins ennemie des lois et de l'autorité. Comme la plupart des hommes du peuple, Marco avait une horreur profonde pour l'hôpital, fondée sur cette idée absurde qu'on y laisse mourir les malades afin de procéder à leur autopsie, autre sujet d'appréhension plus affreux que la mort même. Digia trouva le patient au désespoir; il venait de subir une opération douloureuse et se croyait à demi dépêché pour le grand voyage. Immobile par force dans un appareil bien serré, Marco, dont le mâle visage était baigné de larmes, entendit près de son lit les sanglots de son frère et de sa maîtresse, qui le regardaient comme un homme perdu, et il témoigna par des gémissements sourds qu'il partageait leur sentiment. Une jeune sœur hospitalière, attirée par ce concert lamentable, vint reprocher doucement au malade son ingratitude et à Digia son ignorance. L'évidence et la raison ne triomphent pas facilement du préjugé dans les cervelles d'une Pagota et d'un nicolotto; cependant les paroles fermes de la religieuse ébranlèrent ces esprits incultes. Marco daigna croire que du moins cette bonne sœur n'était pas de connivence avec ses bourreaux, et Digia reçut sans trop d'incré-

dulité l'assurance que son amant lui serait rendu au bout de six semaines. En effet, grâce aux soins intelligents de la sœur, Marco sortit vivant de cet hôpital si redouté ; il était faible encore et incapable de travailler ; Digia pourvut aux frais de la convalescence en vendant ses boucles d'oreilles à un orfévre des *Procuratie*. Cette dernière ressource épuisée, les deux fiancés se retrouvèrent enfin sains de corps, mais absolument sur la paille.

Telles étaient les épreuves cruelles qui arrachaient à la Pagota ces larmes qu'elle semait sur son chemin en préparant un bain froid. Quand la *parona de casa* m'eut raconté ce qu'on vient de lire, l'heure du dîner approchant, je me rendis à la *trattoria* de M. Marseille, où une salle particulière était réservée aux Français. Je racontai à mes compatriotes, parmi lesquels se trouvait l'ingénieur, les aventures de Digia et de Marco, leurs amours et leur misère. Le péché de contrebande nous parut véniel, ou du moins chèrement expié. Un des convives prit l'initiative d'une souscription en faveur de ces amants malheureux, et l'ingénieur promit d'autoriser le doge à reporter sur la créance de Marco ces fameux à-comptes mensuels qui devaient éteindre l'emprunt de cent francs. Ma *parona*, que nous chargeâmes de faire agréer le montant de la souscription, réussit dans son ambassade. — Nous apprîmes plus tard qu'elle n'avait détourné à son profit que le tiers de la somme. — Marco, ranimé par cette aubaine

imprévue, marcha le front haut et se crut sous la protection officielle du gouvernement français. Déjà il s'occupait d'acheter le voile de mariage, les souliers et les gants de sa fiancée, lorsqu'un incident de théâtre vint compliquer la situation.

Sur le quai des Esclavons, trois étrangers vêtus diversement causaient ensemble en prenant le café noir, à un sou la tasse, devant la porte d'un petit limonadier. Ils se rencontraient pour la première fois, mais ils n'avaient rien à faire et ne songeaient qu'à tuer le temps. Le plus âgé des trois, qui portait le riche costume rouge des Albanais, venait à Venise pour y ramasser, chez les changeurs, des thalers à la reine de Bavière, qui, transportés dans son pays, gagnaient en valeur 30 centimes par pièce. Le second, coiffé d'une espèce de vieux turban et chaussé de grandes bottes, apportait à Venise de l'ail de Dalmatie, et répandait au loin l'âcre parfum de sa marchandise. Le troisième, beaucoup plus jeune que les deux autres, portait le pantalon collant, les brodequins et la veste à la hussarde. Ses cheveux ras, plutôt jaunes que blonds, ses yeux clairs comme ceux d'un oiseau de proie, ses moustaches cirées, la raideur militaire de ses attitudes, formaient le contraste le plus complet avec les mines basanées, les poses naturelles et la nonchalance orientale de ses compagnons. Le seigneur albanais et le seigneur dalmate, après avoir bien raisonné de leurs négoces respectifs, auraient cru manquer de

politesse en ne témoignant point le désir de connaître ce jeune homme qui les écoutait depuis longtemps; c'est pourquoi ils l'invitèrent à parler à son tour. Le jeune homme ôta de sa bouche une grosse pipe de porcelaine et répondit d'un ton bref et un peu altier :

— Je suis Croate. Une affaire de famille m'attire à Venise. Puisque vos seigneuries le désirent, je leur dirai ce qui se passe dans mon pays. Je fais partie d'une colonie militaire, et je vais plus souvent à l'exercice qu'à la charrue. De temps à autre, un inspecteur arrive à l'improviste et nous réunit subitement au moyen d'un signal d'alarme, comme si le feu était au village. Nos femmes et nos mères préparent à l'instant des vivres pour trois jours, et nous descendons dans la rue le fusil sur l'épaule et le sac au dos. On nous emmène quelquefois fort loin; nous exécutons des manœuvres et des marches forcées; nous couchons au bivouac, et puis nous rentrons à la maison.

— Et l'on vous paye sans doute une solde, dit l'Albanais, pour vous indemniser de vos frais et de votre peine?

Le Croate jeta un regard d'épervier sur la façade fraîchement restaurée du palais *Danieli*.

— Notre solde est là dedans, répondit-il, et nous saurons bien nous indemniser le jour où l'on nous permettra de descendre en Lombardie.

— J'entends, reprit l'Albanais; vous comptez

sur la guerre et le butin; mais il faut être les plus forts.

— On dit que nous sommes là-haut cent cinquante mille hommes toujours prêts à marcher.

— Je préfère mon commerce au vôtre, murmura l'Albanais.

— Et moi de même, ajouta le Dalmate. La guerre n'engendre rien de bon. Pour un thaler de butin que le soldat prélève sur une pauvre cité, il cause au pays un dommage de mille thalers, en pure perte. Jeune homme, les vents perpétuels de la Croatie vous ont trempé comme l'acier; mais celui qui défend son nid, sa femme et ses enfants a la vie dure. La solde que vous espérez coûterait trop cher; vous ne toucherez pas à ces palais, à ces chefs-d'œuvre précieux qu'on vient admirer de tous les coins du monde.

— Je déteste Venise, s'écria le jeune homme; pas de quartier pour Venise!

— On ne vous la livrera point, dit l'Albanais; ce morceau-là n'est pas pour les barbares.

Une Pagota qui courait sur le quai des Esclavons s'arrêta devant les trois buveurs de café.

— Bonjour, Knapen! dit-elle au Croate. Que venez-vous donc faire dans cette Venise que vous détestez?

— Je viens vous y chercher, Digia, répondit Knapen, et si je n'ai point commencé par aller chez vous, c'est que j'avais des renseignements à re-

cueillir sur votre conduite. J'ai appris ce que je voulais savoir; nous pouvons nous expliquer à l'instant même. Depuis trois mois, vos parents attendent vainement la nouvelle de votre mariage. Ils ne vous ont point envoyée ici pour y devenir la maîtresse d'un gondolier. Vous avez donné vos épargnes à votre amant, et vos boucles d'oreilles, vendues à un orfévre, ont servi à l'entretien de cette canaille, qu'un délit de contrebande avait conduit à l'hôpital. Je regrette de troubler des amours si honorables, mais il faut me suivre; nous retournerons ensemble à Pago.

— Vous êtes mal informé, dit la jeune fille avec fermeté. Prenez de meilleurs renseignements. Marco est un galant homme, et mon mariage n'a été différé que par des circonstances malheureuses, une banqueroute, un accident, une blessure grave. Demeurez ici trois semaines encore, et vous assisterez à mes noces. Je ne dis pas cela pour vous narguer, Knapen; votre silence dédaigneux m'a trop bien appris...

— Et ma présence à Venise, interrompit le Croate, n'en concluez-vous rien? Vous n'aviez pas attendu ma réponse pour donner votre cœur à un autre. A quoi bon vous écrire? Mais aujourd'hui vous êtes séduite, et je viens vous tirer de la honte.

— Il n'y a point de honte, entendez-vous cela? s'écria la Pagota en colère; il n'y a point de fille séduite.

— Oh! reprit Knapen, vous voilà bien acclimatée! trompeuse comme une Vénitienne! Vous avez déjà pris le parler enfantin et lascif des femmes de ce pays. Cependant, lisez cette lettre de votre père, et, si vous refusez ensuite de me suivre, j'irai annoncer au vieux Dolomir qu'il a perdu la cadette de ses filles.

Digia prit la lettre; mais elle ne savait pas lire et se défiait de Knapen. Le seigneur albanais vint à son secours en lui donnant lecture de la mercuriale paternelle. C'étaient des reproches et des injures en style de paysan, et, bien que le lecteur s'efforçât d'en adoucir la crudité, Digia changeait de visage. A la fin, lorsqu'elle entendit que le vieux Dolomir la menaçait de sa malédiction, si elle ne rentrait chez lui avec François Knapen, elle chancela et tomba évanouie dans les bras du Dalmate. Les deux vieillards, naturellement lents et empêchés, ne savaient comment ranimer cette fillette pâmée. L'un lui frappait dans les mains en l'appelant *cara fia*, et l'autre lui jetait de l'eau en criant : « Elle s'en va! Dieu saint! serait-elle morte? » Knapen immobile la regardait fixement.

— Vous êtes dur, jeune homme, dit l'Albanais quand Digia eut rouvert les yeux.

— *Durissime*, ajouta le Dalmate, et de plus injuste ou aveugle, car cette fille est innocente, et vous feignez d'en douter. La lettre du père n'a point de sens, puisqu'elle suppose l'enfant séduite.

— Digia Dolomir, dit le Croate sans s'émouvoir, je vous somme de me suivre à Pago.

— Mon bon Knapen, murmurait Digia, ne soyez pas impitoyable. Je ne puis partir.

— Quand vous serez majeure, reprit Knapen, vous pourrez vous faire courtisane, si telle est votre envie; mais vous n'avez que dix-huit ans, et il faut vous résigner à vivre bien quelque temps encore.

— Point d'injures ! dit le seigneur albanais. Entendons-nous, jeune homme. A la fin de ce mois, je pars pour Trieste, Pago et Zara. Si dans trois semaines la petite n'est pas mariée, je la reconduirai chez son père sur mon brigantin.

— Digia Dolomir, reprit Knapen, êtes-vous, oui ou non, rebelle à l'autorité de votre père? Refusez-vous, oui ou non, de lui obéir?

— J'obéirai, dit la jeune fille. Quand voulez-vous partir?

— Demain, par le bateau de Trieste.

Les passagers du pyroscaphe, réunis sur la rive de Saint-Blaise le lendemain, furent troublés dans leur sollicitude pour leurs bagages par une querelle violente entre deux hommes. Maître Marco, son bonnet noir sur l'oreille, les manches retroussées jusqu'au coude, les jambes écartées, le cou tendu comme le gladiateur combattant, s'opposait à l'embarquement de sa maîtresse. François Knapen s'avança d'un air calme et déterminé, les yeux fixés sur ceux de son adversaire, les poings serrés à la

hauteur du visage, également préparé à l'attaque ou à la parade. Le seigneur albanais et le vieux Dalmate, qui rôdaient sur le quai, admirèrent l'élégance de formes et la pose académique de ce beau nicolotto, près duquel le Croate, avec sa taille moyenne et ses jambes grêles, semblait un mirmidon ; mais il leur parut aussi que Marco faisait trop de démonstrations dans les préliminaires du combat. Les spectateurs qui s'intéressaient à lui auraient souhaité moins de paroles, moins de menaces et plus de promptitude à l'action, car ils ne doutaient point qu'il ne dût écraser l'ennemi. Il l'aurait écrasé en effet, s'il eût déployé son adresse et ses forces au lieu de son éloquence. Par malheur, le jeune Croate ne se laissa pas intimider; il marcha droit à son homme et lui porta un coup de poing que Marco évita en se jetant de côté, en sorte que le passage se trouva libre, et la bataille finit par la retraite d'un des combattants. Knapen fit descendre dans le canot sa compagne de voyage et lui baisa la main avec une aisance militaire qui ne déplut pas aux spectateurs, et peut-être à Digia elle-même. Bientôt après, la cloche donna le signal du départ; le pyroscaphe disparut derrière les arbres de l'île des *Giardini*, et le pauvre Marco, seul et abandonné, se mit à pleurer comme un enfant.

IV.

Minuit, dans nos climats, est une heure maussade. Paris même, qui passe à bon droit pour une ville de plaisir, se transforme en un sombre couvent aussitôt que les pendules ont sonné le douzième coup. Tout se ferme ; les lumières s'éteignent ; le consommateur attablé dans un café se voit mis à la porte. A moins de poursuivre sur un trottoir la conversation interrompue, il faut rentrer chez soi. Je ne sais quelle brusquerie et quelle mauvaise humeur percent dans nos coutumes et dans l'exécution des plus simples mesures de police. En Italie, au contraire, l'usage qu'on observe avec le plus de scrupule est celui de ne jamais déranger les gens. Qui veut dormir va se coucher ; qui veut veiller reste debout. A l'heure où le Parisien, expulsé de tous les lieux publics, se met au lit sans sommeil, la place Saint-Marc est un charmant salon où l'on cause en plein air avec les dames, où l'on joue aux échecs en prenant des rafraîchissements, car, depuis la Fête-Dieu jusqu'à la Toussaint, les portes des cafés sont enlevées de leurs gonds, ce qui me paraît un moyen sûr de les laisser ouvertes.

Par une splendide nuit d'août, l'ingénieur de la saline et moi, nous devisions paisiblement, à une

heure fort avancée, devant une table du café Florian, et nous goûtions avec délices la liberté de vivre dehors, en mangeant quantité de glaces. L'ingénieur était à la veille de partir pour visiter les salines de l'Istrie et de Pago. Dans son désir aimable de m'avoir pour compagnon, il me donnait d'excellentes raisons de quitter ces marés d'eau chaude et croupissante, cet amas de pierres calcinées par le soleil, où nous cuisions, disait-il, tantôt dans un four, tantôt au *bain-marie*. — C'est ainsi que l'impie traitait la reine de l'Adriatique. — Il est vrai que la canicule avait amené le terrible fléau des *zanzares*, dont les piqûres et le bourdonnement nous tenaient dans une alarme perpétuelle. Les hirondelles, que je croyais frileuses, venaient de s'enfuir à la recherche d'un ciel moins ardent. Mais Venise ressemble à ces femmes dangereuses dont on aime jusqu'aux défauts. Sous les railleries de l'ingénieur, je sentais le dépit et les regrets de l'homme d'affaires envieux des loisirs d'autrui, et, quand je lui répondis que j'opposerais une moustiquaire aux *zanzares* et que je louerais une gondole au mois pour me faire traîner comme un sybarite, tant que durerait la chaleur, il n'insista plus.

— Puisque vous allez à Pago, lui dis-je, informez-vous de notre protégée Digia Dolomir ; tentez une démarche en sa faveur, et, si elle aime encore son nicolotto, tâchez de la ramener à Venise. Pendant ce temps-là, je prendrai Marco à mon service,

et l'espoir de revoir sa maîtresse l'empêchera d'être infidèle.

— J'aurai peut-être plus de peine, me répondit l'ingénieur, à vaincre l'obstination d'un paysan qu'à obtenir un arrêt de la chambre aulique ; cependant, pour vous être agréable et pour m'exercer à la persuasion, je plaiderai la cause de Digia.

En conduisant l'ingénieur au bateau de Trieste, je lui rappelai sa promesse, et je me rendis ensuite au palais Faliero, où je trouvai Marco profondément endormi sur le tapis de sa gondole. Il n'ignorait pas l'intérêt que j'avais pris à ses amours, et, quand je lui proposai de me servir, il voulut à toute force me baiser la main, formalité nécessaire à l'engagement réciproque.

— Je t'avertis, lui dis-je, que je n'ai point l'honneur de descendre en ligne masculine des défenseurs de Famagouste, ni des assassins de François Carrare ; mais je te payerai un demi-mois d'avance en bons *napoleoni d'arzento*, et, sur ma recommandation, le seigneur ingénieur ramènera de Pago la petite Dolomir.

— Excellence, s'écria Marco en saisissant la rame, je vous servirai sans autre salaire que le pain et l'eau. Où faut-il porter votre seigneurie ?

— Aux archives générales des *Frari*.

Le petit Coletto, déjà debout à son poste, fit un cri de chouette, et la gondole fendit l'eau dormante, comme si toute la douane eût été à ses trousses.

Marco, non content de me servir en qualité de barcarol, voulait encore remplir les fonctions de valet de chambre. Il m'éveillait le matin, s'emparait de mes habits et se querellait avec les gens de la maison, qui, ne soupçonnant point que la reconnaissance pût inspirer tant de zèle, pensèrent que j'avais fait un héritage. Un jour, il me sembla que maître Marco, en lavant sa gondole, chantait avec plus de verve et de gaieté qu'il ne convenait à un amant au désespoir. Lorsqu'il vint prendre mes ordres, je remarquai que ses cheveux, frisés avec un soin ridicule, pendaient en longs tire-bouchons sur ses oreilles, comme une coiffure de femme. Il portait à sa boutonnière une rose grosse comme un chou. Je lui demandai qui lui avait donné cette fleur; il me répondit avec le zézaiement gracieux de son dialecte : — *Xè una bela toza, paron.*

— Une belle jeune fille, repris-je, ne donne pas une rose sans qu'on l'en prie.

— *Go pregà, sior si.*

— Comment, drôle, tu l'as priée! Est-ce ainsi que tu gardes la foi promise? Je te retirerai ma protection et j'écrirai au seigneur ingénieur de ne plus s'occuper de toi.

— Doucement! dit Marco d'un ton patelin. Le teinturier de la rue des *Fabri* a chez lui, dans ce moment, une jeune nièce que j'ai connue à Murano. C'est la fille la plus rieuse du monde. Quand je passe devant sa porte, elle me jette de l'eau et m'ap-

pelle *vilain noir*. Puis-je endurer ces attaques sans y répondre? Soyez juste, Excellence; j'aurais l'air d'une bête, d'un mal appris ou d'un philosophe ennemi des femmes. On se lasse de pleurer en attendant sa fiancée. D'ailleurs tout cela n'est que pour le badinage.

— Ces badinages peuvent mener loin; je ne les approuve point, Marco.

— Patron, la Murannelle a de l'esprit; son oncle gagne de l'argent. Qui sait si le seigneur ingénieur ramènera Digia?

— Un proverbe français dit qu'il ne faut point courir deux lièvres à la fois.

—Courir deux lièvres est impossible, Excellence; mais deux filles, c'est fort différent. Que Digia revienne, et je l'épouse; sinon, je tâcherai d'attraper l'autre. Quel mal voyez-vous à cela?

Si Marco eût connu les proverbes français, il m'aurait opposé celui qui conseille d'avoir deux cordes à son arc; mais l'égoïsme le guidait plus sûrement que la *sagesse des nations*. En sortant de chez moi, je rencontrai sur le pont des *Dai* le savant abbé ***, chanoine de Saint-Marc. Nous causions ensemble de documents que je cherchais touchant la mort de Stradella, lorsqu'il me montra une jeune fille coiffée du grand voile de Murano, qui s'avançait les yeux baissés par la rue des *Fabri*.

— Regardez, me dit l'abbé à haute voix, regardez ce charmant modèle de vierge.

La Muranelle entendit ces paroles flatteuses, et nous remercia par un sourire et une inclination de tête. — Gageons, reprit l'abbé, qu'une Parisienne ne répondrait pas avec tant de douceur au compliment d'un passant.

— Patron, dit Marco en me tirant par mon habit, c'est la nièce du teinturier. Dites un peu si elle ressemble à un lièvre et si j'ai tort de courir après elle?

— Eh bien! cours donc, répondis-je, Vénète que tu es; je vois bien que tu ne comprendras jamais l'imprudence et la lâcheté de ta conduite.

Tandis que les agaceries de la Muranelle détournaient Marco du bon chemin, l'ingénieur français, au milieu de ses graves préoccupations, trouvait encore une heure à donner aux intérêts de la pauvre Digia. Doué d'une force de volonté peu commune, exercé à lutter contre l'entêtement et l'obtusion d'esprit, il voulait frapper juste et fort dans les petites affaires, comme dans les grandes. Sur le port peu fréquenté de Pago, il rencontra le seigneur albanais et le vieux Dalmate dont je lui avais parlé. Le premier cherchait de ville en ville des piastres à la reine de Bavière; l'autre, ayant vendu ses aulx, retournait à Zara sur le brigantin de son ami. L'ingénieur pensa que ces deux figures pittoresques pouvaient lui prêter un concours utile, et il les pria de l'accompagner chez le bonhomme Dolomir. On les conduisit à la porte du bourg, dans une méchante *vendita*, où le père de Digia débitait, avec

privilége, de la bière exécrable et du *trois-six* falsifié. A l'aspect de ces trois étrangers magnifiquement vêtus, Dolomir, habitué à ne servir que des sauniers ou des matelots, parut saisi, comme s'il eût reçu la visite du puissant et romanesque Aaroun-al-Raschid. Un coup d'œil rapide suffit à l'ingénieur pour observer sur la face de cet homme la grossièreté de son esprit, mais il remarqua aussi l'étonnement naïf du sauvage. Digia s'était retirée, pâle et tremblante, dans un coin. Une demi-douzaine d'enfants, les uns stupéfaits, les autres épouvantés, entrèrent dans une étable, où leur mère les poussa en leur commandant de se taire. Tous les yeux étaient fixés sur l'habit rouge de l'Albanais, et quand le Français prit la parole, le cabaretier et sa femme pensèrent qu'il remplissait l'emploi d'interprète dans la maison de ce grand personnage.

— Dolomir, dit l'ingénieur, nous avons à vous entretenir de votre fille Digia; mais nous ne venons point ici pour vous contester votre autorité paternelle : vous ferez de nos avis ce qu'il vous plaira. Répondez sans défiance à cette question : Quels motifs vous ont déterminé à rappeler votre fille de Venise?

C'était à dessein que l'ingénieur attaquait son adversaire par son côté le plus faible, en l'obligeant à parler dès le début de la conférence. Cette tactique acheva d'intimider le vieux Dolomir, qui se mit à balbutier.

— Excusez... dit-il, que vos seigneuries me pardonnent mon ignorance. Un pauvre Pagoto ne peut s'exprimer en beau langage.

— Parlez comme vous savez, reprit l'ingénieur, pourvu que ce soit avec franchise.

Le père commença un récit obscur et trivial, où l'on démêlait qu'il avait cru sa fille débauchée par le gondolier Marco, à cause de la mauvaise réputation des *nicolotti*.

— Vous vous trompiez, interrompit le Français. Votre fille allait bien réellement épouser Marco, lorsque vous l'avez envoyé quérir. Ce très-haut seigneur albanais et ce très-honorable seigneur dalmate sont venus ici pour témoigner en faveur de Digia. Il est étrange qu'un père ne sache pas reconnaître par lui-même la vérité sur une telle question. Il faut qu'on vous ait abusé. Nous voulions tous du bien à votre fille. Vous nous avez privés du plaisir de la marier.

— Je lui ai trouvé un autre mari, dit le père, reprenant un peu d'assurance.

— Oui, poursuivit l'ingénieur, François Knapen, n'est-ce pas? C'est lui qui vous a excité à maltraiter votre fille; c'est lui qui l'a calomniée.

— *Magari!* murmura Dolomir, plût à Dieu qu'il l'eût calomniée!

— Vous avez la tête dure, à ce que je vois. Et vous, Digia, comment ne protestez-vous point?

— Hélas! s'écria la jeune fille en pleurant, je ne

fais autre chose du matin au soir; mais ce Knapen a ensorcelé mon père.

— Ensorcelé, ajouta la vieille mère, c'est le mot exact.

— Nous briserons le sortilége, reprit l'ingénieur. Qu'on cherche Knapen et qu'on l'amène devant moi.

— Me voici, dit le jeune Croate, qui se tenait caché derrière la porte du cellier.

Knapen entra et regarda l'ingénieur d'un air insolent.

— Avancez, monsieur, lui dit l'ingénieur français. Nous allons vous prouver que vous avez mal agi et porté le désordre dans cette famille.

— Je suis curieux de voir cela.

— Rien n'est plus facile. Si l'on vous proposait en mariage une fille perdue de mœurs, l'épouseriez-vous?

— Non, monsieur, répondit Knapen.

— Comment appelleriez-vous celui-là qui prendrait pour compagne de toute sa vie la maîtresse d'un autre?

Le Croate sentit le coup trop tard; il garda le silence.

— Nous l'appellerions tous un homme vil, poursuivit l'ingénieur. Eh bien! monsieur, de deux choses l'une : ou vous avez trompé Dolomir et calomnié sa fille, ou vous êtes cet homme que je viens de qualifier, puisque vous recherchez la main de Digia. Qu'avez-vous à répondre?

François Knapen, déconcerté, lança un regard de colère à l'ingénieur français. — Lorsqu'on aime, dit-il en hésitant, on passe sur bien des petites choses...

— Ce n'est point une petite chose, interrompit l'ingénieur, que la réputation d'une jeune fille. Voulez-vous que je vous dise sur quelle chose vous avez passé? Par amour et par jalousie, vous avez employé de mauvais moyens d'atteindre votre but et d'écarter un rival. Vous avez volé à votre maîtresse l'affection et l'estime de son père, pour vous assurer une femme que vous estimiez vous-même, et dont vous connaissez l'innocence, le bon cœur, la douceur et les autres qualités. Il n'y a que l'amour et la jalousie qui puissent atténuer une faute si grave, un procédé si cruel et si malhonnête. Mais vous pouvez encore racheter cette faute en la confessant avec humilité, en réparant le mal, en faisant à la justice et à la vérité le sacrifice d'un amour qui n'est point partagé, en rendant à la jeune fille la tendresse de son père et le mari que vous lui avez enlevé par des manœuvres coupables. Si vous vous résignez de bonne grâce à ce pénible effort, le beau rôle sera tout à coup de votre côté. Nous vous plaindrons, nous essaierons de vous consoler, et nous dirons qu'il fallait que votre amour fût bien profond pour avoir entraîné si loin un garçon capable de dévouement et de générosité. En somme, c'est ce que vous avez de mieux à faire, car votre première thèse

n'est plus soutenable, et si vous y persistiez, votre honneur n'en réchapperait pas. Pour vous en convaincre, regardez seulement la mine du pauvre Dolomir, que a compris enfin son crreur et ses préventions injustes.

Le Croate, se voyant perdu, ne cherchait plus qu'une issue pour son orgueil. Il n'accepta point la position humble qui lui offrait son adversaire.

— Puisque Digia ne peut se résoudre à m'aimer, dit-il avec émotion, je renonce à elle. Soyez donc satisfait. Cette conspiration contre mon bonheur, qui vous amène de si loin, a réussi au gré de vos désirs. Je n'ai rien à dire de plus, et je ne veux ni consolations ni réparation d'honneur.

— Bien! Knapen, reprit l'ingénieur, voilà du courage. Ne croyez pas que je sois venu pour vous ravir encore votre fierté. Vous la sauverez du naufrage, et j'avais tort de vous en demander le sacrifice. Donnez-moi la main pour l'unique fois de votre vie, car il faut que je retourne ce soir à Fiume, d'où je me rendrai à Trieste et puis à Venise, et je ne reviendrai probablement jamais à Pago.

Un éclair de joie brilla dans les yeux de faucon du Croate, tandis qu'il donnait la main à ce maudit inconnu qui renversait tous ses complots en un moment. Le Français devina qu'après son départ Knapen tenterait de se relever ; mais il ne lui laissa pas longtemps cette espérance. — Maître Dolomir, dit-il, j'emmène avec moi votre fille. Procurez-moi

une barque pour pouvoir traverser le détroit, et pendant ce temps-là votre femme va me faire à diner.

— Ma fille!... une barque!... à dîner! répéta le père avec étonnement. Je ne donne pas à manger, Excellence; ma boutique est une *bierrerie*.

— Vous allez m'opposer votre grand mot, reprit l'ingénieur en riant: *Non è usato*, ce n'est pas l'usage. Mauvais négociant! apprenez qu'en France, si on demandait à manger à un maréchal ferrant, il se mettrait à la cuisine, soit par obligeance, soit par génie du commerce.

— Seigneur Français, dit l'Albanais au costume rouge, mon panier de vivres est à votre disposition. Nous dînerons ensemble, si vous voulez me faire cet honneur.

Le mousse du brigantin apporta des viandes froides et du vin qu'on servit sur la table de la *vendita*, et les trois seigneurs étrangers mangèrent ensemble de bon appétit. Digia, dont la mine était radieuse, changeait les assiettes avec empressement, tandis que la mère préparait le petit bagage de sa fille. On était au dessert, qui se composait d'amandes et de pommes, lorsque Dolomir vint annoncer que les patrons de barques ne voulaient point prendre la mer à cause du vent contraire.

— Ces gens-là, dit le vieux Dalmate au seigneur français, vont s'appliquer à vous retenir à Pago, et vous verrez qu'ils emmèneront cette nuit la jeune

fille dans l'intérieur de l'île pour l'empêcher de partir avec vous.

— Mon brigantin ne craint pas le gros temps, dit l'Albanais. Nous irons ensemble à Fiume, si nous trouvons seulement un pilote courageux, car il nous faut un marin du pays pour nous diriger.

Digia courut chercher le meilleur pilote qui fût dans l'île : c'était un vieux marin point timide, et qui connaissait à merveille les côtes ; mais il déclara nettement que la traversée était impossible. L'île de Pago forme avec le rivage de Croatie un canal étroit, fort dangereux par certains vents, et où l'on se brise d'un côté ou de l'autre, pour peu qu'on dévie du juste chemin.

— Vous l'entendez, dit le père Dolomir.

— Si vos seigneuries ont envie de se noyer, ajouta Knapen, l'occasion est belle.

L'Albanais et le Dalmate ne savaient que résoudre. L'archipel de l'Adriatique est plein de passages périlleux, et la bonne foi du vieux pilote ne pouvait être suspectée. Digia consternée interrogeait sa mère du regard. La mère observait avec inquiétude les signes d'intelligence qu'échangeaient ensemble Dolomir et Knapen. Le Français ne perdait pas un coup de dents, et cassait des amandes avec l'entrain d'un écolier. Le tour des pommes arriva ; il prit la plus grosse en demandant une assiette, et, au moment d'entamer le fruit avec son couteau, il s'arrêta, comme pour reprendre haleine :

— Qu'as-tu donc, pauvre Digia? dit-il, tu parais agitée!

— Excellence, répondit la Pagota, si nous ne partons pas ce soir, je ne reverrai pas Venise.

— Qui parle de ne point partir? reprit l'ingénieur. Ah! je me rappelle : cet honnête pilote croit qu'il y a du danger, et qu'on ne peut pas sortir du détroit. Asseyez-vous là, mon brave, et buvez d'abord un verre de vin. Si l'on vous offrait le double du prix ordinaire pour franchir la pointe de l'île, que penseriez-vous du vent contraire et des écueils? Réfléchissez un moment.

— J'ai bien du regret de vous refuser, monseigneur, répondit le vieux marin; nous gagnons si peu! mais la mer est la maîtresse, et nous ne commandons pas au vent.

— Diable! puisque le verre de vin et la double paye n'adoucissent point la fureur des vagues, je vois que cela est sérieux; et combien de temps durera ce vent contraire?

— Trois jours et trois nuits, Excellence, sans interruption aucune.

— C'est comme dans notre canal de Brazza, dit le Dalmate.

— Tout à fait de même, reprit le pilote. L'île de Brazza forme un détroit semblable à celui de Pago.

— Mais on peut doubler la pointe de Brazza par tous les temps avec un bon brigantin et un pilote de sang-froid.

— Sans doute, Excellence, et, pour sortir du canal de Pago, c'est encore la même chose. Assurez-moi que les esprits malins, déchaînés par ce maudit vent de biais, ne me troubleront ni la vue ni le cœur : je vous tiendrai au beau milieu de la passe sans broncher ; mais voilà où est la difficulté. S'il prend fantaisie aux démons de nous briser, je verrai de travers, le cœur me manquera, et adieu la compagnie !

— Nous partirons, dit l'ingénieur. Écoute-moi, mon brave, et bois un second verre de vin. — Je suis d'une province de France qu'on appelle la Vendée. Il y avait une fois dans un petit port de mon pays un étranger qui voulait s'embarquer par un temps affreux, et sortir du bras de mer que forme l'île de Ré avec le continent. C'était le soir. On voyait une multitude de phares allumés sur des pointes de rocher pour avertir les navigateurs qu'une mort certaine les attendait au pied de ces écueils, où se brisaient les vagues de l'Océan plus hautes que des montagnes. L'étranger offrit au pilote qui le devait conduire le double du prix ordinaire ; mais le vieux marin, tout courageux qu'il était, n'osait point exposer sa vie et celle de l'équipage. Quoiqu'il sût son métier, il craignait la malice des démons de la côte, car l'enfer a des factionnaires et des employés préposés aux naufrages sur le rivage de la France tout comme dans l'archipel adriatique. Cependant l'étranger, qui dînait paisiblement avec

deux seigneurs de ses amis, soutenait qu'on pouvait partir avec tant d'assurance et d'opiniâtreté, que le pilote se mit à l'examiner attentivement. Cet inconnu ne présentait rien de bizarre dans sa personne. Il portait seulement les cheveux hérissés sur le front et la barbe longue.

En parlant ainsi, le Français passa la main dans ses cheveux, qu'il dressa sur sa tête, et il tira sa barbe d'un air sardonique.

— Quand on eut servi le dessert, poursuivit le narrateur, l'étranger prit une grosse pomme et l'enveloppa, comme ceci, dans sa serviette; puis il saisit un couteau bien aiguisé, qu'il leva en l'air en disant au pilote : « Si je viens à bout de couper cette pomme jusqu'au cœur d'un seul coup, à travers la serviette, sans entamer le linge, croiras-tu encore que les malins de la côte puissent noyer aisément un homme de mon espèce? » Le pilote jura par toute sorte d'images, objets de son adoration, qu'il partirait, si le seigneur étranger accomplissait ce miracle. Il n'était qu'à moitié de ses bavardages superstitieux, lorsque le voyageur laissa retomber le couteau en frappant de toutes ses forces. La lame pénétra jusqu'au cœur de la pomme; mais, en la retirant, il se trouva que la serviette n'était pas le moins du monde entamée, ce qui assurément tenait du prodige.

L'ingénieur français, comme pour joindre la démonstration au récit, avait enveloppé la pomme

dans la serviette et frappé fortement avec le couteau. Dolomir vit la lame pénétrer au cœur du fruit, et il s'écria que son linge était perdu ; mais l'ingénieur retira le couteau, et montra la serviette parfaitement intacte, au grand ébahissement de la compagnie. Ce tour d'adresse, fort simple quand on le sait faire, était inconnu à Pago. Les témoins, ne doutant plus que ce Français endiablé n'eût le pouvoir de traiter les esprits de la tempête comme des valets, se demandaient si leur hôte était un sorcier ou le diable lui-même. Le vieux Dalmate regardait de travers ce convive étrange, qui savourait d'un air innocent et sensuel la pomme coupée par l'entremise des esprits. Le seigneur albanais, doué d'une imagination moins impressionnable, bien qu'il ne connût point le tour, comprit que ce devait être un escamotage; mais il feignit une surprise extrême. — A présent, dit-il, je ne vois plus ce qui peut nous retenir dans ce port ; mon brigantin ne risque rien. Si le pilote hésite encore, nous partirons sans lui. Le seigneur français tiendra la barre du gouvernail ; plût au ciel que j'eusse toujours un timonier comme lui !

— Vous avez la foi ! dit Knapen, qui avait remarqué un léger sourire sur les lèvres de l'Albanais. Peut-être suis-je capable aussi de vous mener à Fiume sans avoir jamais tenu la barre. Attendez seulement que je coupe une autre pomme de la même façon que monsieur ; si je réussis, vous me

donnerez le gouvernail, et je vous promets que nous périrons ensemble.

Le Croate prit une pomme qu'il enveloppa dans le coin d'une serviette. Le Français, en regardant ces préparatifs, déguisait sous un air narquois une inquiétude dont il ne pouvait se défendre; mais Knapen n'eut pas le soin de laisser au linge la liberté de se détendre et d'entrer dans la coupure avec la lame; en outre il frappa obliquement, et il fit une large blessure à la serviette, ce qui excita la gaieté de toute l'assistance, à l'exception du père Dolomir.

— Eh bien, mon brave, partons-nous? dit l'ingénieur au pilote.

— Je suis à vos ordres, Excellence, répondit le vieux marin.

— Tu n'auras point peur des esprits, et le cœur, la main et les yeux ne broncheront point?

— Non plus que si j'étais de bronze, monseigneur,

— Allons, Digia, prends ton bagage, embrasse tes parents, et vous, Dolomir, donnez votre bénédiction à cette aimable enfant.

Après la cérémonie des embrassements et de la bénédiction, l'ingénieur s'empara du bras de la jeune fille et partit en avant, suivi des deux vieillards aux costumes orientaux. Le vent soufflait avec violence; la mer *moutonnait*, et le ciel chargé de nuages avait un aspect sombre et menaçant. On ne voyait pas une voile dans le détroit; mais l'équipage

albanais, n'étant point de la paroisse, avait d'autres superstitions que celles de Pago. Le petit navire était neuf et bien construit. Le pilote se mit à la barre avec confiance. Le brigantin déploya ses ailes blanches, sortit du port et gagna le milieu du canal en bondissant sur les vagues. Dolomir et sa femme, assis sur une pierre, le virent manœuvrer avec précision ; bientôt il franchit le passage le plus dangereux et laissa derrière lui les écueils. Les deux bonnes gens rentrèrent au logis en soupirant, et l'orgueilleux Knapen, qui ne voulait pas montrer son dépit, erra sur les terrains nus des salines pour y pleurer sans témoins.

Aux nuits brûlantes de la canicule avaient succédé les nuits tempérées de septembre, lorsque je retrouvai l'ingénieur assis un soir, à sa place accoutumée, devant le café Florian. Je le savais ennemi des écritures inutiles aussi bien que des paroles en l'air ; c'est pourquoi je ne m'étonnais point de n'avoir reçu aucune lettre de lui. Sans attendre mes questions, il s'empressa de m'annoncer que Digia était à Venise, et puis il me raconta tous les détails de son expédition. Dans la crainte que Marco, avec son incorrigible légèreté, ne fût pas convenablement préparé au retour de sa maîtresse, je voulus l'en avertir. En sortant, je lui avais donné rendez-vous à la rive de la *Piazzetta*. Je l'y cherchai à dix heures du soir ; — point de Marco. Je revins à onze heures ; — point de gondole. Le drôle, habitué à de

longues lacunes dans son service, avait profité de mon peu d'exigence pour mener deux Anglais au couvent des Arméniens, et de là au Lido. Coletto et lui me vinrent conter le lendemain l'histoire d'un prétendu accident beaucoup trop riche en invention pour être vraisemblable. J'abrégeais mes reproches pour arriver à la nouvelle du retour de Digia, lorsqu'on frappa doucement à ma porte. Marco ouvrit et se trouva nez à nez avec la belle Muranelle. La jeune fille s'avança au milieu de la chambre et me fit une révérence en écartant le grand voile qui enveloppait son visage.

— Pardonnez-moi, me dit-elle avec pétulance, de venir importuner votre seigneurie si matin; mais il faut absolument que je parle à une personne qui ait de l'autorité sur ce nicolotto. Depuis un mois, votre gondolier me fait la cour...

— Vous l'avez voulu, interrompit Marco.

— Oui, je l'ai voulu, perfide! reprit la Muranelle, parce que j'ignorais que tu avais une maîtresse, une fiancée; mais, toi, tu le savais bien. Tout à l'heure je viens d'apprendre que cette fiancée arrive de Pago pour t'épouser, et l'on me dit cela quand j'ai pris l'habitude de t'écouter, et que mon pauvre cœur n'a plus ni force ni courage. Il faut pourtant opter entre la Pagota et moi; j'espère encore que tu me choisiras, et vous, seigneur français, intercédez pour moi, et donnez l'ordre à votre serviteur de m'aimer, comme il le doit.

— Mon enfant, répondis-je, la conduite de Marco est abominable; mais on n'aime point les gens par ordre. Tout ce que je puis faire, c'est de commander à ce libertin d'opter à l'instant. Malgré l'engagement sérieux qu'il a pris avec la Pagota, s'il se prononce en votre faveur, il vous épousera.

— Nenni! Excellence, dit Marco sans s'émouvoir, je ne l'épouserai point. La *tosa* ferait une maîtresse gentille, amusante et coquette; pour une femme, il est besoin de qualités plus solides. C'est Digia que je prendrai.

Les yeux de la jeune fille lancèrent des feux rouges; elle frappa du pied en s'écriant d'une voix rauque : — Tu épouseras donc une fille borgne et défigurée, car je lui arracherai un œil pour te le jeter à la face.

L'expression de la férocité ne dura qu'un moment sur le visage de madone de la Muranelle. La rougeur de la honte lui monta jusqu'au front; ses lèvres tremblèrent, et comme elle sentit que l'éruption des larmes allait éclater, elle sortit précipitamment. Je m'attendais à pareille scène avec Digia, et je commençais à regretter mon intérêt mal placé pour les amours d'un mauvais garnement; mais la Pagota ne se montra point. Trois jours s'écoulèrent sans qu'on pût découvrir où elle était. On ne l'avait pas vue à son ancien domicile, et les petites porteuses d'eau ne savaient pas même qu'elle fût à Venise. Elle reparut enfin le quatrième jour

dans la cour du palais ducal, où elle puisa de l'eau pour servir ses clients. Coletto me vint annoncer qu'il l'avait rencontrée toujours courant, mais qu'elle n'avait pas daigné le reconnaître. Marco s'était mis sur son passage et n'avait pas eu plus de succès; elle l'avait repoussé de la main et s'était enfuie au galop, en lui criant de loin qu'il se trompait et prenait une Pagota pour une Muranelle. Lorsque Marco, l'oreille basse, me demanda conseil, je l'envoyai à tous les diables, en lui disant que je ne voulais plus me mêler de ses affaires, et que je l'exhortais à réfléchir sur la sagesse des proverbes français.

Un soir, après le dîner, j'aperçus dans la rue Digia, qui marchait lentement, le menton incliné sur sa poitrine. Elle n'avait plus ses seaux de cuivre et paraissait fatiguée du travail de la journée. Son air abattu et découragé m'inquiéta. Je m'approchai tout près d'elle pour savoir où elle allait, car Venise, avec ses quatre cents ponts, ses détours infinis, ses rues étroites et ses recoins, semble bâtie exprès pour dérouter l'indiscret à la poursuite d'une femme. Digia me conduisit dans la *Frezzaria*, d'où elle sortit pour passer devant la petite église de San-Fantino. Elle arriva au bord du grand canal, qu'elle traversa au *traghetto* Saint-Samuel. Pour ne point la perdre de vue, je me jetai dans une gondole et je passai le grand canal au même *traghetto*. Sur la rive opposée, lorsqu'elle eut payé un sou au passeur, elle tourna dans une petite rue au bout de laquelle était

un *rio* dont l'eau était claire et profonde. Je me retirai sous un portique pour l'observer sans qu'elle pût me voir. Digia resta longtemps immobile; elle chantait à demi-voix une chanson populaire où les rimes en *sdrucciolo* revenaient fréquemment, selon le mode vénitien. Je distinguai ces paroles du refrain : « *Aqua bela, dolce e tiepida*... — belle eau, douce et tiède, — celui qui n'a plus d'illusions — trouve encore un lit pour rêver — dans ta robe verte et limpide [1]. » L'idée me vint que ce chant pouvait être le prélude d'une tentative de suicide. Je sortis de ma cachette. La Pagota ne m'entendit pas. Je fus obligé de lui poser la main sur l'épaule pour la tirer de sa rêverie.

— Digia, lui dis-je, la robe verte de la lagune n'est pas un lit de mort pour une fille chrétienne comme vous.

— Pourquoi? me répondit-elle avec exaltation. L'eau me connaît bien; j'y ai vécu et j'y mourrai. La lagune m'attire pour me bercer dans son sein.

— Dites plutôt que le chagrin vous pousse, Digia. La vie ne vous a pas été donnée à condition qu'elle serait toujours heureuse et facile. Vous devez accep-

[1] En dialecte vénitien, les poëtes font rimer ensemble tous les *sdruccioli*, c'est-à-dire les mots où l'accent est placé sur la syllabe anté-pénultième. Cette singulière règle de prosodie produit des effets très-gracieux. Pour choisir un exemple parmi les mots connus des Parisiens, *Cenerentola* et *Semiramide*, qui sont des *sdruccioli*, riment ensemble à Venise.

ter le mal comme le bien jusqu'au terme fixé. D'où vient votre désespoir? Est-ce de l'infidélité de votre amant? Vous l'aimez donc, tout infidèle qu'il est? Que ne lui pardonnez-vous alors? Marco se repent de sa faute. Il a reçu une leçon dont il profitera; vous aurez en lui un bon mari. Laissez-moi le soin de l'amener à vos pieds.

— Jamais! dit la Pagota en se relevant. Ce sont les Vénitiennes intrigantes et rusées qui pardonnent des infidélités à charge de revanche. Moi, je suis de Pago; je n'ai pas besoin d'indulgence et je ne pardonne pas. Dites à ce traître qu'il ne me reverra jamais.

La Pagota tourna les talons et s'enfuit comme Atalante. Je la laissai courir, et je retournai à Saint-Marc, où je racontai à mon ami l'ingénieur l'infidélité de Marco, le désespoir de Digia et le monologue de fâcheux augure que je venais d'entendre. Le mathématicien se moqua de mes inquiétudes. Ce que j'appelais désespoir n'était, selon lui, qu'une bouderie d'enfant; mais il me reprocha d'avoir interrompu le monologue. Il pouvait arriver à présent que la Pagota se crût obligée de se noyer par point d'honneur.

— Si vous la mettez au pied de ce mur-là, elle sautera dans l'eau, ajouta l'ingénieur. Je vois bien qu'il me faudra donner la dernière main à cette affaire. Amenez Digia chez moi, et je lui poserai la question de telle sorte qu'en moins d'un quart

d'heure elle prendra son parti d'être heureuse et d'épouser son *nicolotto*. Vous allez dire encore que je ne doute de rien ; mais, quand on a de son côté le bon sens, le plus fort est fait, il n'y a plus que la façon de s'en servir.

Le lendemain, je montai une longue faction aux puits du palais ducal, et j'y trouvai enfin Digia. Elle consentit à me suivre chez le seigneur français qui l'avait enlevée à François Knapen. En entrant dans le bureau de la saline, je tirai ma montre, et je dis à l'ingénieur qu'il n'avait qu'un quart d'heure. Il me répondit que cinq minutes suffiraient. Il se tourna ensuite vers Digia, et lui dit avec une bonté calme :

— Assieds-toi, ma mignonne, et sois attentive. J'ai appris que, dans un accès de douleur, tu avais eu la pensée de mourir, et cela n'est pas bien. Lorsque je t'ai sauvée des filets du Croate, j'ai contracté envers ta famille une grande responsabilité. On t'a permis de me suivre, à la condition de te marier à Venise : c'est là le but de ton voyage. Que pensera-t-on de mon intervention et de ton absence, si ce but n'est pas atteint? Tu compromets à la fois ma réputation et la tienne. On croira que tu vis mal, et que je suis complice d'une intrigue.

— Excellence, répondit la Pagota, ce n'est point ma faute si Marco m'a trompée et si je ne puis plus l'aimer.

— Tu ne l'aimes plus, soit, reprit l'ingénieur ; eh

bien donc! ne pensons plus à lui. Je te présente un autre parti, car il faut absolument que tu prennes un époux. Ambrosio, le plus jeune de mes gondoliers, est un garçon bien fait, sage et laborieux, dont je suis content, qui gagne quatre-vingts livres par mois. Il t'a vue, tu lui plais; il faut l'accepter. Au lieu d'un mariage d'amour, ce sera un mariage de raison, mais fort convenable. Ambrosio t'aimera; il se conduira en galant homme, et tu seras heureuse. Quant à tes envies de suicide, je n'en parle pas; tu ne voudrais pas me récompenser de mes peines et de mon amitié en me jouant un mauvais tour, en me donnant un chagrin qui empoisonnerait ma vie. Tant d'ingratitude serait incroyable, et je t'offenserais en insistant davantage sur ce point.

—Que vous êtes bon! s'écria la Pagota. Non, je ne vous affligerai pas; mais ce que vous me proposez est impossible : je ne veux pas d'Ambrosio.

— C'est que tu ne l'as encore regardé qu'avec indifférence; aujourd'hui tu le verras sous les traits d'un futur mari, et il te paraîtra charmant. Je ne lui ai parlé de rien avant de te consulter. Nous allons maintenant l'appeler par cette fenêtre.

— Au nom du ciel! attendez un moment, Excellence...

Digia se tut, et baissa les yeux.

— Si, par hasard, reprit l'ingénieur, ton aversion pour Marco n'était autre chose que de l'amour offensé, il faudrait prendre garde à cela. Interroge

un peu ton cœur, et assure-toi de tes sentiments. Surtout pas de fausse honte ; considère-moi comme un père, et ne t'avise pas de dissimuler par orgueil une faiblesse qui nous tirerait tous de l'embarras où nous sommes.

La Pagota demeurait muette, mais on voyait sa poitrine se gonfler peu à peu.

— Choisis donc, poursuivit l'ingénieur, entre ces trois partis : pardonner à Marco, jeter un voile sur ses fautes et l'épouser, comme cela était convenu, ou agréer les hommages d'Ambrosio et permettre que je l'appelle par cette fenêtre pour lui annoncer que je lui ai trouvé une femme bonne et douce; ou bien enfin retourner immédiatement à Pago pour retomber sous la griffe du Croate, d'un homme que tu n'estimes point. Si je ne me tompe, le premier de ces trois partis serait incomparablement le meilleur.

— Le premier, murmura Digia... le premier en effet...

— Les cinq minutes sont passées, dis-je en regardant ma montre.

— Oui, répondit l'ingénieur, mais depuis deux minutes l'arrêt est rendu dans le cœur de la pauvre fille.

J'ouvris la porte de l'antichambre, où Marco attendait par mon ordre la fin de la conférence; j'amenai l'accusé, en le tenant par l'oreille, jusqu'aux pieds de sa maîtresse. — Ton procès est ga-

gné, lui dis-je. Tu en seras quitte pour faire amende honorable et baiser les mains de ton juge.

Le drôle, prosterné à deux genoux, commença un discours moitié sérieux et moitié comique, où il donnait à la Pagota le titre de *messer grande* et de très-excellent et très-juste seigneur. *Messer grande* était le préfet de police de l'ancienne république, le magistrat qui jugeait les délits et contraventions des gondoliers. Digia ne put s'empêcher de rire; elle donna un soufflet à son amant, après quoi ils s'embrassèrent.

A trois semaines de là, le mariage fut célébré dans l'église de San-Nicolo, on fond du *Canareggio*. Nous conduisîmes les époux en gondole découverte, et pour la première fois de sa vie Marco voyagea par eau sans tenir la rame. Pendant la cérémonie, je vis le seigneur patricien au premier rang des invités. En sortant de l'église, il s'approcha de son ancien serviteur, et lui dit avec un dégagement admirable de sa position de débiteur insolvable : — Je t'avais bien prédit, Marco, que ma protection et mes bontés te mèneraient à la fortune. Ton bonheur est mon ouvrage, et je m'en réjouis.

Un congé de huit jours, que j'accordai à maître Marco, lui permit de goûter paisiblement ce bonheur qu'il devait au patricien pendant le premier quartier de sa lune de miel. Le jour où il reprit son service, il me présenta, de la part de sa femme, une branche de rosier grimpant sur laquelle étaient

soixante roses, sans compter les boutons. L'ingénieur reçut un cadeau pareil.

Digia, devenue Vénitienne, quitta le costume de Pago. Le régime, le climat et le commerce des gens du pays la transformèrent en peu de temps; elle mena son mari tantôt à la baguette et tantôt par la ruse, mais elle lui resta fidèle, pour montrer qu'elle n'était pas Vénitienne tout à fait. Ses cheveux d'un blond clair, mûris par le soleil, prirent cette belle teinte rousse que le Titien préférait aux autres nuances. Au bout de huit mois, quand je quittai Venise à mon grand regret, on voyait à la taille arrondie de la Pagota qu'elle donnerait bientôt un nicolotto de plus à la population passionnée du *Canareggio*.

Quant au magnifique seigneur doge, dès la première échéance de ces fameux à-compte mensuels qui devaient éteindre son emprunt, il était venu expliquer avec des fleurs d'éloquence de l'ordre le plus élevé comment il lui était absolument impossible pour cette fois de payer les trois francs convenus. Au second mois, mêmes fleurs de rhétorique et même résultat. D'échappatoires en échappatoires, il atteignit le bout de l'an. La dogaresse aux épaules carrées abusa de la complaisance de son locataire avec si peu de retenue, que l'ingénieur, un beau matin, décampa sans attendre l'expiration de son bail, et, à partir de ce moment, le patricien passa devant son sauveur, son excellent ami, son créan-

cier, sans porter la main à ce chapeau de soie luisant comme un fanal, où l'œil sagace de Coletto avait discerné l'indice d'une banqueroute. D'autres expédients, d'autres embarras, d'autres dettes réclamaient toute son attention, toutes les ressources de son génie. L'homme de qui le doge n'avait plus rien à espérer était rayé de la surface du globe, comme si le canal *Orfano* l'eût englouti.

III

LE VOMERO

I

Le Vomero est situé hors de Naples, dans un lieu pittoresque. Plusieurs chemins y conduisent, des deux extrémités de la ville, en tournant autour de la montagne où est construit le fort Saint-Elme. Tous les matins descendent, par ces chemins opposés, les laveuses, portant sur leur tête une corbeille ou une *secchia* de bois blanc qu'elles soutiennent d'une main, en appuyant l'autre main sur la hanche, comme les jeunes filles qui environnent Éliézer dans le tableau du Poussin. C'est là qu'on blanchit tout le linge de Naples.

Les garçons désœuvrés viennent chercher de la compagnie dans ce salon en plein vent; quelques-uns se mettent en frais d'esprit, éveillent avec art la coquetterie des laveuses, et font leur cour, toujours sur le ton du badinage. Les plus assidus finissent par obtenir des signes de préférence. Des

conversations générales on passe aux entretiens particuliers, et puis aux tête-à-tête. En retournant à la ville, des couples isolés s'écartent de la bande. Plus d'une fille a laissé prendre son cœur dans le trajet, plus d'un mariage s'est fait ainsi; mais, quand les romans commencés au Vomero ne se dénouent pas à l'église, la conclusion en est souvent arrosée de larmes, et, par quelque nuit sombre, la sœur qui veille à l'hospice de l'Annonciade voit deux mains tremblantes déposer dans le tour un pauvre enfant sans nom.

Au printemps de l'année 1844, on citait, parmi les laveuses du Vomero, deux jeunes filles, plus belles que les autres, et dont un peintre avait reproduit les figures dans un tableau qui n'était pas sans mérite. L'une était une grande et forte personne de l'île de Procida, brune comme une grenade, avec des traits d'une régularité classique, les yeux enchâssés à la grecque, les sourcils comme tracés au pinceau, le regard calme et un peu dur, la peau dorée, luisante, mais fine et unie comme le satin, les habitudes du corps majestueusement nonchalantes. Elle portait le nom pompeux de Bérénice. L'autre, appelée Giovannina, était petite et svelte, avec des yeux d'un vert de bouteille, pétillants d'intelligence, les cheveux d'un blond ardent, la peau d'une blancheur mate qui résistait à l'action du soleil, la bouche en accolade, la physionomie mobile, expressive, variée comme son humeur, le geste vif,

précis et d'une adresse singulière ; ce type napolitain, plus rare que le premier, compte la gracieuse Cerrito parmi ses exemplaires les plus aimables.

Bérénice aimait passionnément la parure, les couleurs brillantes et la dorure : les joyaux de sa couronne se réduisaient à une paire de pendants d'oreilles en corail, une croix en filigrane et un bracelet de boules d'agate formant chapelet ; mais elle ajoutait à ces trésors quantité d'autres ornements moins chers, comme des colliers de pierres ramassées dans les mosaïques en ruine, ou des torsades de glands d'Espagne et de graines de sorbier. Ses cheveux, souvent en désordre, étaient relevés par deux grosses épingles. Le rouge et le jaune dominaient dans ses vêtements, et une longue frange pendait au bas de son tablier. Giovannina s'habillait plus simplement ; elle ne se parait que les dimanches et les jours de fête ; les jours de travail, aucune épingle ne brillait sur sa tête, point de collier sur son cou blanc ; mais elle ne sortait pas sans avoir peigné ses cheveux avec soin, et sa chemisette à mille plis était d'une propreté rare.

Un seigneur étranger, de qui elle avait blanchi le linge, avait dit un jour à Giovannina que le moyen de faire fortune était de travailler avec plus de zèle et de conscience que ses compagnes paresseuses, de livrer de l'ouvrage sans reproche, d'éviter les taches, de se distinguer enfin sur ses rivales, dont la négligence et la mauvaise volonté feraient nécessaire-

ment remarquer et choisir une ouvrière plus habile et plus soigneuse. Ces conseils avaient d'abord étonné Giovannina. L'usage à Naples étant de bâcler la besogne et d'en solliciter ensuite le salaire le plus élevé possible au moyen de ruses, de mensonges et d'efforts d'éloquence, la pauvre fille n'avait pas compris du premier coup les avis du seigneur étranger. L'instinct et la tradition de la fourberie obstruaient son esprit et l'empêchaient de saisir ce calcul profond où les bénéfices à venir étaient mis au-dessus d'un gain immédiat ; mais, en y rêvant, elle avait fini par sentir la justesse du précepte. Le génie de l'industrie occidentale s'était révélé à son intelligence. Giovannina se leva matin, se donna de la peine, employa bien son temps, laissa ses compagnes bavarder, et ne tira son linge de l'eau que lorsqu'elle le vit d'une netteté complète. La récompense ne se fit pas attendre : on remarqua son émulation. L'hôtel de la *Victoire*, où descendent les étrangers les plus riches, l'employa, et, à la fin de chaque semaine, elle recueillit une moisson de *carlins*.

Il fallait à Giovannina un grand parti pris pour travailler si bravement au milieu des quolibets, des chansons et des rires. Les autres laveuses, en voyant son application et son activité, auraient pu deviner facilement d'où lui venaient son bonheur et ses bénéfices; mais elles n'imaginèrent point d'autre cause à sa fortune qu'une heureuse étoile. Bérénice

se considérait comme une personne de qualité rejetée par une erreur du hasard dans une condition indigne d'elle. Toutes les occasions d'interrompre son travail lui convenaient également. Au premier mot qu'on lui disait, elle se livrait à la conversation sans se faire prier, laissant son ouvrage à la garde de Dieu. Le samedi, elle rendait à ses pratiques du linge coloré de nuages sablonneux; mais elle inventait chaque fois un nouveau conte fort dramatique pour expliquer la chose par un accident, et, quand on lui adressait des reproches, elle répondait avec une admirable volubilité de langage pour déguiser son indifférence. Au fond, pourvu qu'on lui donnât son salaire, elle ne s'embarrassait guère du reste.

Un matin, il y avait au Vomero une réunion nombreuse, mais non choisie, de rôdeurs venus de Chiaia et de Pausilippe, la plupart beaux, robustes, la langue bien pendue, le bonnet de laine rouge sur l'oreille et nus jusqu'à la ceinture. Hormis un muletier, plus cossu que les autres et qui portait veste à ramages, souliers ferrés et chapeau à larges bords, ces jeunes gaillards paraissaient mépriser toute espèce de chaussure, et, entre huit ou dix qu'ils étaient, ils ne possédaient pas six chemises; du reste, bons compagnons, avides de divertissements et redoutant bien plus le travail que la compagnie des jolies filles. Pour engager l'escarmouche avec les laveuses, ils commencèrent par s'attaquer entre eux.

— Tu prétends que tu es bon à marier, Ciccio, disait un grand garçon bâti comme le gladiateur, et tu n'as pas seulement voyagé.

— Je n'ai pas voyagé! s'écria Ciccio avec indignation. Je suis allé à Salerne, à Pizzo, et jusqu'en vue des côtes de Sicile, où j'aurais abordé sans un orage effroyable qui repoussa en Calabre la barque du patron. C'est toi qui te prétends marin, et qui ne mérites pas seulement le titre de pêcheur. As-tu jamais failli te noyer, Matteo?

— Moi! reprit Matteo, je suis tombé à la mer en toutes saisons. Apprends que j'ai pêché des dorades et même des thons.

— Des coquillages, des coquillages! dit le muletier. Quant à Toma, c'est différent : il ne pêche que des laitues, des pois et des carottes; c'est pourquoi, vivant en frère avec des légumes, son visage ressemble à un *cocomello*.

— Riez de mon métier, pêcheur de grenouilles et cocher de malheur, répondit Toma le jardinier; je n'envie point à Ciccio et à Matteo l'avantage de tomber à la mer en janvier, ni à don Annibal le plaisir d'avaler en juillet la poussière des grands chemins.

— On est plus en sûreté sur mes mules que dans une barque, reprit le muletier Annibal, et il y a plus de profit à porter des Anglais à Capoue que des salades au marché de Sainte-Brigitte. Mais, au lieu de nous quereller, prenons pour juge cette belle

enfant qui a des mains d'ivoire, des joues de lis, des yeux d'ambre vert, et qui frotte son linge avec tant de courage. Elle saura bien nous dire lequel de nous est capable d'acheter son lit de noces.

Ce discours insidieux, qui s'adressait à Giovannina, n'eut point de succès. La jeune fille ne leva pas même les yeux, et répondit en frottant son linge avec plus d'ardeur : — Je n'ai pas le temps d'écouter des bagatelles et de juger des différends.

— Qu'allons-nous devenir? dit Annibal; la discorde est parmi les hommes, et Vénus refuse de les mettre d'accord. Heureusement je vois une divinité aux cheveux d'ébène qui sera peut-être moins cruelle, car elle porte dans ses grands yeux la sagesse de sainte Minerve, et je gage qu'elle saurait reconnaître à perte de vue un garçon bon à marier.

Bérénice, interpellée, tira incontinent de l'eau ses beaux bras couleur de cuivre, et regarda en souriant le muletier facétieux.

— Je vous mettrai d'accord, dit-elle, et il me faudra moins de temps qu'à sainte Minerve pour dire un *Ave*. Rangez-vous tous devant moi, et attendez un peu que je lise sur vos figures. Vous, seigneur muletier, vous offririez une botte de paille à votre fiancée; sur une natte de jonc dormirait la femme du marchand d'huîtres ; le banc d'une barque est un lit dur pour l'épouse d'un pêcheur de dorades. Est-ce à l'ombre d'un chou que la femme du jardinier pas-

sera l'heure du repos? Non, mes chers seigneurs ; celui qui est bon à marier, le voici, et, pour qu'on le distingue des autres, je le marque d'un signe particulier.

En parlant ainsi, Bérénice plongea sa main dans le bassin, et jeta de l'eau de savon au visage d'un garçon de dix-huit ans, construit comme l'Antinoüs. Toute la compagnie poussa un éclat de rire qui monta jusqu'aux oreilles des factionnaires du fort Saint-Elme.

— C'est Nino! s'écrièrent les jeunes gens, c'est le petit Nino qui a remporté la victoire. Toutes les cartes, les dés et les bonnes chances sont pour lui.

— Vite, demanda une laveuse, vite, seigneur muletier, dites-nous qui est don Nino. Quel âge a-t-il? quel métier fait-il? combien gagne-t-il à la journée? qui sont ses parents? Voyons si Bérénice a bien choisi.

— Oh! répondit Annibal, la signora Bérénice a plus de coup d'œil que l'ancienne sorcière de Cuma. Les parents de Nino sont de si grands personnages qu'on n'ose les nommer, et puisqu'il ne les connaît pas lui-même, pourquoi sa mère ne serait-elle pas une comtesse? La madone des *trovatelli* n'ignore point que son père est un docteur, à moins qu'il ne soit colonel ou marchand de limonade. Ce mystère sera éclairci avant que Noël tombe le jour de saint Étienne. Le métier de Nino, c'est de courir comme un lièvre et de danser comme un chamois. Ce gar-

çon-là n'a pas son pareil à trente lieues à la ronde pour casser des noisettes avec ses dents. Il gagne à la *scopa* quand il abat un roi et que son adversaire n'a qu'un cavalier. Est-il un plus bel état sous le soleil? Nino mange sur le marbre, comme un empereur, à l'heure où les carmes ou les franciscains font les distributions de soupes, et il dort dans une corbeille d'osier comme le chat d'un évêque. La monnaie dont on lui payera le prix de sa journée n'est point encore frappée, et le lingot qui la contient arrivera d'Amérique, si les corsaires n'arrêtent pas le navire. Mais Nino est un gentil garçon, gai, complaisant, paré de ses talens et de ses qualités comme un agneau pascal de ses rubans, et il ramassera peut-être un sac d'écus en même temps que le cœur d'une fille. Voilà comme il est bon à marier.

— C'est la vérité, dit Nino en saluant la compagnie. Je suis un enfant de l'Annonciade. Quand la belle Bérénice aura un carrosse, je courrai devant ses chevaux de Naples à Caserte, sans perdre la respiration. Je sais aussi faire tourner un verre plein sur un cerceau sans renverser une goutte d'eau, et les seigneurs étrangers qui admirent mes petits talents me donnent la *bonne-main* ; et quand je distribue des violettes aux dames devant la porte de la *Villa-Reale*, il ne m'en reste pas un seul bouquet le soir. La véritable raison pour laquelle je suis bon à marier, c'est que j'ai du bonheur.

— Oui, dit une vieille laveuse, on voit bien à la figure de don Nino qu'il aura toujours du bonheur. Il ne sera pas en peine de trouver une femme, et celle qui lui convient, c'est Giovannina, parce qu'elle a aussi du bonheur, et qu'elle fera une bonne ménagère.

— Dispensez-vous du soin de me choisir un mari, répondit la jeune fille. Et vous, seigneur muletier, au lieu de nous distraire de notre ouvrage, racontez-nous une histoire tandis que nous travaillerons. Vous voyez bien que tout le monde ici a les bras croisés depuis un quart d'heure. Ces conversations avec les jeunes gens ne valent rien.

— Une histoire! une histoire! crièrent les laveuses en retournant à leur ouvrage.

— Vous ne pouviez tomber mieux qu'en vous adressant à moi, dit Annibal. Une éducation soignée est de rigueur dans mon état. Lorsque je mène des voyageurs en Calabre et que nous traversons un pays où règne la *malaria*, je leur récite des *sonnets d'amour* ou des contes, pour les empêcher de dormir, car celui qui s'endort est sûr de gagner la fièvre. Écoutez bien l'histoire de la belle Cosentine, que je raconte toujours en passant à Cetraro.

Les hommes se couchèrent en formant un demi-cercle autour du narrateur, et don Annibal, debout au milieu de l'auditoire, entonna d'une voix forte et sur un mode emphatique, assaisonné de gestes de théâtre, l'histoire de la belle Cosentine.

II.

Comme la rose parmi des violettes, comme une étoile au milieu de pâles cierges, la belle Cosentine, resplendissante de jeunesse et de grâce, brillait pardessus ses compagnes. Ses yeux d'azur répandaient les poisons de l'amour dans toute la province de Cosenza, et c'était une maladie plus redoutable que la fièvre; car de tous les malades qu'elle faisait, un seul pouvait espérer de se guérir, et on ne savait pas encore lequel serait préféré. Déjà cette fille insensible avait refusé la main d'un duc, celle d'un général, celle d'un gouverneur de Calabre, et, dans le palais de l'intendance, un pauvre jeune homme s'en allait dépérissant d'amour et de tristesse. Et cependant elle n'était point riche, la belle Cosentine, puisque son père, simple tonnelier, faisait des cuves pour la vendange, tandis qu'elle filait sa quenouille.

Ce fut à la noce d'une de ses compagnes qu'elle s'éprit subitement d'une tendresse extrême pour un beau garçon qu'elle ne connaissait point encore. Il était venu de Cetraro pour marier sa cousine, le jeune pêcheur. Il ne possédait que sa maisonnette, sa barque et ses filets, mais il avait la mine d'un dieu, le courage d'un lion, et il dansait comme un faune. En dansant une saltarelle avec lui, la Cosentine se troubla, et son cœur de marbre devint tout

à coup plus tendre qu'un pain de miel. Tandis que le cœur de la Cosentine fondait comme la cire, celui du pêcheur cetrarin s'enflammait comme le sarment, si bien qu'ils se dirent leur amour et qu'on les accorda, en répétant mille fois que ces jeunes gens faisaient un beau couple, et en bénissant les seins féconds des deux mères qui les avaient portés. Au lieu de retourner chez lui, le pêcheur passa une semaine à Cosenza, toujours à côté de sa fiancée. Elle s'appuyait sur son bras le long du chemin qui descend à la mer. On prit jour pour célébrer les épousailles, et, en partant pour Cetraro, le fiancé donna et reçut le baiser de la promesse.

Dans l'ivresse de son bonheur, le Cetrarin avait oublié l'époque du passage des thons sur les côtes de Sicile, et, comme le thon n'attend point pour passer que les pêcheurs aient célébré leurs noces, il fallut s'embarquer à la hâte et rejoindre les barques dont on voyait au loin les voiles blanches.

En ce temps-là, le terrible corsaire Cariadin-Barbe-Rousse venait de recevoir du Grand-Turc le gouvernement de Zerbi, en récompense de ses exploits contre les chrétiens, et, comme il voulait monter sa maison, il envoya un brigantin de guerre sur les côtes d'Italie chercher de belles esclaves pour son sérail. Au milieu de la nuit, le vaisseau vint courir des bordées en face de Cetraro et de Cosenza. Un canot aborda sans bruit à peu de distance de ces deux villes. Les Turcs, armés de pistolets et de sa-

bres, rôdèrent sur le rivage comme des requins affamés. Une troupe de jeunes filles vint à passer parmi lesquelles était la belle Cosentine, tâchant de distinguer encore dans le lointain la voile blanche qui emportait ses amours. Quelle aubaine pour les mécréants ! Ils se jetèrent sur les jeunes filles, et ils entraînèrent toute la bande dans leur canot. La pauvre Cosentine fut portée, plus morte que vive, jusqu'au vaisseau de guerre. O lamentable aventure ! ô situation effroyable ! ô désespoir pour des filles chrétiennes ! De quels gémissements ces infortunées faisaient retentir les airs, c'est ce que l'imagination peut à peine concevoir. Des ruisseaux de larmes coulaient des yeux des jeunes filles, elles tendaient leurs bras vers la terre ; mais les Turcs souriaient, et le capitaine se réjouissait de son riche butin.

Cependant la Cosentine était si touchante et si belle dans sa douleur, que l'équipage finit par être ému de pitié en regardant ses pleurs. Le capitaine, s'adoucissant, lui offrit sa liberté moyennant une rançon. — Ne pleurez point, lui dit-il ; j'enverrai mes gens demander à votre père mille piastres fortes, plus trois colliers d'or, trois bracelets de corail et trois *spillone* de perles fines, pour donner aux trois favorites du puissant Cariadin ; à ce prix, vous pourrez retourner à Cosenza, et je ne partirai pas avant d'avoir reçu la réponse. Et le canot reprit la mer, et les rameurs alertes s'éloignèrent en répétant : *Oizza !* vogue ! vogue !

A la porte du tonnelier de Cosenza vinrent frapper trois hommes en capuchons blancs : — Ta fille est notre prisonnière. Si tu veux la racheter, dépêche-toi de nous donner mille piastres fortes pour le puissant Cariadin, plus trois colliers d'or, trois bracelets de corail et trois *spillone* de perles fines pour les trois favorites de notre maître. — Hélas! répondit le père, où voulez-vous que je prenne tout cela? Il me faudrait vendre ma maison, mes tonneaux et mes outils, et à quoi me servira de racheter ma fille, si c'est pour mourir de faim? Retournez près du capitaine et dites-lui d'être plus humain, ou bien frappez à la porte de mon frère, qui est plus riche que moi, et priez-le de racheter sa nièce.

A la porte du frère vinrent frapper les Turcs en capuchons blancs : — Ta nièce est notre prisonnière. Si tu veux la racheter, dépêche-toi de nous donner mille piastres fortes, plus trois colliers d'or, trois bracelets de corail et trois *spillone* de perles fines pour les trois favorites du puissant Cariadin. — Tant de piastres! répondit l'oncle de la Cosentine, tant d'or, de corail et de perles fines pour une fille enlevée! Que ma nièce parte pour Zerbi; je ne saurais la racheter à si haut prix.

Les Turcs en capuchons blancs s'en retournèrent à leur canot, et ils allaient partir quand le jeune pêcheur arriva de Sicile, et ils lui parlèrent comme au père et à l'oncle de la belle Cosentine...

— Mais, dit le narrateur en interrompant son ré-

cit, c'est à ce point de l'histoire qu'il convient de s'arrêter pour demander à la compagnie ce que répondit l'amant de la belle Cosentine. Devinez, *signori* et *signorine*, devinez, si vous pouvez, la réponse du pêcheur de Cetraro.

— Je pense, dit Ciccio, que l'amant de la Cosentine se jeta la face contre terre en s'arrachant les cheveux, et qu'il toucha le cœur des Turcs en capuchons blancs par un discours pathétique.

— Tu es à cent lieues de la vérité, répondit Annibal.

— Moi, dit Matteo, je devine que le pêcheur était un rusé, qu'il amusa les Turcs avec des paroles, et qu'il leur promit les mille piastres, payables à terre, lorsqu'on aurait amené sa maîtresse. Les Turcs, qui étaient des sots, donnèrent dans le piége, et, quand ils eurent débarqué avec la belle fille, le pêcheur joua des jambes et s'enfuit accompagné de son amie.

— Ce n'est point cela, répondit le muletier.

— Moi, dit Toma, je crois que le pêcheur assembla ses compagnons, qu'il prit d'assaut le brigantin et passa les Turcs au fil de l'épée.

— Tu rêves, s'écria le muletier en haussant les épaules ; ne sais-tu pas que le brigantin était armé de canons chargés à mitraille et tout prêts à faire tant de bruit, que les pêcheurs se seraient dispersés comme des pigeons en les entendant mugir à six cents *bras* de distance? Puisque personne n'a de-

viné la réponse du jeune homme, je reprends mon récit.

Le pêcheur de Cetraro ne poussa pas un cri ni un hélas. Il ne perdit point son temps à demander grâce, encore moins à inventer des supercheries inutiles, pas davantage à concevoir des entreprises téméraires. Il mena les trois ravisseurs en capuchons blancs chez un juif qui avait de l'argent et des bijoux, et il vendit au juif sa maison, sa barque, ses filets, sa part de la pêche du thon, ses meubles et jusqu'au lit de noces qu'il venait d'acheter, et il dit aux Turcs : — Prenez, prenez tout ce que je possède. Voici mille piastres fortes pour le puissant Cariadin, plus trois colliers d'or, trois bracelets de corail et trois *spillone* de perles fines pour les trois favorites de votre maître. Allez, et ramenez bien vite mes amours, et prenez encore cette ceinture qui est tout ce qui me reste ; je vous la donne afin que vous fassiez diligence. — Les Turcs en capuchons blancs s'embarquèrent dans le canot, et ils ramèrent jusqu'au brigantin en chantant : *Oïzza!* vogue ! vogue ! Et la belle Cosentine, rachetée par son amant, l'épousa le lendemain.

— C'est ainsi, poursuivit Annibal, qu'en occupant les seigneurs voyageurs on les tient éveillés tout le long des marais pour les préserver de la *malaria*. A présent, dites un peu si je ne suis pas un brave *contastorie* et un guide prudent ?

Don Annibal reçut des compliments de toute la

compagnie. Les hommes le régalèrent d'une pipe de tabac, et Bérénice lui offrit du feu en récompense de ses frais d'esprit. Pendant ce temps-là, Giovannina, qui avait fini sa besogne, chargeait sur sa tête une grande corbeille pleine de linge qu'elle soutenait de la main gauche, et portant de l'autre main sa *secchia*, elle prit le chemin de la ville après avoir gratifié le complaisant muletier d'un sourire en signe de remercîment. A cent pas du Vomero, elle entendit quelqu'un marcher derrière elle, et, pour laisser le passage libre, elle se rangea sur le bord du chemin; mais, au lieu de passer devant, le petit Nino s'arrêta en face de la jeune fille.

— Belle Giovannina, dit-il, je vois bien que vous allez me gronder si je vous dis qu'au lieu d'écouter l'histoire de la Cosentine, je n'ai fait qu'admirer votre grâce et votre doux visage pendant le récit d'Annibal; aussi, de peur d'être mal reçu, je vous parlerai d'autre chose. Cela fait plaisir de voir travailler une fille courageuse comme vous; mais le plaisir devient peine quand la fatigue commence, et vous êtes fatiguée. Ce linge mouillé est bien lourd pour vos bras mignons. Accordez-moi l'honneur de porter votre corbeille au moins jusqu'à la porte de la ville.

— Je n'accepte point de services des jeunes gens, répondit Giovannina; sous le prétexte d'aider les filles, ils ne songent qu'à les enjôler.

— Me préserve le ciel de vouloir vous enjôler! reprit Nino. Plus vous êtes belle et plus je vous crains. L'abbesse des carmélites ne me semblerait pas plus terrible que vous, avec sa mine sévère et sa guimpe. Oubliez mon âge; figurez-vous que j'ai quarante ans, et laissez que je vous soulage de votre fardeau.

— Puisque vous avez si grand'peur de moi, dit la jeune fille, sauvez-vous et ne vous arrêtez pas ici plus longtemps. Je n'ai point sollicité l'honneur de faire votre connaissance.

— La peur m'ôte les jambes, reprit Nino, et votre cruauté me déchire le cœur. Mais comment ai-je pu mériter vos dédains, et en quoi suis-je indigne de vous connaître?

— Franchement, répondit la jeune fille, je vous crois paresseux, plus pressé de courir après les laveuses que de chercher du travail. Vous ne faites point de métier, vous vivez au hasard, et l'on voit bien que si la belle Cosentine du conteur d'histoires vous eût aimé, les Turcs l'auraient emmenée à Zerbi.

— Si vous-même, s'écria Nino, vous qui ne m'aimez point, vous tombiez entre les mains des Turcs, je vous jure qu'ils ne vous emmèneraient point à Zerbi.

— Et où trouveriez-vous mille piastres fortes pour le puissant Cariadin, plus trois colliers d'or, trois bracelets de corail et trois *spillone* de perles

fines pour les trois favorites de ce seigneur corsaire?

— Je me vendrais moi-même. N'ayant ni maison, ni barque, ni filet, je me ferais esclave à votre place, et je vous dirais : « Allez, Giovannina, et soyez heureuse ; moi, je vais là-bas recevoir des coups de bâton. Puisque vous ne m'aimez point, qu'ai-je besoin de la vie et de la liberté? Mon esclavage sera moins dur que celui de l'amour. Adieu, retournez chez votre père. » Et les rameurs joyeux vous ramèneraient à terre en chantant : *Oizza!* vogue! vogue! Mais vous êtes en sûreté ici, vous n'avez rien à craindre de Cariadin, et vous pouvez me mépriser à votre aise, parce que je suis pauvre. Adieu, Giovannina ; j'aurais eu plus de plaisir à mettre votre corbeille sur ma tête que si c'était une couronne.

Nino tourna sur ses talons et partit en courant. Il retrouva les laveuses en train de plier bagage. Les jeunes gens profitèrent de l'occasion pour offrir galamment le secours de leurs bras ; on se divisa en deux bandes qui rentrèrent à Naples, l'une par Chiaia et l'autre par la porte d'Antignano. Bérénice, qui avait plus jasé que ses compagnes, était restée seule à la fontaine et se hâtait d'achever tant bien que mal son ouvrage. Grâce au peu de soin qu'elle prenait, ce ne fut pas long. Quand elle eut lavé et tordu sa dernière pièce, elle jeta son linge dans sa corbeille, posa le tout sur sa tête et se dirigea vers

Pausilippe d'un pas nonchalant. Nino ne manqua pas de venir se planter à côté d'elle. Dans un champ, il cueillit un épi, et avec la barbe du seigle il chatouilla le cou de la laveuse.

— Il faut bien, lui dit-il, que je vous taquine un peu, belle Bérénice ; vous m'avez jeté du savon au visage, et vous me devez un baiser en réparation d'une offense si grave. Je vous le prendrai tôt ou tard, de gré ou de force, par surprise ou autrement.

— La force et la surprise sont de mauvais moyens avec moi, répondit Bérénice.

— Et la prière?...

— Ne vaut guère mieux quand une fois j'ai dit *non*, car je suis bien entêtée, seigneur Nino, je vous en avertis.

— Entêtée, cruelle, impitoyable, fière et méchante, on le voit sur votre visage ; mais je m'y prendrai tout doucement, de loin, sans vous heurter, sans jamais vous dire combien je vous trouve belle, aimable et charmante, et, au moment où vous y penserez le moins, vous me *voudrez du bien*.

— Oh ! que je suis aise de savoir votre projet ! répondit Bérénice ; à présent, je me tiendrai sur mes gardes. Vous êtes un rusé compère, et votre plan était excellent ; mais il ne fallait point me le dire. Vous voilà pris dans votre piége, et je suis encore plus rusée que vous.

Bérénice avait commencé par répondre aux atta-

ques du petit Nino d'un air plus solennel que si elle eût été la reine Sémiramis en personne; mais déjà, son humeur folâtre s'animant peu à peu, elle montrait en souriant les perles de sa bouche, et des éclairs de gaieté jaillissaient de ses yeux.

— Fasse le ciel, reprit-elle, que cette folie ne me vienne pas de vouloir du bien à un mauvais sujet comme vous! N'ai-je pas laissé voir que je ne suis point sorcière, lorsque je vous ai cru bon à marier?

— Vous êtes plus sorcière que vous ne l'imaginez, dit Nino. Apprenez qu'une tireuse de cartes m'a prédit que j'aurais bientôt de la fortune, et une belle femme! J'ai vu de mes deux yeux les quarante figures du grand jeu se ranger sur la table, et l'image des *six méduilles* revenir trois fois de suite pour me composer un horoscope d'or et de diamant, si bien que la tireuse de cartes, étonnée de mon bonheur, m'a recommandé le silence, de peur que toutes les filles ne se disputent l'avantage de partager mon sort. Aussi n'en ai-je dit mot à personne, hormis à une seule fille, à la plus belle des laveuses du Vomero.

Ces paroles de Nino produisirent une impression profonde sur l'esprit de Bérénice. L'horoscope d'or et de diamant, la carte des *six médailles* et la recommandation de la tireuse changeaient absolument la position sociale de ce garçon. Sous les dehors d'un lazzarone, il devenait évident que Nino déguisait un enfant gâté du destin. C'était un coup

du ciel pour une fille que de connaître seule cet étrange secret. L'artifice de langage employé pour en faire la confidence était d'ailleurs d'une délicatesse si aimable, que Bérénice en eut un fort battement de cœur. Cependant la belle laveuse s'informa qui était cette tireuse de cartes, et, lorsque Nino lui eut fourni loyalement les moyens de vérifier l'exactitude et la sincérité de ses paroles, Bérénice se sentit troublée dans le fond de l'âme. Elle voulut dissimuler son émotion en continuant à badiner ; mais Nino s'aperçut qu'elle n'avait plus autant de malice dans le propos. A l'entrée de la grotte de Pausilippe, le petit lazzarone s'approcha doucement de la belle laveuse et lui prit la main. Ils marchèrent ainsi côte à côte jusqu'au milieu de la grotte, où l'obscurité devint complète. Quand la lumière reparut, Nino avait obtenu le baiser qu'il souhaitait sans avoir usé ni de force ni de surprise, et Bérénice, tremblante et suffoquée, se croyait de la meilleure foi du monde bien et dûment fiancée à l'homme le plus fortuné qui fût dans les Deux-Siciles.

III

Pendant ce temps-là, Giovannina se reprochait d'avoir repoussé les politesses de Nino avec plus de cruauté que n'en commandaient la sagesse et la

prudence d'une honnête fille. L'idée d'avoir offensé ce jeune homme en lui témoignant un mépris qu'il ne méritait pas la tourmentait comme un remords. Elle y rêva tout le reste du jour, et ne s'endormit qu'après avoir imaginé un moyen de se faire pardonner ses torts. Le lendemain, la compagnie ne manqua pas de revenir au Vomero. On jasa et on raconta des histoires. Sans travailler avec moins d'ardeur qu'à l'ordinaire, Giovannina prit part à la conversation et rabattit un peu de sa fierté accoutumée. Quand son ouvrage fut achevé, elle s'approcha du petit lazzarone d'un air gracieux et ouvert.

— Seigneur Nino, lui dit-elle, si vous voulez m'aider et m'accompagner un bout de chemin en portant ma corbeille, vous me ferez plaisir.

— D'où me vient tant de faveur? répondit Nino. Votre bagage est-il plus lourd aujourd'hui qu'hier, ou bien vous sentez-vous les bras moins forts?

— Ni l'un ni l'autre, reprit la jeune fille. Je ne sais quelle mouche m'avait piquée hier : je vous ai maltraité, j'en ai regret aujourd'hui, et je veux réparer ma faute.

— N'ayez point de regret, dit Nino; votre dureté m'a fait chercher fortune ailleurs. Une autre m'a consolé : c'est à elle que je dois mes services.

— Fort bien, seigneur Nino, reprit Giovannina en rougissant. Il est juste qu'une autre meilleure que moi obtienne la préférence. Gardez pour elle vos bons offices, et daignez seulement agréer mes

excuses ; c'est tout ce que j'avais à vous dire.

En parlant ainsi, la jeune fille promena rapidement ses regards sur le cercle des laveuses. Les yeux de Bérénice, braqués sur elle, lui apprirent clairement où Nino avait trouvé des consolations. Giovannina ne parut ni fâchée ni surprise de cette découverte, et, soulevant avec vivacité sa corbeille et sa *secchia*, elle s'éloigna d'un pas alerte. Son indifférence était bien jouée, mais ce n'était qu'une feinte. A peu de distance de la fontaine, elle se mordit les lèvres ; deux grosses larmes coulèrent sur ses joues enflammées par la colère, et de tout son cœur elle maudit avec amertume le bon mouvement qui lui avait attiré un affront, car il n'est point de blessure plus sensible à une Napolitaine que celle de l'orgueil. Pour comble d'humiliation, le lendemain, Nino et Bérénice affectèrent de badiner ensemble avec une familiarité que Giovannina considéra comme un nouvel outrage, en sorte que son dépit se monta par degrés jusqu'à un état voisin de la jalousie.

Un incident imprévu vint distraire Giovannina de ces petits chagrins et fixer son esprit sur des intérêts plus sérieux. Le seigneur anglais de qui elle avait reçu de si bons avis passa encore à Naples au retour d'un voyage en Orient. Pour lui montrer qu'elle avait profité de ses instructions, la jeune fille s'empressa de raconter à son protecteur comment elle était devenue la première *lavandara* de

toute la ville, et elle ajouta qu'il lui fallait refuser de l'ouvrage, tant sa façon de blanchir le linge était appréciée des connaisseurs. A son grand étonnement, le seigneur étranger haussa les épaules.

— Vous n'entendez rien aux affaires, dit-il d'un ton bourru. Est-ce qu'on doit jamais refuser de l'ouvrage? Si vos bras n'y suffisent pas, employez ceux des autres. Ayez à vos ordres vingt, trente, cent laveuses, selon vos besoins; payez-les à la journée, faites-les travailler, surveillez-les. Fondez un établissement. Louez des ateliers. Gagnez de l'argent. Achetez du bien avec vos économies. Doublez votre fortune en épousant un homme riche; triplez-la en vendant établissement et clientèle, et retirez-vous du commerce avec dix mille piastres de rente. Mais non; demeurez ouvrière et *lavandara*. Vous n'entendez rien aux affaires.

A ce chapitre si nouveau pour elle du *moyen de parvenir*, la pauvre Giovannina éprouva comme un vertige. Son imagination méridionale, courant plus vite que son intelligence, lui représentait une autre Giovannina commandant une armée innombrable de laveuses, ayant un palais, une villa, une robe à queue et des laquais en livrée.

— Jésus, Maria! s'écria-t-elle; est-il possible d'amasser tant de piastres avec de l'eau et du savon?

— Assurément, répondit l'Anglais. Tel que vous me voyez, j'ai acquis un million de francs à fabriquer des clous.

— Eh bien ! donc, très-cher seigneur, dites-moi ce qu'il faut savoir pour entendre les affaires, car je veux les entendre, et je les entendrai tout à l'heure, si vous daignez m'instruire.

Giovannina multiplia ses questions avec tant de volubilité, tant de rapidité de conception, que l'homme du Nord eut peine à la suivre. En un moment, tous les points obscurs du plan tracé par l'étranger furent éclaircis. Des flots de lumière pénétrèrent dans l'esprit de la jeune fille. L'ordre s'y mit peu à peu ; le seigneur étranger finit par avouer que sa protégée entendait mieux les affaires qu'il ne l'avait cru d'abord, et Giovannina, dévorée d'impatience, partit résolue à mettre à profit ces révélations sans tarder d'une minute.

Un matin, l'illustre compagnie du Vomero fut augmentée de six laveuses qu'elle ne connaissait pas. On les interrogea. Elles répondirent qu'elles travaillaient à la solde de leur patronne, la signora Giovannina, maîtresse blanchisseuse, demeurant à la *Canciaria*, qui leur avait promis un carlin par tête, plus deux *grani* de bonne-main, si leur ouvrage était achevé pour midi. Une grêle de quolibets égaya la compagnie aux dépens de la maîtresse blanchisseuse, et Bérénice dauba de toutes ses forces sur les prétentions de sa rivale ; mais une vieille laveuse en guenilles prit la parole d'un ton sentencieux :

— Ne riez point, dit-elle, car vous n'en avez

point envie, et vous enragez au fond de votre cœur. Giovannina porte sur son front et dans ses yeux le signe d'une haute fortune. La madone des bonnes filles la guide par la main. Riche, riche, elle deviendra, et toi, Nino, tu es un petit sot d'avoir lâché le pan de sa robe pour te pendre à la jupe trouée de Bérénice. Un autre que toi ramassera le sac d'écus dont Giovannina tient les cordons.

Celle qui parlait ainsi jouissait d'une grande autorité à cause de sa misère et de sa décrépitude. Un silence morne succéda aux propos ironiques. Bérénice consternée baissa la tête; Nino devint rêveur, et la compagnie changea de conversation. Les ouvrières de Giovannina, stimulées par la gratification supplémentaire de deux sous, jouaient des bras avec une vigueur sans pareille. C'étaient six grosses filles solidement bâties. Elles vinrent à bout de leur tâche, et partirent avant midi. Le lendemain, elles apportèrent plus de linge, et demeurèrent plus longtemps au Vomero; enfin, au bout d'une semaine, le nombre des ouvrières à gages se montait à dix. Il s'accrut encore les jours suivants, et les laveuses, ne voyant plus Giovannina, comprirent qu'elle méritait le titre honorable de maîtresse blanchisseuse, et qu'elle cinglait à pleines voiles vers la fortune.

— Que ne faites-vous comme elle? disait Nino à Bérénice. Que n'essayez-vous aussi d'être maîtresse blanchisseuse et d'avoir des ouvrières à gages? L'ar-

gent ne nuit point en ménage, et il est juste qu'en vous mariant avec moi vous apportiez votre part dans l'aisance de la maison.

— A quoi bon? répondit Bérénice. La tireuse de cartes ne vous a-t-elle pas promis une belle femme et le sort d'un prince? Voulez-vous que je sois encore *lavandara* quand vous roulerez carrosse? D'ailleurs, je ne saurais suivre l'exemple de cette fille; la vieille laveuse, illuminée par la misère, ne nous l'a-t-elle pas dit : « Giovannina a du bonheur. » C'est donc en vain que je voudrais faire comme elle. J'aurai aussi mon bonheur, et ce sera de t'épouser, cher Nino. Dépêche-toi de retrouver tes père et mère, et tu verras, quand je porterai un chapeau de dame et des manches à gigot, que tu ne rougiras point de la figure de ton épouse.

Le petit lazzarone ne trouva rien à répliquer; mais il se gratta la tête en songeant à la sotte réponse qu'il avait faite par vanité aux avances de Giovannina. Parmi les discours de la vieille laveuse prophétesse, il y avait un mot effrayant à ce sujet. N'était-ce pas du côté de la maîtresse blanchisseuse qu'il aurait pu rencontrer tout ensemble la fortune et la belle femme de l'horoscope? Par conséquent, s'attacher à Bérénice bavarde, paresseuse et vouée à une médiocrité perpétuelle, n'était-ce pas faire fausse route? Nino s'inquiéta bien plus de la rancune de Giovannina que des engagements pris avec Bérénice. Un manque de foi n'est pas pour arrêter

un honnête lazzarone dans ses projets. Afin de savoir jusqu'où pourrait aller cette rancune, et si le mal était sans remède, Nino résolut de rendre une visite à la signora Giovannina. Il n'était pas fâché de jeter en même temps un coup d'œil sur l'établissement de la maîtresse blanchisseuse. Un soir, après avoir reconduit Bérénice à Chiaia, où elle demeurait, il prétexta des affaires importantes, et, à travers le labyrinthe des rues sales et tortueuses du vieux Naples, Nino courut au galop jusqu'à la *Conciaria*, quartier des tanneurs, dont on sent de loin les robustes parfums. Devant une maison de sombre apparence, il reconnut deux des laveuses employées par Giovannina, lesquelles, ayant fini leur journée, se peignaient réciproquement les cheveux et faisaient ingénûment leur toilette au milieu de la rue, suivant l'usage de l'endroit. Nino passa devant ces deux filles et entra dans la maison. Au fond d'une petite cour, il aperçut une espèce de hangar sous lequel quatre repasseuses travaillaient encore. Giovannina, le fer en main et les manches relevées, repassait elle-même un magnifique surplis d'une éclatante blancheur.

— Par Bacchus! murmura Nino, les bruits publics ne se trompent pas. Voilà un bel établissement. Ce surplis appartient à quelque *monsignor*, et une blanchisseuse qui travaille pour le clergé est assurée de faire fortune.

Il souhaita ensuite le bonjour à la signorina, qui

le pria de s'asseoir en attendant qu'elle eût fini l'ouvrage en train, et il se mit à préparer ses phrases en tournant son bonnet de laine entre ses mains. Au bout de cinq minutes, Giovannina déposa son fer, et, faisant un signe de tête gracieux au jeune visiteur, elle lui demanda ce qu'il désirait.

— Me prosterner à vos genoux, répondit Nino avec exaltation, m'humilier devant vous, divine Giovannina, me coucher à vos pieds pour que vous marchiez sur mon corps, cacher mon front dans la poussière ou le briser en mille pièces sur ces dalles, si je ne puis réussir à vous toucher par mon repentir et mon désespoir. Est-il possible que j'aie offensé par d'orgueilleux mensonges un ange de douceur qui daignait s'abaisser jusqu'à moi dans l'intention de revenir sur un mot trop cruel! Est-il possible que j'aie perdu un moment le respect dont j'étais pénétré pour la plus aimable des jeunes filles! Ah ! ne le croyez pas, adorable signorina, je ne suis point l'amant de Bérénice, je n'ai reçu d'elle aucune consolation; je suis trop malheureux d'avoir mérité votre colère, et, si vous ne me pardonnez mon impertinence, je me laisserai mourir de faim, de soif et de douleur.

— Ne vous désolez point ainsi, répondit Giovannina en souriant. Je ne vous cacherai pas que vos paroles dédaigneuses m'avaient blessée : on n'aime pas à se voir rudoyé quand on fait un effort sur soi-même pour réparer une faute; mais les premiers

torts étaient de mon côté. J'oublierai donc volontiers les vôtres, et nous resterons bons amis. Quant à Bérénice, que m'importe si vous l'aimez ou non? Si elle vous a donné des consolations, j'en suis bien aise pour vous, car c'est une belle personne.

— Il n'en est rien! s'écria Nino; je vous le jure par toutes les vagues de la mer, par tous les rochers de Capri. Elle est belle, dites-vous? Ah! regardez-vous donc...

— C'est bien; je vous crois, interrompit Giovannina. Il ne s'agit point de ma beauté. N'allons pas au delà du sujet de votre visite, et ne gâtez pas vos affaires en me parlant d'amour.

— Pour rien au monde je ne voudrais gâter mes affaires, puisqu'elles sont un peu raccommodées. Je ferai tous mes efforts pour ne point vous parler d'amour; mais au moins vous me passerez l'ambition de conquérir votre estime. Vous m'avez reproché avec raison d'être fainéant, de n'avoir pas d'état, de vivre au hasard. Je veux travailler, gagner ma vie, faire fortune, s'il est possible, et plus tard peut-être vous daignerez me dire que je ne suis plus aussi indigne de vous. Encouragez un pauvre garçon bien ignorant, bien mal élevé, rempli de défauts, et qui désire se corriger. Donnez-moi des conseils, je les suivrai. Soyez le bon ange, la madone du pauvre Nino.

— A la bonne heure! dit la jeune fille; voilà de bonnes idées, des sentiments honnêtes. C'est bien,

Nino; je suis contente de vous, et je vais tenter quelque chose en votre faveur. Il y a en ce moment à l'hôtel de la *Victoire* un seigneur anglais qui me porte intérêt, je vous recommanderai à lui; mais il faut me promettre que, s'il vous emploie à quelque chose, vous serez un serviteur fidèle, assidu et dévoué. Attendez-moi ici; je vais m'habiller et nous irons après à la *Victoire*, car le jour baisse, et l'heure du repos est sonnée.

Nino promit tout ce que voulut sa gentille madone; il s'assit à terre, palpitant d'espérance et d'ambition, tandis que Giovannina faisait sa toilette. La jeune fille revint bientôt, parée d'une robe d'indienne à fleurs, coiffée d'un voile pour se garantir de la rosée; à travers un fichu de mousseline, on voyait ses épaules rondes; son bras blanc orné d'un bracelet de verroterie sortait à demi d'une manche large. Elle portait l'éventail d'un air aisé. Des gants de fil et des brodequins de toile complétaient sa tenue de bourgeoise en habits de ville. Nino crut voir une princesse et répondit en bégayant, lorsque Giovannina lui dit de l'accompagner. Il se tenait derrière la signora, et, durant le trajet, il fallut lui ordonner trois fois d'avancer, s'il ne voulait avoir l'air d'un mendiant qui suit une dame.

L'Anglais était à dîner lorsque Nino et Giovannina se présentèrent à l'hôtel de la *Victoire*. Le petit lazzarone attendit sous la porte cochère, et la jeune blanchisseuse entra dans la maison. En sor-

tant de table, l'étranger vint fumer un cigare sur la place publique. Nino trembla de tous ses membres en voyant sa protectrice aborder cet homme vêtu de noir. Un regard froid et impassible du seigneur inconnu lui figea le sang ; mais un signe amical et un sourire angélique de Giovannina lui rendirent le courage en l'invitant à s'approcher.

— Puisque vous m'assurez, disait l'Anglais d'un ton sec et impérieux, que ce drôle n'est pas votre amoureux, mais seulement un pauvre diable à qui vous voulez procurer de l'emploi, je le prends à mon service, quoiqu'il ait la mine d'un fourbe.

— Votre seigneurie l'intimide, dit Giovannina. Il m'a bien promis de se conduire honnêtement.

— Vous m'en répondez, cela suffit, reprit l'étranger. Je suis encore à Naples pour deux mois. Il me servira. Bonsoir, Giovannina. Revenez dans trois ou quatre jours. Je vous dirai si je suis content de votre protégé.

Giovannina fit une révérence et partit. L'étranger appela un homme en culotte courte et en cravate blanche que Nino prit pour un ambassadeur : c'était le valet de chambre. Cet homme échangea quelques mots avec son maître dans une langue dont les sons parurent si comiques au petit Napolitain, qu'il en aurait éclaté de rire s'il n'eût tremblé de crainte. Le valet de chambre conduisit Nino dans l'appartement du seigneur anglais, et, tirant

d'une armoire du linge, de vieux habits et des bottes : — Mettez cela, dit-il en italien.

— Quoi ! s'écria Nino, vous me donnez tous ces effets! Toutes ces hardes m'appartiennent?

— Sans doute; vous ne pouvez servir sir John en costume de nageur.

Il fallut aider Nino à se chausser et à s'habiller, car il ne savait comment s'y prendre. A chaque nouvelle pièce qu'il mettait, sa joie éclatait par un déluge de paroles. En se mirant dans la glace, lorsqu'il se vit avec des cols de chemise, un gilet de piqué, une vieille veste de chasse, un pantalon de toile grise, une casquette sur la tête, il crut rêver. L'apparition soudaine du Grand-Turc ne l'aurait pas étonné davantage. Mais, lorsqu'il voulut marcher, il se sentit comme enveloppé d'une camisole de force. Il traînait son admirable chaussure comme un galérien son boulet. Les bretelles surtout le gênaient horriblement. Cependant il ne se plaignit point, de peur qu'on ne lui ôtât ses nippes, et il se résigna doucement à souffrir pour être beau.

— Que dois-je faire, dit-il, pour le service de son excellence?

— Rien, répondit le valet de chambre. On verra plus tard. Pour le moment, il s'agit de dîner. Venez à la table des domestiques.

Le bonheur, l'ivresse, la gourmandise et l'ingénuité du lazzarone transformé donnèrent le divertissement aux laquais de l'hôtel. Nino savourait des

mets inconnus, débris succulents du festin des maîtres. Le soir, on lui donna un lit de sangle dans un coin. Pour la première fois de sa vie, il s'étendit entre deux draps de toile, et les délices de sa couche le tinrent éveillé pendant la moitié de la nuit. Peu s'en fallut que, pour dormir, il ne prît le parti d'aller chercher quelque paillasson, tant son mince matelas lui semblait moelleux, comparé à sa natte et à son panier de tous les jours. Le sommeil vint enfin, accompagné de songes d'or, et le pauvre garçon s'envola dans un monde féerique, où la jeunesse, la santé, le bien-être, joints au sentiment de sa nouvelle fortune, le bercèrent jusqu'au matin.

IV.

A midi, le lendemain, Nino n'avait encore eu autre chose à faire que de manger, de boire et de jaser avec les filles d'auberge. Cette vie de chanoine lui plaisait fort. Enfin, vers le milieu du jour, son patron lui donna des cartes de visite à porter en ville, en lui recommandant de faire diligence. Nino allait partir quand le seigneur anglais le rappela et lui dit :

— Vos gages seront de cinq piastres par mois. Voici un à-compte de deux piastres. Si vous avez besoin d'argent, je vous avancerai les gages d'un mois entier.

Nino couvrit les deux pièces d'argent de baiser plus passionnés que s'il eût tenu les reliques de saint Janvier. Après cela, se sentant plus calme, i noua son trésor dans un vieux chiffon qu'il serra tout au fond de sa poche, et il partit pour faire ses commissions, en mettant ses bottes sous son bras afin de courir plus vite. Au bout de vingt minutes, l'Anglais, assis à son bureau, vit à côté de lui son petit domestique tout essoufflé.

— C'est déjà fini? dit-il sans tourner la tête.

— Excellence, oui, répondit Nino. Votre seigneurie m'avait ordonné de faire diligence.

— Voilà du zèle, reprit l'étranger. Prends ces deux carlins de gratification. Je rendrai bon compte de tes services à Giovannina.

Le troisième jour, Giovannina, parée de sa robe d'indienne et de ses gants de fil, vint en effet demander des nouvelles de son protégé. Le seigneur anglais ayant assuré qu'il était satisfait, Nino reçut les compliments les plus flatteurs sur sa bonne mine, sa toilette, ses bottes et son excellente conduite.

— Eh bien! dit-il alors de ce ton comique et pleurard que les Napolitains emploient dans les grandes occasions, eh bien! chère Giovannina, où sera la récompense de cette excellente conduite? A présent que vous m'accordez un peu d'estime, me défendrez-vous encore de vous parler d'amour?

Le visage de la jeune fille prit une expression

moins sévère. Un léger sourire voltigea sur ses lèvres. Elle pencha la tête sur son épaule d'un air attendri. Le mouvement de sa chemisette trahissait l'agitation de son cœur.

— Me parler d'amour ! dit-elle d'une voix altérée, c'est inutile ; je sais bien que vous m'aimez. Ah ! j'en conviens, il n'est pas de plus grande preuve de tendresse, pour un garçon paresseux comme vous, que de rompre courageusement avec ses mauvaises habitudes et de prendre un état pour me plaire. J'en suis touchée, Nino. Continuez à vous bien conduire, et il n'est pas impossible que je sois un de ces jours la femme d'un bon domestique.

Nino jeta sa casquette en l'air et se mit à faire cent gambades si bouffonnes, que le sérieux de Giovannina n'y résista pas ; mais, au milieu de ses contorsions joyeuses, le petit lazzarone s'arrêta tout à coup, un pied en l'air, un bras étendu, la bouche ouverte, comme s'il eût aperçu un fantôme. Bérénice était debout en face de lui.

— Danse, danse, perfide ! s'écria-t-elle. Voilà donc pourquoi tu ne viens plus au Vomero. C'est pour cette intrigante que tu m'abandonnes ! Va, je devine qu'elle t'a séduit par des coquetteries. Je te pardonne ta faute ; mais ta maîtresse blanchisseuse n'est pas où elle se l'imagine avec moi, et je lui apprendrai à me voler mon amant.

— Je n'ai jamais rien volé, répondit Giovannina, pas plus un amant qu'autre chose, entendez-vous

cela ? Nino s'est donné à moi volontairement, librement, sans que je l'en aie sollicité, bien au contraire; c'est lui qui est venu me relancer chez moi, où je songeais un peu à lui, je ne le nierai point, parce qu'il est aimable et gentil, mais où je ne l'ai attiré ni retenu en aucune façon. Et, puisqu'il s'est donné à moi librement, je le garde, et je l'épouserai malgré vous, car il ne vous aime point. Tout à l'heure je viens, pour la première fois, d'encourager son amour. Le ciel m'est témoin que je ne lui ai qu'à peine avoué ma tendresse pour lui. Ce sont vos menaces qui la font éclater. A quoi voit-on, s'il vous plait, qu'il est votre amant, si c'est moi qu'il veut épouser, et non pas vous ?

— Dieu bon ! s'écria Bérénice; on le voit à ceci qu'il m'a promis mariage, qu'il m'a fait la cour quinze jours durant, et que j'ai pris pour sincères ses protestations et ses serments. Vous ne nierez pas, j'espère, que vous me l'avez débauché. Parle, Nino : m'as-tu trahie, oui ou non? Parle donc, petit monstre !

— Belle Bérénice, calmez-vous, bégaya Nino. Il vous semble que je vous ai trahie...

— Il me semble ! reprit Bérénice, quand je te surprends aux genoux d'une autre ! quand tu me délaisses pendant quatre jours pour courir après une jeune fille plus riche que moi et qui t'a payé ces habits que tu portes ! il me semble !... quand je te trouve changé en seigneur et vêtu comme un

prince! Mais que vois-je donc là? Dieu puissant! il a des *bottes*! Par le sang du divin Sauveur, ce sont bien des bottes! Ah! je n'en doute plus, le cœur de mon Nino m'a été ravi; mais je ne renonce pas à mes droits. Vous me l'avez séduit, volé, ensorcelé; il faut me le rendre, ou je ferai un malheur... Des bottes, juste Dieu!

— Quel malheur ferez-vous? dit Giovannina. Je ne vous crains pas, et je me moque de votre jalousie. Je vous le répète, Nino est venu me chercher à la *Conciaria*, où je demeure...

— Ce n'est pas à la *Conciaria*, interrompit Bérénice, qu'une fille comme toi doit demeurer; c'est dans le faubourg *Capuano*. C'est là que les femmes donnent des bottes aux jeunes gens.

Le quartier de la porte Capuane étant celui des femmes de mauvaise vie, Giovannina releva la tête de l'air d'une lionne blessée.

— Brisons là, dit-elle. Que Nino choisisse entre nous deux. Je ne l'empêche point de vous suivre.

— Je ne vous quitte pas, dit Nino en prenant la main de sa maîtresse.

— Eh bien donc, malheur à vous deux! s'écria Bérénice. Accident sur vous deux! et prenez garde de mourir l'un d'un *tocco*, et l'autre d'une *puntura*.

Dans leur dialecte, les Napolitains appellent *tocco* le coup de sang ou l'attaque d'apoplexie, et *puntura* la fluxion de poitrine; mais ces deux mots ont encore un autre sens non moins redoutable en ma-

tière de menace : le premier signifie *coup de marteau*, et le second *piqûre*, ou blessure avec un instrument aiguisé. Nino devint pâle comme s'il eût déjà senti la pointe d'un stylet entre ses côtes. Quant à Giovannina, elle se moqua de la malédiction, et rassura son amoureux en lui disant de ne craindre ni coup ni piqûre, que c'étaient des mots de femme en colère, et qu'un bon mariage mettrait fin à toutes ces querelles et récriminations, en foi de quoi elle présenta sa joue ronde à Nino, qui lui donna le baiser des accordailles.

Cependant Bérénice, hors d'elle-même, courut d'un trait jusqu'à l'extrémité du faubourg de Chiaia. Parmi des pêcheurs qui sommeillaient à côté de leurs barques, elle reconnut les formes athlétiques de Ciccio, le galant assidu de la compagnie du Vomero. Bérénice frappa sur l'épaule du dormeur et lui fit signe de la suivre au bord de la mer.

— Écoutez-moi, lui dit-elle en se tournant vers lui impétueusement. Vous m'avez souvent parlé d'amour sur le ton du badinage ; il faut répondre sérieusement aujourd'hui : m'aimez-vous ?

— Sans badinage aucun, je vous aime, répondit Ciccio, et si je vous l'ai dit en plaisantant, c'est que je vous voyais occupée d'un autre.

— Vous avez bien vu. Mais cet autre, je le déteste à présent ; il m'a trahie, offensée mortellement. Vengez-moi, et je suis à vous.

— J'entends, dit Ciccio : vous êtes jalouse ce soir,

et demain peut-être vous tomberez aux pieds de votre Nino. Fureur d'amour s'envole pour un mot ou une caresse ; quand j'aurai fait ce que vous voulez, vous en aurez regret et me maudirez.

— Non, je le hais, vous dis-je. Il épouse Giovannina. *Otez-le de ce monde*, et je suis à vous.

— Tuer un homme est dangereux. Cela sent les menottes, l'habit jaune des galères et même le poteau fourchu.

— Un autre m'obéira ; j'aurais préféré que ce fût vous. Adieu !

— Attendez un moment, belle Bérénice ; je veux vous contenter. Il y a une fête demain à *Fuori di Grotta*, tout près du Vomero, et selon l'usage on y fera du bruit en tirant des coups de fusil. Chargez-vous d'y amener Nino. J'aurai ma carabine, et l'on sait bien qu'il arrive parfois dans les fêtes des accidents d'armes à feu. Mais, si les robes noires me poursuivent, me laisserez-vous fuir tout seul dans les Abruzzes ?

— Par le corps de ma mère, j'irai te rejoindre, car j'aurai aussi affaire avec les robes noires ! Celle qui m'a ravi mon amant ne périra que de ma main. Touche là, c'est convenu. Demain, à midi, cache-toi dans le sentier pierreux du Vomero ; tu y rencontreras Nino. Ne le manque pas ; le reste me regarde. Prends cette bague comme un gage de ma tendresse. Adieu ! que la madone des pêcheurs te protége et bénisse ma vengeance !

Ciccio erra longtemps comme une âme en peine sur le bord de la mer ; il se grattait le front et passait les mains dans ses cheveux crépus en marchant tantôt vite, et tantôt d'un pas solennel. A la fin, il contempla le gage d'amour de Bérénice avec un sourire astucieux ; c'était une bague en plomb qui valait bien deux sous. La vue de ce bijou parut lui rendre son courage et sa résolution ; il rentra dans sa masure et décrocha de la muraille une vieille carabine rouillée. La noix et le ressort de cet ustensile étaient si usés, qu'on ne pouvait plus ni l'armer, ni le mettre en joue en l'appuyant sur l'épaule ; mais à la rigueur on pouvait encore s'en servir en soulevant le chien avec un doigt et en le laissant retomber. Au moyen de ce procédé, Ciccio brûla une amorce pour s'assurer que son arme n'était pas absolument hors de service. La flamme et l'odeur de la poudre éveillèrent sans doute sa férocité, car il s'écria d'un ton emphatique :

— Tu peux encore donner la mort, ô ma vieille amie ! non pas de loin, il est vrai, puisqu'on ne saurait ajuster un homme en te maniant ainsi ; mais celui qui veut tuer sûrement un rival abhorré ne doit lâcher son coup de feu qu'à bout portant. Terrible instrument de la vengeance de Bérénice, tu me procureras demain la plus belle maîtresse du monde ! La reine des laveuses du Vomero appartient à l'heureux, à l'intrépide pêcheur !

Vers onze heures et demie du matin, Nino, en

passant sous la porte cochère de la *Victoire*, sentit quelque chose accroché au pan de sa veste. Il se retourna et vit une petite fille de six ans, fort déguenillée, qui le suivait comme un chien.

— Que me veux-tu, mendiante? dit-il avec arrogance.

— C'est une commission, répondit l'enfant, une commission pour votre seigneurie de la part de son amoureuse.

— Comment s'appelle mon amoureuse?

— Eh! la Giovannina. Donc elle m'a commandé de venir ici et de dire à votre seigneurie qu'elle l'attendait dans le chemin du Vomero.

— Quel chemin?

— Le sentier de la *Petrara!*

— Combien as-tu reçu pour cette commission?

La petite fille montra une pièce en cuivre d'un demi-carlin. Nino pensa que Giovannina seule, parmi toutes ses connaissances, était assez riche pour payer si généreusement un message, et, sa défiance étant dissipée par cette juste réflexion, il partit pour le Vomero. Le sentier indiqué par la petite mendiante, et que les gens du peuple appellent *Petrara* à cause des pierres dont il est encombré, descend rapidement en zigzag sur le roc du fort Saint-Elme. Les détours et les angles des murs de la forteresse en font un lieu favorable pour des rendez-vous ou des embuscades.

Aussitôt que Nino se vit enfoncé dans cette soli-

tude, il se repentit de son imprudence, et voulut revenir en arrière; mais en se retournant il aperçut de loin Bérénice, qui descendait lentement le sentier pour lui couper la retraite. Cette rencontre ne présageait rien de bon. La mine sombre et les sourcils froncés de cette amante irritée semblaient annoncer quelque projet sinistre. Nino se crut perdu. Au rebours du prince Hamlet, qui suivit avec tant de courage le spectre de son père, le lazzarone infidèle prit la fuite à toutes jambes devant la figure menaçante de son ancienne maîtresse. Il descendit en courant le sentier pierreux, au risque de se casser le cou, tant il avait hâte de sortir de ce défilé périlleux. La peur lui serrait la gorge. Sa respiration était brève, et son cœur sonnait dans sa poitrine comme une cloche d'alarme. Tout à coup, au coin d'un mur, il reconnut à dix pas de lui le pêcheur Ciccio, portant une carabine sur son épaule. Ciccio appuya la crosse de la carabine sur son ventre et souleva le chien de la batterie, comme pour l'armer. Nino s'arrêta subitement. Ses cheveux se dressèrent sur sa tête, et une sueur froide lui mouilla les tempes.

— Ce n'est pas à moi que tu en veux, Ciccio? dit-il d'une voix altérée par la frayeur.

— A toi-même, répondit le pêcheur avec un rire féroce.

Dans ce moment suprême, Nino voulut implorer le secours de la madone *dell' Arco*, protectrice par-

ticulière de tous les gens en danger de mort ; mais il n'eut pas le temps de formuler le vœu qui l'aurait certainement sauvé. Avant qu'il eût promis à la madone deux petits flambeaux de cuivre argenté, une explosion terrible interrompit sa prière. Un nuage de fumée lui déroba la figure de son assassin. Le pauvre Nino éprouva une secousse accompagnée d'angoisse. Ses genoux fléchirent, il tomba au milieu des pierres en poussant un cri plaintif, et demeura sans mouvement.

Bérénice, qui observait de loin cette scène tragique, vit choir la victime et courir vers elle le meurtrier.

— Regarde, lui dit Ciccio, j'ai tenu ma promesse : il est mort ! A présent, fuyons ensemble.

— Pas encore, répondit Bérénice ; je ne suis qu'à moitié de ma vengeance.

— C'est assez pour un jour, reprit Ciccio ; tu nous perdrais tous deux, si tu attentais à la vie de ta rivale. Laisse à Giovannina les larmes et le désespoir. Fuyons à l'instant.

— Où vas-tu me conduire?

— Dans les montagnes d'Amalfi, où ma sœur habite une chaumière. C'est là que nous attendrons que les robes noires nous aient oubliés. Un crime nous unit pour la vie. Allons, compagne du brigand, du contumace, de l'assassin, suis ton amant !

Ciccio pressa fortement le bras de Bérénice et l'entraîna dans Naples. Une barque de pêche qui

partait recueillit les deux fugitifs et les conduisit à Sorrente, où ils prirent le chemin des montagnes. Vers le milieu de la nuit, ils arrivèrent à Amalfi. Bérénice, épuisée par la fatigue et les émotions de cette journée, chancelait appuyée sur le bras robuste de son complice.

— Point de remords! point de faiblesse! lui dit Ciccio avec une liberté d'esprit qu'elle trouva sublime; point de crainte ni d'inquiétude! Celui qui t'a vengée saura bien te défendre!

V

Empressons-nous de rassurer le lecteur sur le sort de notre ami Nino. La violente secousse qu'il avait ressentie n'était autre chose que le sursaut causé par la détonation de l'arme à feu. La peur seule avait fait fléchir ses genoux. Le cri plaintif était l'accompagnement naturel de sa chute au milieu des pierres, et c'était la prudence qui lui commandait de rester couché sans mouvement, afin que son ennemi le crût mort. En somme, hormis quelques contusions et un accroc à son pantalon de toile, il n'avait rien.

Quand le petit lazzarone eut acquis la certitude, en guignant du coin de l'œil, que les auteurs du guet-apens avaient pris la fuite, il se releva et courut comme un chevreuil jusqu'à la *Conciaria*. En

le voyant arriver hors d'haleine et couvert de poussière, Giovannina comprit que son amant venait d'échapper à quelque grand danger. Nino ne manqua pas d'embellir le récit de son aventure de toutes les circonstances les plus dramatiques et les plus émouvantes qu'il put imaginer. Il avait lutté corps à corps avec le terrible Ciccio. Deux fois il l'avait terrassé après avoir essuyé le feu de la carabine, dont la balle s'était détournée par miracle, grâce à la protection de la madone *dell' Arco*. Il avait failli étouffer l'assassin en le pressant entre ses bras, et Ciccio, déconcerté par la vigueur d'un adversaire si redoutable, s'était estimé trop heureux de se tirer meurtri de coups, mais vivant encore, de cet effroyable combat. Giovannina poussait de gros soupirs en écoutant ces rodomontades ; elle voulut brosser de ses propres mains les habits du vainqueur, et quand Nino lui eut montré ses coudes écorchés et noirois par les contusions, elle s'écria dans un élan de tendresse : — Va, tu es un héros, un lion par le courage, un agneau par la douceur du caractère, et de plus un beau garçon. A combien d'hommes qui ne te valaient point n'a-t-on pas élevé des statues ! Je ne sais comment j'ai pu attendre si longtemps pour t'aimer à la folie. Conduis-moi chez le généreux seigneur qui me conseille et me protége, et demandons-lui la permission de nous marier.

Le seigneur anglais demeura froid et impassible,

tandis que Giovannina lui faisait avec éloquence l'aveu de sa passion pour Nino et le récit des dangers que son amant venait de courir. Son discours manquait absolument d'art et de méthode. Elle confondit ensemble les détails du combat et la peinture de ses sentiments, en passant d'une idée à l'autre avec une vivacité incroyable; mais, au milieu de ce pêle-mêle, on voyait aisément que son cœur était profondément touché. Sa pétulance se ralentit un peu lorsqu'elle en vint au véritable but de la conférence. En murmurant le mot final de *mariage*, elle s'arrêta les yeux baissés, et une pudeur charmante colora ses joues.

— Allons au fait, lui dit sir John : est-ce un avis que vous me demandez, ou bien êtes-vous déterminée d'avance à épouser ce garçon?

— Que sais-je? répondit la jeune fille. Je l'aime, et je vous demande pourtant votre avis.

— Je vais donc vous parler raison, en ami. Ce petit bonhomme est fort au-dessous de vous. Il ne gagnera jamais qu'un salaire incertain dans sa condition de domestique. Vous étiez en passe de faire fortune, dans ce pays où un esprit industrieux n'a pas à craindre la concurrence. Vous pourriez épouser quelque riche marchand. Un mari gueux deviendra une entrave et vous rejettera dans la médiocrité pour toute votre vie. Maintenant vous êtes avertie : faites ce que vous voudrez; mais attendez un peu, que j'adresse en votre présence une question à ce coquin.

Sir John fixa de ses prunelles claires un regard ferme et pénétrant sur le pauvre Nino.

— Réponds-moi, dit-il sèchement, regarde-moi en face, petit drôle, et tâche de ne point mentir. Est-ce par ambition ou par amour que tu recherches Giovannina ?

— Excellence ! s'écria Nino, voyez comme elle est belle !

— Bérénice aussi était belle ; pourquoi l'as-tu abandonnée ?

— Parce qu'elle était méchante autant que belle, Excellence. L'événement l'a prouvé. Puis-je aimer qui a voulu me faire assassiner? Ah ! mon bon seigneur, ce qui change en joie et plaisir la peur que je viens d'avoir, c'est cette pensée que la cruelle Bérénice n'a plus de droits sur mon cœur, et que je puis le donner tout entier à ma nouvelle amie, sans mériter un reproche.

— Il a bien répondu, dit Giovannina en battant des mains ; il faut en convenir, si vous êtes juste. Cher seigneur, que me fait un riche marchand ? Que me fait plus ou moins de fortune ? Je ne comprends pas bien pourquoi Nino serait au-dessous de moi, et pour quelle raison je n'aimerais pas un domestique. Laissez-moi l'épouser, vivre avec lui, heureuse de ma médiocrité. Il a bien répondu à vos questions. Le même jour, il sort vainqueur d'un combat périlleux et de l'examen le plus difficile qu'un amant puisse subir. Est-il possible qu'une si

grande épreuve n'adoucisse point votre sévérité?

L'Anglais continuait à observer la physionomie mobile du petit lazzarone, qui reflétait comme un miroir tous les sentiments de Giovannina. A la fin, le regard de sir John parut moins dur ; une espèce de sourire dérida ses lèvres minces. L'émotion et l'attendrissement de la jeune fille avaient communiqué à l'homme du Nord un semblant de chaleur, et la pâle flamme de la pitié s'était glissée dans ce cœur enveloppé de glace.

— J'en conviens, dit-il, Nino a bien répondu. Je n'ai plus d'objection à faire à son mariage. Attelez-vous tous deux au chariot de la misère, comme des bœufs. Les frais de la noce vous ruineraient ; je m'en chargerai. Que vous faut-il pour vous marier?

— Un lit en fer, une table, deux chaises de paille et quatre ou cinq piastres pour payer le fiacre, la musique et le festin, répondit Nino : celui qui possède toutes ces choses n'est plus un lazzarone et peut prendre femme.

— Je te les donnerai, reprit sir John.

— O grand saint Lazare! s'écria Nino, reçois mes bénédictions dernières ; je ne suis plus sous ta protection. Saint Antonin, mon patron, soutenez mon faible cœur dans ce moment d'ivresse, et vous, saints puissants et inconnus, qui protégez les hommes riches, daignez m'accepter sans dédain parmi vos favoris.

Afin que cette invocation devînt exacte sur tous

les points, le seigneur anglais tira incontinent de sa poche l'argent nécessaire à l'acquisition du mobilier. Les deux fiancés lui baisèrent les mains, malgré ses efforts pour échapper à ces témoignages de respect et de gratitude, et il donna congé pour le reste du jour à Nino, qui partit avec sa maîtresse bras dessus bras dessous. Cependant sir John, connaissant à fond l'esprit inventif des Napolitains, voulut savoir si l'affaire du guet-apens n'était pas une fable. Il en parla au commissaire de police de son quartier; le commissaire secoua la tête en répondant :

— J'interrogerai votre domestique; mais j'ai sujet de croire que cette histoire est un mensonge.

Nino trembla comme s'il eût été le coupable, quand on le fit appeler au bureau de police. Il feignit d'abord de ne point comprendre ce qu'on lui demandait; la menace de la prison lui délia pourtant la langue, et il finit par accoucher d'un récit presque véridique de sa rencontre dans le sentier de la *Petrara*. Peu de jours après, une maisonnette des environs d'Amalfi fut cernée de grand matin par la maréchaussée. Ciccio et Bérénice, les mains liées avec des cordes et suivis de quatre gendarmes, se rendirent à pied au chemin de fer de Castellamare; un fiacre les attendait au débarcadère et les mena aussitôt à la police. La carabine, instrument disloqué du crime, fut représentée à Ciccio, qui la reconnut. Par zèle et par tempérament, les magistrats

napolitains ont accoutumé de rendre la justice avec une impétuosité tout à fait remarquable. Les deux prévenus essuyèrent une bordée d'injures, de reproches et de menaces, qu'ils écoutèrent avec des contenances diverses : Bérénice était sombre comme la nuit, et sur son visage fier on lisait l'endurcissement de son cœur, tandis que Ciccio paraissait humble et confus. Lorsque l'interrogateur demanda quels sujets de haine pouvaient avoir les prévenus contre leur victime, Bérénice avoua, sans hésiter, sa jalousie et sa rancune ; mais Ciccio prit un ton piteux et larmoyant :

— Hélas ! monseigneur, dit-il, je n'avais aucun sujet de haïr Nino.

— Alors pourquoi l'avoir tué, misérable assassin, car tu n'ignores pas qu'il est mort?

— Il est mort! répondit Ciccio ; c'est donc de maladie! Comment aurais-je pu le tuer à dix pas de distance, avec cette carabine qu'on ne peut faire partir qu'en appuyant la crosse sur son ventre et en soulevant le chien pour le laisser retomber ?

— Scélérat ! reprit le magistrat, n'espère pas me tromper ; à force de perversité, tu auras suppléé au mauvais état de ton arme. Si tu persistes à nier, je te ferai donner cinquante coups de bâton devant le cadavre de ta victime.

— Excellence, s'écria Ciccio en tombant à genoux, puisqu'il faut tout vous dire, voici la vérité : il n'y

a point de victime. Que votre seigneurie fasse chercher Nino, et on le retrouvera.

— Il est donc vivant? demanda Bérénice.

— Bien vivant, si quelque autre ne l'a pas tué, ou s'il n'a point gagné une *puntura* en courant trop vite.

— Quoi! pas même blessé?

— Il ne lui manque pas seulement un cheveu de la tête; je n'avais point mis de balle dans ma carabine.

— Ah! chien que tu es! s'écria Bérénice, traître, imposteur, vil comédien! Tu t'es donc joué de moi et de ma vengeance?

— Je le croirais volontiers, dit le magistrat. Nino se porte à merveille en effet. Vous mériteriez tous deux d'être incarcérés, roués de coups, privés de nourriture, attachés au poteau et serrés jusqu'au sang avec les *poucettes*, car sachez que ma charge me donne le droit de vous infliger provisoirement les plus beaux supplices. Je vous en fais grâce pour cette fois... Allez, et tâchez de ne plus reparaître devant moi.

— Nous en sommes quittes à bon marché, dit Ciccio quand il fut dans la rue. Réjouis-toi, belle Bérénice, de mon heureux stratagème. Si j'eusse tué Nino, tu ne respirerais point cet air libre et pur.

— Poltron! s'écria Bérénice, âme basse et sans courage, oses-tu bien encore m'adresser la parole, après m'avoir volé, par des subterfuges, une récom-

pense dont tu n'étais point digne? C'est contre toi que ma vengeance se tournera. Je te poursuivrai de mon mépris; je te déshonorerai aux yeux de tes compagnons; j'empoisonnerai cet air libre que tu te félicites de respirer.

Ciccio pensa que cette colère passerait; mais une bonne Napolitaine ne pardonne pas facilement. Bérénice raconta aux pêcheurs de Chiaja le tour pendable qu'un des leurs lui avait joué, les grands airs qu'il s'était donnés avec elle, et les mensonges tragiques dont il avait orné son faux crime. Elle assaisonna le tout d'épithètes si sévères et d'une ironie si terrible, que les pêcheurs prirent fait et cause pour elle, bien qu'au fond ils fussent tous capables d'agir comme leur camarade. Nulle part on ne sait railler et huer les gens comme à Naples. Ciccio fut accablé de sarcasmes. Les reproches des femmes renchérissaient sur les plaisanteries des hommes, et les enfants eux-mêmes, n'osant approcher à portée de son bras, le sifflaient de loin, ou s'enfuyaient après lui avoir décoché quelque quolibet.

Lorsque Ciccio s'avisa de reparaître au Vomero, l'illustre compagnie lui témoigna ouvertement le peu d'estime qu'elle faisait de lui. Les laveuses blâmèrent unanimement sa conduite, et les jeunes gens refusèrent de lui parler. Parmi ces laveuses étaient les ouvrières de Giovannina, qui avaient appris de leur maîtresse certains détails particu-

liers sur le guet-apens. Ciccio connut ainsi qu'un Anglais demeurant à l'hôtel de la *Victoire* l'avait dénoncé à la police et fait poursuivre. La délation se pratique beaucoup à Naples ; mais elle y est l'objet de l'exécration publique, et les gens désintéressés eux-mêmes prêteraient volontiers main-forte à un acte de vengeance contre un dénonciateur. Le passant qui remarque un filou tirant un mouchoir de la poche de son voisin s'exposerait à recevoir une *coltellata*, s'il désignait le voleur. En ce pays-là, l'usage est de ne point se mêler des affaires des autres, et la nuit, si l'on voit dévaliser un homme, au lieu de lui porter secours, on va mettre de l'argent sur le numéro 13 au premier bureau de loterie. Le muletier Annibal, oracle de la compagnie du Vomero, témoigna énergiquement son indignation contre les délateurs en général et contre cet Anglais maudit qui avait envoyé devant la justice un Napolitain. Ciccio, saisissant l'occasion de se réhabiliter, déclara son intention de punir le seigneur anglais, et il prit l'engagement de lui introduire dans le corps la lame de son couteau.

— Si tu fais cela, dit Annibal, tu auras réparé tes fautes, et je t'indiquerai un endroit des montagnes de la Calabre où la justice n'ira point te chercher.

Une douzaine de serments et d'imprécations que Ciccio prononça d'une voix sonore excita l'admiration des laveuses ; un murmure approbateur apprit

au pêcheur déchu qu'il venait de reconquérir par cette belle résolution l'estime dont un moment d'erreur l'avait destitué. Cependant une des ouvrières de Giovannina fit à sa maîtresse la confidence des conversations du Vomero. Giovannina courut bien vite avertir son protecteur, qui ne parut pas fort effrayé de ses révélations. Sir John, en se promenant à la *Villa-Reale*, remarqua un colosse à moitié nu qui le suivait du regard à travers la grille du jardin, dont l'entrée est interdite aux lazzaroni à cause de leur tenue peu décente. Le lendemain, dans le parc de Capo-di-Monte, il aperçut la même figure. Chaque fois qu'il sortait de chez lui pour aller dans la ville ou à la campagne, qu'il fût seul ou accompagné, il retrouvait partout ce colosse, rôdant à grande distance et faisant une mine de conspirateur, sous laquelle on démêlait l'indécision et la timidité. Ennuyé de ce manége, sir John voulut en finir. Un matin, il attira son homme dans une ruelle déserte et marcha droit à lui.

— Que me veux-tu? lui dit-il; quel est ton dessein en me suivant?

— Je cherche l'occasion de parler sans témoin à votre seigneurie, répondit Ciccio; pas autre chose.

— Eh bien! parle.

— Elle m'a fait grand tort en me dénonçant à la police, votre seigneurie. Je veux seulement me plaindre à elle de l'injure qu'elle m'a faite.

— Tu as raison. Je t'ai offensé, je te dois une ré-

paration. Attends un peu que j'ôte mon habit, nous allons boxer ensemble.

— Je ne sais ce que c'est que de boxer, Excellence.

— Quelle diable de réparation te faut-il donc? Explique-toi.

Ciccio se mit à cligner de l'œil en prenant un air fin.

— Votre seigneurie, dit-il, est richissime, générosissime, et moi je ne suis qu'un pauvret...

— J'entends : c'est de l'argent que tu demandes.

— Un pauvret, reprit Ciccio ; mais, tout pauvre que je suis, je ne voudrais pas une tache à ma réputation, fût-ce pour des montagnes d'or, fût-ce même pour six ducats.

— Va pour six ducats! je vais te les donner tout de suite.

A l'empressement de sir John, Ciccio vit bien que, s'il eût demandé une somme beaucoup plus forte, il l'aurait obtenue avec la même facilité; c'est pourquoi il recula d'un pas en posant la main sur sa poitrine, comme un homme profondément blessé.

— Je pardonne à votre seigneurie sa méprise, dit-il avec émotion, elle ne m'a pas compris : je lui disais précisément que je n'accepterais point les six ducats.

— C'est juste; tu en auras dix.

— Celui, reprit Ciccio d'une superbe voix de

basse taille, celui qui ne possède sur la terre que sa vie, sa liberté et son honneur, doit estimer son unique bien à plus haut prix !

— N'abuse pas de ma patience, dit sir John, ou tu n'auras rien. Combien te faut-il ?

— Que votre seigneurie décide elle-même, je m'en rapporte à sa généreuse inspiration.

— Avec vingt ducats seras-tu content ?

Par un effort surhumain, le lazzarone réussit à dissimuler la joie folle qui lui faisait bondir le cœur.

— Ah! dit-il avec une lippe dédaigneuse, ah! seigneur, vingt ducats pour l'honneur d'un homme!

— Mettons-en vingt-cinq, et n'en parlons plus.

— C'est bien peu, Excellence.

— Allons, je veux te satisfaire, j'irai jusqu'à trente.

— Qu'est-ce que trente ducats pour un seigneur comme vous? Daignez m'écouter, Excellence : j'ai un cousin sonneur à Nola, et qui me vendra sa place pour trente-deux ducats. Voilà le but de mes désirs.

— Je ne te marchanderai pas pour deux ducats de plus.

— Mais le prix de la charge payé, il ne me restera pas trois ducats pour acheter un habit présentable chez le fripier.

— Tu commences à m'ennuyer avec tes inventions. Je t'accorde les trois ducats pour t'équiper.

— Seigneur, il y a vingt milles d'ici à Nola, et le voiturin me demandera quatre carlins pour le voyage. Où les prendrai-je ?

— Passons encore sur les quatre carlins ; mais, si tu n'as pas fini, je supprime tout.

— Excellence, j'ai fini. La route est longue et il fait chaud. Cinq *grani* de plus me suffiront pour le *rafraîchissement* de rigueur.

— *Goddam !* s'écria sir John, tu n'auras pas les cinq *grani*. Je ne veux point donner ces cinq *grani*.

— Ne vous fâchez pas, Excellence.

— On me couperait en morceaux plutôt que de m'arracher ces cinq *grani*.

— Eh ! n'en parlons plus, Excellence. Je suis accommodant. J'aurai chaud et soif pendant le voyage, et j'arriverai malade à Nola ; mais je n'insiste pas.

Le rusé lazzarone avait compris que cette bagatelle de cinq sous de Naples allait produire l'effet de la goutte d'eau ; cependant il s'apprêtait à verser dans le vase de quoi le faire largement déborder, car sir John, n'ayant pas sur lui la somme convenue, emmena son homme à l'hôtel de la *Victoire*, et Ciccio employa le temps du trajet à ruminer une nouvelle fourberie. Jamais le pauvre diable n'avait seulement considéré le quart du trésor que le seigneur anglais déposa devant lui sur une table. Le son de l'argent et l'éclat des pièces blanches le troublèrent au point qu'il crut voir des étoiles en plein midi ; mais il sut enfermer en lui-même son

émotion, et, après avoir compté la somme de l'air le plus calme : — Votre seigneurie s'est trompée, dit-il. Je ne trouve pas là trente-cinq piastres.

— Nous n'avons point parlé de piastres, répondit l'Anglais. Il y a trente-cinq ducats et quatre *carlins* [1]. C'est à prendre ou à laisser.....

— Donc je les laisse, dit Ciccio en poussant du doigt la pile d'écus.

— Décidément, tu refuses ?

— Écoutez-moi, Excellence : mon cousin le sonneur...

— Je n'écoute rien. Qu'il soit fait comme tu l'as voulu.

Sir John reprit la somme et la mit dans son tiroir le plus tranquillement du monde.

— Ah ! s'écria Ciccio, ne m'enlevez pas cet argent, par charité. Ne me manquez pas de parole, Excellence, car j'en mourrais.

— Tais-toi, coquin, et ne mets pas ainsi ta main dans ta poche pour y chercher ton couteau, car je te brûlerais la cervelle avec ce pistolet. Allons, vite, hors d'ici !

Le seigneur anglais tira de son secrétaire un petit pistolet de voyage ; mais, avant qu'il l'eût armé, Ciccio avait disparu.

[1] La piastre vaut un cinquième de plus que le ducat.

VI.

Le plus profond désespoir qui se puisse voir sur cette terre est celui d'un lazzarone perdant par sa faute un gain qu'il pensait avoir acquis. Les mésaventures de ce genre sont fréquentes à Naples ; mais la fourberie n'y reçoit pas encore autant de leçons qu'elle en mériterait. Ciccio courut comme un fou sur le quai de la Victoire, se jeta sur les dalles, et se cogna vingt fois la tête à se fendre le crâne, en poussant des cris de rage. Lorsqu'il songeait à cette pile de pièces blanches qu'il avait eue sous les yeux et qu'une mauvaise manœuvre lui avait fait perdre, il se pâmait de douleur. Au milieu de ces syncopes, il sentit que jamais, tant que le ciel lui laisserait un souffle de vie, il ne renoncerait à ressaisir le trésor évanoui. Depuis ce moment, pas un jour ne s'écoula sans qu'il revînt d'heure en heure importuner le seigneur anglais, ou demander audience au valet de chambre à la porte de l'hôtel, comme un chien qui a perdu son maître. Peine superflue! l'insistance du méridional se brisait contre l'indifférence flegmatique de l'homme du Nord. Sir John ne voulut pas même entendre le solliciteur dévoré de remords, et, quand il apercevait de loin les yeux flamboyants du pauvre Ciccio, il détournait la tête et passait son chemin.

Pendant ce temps-là, Nino et Giovannina em-

ployaient tous leurs moments de loisir à faire les préparatifs de leur mariage. Le jour de la cérémonie était déjà fixé; sir John avait promis de conduire l'épousée et d'assister au repas dont il payait les frais. Sur ces entrefaites, le seigneur anglais donna un matin une commission à Nino; il s'agissait de porter une petite boîte de carton dans un palais du *Vico Freddo*, et de la remettre en main propre à la personne désignée sur l'adresse. Contre son ordinaire, le patron fit à son domestique tant de recommandations, que Nino comprit l'importance du message, et sa curiosité en fut éveillée. Avant d'entrer au *Vico Freddo*, il s'assit paisiblement sur une borne pour examiner le précieux paquet. Un bon Napolitain travaillé par une envie quelconque n'hésite pas à la satisfaire dès qu'il le peut. Si Pandore eût été Napolitaine, les fléaux auraient eu quelques heures plus tôt la liberté de se répandre sur la terre. Nino ne balança pas une minute. Il dénoua la simple ficelle rouge, et déroula le papier qui enveloppait la boîte, dont il souleva immédiatement le couvercle; mais un frisson lui parcourut tout le corps, lorsqu'il vit une grosse bague en or doucement posée sur le coton et surmontée d'une pierre rouge qui lançait des feux éblouissants.

— Voilà un beau rubis, dit une voix mielleuse; le possesseur de ce bijou est un homme riche.

Celui qui parlait ainsi était un jeune *signorino* vêtu d'un habit vert, gras du collet et blanc sur les

oudes, mais garni de presque tous ses boutons de uivre. Une cravate jaune en charpie, un pantalon noir festonné du bas par le temps et l'usage, des bottes trop longues et retroussées du bout comme les patins, complétaient le costume de cet élégant, que Nino reconnut pour une personne de qualité à la grâce du langage et des manières plus encore qu'à la recherche de la toilette.

— Il est cruel, poursuivit le jeune élégant, il est dur à un pauvre domestique de tenir dans ses mains une fortune et de l'aller porter à une dame qui n'en a pas besoin.

Nino, étonné d'un discours où il retrouvait exactement les pensées qui lui trottaient dans l'esprit, regarda l'inconnu avec des yeux ronds.

— A ta place, ajouta le *signorino*, je ne m'en dessaisirais pas. Bien sot est celui qui tient une proie si magnifique et la lâche.

— Comment faire pour la garder ? demanda Nino.

— Ton patron est étranger sans doute, reprit l'inconnu. Combien de temps encore doit-il passer à Naples ?

— Il part dans un mois.

— Eh bien ! tu rentreras à la maison en lui disant que tu as fait la commission. Peut-être il ne s'apercevra de rien, et s'il apprend que tu n'as point remis la bague, tu te cacheras pendant un mois. Viens. Je t'achète ce bijou ; nous le ferons estimer, et je t'en remettrai la valeur.

Le jeune *signorino* partit au pas militaire, et s'enfonça, suivi de Nino, dans les détours du vieux Naples. Ils entrèrent tous deux dans une maison de chétive apparence, et montèrent un escalier de bois. Un juif, le nez chaussé de ses lunettes, les reçut dans une chambre malpropre qui lui servait à la fois de salon et de cuisine. Après avoir échangé avec le *signorino* un regard d'intelligence, le juif prit la bague, la tourna entre ses doigts et fit mine d'essayer le métal avec la liqueur d'un petit flacon.

— Il y a pour dix carlins d'or, dit-il ensuite. Quant à la pierre, elle est fausse. En tout, cela vaut deux piastres.

— Je m'en doutais! s'écria le jeune élégant. Fort heureusement pour ce pauvre garçon, j'ai une maîtresse qui désire une bague comme celle-ci. J'ajouterai trois carlins au prix d'estimation, et il fera un marché d'or.

— Quinze carlins! dit Nino. Je croyais que ce bijou valait bien davantage. Ne disiez-vous pas que le possesseur était un homme riche?

— Assurément. Pour acheter une bague de deux piastres, il faut encore avoir une certaine aisance. Tel était le sens de mes paroles. Voici tes quinze carlins. Si l'on découvre que tu as vendu la bague, tu rendras la somme à ton patron, et tu lui diras qu'il gagne trois carlins. Bonjour, mon petit.

Le *signorino* s'empara de la bague et disparut. Nino, un peu soucieux de son marché d'or, mit les

quinze carlins dans sa poche et retourna chez son maître en préparant dans sa tête une douzaine de bons mensonges pour faire face à toutes les difficultés de la situation. Il était habile comédien. Lorsque sir John l'interrogea sur sa commission, il répondit avec une assurance et une simplicité parfaites. Le patron n'eut aucun soupçon, et Nino, se croyant déjà hors d'affaire, courut montrer à Giovannina la petite somme qu'il devait apporter dans la communauté. C'était, disait-il, le fruit de ses économies, et avec de l'ordre et du zèle il espérait augmenter encore le magot de sa femme chérie.

— Ne t'en mets pas en peine, mon mignon, lui dit Giovannina. Tu es trop beau pour travailler; c'est moi que cela regarde. Non, je ne veux point que le bien-aimé de mon cœur s'ennuie et se fatigue. Il est admirable à toi d'avoir suivi mes conseils et renoncé à ta vie vagabonde; mais à présent le sacrifice est fait, et la récompense va commencer. Apprends que j'ai encore augmenté le nombre de mes ouvrières. La fortune vient à nous. Je gagnerai cette année plus de mille ducats; nous serons heureux sans travailler beaucoup, et je te régalerai, je préparerai moi-même ton macaroni, je te servirai le chocolat, le café, le vin de Sicile. Tu porteras un chapeau de soie, une veste de velours, une culotte de nankin et des souliers qui brilleront à se mirer dedans. Le dimanche, nous irons, parés comme des seigneurs, nous promener sur des ânes

à Ischia et manger des figues d'Inde tant que nous en voudrons, et nous chanterons, nous danserons des tarentelles à tomber comme morts sur le gazon, et nous nous dirons du matin au soir que nous nous aimons. Oh! bénie soit la madone qui nous aura fait une si bonne vie!

Elle en aurait dit ainsi jusqu'au lendemain, la belle Giovannina, tant elle avait de joie dans le cœur. Les idées se pressaient dans sa jolie tête comme des enfants avides de plaisir à la porte du théâtre de Polichinelle. Nino, tout brûlant d'amour, la dévorait des yeux, et il attendait qu'elle reprît haleine pour saisir la parole à son tour; mais la figure froide et sévère du seigneur anglais entra d'un pas roide et solennel comme la statue au souper de don Juan. Pour que sir John vînt chercher son serviteur à la *Conciaria*, il fallait qu'il eût à l'entretenir de quelque affaire sérieuse et pressée. En effet, l'Anglais toucha du bout de sa canne l'épaule de Nino et lui dit : — A qui as-tu remis la boîte que je t'avais chargé de porter au *Vico Freddo*?

— A la femme de chambre, répondit Nino sans hésiter.

— Tu as eu tort, puisque je t'avais ordonné de la remettre à la signora elle-même.

— Excellence, la signora était sortie. Hélas! qu'est-il donc arrivé? Pourvu, mon Dieu, que la boîte n'ait pas été volée!

— Elle l'a été, mais par toi-même.

— *Ahi!* s'écria Giovannina, voilà notre mariage manqué, car je n'épouserai pas un voleur et un fourbe. Si tu as dérobé cette boite, si tu as trompé indignement notre bienfaiteur et notre ami, je romps avec toi, Nino, je te chasse de ma présence. J'arracherais plutôt mon faible cœur avec mes ongles que de le donner à un ingrat, à un homme souillé d'une action infâme.

— Rassure-toi, ô ma chère fiancée, dit Nino avec la majesté d'Hippolyte au pied du trône de son père, ne crains rien ; ton époux est digne de toi. Et vous, très-cher seigneur, ne m'accusez pas ainsi sans m'entendre. Par le ciel qui nous éclaire, je vous jure que je suis innocent. Pour vous prouver ma bonne foi, je me déclare responsable de l'objet perdu ; j'en rembourserai la valeur sur mes gages et mes économies, s'il n'est point retrouvé. Combien avez-vous payé ce cadeau, car je devine aisément que c'était quelque bijou ?

— Cent vingt ducats, répondit sir John.

— Tant que cela ! murmura Nino en changeant de visage.

— Tout autant, reprit l'Anglais ; mais qu'importe la valeur de la bague? Quand tu pourrais la payer, ce qui est impossible, je ne voudrais pas de ton argent. Mon voleur sera puni, quel qu'il soit. Je le ferai mettre aux galères. Tu dis que tu as remis la boite à la femme de chambre. Nous allons tirer

cela au clair dans un moment. Suis-moi, et monte derrière mon carrosse.

Nino marcha résolûment jusqu'à la rue. Il ouvrit la portière et baissa le marche pied avec son empressement accoutumé. D'une voix haute et ferme, il transmit au cocher l'ordre de conduire le patron au *Vico Freddo*, et, quoiqu'il fût au bord d'un abîme, il soutint son personnage d'innocent offensé avec tant d'aplomb, que le seigneur anglais ne savait plus qu'en penser; mais, une fois derrière le carrosse et livré à ses réflexions, Nino perdit courage; la perspective d'une confrontation qui allait infailliblement faire tomber son masque changeait son audace en accablement. Chaque tour de roue le rapprochait du fatal dénoûment. Enfin, quand le carrosse entra dans le *Vico Freddo*, la comédie n'étant plus possible, l'acteur déserta la scène. Le cocher fut obligé de descendre de son siége pour ouvrir la portière.

— Où donc est mon domestique? demanda l'Anglais.

— *Scampato*, répondit le cocher.

Il avait décampé en effet, et courait à travers les rues, comme si toute la police du royaume eût été à ses trousses.

VII

Giovannina pleura comme une Madeleine, lors-

qu'elle apprit l'équipée de Nino et la fuite honteuse qui avait terminé ses fanfaronnades de vertu ; mais, quand elle eut bien maudit le coupable et versé un torrent de larmes, elle sentit, avec un redoublement de douleur, qu'au fond, malgré les fautes, les mensonges et l'ingratitude de Nino, elle aimait de toute son âme un voleur. Les filles du Midi n'éprouvent pas au même degré que les Françaises le besoin d'estimer l'objet de leur tendresse ; une fois que la passion s'est allumée dans leur cœur, elle ne s'y éteint pas pour un délit de plus ou de moins. L'estime est une opération du jugement et non du cœur. Giovannina eut encore plus de pitié que d'indignation en songeant que son amant méritait les galères. Elle voulut lui épargner cette punition terrible, et porta bien vite au seigneur anglais cent vingt ducats en le priant de n'exercer aucune poursuite. Sir John était fort animé contre son serviteur infidèle. Cependant la générosité de sa protégée le piqua d'émulation. Il refusa l'argent et promit de ne point faire la déclaration du vol commis à son préjudice. Après cette heureuse négociation, Giovannina, poussée sans le savoir par ces instincts antiques dont on trouve tant de restes curieux à Naples, voulut consulter les augures. A défaut de la sibylle de Cumes, dont la caverne était déserte, elle eut recours à une tireuse de cartes pour répandre un peu de lumière sur les ténèbres affreuses qui enveloppaient sa situation présente et son avenir.

La cartomancie, et généralement toutes les industries fondées sur la superstition, sont en grande faveur dans les Deux-Siciles. Avec la finesse, l'art inventif et l'esprit qui s'y dépensent en magie blanche, on ferait un cours de diplomatie. Dans l'antichambre de la tireuse de cartes, il y avait plus de monde qu'à la porte d'un docteur en droit. Parmi les personnes qui attendaient leur tour, Giovannina reconnut Bérénice. Sur le terrain neutre de la divination, les deux rivales s'approchèrent l'une de l'autre et se saluèrent avec courtoisie, comme si la sainteté du lieu leur eût fait un devoir d'oublier pour un moment leur ancienne querelle. Bérénice déclara qu'elle était guérie de son amour pour Nino et qu'elle espérait recevoir des cartes quelque avis sur ses relations embrouillées avec le rusé Ciccio. Dès lors, tout sujet de rancune étant évanoui, les deux jeunes filles se donnèrent la main et firent la partie de consulter ensemble la sorcière.

C'était une personne renommée pour sa science que la vieille tireuse de cartes, et par conséquent une fine mouche. Sous le prétexte de préparer son jeu, elle observa les physionomies de ses deux jeunes pratiques, où il était facile d'étudier les nuances de leurs caractères. A leur jeunesse et à leur beauté, on voyait bien que l'amour leur devait donner plus de tablature que l'ambition. La violence naturelle de Bérénice et les bons instincts de

Giovannina se démêlaient dans les regards, les gestes et l'accent de la voix. La simplicité, l'ingénuité, l'incontinence de langue vinrent encore en aide à la devineresse, qui n'eut pas grand'peine à faire jaser deux filles crédules et sans défiance. Elle leur arracha, sans avoir l'air de les interroger, les premiers renseignements dont elle avait besoin; mais outre ces indices, que tout le monde pouvait saisir, elle en découvrit apparemment d'autres plus secrets; la science des cartes lui ouvrit peut-être quelque voie mystérieuse et cachée par où elle pénétra jusque dans les entrailles de son sujet et en fit jaillir des vérités qu'on ne lui demandait pas.

Les cartes napolitaines sont au nombre de quarante. Les quatre *couleurs* sont les *épées*, les *bâtons*, les *médailles* et les *vases*, et dans chaque couleur il y a trois figures: le roi, le chevalier et le valet. Les autres cartes se divisent comme dans le jeu français, depuis l'as jusqu'au sept, qui est la plus forte carte au-dessous des figures. On ne s'étonnera pas que la devineresse, après avoir étalé le jeu, ait aperçu tout de suite sur la table deux jeunes gens amoureux de deux jeunes filles. Les *bâtons* annonçaient quantité d'incidents, de difficultés et de traverses; du fond des *vases* sortaient la jalousie, les brouilles, la guerre; l'as des *épées* vint révéler une tentative de meurtre, qui fort heureusement n'était point suivie d'effet, parce que l'épée se trouvait renversée. Suivant l'usage, le roi des monnaies ne

manqua pas d'arriver pour jouer le rôle obligé du généreux seigneur qui voulait du bien aux jeunes filles, et leur en aurait fait sans différer, s'il n'eût été empêché dans ses bons desseins par les fautes des amoureux imprudents et remplis de défauts. La sorcière promit à Giovannina qu'elle se marierait bientôt, et qu'elle filerait des jours d'or et de soie, pourvu qu'elle se gardât bien des caprices, des boutades et des paroles aigres dont les filles de Naples ne sont point assez ménagères.

— Et moi, dit Bérénice, est-ce que vous ne m'annoncerez pas aussi le mariage? Je ne demande pas les jours d'or et de soie, mais le mariage; ne le voyez-vous pas? Hélas ! c'est moi qui ne me suis point assez gardée des paroles aigres. Par des boutades et des injures, j'ai follement éloigné le traître qui emporte mon honneur.

A ces questions mêlées de soupirs, la sorcière parut tout à coup illuminée. — O Proserpine ! dit-elle, que vois-je? Que vient faire ici le double vase? Me serais-je trompée? Cette carte est celle des naissances... Ah! sainte Vierge! un enfant, un pauvre enfant! Et point de mariage!

Bérénice, en proie à une agitation visible, appuya ses coudes sur la table et prit son front à deux mains.

— Non, je ne me trompe pas, poursuivit aussitôt la devineresse. Le voilà le pauvre petit être, source lamentable et chérie du désespoir de sa mère. Pas

un homme auprès de son berceau ! Point de cris d'allégresse dans la maison où il recevra le jour, et déjà, déjà s'amasse dans le sein qui le porte un orage de pleurs et de sanglots. — Mais quelle est cette maison de superbe apparence? La belle façade, les vastes bâtiments ! Qui sont ces anges de bonté en robes noires? A côté d'une église est situé ce palais. On y remarque une large porte, et tout auprès une espèce de lucarne...

— Jamais ! s'écria Bérénice, jamais, tant que sa mère vivra, le pauvre enfant ne sera jeté dans la *buca*.

Deux larmes cherchaient à glisser sous les cils blonds de Giovannina.

— Elle est trouvée! dit la sorcière; elle est trouvée, l'âme bonne, l'amie sincère et généreuse. C'est elle qui sauvera la pauvre fille qu'un moment de faiblesse a perdue. Cette carte la désigne aussi clairement que si on y lisait son nom gravé en toutes lettres au lieu de ces mots : *Regia interessata*; saluons l'*as couronné*, la carte des belles actions, des chances inespérées, des coups du ciel et des mains secourables.

— Cela est merveilleux ! s'écria Giovannina. Les cartes ont annoncé tout ce qui se passait dans mon cœur. Oui, je te soutiendrai, je te défendrai, pauvre Bérénice. Tu trouveras chez moi du travail pour gagner ta vie, des secours, des soins, une amie dévouée qui essuiera tes larmes. Oh ! que je suis contente d'avoir su faire fortune ! Va, tu ne man-

queras de rien dans ma maison. Je te donnerai une robe plus belle que la mienne, et, quand ton lâche amant te verra heureuse sans lui, je gage qu'il te viendra demander sa part de ton bonheur; mais, s'il ne vient pas, je l'irai chercher moi-même, et je l'amènerai à tes pieds, ou, s'il refuse de me suivre, je lui donnerai trente paires de soufflets.

Bérénice jeta ses bras au cou de Giovannina, et les deux amies s'embrassèrent en pleurant.

— Attention! dit la sorcière. Voici des cartes importantes: elles recommandent la prudence et la modération. Le pêcheurs de Chiaia sont vains et légers; ils font gloire, comme d'un chef-d'œuvre, d'avoir tiré d'une jolie fille ce qu'ils voulaient, et ils lui montrent ensuite un visage plus hautain que s'ils portaient moustaches. Le roi des *bâtons* s'avance, tenant le rameau de la paix. Écoutez ses avis: « Filez doux avec l'amant vainqueur, filles impatientes; il ne vous sied point de crier et de gronder. Et vous, filles courtisées, ne soyez point trop fières; réconciliez-vous avec vos amants, passez sur les défauts dont ils sont cousus. Mariez-vous d'abord, mariez-vous sans différer; mariez-vous, et, quand ce sera fait, si vos époux sont querelleurs, jaloux, libertins et paresseux, c'est alors que vous pourrez leur administrer des soufflets. Ne les ménagez pas; tapez ferme, comme sur des ânes. » Ainsi s'exprime le roi des *bâtons*. Allez, mes enfants, et mettez à profit ses sages conseils.

Quand une Napolitaine se mêle d'être généreuse, ce qui est rare, elle y met autant d'emportement et de vigueur que dans la haine et la cruauté. Giovannina ne voulut pas attendre au lendemain pour obéir aux mouvements de son cœur. Elle conduisit chez elle Bérénice, lui donna une chambre dans sa maison et le commandement d'une escouade d'ouvrières, avec des appointements fixes et le couvert à sa table. Elle lui prodigua les consolations et les caresses avec cette effusion passionnée qui prête à l'amitié des Italiens une grâce toute particulière. L'établissement de la maîtresse blanchisseuse était dans l'état le plus prospère. L'ouvrage y arrivait de tous côtés, et par conséquent aussi les écus. Dès qu'on sut dans le quartier de la *Conciaria* que le mariage de la belle Giovannina était rompu, les prétendants accoururent en foule. Parmi eux, il y avait des partis assez riches, et même un militaire de bonne mine dont le sabre faisait un bruit imposant ; mais Giovannina se penchait à l'oreille de Bérénice pour lui dire tout bas : — Quelle heureuse inspiration nous avons eue en allant consulter la tireuse de cartes ! Sans elle, j'écouterais peut-être ces galants. N'oublions pas les avis du roi des *bâtons*. Quand nos amants reviendront, soyons indulgentes ; pardonnons-leur d'abord les mensonges, les vols et les fautes, et puis nous les corrigerons après cela comme des enfants.

Nino eut le cœur déchiré par les remords, lors-

qu'il apprit que les jeunes gens se disputaient la main de sa maîtresse. Du moins il ne voulut pas se laisser vaincre par ses rivaux sans avoir tenté une protestation. A l'heure où les rues de Naples appartiennent aux viveurs nocturnes, aux amoureux et aux chanteurs, population nombreuse, mais plus calme que celle de jour, Nino emprunta une vieille guitare à un marchand de contre-marques du théâtre des *Pupi*, qui était de ses amis, et il se rendit à la *Conciaria*, sous les fenêtres de sa belle. Après avoir un peu gratté sa guitare, il chanta, sur un air populaire et d'une jolie voix de ténor, les couplets suivants :

Ma Giovannina me méprise :
Je suis voleur et paresseux.
J'ai des bottes, une chemise,
Et pourtant je vis comme un gueux.

Giovannina, sois pitoyable ;
J'ai menti comme un charlatan ;
Mais, au fond, je suis un bon diable.
J'ai volé ! mais je t'aime tant !

Veux-tu donc épouser un Suisse
De la garde de Ferdinand,
Ficelé comme une saucisse
Dans un habit couleur de sang ?

Ah ! si j'avais plus de courage,
Tu causerais de bien grands maux.
Quel épouvantable carnage
Je ferais de tous mes rivaux !

Mais ne nous rendons pas malade

A pleurer ainsi dans la nuit;
Allons boire une limonade
Et soupirer dans un bon lit.

Selon l'usage, Nino passa tour à tour et brusquement du pathétique au badinage, des pleurs à la rodomontade, et de l'humilité la plus profonde à l'ironie, en variant le mode de chaque couplet. Quelque désespéré que soit un amant napolitain, il accorde une petite part à la plaisanterie dans ses chansons, comme un correctif habile aux prières et aux soupirs. C'est une ruse de guerre à l'adresse des beautés orgueilleuses, et le succès en perpétue la tradition. Tant que Nino resta dans le mode plaintif et mélancolique, rien ne bougea; mais, quand il eut chanté le dernier couplet d'un ton comique, la fenêtre s'ouvrit tout doucement, et le musicien entendit un *pst!* qui le rappelait, car il feignait déjà de s'éloigner.

— Petit audacieux, petit mauvais sujet, lui dit la jeune fille, il faut que tu sois bien persuadé de ma faiblesse pour oser encore me parler de ton amour et faire ainsi le plaisant. Ne manque pas de te trouver demain, à *vingt-trois heures*, sur le quai de la Victoire; tu sauras à quelle condition je mets le pardon que tu demandes.

VIII

Sir John avait invité à dîner trois Anglais qui passaient à Naples. Le repas était copieux ce jour-là, et les servantes de la *Victoire* se suivaient apportant de la cuisine une quantité de grands plats fumants. Le sommelier servit tant de Marsala, que tout à coup les seigneurs anglais devinrent rouges comme des coquelicots. On sortit de table à vingt-trois heures d'Italie, c'est-à-dire une heure avant le coucher du soleil. Une brise tiède et parfumée embaumait l'air, et la face de la pleine lune, rubiconde comme celles des seigneurs étrangers, commençait à paraître entre les mamelons noirs du Vésuve. Sir John et ses trois invités, les jambes écartées, les reins cambrés pour donner plus de développement à l'abdomen, marchaient de front, le cigare à la bouche, sans dire mot et d'un pas très-lent; ils ne mirent pas moins d'un petit quart d'heure à traverser la place de la Victoire, et ils venaient d'exécuter une volte-face, lorsqu'ils furent abordés par une jolie fille dont les jupes s'entendaient à vingt pas de distance, tant elle marchait vivement. Cette jeunesse s'arrêta en face de sir John.

— Très-cher seigneur, lui dit-elle, il faut pourtant une fin au supplice que j'endure. Nino s'est conduit avec vous comme un ingrat et un voleur.

Jugez de mes tourments par ce seul mot : je l'aime. Je ne puis me défendre de l'aimer, et je me connais : je n'y résisterai pas. J'épouserai un ingrat et un voleur ; cela est aussi sûr que l'existence du bon Dieu. Eh bien donc ! puisque c'est une chose certaine, je cherche dans ma tête une excuse à mon amour, et je sens que si vous pardonniez à Nino, s'il trouvait un moyen de vous arracher un sourire, un mot bienveillant, un signe qui ressemble tant soit peu à un pardon, je serais tirée de ma peine, car ce sera un amer chagrin pour moi, un dépit à en pleurer tout le jour de mes noces, si je me marie sans votre bénédiction.

— Vous aurez ma bénédiction, dit sir John, et Nino s'en passera bien, s'il vous épouse.

— Non, cher seigneur ; il ne peut s'en passer. Je ne le souffrirai point. Allons, petit malheureux ! viens ici et trouve un moyen de toucher ce clément seigneur que tu as offensé par tes fautes et tes sottises.

Nino, caché derrière Giovannina, parut la tête basse, le regard en dessous, les bras pendants.

— *Pauvre moi !* dit-il en pleurant, que puis-je imaginer pour témoigner mon repentir ? Pécheur que je suis, d'avoir volé un patron si magnifique et si humain, qui m'avait donné des bottes ! Je n'ose plus les porter depuis mon crime, et je marcherai pieds nus toute ma vie par pénitence.

Les trois Anglais, qui n'entendaient pas le Na-

politain, demandèrent à leur ami de quoi il s'agissait.

— Ce drôle a été mon domestique, dit sir John, et je l'ai chassé pour des motifs graves. Poursuivons notre promenade.

Et les quatre Anglais alignés de front s'avancèrent bien lentement, poussant la fumée de leurs cigares avec un sang-froid désolant, tandis que Giovannina et Nino marchaient devant eux à reculons, et parlaient tous deux à la fois.

— Puisque tu ne sais pas exprimer ton repentir, disait la jeune fille, puisque tu ne trouves pas dans ton cœur vicieux une parole honnête et touchante pour émouvoir la pitié de mon protecteur, petit monstre d'ingratitude, je différerai notre mariage d'un mois encore.

— *Ahimè !* dit Nino, je suis perdu; je n'ai plus qu'à me noyer. O puissant seigneur, vous de qui dépend mon bonheur, entendez ce qu'elle dit; ayez compassion d'un amant au désespoir.

Le visage de sir John demeurait impassible, comme s'il eût été de marbre. L'état de plénitude des quatre étrangers n'échappa point au coup d'œil prompt du petit Nino. A travers ses lamentations, une voix secrète et confuse lui disait que ce silence et cette immobilité déguisaient une sorte d'abrutissement passager dont un homme habile devait tirer parti. Il n'avait dans l'estomac qu'un verre d'eau de la fontaine du *Lion*, le pauvre garçon, et il

se sentit tout à coup supérieur à ces automates engourdis par la bonne chère et le vin. Si la dignité du caractère répondait à l'intelligence, à l'esprit, aux instincts civilisés, au sentiment du beau chez le lazzarone, Naples serait la première ville du monde. Avec cette espèce de seconde vue qui révèle au méridional l'heure critique de sa fortune et l'instant propice des coups de théâtre et des artifices oratoires, Nino comprit que c'était peine inutile de vouloir toucher des hommes de pierre, et qu'il fallait plutôt les divertir ou les étonner. Sans discontinuer ses prières, il se mit à faire mille gambades extravagantes. Comme dans sa chanson nocturne, il mêla l'élément bouffon au lamentable avec des contrastes frappants. Sir John fronça d'abord les sourcils.

— Va-t'en au diable ! dit-il d'un ton sévère.

Nino n'en dansa que plus fort, en exécutant une saltarelle comique et suppliante d'un art et d'un charme incontestables. Il imitait le bruit des castagnettes en faisant claquer ses doigts. Ses bras élevés en demi-cercle au-dessus de sa tête semblaient porter une corbeille de fleurs, et ses pieds nus d'une forme admirable se cherchaient, se chassaient l'un l'autre si rapidement, qu'on avait peine à les suivre du regard.

— Il danse légèrement, dit un des Anglais.

— Vraiment légèrement, dit un autre.

L'heureux effet des exercices sur l'esprit des

quatre seigneurs étrangers était visible. Nino, encouragé, bondit comme un chevreuil, se laissa retomber sur les mains et marcha les jambes en l'air.

— Cela est prodigieux! reprit un Anglais.

— Vraiment prodigieux!

Cependant Nino partit en faisant la *roue* des mains et des pieds. Il enfila comme un trait la porte de l'hôtel, et revint portant une chaise en équilibre sur son front. Avec le mauvais goût qui les distingue, les étrangers applaudirent, parmi ces exercices, le plus vulgaire et le moins gracieux.

— Vous savez le napolitain? dit un des Anglais à sir John. Priez donc ce garçon de faire encore la *roue*. J'aime beaucoup la *roue*.

Sir John transmit au petit jongleur la prière du *gentleman*.

— Très-joli! en vérité très-joli! répétèrent les quatre étrangers. A présent, voyons le tour de la chaise.

Nino recommença les danses et fit sauter la chaise en équilibre d'une main sur l'autre. Un des seigneurs anglais, dans un accès d'enthousiasme, prit une piastre et la jeta au jongleur, qui la saisit au vol sans interrompre la représentation. Les trois autres seigneurs voulurent aussitôt jeter des piastres. Nino n'en manqua pas une.

— Assez! cria sir John en riant, assez, petit drôle! Je te pardonne, et je te permets d'épouser Giovannina.

— Votre seigneurie daignera honorer mes noces de sa présence? demanda Nino.

— Volontiers, à condition que tu feras *la roue*.

— Tant que votre seigneurie le souhaitera, et vive la joie!

D'un groupe d'hommes du peuple et de servantes qui regardaient avec de grands éclats de rire les tours d'adresse de Nino sortit un colosse presque nu; il s'avança au pas de course en faisant sonner les dalles sous ses talons. C'était le robuste Ciccio. Il paraissait en proie à une exaltation étrange.

— Que je meure, dit-il, si votre Excellence ne me rend pas ses bonnes grâces! A tous péchés miséricorde! Je ne suis point un voleur comme Nino. Si je n'obtiens point mon pardon, je vais briser en pièces ce *guaglione*; je vais le manger tout vivant. Et d'abord, assieds-toi sur cette chaise, mon petit, afin que je montre aux seigneurs étrangers la vigueur de mon poignet.

Ciccio prit la chaise par derrière d'une seule main, et, soulevant Nino à bras tendu, il le porta en chantant une marche triomphale. Devant la porte de l'hôtel était un banc de pierre. Ciccio y courut de l'air d'un *Orlando furioso*, saisit la pierre par une des extrémités et la mit debout avec des attitudes et des jeux de muscles à faire envie à l'*Hercule Farnèse*. Les quatre Anglais se tenaient les flancs de plaisir. Des exclamations peu mélodieuses s'échappaient de leurs lèvres, et finalement ils décer-

nèrent à l'athlète des applaudissements qu'assurément la *prima donna* de San-Carlo n'aurait point obtenus d'eux, malgré tout son talent.

— Il n'y a pas moyen de tenir rigueur contre ces gens-là, dit sir John. Après le voleur, il faut absoudre le meurtrier.

— Mes victimes sont en bonne santé, puisqu'on les marie, répondit Ciccio. Et mes trente-cinq ducats, Excellence ?

— Viens avec moi, je te les compterai.

— Un moment ! dit Giovannina. Ciccio a obtenu le pardon de ses fautes par la force, comme Nino par la souplesse ; mais il a des devoirs à remplir. S'il ne s'engage à épouser Bérénice, je m'oppose au payement des trente-cinq ducats.

— Quoi ! s'écria Ciccio, elle ne me déteste donc point ? Son mépris, ses injures, ses reproches, que sont-ils devenus ? Si je l'eusse écoutée, Bérénice m'aurait envoyé aux galères par un chemin plus droit que celui de la *Petrara*.

— Tout cela est de l'histoire ancienne, reprit Giovannina. Quand je dis que tu as des devoirs à remplir, tu m'entends assez. Point de femme, point de ducats ! Et tu vas t'engager par un serment bon et valable devant témoins.

Il promit et jura tout ce qu'on voulut, le fourbe Ciccio, car pour trente-cinq ducats il eût renié les saints, les vierges et les martyrs ; mais, quand il tint l'argent, il partit pour Salerne et n'en revint

qu'après avoir mangé la somme entière en mauvaise compagnie. Pendant son absence, Nino et Giovannina se marièrent. L'épousée dans ses atours était si belle que les bonnes gens restaient comme en extase sur son passage. Sir John assista au dîner, but à la santé des époux et leur fit un cadeau; après quoi il quitta Naples pour aller chercher des rhumes et des infirmités dans le pays des brouillards. Ciccio, alléché par les brillantes affaires de l'établissement de la *Conciaria*, par l'argent qu'on y gagnait et les vastes plats de macaroni qu'on y vidait, vint de lui-même se prosterner devant Bérénice et implorer sa grâce. Il se maria et reçut tant de soufflets qu'il se corrigea, sinon de la fourberie, au moins de son humeur inconstante et vagabonde; il ne quitta plus la maison et devint un mari docile et fidèle.

La prédiction de la tireuse de cartes ne se trouva pas accomplie à la rigueur, puisque l'enfant de Bérénice ne vint pas au monde dans la solitude et l'abandon, et que sa naissance fut, au contraire, célébrée par des cris d'allégresse et des festins homériques; mais la foi de la jeune mère et son respect pour la cartomancie n'en souffrirent aucune atteinte. Bérénice, animée par l'exemple de son amie, devint bientôt une blanchisseuse preste et soigneuse. Les deux ménages vécurent en parfaite intelligence, grâce à l'accord des deux femmes et à la méthode qu'elles avaient apprise du roi des

bâtons. Tandis que ces dames travaillaient sans relâche, leurs époux jouaient ensemble à la *bazzica*, se trichaient aux cartes réciproquement, et mangeaient du matin au soir. Il n'y a point de place pour des cavaliers servants ou des *sigisbés* autour des femmes laborieuses; quand les deux maris s'avisèrent de se déranger ou de faire les jaloux, ils furent menés le bâton haut et ne recommencèrent plus. Au bout de trois ans, il y avait déjà six enfants dans la maison, tous beaux, joufflus et vivaces. Les filles seront habituées de bonne heure au travail, et les garçons promettent d'être voleurs et paresseux comme leurs pères.

Peut-être encore aujourd'hui, lorsque Ciccio, le chapeau de soie sur la tête, les mains dans ses poches, se promène en manches de chemise, d'un air indolent, devant les boutiques d'orfévrerie de Tolède, les guides et domestiques de place le montrent aux étrangers en leur disant avec mystère : — Observez cet homme terrible, Excellence; c'est un ancien lazzarone qui a fait fortune. Il a vécu de châtaignes, bu de l'eau des montagnes et couché dans les bois pour avoir assassiné ses rivaux en amour. — Mais la vérité est que Ciccio ne fit et ne fera jamais de mal à personne.

IV

LE BONACCHINO

I

Quand on voyage dans les pays méridionaux, il faut être bon compagnon, prendre sans colère les petites contrariétés, se résigner à faire souvent mauvaise chère, rire des fourberies, se consoler d'être volé à chaque pas en observant des traits de caractère, et se débattre comme on peut contre les inconvénients d'un climat qui offre tant d'avantages. Pendant l'hiver que j'ai passé à Naples, j'avais résolu de ne m'irriter de rien. Ma constance ne fut ébranlée ni par la négligence des domestiques, ni par les tours pendables des aubergistes, ni par la malpropreté de la ville entière, ni par la cuisine nauséabonde, ni par le vin âcre corrigé avec de l'eau trouble, et, lorsqu'en rentrant le soir je ne trouvais dans mes bas que quinze ou vingt puces, je me félicitais de mon bonheur.

Une seule chose a failli plusieurs fois triompher de ma patience : c'est l'obstination de quelques habitants du pays à nier, par un amour-propre mal

placé, l'existence même des fléaux dont j'avais la magnanimité de ne pas me plaindre. Vit-on jamais un Parisien nier le froid, la neige, la boue de Paris? Quand on gémit, chez nous, de l'obscurité ou de l'inconstance du ciel, nous vit-on jamais prendre fait et cause pour le brouillard et les giboulées? A Naples, ce n'est point assez que l'étranger accepte avec résignation toute sorte de calamités : il lui faudrait, pour ne mécontenter personne, admirer une carafe où nagent des têtards, ne parler qu'avec respect d'une punaise ou d'un scorpion, et ne pas sourciller quand même il trouverait une tarentule dans la salade.

Je ne saurais dire quels étranges ragoûts me furent servis dans ce pays où Lucullus eut jadis une si bonne table, combien de fois on m'offrit à déjeuner des œufs qui sentaient le ver à soie et du café au lait de chèvre, combien de fois, étant assis depuis un quart d'heure à l'orchestre de San-Carlo et pensant me régaler de musique, je fus troublé dans ma quiétude par des démangeaisons aux jambes et obligé de courir chez moi changer de linge et d'habits. Si les jardins d'Armide eussent été peuplés comme les théâtres, les hôtels et les endroits publics de Naples, Renaud n'aurait pas attendu l'arrivée d'Ubalde pour briser ses chaînes de rose et s'enfuir au galop bien loin de son enchanteresse.

Un matin, je sommeillais à demi, le nez dans

la ruelle, quand un mille-pieds gigantesque, passant sur le mur à deux pouces de mon visage, me fit sauter hors du lit. En cherchant mes pantoufles, j'aperçus au milieu de la chambre une espèce de petit lézard à courte queue d'une forme hideuse. Je tombais de Carybde en Scylla. Ce monstre, que je ne connaissais point encore, ouvrit la gueule d'un air menaçant; nous nous regardâmes tous deux avec des yeux ronds, et cette vilaine bête exécuta sa retraite en se glissant sous la porte sans précipitation et sans frayeur, selon l'habitude des animaux venimeux. Je me dépêchai d'ouvrir mes rideaux et mes volets. Cette opération porta le trouble dans un conciliabule de coléoptères semblables à de gros hannetons noirs qui s'éparpillèrent en courant avec une vivacité fantastique. Lorsque je parlai à mon hôtesse de ces rencontres désagréables, elle me répondit de l'air le plus gracieux: — *Segno di primavera e di bella giornata*; c'est le signe du printemps et d'un beau jour.

En France, nous nous contentons des violettes; mais comme à Naples cette gentille fleur s'était prodiguée pendant tout l'hiver, il était juste que le printemps se manifestât par d'autres signes. L'idée de partager ma chambre avec tout ce monde nocturne me souriait médiocrement. J'envoyai chercher mon passeport à la police, et je m'embarquai à cinq heures du soir dans le bateau à vapeur de Messine, un peu agité d'une résolution si brusque

et rêvant aux bons amis que je laissais dans cette ville séduisante, où un long séjour pendant mes quartiers d'hiver m'avait créé de douces habitudes. Heureusement il y a dans tout départ un attrait de l'inconnu, un charme aventureux, un sentiment d'indépendance qui triomphent des regrets, et au bout d'une heure vous vous demandez ce qui pouvait vous retenir. — Salut à la Sicile! Tes insectes, ô Taormine, ne le cèdent en rien à ceux de Naples!

Après avoir employé un mois à parcourir, non sans fatigue, le penchant de l'Etna et le littoral de Messine à Syracuse, je m'étais installé pour quelque temps à Palerme, où je me reposais, comme Annibal à Capoue, dans de véritables délices. Pour un demi-ducat, on me servait à l'hôtel de *l'Europe* des festins de Sardanapale et des vins exquis. Un jour, mon voisin de table, le seigneur Vincenzo, qui était Napolitain, ne faisait que murmurer entre ses dents contre le prix exorbitant du dîner, contre les mets, contre la qualité du vin, et il n'eut point de cesse qu'on ne lui eût donné la potion noire comme de l'encre à laquelle son palais était accoutumé. Il me proposa de me conduire dans une *piccola locanda* où l'on mangeait beaucoup mieux, disait-il, et pour moins d'argent; mais je connaissais son faible pour les gargotes, et je refusai.

Le soir du même jour, je me promenais dans les rues de Palerme avec un Français, M. A. R., grand voyageur et fort épris de la Sicile. C'était en mai

1843. Il y avait dans l'air je ne sais quoi d'enivrant. La brise de mer chuchotait dans le feuillage des chênes verts et des tulipiers de la promenade publique. La lune se levait derrière le cap Zaferano, qui ressemblait à un grand sphinx baignant ses pieds dans la Méditerranée. La cloche de la cathédrale appelait les fidèles au *Salut* avec des sons doux et veloutés. Nous ne disions mot, mon compagnon et moi; nous humions le zéphyr en soupirant, comme si tant de bien-être eût été un excès pour nos constitutions de Parisiens. Devant la magnifique fontaine de Garoffello, notre voisin le Napolitain vint nous rejoindre. Par un travers d'esprit assez commun en Italie, cet original crut voir dans notre enthousiasme pour les délices de Palerme un affront à sa ville natale, et il se mit à tourner sa malice contre tout ce que nous admirions avec un parti pris de taquinerie et de dénigrement qui m'échauffa les oreilles. Je trempai le bout de ma canne dans le bassin de la fontaine, et je lui dis :

— Seigneur Vincenzo, laissons à chaque pays ses beautés et priviléges. Sans chercher bien loin, voici un agrément dont la privation se fait sentir à Naples. Des gerbes d'eau comme celles-ci ne seraient pas de trop sur votre place du *Castello*.

— Qu'importe une fontaine ! dit le seigneur Vincenzo d'un air dédaigneux. L'eau de nos citernes est la meilleure du monde.

— Elle est si précieuse, répondis-je, qu'il faut la

ménager, sous peine de boire bientôt de l'excellente vase. Il est vrai qu'on se lave peu à Naples, qu'on n'y prend pas de bains, et qu'on n'arrose jamais les rues; mais je préfère la prodigalité des fontaines de Palerme à une si sage économie.

— Je proteste contre cette critique téméraire, s'écria don Vincenzo piqué au vif. Vous oubliez l'eau de Carmignano, qui est apportée dans un quartier de Naples par l'aqueduc de Caserte. Cela touche à l'histoire du pays, qu'apparemment vous ne connaissez pas. Apprenez qu'après la mort de Masaniello, l'armée de don Juan d'Autriche s'empara de la ville par cet aqueduc, et c'est ainsi que Naples est retombé sous la domination de l'Espagne.

— Doucement, répondis-je; ne vous emportez pas. Le vieux quartier qui reçoit l'eau de Carmignano est fort éloigné de la ville neuve, et ne contient pas plus de fontaines que les autres. Il n'y a pas un seul ruisseau d'eau vive sur vos dalles brûlantes, où l'on voit remuer la vermine. Quant au fait historique que vous citez, il ne faut pas l'embellir. Lorsque vous dites que l'armée espagnole s'empara de la ville, on pourrait croire que ce fut à la suite d'un combat. Or, la vérité est que les lazzaroni eux-mêmes introduisirent les troupes de don Juan dans la place, non-seulement par le conduit dont vous parlez, mais encore par la porte d'Albe, qu'ils étaient chargés de défendre. Voilà,

seigneur Vincenzo, comment votre indépendance vous fut ravie.

Un Sicilien d'une figure énergique et belle écoutait notre conversation, nonchalamment appuyé sur la margelle de la fontaine. Cet homme avait un dos et des jambes à soutenir le monde, comme Atlas. Il était en manches de chemise et portait sa veste de velours vert pliée sur l'épaule gauche, comme un mantelet espagnol, avec la grâce d'un grand seigneur. Il m'encourageait par des regards à la dérobée, et semblait craindre de voir l'avantage rester à mon contradicteur. L'allusion au fait d'armes peu glorieux des lazzaroni lui fit un sensible plaisir.

— C'est toi, Domenico! lui dit le Napolitain; viens-tu ici pour me narguer? Va-t'en au *Borgo* avec tes pareils.

Le Sicilien, comme s'il n'eût pas entendu, tira paisiblement de sa poche une pipe en jonc qu'il bourra de tabac.

— Manant! grossier personnage! reprit don Vincenzo, je te défends de fumer sur cette place.

— Et où diable voulez-vous qu'il fume, dis-je, si ce n'est sur une place publique? Laissez ce garçon tranquille, et ne soyez pas si dur au pauvre monde. Donne-moi du feu, Domenico; je te tiendrai compagnie en fumant une cigarette.

— *Pour la servir*, et de tout mon cœur! répondit le Sicilien en battant son briquet.

— Éloigne-toi, brigand ! reprit don Vincenzo, ou je te casse ma canne sur la tête.

Le Sicilien ne daigna pas même lever les yeux.

— Modérez vous, repris-je ; et toi, Domenico, tu ferais sagement de t'en aller. Le seigneur Vincenzo paraît fort en colère contre toi.

— Il ne me frappera point, Excellence, dit Domenico. Un coup de canne sur la tête et tout ce qui s'ensuit, c'est un événement grave. Je me suis fait tirer les cartes hier, et cela n'était pas marqué dans ma bonne aventure.

— Voilà une raison sans réplique. Je vois que la cartomancie est à la mode ici comme à Naples.

— Faites donc le philosophe ! me dit le seigneur Vincenzo ; comme si vous n'aviez pas mademoiselle Lenormand !

— Eh bien ! répondis-je, que prétendez-vous prouver ? Qu'il y a de la superstition en France ? J'en conviens avec vous. Je suis superstitieux moi-même en voyage, et je me ferais tirer mon horoscope à Palerme, si je ne craignais de trouver dans les combinaisons des quarante cartes...

— Vous ne connaissez pas seulement les cartes napolitaines, interrompit don Vincenzo ; elles ne sont point au nombre de quarante [1].

[1] Depuis peu de temps, on a ajouté aux cartes napolitaines les *huit*, les *neuf* et les *dix*, qui manquaient autrefois, ce qui en a reporté le nombre à cinquante-deux, comme dans le jeu français. Les gens du peuple, fidèles à leurs traditions, sup-

Le Sicilien tira de sa poche un vieux jeu de cartes qu'il me présenta. Je le passai à don Vincenzo, en lui disant de le vérifier ; mais il en savait bien le compte, et comme il se vit pris en flagrant délit de mauvaise foi, il jeta le jeu à terre dans un transport de colère dont je ne pus m'empêcher de rire. J'offris à Dominique trois *tari* pour acheter d'autres cartes, en le priant de boire le reste à ma santé.

— Comme votre Excellence le commande, répondit le Sicilien en me pressant la main.

— C'est cela, murmura don Vincenzo, donnez de l'argent à ce *bonacchino* ; mais ne le rencontrez pas dans une rue déserte : il pourrait vous en coûter plus de trois *tari* [1].

Cette odieuse insinuation ne parut produire aucun effet sur l'impassible Dominique. — D'où vient, demandai-je à M. A. R., quand don Vincenzo se fut éloigné, que les Napolitains, si bienveillants chez eux, deviennent hargneux en Sicile ?

— Comment voulez-vous, répondit M. A. R., qu'on soit gracieux avec des gens qui ne vous aiment pas, et qui vous le font sentir à tous moments sans vous le dire jamais en face ? Une longue suite de malentendus a brouillé ensemble les deux

priment ces trois cartes, pour jouer à la *scopa* et à la *bazzica*, qui sont leurs jeux favoris.

[1] Le *carlin* de Naples, qui vaut dix sous, s'appelle *tari* à Palerme.

Siciles, et la rancune va toujours grossissant. Le vrai Sicilien, c'est-à-dire l'homme du peuple, est fier, jaloux et passionné, profondément dissimulé, lorsqu'il juge nécessaire de cacher sa pensée, bien plus habile diplomate que le Napolitain, dont les prétentions à la ruse ne sont point fondées, et qui n'est, à vrai dire, qu'un Sicilien *cousu de fil blanc*. On rit ici de la loquacité, de la verve communicative des gens de Naples. Tout change de nom par l'effet de l'antipathie. La facilité de commerce, la gaieté s'appellent fort injustement du sans-gène et de l'insolence. Aussitôt qu'un Napolitain s'approche d'un groupe de Siciliens, on s'entend pour le tromper et le railler. Cette hostilité perpétuelle finit par le faire sortir de son caractère, naturellement bon. Il devient susceptible et méchant malgré lui, comme notre ami Vincenzo. Pour peu qu'un sujet particulier de haine ou de jalousie, une rivalité d'amour, par exemple, vienne se joindre à ces préventions générales, deux hommes qui se connaissent à peine se trouvent ennemis acharnés, et se jouent les plus mauvais tours possibles. Voilà où en sont don Vincenzo et Dominique.

— La jalousie, dis-je, est un sentiment sauvage qui m'intéresse peu ; sans cela, je vous prierais de me raconter l'histoire de cette rivalité d'amour.

— Je puis vous la présenter d'un point de vue sympathique, en vous racontant l'histoire de la beauté par qui la guerre fut allumée.

— A la bonne heure ! Je ne vous quitte plus que vous ne m'ayez fait ce récit.

La musique du régiment se rendait à la promenade, où l'attendait un essaim de jolies femmes. Nous nous assîmes près de la *Flora*, dont les plantes exotiques parfumaient l'air, et, tout en écoutant le concert d'un peu loin, M. A. R. me raconta en ces termes l'histoire du *bonacchino* Dominique et de la belle Pepina.

II

Quiconque observe ce qui se passe autour de lui sait, après quelques heures de séjour à Palerme, qu'on n'y songe guère à autre chose qu'à l'amour. Le climat le veut ainsi. Nous sommes à vingt lieues de l'Afrique, sous le même degré que l'Andalousie, sur la terre la plus généreuse du monde, dans une espèce de paradis, où l'homme n'a qu'à se laisser vivre pour être heureux. Ce n'est pas en vain que le proverbe dit : *Palermo felice*. Sauf deux ou trois jours par mois où le souffle énervant du sirocco vient changer le bien-être en abattement, il n'y a point de pays où l'on se sente plus constamment dispos de corps et d'esprit.

On distingue aisément parmi les habitants deux races diverses : l'antique sang de la Sicile et le sang espagnol ou mauresque. L'élément normand est

plus rare, mais on le reconnaît encore dans certaines parties de l'île. A Palerme, ces nuances n'existent guère que dans le sexe masculin. Les femmes sont restées Siciliennes, et leur race se perpétue avec une pureté que je ne saurais expliquer. La plupart sont grandes, sveltes, nobles dans leurs attitudes. Elles ont les traits réguliers, des profils de médaille, des mains et des cheveux admirables, et des yeux dont on n'essuie pas le feu impunément. Leur physionomie offre un mélange bizarre d'intelligence et de naïveté, de passion et de coquetterie, d'orgueil et de douceur ; mais la sensualité domine par-dessus tout le reste. Elles ont bonne envie d'être fidèles, et le plus grand obstacle que rencontre l'amour qui les recherche, c'est un autre amour ; mais, si la tentation et *l'herbe tendre* s'en mêlent, un faux pas est bientôt fait et conduit à un autre. On ne voudrait pas être ingrate pour un ancien ami, ni injuste pour un nouveau. On se résigne donc à diviser son cœur en deux ou plusieurs parts. La vie se complique bientôt à en perdre la tête. Avec cela, les hommes sont extrêmes en toutes choses : les uns, avides de plaisir, égoïstes et sans scrupules ; les autres, d'une jalousie intraitable, soupçonneux et féroces. Ce que nous appelons en France querelle ou dépit amoureux devient ici une scène de tragédie qui peut finir mal.

Il y a pourtant des Palermitaines qui gouvernent leurs amours avec art et méthode, et qui

apprivoisent les jaloux comme le célèbre Martin ses tigres et ses lions. C'est de Palerme que partit jadis l'immortelle Thaïs, qui s'en alla faire la conquête d'Alexandre le Grand, et voulut avoir le spectacle de l'incendie de Persépolis : celle-là était une maîtresse femme. Vous savez avec quelle vivacité on se divertit à Naples les jours de fêtes populaires. On y met plus de passion encore à Palerme. La fête de sainte Rosalie, patronne de la ville, dure trois jours, et les cérémonies, les processions, les danses, les plaisirs de toutes sortes excitent dans la population un véritable délire. On vient de fort loin pour voir ce spectacle curieux. Tous les villages des environs ont aussi leurs fêtes patronales, et les habitants de la ville ne manquent pas de s'y rendre. Dans l'automne, il n'y a presque pas de jour sans quelque réjouissance publique, et ce sont autant d'occasions où les jeunes gens ne perdent pas leur temps. Quand on y va seul, on en revient deux, et si quelqu'un reproche à une jeune fille un gros péché, les bonnes gens disent, pour l'excuser : « Que voulez-vous ? C'était à la fête de tel village, après une douzaine de tarentelles ; la pauvrette avait la tête à l'envers. » A quoi répond quelque philosophe indulgent : « C'est juste. Une fille n'est pas de bronze. »

Parmi les belles personnes qu'on rencontre à chaque pas dans les rues de Palerme, il y en avait une, l'an passé, d'une beauté incomparable, un

véritable modèle d'Hébé. Depuis lors, elle est devenue une Vénus. Quand je l'ai connue, son esprit et son cœur sommeillaient encore dans la simplicité de l'enfance. Jamais je ne vis rien de si intéressant que cette fleur précoce. Elle était fille d'un bonnetier de la rue Macqueda, qu'on appellait don Giuseppe, et qui possédait une maisonnette avec jardin près de la porte Carini. C'était là que demeurait Pepina. Elle venait rarement à la boutique de son père. On la voyait l'après-dîner à la promenade, et le dimanche à la messe, le plus souvent accompagnée d'une jeune fille approchant du même âge qu'elle, et suivie du père escortant une grosse voisine retirée du commerce et qui avait vendu des poissons secs. Don Giuseppe, veuf depuis longtemps, rendait à dame Rosalie, sa voisine, les soins empressés d'un cavalier servant. La fille de la marchande de poissons, sans être aussi belle que Pepina, ne manquait pas de ce qui plaît aux hommes. Ses yeux étaient pleins de phosphore, et sa grande bouche, ornée de dents magnifiques, souriait à tous venants. Une envie de plaire, qu'elle ne pouvait dissimuler, perçait dans ses airs de tête, sa démarche, ses gestes et son parler caressant; aussi disait-on qu'elle chasserait de race, sa mère ayant été galante. Pepina, qui était pourtant la plus jeune, donnait à sa compagne Faustina l'exemple d'une tenue modeste, et la rappelait souvent à l'ordre par des signes ou des mots à voix basse.

Faustina ne tirait pas grand fruit de l'exemple et des avis de ce mentor de quinze ans. La nature, plus forte qu'elle, la menait comme un cheval emporté. Les deux jeunes filles, coiffées seulement de leurs beaux cheveux, relevaient sur leur tête leur châle de mousseline de laine, quand elles passaient au soleil, et le rabaissaient sur leurs épaules en rentrant à l'ombre, selon l'usage du pays. Dans cet exercice fréquent et familier aux femmes de Palerme, Faustina mettait une variété où se trahissait l'envie d'attirer les regards. Tantôt elle s'encapuchonnait jusqu'aux yeux en riant, tantôt elle ne voilait qu'un côté du visage, en lançant des œillades, ou bien elle faisait une visière de son éventail, en se cachant aux uns pour être mieux vue des autres ; mais si quelque jeune cavalier s'approchait, la vigilante Pepina repoussait l'ennemi par un regard sévère. Ces escarmouches se passaient à l'avant-garde, sans que don Giuseppe et dame Rosalie en eussent connaissance, tant ils avaient de bagatelles à se dire.

Pendant ces promenades au bord de la mer, dans un site enchanteur, au milieu de la belle compagnie, des équipages, des fleurs et des concerts en plein air, Pepina étudiait avec curiosité les petits manéges des femmes et des jeunes gens ; elle n'avait pas grand'peine à deviner les secrets de la comédie dans ce monde bienveillant où l'on se cache peu et où la chronique fait plus de bruit d'une liaison

rompue que d'une intrigue nouvelle. Le spectacle de cette ivresse générale produisait sur les deux jeunes filles des effets diamétralement opposés. Faustina ne demandait qu'à suivre le torrent, et Pepina, voulant se garder de la contagion, conçut le projet de se singulariser par sa sagesse. L'occasion ne tarda pas à se présenter de faire connaître la fierté de ses sentiments. Les quatre ou cinq jeunes gens dont se composait la cour des deux amies comprirent, après un certain nombre de rebuffades, que les lieux communs de galanterie ne les mèneraient à rien, et que le cœur de cette fille était une citadelle déterminée à ne se rendre qu'une fois et pour la vie à la fin d'un siége en règle. Tout le monde n'étant pas d'humeur à s'embarquer dans une si longue entreprise, on cherchait fortune chez la voisine, où l'on trouvait un meilleur accueil. Pepina ne s'en fâchait point; elle attendait paisiblement son vainqueur avec sa capitulation préparée d'avance, et dont le dernier article était un bon mariage.

Sur ces entrefaites, il y eut des réjouissances à Monreale, à propos de la restauration des mosaïques de la cathédrale. Le marchand bonnetier ne manqua pas de louer une calèche de place pour y mener son monde. On partit à huit heures du matin. Les chevaux étaient ornés de grelots et de panaches pour la circonstance. Au pied de la montagne de Monreale, on s'arrêta pour visiter des maisons de

plaisance, dont les jardins et même les appartements étaient ouverts aux promeneurs, avec cette hospitalité qui distingue les gens riches de ce pays-ci. A la porte d'une villa où la calèche débarqua ses voyageurs, l'œil exercé de Faustina reconnut de loin une troupe de jeunes gens venus pour elle et pour sa compagne. Après les salutations et les compliments, don Giuseppe, toujours occupé de la signora Rosalie, offrit son bras à la dame de ses pensées, et laissa les jeunes filles au milieu de leur groupe d'adorateurs. D'autres jeunes gens, qu'on rencontra dans le jardin, connaissant plusieurs personnes de la bande, vinrent grossir le cortége, si bien qu'en arrivant à la ville, l'escorte de ces demoiselles se montait à une dousaine de cavaliers. Parmi ces galants était un beau garçon, de manières distinguées, d'une mise élégante, et dont le ton réservé faisait un contraste avec la gaieté bruyante de ses voisins. Lorsqu'un bavard laissait échapper quelque mauvaise plaisanterie, l'inconnu regardait les deux jeunes filles comme pour juger de leur esprit par l'effet que produirait sur elles une sottise, et il paraissait satisfait du sérieux que gardait Pepina, tandis que sa compagne riait à gorge déployée. Lorsqu'il fut question de danser, le jeune homme aux bonnes façons sollicita l'honneur de commencer la tarentelle avec Pepina ; mais, une fois qu'il la tint, il ne céda la place à personne, malgré les réclamations des autres cavaliers. Il dansa pendant

une heure sans respirer, et ne s'arrêta qu'au moment où sa danseuse hors d'haleine demanda grâce; les curieux qui formaient le cercle applaudirent comme au spectacle, et s'écrièrent unanimement :

— Ils sont aussi beaux l'un que l'autre. Voilà certainement le couple le plus mignon, le plus aimable qui soit dans toute la fête, et peut-être dans le monde entier.

Ces témoignages d'admiration à bout portant inspirèrent à la jeune fille une confusion mêlée de plaisir. Tandis que, par modestie, elle baissait ses longs cils noirs en jouant de l'éventail, son danseur lui dit tout bas : — Qu'en pensez-vous, belle Pepina? Est-il vrai que nous sommes faits l'un pour l'autre, comme l'assurent ces bonnes gens?

— Oui, répondit la jeune fille, pour la tarentelle.

Le cavalier poussa un gémissement sourd, comme s'il eût reçu un grand coup d'épée dans le milieu du cœur.

— Cruelle! s'écria-t-il d'un ton langoureux, vous me raillez pour me condamner au silence. Ah! que j'ai eu tort de danser avec vous et de venir à Monreale!

— Voilà bien du chagrin pour un mot, reprit Pepina. De quoi vous plaignez-vous? Je réponds au badinage par la plaisanterie, et c'est une faveur que je n'accorde pas à tout le monde. Prétendez-vous parler sérieusement? Alors écoutez-moi : s'il ne dépendait pas d'une honnête fille de mériter le res-

pect des hommes, je prendrais leur compagnie en dégoût, tant je vois autour de moi de choses qui me choquent et me révoltent. Je suis fière, mais mon cœur n'est point au prix d'un royaume; je le donnerai au premier galant homme qui emploiera pour me plaire les moyens les plus simples et prendra le droit chemin. Celui-là aura toute ma tendresse, les autres rien. Je vous devais cet avertissement pour vous empêcher de perdre avec moi le temps consacré à vos plaisirs.

— Le droit chemin! dit le cavalier, je n'en connais point d'autre avec une personne de votre mérite; mais au moins dites-moi si vous seriez bien aise de me le voir prendre; qu'un regard de vos yeux m'encourage, et vous n'aurez pas besoin de me l'indiquer, ce droit chemin où je brûle de m'élancer.

Pepina s'imaginait que cet amoureux de passage allait battre en retraite comme les autres. La réponse du cavalier, qui annonçait des intentions pures et sérieuses, bouleversa toutes ses idées. Ce jeune homme lui parut tout à coup le meilleur, le plus aimable, le plus digne de son estime, le mieux fait et le plus beau qu'elle eût jamais rencontré. Une émotion qu'elle n'avait point encore éprouvée lui ôta la voix : ses lèvres tremblèrent, sa poitrine se gonfla, et ses yeux s'humectèrent; mais ce trouble nouveau lui sembla délicieux et ne lui enleva point le courage et la volonté, car elle tourna la tête vers

son cavalier, en le regardant d'un air où l'on voyait la tendresse et la reconnaissance déborder à la fois de ce cœur novice. Le jeune homme répondit par un regard plein de passion, et il se leva pour aller faire sa cour sans délai au père de sa maîtresse et à dame Rosalie.

Deux personnes observaient avec une attention extrême ce dialogue muet : c'étaient notre ami le seigneur Vincenzo et le pauvre Dominique. Le premier souriait avec malice, et, quand il rencontra le regard de Pepina, il fit avec sa bouche un signe tout méridional qui consiste à imiter la grimace d'un homme qui mord dans un fruit, ce qui passe dans une partie de l'Italie pour une proposition amoureuse du genre le plus brutal. Le visage de Dominique, au contraire, exprimait l'admiration, le respect et l'envie de rendre quelque service à une si belle signorina. Sans comprendre le geste du Napolitain, Pepina sentit que ce devait être une insolence. Quant à Dominique, elle ne prit pas garde à lui et le laissa dans sa contemplation. Les tarentelles s'étaient bien animées pendant ce temps-là. Six couples de danseurs se démenaient comme des possédés. Les castagnettes ronflaient, et les violons précipitaient la mesure. Faustina sautait comme une nymphe, en arrondissant ses beaux bras, la tête penchée en arrière et le visage épanoui. Don Vincenzo voulut danser aussi ; mais on l'avait reconnu à son accent pour un Napolitain, et, quand il

s'avançait dans le cercle, les jeunes filles se dérobaient malignement pour se tourner vers quelque autre danseur. Dominique lui-même fut choisi de préférence et répondit à tant d'honneur en bondissant à quatre pieds du sol. La tarentelle finie, toute la bande essoufflée se mit à table pêle-mêle sous une tonnelle. Pour réparer les petits affronts que don Vincenzo avait supportés de bonne grâce, on lui donna une place ; tout en se moquant de lui, les jeunes filles l'agacèrent et les hommes s'amusèrent de ses familiarités, si bien qu'il se glissa dans la compagnie pour le reste de la soirée. Dominique se tenait debout et guettait l'occasion d'offrir une assiette à Pepina. On le fit asseoir à table et on lui servit une copieuse portion de macaroni, dont il eut bientôt vu la fin. On but au dessert du *calabrese* et de la *moscatelle* que don Giuseppe voulut payer, et le bonnetier, frappant sur son gros ventre, répéta plusieurs fois : — Par Bacchus! voilà une belle soirée, une brillante tablée; il n'y manque rien : des fleurs, des fraises, du bon vin, de jolis visages, de la musique et de l'esprit.

—Et des cavaliers accomplis, dit la dame Rosalie.

— Des seigneurs généreux et pas fiers, ajouta Dominique.

— C'est vrai, mon garçon, reprit don Giuseppe; mais si tu es honoré de notre compagnie, tu as fait honneur au festin en mangeant bien. Sous la *bonacca*, on trouve un robuste estomac.

La *bonacca* est une veste ronde en velours vert que portent les gens du peuple et les pêcheurs de thons, gens énergiques et turbulents qui habitent un faubourg de Palerme appelé le *Borgo*. C'est du nom de leur habit qu'on a formé leur sobriquet de *bonacchini*. Après le dîner, don Giuseppe dit à sa fille en lui montrant le cavalier aux façons distinguées : — Ce gentil seigneur est le fils d'un marchand de vins de Marsala qui possède une belle fortune. Il m'a fait mille amitiés durant le repas, et assurément, jeune, bien élevé, riche comme il l'est, il ne s'ennuierait pas à causer avec un père, si ce n'était pour avoir accès auprès de la fille. C'est à toi de lui rendre ses politesses. Je te prie donc de ne point prendre avec lui des airs farouches et de l'écouter plus patiemment que les autres. Il faut du savoir-vivre ; je n'entends pas que le seigneur Gaëtano en soit pour ses frais de conversation avec un homme de mon âge.

Afin de montrer tout de suite sa docilité, Pepina courut au seigneur Gaëtano et lui dit avec effusion : — Ah ! qu'il est bien à vous de chercher à plaire à mes parents en même temps qu'à moi ! Continuez ainsi, et l'on connaîtra bientôt que mon cœur n'a jamais été ni farouche ni insensible. Mais j'apprends que votre famille est riche, et cela me fait peur.

— Vous avez mis le doigt sur la difficulté, dit Gaëtano. Mon père est un despote qu'il faut ménager ; il importe que nous en causions ensemble seul

à seule, et qu'après m'avoir écouté, vous m'aidiez de vos lumières et des inspirations de votre cœur. Avec du secret et de l'adresse, nous réussirons, si vous m'aimez comme je vous aime.

— Oh! que vous parlez bien! s'écria Pepina. C'est convenu. Faisons une conspiration à nous deux sans consulter personne. J'ai beaucoup d'idées qui tournent dans ma tête pour en sortir. Il y en aura de bonnes dans le nombre. Venez demain à la porte Carini à l'heure du repos. Tandis que toute la maison dormira, je vous ferai entrer dans le jardin par la petite porte. Nous causerons à notre aise, et quand nous aurons imaginé notre plan, mon père et dame Rosalie seront bien attrapés en apprenant que tous les obstacles sont déjà levés sans qu'ils s'en soient mêlés.

— Allons, jeunes gens, cria don Giuseppe. Il n'y a si bonne société que la nuit ne finisse par séparer. Allons, petites filles, mettez vos châles sur vos têtes, car la rosée tombe. Les carrosses sont prêts. Il est temps de partir; mais on pourra se retrouver demain à la promenade et reprendre les propos interrompus.

Quand on eut donné la main aux dames, les jeunes gens grimpèrent sur la calèche comme à l'assaut. Faustina, qui voulait avoir près d'elle tous ses adorateurs pour coqueter le long du chemin, ne laissa point de place au seigneur Gaëtano; mais Pepina fit, en partant, un signe de tendresse et de

connivence à son amoureux, qui se logea dans une autre voiture. Don Vincenzo se mit sur le siége du cocher, le convoi partit au galop, et Dominique, resté seul, n'entendant plus au loin le son des grelots, jeta son chapeau à terre en s'écriant : — Triple fou que je suis ! elle ne pense pas à moi.

Et avec ses jarrets de fer il eut bientôt mesuré la distance de Monreale à Palerme.

III

Les Siciliens sont grands observateurs du repos. De midi à quatre heures, pendant la belle saison, tout le monde va dormir. On ferme les boutiques, et le soleil darde à loisir ses rayons dans les rues désertes. Si vous entrez chez un marchand au coup de midi, fût-ce pour demander un objet de six francs qui se trouve à portée du bras, on vous le refuse et on vous renvoie à un autre moment, au risque de manquer une si grosse affaire. La maison de don Giuseppe et celle de dame Rosalie se touchaient, et les deux jardins n'étaient séparés que par un mur. Pepina, en faisant le guet à travers la jalousie, avait remarqué souvent certaines promenades en tête-à-tête dans le jardin de la voisine tandis que les grands parents dormaient ; l'exemple de Faustina lui avait enseigné l'heure et le lieu propices au rendez-vous. Connaissant les intentions honnêtes

de son amoureux, elle n'avait point hésité à employer la même méthode. Le lendemain de la fête, quand la chaleur et le sommeil eurent engourdi les sens du bonhomme Giuseppe et qu'on n'entendit plus d'autre bruit que le bourdonnement des mouches et le murmure du petit jet d'eau, Pepina descendit tout doucement, traversa le jardin et ouvrit la porte de derrière qui donnait sur une ruelle. A vingt pas, elle aperçut le seigneur Gaëtano qui se glissait le long du mur; elle lui fit signe de venir bien vite, le prit par la main et le conduisit au pied d'un palmier, sur un banc de gazon, où ils s'assirent tous deux tremblants de crainte.

Ce fut Pepina qui retrouva la première l'usage de la parole. Elle en profita amplement pour faire le récit de tout ce qu'elle avait rêvé, pensé, senti, souffert et espéré depuis la veille. Son cœur, si vide jusqu'alors, était déjà encombré d'émotions au milieu desquelles l'amour avait poussé en une nuit, comme la fleur du cactus. Elle n'oublia rien, malgré la confusion de ses idées, et il fallut que Gaëtano fît à son tour un exposé sincère et non abrégé de ses sentiments. Ils parlèrent beaucoup du bonheur de s'aimer et d'être ensemble, mais point de leurs affaires, en sorte que les quatre heures du repos s'écoulèrent sans qu'ils eussent arrêté aucun plan. Les fenêtres s'ouvrirent, et, à travers le feuillage d'un néflier, les deux amants virent la grosse figure de maître Giuseppe, qui se frottait les joues avec

une serviette. Gaëtano n'eut que le temps d'échanger deux ou trois baisers avec son amie, de prendre rendez-vous pour le lendemain et de s'esquiver.

On devine aisément à quel but ce jeu périlleux devait conduire une fille sans expérience dans un climat où la nature violente se rit des bons desseins, des sages résolutions, et même de la défiance. A la seconde entrevue, Gaëtano se plaignit de l'importunité du soleil, et les amants allèrent chercher un abri sous le vestibule, dans une petite grotte en rocaille garnie de mousse où coulait la fontaine; c'est là que les habitants de chaque maison se réfugient, lorsque l'Afrique souffle sur la Sicile son haleine embrasée. Le couple amoureux y trouva l'ombre et la fraîcheur. A la troisième conférence, Gaëtano sollicita timidement la faveur de pénétrer dans la chambrette de son amie.

— Un moment, cher seigneur! répondit la jeune fille; ne vous imaginez point, parce que je vous aime, que ma prudence soit endormie. Commencez par jurer de m'obéir, sans murmure et résistance aucune, et nous verrons après, selon le serment que vous allez prononcer, si je puis vous accorder ce que vous souhaitez.

— Que je sois excommunié, s'écria Gaëtano, si je ne t'obéis comme le chien au berger, comme le mouton au chien! Je jure, ô ma Pepina, par le mont Pellegrino et la caverne de Sainte-Rosalie, par

le dôme, par le couvent des Stimmate, par le quartier de cavalerie et la Porte-Neuve...

— Assez! interrompit Pepina; la caverne de Sainte-Rosalie suffisait. Dans le reste, il y a des monuments sarrasins qui pourraient diminuer la valeur de votre serment; mais votre bonne foi n'en est que plus évidente. Otez vos souliers et suivez-moi sans faire de bruit.

La chambre de Pepina étant peu distante de celle du bonhomme Giuseppe, il fallut parler bien bas. La jeune fille mettait son doigt sur sa bouche pour commander le silence. Gaëtano examina tous les meubles et les ornements avec la curiosité d'un amoureux, et puis, comme la conversation était impossible, les deux amants s'embrassèrent pour s'occuper, tant et si bien qu'après le départ du jeune homme Pepina reconnut avec effroi que sa prudence avait profité du *riposo* pour dormir d'un sommeil de plomb.

— Bonté divine! dit-elle en soupirant, je ne suis pas aussi sage que je le croyais. Maudite faiblesse! maudit amour! J'ai manqué à mes résolutions, c'est-à-dire à une seule de mes résolutions, la première, la plus importante; mais je n'en serai que plus inébranlable dans les autres. Mon Gaëtano est un galant homme; il m'épousera. Je suis une ingrate de maudire ma faiblesse et son amour. Je n'aimerai jamais que lui; je mourrai s'il m'abandonne, et je resterai encore bien au-dessus des au-

tres femmes qui se consolent en changeant d'amant avec tant de facilité.

Au rendez-vous suivant, Gaëtano dissipa les craintes de sa maîtresse au sujet de sa fidélité par des serments dans lesquels il ne fut question d'aucun monument profane ou sarrasin. La pauvre fille avait employé une nuit d'insomnie à préparer quelques petits reproches ; elle oublia tout cela en revoyant son ami, et s'étonna d'avoir pu douter d'un cœur si tendre. Quinze jours s'écoulèrent ainsi, pendant lesquels ce fameux projet qu'on devait concerter ensemble pour surprendre pères et mères n'était pas même ébauché. Au bout de ce temps, Pepina crut remarquer un soir à la promenade des signes d'intelligence entre Gaëtano et Faustina. En rentrant dans la ville, on avait accoutumé de se réunir deux à deux, et les cavaliers offraient leur bras aux dames à la porte Felice. Ce jour-là, Gaëtano se laissa devancer par un autre jeune homme et demeura en arrière avec la fille de dame Rosalie. Pepina en fut alarmée d'abord ; mais elle songea qu'une conférence avec sa compagne pouvait être nécessaire touchant le projet de mariage trop négligé. Le lendemain, à l'heure du repos, lorsqu'elle ouvrit la petite porte du jardin, elle se trouva en face du jeune homme qui lui avait donné le bras à la promenade.

— Vous ici, Giulio! lui dit-elle. Que venez-vous m'annoncer? Gaëtano est-il malade?

— Des affaires imprévues, répondit Giulio en balbutiant, des lettres de sa famille l'ont obligé de partir pour Marsala.

— Comment savez-vous que je l'attendais?

— Ne vous effrayez pas, belle Pepina. C'est par hasard que j'ai surpris le secret de vos amours. J'avais une affaire du même genre dans le voisinage, et j'ai rencontré Gaëtano à cette place, attendant l'heure comme moi. Il ne lui aurait servi à rien de dissimuler, mais je mourrais plutôt que de commettre une indiscrétion.

Pepina saisit impétueusement le jeune homme par le bras et le mena dans un coin du jardin.

— Giulio, lui dit-elle, vous êtes embarrassé, vous me cachez quelque chose : il faut parler sans ménagement. Si je suis trahie, abandonnée lâchement par cet homme, après lui avoir donné mon âme et mon honneur, parlez sans crainte, enfoncez le poignard.

— Eh bien! reprit Giulio, que les autres vous trompent s'ils veulent, je n'en ai pas le courage. J'étais venu pour adoucir votre chagrin et vous préparer à connaître la vérité par des mensonges; mais la voici dans toute son horreur : Gaëtano n'est point parti; aucune lettre ne l'appelle à Marsala; Faustina vous a volé son cœur; en ce moment il est chez elle.

— Le malheureux! s'écria Pepina en cachant son visage dans ses mains.

— C'est insensé, stupide, qu'il faut dire, reprit Giulio. Par vanité, par goût du changement, il sacrifie la plus aimable fille du monde à une coquette; il quitte un ange pour un démon. Le pauvre fou! il est ailleurs quand il pourrait être ici, à vos genoux. Ah! je ne puis croire qu'un homme soit à ce point ennemi de lui-même. Je le chercherai, je lui ferai des remontrances. Il comprendra sa faute, et je vous le rendrai.

— Et qui me rendrez-vous? dit Pepina en retroussant ses lèvres avec dédain : un misérable que je méprise, qui s'est joué de ma tendresse et de ma confiance! Je n'en veux point. Qu'il ne vienne pas se mettre à mes pieds, je lui marcherais sur la tête. Le traître! l'ingrat! Je l'oublierai aussitôt que j'aurai soulagé mon cœur en lui disant ce que je pense de sa perfidie, car il faut que je goûte au moins cette faible vengeance.

— Ne donnez pas une telle satisfaction à sa vanité, reprit le jeune homme. Les reproches, la vengeance sont encore des preuves d'amour. Faites comme moi, Pepina. Je suis trompé odieusement, je pourrais me venger plus sûrement que vous, et cependant je m'éloigne, au désespoir, mais sans colère.

— Vous êtes trompé? dit Pepina; par qui donc?

— Par Faustina. Je l'aimais, et je perds à la fois mon ami et ma maîtresse. Ils se sont entendus pour faire deux malheureux.

— Et vous ne m'en disiez rien, mon pauvre Giulio! Vous ne pensiez qu'à mon chagrin quand vous étiez aussi blessé que moi! Cela est noble et sublime. Combien je m'estime heureuse de trouver dans mon abandon un ami si généreux et si compatissant! Laissez-moi le soin de gronder cette fille coquette qui nous a joués tous deux. Je lui parlerai de la bonne façon. En attendant, je vous dois des consolations. Contez-moi vos peines, mon amitié les adoucira.

Giulio fit le récit de ses amours avec la rusée Faustina. Le souvenir d'un bonheur évanoui depuis si peu de temps amena des larmes dans ses yeux, mais il insista fort sur le prix qu'il attachait à l'amitié d'une personne en même situation que lui, et dès le premier mot de consolation que Pepina lui voulut dire, il se montra si touché, si joyeux, qu'on ne l'aurait point soupçonné d'avoir le cœur déchiré. Giulio était un joli garçon, et il portait ce jour-là une casquette d'étudiant de Catane ornée d'une petite chaîne qui lui allait à ravir. Dans le dessein louable de s'entr'aider à supporter leurs maux, les deux affligés se prirent les mains réciproquement et se regardèrent avec un air de pitié, d'intérêt, et puis de douceur et de tendresse; ils s'embrassèrent ensuite pour sceller une affection nouvelle qui leur était si secourable, et finalement, sans savoir comment, ils s'aperçurent que leurs blessures se trouvaient guéries; le couple d'amis s'était subitement transformé

en un couple d'amants. Pepina, lorsqu'elle fut seule dans le jardin, se dit à elle-même, un peu étourdie de l'aventure : — Me voilà encore une fois bien loin de mes résolutions! Au lieu de mourir de douleur, comme j'en avais le projet, je me suis consolée en passant dans les bras d'un autre, selon l'habitude des femmes ordinaires; mais quand je parlais de mourir, pouvais-je deviner que je rencontrerais un ami si parfait, si aimable, un cœur d'or, le plus joli visage du monde? car maintenant le traître Gaëtano me paraît affreux lorsque j'y songe. Oh! non, je ne pouvais deviner cela. Que Faustina garde son monstre d'amant, je ne lui dirai rien. Cette étrange rencontre est un véritable coup du sort, un bonheur incroyable. Jamais pareille chose n'est arrivée à personne sur la terre. Mon Giulio ne trahira pas sa Pepina. J'ai commis une étrange erreur en ne reconnaissant pas tout son mérite dès le jour où je l'ai vu. Je lui serai fidèle jusqu'à mon dernier soupir, et c'est par la constance, par la durée de ma tendresse pour lui, que je vais différer des autres femmes, à ce point qu'il n'y aura rien absolument de commun entre elles et moi.

Un à-compte de quatre jours s'était écoulé sur l'éternité de cette liaison nouvelle, lorsqu'en ouvrant la petite porte du jardin, Pepina vit, de l'autre côté de la ruelle, Dominique debout contre le mur, immobile et les bras croisés comme une cariatide. Le *bonacchino* lui fit signe qu'il avait à lui parler.

— Signorina, dit-il en ôtant son bonnet, n'ayez pas peur d'un homme qui se ferait rompre les deux bras à votre service. Je ne suis qu'un pêcheur de thons, et l'on n'apprend pas les belles manières dans la vie des madragues ; mais je sais ce qu'on doit aux femmes beaucoup mieux que certains seigneurs qui racontent leurs amours dans les cafés.

— Que parles-tu d'amour et de cafés ? demanda Pepina. Pourquoi cet air mystérieux ?

— Puisque j'ai commencé, je vous dirai tout. Je suis affligé de voir une personne devant laquelle je voudrais me prosterner servir de passe-temps à des fats. Hier, à la tombée de la nuit, deux jeunes seigneurs, assis dans un café de la rue Cassaro, causaient ensemble sans remarquer un homme qui prenait une limonade à trois pas d'eux et qui pouvait les entendre. Ils se racontaient comment ils avaient troqué leurs maîtresses : c'étaient sans doute deux jeunes filles dont les maisons et les jardins se touchaient, car ces beaux seigneurs disaient en riant qu'ils s'étaient trompés de porte, et que leur stratagème avait réussi.

— Est-ce que l'un de ces jeunes gens s'appellerait Giulio ? demanda Pepina en pâlissant.

— Oui, signorina, répondit Dominique ; l'autre se nomme Gaëtano, et celui qui les écoutait porte le même nom que votre serviteur.

— Il ne suffit point, reprit Pepina, de dénoncer

les gens ; il faut témoigner en face du coupable et le confondre en présence du juge.

— Je suis prêt à soutenir la vérité non-seulement devant le tribunal libre des *bonacchini*, mais encore devant les gendarmes et les robes noires, quoiqu'ils viennent de la terre ferme.

— Tu vas témoigner tout à l'heure dans ce jardin, où le tribunal va siéger. L'accusé y sera dans un moment. Le juge, c'est moi. Cache-toi derrière cette haie de figuiers d'Inde jusqu'à ce que je t'appelle.

Le gentil Giulio, paré d'un gilet neuf et d'une cravate rose, ne s'attendait guère à trouver un grand justicier dans sa maîtresse. A l'agitation et aux regards terribles de Pepina, il comprit qu'un orage allait éclater.

— Viens ici, lui dit la jeune fille en le traînant par la main jusqu'à la haie de cactus. Répète en ma présence tout ce que tu as dit hier dans un café de la rue Cassaro à ton ami Gaëtano.

— Eh ! que lui aurais-je dit, répondit Giulio, sinon que vous êtes la plus belle et la plus aimable des femmes ?

— La plus folle, reprit Pepina, la plus indignement bafouée, mais à présent la plus désabusée des femmes. Ah ! vous vous êtes trompés de porte volontairement et d'un commun accord !... Vous avez troqué vos maîtresses comme on échangerait des chevaux ou des chiens !...

— Qui ose avancer cela ? dit Giulio avec assurance.

— Un témoin qui a tout entendu et qui va faire sa déposition. Ce témoin s'appelle Dominique.

Entre deux grosses raquettes de cactus sortit la tête du *bonacchino*. — Me voici, dit-il ; ce que j'ose avancer est la vérité pure.

Giulio, confondu, regarda le témoin d'un air effaré.

— Misérable ! s'écria Pepina, tu gardes le silence à présent que tu ne peux plus nier. Si j'avais un stylet, je le plongerais dans ton lâche cœur.

Dominique tira de sa poche un couteau fort affilé qu'il présenta du bout des doigts, les pieds en dehors et le haut du corps incliné en avant : — Signorina, dit-il, acceptez ce couteau. Je tiendrai le patient tandis que vous le poignarderez.

— Est-ce bien vous, ô ma Pepina, dit Giulio d'un ton piteux, est-ce bien vous qui voulez m'assassiner pour un mot imprudent, vous qui juriez hier encore de m'aimer jusque dans la tombe ?

La jeune fille laissa choir le couteau ; le feu de la colère s'éteignit dans ses yeux, et sa voix s'altéra.

— Giulio, dit-elle, qu'avez-vous fait ? Vous avez tué cet amour qui devait être éternel. Je vous ai trop aimé pour vouloir votre mort. Adieu ! Tout est fini entre nous.

— Tu me pardonneras ! dit Giulio en se jetant à genoux.

— Jamais ! répondit Pepina. Je ne veux plus aimer personne. Éloignez-vous ; je sens que je vais pleurer. Laissez-moi seule.

— Il faut vous retirer, dit Dominique, la signorina désire être seule.

— Non, s'écria le jeune homme d'un ton pathétique. Je ne puis partir sans avoir obtenu ma grâce.

— Laissez-moi ! interrompit Pepina en frappant du pied.

Le *bonacchino* saisit Giulio à bras le corps, le chargea sur ses épaules et l'emporta sans plus d'efforts et de façons qu'une nourrice corrigeant son enfant mutin.

IV.

On approchait alors de la fin de mai, et toute la ville se préparait à la pêche des thons, qui est un moment de fortune et de réjouissances pour les habitants de Palerme. Une activité extraordinaire régnait dans la population du *Borgo*. Depuis plusieurs jours, une muraille de filets barrait le passage à l'armée des thons qui, tous les ans à la même époque, vient donner dans le même piége et se faire massacrer au même endroit. Dame Rosalie eut la fantaisie d'assister à ce spectacle tra-

rique, et Pepina, qui n'était pas sortie de sa chambre depuis sa rupture avec Giulio, consentit à être de la partie. Don Giuseppe s'arrangea comme pour la fête de Monreale, en faisant un marché avec un cocher de place. Un soir, les sentinelles qui veillaient à la côte dressèrent les signaux qui annonçaient l'arrivée des thons. Les curieux et les femmes des pêcheurs partirent à minuit pour les madragues. Le cortége était éclairé par des torches. Avant le lever du soleil, on atteignit la pointe du cap. Les carrosses garnis de monde se rangèrent au bord de la mer. Dans leurs barques étaient les pêcheurs et les *bonacchini*, nus bras et armés de harpons et de tridents. Tout à coup on vit l'eau s'agiter en bouillonnant. La bande éperdue des thons parut à la surface; un cri formidable donna le signal de la bataille. On entendit le bruit des harpons qui perçaient les écailles des poissons. Le sang jaillissait au visage des bourreaux hurlant comme des sauvages; des lambeaux de chair, des entrailles palpitantes souillèrent ta robe d'azur, ô Méditerranée! Plusieurs barques chavirèrent culbutées par les thons les plus gros, et deux ou trois hommes faillirent se noyer, sans qu'on y prît garde, au milieu du carnage, ce qui fit dire aux connaisseurs que cette pêche était une des plus belles qu'on eût vues depuis longtemps.

Parmi les massacreurs de poissons, les assistants remarquèrent un jeune gaillard d'une force et d'une

adresse admirables, monté sur le bateau le plus proche des filets et le plus exposé aux accidents. A chaque coup de harpon, ce drôle tirait de l'eau une pièce énorme qu'il jetait par-dessus le bord avec dextérité. Cependant il s'empara d'un thon si gros, que, pour l'enlever, il lui fallut des efforts prodigieux. Le poisson agonisant se débattait et donnait, dans les jambes de son meurtrier, des coups de queue à lui faire perdre l'équilibre. A la fin, le pêcheur réussit à poser un pied vainqueur sur le dos du monstre marin, et, lui arrachant du corps son harpon ensanglanté, il battit un entrechat sur l'avant de sa barque aux applaudissements de la foule.

Malgré son génie destructeur, l'homme ne fait pas tout le mal qu'il voudrait aux pauvres créatures de Dieu : il se donne bien de la peine pour égorger, au péril de sa vie, quelques centaines de poissons; le reste lui échappe par milliers. L'armée des thons, un moment en déroute, se rassemble à peu de distance et reprend paisiblement le chemin que ses instincts et l'ordre mystérieux de la nature lui ont marqué dans le sein des mers. Tandis que l'émigration se remettait de l'alarme causée par les madragues de Sicile, les pêcheurs chargeaient sur des charrettes les victimes de leur guet-apens. On organisa une marche triomphale pour le retour à la ville. Les voitures, ornées de branches d'arbre, se rangèrent symétriquement; la pièce la plus forte

fut placée en évidence dans le char d'honneur, et le vaillant garçon qui en avait fait la conquête eut le privilége de se tenir debout à côté de sa proie, le trident à la main et la couronne de feuillage sur la tête. Ce mortel fortuné était le *bonacchino* Dominique. L'ardeur du combat ne l'avait point empêché d'observer les spectateurs, ni de distinguer la calèche qui portait ses amis de Monreale. Dans le moment de son brillant exploit, il avait aperçu de loin le mouchoir de la belle Pepina qui s'agitait en signe de félicitation. Pendant les préparatifs de son triomphe, Dominique s'approcha de la compagnie en ôtant son bonnet de laine. Dame Rosalie, dans un transport d'enthousiasme, se mit à battre des mains, et les deux jeunes filles suivirent son exemple. Un éclair de bonheur illumina le visage énergique du *bonacchino* : — C'est pour vos seigneuries, dit-il en regardant Pepina, que j'ai pêché le roi des thons. Si le seigneur Giuseppe veut bien me le permettre, je lui offrirai un morceau de ce poisson en reconnaissance de l'honneur qu'il m'a fait de m'inviter au dîner de Monreale.

— Nous acceptons, mon ami, répondit don Giuseppe, à la condition de te rembourser la valeur du morceau, car il faut que tu reçoives le prix de ta pêche.

— Les prix et remboursements sont l'affaire de nos patrons, dit Dominique. Vous m'avez traité en égal et en ami, ne m'enlevez pas le plaisir de m'ac-

quitter envers vous. C'est aux dames de la compagnie que j'offre ma part du roi des thons.

— Eh bien! moi, répondit le bonhomme Giuseppe, je t'invite comme un égal et un ami à venir souper avec nous ce soir à l'*angelus*.

— Ce sera le plus beau jour de ma vie, dit Dominique en s'inclinant.

Les fanfares appelaient le triomphateur. La charrette d'honneur était prête. Tous les carrosses partirent en avant, et se groupèrent à l'entrée de la ville pour y attendre le convoi. Quand Dominique passa devant la calèche où étaient ses amis et qu'il vit encore les petites mains de Pepina qui applaudissaient le vainqueur, il sentit plus d'orgueil et de satisfaction dans son âme que s'il eût été Trajan lui-même et qu'il eût soumis les Daces au joug de l'empire romain. En arrivant au marché aux poissons, il descendit de sa charrette, et se déroba aux curieux pour se glisser dans la foule comme un simple particulier. Le cocher de don Giuseppe menait ses chevaux au pas, de peur d'écraser les passants. Pepina, qui tenait sa main posée sur le bord de la calèche, eut un sursaut en sentant quelqu'un lui presser doucement le bout d'un doigt. Elle pencha la tête hors de la voiture, et reconnut Dominique suivant à pas de loup par derrière. Le *bonacchino* la regarda en joignant les mains d'un air timide et suppliant. C'était la première fois que Pepina assistait à la pêche des thons, et ce spec-

tacle terrible l'avait remuée profondément. Il lui sembla qu'elle sortait d'un tournoi où le chevalier le plus vaillant avait combattu pour elle et demandait à porter ses couleurs. Dans l'ivresse du plaisir, elle oublia la distance qui la séparait du pauvre pêcheur, et, sans savoir ce qu'elle faisait, elle jeta son mouchoir à maître Dominique, qui le saisit au vol et le couvrit de baisers.

Le vainqueur des thons brossa religieusement sa *bonacca* pour se rendre à l'invitation du marchand bonnetier. Portant un gros morceau de poisson cru sur une planche ornée de feuilles de laurier, il exécuta son entrée sans gaucherie et sans prétention, avec cette liberté par laquelle un bon Sicilien sait répondre à une hospitalité cordiale. Don Giuseppe le complimenta de son adresse à piquer les thons, dame Rosalie de la vigueur de son bras, et Faustina fit autant de frais pour lui que s'il eût été inspecteur général des madragues. Pepina lui parut un peu sérieuse, et il devina qu'elle rêvait à l'affaire du mouchoir. Au rebours des lazzaroni de Naples, qui en pareille rencontre auraient prêté à rire par leur gourmandise et leurs lazzis, Dominique sut garder sa petite dignité. On lui servit de bonnes portions, et les jeunes filles lui versèrent à boire. Après le souper, on prit le café dans le jardin; tandis que don Giuseppe cherchait le châle de dame Rosalie pour la préserver du serein, et que Faustina rangeait les tasses, Pepina s'enfonça dans une allée

tournante en faisant signe à Dominique de la suivre.

— Et mon mouchoir? lui dit-elle tout bas.

— Je l'ai là, sur mon cœur.

— C'est précisément ce que je craignais. Il faut me le rendre.

— Vos ordres sont sacrés pour moi. Le voici. Reprenez-le, répondit Dominique en rendant le mouchoir. A présent, que pouvez-vous craindre d'un homme qui risquerait la chaîne et l'habit jaune sur un signe de votre main? Ce matin, j'ai cru que la madone me protégeait. Un riche armateur a mis une barque à ma disposition pour la pêche du corail. Dans trois jours, je ferai voile pour les côtes d'Afrique. Ce mouchoir m'aurait porté bonheur; celui qui a tiré de l'eau le roi des thons pouvait découvrir une forêt de corail et rapporter dans sa barque une fortune qu'il vous aurait offerte. C'était un songe. N'ayant plus ni son talisman ni votre bénédiction, le pêcheur tombera dans les mains des Arabes, qui le vendront comme une bête de somme.

— Que de courage! que de patience! que de dévouement! murmura la jeune fille avec une émotion profonde. Non, je ne puis te refuser ma bénédiction et le talisman d'où dépend ta fortune. Reprends ce gage de mon estime, car tu caches le cœur d'un paladin sous ta veste de pêcheur. Va, tu découvriras la forêt de corail, si le ciel écoute mes prières.

En tout autre pays que la Sicile, la restitution du mouchoir eût été une cérémonie réglée comme dans les romans de chevalerie; mais à Palerme la passion et l'impétuosité du sang viennent troubler les plus belles lois de l'étiquette. Au lieu de recevoir ce gage d'amour le genou en terre, dans une posture théâtrale, Dominique se jeta inconsidérément sur la main qui lui présentait le mouchoir et la tira fortement à lui. De son côté, la jeune fille, au lieu de modérer l'ardeur de l'heureux paladin par une contenance grave, perdit la tête, eut un voile sur les yeux, et ne résista pas à cette robuste main qui l'attirait, en sorte que le chevalier et la princesse tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Ai-je commis une erreur? se demanda Pepina quand elle fut retirée dans sa chambre. J'avais juré de ne plus aimer personne; mais est-on maître de son cœur? Qui aurait jamais soupçonné tant de belles qualités, tant de vertus chez un simple pêcheur? Mon Dominique est aussi brave, aussi loyal que les deux autres étaient perfides et vaniteux, et je refuserais ma tendresse au seul homme qui la mérite ! Oh ! ce serait absurde et barbare. Une femme ordinaire le mépriserait à cause de son humble condition ; moi, au contraire, je réparerai l'injustice de la fortune, et je m'élèverai par ma générosité à cent piques au-dessus de toutes les filles de la Sicile, et par conséquent du monde entier.

Dominique, avant de partir pour les côtes d'A-

frique, où l'attendait sa forêt de corail, eut ses entrées dans le jardin pendant trois jours, et le quatrième, Pepina vint sur le môle pour assister à son embarquement. Il partit, son talisman sur la poitrine, rêvant la fortune et le bonheur, emportant des promesses et des serments qui lui auraient inspiré la confiance d'Ulysse en la vertu de Pénélope, si le ciel n'eût pas mis dans son cœur le poison de la jalousie. Au retour du môle, don Giuseppe et sa compagnie rencontrèrent leur nouvel ami le Napolitain. Le seigneur Vincenzo avait une place dans les bureaux de l'intendance, avec des appointements de 300 ducats, c'est-à-dire plus de 1,200 francs, ce qui en faisait un personnage considérable sous le double rapport de l'aisance et de l'autorité. Il était arrivé à Palerme depuis peu et ne connaissait pas encore tous les monuments et objets d'art dont cette ville est richement dotée. Pour lui être agréable, le bonnetier lui proposa de visiter l'intérieur de quelques églises. Don Vincenzo ne parut point émerveillé des peintures qu'on lui montra. Le maître-autel de l'oratoire du Rosaire, peint par Van-Dyck, n'eut pas l'honneur de lui plaire. Il trouva que cela manquait de lumière. Les bénitiers et les chaires de Gaggini, sculpteur éminemment sicilien et plein d'imagination, n'obtinrent de ce grand connaisseur que des grimaces dédaigneuses. La *Descente de croix* de Jules Romain, de l'église de Santa-Zita, fut moins sévèrement critiquée à cause

du nom de l'auteur ; mais don Vincenzo ne s'y arrêta qu'un moment. En revanche, il découvrit dans une chapelle une petite madone faussement attribuée à Solimène, et dont les tons crus révélaient à l'œil le moins exercé une copie sans valeur, et il demeura en extase devant ce tableau, en répétant :
— Quel beau bleu ! quel rouge éclatant ! quelle variété de couleurs ! — La véritable raison de cet enthousiasme, c'est que Solimène était de Naples ; mais don Giuseppe, dame Rosalie et les deux jeunes filles, qui n'en savaient rien, conçurent une haute idée de la science et du goût d'un homme si difficile, et qui avait su trouver sans hésiter la seule toile devant laquelle on pût s'extasier de la *varietà dei colori*.

Chemin faisant, don Vincenzo adressait des compliments aux trois dames, et particulièrement à Pepina. Malgré son savoir en matière de beaux-arts, il eut peu de succès, à cause de son accent et de son tour d'esprit napolitains. Les deux amies riaient sous cape des frais inutiles de leur adorateur. Cependant on rencontra plusieurs jours de suite don Vincenzo à la promenade, et comme il prenait gaiement, par galanterie, des sarcasmes qu'il n'eût point endurés de personnes indifférentes, cette petite guerre engendra l'intimité. Les jeunes filles de tous les pays sont volontiers moqueuses. Pepina, qui avait le cœur bon, se repentait souvent d'avoir été trop loin, et don Vincenzo tirait avantage de la

cruauté des attaques pour solliciter des réparations. Par sa patience, il donna une heureuse opinion de son caractère, et quand les conversations furent sérieuses, il déploya des ressources d'esprit et de mémoire que ses rivaux ne possédaient point, car don Vincenzo avait voyagé à quinze lieues autour de Naples, dans plusieurs directions. Il avait vu Minturne, Gaëte, voire deux ou trois villes de la Calabre, et il pouvait parler très-longtemps et très-vite, avec une égale facilité, du Vésuve, de la Solfatara, des antiquités d'Herculanum ou de Pompeïa, et des grenouilles du lac d'Agnano. Lorsqu'il avait captivé l'attention de son auditoire sous les arbres de la promenade, don Vincenzo s'emparait du bras de Pepina pour rentrer à la ville, et il réservait pour ce moment la fine fleur de son érudition; c'est pourquoi il avançait tous les jours d'un pas dans cette imagination impressionnable et naïve.

Un soir, parmi ses divers récits, le Napolitain vint à causer de la pêche du corail, qu'il connaissait par ouï-dire. Il apprit à Pepina, qui ne le savait point encore, que tout le bénéfice de cette pêche appartenait aux patrons de barque et aux négociants. L'équipage recevait une solde peu considérable, et on donnait aux plus habiles un *petit* intérêt sur le résultat de l'expédition; mais le grand *maximum* que pût espérer un homme très-heureux était une somme de vingt à trente piastres. Pepina comprit ainsi que les projets de Domi-

nique étaient autant de chimères, et que l'idée d'épouser ce *bonacchino* à son retour d'Afrique n'avait pas le sens commun. Comme s'il eût pu deviner ce qu'elle pensait, don Vincenzo, aussitôt après ces révélations sur la pêche du corail, donna un tour plus confidentiel à la conversation, et se mit à faire une peinture éloquente de son martyre et de son amour. Il offrit à brûle-pourpoint son cœur, sa main et sa fortune, c'est-à-dire ses 1,200 livres d'appointements, en ajoutant que, si Pepina l'avait pour agréable, il irait immédiatement, en pleine rue, la demander à son père. La jeune fille, surprise et ravie par tant de zèle et de vivacité, donna son consentement, et le seigneur Vincenzo courut incontinent présenter sa requête à don Giuseppe. Dès les premiers mots qu'il prononça, dame Rosalie pinça le bras du bonhomme, et lui dit à l'oreille : — Un mari ! cela est sérieux. On a des amants tant qu'on en veut ; mais un mari !... Acceptez tout de suite. — Et de peur que don Giuseppe ne fît traîner les choses en longueur, dame Rosalie se chargea de la réponse : — Seigneur Vincenzo, dit-elle, je considère Pepina comme ma fille. Votre proposition n'est pas de celles qu'on refuse. Allez, faites votre cour. Vous êtes agréé ; je vous en donne ma parole. Il ne faut plus vous en dédire.

A partir de ce moment, don Vincenzo eut la permission de venir chuchoter dans la grotte de rocaille avec sa fiancée. Il en profita, et, au bout de trois ou

quatre conférences, ce fut Pepina et non le Napolitain qui eut à redouter un dédit. Dans ces organisations volcaniques de la Sicile, les sensations ont tant de force et les rouages de la vie marchent avec tant d'activité, que le moment présent domine tout. Cependant Pepina crut se rappeler vaguement qu'elle avait engagé son cœur et sa main à un nommé Dominique. — J'aurais mieux fait, se dit-elle, de ne point me lier à ce pêcheur de thons; mais, puisque l'idée de l'épouser ne valait rien, il faudra bien que Dominique entende raison comme moi. Je lui dirai que les madragues ne sont point un endroit à y aller chercher un mari, et qu'il se doit ôter cette fantaisie de la tête. J'aurais peut-être mieux fait aussi de tenir rigueur à mon fiancé pendant quelques jours encore; mais mon Vincenzo est le meilleur, le plus loyal des hommes. Il ne verra dans ma faiblesse qu'une preuve certaine de l'amour extrême et de la confiance sans bornes qu'il mérite si bien. Une fois que je serai mariée, jamais il n'y aura de fidélité comparable à la mienne; mes scrupules et ma rigueur seront poussés jusqu'à la manie, jusqu'au ridicule. Je me ferais hacher en cent mille morceaux plutôt que de souffrir l'apparence d'une atteinte aux priviléges de mon époux, et si quelque imprudent s'avise de me toucher le bout du doigt seulement, je lui arracherai les deux yeux avec mes ongles pour en dégoûter les autres.

V.

La demande en mariage de don Vincenzo ne fut pas longtemps un secret; les jeunes gens de la ville en parlèrent entre eux. Lorsque Gaëtano apprit cette nouvelle, le remords de sa mauvaise conduite le prit à la gorge subitement, et sa jalousie s'éveilla. Le Sicilien n'aime pas qu'un étranger vienne s'établir en son pays et lui enlever ses femmes; il en épouserait volontiers quatre, s'il était possible, afin de n'en point laisser aux autres. Gaëtano écrivit à l'instant même à don Giuseppe pour lui rappeler certaines ouvertures qu'il lui avait faites le jour de l'excursion à Monreale, avec l'intention de solliciter l'honneur d'entrer dans sa famille. L'étudiant Giulio, informé de cette démarche, se sentit tout à coup inconsolable de sa disgrâce et désespéré des reproches de Pepina. Il se piqua d'émulation, et manda en ambassade au marchand bonnetier une personne chargée d'ajouter un nouveau nom à la liste des prétendants.

Don Giuseppe tomba dans un grand embarras en voyant cette grêle d'épouseurs. Dame Rosalie, qui était femme de bon sens, voulait qu'on s'en tînt au seigneur Vincenzo, de peur de tout perdre par indécision. Pepina aurait partagé cette opinion, si un petit incident ne l'eût jetée dans la perplexité où était son père. Le marchand bonnetier mena un

soir sa famille au théâtre de Pasquino, le Garrick de la Sicile. Ce Pasquino, confiné dans un coin où l'on parle un dialecte peu connu, n'en est pas moins un charmant comédien. Une méchante pièce devient un chef-d'œuvre quand il y joue son rôle. Improvisateur par excellence, Pasquino ne se borne pas aux grosses farces, comme les Polichinelles et les Pancraces de Naples; il est profond et philosophe dans ses plaisanteries, et l'on sent à travers sa malice une certaine bonté de cœur qui fait qu'on l'aime. C'est un homme de génie dans un genre secondaire, et, depuis cinquante ans qu'il dépense son esprit en Sicile, sa réputation n'est parvenue qu'à grand'peine jusqu'à Naples, ce dont il ne s'embarrasse guère [1].

Le jour où Pepina vint à son théâtre, Pasquino jouait une pièce à tiroirs. Parmi ses divers rôles, il y avait un Napolitain qui se donnait des airs de *prepotenza*, parlait de ses voyages et déclarait qu'il ne trouvait à Palerme rien de beau. Il se plaignait beaucoup du bruit que faisaient les fontaines sur les places, à chaque coin de rue, dans les vestibules des maisons, et il regrettait ses chères citernes de Naples avec leur eau dormante. Ce personnage excita une gaieté fort bruyante dans l'assemblée. Faustina, poussant le coude de sa compagne, lui

[1] Pasquino, âgé aujourd'hui de plus de soixante-dix ans, est toujours plein de verve.

dit tout bas : — Jésus! comme il ressemble à ton amoureux don Vincenzo!

Pepina, frappée de la ressemblance, ne pouvait s'empêcher de rire. Le décor représentait le petit carrefour des quatre *Cantoni*, point central de Palerme, et qui est un des endroits les plus agréables du monde. Pasquino, après en avoir critiqué les sculptures et les ornements, y rencontrait un Sicilien, qu'il croyait reconnaître; il lui sautait au cou et, sans autre préambule, il lui appliquait sur la bouche un baiser retentissant. Le Sicilien s'essuyait avec son mouchoir et demandait au public comment il se pouvait que ce seigneur caressant l'eût pris pour une femme. Sur le carrefour, on voyait arriver de loin une jolie fille endimanchée; Pasquino la lorgnait, et lui faisait avec la mâchoire le signe grossier qui se traduit dans toute l'Italie méridionale par une provocation amoureuse. La jeune fille effrayée se cachait au pied de la statue de Charles-Quint, en criant que cet homme était enragé et qu'il la voulait mordre; mais Pasquino, prenant le ton comique et patelin de son pays, rassurait la jeune fille, l'amusait par ses plaisanteries, obtenait d'elle des œillades et des sourires, et, après avoir rétracté ses critiques, finissait par convenir qu'il y avait de fort belles choses à Palerme et que les deux Siciles étaient deux sœurs jumelles aussi aimables l'une que l'autre. Malgré ce dénoûment en faveur du bon Napolitain, Pepina rougit de honte, en se rappelant

que don Vincenzo s'était permis de lui adresser, sans la connaître, la proposition dont Pasquino venait de lui faire comprendre le sens impertinent et cynique. Les Siciliennes ont cela de remarquable, que leur dignité résiste à la passion et aux égarements; elles pèchent par fragilité, par entraînement, par surprise, et la soudaineté même de leurs fautes ne laisse point à la pudeur le temps d'ouvrir ses ailes et de s'envoler pour toujours. On n'aurait pas fait avouer aisément à Pepina qu'elle n'avait plus sujet d'être fière et d'exiger du respect; c'est pourquoi l'impression fâcheuse qu'elle emporta du spectacle de Pasquino défiora dans son esprit l'image de son fiancé.

Pendant ce temps-là, don Giuseppe ne savait quel parti prendre entre toutes ces demandes en mariage. Pour sortir d'embarras, il imagina d'envoyer quérir les trois jeunes gens et de les réunir chez lui en séance solennelle. — Mes amis, dit-il, vous me convenez également tous trois; je ne pourrais me fixer sur l'un de vous sans manquer aux deux autres. Arrangez-vous à l'amiable, et je souscris d'avance à votre accommodement.

— Les choses étant ainsi, dit la vieille Rosalie, laissez Pepina choisir elle-même : une fille en sait plus long que son père sur ces matières-là.

Chacun des trois rivaux promit de se soumettre à l'arrêt, quel qu'il fût; mais aussi chacun voulut plaider sa cause. Au milieu de ces préliminaires,



Pepina, en regardant par la fenêtre, aperçut Dominique qui revenait de son voyage en mer. Le visage du pauvre *bonacchino* ne produisit point sur elle l'effet de la tête de Méduse, car, au contraire, de tendres souvenirs se réveillant tout à coup dans son âme, Pepina courut chercher le vainqueur des thons et le fit entrer dans la maison : — As-tu pêché la forêt de corail ? lui dit-elle à voix basse dans l'escalier.

— Hélas ! non, répondit le *bonacchino*. Je n'ai gagné que dix piastres de solde et une gratification de six ducats.

— Il faut que tu aies bien du malheur. Suis-moi pourtant, et ne t'étonne point de tout ce que tu vas voir ou entendre : on ne sait pas ce qui peut arriver. Sois discret et garde le silence.

Pepina introduisit Dominique devant le conseil, en disant qu'elle aurait peut-être besoin de lui comme témoin. Gaëtano prit alors la parole. Il commença par rappeler les circonstances de sa rencontre avec toute la famille à Monreale, comment il avait fait des ouvertures au respectable père dès ce jour mémorable, et il termina par une apostrophe sentimentale dans laquelle il réclama l'honneur d'avoir, le premier avant ses rivaux, touché le cœur, jusqu'alors insensible et muet, de la belle Pepina. Giulio s'empressa d'ajouter que ledit Gaëtano ne pouvait tirer avantage de sa priorité, puisqu'il avait manqué de fidélité à sa maîtresse ; que lui, Giulio, avait trouvé Pepina tout éplorée de cet

abandon, et qu'en réussissant à la consoler, il avait hérité des droits du premier amant. Don Vincenzo soutint que ces titres divers n'avaient rien de sérieux, que lui seul avait marché au but honorablement, adressé une demande formelle, et que par conséquent les autres n'étaient que des imitateurs.

— Que d'amourettes! murmura le père. Il paraît que ma fille a aimé tous ces jeunes gens. Cela augmente les difficultés et l'embarras du choix.

— Bah! lui répondit dame Rosalie, on préfère toujours quelqu'un.

L'arbitre souverain était cependant fort indécis. Tandis que chacun parlait à son tour, Pepina donnait *in petto* raison à l'orateur; mais la réflexion venait ensuite changer ses sentiments. — Ah! seigneur Gaëtano, dit-elle en soupirant, vous que j'ai aimé le premier, pourquoi faut-il que, par votre inconstance et vos méchants procédés, vous ayez changé mon amour en mépris? Vous n'auriez eu ni successeur ni rival. Et vous, gentil Giulio, que je croyais si loyal, pourquoi ai-je découvert que vos consolations étaient une comédie et un piége? Quant à vous, seigneur Vincenzo, votre qualité d'étranger et de Napolitain ne devrait être qu'une objection légère. Par malheur, Pasquino vous a porté un coup dans mon pauvre esprit avec ses plaisanteries et ses satires, et puis vous avez débuté à Monreale par me faire une grossière insulte, dont je frémis encore d'indignation lorsque j'y songe. Le seul homme ici

présent qui ne m'ait donné aucun sujet de plainte, c'est Dominique.

— Au diable! s'écria le père. Dominique est un honnête garçon, un brave piqueur de thons, mais je n'en veux point pour mon gendre.

— Rassurez-vous, reprit Pepina; il n'a point réussi à faire fortune à la pêche du corail, et je sens bien que, malgré tout son mérite, il ne serait pas agréé de ma famille; mais si Dominique n'est point assez riche, les autres sont encore moins dignes que lui, et je ne choisirai personne jusqu'à nouvel ordre.

— Un moment! dit Gaëtano. Permets, ô ma Pepina, que je tente un dernier appel à tes souvenirs. Il y a autre chose entre nous que des paroles en l'air. As-tu donc oublié nos rendez-vous dans le jardin, nos longs entretiens à l'ombre du palmier, sous la grotte de rocaille et même dans ta chambre, tandis que la ville entière sommeillait? J'eus de grands torts, il est vrai; mais je les réparerai en te menant à l'église, car je suis ton époux, et mes droits sont sacrés.

— Les miens aussi, dit Giulio.

— Et les miens de même, dit le Napolitain.

— Ouais! qu'est cela? s'écria le père; j'en apprends de belles. Des rendez-vous! des entretiens à l'heure du sommeil! des droits sacrés à trois personnes différentes! Sang du Christ! je ne sais à quoi tient que je n'assomme ma fille à grands coups de bâton.

— Voyez un peu cette hypocrite ! murmura Faustina ! tandis qu'elle me faisait des sermons, elle avait trois amants, sur lesquels deux étaient à moi.

— Taisez-vous ! dit la vieille dame Rosalie ; personne ici n'a un grain de raison dans la tête. Que Pepina ait eu des amants ou des amoureux, qu'importe ! en est-elle plus laide, plus sotte ou plus pauvre ? En a-t-elle perdu un cheveu de sa tête, une dent de sa bouche, un sou de sa dot, un agrément de son caractère ? Pas le moins du monde. Eh bien donc ! vous êtes un fou de la vouloir battre, seigneur Giuseppe. Toi, Pepina, tu es bien plus folle encore de balancer si longtemps. Prends le premier venu et marie-toi. Et vous, ma fille, quelle rage vous pousse à dire vos affaires lorsqu'on ne vous interroge point ? Jetons un voile sur les peccadilles passées, et revenons au fait, qui est le choix d'un mari.

Pour la première fois, Pepina commençait enfin à comprendre ses fautes et les sophismes dont la passion l'avait bercée. En écoutant les étranges arguments par lesquels dame Rosalie essayait de la justifier, elle se sentit peu flattée de l'éloquence du plaidoyer. Cependant don Giuseppe, étonné de la force de ces arguments et dominé par l'ascendant que dame Rosalie exerçait sur ses volontés, se calma tout à coup. — Jetons un voile, puisque vous le voulez, dit-il, et qu'un bon mariage nous fasse oublier tant d'erreurs. Allons, petite malheureuse, dépêche-toi de choisir, afin que je te pardonne.

— Je ne choisirai point, répondit Pepina d'un ton ferme. Entre trois hommes sans délicatesse, qui se vantent publiquement de leurs avantages et qui pensent me forcer la main par leur lâche indiscrétion, je n'ai point de préférence. Je les méprise également tous trois. Ah! combien tu es supérieur à eux, pauvre Dominique! Toi seul, tu te conduis en galant homme, et pourtant je t'avais manqué de foi. Oui, je veux qu'on le sache : Dominique avait su me plaire et conquérir les mêmes droits que les trois autres.

— Lui aussi! s'écria le père en s'armant d'une canne. C'est à présent que rien ne pourrait m'empêcher d'assommer la coupable.

Don Giuseppe marcha vers sa fille en levant le bâton. Les yeux de Pepina cherchèrent quelque moyen désespéré d'éviter ce dernier affront, et Dominique s'élança au-devant du père pour l'arrêter; mais il n'était plus temps : le bras courroucé retomba lourdement, et la jeune fille reçut un coup terrible sur les épaules. L'orgueil meurtri, bien plutôt que la souffrance physique, lui arracha une sorte de rugissement. Elle courut en trois bonds jusqu'à sa chambre et ferma la serrure au double tour. Du fond de cette retraite, elle entendit un mélange confus de voix qui criaient toutes à la fois. Celle de dame Rosalie finit par prendre le dessus; les autres s'éteignirent, et un bruit de pas dans l'escalier annonça que la séance était levée. Nous ne

connaissons point en France cette douleur sèche, ce ressentiment concentré, cette sombre rancune qui dévorent une Sicilienne sans que sa bouche laisse échapper une plainte, ni ses yeux une larme. Pepina, le regard fixe, les dents serrées, immobile et comme frappée de catalepsie, comptait les morsures du serpent roulé dans son cœur. On frappa doucement à la porte, et elle entendit la voix de Faustina qui lui disait d'ouvrir et lui demandait pardon de l'avoir offensée; mais elle ne répondit point et ne changea pas de posture. Bientôt après arriva dame Rosalie. — Ouvre-moi, ma fille, dit la bonne femme; nous irons ensemble trouver don Giuseppe. Je le ferai rougir de t'avoir battue; il t'embrassera, et tout sera oublié. Il n'y a rien de plus sot que ces querelles pour de petits péchés, comme si ce n'était pas l'affaire des confesseurs! Va, ma fille, il ne faut pas garder rancune à un père. Tu sais que le tien n'est point méchant et que je le mène par le bout du nez; ainsi ne sois pas trop sauvage, de peur de mettre les torts de ton côté.

Pepina ne donna pas signe de vie, et la grosse dame s'en retourna comme elle était venue, en grondant contre la brutalité des hommes qui se fâchent à tous propos et ne savent rien prendre avec patience. Au milieu de la nuit, on entendit enfin la jeune fille marcher dans sa chambre et fouiller dans ses tiroirs. Le silence se rétablit ensuite, et l'on pensa qu'elle était au lit; mais, le matin, la ser-

vante trouva la porte de la chambre ouverte et les hardes éparses sur le plancher. Pepina s'était envolée de la maison paternelle, un petit paquet sous le bras. Vers midi, on apporta une lettre à dame Rosalie, contenant ce qui suit : « Très-chère dame, vous de qui je n'ai reçu ni chagrin ni outrage, chargez-vous d'apprendre aux autres que je leur pardonne à la condition de ne plus les voir et que j'ai cherché un asile contre les perfidies, les injures et les coups, parmi les sœurs de Sainte-Claire. Après six mois de noviciat, si je ne sens point de vocation, je demanderai au monde s'il veut bien me reprendre ; mais je souhaite ardemment de m'accoutumer à la vie religieuse. Agréez, très-chère dame, l'assurance de ma tendresse toute filiale. »

Don Giuseppe courut au couvent, le visage bouleversé, roulant des larmes dans ses gros yeux. Il fut admis au parloir, où la supérieure lui vint dire très-froidement qu'il ne dépendait point d'elle de lui rendre sa fille, que Pepina était libre de sortir ou de rester, et qu'on ne chercherait à l'influencer en aucune façon. Il fallut bien se résigner à attendre l'expiration des six mois d'épreuve. Pendant ce long délai, la maison du pauvre marchand bonnetier fut triste comme un tombeau. On ne vit plus la famille passer le soir sous la porte Felice, et dame Rosalie ne cessa de répéter vingt fois par jour ce refrain cruel : — Voilà, seigneur Giuseppe, ce que c'est que de battre les filles. On a bientôt levé la

main ; on s'en repent tout le reste de sa vie.

VI

Après la fatale scène du coup de bâton, la discorde souffla son venin dans les cœurs de tous les amants désappointés. Gaëtano et Giulio, qui s'étaient si bien entendus pour faire le mal, devinrent ennemis mortels pour mieux prouver la sincérité de leurs regrets. Don Vincenzo, peu satisfait d'avoir découvert tant de rivaux aussi favorisés que lui, se serait refroidi pour le mariage, si la retraite de Pepina n'eût fortement ranimé ses désirs, car l'esprit humain est mal fait et s'acharne de préférence à la poursuite des biens qui semblent le fuir. Dominique, plus calme en apparence, mais plus jaloux cent fois que les autres, aurait volontiers poignardé toute la compagnie afin d'écarter la concurrence, et il accorda une double part de sa haine à don Vincenzo, qui joignait à sa qualité de rival celle de Napolitain. Au lieu de dissimuler sa rancune, le vainqueur des thons conçut la fatale pensée d'intimider l'ennemi. Lorsqu'il le rencontrait dans la rue, il lui lançait des regards de bête fauve, et il réussit à lui inspirer une peur de tous les diables, mais dont l'effet tourna autrement qu'il ne l'avait imaginé. Don Vincenzo n'eut qu'un mot à dire pour éveiller la sollicitude de la police. On alla aux in-

formations, et l'on sut que Dominique avait exprimé devant témoins le plaisir qu'il éprouverait à planter un harpon dans le corps de son rival. Ce renseignement parut suffisant pour motiver un emprisonnement par mesure de prudence. Dominique, arrêté par quatre gendarmes, fut conduit à la Prison-Vieille et jeté dans un cachot.

Par un préjugé populaire qui date du temps de la domination espagnole, les *bonacchini*, persuadés qu'ils n'ont point de justice à espérer des magistrats de Palerme, ont institué parmi eux une espèce de tribunal arbitral qui juge leurs différends. On plaide sa cause soi-même, et, n'ayant point d'avocats pour embrouiller les affaires, ni de frais à payer, les parties trouvent du moins, à défaut du code et de la science, l'économie de temps et d'argent. Quant aux arrêts, ils sont dictés par ce bon sens naïf dont l'illustre Sancho Pança donna des preuves si remarquables dans son gouvernement de Barataria. Il n'y eut jamais de justice si expéditive et si peu coûteuse, et comme les plaideurs ont toute confiance dans l'impartialité des juges, il est rare qu'on appelle de ces arbitrages aux tribunaux réguliers. Si les *bonacchini* se bornaient à juger leurs différends en matière civile ou leurs querelles d'honneur, on ne verrait pas grand mal à cela. On ne peut empêcher les gens de s'accommoder comme ils l'entendent, et les arrêts deviennent, par le consentement mutuel, des arrangements à l'amiable;

mais il paraît que, dans certains cas, ces magistrats amateurs s'arrogent le droit de traiter des matières criminelles, de juger des absents qui ne reconnaissent point leur pouvoir, de les condamner à des peines de leur invention, et même d'exécuter la sentence, qui devient alors un délit ou un crime au point de vue des lois véritables. Dans ces cas heureusement fort rares, le corps des *bonacchini* brave la justice du pays pour exercer la sienne, et s'érige en une sorte de tribunal de *francs-juges* qui distribue des *taillades* et des coups de couteau.

Selon toute probabilité, le respectable tribunal des pêcheurs de thons, assemblé dans quelque cabaret du *Borgo*, reçut avis, par la bouche de son procureur général, de la persécution qu'un étranger venait d'exercer envers un des membres les plus honorables de la compagnie des madragues. L'injure faite à un homme de la confrérie rejaillissait sur tout ce qui portait la *bonacca*, et cette injure demandait une punition exemplaire. Le réquisitoire, qui sans doute ne fut pas long, eut bien vite établi ce fait notoire, que don Vincenzo, abusant de sa position de fonctionnaire et de la protection d'autres Carthaginois comme lui, avait introduit la police dans une affaire d'amour et attenté à la liberté de Dominique pour se défaire d'un rival. Dans sa sagesse, le tribunal jugea que l'auteur de cette noirceur méritait une *coltellata*. On alla aux voix pour déterminer de combien de pouces la lame

devait pénétrer entre les côtes du coupable, et le nombre fut fixé à un pouce, à la majorité des voix, ce qui prouve la grande modération de la cour. Afin que la sentence produisît l'effet qu'on en devait attendre, on décida qu'elle serait exécutée en plein jour.

Un matin, le personnage désigné pour servir d'instrument à la justice particulière des vestes rondes s'arma d'un petit couteau dont la lame, soigneusement enveloppée d'un triple rang de ficelle, ne montrait que la pointe. Cet homme sortit du *Borgo*, et chercha dans la campagne un figuier sur lequel il choisit une feuille à la mesure de son visage, et dont il se fit une espèce de masque, en tenant la queue entre ses dents, de manière à voir clair par les découpures naturelles que présente la feuille du figuier. L'opération achevée, il mit cette feuille dans sa poche et entra dans la ville. Pendant une demi-heure, il se tint au coin de la place du Sénat, qui est un des endroits les plus fréquentés de Palerme. Il était couché, les deux coudes à terre, les mains sur son visage, et regardait les passants en écartant ses doigts. Tout à coup il se leva, sa feuille de figuier à la bouche, et partit en courant. Une vieille femme, qui connaissait les mœurs des *bonacchini*, se mit à crier que cet homme allait faire un malheur; mais le coureur avait tourné dans la rue de Tolède, et on le perdit de vue. Don Vincenzo, qui se rendait au palais royal, se sentit

heurté fortement dans le côté droit par un homme du peuple qui passa devant lui. Il crut avoir reçu un coup de coude, et, au bout de quelques secondes seulement, il s'aperçut qu'il était blessé. Il poussa des cris aigus en cherchant à désigner l'assassin; mais le *bonacchino* était déjà bien loin : on le vit tourner à droite et s'enfoncer dans un labyrinthe de petites rues où il devenait inutile de le poursuivre.

Le pauvre don Vincenzo se crut mort jusqu'au moment où le médecin lui jura par tous les saints, après avoir sondé la blessure, qu'il n'était point dangereusement atteint. On lui mit le premier appareil, et on le conduisit en fiacre à la police. Lorsque le commissaire lui demanda s'il avait des indices à donner sur l'assassin, don Vincenzo assura que c'était Dominique, et qu'il l'avait parfaitement reconnu à sa taille, à ses larges épaules et à ses jambes d'Hercule. On eut beau lui représenter que, Dominique étant sous les verrous depuis un mois, il fallait que ce fût un autre : don Vincenzo persista dans sa première déclaration avec tant d'opiniâtreté, qu'au lieu de guider la justice, il la dérouta complétement. On chercha parmi les pêcheurs de thons ceux qui offraient quelque ressemblance avec Dominique, mais on trouva une foule de gaillards à larges épaules, à jambes d'Hercule et vêtus de la *bonacca*. La moitié de la population mâle du *Borgo* répondait au signalement. Les magistrats, ennuyés de ne rien découvrir, jetèrent

bientôt cette affaire dans le sac aux oublis, et don Vincenzo en fut pour ses hauts cris et sa blessure.

— Vous comprenez, à présent, poursuivit M. A. R., pourquoi Dominique, qu'on relâcha de guerre lasse après deux mois de prison, ne peut plus approcher de notre ami le Napolitain sans lui donner des crispations. Tout homme qui porte la *bonacca* est devenu pour don Vincenzo un brigand et un coupe-jarrets. De là vient l'accueil peu gracieux qu'il a fait tout à l'heure devant la fontaine de Garoffello à celui qu'il considère comme son meurtrier.

La belle Pepina demeura ferme dans ses résolutions jusqu'à l'Assomption de l'année dernière. Le lendemain de cette grande fête, selon l'usage de ce pays, les novices de son couvent descendirent au parloir pour vendre des confitures faites par les nonnes. Il se trouva parmi les chalands un cavalier d'une belle figure qui la remarqua et lui plut. C'était un propriétaire de Trapani assez riche, mais veuf, d'un caractère violent, et qui passait pour avoir tué vertement sa première femme par jalousie. Lorsque ce prétendant vint demander au marchand bonnetier la main de sa fille, don Giuseppe prit des informations, et s'empressa d'avertir Pepina des bruits qui couraient sur cet homme : — Pensez-vous donc, répondit la jeune fille avec majesté, que je veuille prendre un mari avec le dessein de le tromper? Si cet honorable seigneur a tué sa femme,

c'est qu'elle avait mérité la mort. Quand on est sûre, comme moi, de ses bonnes intentions, de sa vertu et de sa fidélité, on n'a pas à redouter un pareil accident. Voilà l'époux qu'il faut à une fille de mon caractère, et, puisque je le trouve enfin, je l'accepte sans crainte.

En effet, le mariage fut célébré au bout de trois semaines, et Pepina, pleine d'assurance et de fierté, partit gaiement avec son mari pour la province de Trapani. Elle habite aujourd'hui la campagne et ne voit personne, en sorte que, si elle ne rencontre dans son village ni un paysan bien bâti, ni un joli gardeur de moutons, ni un domestique frais de visage, qui lui fournisse l'occasion de se récrier sur l'étrangeté d'un si grand coup du sort et d'une aventure incroyable faite exprès pour elle, on doit espérer qu'elle échappera au danger de sa situation et restera sage.

Une fois la belle Pepina retirée dans ses terres, tous les amoureux se rejetèrent sur sa compagne. Gaëtano témoigna quelque envie de la prendre pour femme, et au premier mot qu'il en toucha, dame Rosalie, ne voulant pas le laisser languir, s'empressa de combler ses vœux. Faustina partit à son tour pour Marsala, où demeure la famille de son mari, et, sans être sorcier, on peut affirmer qu'à cette heure elle y doit mener de front trois ou quatre amourettes plus ou moins sérieuses. Giulio alla prendre ses derniers grades à l'université de Catane,

et don Giuseppe, toujours galant, continue à rendre ses devoirs à la grosse dame de ses pensées et à vendre des bonnets dans son magasin de la rue Macqueda.

V

LE MEZZO-MATTO

I.

Le nom de *mezzo-matto*, qu'on prodigue beaucoup en Sicile et qui veut dire littéralement *à moitié fou*, ne se prend pas en mauvaise part. On le donne d'abord à tout individu travaillé par une manie ou une idée fixe quelconque : le collectionneur, l'amateur de tableaux, le distrait, l'amoureux, l'humoriste, le jaloux, etc., sont des *mezzi-matti*. C'est, comme on voit, une famille considérable dont les membres divers ont des noms dans tous les pays du monde ; mais on appelle aussi *mezzi-matti* les gens singuliers par les mœurs ou le caractère, et dans cette seconde catégorie on trouve des personnages qui n'existent qu'en Sicile. Sous le 38e degré, la tête s'exalte facilement ; les passions, les ridicules et l'originalité prennent de fortes proportions. Le jaloux sicilien l'est à la rage, l'amoureux à la folie, le distrait et l'humoriste donnent des

signes énormes de leur préoccupation ou de leur chagrin. De là vient peut-être que l'instinct comique, soutenu par tant de sujets d'observation, est plus éveillé en Italie et en Sicile que dans le reste de l'Europe. Il fallait un terme exagéré pour répondre à l'exagération de la chose, et ce terme une fois imaginé, si, parmi ceux à qui on l'applique, il se trouve des gens qui ne le méritent pas tout à fait, tant d'autres sont fous plus qu'à moitié que la compensation est amplement rétablie. Certaines personnes usurpent d'ailleurs le titre de *mezzi-matti*, afin de se donner leur franc-parler et de satisfaire leur penchant pour l'indépendance, la satire ou le mépris des usages du monde.

Lorsque je voulus tenter une ascension au sommet de l'Etna, on me conduisit chez le savant et obligeant M. Gemellaro, dont les lumières et l'expérience sont d'un grand secours aux touristes dans cette entreprise difficile. M. Gemellaro, que les gens du pays appellent le *docteur de l'Etna*, demeure à Nicolosi, dernier village qu'on rencontre en gravissant la montagne, et au delà duquel commence le chaos formidable dont le feu et la neige se disputent l'empire. Le docteur a consacré sa vie entière à l'étude de ce volcan, qu'il aime avec la tendresse d'un propriétaire. Il connaît les défilés dangereux, les abîmes, les beaux points de vue, les passages qu'il convient de choisir selon le temps et la saison, et, quand il arrive malheur à un voyageur imprudent,

M. Gemellaro en est inconsolable à cause de l'échec que reçoit la réputation de son cher Etna. Sur la table du docteur est un modèle en relief de la montagne, fait par lui-même, et où il n'a oublié aucun détail. Tandis que nous admirions, mes compagnons de voyage et moi, ce chef-d'œuvre d'exactitude et de patience, M. Gemellaro nous dit en souriant avec une bonhomie charmante : « Je suis un *mezzo-matto.* »

Avant cela, dans un café de Catane, j'avais entendu, au milieu d'une conversation entre plusieurs personnes, un homme échauffé par la discussion s'écrier : « Ne me poussez pas ainsi, car je suis *mezzo-matto*, et je pourrais vous dire des choses qui ne vous feraient pas plaisir. » — En effet, cet homme finit par railler outrageusement ses interlocuteurs, qui n'osèrent point se fâcher, grâce à la précaution oratoire et aux licences qu'elle autorisait. Une autre fois, à Syracuse, j'aperçus une jeune fille assise sur un toit et qui pleurait de tout son cœur. — « En voilà une, me dit mon guide, que l'amour a rendue *mezza-matta.* » On voit par ces trois exemples si différents que cette expression s'emploie volontiers en Sicile avec plus ou moins de justesse et de mesure. La définition du mot étant faite, il s'agit maintenant de chercher, parmi toutes ces variétés, un type qu'on ne puisse ni rencontrer dans un autre pays, ni appeler d'un autre nom.

Sur une place de Messine, j'eus l'avantage de dé-

couvrir le modèle du *mezzo-matto* sicilien : c'était un homme de quarante ans, maigre, osseux, un peu voûté, avec de gros sourcils noirs arqués et mobiles, des yeux étincelants et des traits aquilins. Sa physionomie changeait souvent, et on aurait cru que les pensées tournaient incessamment dans sa tête comme la lanterne d'un phare. Tantôt un sourire fin relevait ses lèvres, tantot il faisait une lippe comique et pleureuse ; sur son visage. l'inquiétude succédait au calme, la gaieté à la mélancolie, la bienveillance à la mauvaise humeur, par des transitions si soudaines, qu'en le regardant on imitait malgré soi ses grimaces. La première fois que je le vis, il portait un pantalon noir, une veste de toile, un grand chapeau de paille, point de cravate ni de gilet, ce qui lui donnait un air de philosophe moissonneur passablement hétéroclite ; mais, malgré le désordre de ses vêtements et son linge chiffonné, je reconnus en lui un homme d'excellente compagnie. Je ne sais quoi d'intéressant et de noble perçait à travers son masque de Pasquino. Il parlait seul dans la rue, comme s'il eût préparé quelque discours pathétique, en secouant les épaules d'un air si malheureux, que je fus tenté de lui dire : « Ne vous tourmentez pas ainsi ; vous verrez que cela s'arrangera. » Au bout d'un moment, il trouva sans doute une phrase dont l'éloquence le satisfaisait absolument, car il s'arrêta court, en croisant les bras d'un air de triomphe.

On parlait diversement de cet original dans toute la province de l'Etna, où il était fort connu. Les négociants de Messine lui reprochaient d'avoir dissipé follement sa fortune par des goûts dispendieux et des libéralités ; les gros propriétaires de Catane regrettaient qu'un de leurs pareils eût assez mal administré ses biens pour être obligé d'en vendre une partie. Les uns disaient que c'était un esprit vaste, les autres un faux bonhomme ; mais les pauvres gens, les faibles et les affligés de toutes sortes, dont le nombre est grand depuis Messine jusqu'à Noto, avaient en lui un ami, un soutien et un consolateur, et, lorsqu'il venait frapper à la porte d'une masure, on s'écriait en le voyant : « C'est le ciel qui vous envoie ! » Tout cela composait une figure mystérieuse qui excita ma curiosité, et, comme il n'y avait presque personne qui n'eût quelque anecdote à raconter sur ce personnage fantastique, je recueillis bientôt assez de documents pour en faire une sorte de biographie, dont je ne cacherai pas que les bruits publics et les préjugés populaires sont les seules pièces justificatives.

Le marquis Germano*** avait été un des meilleurs élèves du collége des jésuites à Naples. A dix-sept ans, il rentra chez son père avec l'habitude et le goût du travail, en sorte qu'il ajouta aux bons fruits de ses classes cette seconde éducation, non moins utile que la première, qu'on n'acquiert que par beaucoup de méditation et de lecture. Il s'in-

troduisit dans la compagnie des savants et des littérateurs du royaume des Deux-Siciles ; le marquis Gargallo, le professeur Melloni, le célèbre Galuppi, l'aimaient et le considéraient comme celui de leurs successeurs à venir qui donnait les plus belles espérances. La géologie et les recherches sur les antiquités grecques et romaines étaient ses études favorites. A vingt-cinq ans, il perdit son père, et se vit à la tête d'une grande fortune. Après un petit voyage qu'il fit en Italie pour se distraire, le jeune marquis revint à Naples, où on l'avertit que, s'il voulait aller à la cour, il y trouverait des protections et de l'emploi ; mais il répondit qu'il n'avait point d'ambition, et prétexta des travaux de cabinet pour se retirer dans sa villa Germana, située entre Messine et Gallidoro. On pensa que l'unique rejeton d'une famille riche devait se marier de bonne heure, et on lui proposa de brillants partis ; notre homme ne voulut pas en entendre parler, et pria les officieux de le laisser vivre à sa guise.

Des invitations furent envoyées de la villa Germana aux savants, aux artistes et aux poëtes de la Sicile. On y vint de tous les coins de cette île, qui a toujours produit beaucoup de vers et de chansons. Les commensaux les plus sérieux de la maison ne manquèrent pas de s'enquérir des travaux d'un jeune homme si sage ; ils s'attendaient à voir sortir de son cabinet quelque ouvrage d'une érudition solide. Leur surprise fut grande quand le marquis

leur apprit que son intention n'était point d'entrer en communication avec le public, qu'il ne prétendait cultiver les sciences que pour son amusement, et que le véritable bonheur d'un philosophe était précisément de ne chercher ni la gloire, ni le bruit, de ne faire aucun usage de son instruction, et de s'endormir plus content d'une bonne action que du succès d'un gros livre. Au rebours des savants ordinaires qui se passionnent chaque jour davantage pour leurs occupations, le seigneur Germano négligea peu à peu la géologie et les ruines antiques. L'encre se figea dans son écritoire. Ses amis lui reprochèrent d'abandonner l'étude; il leur répondit qu'en prenant de l'âge, il fallait devenir raisonnable, connaître le prix du temps, et retrancher sur les heures de récréation. Les amis eurent bien de la peine à s'empêcher de rire en songeant que le marquis passait des matinées entières dans son jardin, vêtu de sa robe de chambre, à s'entretenir gravement avec son jardinier, et qu'il maniait lui-même la serpe et l'arrosoir pour tailler des arbustes et arroser les fleurs les plus simples.

Un jour, le seigneur Germano demanda sa berline de voyage, et se fit conduire dans ses diverses propriétés. Il avait des fermes à Taormine, des vignes d'un grand rapport sur le penchant de l'Etna, des maisons à Catane. Il employa huit jours à examiner toutes choses, à interroger les gens et à prendre des notes. En revenant à Messine, il appela son in-

tendant : « Je savais depuis longtemps que tu me volais, lui dit-il avec douceur; mais, avant de te congédier, j'ai voulu m'assurer que tu aurais de quoi vivre en sortant de chez moi, car je vais donner en ta personne une leçon aux serviteurs infidèles. Comme tu seras repoussé de tout le monde, j'ai attendu que tu fusses pourvu. Aujourd'hui, tes larcins se montent à six mi le ducats; avec cela, tu ne manqueras de rien dans tes vieux jours, si tu as de l'ordre; en conséquence, je puis te chasser et te dire que tu es un coquin. » L'intendant, confondu de voir son patron si bien instruit, fut en même temps ravi de le trouver si indulgent; il confessa ingénument ses friponneries, et partit avec le butin qu'on lui laissait. epuis ce moment, le seigneur Germano administra sa fortune lui-même. On le félicita d'avoir fait un exemple sur un malhonnête homme, et il répondit : « La philosophie deviendrait une chose stérile et même nuisible, si elle nous empêchait de veiller à nos affaires et de nous occuper de notre prochain. »

Pour mettre en pratique sa nouvelle règle de conduite, le marquis prit l'habitude de se lever matin et de consacrer trois ou quatre heures avant le déjeuner à parcourir les environs de sa villa. On lui sellait un mulet exercé à franchir les torrents, et, sur cette monture paisible, il s'enfonçait dans les montagnes de Gallidoro, pays sauvage et pittoresque, où l'incroyable fécondité de la nature ne

produit, faute de bras, que désordre et encombrement. Le seigneur Germano ne rencontrait pas une métairie ou une cabane sans y entrer et s'informer commment on vivait là-dedans; quand il y trouvait le découragement et la misère, il donnait aux pauvres montagnards des secours et des conseils, et ne s'en allait point sans avoir obtenu d'eux la promesse de secouer leur inertie. Dans une de ces promenades matinales, le marquis aperçut, au bord d'un torrent enflé par les pluies du printemps, une grande et belle fille de dix-huit ans qui cherchait l'endroit favorable pour passer le gué; elle n'avait pour tout vêtement qu'une chemise longue, et déjà elle mettait un pied dans l'eau lorsqu'elle s'arrêta en voyant arriver quelqu'un. — J'espère, mon enfant, lui dit le cavalier, que vous n'allez pas vous plonger dans cette eau glaciale.

— Si fait, seigneur marquis, répondit la jeune fille. Que votre Excellence passe la première, et je serai sur l'autre rive presque aussitôt qu'elle.

— Voilà comme on gagne des maladies, ma belle. Puisque tu me connais, monte en croupe à côté de moi. Nous passerons ensemble.

Sans plus de façons, la jeune fille posa son pied nu sur celui du cavalier, saisit le pommeau de derrière de la selle et sauta d'un bond sur la croupe du mulet. Lorsqu'elle eut arrangé décemment sa chemise sur ses jambes en manière de jupon, elle s'appuya d'une main sur l'épaule du seigneur Ger-

mano, et le mulet se mit en marche. De l'autre côté du torrent, le marquis dit à sa compagne : — Tu es mieux là que parmi les pierres et les ronces, ma mie. Restes-y ; je te mènerai chez toi ; cela te reposera, et, chemin faisant, tu me raconteras ce que fait ton père, comment il se nomme, s'il a beaucoup de famille et si on est heureux à la maison.

— Mon père, répondit la jeune fille, est le pauvre Matteo, fermier de votre Excellence. Plus d'une fois il m'a dit : « Zita, va porter du lait et des œufs à la villa Germana. » Et j'ai eu l'honneur de voir votre seigneurie dans son jardin par la fenêtre de la cuisine. Notre famille n'est pas nombreuse. Mon père n'a d'autre enfant que moi, et il a tant grondé ma mère de ne lui avoir point donné un garçon pour l'aider au travail, qu'à la fin je l'ai apaisé en lui promettant d'être aussi forte, aussi active qu'un homme, de faire autant de besogne et de ne point me marier. Le soir, quand j'appelle mes chèvres, elles entendent ma voix à un mille de distance ; je porterais quatre gerbes de blé sur ma tête d'ici à Gallidoro sans me reposer. Mon bras n'est pas gros ; mais je ne suis pas embarrassée pour jeter une botte de paille sur une charrette, et mon père n'ose plus gronder.

En parlant ainsi, la Zita étendait son bras délicat, dont le soleil n'avait pas encore altéré la blancheur.

— Tu sais jeter en l'air une botte de paille, dit

le marquis, et tu ne sais pas que ton bras est d'une forme admirable. La Vénus de Syracuse n'en avait pas de si beaux.

— Il ne faut point me dire cela, Excellence. Tant mieux pour cette dame de Syracuse, si elle n'a pas besoin de travailler! Moi, j'ai promis de rester fille. Que je sois belle ou laide, peu importe; mais je sens que si ma tête partait, mon serment ne m'arrêterait plus, et c'est pourquoi j'ai peur des galanteries.

— Ton serment ne vaut rien, reprit le marquis. Les belles filles comme toi sont faites pour être mariées et pour donner beaucoup d'enfants à notre mourante Sicile. Est-ce que dans ces montagnes tu ne connais pas quelque part un garçon bien bâti qui te parle d'amour?

— Quant à du bonheur dans notre maison, répondit la Zita, comme votre seigneurie me le demandait tout à l'heure, il y en aurait assez si le pain ne manquait jamais. Lorsque les poules ne pondent point et que les chèvres ne donnent pas de lait, mon père a de l'humeur et ma mère s'inquiète. Cependant, avec la protection de la sainte Vierge, on joint toujours les deux bouts de l'an.

— A force de joindre les deux bouts, reprit le seigneur Germano, on devient vieux, et avec l'âge arrivent les infirmités. Quand ton père et ta mère ne pourront plus travailler, il ne sera plus temps de leur donner un gendre.

— Un gendre voudrait emmener sa femme chez lui.

— C'est selon le métier qu'il ferait. Ce pays est-il si désert que tu n'y puisses trouver celui dont tu serais volontiers la femme? Réponds-moi comme à un ami.

— Des gens de notre condition, répondit la Zita, doivent s'estimer bien heureux d'avoir un patron humain et bon comme votre Excellence. Tout ce que nous souhaitons, c'est qu'elle ne vende pas ses biens à quelque seigneur de la terre ferme qui nous traiterait sans pitié.

Un groupe de cactus sur lequel séchait du linge annonça le voisinage d'une habitation.

— Voici notre maison, poursuivit la Zita; je vais avertir mon père de votre visite et cueillir des citrons pour préparer la limonade.

La jeune fille sauta lestement à terre et courut en avant comme une biche. Sur le seuil de la métairie, le marquis fut reçu par son fermier avec de grandes démonstrations de respect. Tout respirait la pauvreté dans cette humble maisonnette, composée d'une grande pièce qui servait de chambre à coucher, de grange et de magasin. L'étable aux chèvres n'était séparée de cet appartement que par une barrière. Deux grabats, couverts de paille de maïs, représentaient les lits; la porte et une lucarne sans vitre étaient les seuls passages ouverts à la lumière. Point d'autre objet de luxe qu'une

image de la Madone sans cadre et un bouquet d'iris et de gênet d'Espagne; mais la beauté de la Zita, sa jeunesse, sa vivacité, sa voix fraîche, entretenaient dans ce sombre réduit le mouvement et la joie. Sur une table bancale, on servit du miel, des oranges, des limons et de l'eau de source pour le *rinfresco*. Tandis que le marquis faisait honneur à cette modeste collation, le fermier, le bonnet à la main, et la bonne femme, appuyée sur l'épaule de sa fille, admiraient les belles manières que déployait leur patron à éplucher des fruits. Après avoir bien raisonné de la prochaine récolte, du prix de l'avoine et de la culture du blé de Turquie, le seigneur Germano se tourna vers la jeune fille, dont les grands yeux observaient tous ses gestes.

— Maintenant, dit-il, à nous deux, Zita; je veux que tu te maries.

— Votre Excellence a raison, dit la mère. N'est-il pas vrai que ce serait *péché* de laisser notre famille s'éteindre ?

— Elle ne s'éteindra pas, reprit le marquis. Écoute-moi, Zita : tu as évité de répondre à mes questions tout à l'heure; mais devant père et mère je te forcerai bien à t'expliquer. As-tu un amoureux, oui ou non ?

La Zita leva les yeux au ciel, ce qui veut dire *non* en pantomime sicilienne,

— Eh bien! poursuivit la seigneur Germano, je te donne quinze jours pour trouver un mari qui te

plaise. Ne t'inquiète que de sa figure et de son caractère. J'entends qu'il soit jeune, de bonne mine et d'un heureux naturel. Le reste me regarde.

— Je n'étais point d'avis, dit le père, qu'elle prît un mari; mais puisque votre Excellence se charge de tout, c'est fort différent.

— Je me charge de tout en effet. Passé ce délai de quinze jours, si la Zita n'a pas encore trouvé de prétendant, je lui en choisirai un moi-même, et je lui promets dès aujourd'hui cinquante ducats par an de pension à chaque enfant qu'elle aura, pour l'encourager à en faire beaucoup.

Le marquis vida son verre de limonade, prit son chapeau et sa cravache, et demanda son mulet. Suivant l'usage du pays, le métayer et sa femme baisèrent la main de leur patron; la Zita s'approchait à son tour, lorsque le seigneur Germano lui toucha le menton et lui déposa un baiser sur le front en lui disant : —Voilà pour t'apprendre que tu es bonne à marier. Quoiqu'il n'y ait rien de plus aimable que d'être belle sans le savoir, il faut pourtant que cela finisse. Adieu, ma mie. Dans quinze jours, nous commanderons ta robe de noce.

II

Pendant quinze jours, le marquis vint tous les matins à la ferme savourer la limonade au miel préparée par la belle Zita, et disserter sur l'élève

des chèvres et la fécondité des poules avec autant de plaisir que s'il se fût agi des révolutions du globe. Cette simplicité de mœurs, qui pourrait sembler étrange en France, est fort ordinaire en Sicile. La compagnie de la villa Germana ne s'en étonna point, et l'on n'aurait jamais donné au marquis le nom de *mezzo-matto*, s'il ne l'eût mérité par d'autres singularités. Le quinzième jour arrivé, le seigneur Germano demanda au bonhomme Matteo où était son gendre.

— J'attends, répondit le père, que votre seigneurie me le présente ; je l'accepterai les yeux fermés, et il sera bien reçu de tout le monde ici.

— Mon choix est fait, repris le marquis. Demain je vous amènerai l'homme sur qui j'ai jeté les yeux, et si la Zita le trouve à son goût, nous conclurons tout de suite.

En retournant chez lui, le seigneur Germano descendait au pas un sentier tortueux, lorsqu'il entendit une voix de contralto d'une force prodigieuse qui l'appelait de bien loin. Il arrêta son mulet pour chercher d'où venaient ces cris. Au bout de cinq minutes, il aperçut une femme qui courait au faîte de la montagne. Bientôt une paire de talons nus fit résonner la terre du sentier, et la Zita parut, à peine esoufflée par une traite d'un mille à toutes jambes.

— Excellence, dit-elle, je pensais que cette fantaisie de me marier vous sortirait de la tête, et que

ce délai de quinze jours était une plaisanterie. Puisque tout cela est sérieux, il faut que je vous parle : j'ai un amoureux ; je n'ai point osé l'avouer à mon père. Vous seriez bien bon, si vous vouliez faire semblant de choisir précisément celui dont je deviendrais la femme plus volontiers que de tout autre.

— Fille sournoise, répondit le marquis, pourquoi me dire cela au dernier moment, quand j'ai déjà formé d'autres projets? Ton amoureux est-il au moins jeune, ardent, beau de visage et d'une haute stature? car, pour rien au monde, je ne consentirais à te marier avec un homme contrefait ou rachitique.

— Excellence, c'est un garçon de vingt et un ans qui nous battrait tous deux d'une seule main ; il a de l'esprit et il compose des chansons si jolies que je l'écouterais chanter du matin au soir ; mais ce n'est point un fainéant. Il fait le service de messager entre Taormine et Randazzo, et deux fois par semaine il passe dans ces montagnes pour prendre les commissions des métayers. Je l'ai rencontré souvent en gardant mes chèvres, et, je ne sais comment cela est venu, je me suis aperçue qu'il me plaisait un peu, et puis davantage, et enfin tout à fait. Il n'en sait rien encore, car je n'en conviens pas avec lui, de peur qu'il n'ait plus autant de zèle à me parler de son amour.

— Sicilienne que tu es! Comment se nomme ton amoureux?

— Carlo, Excellence; Carlo, pour la servir.

— Es-tu bien sûre de l'aimer?

— Très-sûre, Excellence. Je me suis attachée à lui parce que jé le connaissais. N'est-il pas juste d'aimer ceux qu'on voit souvent? A l'idée d'en épouser un autre, j'éprouve un serrement de cœur, et quand je pense à Carlo, je le trouve beau comme un dieu.

— Le drôle! murmura le marquis; il est aimé! Il aura là une femme parfaite, un vrai chef-d'œuvre. Quels yeux! quelle taille! droite comme un cierge! et quelle voix!... une poitrine d'acier! O Sicile, tes fruits sont beaux, mais trop rares, hélas! — Sois tranquille, Zita; tu épouseras ton Carlo. Je l'enverrai chercher à Taormine, et je le présenterai demain à ton père. Va, retourne à la maison, et dors paisiblement, *figghia mia*. Je veux que tu sois contente.

Le muletier Carlo avait son écurie au village des *Jardins*, situé sur la grand'route de Messine à Catane, au pied du roc escarpé que domine l'antique *Tauromenium*. Un domestique en livrée lui vint dire que le marquis avait à l'entretenir d'affaires importantes. On lui donna une place à côté du cocher sur le siége d'un fourgon de campagne; un couple de chevaux fringants le conduisit en deux heures à douze milles de son village. Il ouvrit de grands yeux en voyant, au bout d'une avenue de platanes, la façade mauresque de la villa Germana,

la pièce d'eau où se baignaient les nymphes de bronze, et l'escalier en fer à cheval surmonté du péristyle orné de colonnettes et de trèfles percés à jour. Le luxe des appartements l'étonna bien plus encore ; ce n'était partout que soie et velours. Carlo voulait ôter ses souliers de peur d'user les mosaïques, et si le marquis n'eût pas joui dans la contrée d'une réputation de bon chrétien, le muletier l'aurait pris pour un sorcier, tant il y avait de livres dans son cabinet et de ramages sur sa robe de chambre. De son côté, le seigneur Germano parut examiner Carlo avec curiosité.

— Par Bacchus! dit-il, voilà un solide gaillard. Quelles épaules! quelles jambes! Viens un peu devant cette glace, mon garçon, que je voie lequel de nous deux est le plus grand. Tu as un pouce de plus que moi. C'est à merveille. La Zita t'appartient de droit.

— Monseigneur, répondit le muletier, il ne faut point se fier aux apparences. Un homme a l'air solide, mais souvent ce n'est qu'un pauvre diable. Les épaules, les jambes, cela ne prouve rien, si l'estomac est faible. Quant à cette Zita dont vous parlez, je ne sais ce que c'est.

— Je devine, reprit le marquis : tu vas commencer par de la défiance et des mensonges ; mais je suis de ce pays, et toutes les ruses me sont connues. Tâchons d'abréger : tu aimes la fille de mon fermier Matteo ; je m'intéresse à ces bonnes gens. Si tu veux

épouser la Zita, je t'avertis que je lui donne mille ducats de dot et une pension de cinquante ducats à chaque enfant qu'elle aura. Tu es libre de la refuser; je lui trouverai sans peine un mari qui ne se plaindra point de maux d'estomac.

— Ce serait trop d'audace à moi, répondit Carlo, que de contredire votre Excellence. Supposons donc, pour lui plaire, que j'aime la Zita et que j'accepte la proposition.

— Tant de complaisance me touche. Puisque tu consens à feindre, pour un instant, d'aimer ta maîtresse et de recevoir une dot sur laquelle tu ne comptais pas, nous irons ensemble chez la Zita, et je te présenterai à la famille de ta future.

Le bonhomme Matteo, qui ne savait pas un mot de ces pourparlers, agréa le gendre qu'on lui proposait, et fut édifié de la docilité de sa fille.

— Je ne vois, dit-il, qu'une objection à faire : Carlo voudra sans doute emmener sa femme à Taormine.

— Assurément, interrompit le marquis. Mon dessein n'est pas de marier ces enfants pour qu'ils vivent sous des toits différents. Je vous fournirai un garçon de ferme qui prendra la place de votre fille et fera son ouvrage.

Cette promesse ayant levé la dernière difficulté, les amoureux échangèrent le baiser des fiançailles. On décida que la cérémonie aurait lieu à Gallidoro, et on fixa le jour du mariage au lundi de Pâques.

Maître Carlo eut la permission de faire sa cour. Hormis le temps que lui prenait son service de messager, il consacrait le reste à sa future. Quand la Zita avait de l'ouvrage, il l'aidait, ou bien il lui chantait, en s'accompagnant de la guitare, des chansons dont il composait les paroles et la musique. Un domestique du marquis vint à la ferme chercher l'unique robe que possédait la jeune fille; pour la première fois, cette robe sortit de l'armoire un autre jour que le dimanche, et avec ce modèle, une couturière de Messine fit la parure complète de l'épousée. Il fallut essayer cette parure, et la Zita, vêtue de soie, coiffée d'un voile et chaussée de souliers blancs, eut une syncope en se voyant si belle. Des larmes roulèrent dans ses yeux, et il lui sembla qu'elle aimait trois fois davantage le protecteur et le fiancé à qui elle devait ces atours.

Un incident vint cependant traverser tous ces projets. Maître Carlo attendait un soir le courrier de Messine à Catane, qui devait lui remettre les dépêches pour Randazzo et les villages des montagnes. Averti par le bruit des grelots et le fouet du postillon, il descendit dans la rue. A sa grande surprise, le char-à-bancs passa rapidement devant lui sans s'arrêter, et le courrier ne daigna pas tourner la tête. Carlo crut reconnaître le mépris dont on s'empresse d'accabler les gens frappés d'une disgrâce; il suivit la voiture en courant, et il la vit s'arrêter devant une petite *locanda*. — N'avez-vous pas de

dépêches à me remettre? dit-il au courrier.

Sans répondre un mot et sans paraître s'apercevoir qu'il y avait là quelqu'un, le courrier ouvrit son coffre et en tira plusieurs paquets. Un homme vêtu d'habits neufs, le galon d'argent au chapeau, sortit du cabaret, s'empara des bagages d'un air important, et se mit à causer en napolitain avec le courrier.

— Ces paquets, dit Carlo, doivent être déposés chez moi. Si vous venez ici pour prendre ma place, ayez la bonté de me montrer votre brevet de messager, car je n'ai point reçu l'avis de ma destitution.

Le Napolitain en Sicile, pour peu qu'il soit investi d'une ombre d'autorité, se considère comme en pays conquis. Plus ses fonctions sont infimes, plus il les relève par la hauteur des manières et par la sévérité du langage. Carlo, comprenant que ces deux pachas se donnaient le plaisir de l'humilier, attendit paisiblement qu'il leur plût de s'expliquer; mais aucune explication n'était nécessaire. Les recommandations du courrier au nouveau messager sur le service qu'il devait faire éclaircirent tous les doutes. Les deux Napolitains entrèrent dans la maison pour prendre des rafraîchissements. On remit pendant ce temps-là les chevaux au char-à-bancs; les voyageurs remontèrent à leurs places, le courrier désaltéré sauta sur le siége, et le postillon fouetta ses chevaux. Carlo, seul dans la rue, se promena de long en large devant la maison. La servante de la *locanda*, qu'il connaissait, sortit pour aller à la

fontaine. Il interrogea cette fille, et il apprit qu'un certain don Francesco, arrivé le jour même, et qui faisait parade de son crédit à la direction des postes de Messine, se disait titulaire de l'emploi de messager entre Taormine et Randazzo. Maître Carlo demanda conseil à sa pipe de jonc. L'amitié du marquis étant son unique bien sur la terre avec l'amour de la Zita, il prit sa meilleure mule et se rendit à la villa Germana, où il parvint avant la nuit.

— Mon ami, lui dit le marquis après l'avoir écouté, je conviens avec toi que cette façon de procéder ne se voit que trop souvent dans notre pays; mais nous devons supposer qu'un retard ou un accident imprévu a empêché l'avis de ta destitution d'arriver aux *Jardins* avant ton remplaçant. Je te félicite de ta patience et de ta modération. Tu aurais pu seulement, sans amertume ni colère, forcer ce titulaire nouveau à te montrer son brevet, et, s'il eût persisté dans son superbe silence, exiger la remise des dépêches.

— Oh! que je suis fâché de n'avoir point pensé à cela! s'écria Carlo. Le chagrin de perdre mon emploi, la crainte de manquer mon mariage, et puis le dédain, l'assurance de ces deux hommes, tout cela m'a rendu stupide. Hélas! Excellence, que devenir à présent, sans état, sans ouvrage, avec deux mules sur les bras et le loyer d'une écurie?

— N'es-tu pas honteux, reprit le marquis, de gémir ainsi à ton âge et pour si peu de choses? Ces doléances sont ridicules; il faut gagner ta vie. Mets-toi sur les places publiques, offre tes mules aux Anglais qui voyagent. Tous les fonctionnaires de ce pays, jusqu'aux facteurs et aux postillons, étant des Napolitains, tu faisais une exception à la règle. Si tu veux conserver ma protection, voici le moment de montrer du courage; je n'aime pas les gens faibles et pleureurs.

Carlo se retira confus de la triste figure qu'il venait de faire, et au désespoir d'avoir manqué de vigueur et de présence d'esprit. Il se coucha sur le sable et y demeura une heure sans mouvement à ruminer sa faute. L'idée lui vint alors que, ce Francesco ne partant de Taormine qu'au point du jour, on pouvait, en marchant toute la nuit, arriver à temps pour le rencontrer sur le chemin de Francavilla, lui enlever les dépêches de gré ou de force, et faire une dernière fois le service de messager. Sans communiquer son projet à personne, Carlo donna une portion d'avoine à sa mule et partit pour les montagnes. Il connaissait les sentiers de traverse, et fit si grande diligence, qu'il arriva bien avant le lever du soleil au point où le messager devait infailliblement passer pour se rendre à Francavilla.

Don Francesco, tenant par la bride son mulet chargé de dépêches, aperçut dans un mauvais che-

min maître Carlo équipé en messager comme lui. Il devina le danger de cette rencontre et voulut sonder le terrain en habile diplomate. — Bonjour, don Carlo, dit-il avec bonhomie. Vous vous êtes levé matin, et je dois être le premier à vous souhaiter une heureuse journée.

— Vous n'étiez pas si poli que cela hier, répondit Carlo. Votre langue s'est dégourdie dans la nuit, à ce qu'il me semble. Puisque je vous trouve d'humeur à donner audience, faites-moi la grâce de me montrer le brevet qui vous autorise à prendre ma place.

— Croyez-vous par hasard, reprit le Napolitain, que j'usurpe des fonctions qui ne m'appartiennent pas ?

— Je n'en sais rien. Voyons votre brevet.

— Apprenez que le garçon de bureau de la direction des postes à Messine est le parrain de l'enfant d'un de mes cousins. Il m'a dit un jour : « Francesco, tu devrais entrer dans notre administration. » Je n'en avais pas grande envie ; mais on se lasse de vivre dans les cafés, et j'ai pris cette bagatelle en attendant mieux.

— Vous êtes un homme de qualité, riche, puissant, bien apparenté, admirable et supérieur au reste des mortels, comme tous les Napolitains ; mais voyons votre brevet.

— Je l'ai laissé à Taormine.

— Cela est fâcheux pour vous. Tant que je n'au-

rai point reçu l'avis de ma destitution, je puis et je dois me considérer comme titulaire. Vous allez, s'il vous plaît, me livrer les bagages et dépêches.

— Rien ne presse, reprit le Napolitain. Causons encore un moment ; nous nous entendrons comme une paire d'amis et de compatriotes. J'aime les Siciliens...

— Oui, interrompit Carlo, le matin et dans les chemins creux ; à la ville, c'est autre chose. Je ne suis pas votre ami. Quant à votre compatriote, cela vous plaît à dire. Je ne sais guère de géographie, mais je pensais que nous étions sur un de ces morceaux de terre environnés d'eau qu'on appelle des îles, si j'ai bonne mémoire.

— Votre mémoire, répondit le Napolitain, est égale à votre esprit. J'ai ouï dire aussi que les hommes avaient inventé des machines de bois qui voguaient sur la mer et qui servaient à passer du continent sur ces morceaux de terre entourés d'eau. Cela s'appelle, je crois, des bateaux.

— Tu as bien retenu le nom de ces machines maudites. Maintenant que tu as déployé autant d'instruction que de finesse, rends-moi mes dépêches.

— Les hommes, reprit Francesco, ont encore imaginé un ustensile de fer aiguisé qu'on appelle couteau, et qui sert à se défendre contre les voleurs de grands chemins.

Le Napolitain tira en effet de sa poche un cou-

teau; mais, avant qu'il se fût mis en posture de combattant, Carlo lui saisit le bras et le prit à la gorge.

— *Mo! mo!* cria Francesco. Reste tranquille. Voici tes dépêches; emporte-les et fais-en tout ce que tu voudras.

Carlo jeta le couteau dans les broussailles, transporta brusquement les bagages d'un mulet sur l'autre, et partit en poussant un hourra victorieux. Son triomphe ne fut pas de longue durée. Francesco ne manqua pas d'aller raconter à Taormine comment le brigand Carlo, assisté d'autres bandits armés jusqu'aux dents, l'avait couché en joue avec une espingole chargée à mitraille. Après une résistance héroïque il avait dû céder, bien malgré lui, au nombre et à la violence. Lorsque maître Carlo revint aux *Jardins*, il y trouva un sergent et un gendarme qui lui commandèrent de les accompagner à Taormine. Sans témoigner aucune émotion, il appela un muletier de ses amis qui passait sur la route. — Nicolo, lui dit-il, les deux seigneurs gendarmes me conduisent chez le seigneur commissaire pour m'expliquer avec mon successeur. Charge-toi de porter ces dépêches au bureau de poste. Je te prie d'avoir soin de mes mules pendant mon absence.

Déjà Carlo avait averti son camarade par un clignement d'yeux qu'il s'agissait de se tirer des griffes des Carthaginois.

— Suffit! répondit Nicolo en baissant un peu la

paupière de l'œil gauche. Ne va pas te tromper de chemin. Il y a tant de ruines et de sentiers à chèvres là-haut, qu'on peut s'égarer. Regarde la tête blanche de l'Etna qui s'élève au-dessus des autres montagnes ; on dirait un vieillard entouré de ses enfants. Reçois sa bénédiction et la mienne. Tes mules ne manqueront de rien.

En montant à Taormine, Carlo pria dévotement en son âme sainte Agathe de Catane et sainte Rosalie de Palerme de lui inspirer la dissimulation et la fourberie que réclamait sa position critique, et il attendit avec confiance qu'une personne de l'escorte voulût bien commencer la conversation. — Ton affaire, lui dit le vieux sergent, n'est pas aussi bonne que tu as l'air de le penser.

— C'est selon, répondit Carlo. Si on me juge sans m'entendre, elle peut être mauvaise.

— Veux-tu que je te donne un moyen de sortir d'embarras ?

— Deux moyens valent mieux qu'un. Je vous écoute.

— Tu es jeune, adroit et bien bâti. Tu ferais un beau soldat. Demande à contracter un engagement volontaire. Vous autres Siciliens, vous considérez comme un privilége de n'être pas sujets à la conscription ; c'est au contraire une exclusion et un malheur ; vous y perdez des chances infinies de fortune au *lotto* de l'existence. Tel que tu me vois, si ma passion pour la guerre ne m'eût retenu sous

les drapeaux, j'aurais eu dix fois l'occasion d'épouser des veuves puissamment riches éprises de mon uniforme. Et puis, tu courrais le pays, les aventures; tu verrais Naples!

— Naples! s'écria le gendarme. Quelle ville! quelle foule dans les rues! *Che pompa! che lusso!* A la nuit, vingt mille lumières sans mèche jaillissent des murailles par des petits trous et inondent la capitale d'une clarté aussi vive que celle du soleil. Les carrosses se croisent, et les boutiques illuminées étalent leurs trésors aux yeux éblouis des passants. *Che pompa! che lusso!*

— Quelle pompe! quel luxe! répéta Carlo en ouvrant une large bouche.

— Et, reprit le vieux sergent, sais-tu que tout est pour le militaire à Naples? L'uniforme de fin drap bleu, les galons d'argent, les torsades au shako sont d'un effet tel qu'on peut le dire tout bas : le bourgeois en habit de ville s'efface à côté du soldat et ne brille ni plus ni moins qu'une chandelle en plein midi. Engage-toi, jeune homme.

— J'en meurs d'envie, répondit Carlo; mais, hélas! ma qualité de Sicilien est un obstacle.

— Pas insurmontable. Tu as de bonnes notes. On t'a laissé exercer les fonctions de messager; on te recevra parmi les enrôlés volontaires, si tu montres du zèle.

Deux sentiers se présentèrent à l'entrée de la ville délabrée de Taormine.

— Seigneurs militaires, dit Carlo, il me vient un scrupule. La gloire a des dangers. On peut recevoir une balle dans quelque bataille. Décidément je reste en Sicile. Quant au seigneur commissaire, il est malheureusement prévenu contre moi par mon ennemi. Je ne le verrai pas. Voici votre chemin pour aller chez lui; je prends l'autre et vous souhaite un bon voyage.

Carlo poussa du coude ses deux voisins si rudement, qu'il les fit chanceler, et il partit comme un lièvre. Le vieux sergent lui cria d'arrêter s'il ne voulait périr d'un coup de *terzetta*; mais, avant que le pistolet de poche fût armé, Carlo avait tourné dans une ruelle. Le gendarme, le sabre à la main, poursuivit son homme aussi vite qu'il put. Au bout de cent pas, il arriva sur un terrain encombré de ruines et coupé de plusieurs sentiers. Une petite fille de quatre ans vint à passer; le gendarme lui demanda quel chemin avait pris un homme portant la veste et la ceinture rouge des muletiers? L'enfant, qui reconnut l'accent de la terre ferme, ne répondit pas et s'enfuit en montrant la langue à cet étranger. Sur un bloc de marbre, un moine dominicain, paisiblement assis, contemplait les reflets dorés du crépuscule sur les neiges de l'Etna.

— Mon père, lui dit le gendarme, un criminel échappé n'a-t-il pas traversé ce terrain?

Le saint moine, sans détourner les yeux, remua les grains de son chapelet et murmura tout bas sa

patenôtre. Au bout du terrain couvert de ruines, le gendarme trouva son sergent toujours courant comme lui. Après avoir fait quelques pas ensemble, ils furent arrêtés par une haie d'aloës dont les grandes feuilles présentaient leurs pointes affilées comme des lames de poignard. Tandis qu'ils cherchaient un moyen de franchir ce rempart, ils virent à deux portées de fusil, sur un pic fort élevé, Carlo grimpant comme un chat parmi des rochers et des vignes sauvages. Le sergent remit sa *terzetta* dans sa poche, le gendarme son sabre au fourreau, et ils reprirent ensemble le chemin de Taormine en maugréant contre les dominicains, les feuilles d'aloës et la Sicile entière.

III

Le marquis, informé de l'équipée de Carlo, voulut tenter une démarche en faveur de ce pauvre garçon. Il demanda son carrosse et se fit mener au cabaret où le messager Francesco avait élu domicile. Aussitôt que le seigneur Germano eut décliné ses noms et qualités, le Napolitain se confondit en salutations et en compliments. Il offrit un siége et se tint debout.

— Votre déclaration, lui dit le marquis, me paraît un peu exagérée. Carlo est incapable de détrousser les passants à main armée. Depuis long-

temps on ne voit plus de brigands dans le pays. Je viens vous prier amicalement de rétablir la vérité des faits.

— Excellence, répondit Francesco, il est certain que Carlo m'a enlevé par la violence des dépêches que j'avais le droit de porter. De plus il m'a injurié, offensé. Il n'y a qu'un moment, rien n'aurait pu le soustraire à ma vengeance; vainement il serait venu se prosterner à mes pieds, je serais resté inébranlable; mais, sur un simple mot de votre Excellence, je sens déjà que ma rigueur m'échappe, et je vais être tout disposé à m'entendre avec votre seigneurie.

— Nous nous entendrons d'autant plus facilement que je n'ai point de grâce à vous demander.

— Excellence, reprit Francesco, je suis séduit par la politesse flatteuse dont votre seigneurie m'honore. Pour lui plaire, je dirai tout ce qu'elle voudra. Je retirerai ma plainte; je déclarerai que ce n'est point Carlo qui m'a enlevé mes dépêches.

— Gardez-vous-en bien, s'écria le marquis, n'allez pas faire de nouveaux mensonges. Il ne s'agit que de dire la vérité, rien de plus ni de moins, selon le devoir d'un honnête homme.

— Le hasard a servi votre Excellence en l'amenant ici. Je suis un honnête homme, et j'ai une horreur particulière du mensonge.

Francesco fit le tour de la chambre et passa devant le marquis en tenant sa main droite ouverte

derrière son dos. — Votre seigneurie, reprit-il, est très-noble, très-riche. très-illustre. Un petit signe d'amitié va sceller notre heureux accord.

La main ouverte passa et repassa devant le visage du marquis comme pour solliciter ce signe d'amitié qui devait sceller l'heureux accord. Cependant Francesco prit des inflexions de voix moins flûtées et moins caressantes en ajoutant : — Un procès est toujours une affaire désagréable. Quel chagrin ; quel dépit pour moi s'il m'était impossible d'épargner à ce pauvre Carlo un démêlé avec la justice !

Rien ne tombant encore dans la main ouverte, Francesco poursuivit : — Dévaliser un messager est grave !

— Un faux témoignage est plus grave encore, interrompit le marquis. Refuser avec orgueil et insolence d'exhiber ses titres quand on vient s'emparer de la place d'un homme destitué, c'est mal agir. Si Carlo est poursuivi et condamné, un procès en peut suivre un autre. La vérité finira par se faire jour à travers les mensonges ; je la respecte trop pour donner seulement un *grano* à ceux qui ne remuent pas les lèvres sans l'offenser. Puisque vous êtes un honnête homme, vous retirerez votre fausse déclaration. Au revoir, maître Francesco.

Le marquis laissa ses chevaux au bourg des *Jardins* et gravit à pied le chemin escarpé de Taormine pour se rendre chez le commissaire qui avait dressé procès-verbal. Le commissaire reçut le seigneur

Germano avec beaucoup d'égards et prêta une oreille attentive à sa requête. — Votre Excellence, dit-il ensuite, me fait envisager la question sous un jour entièrement nouveau. L'insolence de Francesco excuse la vivacité du messager destitué. Les dépêches d'ailleurs ont été fidèlement portées à leur destination, et je pense, comme votre seigneurie, que les brigands et l'espingole sont des fictions. Nous ne donnerons point suite à cette affaire.

— Cette assurance, dit le marquis en se levant, dissipe toutes mes craintes. Agréez mes remercîments et civilités...

— Votre seigneurie, reprit le commissaire, n'oublie-t-elle pas quelque chose sur ma table?

— Non, répondit le marquis, j'ai mes gants et ma canne. Il ne me manque rien.

— La position de contumace est désastreuse, poursuivit le commissaire en changeant de ton : quand on a commencé à *ordinare* un procès, il est toujours difficile d'en arrêter le cours.

— Celui-ci est désormais impossible, répondit le marquis. Si on s'avisait de le pousser plus avant, je me présenterais comme témoin, et je révélerais des particularités funestes pour les *ordinateurs*. Seigneur commissaire, je suis votre serviteur.

Après le départ du marquis, le commissaire donna au diable ce gentilhomme sauvage qui ne voulait rien entendre aux progrès de la civilisation en ma-

tière de procédure. Il aurait volontiers continué les poursuites, si la perspective d'une méchante affaire pour lui-même ne l'eût effrayé; mais il se promit de prendre sa revanche en tracasseries. De son côté, le marquis était résolu à se porter aux dernières extrémités plutôt que de recourir aux petits expédients qui auraient aplani toutes les difficultés. Un exprès envoyé à la recherche de Carlo avait fini par le découvrir dans le *bosco* de l'Etna, d'où il ne voulait plus sortir. Le marquis ne put obtenir des autorités que des réponses vagues sur la position de son protégé, en sorte que le pauvre Carlo, toujours menacé d'une arrestation, ne rentra chez lui qu'en tremblant. Matteo et sa femme, nourris dans la crainte de Dieu et des Carthaginois, déclarèrent qu'ils n'osaient donner leur fille à un homme qui ne savait pas même s'il était ou non contumace. Le jour fixé pour le mariage était passé. La Zita regardait en soupirant sa parure de noce; Carlo frissonnait à la vue d'un gendarme, et le seigneur Germano enrageait de ces empêchements qui retardaient l'union de deux jeunes gens de belle stature, et par conséquent l'accroissement de la population sicilienne.

Sur ces entrefaites, un ingénieur en tournée d'inspection observa que la barrière de bois qui fermait l'avenue de la villa Germana empiétait sur le tracé de la route postale de Messine à Catane. On fit un procès-verbal, et le marquis reçut sommation

de reculer la barrière de trois *bras*. Cette rigueur était d'autant plus étrange, que la route, mal entretenue et coupée par les torrents qui descendent des montagnes, est tantôt large et tantôt étroite, selon les voies que tracent les voitures sur le bord de la mer. Le marquis se rendit à pied au bout de son avenue pour examiner l'état des choses. Après avoir mesuré les distances, il s'assura que la barrière avançait d'un *bras*, mais non de trois. Il marqua lui-même la place où devaient être plantés les poteaux, et il envoya immédiatement des ouvriers qui reculèrent la barrière d'un *bras*. Le marquis reçut de nouvelles sommations. Il n'en tint compte. On lui fit un procès. Le meilleur avocat du pays fut chargé de cette affaire. Tandis qu'on plaidait, le seigneur Germano, assis devant un café de Messine, buvait une limonade au milieu d'un cercle de curieux. Un père capucin, qui avait souvent trouvé un gîte à la villa Germana, vint s'asseoir près de son hôte, et lui dit à l'oreille : — Mon fils, vous qui passez pour l'homme le plus sage et le plus savant de ce pays, est-il vrai que vous plaidiez pour une barrière de bois? — Mon père, répondit le marquis, je suis fort au-dessous de ma réputation. Il est temps qu'on me retire une estime que je ne mérite point. Vous ne savez pas combien d'idées folles le sirocco fait éclore dans ma cervelle. Quelles preuves de sagesse le monde se croit-il donc en droit d'exiger d'un pauvre homme qui a été amoureux de la

fille ne soit fermier, et qui fait cependant tout ce qu'il peut pour la marier avec un simple muletier, non parce qu'elle a cessé de lui plaire; mais parce qu'il aime encore plus que cette fille une autre personne dont il se considère comme le fils bien plutôt que l'amant? Est-ce là se conduire en sage?

— Peut-être, reprit le capucin. Vous avez eu vos motifs, et je ne puis les juger sans connaître le fond de votre pensée. Mais que vous importent deux *bras* de terrain et une barrière de bois? Est-ce la peine pour si peu de batailler et de faire parler toute la ville?

— Si vous connaissiez le fond de ma pensée, répondit le marquis, vous verriez précisément que cette barrière de bois est pour moi d'une importance incomparable. De l'issue de ce procès dépendent ma fortune, ma conduite à venir dans le commerce des hommes; ma liberté peut-être. Voici justement mon avocat qui sort de l'audience. Nous allons apprendre l'arrêt de mon destin.

L'avocat vint annoncer que son client était condamné à payer les frais et une amende de seize *tari* (un peu moins de huit francs).

— Seize *tari!* s'écria le marquis, cela est exorbitant. Où veut-on que je prenne seize *tari?* O ciel! que devenir? Je suis désormais un homme insolvable, sans asile, en un mot un vrai Sicilien. Il faut que j'aie recours à mon ami le prince***; lui seul est assez riche et assez généreux pour m'aider à sortir

du plus mauvais pas où je sois tombé de ma vie.

Les assistants rirent de cette plaisanterie. Le marquis, après une longue visite chez le prince ***, revint s'asseoir dans un coin du café. Il parlait seul et gesticulait avec véhémence. On lui demanda en badinant s'il avait pu se procurer la somme de seize *tari*.

— J'ai beaucoup cherché, beaucoup réfléchi, répondit-il ; j'ai consulté le prince, et ce que j'avais prévu n'est que trop certain ; il me sera impossible de payer l'amende et les frais du procès. Je sais bien que cela peut sembler incroyable ; mais je m'en rapporte au père capucin, et quand il m'aura entendu, c'est à lui que je renverrai les curieux et les interrogateurs désœuvrés, car je vais avoir de la tablature.

Cinq minutes de conversation avec le père capucin suffirent au marquis pour expliquer le mystère de son langage et de sa conduite. Le moine prit un air grave et dit aux assistants : — Le seigneur Germano ne plaisante point ; ses raisons sont bonnes. Il ne peut pas payer les seize *tari*. Suspendez votre jugement jusqu'à la fin de cette affaire.

— Par Dieu ! s'écria un jeune homme, je ne vois rien là de mystérieux. Le marquis est tout simplement un *mezzo-matto*.

Et en moins d'une heure la ville entière répéta que le seigneur Germano était un *mezzo-matto*.

IV

Le lendemain de sa condamnation, notre marquis congédia poliment tous ses commensaux, en leur donnant un dîner d'adieu, où il fit servir de la vaisselle de faïence et des fourchettes de bois. Le désastre survenu dans sa fortune l'obligeait, disait-il, à cette réforme dans l'état de sa maison. Après le repas, qui n'en fut pas moins excellent, une voiture emporta la batterie de cuisine et les assiettes de faïence. Pendant la semaine qui suivit ce dernier festin, des charrettes et des fourgons passèrent souvent au milieu de la nuit sur le chemin de Gallidoro. Lorsqu'on signifia au marquis l'ordre de payer l'amende et les frais, et de reculer la barrière de bois, il répondit qu'il n'en ferait rien, et cette réponse aggrava fort la situation. Les huissiers se présentèrent un matin pour saisir le mobilier ; le valet de chambre leur ouvrit les portes, et aussitôt leurs mines s'allongèrent : ils ne trouvèrent partout que les quatre murs, pas un meuble ni un ustensile, pas un habit ni une pièce de linge, point de carrosse sous la remise ni de chevaux à l'écurie. Les rayons et les planches de la bibliothèque avaient disparu avec les livres ; un hamac suspendu à deux clous servait de lit au patron du logis. — C'est une chose rare à Messine qu'un sujet de conversation publique. Les habitants de cette ville endormie

s'animèrent à la nouvelle du voyage infructueux des huissiers; les détails de l'expédition fournirent un second chapitre à l'histoire du procès. Des gens clairvoyants avaient déjà reconnu dans le palais du prince *** des tableaux et objets d'art de la villa Germana, aux mains dudit prince et sur sa cravate les bagues et l'épingle ornée de diamants du marquis. On attendit avec impatience les épisodes de cette petite guerre, et quand le *mezzo-matto*, avec sa veste de toile, son chapeau de moissonneur et ses souliers garnis de clous, vint rôder à Messine, on recueillit ses paroles comme autrefois à Athènes celles de Timon le misanthrope. Il mangeait à la *trattoria* la plus simple, au prix le plus modique, et couchait à l'auberge. Pour un *grano*, il marchandait pendant une heure. On remarqua que ses anciens domestiques ne cherchaient point de places et qu'il les employait à des messages. Un jour, devant le café qui servait de quartier général au seigneur Germano, s'arrêtèrent deux mulets conduits par maître Carlo. On apprit ainsi que le marquis allait partir, et l'alarme se répandit parmi les observateurs. Un groupe nombreux se forma autour du *mezzo-matto*. Dans les paniers du mulet aux bagages, on le vit mettre son hamac et une chemise qu'il venait d'acheter; il enfourcha l'autre mulet, et salua la compagnie.

— *Signor marchese*, lui dit un plaisant, nous allons nous ennuyer tant que vous serez absent.

Avec l'homme aux seize *tari* s'éloigne la joie de Messine.

— J'en suis fâché, répondit le marquis. Je vous ai donné le spectacle assez longtemps ; il est juste que la cité de Catane ait son tour.

— Comment! vous vous rendez à Catane en cet équipage, quand le courrier vous y mènerait en neuf heures dans un excellent char-à-bancs!

— Le courrier! s'écria le marquis, y pensez-vous? Cela était bon avant la perte de mon procès. Un homme ruiné comme moi doit se contenter du mulet ou de la *lettiga* qui sont des moyens de transport siciliens, un peu lents, il est vrai, mais sûrs et point coûteux. J'aurai d'ailleurs, pour me distraire, la compagnie de mon ami Carlo, excellent garçon et artiste parmi les muletiers. Nous ferons ensemble le meilleur ménage du monde.

— Fort bien, reprit le plaisant, vous serez à Catane avant un mois. Je ne vous donne point de commissions. Ne craignez-vous pas qu'on mette votre tête à prix? Seize *tari*, c'est une jolie somme.

— Quand je serai marié comme vous, répondit le marquis, ma tête aura plus de valeur. Au prix où est le bois, la vôtre serait une belle acquisition. Mais vous me faites perdre mon temps. Je veux coucher ce soir à Taormine.

Notre homme fouetta son mulet et se mit en route à l'ombre d'un vieux parapluie qui lui servait d'ombrelle. Lorsqu'il passa devant l'avenue de sa

villa, il vit le concierge assis sur les débris de la barrière qui avait été détruite.—Bonjour, Pippo, dit le marquis, as-tu exécuté mes ordres ?

— De point en point, Excellence. J'ai renvoyé les ouvriers qui travaillaient sur la terrasse. Le mastic manque en plusieurs endroits, et la pluie ne tardera pas à tomber dans les appartements. J'ai laissé les portes et les fenêtres ouvertes. Le vent a déjà cassé beaucoup de vitres. Le jardinier n'arrose plus les fleurs. Des mauvaises herbes commencent à pousser dans les plates-bandes. Les vaches du voisin Giacomo sont venues paître sur la pelouse. Des chèvres sont occupées à tondre vos arbustes. Si votre seigneurie voulait entrer chez elle un moment, elle serait peut-être d'avis d'arrêter ces dégâts.

— Fais ce que je te dis, Pippo. Une des statues de la pièce d'eau chancelle sur ses pieds ; n'y touche pas : je désire qu'elle tombe dans le bassin. Lorsque l'aqueduc sera endommagé, tu laisseras l'eau former des ruisseaux dans la cour.

— Comme votre seigneurie le commande ; mais cela brise le cœur.

— Eh bien ! ton cœur sera semblable à ma barrière, honnête Pippo. Une barrière brisée suffit à garder une propriété en ruines.

— J'ai entendu, répondit le concierge.

— Excellence, dit Carlo en secouant la tête, tout cela est d'un triste présage pour mes amours.

— Mon ami, reprit le marquis, tu connaîtras un

jour comment ton mariage et ma barrière, tes amours et mon procès ne sont qu'une même affaire. Ce voyage que j'entreprends, c'est précisément à la recherche de l'incident qui doit réparer du même coup ton désastre et le mien.

— Votre seigneurie en sait plus long que moi ; je m'en rapporte à elle.

— Et tu fais bien, mon garçon. —Adieu, Pippo ; aie toujours le même soin de la maison jusqu'à mon retour.

Le seigneur Germano prit un plaisir infini à regarder de près et dans tous ses détails ce littoral de Messine à Catane dont on ne saurait goûter le charme pittoresque par la portière d'un carrosse. La route située entre la chaîne de l'Etna et le rivage de la mer Ionienne offre à chaque pas des points de vue admirables. Cependant, aux environs de Forza, le marquis découvrit devant lui un vaste espace de terrain où serpentait la route poudreuse au bout de laquelle paraissait Taormine sur son rocher comme un nid de colombe. — C'est à présent, dit le voyageur, que maître Carlo peut déployer ses talents pour occuper nos loisirs pendant ce dernier trajet. Un peu de musique viendrait à propos.

Carlo prit sa guitare, joua un prélude fort long et se mit à chanter à tue-tête, d'une voix haute et sur un mode lent et cadencé dont le pas de son mulet marquait la mesure, une romance de sa composition qui obtenait alors un brillant succès sur tous

les chemins de la Sicile. Pour donner un échantillon d'un morceau de ce mérite, il faut que la traduction en soit d'une fidélité scrupuleuse. Le premier couplet contenait ce qui suit :

Ce mulet que tu m'as vendu,
Il avait les yeux louches
Et mangés par les mouches.
Tu me dois un écu.

Afin de laisser à son auditeur le temps de méditer cette belle entrée en matière, le musicien répéta sur sa guitare sa ritournelle mélancolique, et il reprit :

A terre il est tombé deux fois.
O la maudite bête!
Il m'a fendu la tête.
Deux écus tu me dois.

— A combien d'écus, demanda le marquis, l'indemnité s'élèvera-t-elle ?

— A cent, répondit Carlo en sonnant de sa guitare.

— Oh ! reprit le seigneur Germano, voici un poëme de longue haleine.

Le chanteur poursuivit :

J'avais rendez-vous dans un bois
Avec la grande Lise,
Qui n'a qu'une chemise.
Trois écus tu me dois.

— Mon garçon, dit le marquis, si tu supprimais la ritournelle, je connaîtrais une heure plus tôt le dénoûment de la *popolana*.

Carlo, voyant que la curiosité du patron était éveillée, ne répondit pas et joua sa ritournelle avant de continuer :

Trajan accourut à la voix
De ma gentille amie.
J'ai de la jalousie.
Quatre écus tu me dois.

Le seigneur Germano convint par son silence que les interruptions de la guitare ne nuisaient pas au charme de la poésie de grands chemins, et que maître Carlo, par un juste sentiment de l'art, savait faire une part égale aux sens et à l'imagination, en ajoutant à l'intérêt du récit la jouissance de l'oreille. La série des aventures causées par le mauvais état du mulet aux yeux louches se déroula comme une chaîne de cent anneaux. Le marquis prêta une attention soutenue à cette épopée, et lorsqu'il se vit arrivé à Taormine sans avoir dépassé le cinquantième écu, il fut au regret d'avoir marché si vite. Dans une petite *locanda*, on servit au *mezzo-matto* une portion de macaroni mêlé de viande, dont Carlo mangea sa part.

— En vérité, dit le marquis, je ne dînais pas mieux du temps que j'avais un cuisinier assisté de six marmitons. Songeons maintenant au coucher. La nuit sera tiède. J'ai avisé sous le hangar des po-

teaux où l'on suspendra mon hamac; je dormirai là comme un béat.

L'aubergiste eut beau crier et vanter la propreté de ses lits et de sa *biancheria*, le marquis tint ferme pour le hamac et le hangar. Il y dormit en effet de si bon cœur, que le lendemain Carlo eut bien de la peine à l'éveiller. Le soleil, à moitié sorti de la mer, promettait un ciel d'airain pour midi. Les deux voyageurs se remirent en route, après avoir bu le coup de l'étrier. La seconde partie de la romance des cent écus remplit agréablement la matinée. On dormit deux heures à Aci-Reale, et la cloche de Sainte-Agathe n'avait pas encore sonné l'*Angelus*, lorsque le marquis entra dans le Corso de Catane, la plus grande ville et la plus riche de la Sicile après Palerme. Il y avait foule dans le Corso; des calèches découvertes menaient les dames au bord de la mer. Les bourgeoises enveloppées de leurs dominos noirs marchaient solennellement comme des nonnes en procession, et paraient les œillades des étudiants avec leurs capuchons. Notre marquis était connu de la plupart des passants; il rendait à droite et à gauche des saluts à tout le monde. Quelques personnes s'étonnèrent de voir un si grand seigneur voyager sur un mulet; mais on n'aime dans ce pays-là ni la critique ni la médisance; les fantaisies de chacun sont respectées, et l'on pensa que le marquis allait à petites journées pour mieux jouir du paysage.

Le seigneur Germano loua une chambre fort modeste à l'auberge de la *Couronne*. A sa première sortie dans les rues de Catane, on le retrouva en costume de moissonneur. Au lieu d'un carrosse de louage, il prit un âne, selon l'habitude des gens peu aisés, pour faire un petit nombre de visites seulement à des savants et à des bénédictins. On ne le vit point dans les palais où il avait beaucoup d'amis. Cette façon de vivre ressemblait peu aux mœurs ordinaires. On pensa qu'il avait des raisons de garder une sorte d'incognito, ou qu'une amourette l'amenait à Catane, et on ne voulut point le gêner. Des gens de Messine apportèrent enfin le mot de l'énigme. L'histoire de la barrière de bois et des seize *tari* se répandit de proche en proche. Les gens bienveillants et discrets, qui n'auraient pas voulu déranger une personne amoureuse ou affairée, ne craignirent point d'interroger un *mezzo-matto*. En peu d'instants, notre homme eut la position nouvelle qu'apparemment il souhaitait.

Un jour, à la sortie du sermon, le marquis regardait, avec d'autres curieux, les jolis minois des toppatelles, — c'est le nom qu'on donne aux femmes en domino noir. — Sous le portail du dôme, un groupe de jeunes filles parlait en riant du *mezzo-matto*. Une personne remarquablement belle se détacha du groupe où l'on jasait sous le capuchon, et jeta, en passant, un regard si doux et si compatissant au seigneur Germano, qu'il en fut remué ; — Signo-

rina, dit-il en s'approchant, vous n'avez donc pas envie de vous divertir aux dépens de l'homme aux seize *tari ?*

— Hélas! répondit la toppatelle, je n'ai l'envie de me divertir aux dépens de personne. Je suis aussi *mezza-matta*, mais c'est de chagrin.

— La fortune n'a guère de cœur, si elle s'acharne après une personne comme vous. Vos beaux yeux me paraissent fatigués par les larmes ou le travail de nuit.

— Votre seigneurie ne se trompe pas : je travaille et je pleure.

— Eh bien! la rencontre d'un fou de mon espèce porte bonheur; confiez-moi vos chagrins.

— Il y a cela de bon dans mes chagrins, dit la toppatelle, que je puis les raconter en peu de mots et sans rougir. A seize ans, je perdis père et mère. Une vieille parente, fort pauvre, me recueillit chez elle; les infirmités avaient aigri son humeur; elle me reprochait le pain que je mangeais. Un soir que je la menais à l'église, elle me gronda si durement, que j'en pleurais de dépit au milieu de la rue. Un jeune homme, qui nous avait suivies, s'assit à côté de moi au *Salut* et me dit à l'oreille : « Carmina, je sais qu'on vous maltraite et que vous souffrez. Mariez-vous; on ne vous grondera plus. Je vous offre, avec mon cœur, l'indépendance et la tranquillité. Nous ne possédons rien ni l'un ni l'autre ; mais nous sommes jeunes, et, quand on aime, la peine

et le travail se changent en plaisirs. » Je regardai avec attendrissement celui qui s'exprimait ainsi. C'était un beau garcon; je lus dans ses yeux l'honnêteté de son âme. Pour toute réponse, je lui tendis la main. Il vint à la maison et me demanda en mariage. Ma vieille parente, heureuse de se débarrasser de moi, ne fit point d'opposition. J'épousai Antonio Alessi. La joie et l'amour habitèrent dans notre ménage tant qu'il fut là, le pauvre Antonio. Il travaillait à la fabrique des cartes à jouer. Au bout d'un an, je lui donnai un bel enfant, qui fait à cette heure toute ma consolation. Je ne sais quelle fatale idée vint à mon mari d'aller voir un cousin qu'il avait à Syracuse. Il partit malgré mes pressentiments. Trois jours après, il m'écrivit une lettre désespérée, dans laquelle il m'annonçait son engagement comme matelot à bord d'un vaisseau. Le cousin de Syracuse m'apprit ensuite que, mon Antonio ayant quelquefois navigué dans une *speronare*, ses connaissances en marine et son air déterminé avaient attiré l'attention d'un enrôleur de matelots. On chercha d'abord à le séduire; comme il résistait, on lui tendit un piége, et on l'aida un peu à s'engager volontairement par des menaces et des coups de bâton.

— Corps du Christ! s'écria le marquis, la presse des marins n'est pas permise ici.

— Tout ce qui se fait n'est pas toujours permis.

— Il fallait réclamer, crier, jeter feu et flamme.

— Chaque jour amène ses fatigues, reprit Carmina. Mon enfant a six mois. Pour le nourrir, il faut que je me nourrisse moi-même. Ne savez-vous pas qu'à solliciter on perd son temps et sa peine en ce pays-ci ? Quand je travaille trop, mon lait s'échauffe. Je voudrais dormir, et le chagrin m'en empêche. Je pleure, et je me reproche mes larmes. Tandis qu'une voisine gardait mon enfant, je viens d'offrir un petit cierge à sainte Agathe, et je vous demande si, en sortant de là, je pouvais être disposée à rire aux dépens de mon prochain.

Devant la maison de Carmina, le marquis demanda la permission d'entrer pour voir le nourrisson, ce qui lui fut accordé avec empressement. Il tourna autour du berceau, découvrit un peu l'enfant dont il admira la mine fraîche et les bras potelés : — Le beau marmot ! dit-il en se frottant les mains. On n'en fait point assez comme celui-là. Ce serait grand dommage de perdre ce fruit de la Sicile. Pour le conserver nous veillerons sur la mère.

A la voix du seigneur Germano, l'enfant ouvrit les yeux et poussa des cris aigus : la force de ses poumons fut un nouveau sujet d'enthousiasme pour le marquis. Quand Carmina eut rendormi le marmot, elle prit son ouvrage ; mais à peine eut-elle fait trois points, qu'il lui fallut quitter l'aiguille pour retourner au berceau et chanter une chanson.

— Ne vous agitez pas ainsi, dit le marquis. Chantez en travaillant, tandis que je bercerai le bambin.

Carmina chanta une complainte de nourrice, dont le refrain était : *Dormi puviriddu !* La douceur de l'accent sicilien prêtait à ces mots un charme particulier. Depuis un quart d'heure, le marmot ne bougeait plus, et le marquis voulait toujours bercer. La mère tourna la tête sur son épaule et chanta en souriant : « Si l'on voyait une Excellence transformée en bonne d'enfant, on l'appelerait *mezzo-matto*. Dors, pauvre petit ; un grand seigneur te berce. *Dormi puviriddu !* »

V.

Soit que la rencontre d'un *mezzo-matto* porte bonheur, soit que notre marquis eût des talents particuliers dans son métier de bonne d'enfant, il est certain que le marmot et sa mère se trouvèrent bien des soins qu'il leur rendait assidûment. Les yeux de Carmina reprirent bientôt leur premier éclat, l'embonpoint de la santé reparut sur ses joues, et les voisins, remarquant plus d'aisance dans la maison, admirèrent l'efficacité du petit cierge offert à Sainte-Agathe-la-Vieille. Un soir, le seigneur Germano vint annoncer à sa nouvelle amie que ses vastes projets et sa mystérieuse entreprise l'appelaient à Syracuse. Il semblait, à

l'entendre, que le salut de la Sicile dépendit de ce voyage fantasque ; il ajouta que, de loin comme de près, il saurait secourir le marmot et la mère. Carmina laissa tomber son aiguille.

— Vilain fou que vous êtes, dit-elle avec vivacité, m'enverrez-vous aussi de loin les consolations, les paroles affectueuses, les soins de tous les instants qui m'inspiraient le courage, l'espérance et la gaieté? Gardez vos secours et ne m'enlevez pas mon ami.

— Le moyen de ne point quitter ceux qu'on aime, c'est de les suivre où ils vont, répondit le marquis.

— Eh ! puis-je vous suivre avec un enfant de six mois, sans nouvelles de mon mari, sans savoir si le pauvre Antonio est mort ou vivant ?

— Ce sont là, reprit le marquis, autant de raisons de partir avec moi. Apprenez qu'un invisible lien rattache l'enlèvement d'Antonio à la perte de mon fatal procès. Le jour où je trouverai ce que je cherche, nous remporterons une triple victoire. Carlo, le muletier aux bras de fer, épousera la Zita à la poitrine d'acier, votre mari vous sera rendu, je secouerai le fardeau qui m'accable en payant enfin cette horrible dette de seize *tari* qui fait de moi un vagabond et un rebelle aux lois, ma barrière de bois se relèvera de sa chute, et si le malheur voulait que le pauvre Antonio Alessi eût rencontré la mort en pleine mer, je vous pourvoirai immédiate-

ment d'un autre époux, aussi tendre et aussi dévoué que lui, car il faut à votre bambin une légion de frères et de sœurs, à moins que vous ne préfériez vous brouiller avec moi et ne me revoir jamais. Voilà qui est convenu : vous m'accompagnez à Syracuse.

— Je n'entends rien à votre langage de *mezzo-matto*, répondit Carmina, mais j'ai confiance en vous et je vous accompagnerai, fût-ce au bout du monde.

Pour installer commodément la mère et l'enfant, notre homme augmenta son convoi d'un mulet. On déposa le marmot dans un des paniers. Carmina, les pieds dans l'autre panier, pouvait surveiller son poupon et lui donner le sein tout en voyageant. Carlo se réjouit beaucoup d'emmener si bonne compagnie. Afin d'éviter les attroupements de curieux et d'importuns, la caravane se mit en marche au point du jour ; elle sortit de la ville par la porte Ferdinanda, et elle était déjà loin lorsqu'on apprit à Catane que le *mezzo-matto* portait ailleurs ses bizarreries. La guitare et la littérature de grands chemins de maître Carlo remplirent agréablement les loisirs des voyageurs. Vers quatre heures de France, le second jour, les fers des mulets commencèrent à résonner sur l'antique voie de pierres construite par Hiéron, l'ami des Romains. La tombe d'Archimède apparut au milieu du désert de marbre où s'éleva jadis Syracuse, qui fut, dans le

moment de sa splendeur, la plus grande ville du monde et la plus peuplée. — Mes amis, dit le seigneur Germano, nous avons de l'avance ; on ne ferme les portes de la place de guerre qu'une heure après le coucher du soleil. Reposons-nous ici.

Sur les débris de la grande porte d'Exapilon, le marquis, debout et les bras croisés, contempla l'espace immense que couvrait autrefois le quartier d'Épipolis. — Trois milles à parcourir, dit-il avec emphase, trois milles avant de rencontrer une habitation, une muraille debout, et pourtant nous sommes à Syracuse ! Un million et demi d'hommes ont été réunis dans cette enceinte. Salut à la rivale d'Athènes et de Rome ! Quelle foule sur ces places publiques ! quel mouvement dans ce port ! Admirez ces temples, ces palais, ces chefs-d'œuvre des arts, ces voiles innombrables qui sillonnent la mer, ce commerce florissant, ces vaillantes armées qui ont battu Alcibiade, Nicias et Démosthène ! O Syracuse ! en aucun lieu de la terre il ne fait meilleur vivre que sous ton ciel clément. Je ne m'étonne point de cette population qui s'agite dans ton sein comme une fourmilière. A qui donc fera-t-on jamais croire que la civilisation voudrait s'en aller là-bas, dans le stupide et barbare septentrion, dans ces contrées ingrates et glacées où César envoyait ceux qu'il n'aimait plus mourir de consomption ? Quelle idée burlesque ! Demandez au savant Archimède si cela

est possible ! Que deviendrait Syracuse ?.... Des décombres, d'informes décombres !

Le marquis, voyant que ses compagnons le regardaient avec des yeux inquiets, se tut et cacha son visage dans ses mains. Peu à peu il s'affaissa, comme écrasé par quelque pensée désolante. Il s'assit et finalement se coucha les bras en croix, la face contre terre. Des sanglots sortaient de sa poitrine, et il couvrait de baisers la pierre de l'antique porte d'Épipolis. Maître Carlo crut devoir avertir le patron que l'heure de l'*Angelus* approchait. Le marquis se releva, et la gaieté lui revint en passant sur le pont-levis de la Syracuse moderne, qui n'est autre que l'ancien quartier d'Ortigia. A l'auberge *del Sole*, le seigneur Germano choisit de bonnes chambres, et il sortit à pied pour voir la ville. Au bout d'une *demi-heurette*, Carlo le retrouva, les coudes appuyés sur le parapet de la fontaine Aréthuse, engagé dans une escarmouche de quolibets avec une douzaine de laveuses plongées dans l'eau jusqu'au genou.

Le *mezzo-matto*, étant peu connu à Syracuse, ne fut point gêné par ses antécédents de savant, d'homme sage et de grand seigneur pour s'y faire une belle réputation de fou. On le prit tout de suite pour ce qu'il voulait paraître. On s'amusa de ses allures d'écolier en vacances, de son langage incohérent et du cortége bohémien qu'il traînait après lui. Le limonadier de la rue Maestranza, chez qui

on venait recueillir les propos du *mezzo-matto* afin de les colporter, gagna beaucoup d'argent. Un matin, le plus habile médecin du pays, qui n'en savait pas long, raconta chez le limonadier qu'un ouvrier du port était mort d'une maladie qui ressemblait au choléra. Ce fait inquiétant amena la conversation sur les souvenirs funèbres de la première invasion du fléau. On se rappela qu'en 1837 Palerme avait perdu le tiers de sa population, et que, sous le prétexte absurde d'empoisonnements, on avait massacré vingt personnes à Syracuse même. Cela dit, la compagnie se dispersa, et chacun s'en alla de son côté répandre l'alarme dans la ville.

Depuis peu de jours, on voyait dans les rues de Syracuse un pauvre Napolitain qui parcourait la Sicile en jouant de la cornemuse. Cet homme était maître en son art et donnait des leçons à 2 sous le cachet aux chevriers siciliens. Le *zampognaro* jouait aussi devant les hôtels et les *trattorie* pour le divertissement des étrangers. Le soir même du jour où des bruits de choléra s'étaient répandus dans la ville, il soufflait des morceaux de choix devant l'auberge *del Sole*. Notre marquis, étonné du goût que montrait cet homme et du parti qu'il savait tirer de son instrument, se mit à la fenêtre pour voir quelle mine avait ce virtuose ambulant. Il reconnut une de ces mâles figures napolitaines dont la misère, les privations, les brûlures du soleil et la malpropreté ne détruisent jamais le caractère de beauté classi-

que. Le Napolitain, appuyé du coude contre le mur, les jambes croisées, son manteau en loques drapé comme celui d'un empereur, enflait les sons de sa *zampogna* en artiste consommé. Son air doux, intelligent, patient et résigné, sa bonne envie de plaire et d'amuser, inspirèrent au marquis une compassion profonde. Tout à coup le musicien s'arrêta au plus bel endroit du morceau; il jeta des regards effarés sur un groupe de gens du peuple qui débouchait au coin de la rue; et il s'élança dans l'auberge, dont il ferma la porte. La foule, armée de bâtons et de fourches, arriva bientôt en poussant des hurlements sauvages; le chef de la bande demanda qu'on lui livrât l'empoisonneur pour en faire justice.

— Il n'y a point d'empoisonneur, répondit le marquis du haut de son balcon; il n'y a que des peureux et des ignorants. Vous ne toucherez pas à ce pauvre Napolitain.

— Nous voulons le *zampognaro*; et nous l'aurons, cria une vieille femme en brandissant un balai; on l'a envoyé de Naples pour jeter du poison dans les fontaines.

— Eh bien! dit le marquis, apportez-moi de l'eau d'Aréthuse, et, si je tombe malade pour en avoir bu, je vous livrerai le *zampognaro*.

Maître Carlo, qui se promenait sur les remparts, entendit le tumulte et s'empressa d'accourir. Il fendit la foule, et monta sur le perron de l'auberge:

— Respectez, dit-il, l'autorité de celui qui vous

parle ; c'est un bon Sicilien, et de plus un homme de qualité. Retirez-vous, puisqu'il vous le recommande.

Ce discours n'aurait produit aucun effet sur des gens exaspérés, si Carlo n'eût ajouté, en retroussant les manches de sa chemise, qu'il assommerait les récalcitrants. La vigueur et les poings fermés de l'orateur prêtèrent assez de force à son éloquence pour causer un moment d'hésitation. Le marquis en profita pour prononcer une harangue qui apaisa l'émeute au grand regret de la femme au balai. Le Napolitain, qui balbutiait ses prières à genoux dans un coin, se croyait déjà *ammazzato*.

— Remets-toi de ta frayeur, lui dit le marquis, le rassemblement est dissipé. Je t'attache à ma personne, et je te protégerai tant qu'il te plaira de rester en Sicile.

Le *zampognaro* n'acheva point son *pater*; il se releva d'un bond sur ses pieds, et demanda combien sa seigneurie lui donnerait de gages par mois. Le marquis lui offrit deux piastres, le logement et la nourriture. — Excellence, répondit-il, la *zampogna* est un bel instrument, mais qui fatigue la poitrine. Pour en jouer soir et matin, sans marchander, ce n'est pas trop de trois piastres.

— Je t'en donnerai cinq en arrivant à Messine, dit le marquis, mais ce sera pour payer ton passage sur le bateau de Naples; car je vois bien que, si nous vivions longtemps avec toi, nous deviendrions tous des bouffons.

Les bouffonneries du pauvre *zampognaro* introduisirent pourtant dans la maison du seigneur Germano un élément qui ajouta des agréments nouveaux aux plaisirs de la vie bohémienne. Carlo, tout en faisant la guerre au Napolitain *maledetto*, le prit en amitié. Carmina, qui avait de la voix, apprenait ses chansons populaires, et le patron riait de ses lazzis. Un soir, au retour d'une promenade dans les sites magnifiques du mont Rosso, le marquis rentrait à Syracuse, entouré de tout son monde. Carmina chantait avec accompagnement de guitare et de *zampogna*, et le poupon, bercé par le pas de la mule, dormait dans son panier, lorsqu'on entendit un grand bruit de grelots et de clochettes. Le patron interrompit la musique et commanda de faire silence. Du haut de sa monture, Carmina vit une *lettiga* escortée par des cavaliers, et qui suivait le bord de la mer. Ce convoi venait de Noto, chef-lieu de la province. Carlo, qui se connaissait en voyageurs, assura que la *lettiga* devait porter une belle dame ou un grand personnage.

— Attention ! s'écria le marquis. Voici ce que je cherche.

La *lettiga*, ornée de papier peint et soutenue par deux mulets de haute taille, avançait rapidement. La bande des promeneurs se rangea pour laisser le passage libre. Un vieillard, en uniforme de général et d'une figure belle et vénérable, mit la tête à la portière. Il sourit dans ses moustaches grises, et

adressa un salut plein grâce et de courtoisie au seigneur Germano de l'air d'un homme qui voudrait lier conversation. Le marquis rendit le salut, et fit marcher son mulet de manière à se tenir à portée de la voix.

— N'est-ce pas au seigneur marquis Germano que j'ai l'honneur de parler? demanda le vieux militaire.

— A lui-même, mon général.

— Je suis charmé de rencontrer une personne de votre mérite, seigneur marquis. Je sais que le vulgaire vous prend pour un *mezzo matto*, mais on m'a raconté de vous un trait qui ferait envie à l'homme le plus sage. Nous en reparlerons à Syracuse; je prétends vous témoigner mon estime ailleurs que dans ce désert. Des bruits de choléra et de troubles m'amènent dans cette province; mais on m'a déjà dit à Noto que je n'aurais pas besoin d'user de mes pouvoirs, grâce à votre courage et à votre humanité.

—Ah! s'écria le marquis, si vous aviez le temps de m'écouter, que d'autres occasions je pourrais vous offrir de déployer votre autorité! que de blessures à fermer, que de malheureux à protéger je pourrais mettre sous vos yeux!

— Parlez, au nom du ciel! dit le général. Cette rencontre est une bonne fortune pour moi. J'ai beau interroger, fureter, menacer : soit par haine, par peur ou par flatterie, on me dissimule tout. Dieu soit loué! je trouve enfin un homme de cœur et un ami.

— Et moi, Dieu soit loué! je trouve enfin une

âme noble, honnête et généreuse. Depuis assez longtemps je la cherche de ville en ville; pour l'attirer sur mon chemin, j'aurais voulu emplir ce pays du bruit de mes extravagances. Nous n'irons pas loin, mon général, pour découvrir ce qu'on vous cache. J'en ai fait à dessein mon bagage de voyageur. Cette charmante femme que vous voyez là-bas et qui allaite son enfant, c'est une pauvre affligée dont le mari a été raccolé par des recruteurs de la marine. Depuis six mois, elle ignore ce que devient ce mari, s'il est encore vivant, et cependant elle a grand besoin de lui. Si la Providence ne m'eût rendu fou tout exprès pour la circonstance, cette femme allait mourir de misère et d'épuisement avec son nourrisson. Ce jeune muletier aux larges épaules, qui tient une guitare, avait un petit emploi de messager : on l'a destitué pour donner sa place à un Napolitain, et on en avait le droit; mais le successeur désigné vint s'emparer de la place avec insolence et ne daigna pas même exhiber son brevet. Maître Carlo, qui a le cœur bien placé, justement piqué de ce mépris, a ressaisi ses dépêches et fait son service un jour de plus qu'il ne devait. On l'a arrêté; il s'est échappé des mains des gendarmes, et depuis lors je ne puis obtenir qu'on dise nettement s'il est contumace ou s'il peut circuler en liberté. Comme on n'oserait s'emparer de lui en ma présence pour des raisons que je vous confierai plus tard, il me suit comme mon ombre, de peur d'ac-

cident. Au moment où lui arriva ce malheur, Carlo allait épouser un superbe brin de fille qu'il aime, et son mariage est ajourné indéfiniment. Comment donc voulez-vous, mon général, que la Sicile retrouve jamais les six millions d'habitants qu'elle eut du temps de Strabon? comment voulez-vous que son sein fécond ne se dessèche pas, si les jeunes maris voguent en pleine mer et si les amoureux s'enfuient comme des malfaiteurs?

— Marquis, dit le général, je vous vois des larmes dans les yeux, essuyez-les; nous ferons en sorte que vos jeunes gens embrassent leurs femmes pour vous contenter. Il y a encore une personne dont je veux connaître particulièrement les sujets de plainte; c'est le seigneur Germano, c'est cet homme rare et bon, qui s'oublie en pensant aux autres et qui a sauvé le *zampognaro*.

Le marquis approcha son mulet de la portière et parla fort longtemps au général, mais si bas que personne n'a su ce qu'il disait. Il fallait que ce fût quelque chose d'énorme et de saisissant, car le vieux militaire mordait ses moustaches et fronçait les sourcils d'un air d'indignation et de fureur. — Voilà donc, s'écria-t-il, comment on se conduit quand on se croit hors de toute surveillance? Voilà comme on se fait aimer dans un pays où il faudrait au moins de la modération et de l'honnêteté à défaut d'intelligence et d'habileté! Ah! j'ai bien fait de passer dans cette province; j'emporterai des documents

précieux, et nous allons rédiger ensemble un rapport d'un intérêt extrême.

— Attendez un peu, reprit le marquis; les plaintes et les déclamations d'un *mezzo-matto* ne suffisent pas. Prenez le temps de constater l'exactitude des faits. Une enquête vaut mieux que ma parole.

— Point d'enquête! répondit le général; on me déguiserait encore la vérité. Vous me dicterez vous-même, et je tiendrai la plume. C'est vous seul que je consulterai. A mon âge, on ne se trompe plus sur la droiture et la sincérité des gens. Le *mezzo-matto* seul a ma confiance. Donnez-moi la main. Je vous estimais avant de vous connaître; à présent, je vous aime. Quand tous les maux que vous m'avez signalés seront guéris, quand vos jeunes gens auront femme et enfants, promettez-moi de rentrer dans votre château, de rappeler auprès de vous les artistes et les savants, et de vivre en homme réconcilié avec son siècle et ses concitoyens.

— Général, dit le marquis, vous touchez du doigt ma folie. Je n'ai qu'une passion, qu'un amour, la pauvre Sicile. Pour en faire une figure allégorique, il faudrait représenter une femme parfaitement belle et couverte de haillons. Plus elle est misérable, et plus je l'aime. Si vous cherchiez, une lanterne à la main, comme Diogène, un fou disposé à mourir obscurément, dans un coin, sans gloire et sans consolation, pour elle, pour la ranimer un instant, pour lui rendre une parcelle de cette vie, de ce com-

merce, de ce mouvement qu'elle avait dans les siècles évanouis, je serais votre homme.

— Vous ne mourrez point, répondit le général, et la Sicile ne s'en portera que mieux. Je prends les devants et je vous attends à Syracuse. Retournez près de vos amis ; apprenez-leur qui je suis, et faites qu'ils ne haïssent pas un vieux soldat bien endurci au mal et que vous voyez cependant ému de leurs souffrances jusqu'au fond de ses entrailles. Au revoir, mon cher Germano ; ce moment ne s'effacera jamais de mon souvenir.

Durant trois jours, le général et le marquis demeurèrent enfermés dans les bureaux de la sous-intendance. Ils se séparèrent ensuite en s'embrassant ; l'un partit pour Palerme, d'où il devait se rendre à Naples, avec un rapport secret et volumineux ; l'autre, parvenu au but qu'il avait tant souhaité, reconduisit chez elle donna Carmina et revint à Taormine avec maître Carlo, en lui disant qu'il pouvait passer la tête haute devant tous les gendarmes du monde. Le beau muletier, vêtu de neuf, conduisit à l'église de Gallidoro sa fiancée parée des atours qu'elle ne croyait plus faits pour elle. La Zita eut des frissons de bonheur sous son corsage de soie. Il lui sembla que le petit bracelet d'or, présent de noce du cher seigneur Germano, était la main de la fortune elle-même qui lui pressait le bras pour la mener vers son fidèle Carlo. Sa toilette fit l'admiration des paysans, et le marquis la trouva si

belle sous son voile d'épousée, qu'il lui échappa des murmures d'envie que maître Carlo prit pour un badinage, d'autant que le patron se frotta les mains en ajoutant qu'il espérait porter bientôt sur les fonts baptismaux un marmot plus joufflu encore que celui de Carmina. La noce fut célébrée au cabaret; on dansa sur le rivage de la mer, aux sons des cornemuses et des guitares; l'orchestre était dirigé par le *zampognaro*. A la nuit, un ancien ouvrier d'artillerie tira deux petites fusées volantes qui excitèrent des éclats de joie mêlée de frayeur. On servit un dîner homérique en plein vent, et une charrette ornée de feuillage, autour de laquelle dansaient les jeunes gens, conduisit les deux époux à leur domicile.

Au bout d'un mois, le marquis reçut une lettre du général dont il ne lut que cette phrase à ses amis : « Vous ne soupçonnez pas, cher Germano, quelle peine il faut se donner pour faire un peu de bien; que de gens ont intérêt à s'y opposer! combien il est plus facile et moins dangereux de se taire et de laisser au mal la bride sur le cou ! Espérez et attendez cependant. » Connaissant le noble caractère, la réputation brillante et récemment acquise de son illustre ami, notre marquis attendit avec confiance le moment de relever triomphalement sa barrière de bois et les nymphes de sa pièce d'eau. — Il attendit. — Le bateau postal n'apporta plus rien pour lui.

Sur le littoral de la Sicile, ont vit errer le *mezzo-matto* avec son mulet et son hamac, parlant tantôt comme Socrate, tantôt comme Pasquino. Malgré cette vie vagabonde, au premier enfant qu'eut la femme de Carlo, les quartiers de la pension de cinquante ducats arrivèrent aux termes convenus. Le mari de Carmina rentra dans son ménage lorsqu'il eut achevé le temps de son engagement. A force de jouer en conscience le personnage d'homme à moitié fou, le marquis Germano l'est devenu tout à fait, comme le prince Hamlet, et la lettre du général qui lui annoncera le gain de sa cause le trouvera probablement assis sous une douche d'eau froide.

FIN DES NOUVELLES SICILIENNES.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Imprimerie de Gustave GRATIOT, 30, rue Mazarine.

MÉMOIRES
DE CHARLES GOZZI.

Poitiers. — Typ. de A. Dupré.

MÉMOIRES

DE

CHARLES GOZZI

ÉCRITS PAR LUI-MÊME

TRADUCTION LIBRE

PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-EDITEUR

17, RUE DE LILLE

1848



NOTICE SUR CHARLES GOZZI.

Lorsqu'un poëte aimé de son vivant tombe après sa mort dans un oubli profond, il est rare que cet oubli soit injuste. On a d'ailleurs tant de plaisir à redresser les torts du public, qu'il se trouve toujours des critiques disposés à s'en charger; on pousse même souvent le zèle jusqu'à vouloir réhabiliter de vieux noms sur lesquels l'oubli s'était légitimement assis, et que la poussière n[illegible]e pas à recouvrir en dépit des efforts qu'on a faits pour la secouer. Charles Gozzi a le malheur de figurer parmi ces flambeaux éteints, et c'est assurément une fâcheuse présomption contre son mérite; cependant tout homme éclairé qui jettera les yeux sur une page de cet écrivain original, le reconnaîtra pour un des esprits les plus distingués de l'Italie, et même pour l'une des sources inconnues où la littérature actuelle a puisé tout un monde d'idées. Il suffira de dire, pour justifier cette opinion, qu'Hoffmann, à qui nous avons tant emprunté, devait à l'étude de Gozzi une partie de son talent. Lorsqu'on a cru que Charles Nodier s'inspirait d'Hoffmann, c'était dans Gozzi qu'il prenait son bien, car Nodier savait trop où se cachaient les bonnes sources pour s'arrêter aux ruisseaux qui en sortaient. N'est-il pas curieux de voir aujourd'hui les Italiens nous emprunter souvent les mêmes choses que nous tenons des Allemands, et que ceux-ci avaient dérobées aux Italiens il y a moins de cent ans; ne pas reconnaître leur propriété à cause des changements opérés par le travail d'assimilation, et revenir ainsi à eux-mêmes après trois métamorphoses successives? Le genre fantastique, parti de Venise en 1750, avec le train d'un fils de bonne famille, y rentrera quelque jour en haillons, comme l'enfant prodigue, et si défiguré que ses compatriotes ne le

reconnaîtront plus. Gozzi est mort au moment où Venise s'éteignait; il n'est pas étonnant que dans le naufrage d'une république un poëte se trouve submergé. Entraîné par les circonstances à faire de la satire, Gozzi s'est jeté ensuite dans la fantaisie avec encore plus de succès; il faut bien que la littérature française rende au Vénitien ce qu'elle lui doit, en l'avouant au moins pour un de ses créanciers.

Il y a peu de satires mauvaises et qui manquent leur but, soit parce que les vices, les ridicules et le mauvais goût donnent toujours beau jeu à qui veut les attaquer, soit parce qu'on n'écrit guère une satire que dans un moment de colère et de passion. Gilbert n'était qu'un déclamateur ennuyeux dans ses odes; un jour il jette un regard d'envie et d'amertume sur le siècle des madrigaux, des petits soupers et de la philosophie, et aussitôt il trouve en lui une veine poétique qui ne se serait jamais ouverte sans le dépit et la misère. Régnier, malade, querelleur et chagrin, fit asseoir la poésie sur les bancs des cabarets, mais elle ne lui fut jamais si docile que lorsqu'il s'irrita contre lui-même et contre les tristes lieux où il avait usé sa santé. De toutes les formes que peut prendre la satire, la plus énergique et la plus agréable est assurément la comédie. Aristophane, bravant Cléon en plein théâtre, et jouant lui-même le rôle du Paphlagonien, qu'aucun acteur n'ose accepter, devient une puissance capable de faire trembler le chef de la république; il fallait toute la liberté d'Athènes pour qu'un tel spectacle fût permis, et que l'auteur mourût dans son lit. Molière, avec l'appui de Louis XIV, se retrouve dans les heureuses conditions d'Aristophane; la cour, les faux dévots, les médecins et les précieuses s'en sont aperçus. Certes, il y a loin d'Aristophane et de Molière au Vénitien Gozzi; mais la liste des comiques satiristes est tellement bornée que le nom de Gozzi arrive bientôt après ces deux grands noms, ce qui prouve que la comédie n'a pas eu souvent son franc parler. Avec son esprit ironique, ses locutions vigoureuses, cet emporte-pièce que la nature lui avait mis au bout de la langue,

son cœur naïf et bon, son caractère taciturne, signe distinctif du génie comique, peut-être Gozzi n'eût-il pas demandé mieux que de jouer sur le théâtre de San-Samuel les doges, le conseil des Dix, l'inquisition politique, et tous les trafiquants orgueilleux du livre d'or; une petite difficulté l'a retenu, c'est qu'au premier mot un peu hasardé, on l'eût étranglé à soixante pieds au-dessous du sol, ou donné en pâture aux *zanzares* des plombs du palais ducal. On ne lui abandonnait que deux ennemis, le mauvais goût de la littérature et le débordement des mœurs. Il abattit le premier; quant au second, c'était un mal chronique dont Venise ne pouvait plus guérir.

On ne doit pas s'étonner si le portrait du comte Gozzi n'est pas flatté, puisqu'il a été tracé par ses ennemis dans les prologues de leurs comédies : « Voyez-vous là-bas un homme qui se chauffe au soleil sur la place de Saint-Moïse? Il est grand, maigre, pâle, et un peu voûté. Il marche lentement, les mains derrière le dos, en comptant les dalles d'un air sombre. Partout on babille à Venise, lui seul ne dit rien; c'est un signor comte encore plus triste du plaisir des autres que de ses procès. Oh! que cela est généreux de languir parce que nous savons divertir la foule qui honore tous les soirs notre théâtre!
— « Oui, répondit Gozzi, je me promène dans les coins solitaires. Je ne cours pas, comme vous autres, dans tous les cafés de la place Saint-Marc pour mendier des applaudissements et démontrer aux garçons limonadiers l'excellence de mes systèmes. Il faut bien aller au spectacle le soir, et comme vous avez empoisonné la scène de vos drames larmoyants, il est vrai que je languis, car vous donnez de l'ennui aux colonnes même du théâtre... »

Au ton qui règne dans l'attaque et la riposte, on voit que les poëtes vénitiens se disaient assez crûment leurs vérités. Aujourd'hui que la guerre est finie et oubliée, il nous importe peu que les lois de la politesse n'aient pas été observées; cette façon hardie et personnelle de s'exprimer en présence d'un public intelligent, comme l'était celui de Venise au milieu du

ristophanien. Les allusions en sont plus faciles à saisir, le commentaire plus simple et moins arbitraire, ce qui dispense heureusement le biographe et le critique de faire effort d'imagination.

La famille de Gozzi était noble et originaire du Frioul. Il y a eu des Gozzi à Pordenone, à Udine, à Padoue, et même en Dalmatie. Si on voulait absolument expliquer pourquoi cet écrivain avait dans la plaisanterie une tournure d'esprit gauloise, avec l'*humour* du Nord dans les moments d'émotion et une imagination tout à fait orientale, on pourrait dire que ces qualités opposées lui venaient du sang dalmate souvent mêlé à celui des croisés de tous pays qui allaient en Palestine. On ferait ainsi au génie de Gozzi une généalogie hétérogène, où Dervis Moclès se trouverait allié à Rabelais et à Shakspeare, mais on risquerait de tomber dans des aperçus plus ingénieux que vrais; et comme la vérité mérite quelques égards, je laisse les parallèles à d'autres plus hardis ou plus exercés.

En 1750, Venise n'était plus la reine des mers. Le gouvernement affaibli n'avait conservé de son ancien nerf politique qu'une humeur ombrageuse et perfide. Des vieilles institutions, il ne restait que les inconvénients : l'inquisition d'État, les délations et le système déplorable de fermer les yeux au peuple en l'avilissant. Le commerce était ruiné depuis longtemps par la découverte du cap de Bonne-Espérance, et les mœurs étaient tombées dans un relâchement extrême. La police regardait de travers les jeunes gens sérieux. Pour se faire bien voir, il fallait déguiser le goût innocent de l'étude sous les formes de la bouffonnerie, du plaisir ou de la licence. On devait paraître ne songer qu'à rire et faire l'amour. Le peuple, poussé dans cette voie, adoptait volontiers cette manière de vivre en paix avec son gouvernement. On employait les nuits en fêtes et en débauches, la moitié du jour à dormir, le reste à courir après des intrigues galantes, et on ne manquait pas le soir d'aller au spectacle pour causer et prendre des sorbets.

Ce public évaporé, intelligent et civilisé, ne demandait qu'à se divertir, applaudir, juger les différends entre les poëtes, et donner le prix à qui trouvait le meilleur moyen de lui plaire.

Il y avait alors à Venise une académie nouvellement fondée, qui, sous les apparences d'une réunion consacrée à la folie et au burlesque, cachait un but littéraire utile et sage, le perfectionnement de la langue et le culte du toscan. Le gouvernement lui passait ses travaux sérieux à cause de l'extravagance de son nom et de ses statuts. Elle s'appelait académie des *granelleschi*. Les membres de cette académie étaient des savants, des bibliophiles, des poëtes et des écrivains distingués. On était en rapports avec l'académie de la Crusca, on introduisait à Venise les bons livres florentins, et on y répandait le goût du style pur et naturel, que le *ribombo* et le galimatias avaient détrôné depuis longtemps.

Tout le bien que les *granelleschi* avaient fait se trouva détruit un beau jour par Goldoni, écrivain barbare, qui n'avait d'esprit qu'en parlant patois. Goldoni, pénétré de la lecture de Molière, avait adopté ce poëte pour son modèle; mais comme il traduisait aussi les continuateurs de Molière, il se croyait sur les traces du plus grand comique du monde, tandis qu'il suivait à la piste Destouches et tous les auteurs de troisième ordre. Jusqu'alors la comédie italienne n'avait pas observé de règles. Les acteurs italiens ayant au plus haut degré le don précieux de l'improvisation, la moitié de la pièce était écrite, l'autre moitié abandonnée à l'inspiration des acteurs. La portion écrite était en toscan, l'autre en dialecte. Ce genre existe encore à Naples, où il jouit d'une faveur méritée. A Venise, quatre masques bouffons et improvisateurs revenaient dans toutes les pièces : le Tartaglia, bredouilleur; le Truffaldin, caricature bergamasque; le Brighella, représentant les orateurs de places publiques et d'autres types populaires; et enfin le célèbre Pantalon, le bourgeois vénitien personnifié avec tous ses ridicules, et dont le nom a une étymologie digne d'un commentaire. Ce mot vient de *pianta-*

leone (plante-lion); les anciens marchands de Venise, dans leur fureur d'acquérir des terres au nom de la république, plantaient à tout propos le lion de Saint-Marc sur les îles de la Méditerranée; et comme ils venaient se vanter de leur conquête, le peuple se moquait d'eux en les baptisant *plante-lions*. Ce démocratique sobriquet rappelle l'aventure de Cicéron, poursuivi par les enfants de Rome, qui criaient derrière lui : *Reperiit, invenit!* parce que Cicéron n'arrivait jamais au sénat sans assurer qu'il avait trouvé et découvert une conspiration nouvelle. Le titre de *piantaleoni* du XIXe siècle pourrait être justement décerné aujourd'hui à une autre nation qui plante le lion sur les îles de toutes les mers avec encore plus de constance que les anciens marchands de Venise.

Les quatre rôles à caractère étaient joués en 1750 par des acteurs d'un grand talent, si on en croit Gozzi, qui les aimait passionnément. Ce genre prêtait singulièrement à la satire, puisque les quatre masques jouissaient du privilége de faire rire le parterre aux dépens de qui ils voulaient. C'est cet art déréglé, mais piquant, animé et original, que Goldoni résolut d'anéantir au nom de Molière, qui avait emprunté à l'Italie les Sbrigani et les Scapins, dont le théâtre français s'était fort bien accommodé. Goldoni voulut remplacer la comédie italienne par un genre froid et dégénéré auquel Gozzi donnait le nom de *flebile*, ce qui veut dire à volonté *plaintif* ou *déplorable*. De peur de heurter trop brusquement le goût du moment, Goldoni donna d'abord sa petite pièce de *l'Enfant d'Arlequin*, qui eut du succès, même en France. C'était une manière de s'introduire en traître dans le camp ennemi. A peine eut-il assuré son crédit sur le public de Venise, *qu'il* abandonna la troupe de San-Samuel pour celle du théâtre Sant'-Angelo, où l'on jouait des traductions. Il passa du genre bouffon à la comédie prétentieuse de Destouches, puis au drame larmoyant, qui devenait à la mode à Paris, et il crut avoir sauvé et régénéré le théâtre. L'abbé Chiari, écrivain ampoulé, traduisait aussi de son côté les pièces françaises en

phébus ultramontain, si bien qu'en peu de temps la comédie nationale disparut, et que la troupe de Sacchi sortit de Venise pour aller chercher fortune en Portugal.

Peu de temps après, Gozzi composa son premier poëme satirique : *La Tartane*. Il en donne lecture aux granelleschi, et l'académie éclate en applaudissements à ce passage qui définit la comédie larmoyante : « Ces spectacles sont une omelette battue... On mélange ensemble des morceaux incomplets, des caractères que la nature ne pourrait pas seulement rêver, des figures méconnaissables, des homélies, des métaphores et du patois de gondoliers; il pleut des arguments de pièces à la douzaine, et puis on se redresse, les joues enflées, le pied en dehors, et on dit : nous avons réformé le théâtre... Autrefois on faisait tout simplement de la poésie; aujourd'hui il faut des vers *martelliens* [1], si longs, si durs à fabriquer, d'une matière si coriace, qu'on y va des dents, des pieds et des mains, comme les cordonniers cousent leurs souliers. On se donne beaucoup de peine, mais on a réussi à faire parler hébreu aux muses. »

« Regardez le pauvre public de Venise : en quel état il est tombé! N'ayant plus d'endroit où il puisse se divertir honnêtement, il va dans les tavernes, et perd ce qui lui restait encore de respect pour les bonnes mœurs. Cependant reprenons un peu d'espérance, car le poëte nous prédit pour la fin de l'année le retour de Sacchi et de Zanoni, ces acteurs inimitables qui ramèneront avec eux les plaisirs, la gaîté italienne, et la pantalonnade plus profonde qu'on ne le croit à voir son air innocent. » Goldoni, enflé par un succès éphémère, proclame dans ses préfaces son dessein « d'arracher à la comédie nationale ses masques de cuir, » expression choquante et cruelle dont il se repentira. « Continuez donc, poëtes nouveaux, à sonner vos cloches de bois qui appellent les papillons au consistoire. Tout cela aura une fin, et alors que ferez-vous? Vous

[1] Le vers martellien répond à l'alexandrin français

vendrez de l'onguent, vous direz la bonne aventure en plein air, et vous débiterez de ces marchandises qu'on ne donne qu'au comptant. »

L'académie des *granelleschi* demandait l'impression de *la Tartane*. Gozzi refuse de la donner au libraire; mais il en accorde une copie à son ami Daniel Farsetti, qui l'envoie imprimer en France et en répand dans Venise un millier d'exemplaires sans la permission de l'auteur. Les Vénitiens, rieurs et inconstants, ne se faisaient aucun scrupule de berner le poète qu'ils avaient accablé hier de caresses et de sérénades. Goldoni en appelait encore à l'auditoire qui venait chaque soir à San-Salvatore. Les amis de Gozzi lui représentèrent que le silence n'était plus possible, que la satire ne suffisait pas, et que le public avait le droit d'exiger une pièce meilleure que celle du genre critiqué : « César, répondit Gozzi, a pris son temps pour passer le Rubicon, et vous autres vous m'y poussez la tête la première en répandant ma satire dans les cafés; il faut à présent que je nage ou que je me noie. » Sur ces entrefaites, le tremblement de terre de Lisbonne ayant chassé Sacchi du Portugal, Gozzi n'eut plus aucun prétexte de retard. Un matin, le petit théâtre de San-Samuel, fermé depuis cinq ans, est nettoyé avec soin, et sur la porte on voit une grande affiche qui annonce : *l'Amour des trois oranges,* fable en cinq actes, imaginée exprès pour ramener les quatre masques nationaux, et soumettre au public quelques allégories peu déguisées.

Le *signor* Prologue est un petit enfant qui se glisse entre la toile et la rampe pour faire trois saluts et dire d'un air naïf que l'auteur, par grand extraordinaire, va faire représenter une pièce nouvelle qui n'a été jouée nulle part. La troupe demande pardon aux spectateurs de ne pas leur donner un ouvrage vieux, traduit, usé, paré des plumes du paon, embelli par de grosses sentences. Là-dessus l'enfant se retire, et la pièce commence.

C'était un véritable conte de nourrice que le public écouta

en palpitant de plaisir, mais dont le lecteur ne se soucierait guère aujourd'hui, et que Gozzi appelait une baliverne magique propre à ressusciter la comédie *dell' arte.*

Tout en riant d'un succès populaire gagné à peu de frais, Gozzi n'entend pas précisément raillerie sur l'article des féeries orientales. *L'Amour des trois oranges* le captive lui-même à la représentation; il s'émeut devant sa propre invention. Cette première pièce n'était qu'un canevas, il faut aller plus loin, restaurer ce que Goldoni a détruit, tracer des règles à la comédie *dell' arte*, et créer en même temps un genre nouveau, le genre *fiabesque*. Cette résolution épouvanta la coalition Chiari et Goldoni. Les *prologues* de San-Salvatore et de SantAngelo mirent leurs bonnets de travers, et attaquèrent ouvertement Gozzi; mais il était trop tard, la foule désertait, on courait aux fables de nourrice.

Voilà donc l'édifice péniblement élevé par Goldoni et Chiari renversé en trois jours. Goldoni, voyant son théâtre désert, partit brusquement pour la cour de France, qui lui faisait des offres brillantes. En employant un terme consacré dans les arts, on peut dire qu'à cette époque finit la première manière de Charles Gozzi. Il y aurait tout un parallèle à faire entre la guerre des deux écoles vénitiennes et celle à laquelle notre génération a pris part en 1829. Comme en France, on reprochait à l'une des écoles de Venise l'ennui et la froideur, à l'autre le mépris des règles. Gozzi a eu gain de cause, mais plus tard on le négligea complétement. Les ouvrages dits classiques furent repris, ce qui a amené la décadence irremédiable de la comédie italienne en lui ôtant son génie national.

La victoire de Gozzi aurait pu être définitive, s'il n'avait pas eu lui-même quelques-uns des défauts de ses antagonistes. Son style n'était pas exempt de reproches. Par haine des alexandrins et de l'emphase, il écrivait avec un abandon fâcheux. La rime est si facile en italien, que ce n'est guère la peine d'adopter un rhythme pour ne faire que des vers

blancs; et Gozzi ne voulait décidément pas rimer, excepté dans les occasions où son sujet devenait tout à fait poétique. Ces irrégularités, qui se supporteraient en anglais, produisent un effet déplorable dans l'idiome coulant et mélodieux de la Toscane; aussi les classiques vénitiens, indignés de leur déconfiture, s'écriaient-ils douloureusement : « Au moins, nos barbarismes rimaient ensemble! »

Charles Gozzi fut un peu étonné de n'avoir plus personne à combattre. Les sonnets admiratifs pleuvaient chez son concierge. On l'appelait l'Aristophane de l'Adriatique; le public demandait encore des *fables*, sans songer que, les allégories n'étant plus de saison, la moitié de l'intérêt s'était évanoui. Plus de genre *flebile*, plus de phébus, ni de vers soporifiques, ni de dialectes barbares; plus de contre-révolution à faire, et partant plus de satire possible. Gozzi se tourna un peu inquiet vers le sévère et judicieux Gaspard, son frère aîné.

— *Carlio mio*, lui dit Gaspard, prends garde à toi. Avec la colère s'en va l'inspiration satirique. C'est quand on n'a plus de rivaux qu'on tombe. Iras-tu sans passion te créer des motifs de guerre? Si tu t'avises de toucher aux grands ou à la politique, on te fera jouer le premier rôle dans une tragédie dont la dernière scène sera un monologue dans une prison. Prends garde à toi; redeviens simple *granellesco*, ou bien brise les flèches et les armes pointues; puise dans ta seule fantaisie, et si tu réussis, tu sauras que le ciel t'a fait véritablement poëte.

Le conseil de Gaspard était bon. Charles Gozzi s'enferma pendant deux mois dans son cabinet. Il oublia les querelles poétiques et se jeta dans la fantaisie. C'est de là que sortit la charmante et puérile *Turandot*, qui a eu l'honneur d'être traduite par Schiller, représentée dans toutes les grandes villes d'Allemagne, et commentée sérieusement par Hoffmann, qui avait de bonnes raisons pour admirer Gozzi, comme on le verra tout à l'heure.

« Si *Peau d'Ane* m'était contée, j'y prendrais un plaisir extrême, » disait le bonhomme la Fontaine. Je le crois bien, car *Peau d'Ane* est un fort joli conte; mais l'histoire de Turandot est bien plus belle encore. On peut la lire dans le recueil de Dervis Moclès, traduit par M. Pétis de la Croix. Gozzi, en l'ornant des charmes du dialogue et des masques comiques, en a fait son œuvre capitale. Calaf, fils de Timur, roi d'Astracan, battu par ses ennemis et dépouillé de ses États, arrive errant et inconnu aux portes de Pékin. Il remarque un grand mouvement dans le peuple, et demande s'il se prépare une fête; mais on lui apprend que la foule s'assemble pour voir une exécution sanglante. Turandot, unique enfant de l'empereur de la Chine, jeune fille d'une beauté incomparable, d'un esprit profond et ingénieux, a l'âme noire et sauvage. Son père voudrait la marier avant de lui laisser l'empire; mais elle déteste tous les hommes. L'empereur Altoun-Kan a vainement employé les menaces et les prières pour la fléchir; il est faible et adore sa fille. Tout ce qu'il a pu obtenir d'elle, c'est de conclure avec lui un traité bizarre dont il a juré sur l'autel d'observer les conditions. Les princes qui aspirent à la main de Turandot doivent paraître au divan, en présence des docteurs. La princesse leur proposera trois énigmes. Celui qui les devinera toutes trois épousera Turandot et héritera de l'empire, mais ceux qui ne réussiront pas auront la tête tranchée. Tels sont les termes du traité; on est libre de n'en point courir les risques. L'orgueilleuse jeune fille espère que ces conditions effrayantes écarteront les amoureux. Cependant plusieurs princes ont déjà péri, et ce matin même on va décapiter le fils du roi de Samarcande, qui n'a pas pu deviner les énigmes.

En effet, une marche funèbre résonne au loin. Le bourreau dépose sur la porte de la ville la tête du malheureux prince : « Si j'étais le père de cette fille barbare, s'écrie Calaf indigné, je la ferais mourir dans les flammes! » Aussitôt arrive le gouverneur du jeune homme décapité; il jette à terre le

fatal portrait de Turandot, le foule aux pieds, et sort en pleurant. Calaf ramasse le portrait. Les bonnes gens chez qui il loge le supplient de ne pas regarder cette peinture dangereuse; mais il se moque de leur frayeur. Il regarde le portrait, et tombe dans une rêverie profonde, frappé au cœur subitement. Il parle à l'image de Turandot, il lui demande s'il est vrai qu'un visage si beau cache une âme si cruelle; puis il s'écrie qu'il veut tenter la fortune, et répond aux larmes de son hôtesse par ce raisonnement d'amoureux : « Si je ne réussis pas, je trouverai un terme à ma vie misérable, et j'aurai du moins contemplé avant de mourir la beauté la plus rare qui soit au monde. » Calaf n'écoute plus rien, et marche tout droit au palais impérial.

Altoun-Kan est le plus benin des empereurs. Il pleure de tout son cœur en faisant couper la tête à une foule de charmants princes auxquels il aimerait bien mieux donner sa fille; il se lamente avec son secrétaire Pantalon. Calaf est introduit, et on tâche de le faire renoncer à son projet; mais l'amoureux inébranlable répond :

Moite pretendo, o Turandotte in sposa.

« Je prétends mourir ou épouser Turandot. » On assemble donc le divan. La princesse paraît au milieu de ses femmes et voilée : « Voici la première fois, dit-elle à ses confidentes, que je sens de la pitié pour un homme. » La suivante Adelma éprouve plus que de la pitié, car elle s'enflamme tout à coup pour Calaf. L'orgueilleuse Turandot commande au prétendant de s'apprêter à mourir; puis elle prend le *tuono academico* pour débiter sa première énigme, que Calaf devine tout de suite, à la grande stupéfaction du divan. La seconde énigme, celle de *l'arbre dont les feuilles sont noires d'un côté et blanches de l'autre*, n'était pas encore connue du temps d'Altoun-Kan; cependant Calaf devine que cet arbre est l'année avec ses jours et ses nuits. « Il a touché le but, dit Pan-

talon, qui ne comprend rien aux énigmes. — Du premier coup et dans le milieu, ajoute Tartaglia, qui n'y voit que du feu. — Princesse, dit Adelma, cet homme est votre maître; il sera votre époux. — Tais-toi, répond Turandot indignée, que le monde s'écroule plutôt. Je déteste cet homme, et je mourrai avant d'être à lui. »

Cette exclamation fournit à Calaf l'occasion de montrer son amour et sa grandeur d'âme en assurant qu'il n'épousera jamais la princesse par force; mais le bon Altoun-Kan déclare qu'il faudra bien qu'on se marie, et il engage même sa fille à prendre ce parti sans aller plus loin. « *Sposa sua fia la morte!* répond Turandot : que son épouse soit la mort! » Elle se lève et, d'une voix plus forte qu'auparavant, débite la troisième et dernière énigme :

« Dis-moi quelle est la terrible bête féroce, à quatre pieds et ailée, bonne pour qui l'aime, et altière avec ses ennemis; qui a fait trembler le monde, et qui vit encore orgueilleuse et triomphante? Ses flancs robustes reposent solidement sur la mer insconstante ; de là, elle embrasse avec sa poitrine et ses serres cruelles un immense espace. Les ailes de ce nouveau phénix ne se lassent jamais de couvrir de leur ombre heureuse la terre et les mers. »

Après avoir prononcé le dernier vers, Turandot soulève le voile qui cachait son visage et fixe ses yeux sur Calaf. Ce coup de théâtre réussit. Le pauvre prince, étourdi par la beauté de l'artificieuse jeune fille, reste confondu et sans voix. Profitons du moment de trouble de Calaf pour remarquer la flatterie que l'énigme adresse à la seigneurie de Venise. Turandot aurait dû retourner toute la dernière moitié de son discours, et dire : « Elle a fait jadis trembler le monde; mais, hélas! aujourd'hui elle n'est plus ni orgueilleuse, ni triomphante, et les ailes de l'ancien phénix, fatiguées et repliées tristement, ne couvrent plus de leur ombre la terre ni les mers. » Calaf se remet enfin de son étourdissement, et, malgré l'inexactitude de la proposition, il devine que la bête fé-

roce est le lion juste et terrible de l'Adriatique. Tout le divan bat des mains ; l'empereur embrasse son gendre, et la princesse tombe en faiblesse au milieu de ses femmes. En vain Turandot demande une nouvelle épreuve ; le débonnaire Altoun se met en fureur et la menace de sa malédiction. Alors Calaf s'interpose ; il supplie l'empereur d'avoir pitié du chagrin de sa fille ; il ne peut supporter l'idée d'avoir fait couler les larmes de Turandot, et renoncera plutôt à elle, et même à la vie, que de lui déplaire. On se décide à un accommodement. A son tour, Calaf proposera une énigme à la princesse, et lui donnera jusqu'au lendemain pour la deviner ; mais si elle ne trouve pas la réponse à la prochaine séance du divan, elle se résoudra au mariage. Turandot accepte ces conditions. Voici l'énigme de Calaf : « Quel est le prince qui a été réduit à mendier son pain, à porter de vils fardeaux pour soutenir sa vie, et qui, parvenu tout à l'heure au comble de la félicité, retombe, en ce moment, plus malheureux qu'il n'a jamais été? » Calaf, inconnu de tout le monde à Pékin, éloigné de ses États perdus, pense que Turandot ne pourra jamais savoir son nom ; mais il a affaire à la plus rusée des femmes. La nuit vient. Calaf, retiré dans un appartement que l'empereur lui donne, s'endort sur une ottomane. L'eunuque Truffaldin, dévoué à Turandot, arrive à pas de loup, tenant à la main une branche de mandragore qu'il pose sous l'oreiller du dormeur afin de le faire parler en rêvant. Calaf s'agite, change souvent de posture. Truffaldin attribue ces mouvements à la vertu de la mandragore. Il imagine d'interpréter chaque geste par une lettre de l'alphabet, et compose ainsi un nom ridicule qu'il court bien vite porter à sa maîtresse.

Après la sortie de Truffaldin, Adelma paraît. Elle réveille Calaf et lui déclare son amour avec une délicatesse mêlée de passion que Gozzi pouvait mieux exprimer qu'un autre, étant plus habitué à recevoir des déclarations d'amour qu'à en faire, comme on le verra par ses mémoires. La défiance de Calaf s'endort ; il compatit à la faiblesse d'Adelma : « Vous

êtes perdu, lui dit la perfide créature, Turandot a ordonné votre mort, et demain, au point du jour, vous serez assassiné. » A ces mots, le prince, au désespoir d'avoir inspiré tant de haine à sa maîtresse, s'écrie : « O malheureux Calaf! ô Timur, mon père ! voilà le dernier coup de la fortune ! » En vain Adelma engage le pauvre amoureux à fuir avec elle. Il n'a plus la force de vouloir sauver sa vie.

Sol d'amore e di morte son capace.

« Je ne suis plus capable que d'aimer et de mourir. » Adelma possède le grand art familier aux femmes de mêler le faux et le vrai. Ses mensonges sont accompagnés de larmes brûlantes et sincères. Cependant elle échoue, et ne songe plus qu'à perdre Calaf en dévoilant à Turandot le secret qu'elle vient de surprendre.

Le jour paraît. Dans son impatience d'avoir un gendre, l'empereur a déjà peigné sa barbe. On assemble le divan. Turandot arrive environnée de ses femmes. Elle est en larmes, et se cache le visage de son mouchoir, ce qui remplit de joie le vieil Altoun : « Le mariage, dit-il, la distraira. » On apporte l'autel sur lequel brûlent les restes d'un sacrifice. Aussitôt que Turandot aura avoué sa défaite, on l'unira au vainqueur. — « Il n'est pas encore temps, dit l'orgueilleuse princesse avec un air de triomphe, vous pouvez éteindre le feu sacré. Si j'ai laissé à cet étranger son espérance, c'était pour mieux me venger en le faisant passer plus cruellement du plaisir à la peine. Écoutez-moi tous : Calaf, fils de Timur, je te connais. Sors de ce palais ; cherche ailleurs une autre femme, et apprends jusqu'où va la pénétration de Turandot. » A ces mots, la désolation est générale. Calaf reste sans mouvement. L'empereur pleure, Pantalon s'arrache les cheveux, et Tartaglia bégaye trois fois plus qu'auparavant. Enfin Calaf, dans le transport de sa douleur, tire son poignard et s'avance jusques aux marches du trône : « *Tiranna*, dit-il à sa maîtresse, ton triomphe est encore incomplet ; mais je vais te satisfaire. Ce

Calaf que tu connais, et que tu détestes, va mourir à tes pieds. » Le cœur de la superbe Turandot s'amollit enfin, elle s'élance au bas du trône, et retient le bras du jeune prince prêt à se frapper, en lui disant avec tendresse :

Viver devi per me ; tu m' hai vinta.

« Tu dois vivre pour moi; je suis vaincue. » L'empereur et le divan se remettent bien vite à pleurer de plaisir; Adelma, seule, voyant que le prince est perdu pour elle, saisit le poignard tombé des mains de Calaf et veut se tuer; heureusement elle prononce auparavant un petit discours qui donne le temps à Turandot de s'opposer à son dessein. On se prépare à marier les amants, et la jeune première qui est une Chinoise du XVIIIe siècle, s'approche de la rampe, regardant le parterre avec des yeux en coulisse pour assurer qu'elle est revenue de ses préventions injustes contre les hommes; elle déclare qu'elle voit là-bas une réunion de garçons pour qui elle se sent de l'amitié : « Donnez à mon repentir, leur dit-elle, quelque signe bénévole de votre pardon; » et le parterre applaudit.

On ne peut se le dissimuler, *Turandot* aurait pour nous le défaut d'être un ouvrage puéril. Un de ces spectateurs prosaïques et raisonnables dont Hoffmann avait une si grande horreur, serait en droit de trouver que l'empereur est trop faible de céder aux caprices de cette princesse extravagante, et que les grands airs d'une petite fille orgueilleuse mériteraient une bonne correction, et non pas l'honneur de fournir matière à une comédie héroïque. Le reproche ne manquerait pas absolument de vérité; mais combien y a-t-il dans les vieux sujets tirés de l'antiquité de fables invraisemblables et un peu puériles! Elles sont consacrées et viennent de la Grèce, au lieu de venir des Arabes. Euripide et Sophocle leur ont fait des vêtements divins ; mais ajoutez à la froide raison et au prosaïsme impassible du spectateur haï d'Hoffmann une ignorance complète des traditions antiques, supprimez ce que l'é-

ducation a enfoncé à grands coups de marteau dans cette tête dure, et soumettez Racine et Corneille à son rare jugement. Vous verrez Mithridate, amoureux à soixante ans d'une jeune fille, devenir un vieux fou ; Bajazet un garçon trop léger qui écrit des billets compromettants ; Bérénice une femme importune que le roi est trop bon de ne pas faire mettre à la Bastille. Quant aux personnages de Corneille, il n'y en aurait pas un qui ne fût un homme à chapitrer vivement pour l'empêcher d'agir sans cesse d'une façon diamétralement opposée soit aux convenances du monde, soit à ses véritables intérêts.

Sans aucun doute, le parterre français rirait quand Turandot se lèverait pour réciter ses énigmes avec le *tuono academico,* et cependant le mouvement du voile rejeté en arrière, et qui déconcerte Calaf, est éminemment dramatique ; et Hoffmann, en parlant de cette scène, dit qu'il ne l'a jamais vu représenter par une jolie actrice sans s'écrier avec enthousiasme, comme le désespéré Calaf : « *O bellezza ! ó splendor !* » Je souhaite aux gens qui appelleront Hoffmann un enfant l'intelligence et le goût de l'auteur du *Pot d'or*. Combien les auteurs comiques français devraient envier à Gozzi la liberté dont il jouissait et la parfaite latitude que lui laissaient les Vénitiens ! Quelle aisance ! quelle variété d'invention ! quel laisser aller entre le public et lui ! D'une part, on ne vient que pour s'amuser ; de l'autre, on ne cherche qu'à trouver toutes sortes de moyens de divertir les gens. Dans *la Femme serpent,* pièce, il est vrai, fort compliquée, le poëte a besoin de placer une exposition nouvelle entre le troisième et le quatrième acte, afin de préparer le dénoûment. Rien de plus simple : le Truffaldin Sacchi, habillé en vendeur de *relazioni,* se présente avec le manteau court et troué, le chapeau râpé, la barbe en désordre : « Gentilshommes et gentilles dames, voici la nouvelle, remarquable et authentique relation de la grande bataille qui a été livrée pendant cet entr'acte. Vous y verrez comment le géant Morgon, accompagné de deux mil-

lions de Maures farouches, a donné l'assaut à la ville de Téflis; comment, avec le secours du ciel, la forteresse a résisté aux efforts des infidèles... etc. Cela vient de paraître. On ne le vend que la bagatelle d'un *soldo.* »

— Maître Sacchi, disait l'auteur dans la coulisse, vous distribuerez ce papier pour rien.

— Bah! répond l'impresario, je serais donc un plus mauvais vendeur de *relazioni* que les crieurs des rues, si on ne me payait pas? Je prétends qu'on me donne autant de sous qu'il y a de spectateurs.

Et le public de rire et de payer. En France, Truffaldin, avec sa relation et son manteau troué, eût essuyé une bourrasque de sifflets, et le lendemain l'auteur se serait mis en travail de quelque pièce d'un irréprochable ennui.

Laissons de côté la *Donna Serpente*, *les Gueux heureux*, la *Zobéide*, le *Mostro Turchino* et *l'Oiseau vert*, qui composent le répertoire *fiabesque* de Gozzi, pour suivre de préférence l'homme pendant cette période remarquable de son génie. A force d'exercer sa fantaisie et de voir représenter devant lui ses conceptions originales, notre poëte vivait entouré de magiciens arabes, de nécromans thessaliens, de derviches et de faquirs dangereux par leurs ruses. A force de faire le métier de providence et de fatalité avec toutes ces créations bizarres, Gozzi entra jusqu'au c u dans le monde fantastique; les puissances occultes dont il s'était servi se tournèrent un beau jour contre lui, et se mirent à le tourmenter. Cependant, au rebours d'Hoffmann, qui s'est cru plus tard affligé du même malheur, Charles Gozzi ne tremblait point devant ses ennemis invisibles. Il s'irritait avec l'exagération italienne, et gardait son sérieux pour faire rire les autres.

Si on en croyait Gozzi, la pluie tomberait pour lui seul, aussitôt qu'il met le nez dehors, et rien ne lui arriverait comme à tout le monde. Cependant tout le monde est en droit d'en dire autant que lui. Chacun a son chapitre des *Contratempi*, orné de méprises effrayantes, de personnages bizarres et de fata-

lités imprévues dont on a le droit de faire des monstres. Qui ne connaît pas cette disposition d'esprit dans laquelle tout change d'aspect et s'éclaire d'une lumière fantastique? Alors la queue du diable passe entre les basques de tous les habits, et si quelqu'un vous appelle d'un autre nom que le vôtre, vous êtes au pouvoir de l'enfer. Dans les mains de Gozzi, le fantastique, soutenu par la pantalonnade vénitienne, prend des proportions énormes. L'auteur a bien l'air de croire à la vertu des paroles cabalistiques par lesquelles l'âme de Tartaglia passe dans le corps du roi, son maître, tandis que l'imprudent monarque s'amuse à entrer dans le corps d'un cerf; mais il exagère assez les choses pour vous faire entendre que cela n'est pas parfaitement croyable! Hoffmann, au contraire, est effrayé réellement, et veut vous forcer à partager son épouvante.

Transportez la scène des *Contratempi* en Allemagne : n'avez-vous pas l'écolier Anselmus, qui ne peut jamais saluer un grand personnage sans renverser une chaise; le petit Zacharie, avec ses transformations, et le conseiller Tussmann, qui voit une tête de renard sur les épaules de son voisin l'horloger, et tout ce monde de gens qui se *fantasmatisent* dans les cabarets de Berlin ou de Nuremberg? Assurément, il est impossible de nier l'originalité d'Hoffmann; mais jusqu'à quel point s'est-il approprié celle de Gozzi? Combien le poëte vénitien l'a-t-il aidé à s'exalter, à se mettre en dehors de lui-même, pour se voir agir, penser et se faire manœuvrer comme les masques de la comédie *dell' arte?* Combien Charles Nodier a-t-il emprunté à Gozzi, qu'il a suivi de près dans ses voyages en Dalmatie? A quel degré *la Fée aux miettes*, *Trilby*, et tant d'autres ouvrages, sont-ils parents des comédies *fiabesques* et du chapitre des *Contratempi? Turandot* et *l'Amour des trois oranges* ont engendré les *Tribulations d'un directeur de spectacle* et les articles sur les marionnettes. Néophobus est le neveu de Burchiello, et ses diatribes sont venues à Paris avec un bon vent sur la *Tartane des influences*, longtemps après l'année bissextile 1756.

Tandis que d'autres ont passé leur vie entière dans le fantastique, Gozzi, trop fort pour s'y arrêter, n'y demeure qu'un instant; il prend la chose comme un badinage, dont son air fâché fait tout le charme, et en conscience le fantastique ne devrait jamais être pris autrement. Le reste est de la folie ou de l'affectation. N'oublions pas surtout que le chapitre des *Contratempi* est une production du XVIIIe siècle.

C'est une existence heureuse et variée que celle de Gozzi, surtout dans son époque *fiabesque*. Qui n'a envié le sort du poëte comique jeté dans le tourbillon de la vie d'artiste, au milieu d'une troupe d'acteurs intelligents, et d'actrices jolies, qui doivent à ses travaux et à ses conseils leur gloire et leur pain quotidien? Qui n'a désiré connaître la vie aventureuse décrite par Goëthe dans *Wilhelm Meister*? Charles Gozzi faisait mieux que de jouir du pittoresque et de la liberté du monde des coulisses; il exerçait le rôle de génie du bien dans ce conflit perpétuel de passions : il refusait de voir le mal, et souvent, de peur d'être blâmé par lui, on n'osait pas commettre une mauvaise action.

Le temps, qui détruit tout, laissa Charles Gozzi vivre heureux et tranquille pendant quatorze ans, au milieu de ces acteurs qu'il aimait et qu'il avait perfectionnés. Cette belle époque ne fut qu'une suite de succès, de relations gaies et cordiales, de bonne harmonie et de recettes copieuses. On se réunissait deux fois par semaine chez le compère Sacchi; le vin de Chypre échauffait les conversations; la jeunesse et la beauté des actrices, leur coquetterie, leurs folles espérances de mariage, mettaient Gozzi dans la plus douce position dont puisse jouir un auteur. Tout alla le mieux du monde tant que le patron de la troupe n'eut de préférence marquée pour personne; mais un beau jour, une œillade plus meurtrière que les autres et mieux ajustée pénétra jusqu'à son cœur : ce fut le signal de la discorde, de la désorganisation, et même de la décadence du poëte comique.

Une actrice, la signora Teodora Ricci, captiva tout à coup

Charles Gozzi, à tel point qu'il négligea ses anciennes amitiés et ses intérêts pour être plus entièrement à son amitié nouvelle.

Gozzi, qui avait tant professé l'horreur des compilations, emprunta et compila pour plaire à la Ricci. Il traduisit le *Gustave Wasa* de Piron, *la Chute de dona Elvira*, pièce espagnole, *la Femme vindicative*, etc. Le public applaudissait par complaisance, mais il ne reconnaissait plus le père original, hardi et volontaire de *Turandot* et des *Trois oranges*. Gozzi, mécontent, bouda contre les Vénitiens pendant quelques années. Il laissa la Ricci jouer son antique répertoire d'ouvrages classiques et usés. Ce temps de repos ne fut pas inutile à cet esprit dérouté. Le poëte se retrempa dans le silence. On le revit comme autrefois se promener dans les coins et les petites rues, le menton incliné, comptant les dalles, et justifiant son sobriquet de *solitaire*. Il recommençait à parler tout seul et à murmurer des vers d'un air sombre et distrait. L'été de la Saint-Martin ranima encore une fois sa verve. Il eut un retour vers la satire, non pas comme dans sa jeunesse, contre de fausses locutions, des drames traduits, le patois chioggiote, ou d'autres bagatelles indignes d'échauffer la bile d'un homme mûr. Les ridicules ne lui arrachaient plus que des sourires, ce fut sur les vices qu'il fixa son regard pénétrant. Le débordement des mœurs était parvenu à un degré d'effronterie tout à fait révoltant. Le génie satirique de Gozzi ne pouvait voir de tels excès sans leur dire un mot, et comme le sujet en valait la peine, l'émotion se mêlant à la plaisanterie, il trouva une quatrième manière, non plus gauloise comme dans *la Tartane*, ni orientale comme dans les *fables* et les allégories, ni italienne comme dans les pantalonnades; l'indignation et le chagrin lui inspirèrent cette ironie amère et touchante que Shakspeare avait mise dans la bouche du prince Hamlet. Trois satires seulement, et très-courtes, sortirent de ce dernier jet, mais ce furent les meilleurs fruits qu'ait portés cet arbre si fécond. Prenons celle de ces pièces de vers qui termine le recueil.

Une pauvre femme du peuple, jeune et jolie, appelée Betta, était devenue folle de douleur de ce qu'on avait tué son mari dans une querelle de taverne. Comme elle ne faisait de mal à personne, et que sa folie était au contraire tendre et bienveillante, on la laissait courir les rues et demander l'aumône. Son nom était devenu proverbe : faire comme Betta la folle signifiait aller trop loin dans ses affections et être dupe de son cœur. Gozzi s'empara de ce personnage intéressant, et c'est Betta qui parle ainsi aux femmes vénitiennes, en stances de huit vers :

« Belles dames, si je vous demandais qui je suis, vous me répondriez : Passe ton chemin ; nous savons que tu es Betta la folle. — J'en conviens : je m'appelle Betta ; mais pour que vous jugiez de l'état de mon esprit, je vous dirai quelques paroles un peu brusques. Je vous prouverai que nous sommes toutes sœurs, et que nous nous ressemblons comme Louis et Ludovic.

» Et qu'arriverait-il si, notre procès une fois jugé, nous allions changer de nom ? Parce que je cours seule au milieu des rues, vous vous accordez pour dire : Elle est folle ! — Vous êtes donc sages, parce que vous courez dans la ville, accompagnées de tous les mâles de Venise, excepté de vos maris ?

» Mes promenades sont innocentes ; les saluts et les sourires que j'adresse aux passants n'offensent pas les mœurs ; mais que dit-on de vous par derrière, de vos circuits dans les ruelles détournées ; de vos minauderies, de vos clignements d'yeux et de votre démarche lascive ?

» Quand je suis maussade et que je garde le silence, c'est que je n'ai rien à répondre à qui me parle ; et vous autres vous tournez le dos aux gens, et vous faites les revêches pour tâcher de rendre fou qui vous aime.

» Il est vrai que, si quelque polisson porte les mains sur moi, je lui donne une rebuffade. Aussitôt vous dites : Le mal est dans sa cervelle. — Mais vous, vous acceptez l'insolente caresse, et apparemment vous avez raison, puisque vous êtes sages et moi folle.

» Quand il me plaît d'avoir un amoureux, je lui fais les yeux doux au milieu de la place publique. Aussitôt vous criez : Betta la folle va commettre quelque inconvenance ! — Si j'étais sage comme vous, je saurais que, dans un coin obscur, ou quand les rideaux de la gondole sont fermés, on peut sans crainte... Épargnez-moi le reste.

» J'aime bien mettre de belles plumes de coq sur ma tête. Mes

brasselets de gousses d'ail sont jolis. Sur mon pauvre sein, voyez ce riche morceau d'un vieux mouchoir déchiré. Tantôt je mêle et je noue mes cheveux, tantôt je les éparpille. Quelquefois je me coiffe avec soin d'une corbeille, signes certains de mon incurable démence.

» Mais celui qui a le temps d'examiner vos crinières y verra passer en un mois trente guirlandes. Vos cheveux changent à tous moments : à présent à la française, tout à l'heure à l'anglaise. Vite des fleurs de tous les pays! O les étranges formes de tête que vous vous donnez! On voit bien qu'il y a dans ces têtes-là un grand jugement.

» Sotte que je suis! je loge pour rien chez le jardinier ou la pauvre fruitière. A ceux qui m'abordent je ne coûte jamais plus d'un denier. Ce n'est pas savoir se conduire. On ruine son mari, on ruine ses enfants. Eh quoi! point de viande à dîner! le rôti reste chez le boucher? Voilà le moment de ruiner un amant.

» Le désespoir de voir mon mari mort, c'est là ce qui m'a rendue folle : honteuse faiblesse! Si j'avais été forte comme vous autres, je me serais réconfortée en apprenant mon veuvage. Une folle pleure son mari parce qu'elle l'aime. Heureusement cela est rare ; la sage rit, et tôt s'amourache d'un autre quand ce n'est pas fait d'avance.

» Oh! qu'il est beau de comprendre bien ce que dit le monde! Les brebis qui sortent de l'étable ne savent pas distinguer le faux du vrai ; le vrai descend dans les abîmes, le faux est là qui leur crève les yeux ; la renommée tourne autour du troupeau avec sa trompette, choisit une brebis sans cervelle, et crie : Je te salue, ô Salomon !

» Enfin, il faut que je vous le dise, et faites attention, car je sens en moi le souffle de la sibylle : les grimaces de mon corps sont le miroir de vos âmes; je vous enseigne ainsi à modérer le bouillonnement de vos cervelles. Voulez-vous être sûres de votre raison? faites avec votre cœur et votre esprit le contraire de ce que fait ma personne. Alors vous serez sages. Adieu, femmes ! »

L'année 1797 était arrivée. Les armées républicaines et les graves événements qu'elles apportèrent à leur suite éteignirent tous les petits intérêts. On ferma tous les théâtres, et la politique régna seule à Venise. Gozzi assista à la chute de son pays, aux trahisons, aux folies de la magnifique seigneurie, à l'abandon méprisant du général français, à l'entrée des baïonnettes allemandes, à l'élection dérisoire du doge Manino,

son ami. Dieu sait ce qu'étaient devenus dans ce conflit les Pantalons et les Truffaldins! On n'en entendit plus jamais parler, et l'année de la mort de Charles Gozzi n'est pas même connue. Ce génie bizarre passa comme une de ces comètes dont on n'a pas eu le temps d'étudier la marche. Aussitôt qu'on ne le vit plus, on l'oublia.

A quel point cet injuste oubli a été poussé en Italie, et particulièrement à Venise, c'est ce que j'aurais refusé de croire si je ne l'avais vu par moi-même. Au mois d'octobre 1843, étant à Venise, je cherchais sur les affiches de théâtre une pièce qui ne fût pas traduite du français. On joua un soir, au théâtre *Apollo*, une comédie de Goldoni, et je pris un billet. Au premier mot, je reconnus *le Dépit amoureux*, grossièrement transformé. Dans mon désappointement, je sortis en disant qu'il n'y avait pas moyen de voir en Italie une pièce italienne, et que Gozzi avait eu bien raison de se moquer des plagiaires. Mes voisins se mirent en fureur contre moi, et me soutinrent en face que leur Goldoni était trop riche pour voler les autres, et que *les Amants querelleurs* ne devaient rien à personne, ce qui ne me persuada point. Le lendemain, je demandai chez plusieurs libraires les comédies de Gozzi; à peine si on savait ce que je voulais dire. Enfin, dans une petite boutique, on me tira de la poussière un vieil exemplaire oublié sur un rayon depuis quarante ans, et on me donna les dix volumes pour le prix du papier.

Lorsque Gozzi, jetant un regard inquiet sur ses œuvres, s'était effrayé de leur originalité, le pressentiment qui lui représentait ses *fables* oubliées et les oripeaux de Goldoni sortant de l'eau n'était pas un effet du hasard. Il sentait que le mot de *régulière* attaché à l'œuvre de Goldoni serait un jour le morceau de liége qui devait l'arracher du fond des lagunes. Les véritables poëtes, les hommes de fantaisie, « qui ne vivent pas d'emprunt et ne se parent point des plumes du paon, » n'auront jamais pour eux que la minorité des gens intelligents et éclairés. Cette minorité leur fait rare-

ment défaut; mais une immense majorité se prononcera toujours pour ceux qui suivent les chemins battus; elle reviendra là où est l'ornière, et laissera ceux qui ne marchent sur les traces de personne se perdre dans l'oubli. Le sort du poëte de fantaisie sera donc, non-seulement d'être oublié, mais encore de reparaître, au bout d'un certain temps, comme une nouveauté sous le nom d'un autre. Certes, lorsque Hoffmann se mit à imaginer ses personnages bizarres, on ne douta pas qu'il n'eût puisé ces excellentes folies dans sa cervelle : cependant on ne peut nier qu'il se soit inspiré de Gozzi. Qui eût osé soupçonner *la Vie d'artiste* de ne pas être un souvenir de jeunesse raconté par Hoffmann avec tous ses détails les plus exacts? Cependant on ne sait plus qu'en penser en voyant que Gozzi, trente ans auparavant, écrivait un chapitre semblable dans sa peinture de la compagnie Sacchi. La chanteuse Teresa aurait-elle été aussi capricieuse dans ses amours avec le maître de chapelle, si la Téodora Ricci n'eût pas fait damner le poëte comique vénitien? Le chagrin et les déceptions d'Hoffmann se sont bien augmentés de ceux de Gozzi. Quant aux méprises de *L'enchaînement des choses*, du *Pot d'or* et de *Zacharie*, ce sont absolument des amplifications du chapitre des *Contratempi*. Hoffmann a beaucoup loué Gozzi et vanté ses pièces *fiabesques*, sa poésie, les caractères comiques de son théâtre, et tout ce qui n'avait aucun rapport avec les *contes fantastiques*; mais il s'est bien gardé de parler du reste. Ajoutons que, si *la Tartane* n'eût pas coulé à fond les faiseurs de galimatias et les novateurs vénitiens, nos fabricateurs de mots n'eussent pas essuyé sous cette forme la fine et terrible bordée que Nodier leur envoyait il n'y a que cinq ans. Gozzi a encore sur ses imitateurs l'avantage d'avoir écrit en vers. Il n'est ni juste ni décent que ses inventions soient introduites en France de seconde main, tandis que le créateur d'un genre original et applaudi n'est qu'à peine connu de nous.

Si je n'ai pas réussi à donner de ce poëte aimable l'opinion

qu'il mérite, ses ouvrages sont là, le lecteur peut les ouvrir sans avoir à craindre d'y trouver de l'ennui, car Gozzi écrivait pour un public bien plus léger et plus impatient que nous. On ne s'inquiétait guère à Venise des lois du bon goût, ni des leçons sur la dépravation des mœurs, ni des colères de l'académicien *solitaire* contre les patois barbares; il fallait d'abord amuser son monde. Une minute d'ennui eût tout perdu, et renvoyé les spectateurs immédiatement d'un théâtre à l'autre. Charles Gozzi savait cacher son but moral ou littéraire sous l'apparence du plaisir et de la récréation; derrière la nourrice racontant des histoires aux petits enfants, on reconnaît sans peine le philosophe. Cet alliage de la force satirique, du bon sens critique, du merveilleux oriental, du fantastique et de la pantalonnade italienne, a quelque chose d'étrange et de surprenant, comme l'existence de Venise elle-même. C'est bien de la ville féerique des lagunes que ce génie complexe devait sortir, et le public français, qui a le privilége de distinguer et d'aimer ce qui se fait de bon en tous pays, ne refusera pas à Charles Gozzi une place dans son estime.

Si Gozzi eût prévu qu'on s'emparerait en Allemagne de ses idées, il eût donné plus de développements à la partie fantastique des *mémoires* qu'on va lire; afin de mettre ce côté de l'ouvrage plus en relief, j'ai cru devoir faire quelques changements dans l'ordre des matières. L'auteur n'a pas observé la marche chronologique des événements de sa vie, dans le but de réunir ensemble les faits et les réflexions qui se rattachent à un même sujet. Son portrait physique et moral, et quelques anecdotes de nature à faire connaître son caractère forment un chapitre particulier. Ses amours sont racontées à la suite l'une de l'autre; ses querelles littéraires et sa guerre contre l'école de Goldoni occupent tout un livre. Ses procès et discordes de famille remplissent un autre livre; ses visions et aventures surnaturelles un troisième livre. Il résulte de cette façon de procéder une monotonie fâcheuse. Le chapitre des amours, celui des querelles, celui des procès, semblent

trop longs, tandis qu'au contraire, en racontant les choses par ordre de date, elles auraient eu assez de variété pour paraître plutôt trop abrégées. Une étude approfondie de ces Mémoires et quelques recherches à d'autres sources m'ont permis de rétablir dans la traduction l'ordre chronologique des faits. C'est peut-être un manque de respect envers l'auteur, mais cela était nécessaire dans l'intérêt de l'ouvrage. Charles Gozzi a le mérite, fort rare parmi les écrivains de son pays, de chercher la concision du style et de haïr l'emphase; cependant, malgré sa bonne envie d'être sobre, il ne serait pas un véritable Italien si, en traduisant sa prose en français, on n'était pas encore obligé d'abréger certains passages trop diffus. Quant à l'originalité du personnage, elle est si frappante, exprimée par lui-même si gaîment et de si bonne grâce, qu'elle ne pourrait manquer de se faire sentir dans toutes les langues du monde.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Si je croyais être un homme d'importance, comme un grand saint, un grand jurisconsulte, un grand philosophe, ou même un grand littérateur, je ne m'aviserais pas d'écrire l'histoire de ma vie; je laisserais ce soin aux romanciers, dont le métier est d'émerveiller les lecteurs, ou aux zélés qui s'imposent le devoir d'édifier la postérité par de beaux exemples. J'ai vu trop d'hommes doués de quelque talent se couvrir de ridicule et attirer sur leur dos quantité de disgrâces, par la folle estime qu'ils avaient d'eux-mêmes. Ces gens-là, dans l'aveuglement de la vanité, s'habillent d'un certain *noli me tangere* qui les rend ombrageux comme des poulains indomptés. Si, par aventure, ils daignent faire leur apologie, ils se donnent des brevets de demi-dieux; les deux tiers du monde sont composés d'envieux de leur gloire rêvée. Leur parole amère accable le prochain, qui ne tombe pas prosterné devant ce burlesque *noli me tangere*. Les éloges que, dans leur clémence, ils accordent à un petit nombre de personnes, brillent par la modération, et ces personnes dignes de leur bienveillance sont toujours les sots qui les admirent ou les coquins qui les flattent.

Ma principale étude a été de me faire à moi-même mon procès et de rebattre la pétulance de mon amour-propre, depuis que j'ai remarqué autour de moi, sur tous les visages, dans toutes les démarches, les physionomies et les regards, cette arrière-pensée générale: « Regardez-moi, contemplez, respectez et craignez-moi. » J'ai trouvé quelque profit à cette étude, c'est pourquoi, bien que je parle beaucoup de moi dans ces mémoires sur ma vie, ma famille, mes voyages et mes œuvres littéraires, je les publie avec un véritable sentiment d'humilité. Je n'ai mérité ni les encens de ceux qui m'aiment ni les libellés injurieux dont mes ennemis m'ont honoré. Je remercie les premiers de leur bonté, sans haïr

les autres de la soif qu'ils ont eue de me déchirer. C'est vivre que d'avoir des amis et des ennemis; on excite la sympathie ou l'antipathie par son aspect, son visage, par un parler ou lent ou rapide, ou prolixe ou laconique, et même par son tempérament, sans que les mœurs ni la conduite y soient pour rien. J'ai excité des aversions basées sur ces motifs indépendants de ma volonté; en conséquence, j'écrirai mon portrait, afin qu'on puisse, si l'on veut, se divertir à crayonner ma caricature, et j'essayerai la peinture fidèle de mon cœur, de mes pensées et de mes goûts, afin que les esprits envenimés et ingénieux me puissent représenter avec malignité sans s'écarter du vrai et sans craindre un démenti.

Nous avons tous dans l'intelligence une lentille optique, qui par ses reflets nous présente les objets de ce monde sous un certain jour. Si j'ai quelque brin de philosophie, ma lentille optique incline plus vers l'humeur de Démocrite que vers celle d'Héraclite. Quand j'ai puisé dans ma cervelle, éclairé par les reflets de la susdite lentille, ç'a été ordinairement pour faire rire par des caprices et des badinages. Comme parmi les objets que j'ai choisis pour but de mes traits et de mes satires, l'imposture et l'hypocrisie ont été ceux que je préférais, j'ai acquis un nombre imposant d'ennemis. Je me suis rappelé souvent au milieu de mes guerres satiriques cette belle sentence d'un sage : « Avec les traits et le sel vous amusez, mais vous ne gagnez point les cœurs. » Sans me flatter d'avoir désarmé mes ennemis en me moquant de moi-même après m'être moqué d'eux, je ne m'embarrasse pas de leur colère, et je donne le récit sincère de ma vie afin qu'ils puissent rire à mes dépens tout à leur aise.

MÉMOIRES

DE

CHARLES GOZZI.

CHAPITRE PREMIER.

MES ANCÊTRES, MA NAISSANCE ET MON ÉDUCATION.

L'origine de ma famille remonte au XIVe siècle, et commence à un certain Pezolo dei Gozzi. Un arbre généalogique convenablement enveloppé de toiles d'araignée, saupoudré de poussière, dégusté par les vers, non encadré, mais sans contradiction, affirme cette vérité. N'étant pas Espagnol, je ne me suis jamais recommandé à aucun généalogiste pour me procurer une origine plus ancienne. Il y a, je ne sais où, des monuments historiques qui veulent absolument que ma famille dérive des Gozze de Raguse, fondateurs de cette antique république. Dans l'histoire de Bergame, on lit que Pezolo dei Gozzi fut félicité par le sénat de Venise d'avoir exposé ses biens et sa vie contre les Milanais, pour maintenir sa province dans le domaine de cet invincible et très-clément gouvernement.

Les Gozzi, devenus citoyens de Venise, élevèrent

des habitations dans cette ville pour leurs vivants et pour leurs morts, comme on le peut voir dans la rue et l'église de Saint-Cassiano. Une des branches de notre maison eut l'honneur de s'allier, au XVIIe siècle, avec une famille patricienne; après quoi elle s'éteignit immédiatement. L'autre branche, d'où je descends, demeura dans sa bourgeoisie originaire à laquelle jamais elle ne fit honte. Aucun de mes ancêtres n'occupa de ces hauts emplois lucratifs auxquels peut prétendre la *cittadinance* vénitienne, d'où je conclus que les Gozzi furent de bonnes gens, pacifiques et point intrigants.

Il y a deux cents ans, le bisaïeul de mon père acheta six cents arpents de terre avec des bâtiments dans le Frioul, à cinq milles de Pordenone. La plupart de ces biens étaient des fiefs; or, à chaque succession, l'héritier devait renouveler l'investiture en payant quelques ducats à l'État. Les ministres de la chambre des feudataires à Udine, sont des gens d'une vigilance admirable. Si quelque héritier néglige d'apporter les ducats, et de jurer fidélité au gouvernement, ils mettent le séquestre sur son patrimoine le plus fidèlement du monde. C'est ce qui arriva lors de la mort de mon grand-père, par un oubli de ma famille: il nous fallut payer une grosse somme d'argent pour obtenir cette très-respectable investiture.

Mon titre de comte doit m'être accordé assurément par quelque parchemin. Ceux qui me refuseraient ce titre ne m'offenseraient point; j'aimerais mieux cela que si l'on m'eût contesté sérieusement le peu de biens que mon père m'a laissés. Je suis fils de Jacques-Antoine

Gozzi, qui avait un esprit pénétrant, un sentiment d'honneur fort délicat, un tempérament irascible, un caractère résolu et quelquefois terrible. Élevé par une mère tendre, qui lui apprit, dès son bas âge, à suivre tous ses caprices, sa bonne éducation l'accoutuma tout de suite à se ruiner en chevaux, chiens, équipages de chasse, festins splendides, etc. Il se maria inconsidérément, toujours pour obéir à ses inclinations. Son patrimoine lui aurait permis de faire bonne figure dans le monde; mais il la voulut faire par trop sublime. Ma mère, Angela Tiepolo, était d'une famille patricienne et célèbre de Venise, laquelle s'éteignit en la personne de mon oncle César Tiepolo, qui mourut sénateur illustre vers l'année 1749.

Les avantages de la naissance ne sont que des jeux du hasard ; pour moi, je ne regarde point d'où je viens, mais je regarde où je vais. Je ne sais si de mauvaises actions attristeraient les morts, mais elles me feraient rougir moi-même. Mon nom est Charles, et je sortis le sixième du sein de ma mère pour jouir de la lumière, ou, si vous l'aimez mieux, des ténèbres de ce monde. Voulez-vous des chiffres? je vous dirai que je commence cet écrit le trentième jour d'avril 1780, mon âge dépassant de beaucoup la cinquantaine sans atteindre à soixante ans. Je n'en sais pas plus, en vérité, et je n'irai pas importuner les sacristains pour demander mon extrait de baptême, étant sûr qu'on m'a baptisé, et n'ayant pas la prétention de faire le damoiseau. Je ne crains pas qu'on s'y trompe; ma façon de me vêtir et de me coiffer y mettrait bon ordre. Ne tenons pas trop compte des

années, et ne jugeons personne par l'âge. A tout âge on peut mourir. J'ai vu des hommes qui ressemblaient fort à des enfants, des jeunes gens remarquables par leur maturité, des vieillards pleins de feu, d'autres qu'on aurait dû mettre au maillot.

Nous n'étions pas moins de onze frères et sœurs, quatre garçons et sept filles, tous d'un bon naturel et sans reproche, tous atteints de l'épidémie littéraire, et mes sœurs elles-mêmes seraient capables d'écrire leurs mémoires si la démangeaison leur en venait. Les soins de notre éducation furent confiés successivement à plusieurs abbés, qui par leurs sottises et leurs amourettes avec les servantes de la maison, se firent chasser l'un après l'autre. Dès mon enfance mes penchants se révélèrent; j'étais un petit drôle taciturne, observateur, imperturbable, d'humeur douce et fort appliqué à mes études. Mes frères, profitant de mon caractère pacifique et muet, m'accusaient de toutes les fautes qu'ils commettaient, et sans daigner m'excuser, je souffrais des punitions injustes avec une constance héroïque. Chose incroyable pour un enfant, je supportai avec indifférence l'effroyable punition du *pain sec*. Il est donc évident que j'étais un écolier stupide ou un philosophe précoce.

Mes deux frères aînés, François et Gaspard, eurent le bonheur d'entrer au collége et d'y achever régulièrement leurs études; mais, hélas! le désordre de notre maison, le défaut d'économie de mon père, et l'augmentation rapide de la famille, vinrent entraver les progrès de mon éducation. Je fus mis entre les mains d'un curé de campagne, et puis ensuite d'un prêtre vénitien de

bonnes mœurs et passablement instruit. Dans un lycée tenu par deux ecclésiastiques génois, je poursuivis mes études avec un amour extrême des livres et un grand désir d'apprendre. Nous étions vingt-cinq écoliers dans ce lycée; j'ai bien vu, depuis ce temps-là, les deux tiers de mes condisciples à qui la grammaire, les humanités et la rhétorique avaient enseigné à s'enivrer dans les cabarets, à porter la besace, et à crier dans les rues : « Pommes cuites, prunes, ou châtaignes, » avec un papier sur la tête et une balance pendue à la ceinture.

Après de grands efforts, ayant franchi les écueils où les revers de fortune avaient jeté mon enfance, je complétai tant bien que mal mon éducation moi-même, à l'aide du peu que j'avais acquis dans mes classes, et je réussis à sortir de l'ignorance. L'exemple de mon frère Gaspard, dont la passion pour l'étude était généralement louée, stimula encore mon zèle. Je demeurais cloué sur mes livres. La poésie, le pur langage italien et l'éloquence enflammaient alors l'émulation de la jeunesse de Venise. De ces trois belles choses, on ne trouve plus de trace aujourd'hui dans notre cité, pour des raisons que je dirai plus târd. Je ne sais ce qu'ont fait mes contemporains du fruit de leurs classes, mais je n'en connais pas un qui soit capable d'écrire trois lignes ni d'exprimer le sentiment le plus simple sans commettre des fautes de grammaire et d'orthographe à donner des nausées. Ils sont comme ce personnage d'un drame français de Mercier, qui ne pouvait écrire un billet d'urgence, parce que son secrétaire était sorti. Mon application à l'étude de ces trois objets frivoles, la poésie, la langue toscane

et l'éloquence, fut si assidue et si opiniâtre, que j'y gagnai par fatigue des hémorragies à demeurer sur le flanc et passer pour mort comme Sénèque. On m'enleva livres, écritoire et papier; mais, à peine relevé, je me cachais dans les greniers de la maison pour y travailler. L'abbé Verdani, bibliothécaire de la famille Seranzo, homme de grande érudition, eut pitié de ma faiblesse et d'une passion qu'il partageait. Il me prit en amitié et vint à mon secours en guidant mon jugement et me prêtant des ouvrages rares et précieux, en m'enseignant à discerner les bonnes choses et à aimer surtout le naturel et la simplicité. Je lui dois d'avoir connu le chemin de la vérité; mais je lui dois aussi le malheur de ne pouvoir plus souffrir le faux goût et l'emphase qui empoisonnent actuellement les lettres italiennes, de ne trouver qu'ennui, antipathie et dégoût à la lecture de ces productions incohérentes, sophistiques, d'un style monotone, d'un jargon ampoulé, grossier, obscur, à périodes tortueuses, et d'une phraséologie ridicule.

J'appris le français, non pour me donner les airs à la mode de mal parler cette langue, mais pour étudier et comprendre la quantité prodigieuse de livres bons et mauvais qui sortent de cette grande nation si active, si favorisée et si vaillante. C'est dans cette littérature étrangère que je trouvai la sobriété du style. Quant à l'amour du vrai, il me fut inspiré dès mon enfance par feu mon père, qui ne m'entendit jamais faire un mensonge ni fausser mes sentiments sans m'administrer une paire de soufflets, dont je lui ai aujourd'hui une profonde reconnaissance.

CHAPITRE II.

INSTINCTS COMIQUES, DÉPART POUR LA DALMATIE, LIMONADE POÉTIQUE.

L'instinct de la comédie éclata singulièrement dans ma famille, et nous vint à tous en même temps que la parole. Outre les pièces que nous apprenions par cœur avec une extrême facilité, nous représentions avec succès des farces improvisées. Ma sœur Marina et moi, nous étions surtout d'habiles singes à reproduire les caricatures qui nous frappaient parmi les gens de notre village. Nous ajoutions à nos comédies des intermèdes burlesques où nous imitions les maris et femmes avec leurs costumes; et la copie était si fidèle, que nos spectateurs paysans, reconnaissant l'original, nous accueillaient avec leurs gros rires et nous couvraient d'applaudissements. Mon père et ma mère eurent un jour la fantaisie de vouloir être représentés sur notre théâtre par ma sœur et par moi. Ils furent servis à souhait et représentés avec exactitude dans leurs habillements, attitudes et langage, et j'osai même leur mettre sous les yeux leurs querelles de ménage. Cette témérité ne leur déplut pas et excita leur bonne humeur. Telle fut l'origine d'une vocation qui porta quelques fruits par la suite.

Je jouais passablement de la guitare, et, tout en

grattant les cordes, je tentai audacieusement d'improviser des vers, ce qui me fit passer pour un petit prodige auprès de ceux qui n'entendaient rien à la poésie. L'improvisation est le plus souvent une misérable façon de blesser les muses. Elle réjouit la foule, qui demeure la bouche ouverte à entendre des platitudes, et elle agit sur les cervelles vulgaires par une fausse apparence de talent dont la langue et la poésie s'indignent. En écoutant les plus fameux improvisateurs de ce siècle, je me suis assuré de cette vérité, que, parmi le déluge de vers que ces gens-là expectorent avec des gestes emphatiques et une face enflammée, au grand ébahissement des assistants, il n'y a pas de quoi faire une page digne d'être imprimée, ni qui trouvât pour lecteurs la vingtième partie de ceux qui en admirent le débit. Ce sont toujours des sons, des murmures vides de sens, qui tâchent de surprendre l'admiration par subterfuge. Les pauvres humains ressemblent à des chiens bassets suivant le merveilleux à la piste. Si un peintre voulait représenter sur la toile l'imposture se cachant sous le masque de la poésie, il la devrait personnifier dans l'improvisateur, les bras en l'air et l'œil effaré. Je demande donc pardon au dieu des vers des sottises que je récitais devant mes parents enchantés, au son de ma guitare.

J'avais quatorze ans lorsque les affaires de ma famille devinrent tout à fait embarrassées. Le désordre, l'accroissement des dépenses, la diminution des recettes et un procès onéreux, introduisirent l'inquiétude et la tristesse à notre foyer. Mon frère Gaspard se maria folle-

ment par une abstraction poétique. Indifférent à tout ce qui n'est point littéraire, il puisa dans Pétrarque une manière de devenir amoureux. Sa Laure fut une jeune fille appelée Louise Bergalli, plus âgée que lui de deux ans; et comme, par malheur, Gaspard n'était point arrêté par une soutane, il épousa sa maîtresse légalement. Mon frère, pour échapper aux soucis d'un ménage peu fortuné, se plongea dans ses livres avec une aisance toute particulière, et ce fut une véritable submersion.

Notre nombreuse famille était pleine de courage et de patience, et offrait jusqu'alors le modèle de l'union la plus douce; cependant, toutes les adversités fondaient sur elle à la fois. Quelle raison en donner? celle des gens qui ne savent que dire : une étoile maligne. La plus cruelle de nos blessures fut une attaque d'apoplexie qui frappa notre père, et le laissa pendant sept ans languir muet et paralytique, sans lui enlever ses facultés morales, comme pour lui faire mieux sentir toute l'horreur de sa position. Ce spectacle douloureux, les pleurs de mes sœurs, l'arrivée en ce monde d'une quantité de petits-neveux qui emplissaient la maison de cris, firent résoudre mon frère François à partir pour Corfou avec le provéditeur général de mer, Antoine Lorédan. Cette courageuse résolution m'inspira celle de voyager aussi avec Son Excellence Jérôme Querini, élu provéditeur de la Dalmatie. Recommandé à cet illustre gouverneur par mon oncle Tiepolo, je me chargeai d'un léger bagage, où étaient mes livres et ma guitare; j'embrassai en pleurant ma mère, et m'embarquai, à l'âge de seize ans, comme volontaire, pour aller dans des provinces

barbares étudier les mœurs militaires et celles des populations dalmates.

La galère *Generalizia* nous attendait au petit port de Malamocco. Je m'y rendis dans une barque, et je fus accueilli avec politesse et curiosité par les officiers, qui m'examinèrent des pieds à la tête, me sondèrent diplomatiquement, m'accablèrent de questions, et, finalement, m'offrirent avec cordialité leur amitié militaire. Les passions du jeu, de l'intempérance et du libertinage tenaient un bivouac dans leurs cœurs sans faire tort à l'ambition. C'était une gangrène incurable. Mon éducation patriarcale, mon désir excusable de conserver ma santé, la légèreté de ma bourse, ne me permettaient pas de prendre les habitudes de ces messieurs; mais je ne m'avisai point de leur faire de morale autrement que par ma conduite, et, avec le temps, je parvins à gagner l'affection de tout le monde. Lorsqu'il m'arriva d'accepter quelque invitation à des parties de débauche, je ne fus pas le moins gai des convives, et l'on m'en sut beaucoup de gré. Une épidémie régnait sur la galère parmi les matelots, et nous vidions les bouteilles au milieu des éclats de voix du frère franciscain, qui exhortait les moribonds à bien mourir.

Au bout de deux jours le provéditeur général arriva sur le navire aux sons des fanfares et du canon. Ce seigneur, que j'avais été voir dix fois à son palais, et qui m'avait toujours accueilli avec une affabilité charmante, une fois vêtu de rouge et en fonctions, prit un visage muet, superbe et terrible, ne reconnaissant plus personne et jetant aux fers les officiers les mieux recomman-

dés qui manquaient à quelque minutie dans leur service. Ce masque sévère du commandement est une tradition classique de notre antique gouvernement. Comme j'ai toujours eu pour agréable de remplir mes devoirs, je ne m'alarmai point, et je m'appliquai à ne donner aucun prétexte aux rigueurs de Son Excellence. Le provéditeur, retiré dans sa cabine, au fond de l'infernal navire, envoya le lieutenant Michieli, major de Province, demander aux officiers et volontaires leurs noms et qualités, comme s'il eût ignoré qui nous étions. Chacun rappela ses recommandations et cita ses protecteurs. Lorsque mon tour vint d'être interrogé, je ne donnai que mon nom. Cet oubli discret fut de bonne politique, et le provéditeur devint moins austère à mon égard. Après douze jours et autant de nuits de malaise, d'ennui et d'insomnies, nous débarquâmes enfin à Zara, capitale de la Dalmatie.

A peine installé dans un petit appartement assez malsain, je fus pris d'une fièvre pernicieuse qui me mit à deux doigts du tombeau. Grâce au médecin de Son Excellence, j'allais de mal en pis, et je partais pour l'autre monde, si, par un bonheur inouï, ce damné médecin ne m'eût abandonné, en déclarant que j'étais un homme mort. La nature attendait sa retraite; aussitôt qu'elle ne vit plus cet ignorant, elle me sauva bénignement au moyen d'une hémorragie nasale. Un capitaine de hallebardiers, nommé Massimo, me servit de garde-malade; et depuis ce moment une amitié inaltérable s'établit entre nous.

Lorsque ma santé fut rétablie, le provéditeur, qui

s'intéressait à moi et voulait me fournir les moyens de faire mon chemin, m'envoya des maîtres d'armes et l'ingénieur Marchiore, en me priant d'étudier l'exercice, les mathématiques et l'art des fortifications. Je me livrai à ces travaux avec mon assiduité habituelle. Je dressai des plans, je devins expert dans la théorie des siéges ; je fis de l'escrime avec mon ami Massimo, passé maître dans cet art diaboliquement noble, et je mouillais une chemise tous les matins à manier le fusil, la pique ou l'épée. Sur un échiquier stratégique, nous formions des escadrons de soldats de bois, et nous nous faisions un simulacre de guerre; j'appris ainsi à saisir les meilleures positions pour être tué avec parcimonie, tuer les autres avec prodigalité, et mériter de la gloire en enrichissant les cimetières. J'étais déjà plus qu'à demi guerrier, mais résolu au fond de mon âme à quitter cette brillante profession à l'expiration de mes trois années d'engagement. Le ver rongeur de l'ambition ne trouvait rien à manger dans mon cœur. Au milieu de mes travaux militaires, certains préceptes de paix et d'amour du prochain me revenaient à la mémoire. Sur ces entrefaites, l'ingénieur Marchiore mourut subitement d'une maladie aiguë. Cet officier, destiné à de hauts emplois, et dont la carrière était assurée, s'envola regretté de tous, et je me demandais à part moi, en voyant passer son cercueil, pourquoi les hommes se donnaient tant de peine pour s'entre-détruire, quand ils n'avaient qu'à laisser faire les engins naturels de mort, la maladie, le climat, les fléaux et le temps. Je me sentis refroidir devant mes dessins géo-

métriques et mes plans de stratégie. Afin de mieux étudier les fortifications, je m'étais logé avec Massimo dans une petite maison située près des remparts de Zara, et je voyais par l'une de mes fenêtres le soleil se coucher dans le sein de la mer. Je quittais mes livres arides et mes équations d'algèbre pour suivre des yeux le père de la lumière dans son immense voyage. La rêverie, la philosophie, le sens poétique, se réveillaient dans ma tête de dix-sept ans, et ma pensée peu martiale s'en allait au galop fort au delà du chemin de la contrescarpe; à son retour au logis, quand l'astre du jour s'était plongé dans son bain, elle ne manquait jamais de me dire : Change de vie, reviens à tes inclinations et à tes goûts; tu n'es point né pour tuer les hommes, mais pour les divertir et les aider à passer le temps sans mélancolie.

Dans notre république aristocratique, où l'on pâlit d'horreur à la seule idée d'un roi absolu, d'un tyran ou d'un doge tout-puissant, chaque provéditeur, gouverneur, commandant quelconque, est dans le cercle de sa province, de son gouvernement ou commandement, un souverain despote, avec toute la faiblesse, la vanité, la toute-puissance, l'amour des flatteries, qui accompagnent la couronne. La ville de Zara voulut un jour donner une preuve de son respect au provéditeur général. On éleva, à grands frais, dans le pré de la forteresse, un cirque de bois magnifiquement orné de draperies; on distribua des billets, et on provoqua une assemblée préparatoire des poëtes et prosateurs de la contrée, en manière d'académie. Tout académicien, par

invitation, devait réciter deux compositions, soit en prose, soit en vers, sur ces deux thèmes : « Lequel mérite le plus d'éloges d'un prince pacifique qui conserve ses États et rend ses sujets heureux, ou d'un prince guerrier qui ajoute à son domaine des pays conquis? » La seconde composition devait être un morceau à la louange de S. Exc. le provéditeur général Querini. Je ne fus point invité à la réunion académique, le président, avocat fiscal de la ville, vêtu de velours noir et coiffé d'une immense perruque blonde, ne m'ayant pas jugé d'âge à ranger des vers en bataille. Cet oubli apprit à ma modestie combien j'étais encore un cultivateur obscur des belles-lettres. Cependant j'écrivis, pour m'amuser, deux sonnets sur les deux thèmes proposés, et dans le premier je chantai la louange du prince pacifique. Mon ami Massimo seul eut connaissance de mes compositions, que je cachai secrètement au fond de ma poche.

Le jour de la fête, le provéditeur monta sur un trône placé au sommet d'un escalier. Les académiciens s'assirent en demi-cercle sur le premier gradin, et la foule occupa le reste du cirque. La chaleur était grande et je fus saisi d'une soif ardente. Il y avait dans un coin un buffet où des domestiques préparaient les rafraîchissements. J'allai demander un verre de limonade; mais on me refusa, sous le prétexte que ces rafraîchissements étaient destinés aux lecteurs et académiciens seulement. Cet affront m'irrita; je tirai mes sonnets de ma poche et me déclarai de ma propre autorité académicien et lecteur. Ceux qui considèrent la poésie comme

n art inutile lui doivent réparation, car en mon lieu t place, ils seraient morts de soif, tandis que les muses aliennes me favorisèrent, au moins une fois en ma vie, 'une récompense douce et sucrée. Ma première hariesse en entraîna une autre : je pris rang sur l'acaémique gradin de bois, au grand étonnement de l'assemblée. Dieu sait quelles phrases ampoulées résonièrent dans le cirque durant trois heures ! Les oreilles n'en tintent encore, en y songeant. Un certain petit abbé, plus flagorneur que les autres, est, depuis lors, devenu évêque, et la poésie lui aura sans doute valu sa mitre, comme à moi une limonade. Mon tour vint de parler. Je tonnai comme Jupiter mes deux sonnets. Le dernier, à la louange de Son Excellence, eut l'incroyable bonheur de plaire extrêmement au provéditeur, et par conséquent il enchanta le public. L'opinion zaratine me donna le brevet de grand poëte.

Le lendemain, Son Excellence sortit à cheval sur le soir, accompagnée d'une foule d'officiers, parmi lesquels je me trouvais. Tout en chevauchant, le provéditeur m'appela près de lui, et me pria de lui réciter encore mon sonnet à sa louange. Nous courions au galop. Sans ralentir notre marche, je beuglai le sonnet, avec quantité de cadences, trilles, demi-tons et aspirations dont mon cheval était la cause, et jamais morceau de poésie ne fut déclamé sur un rhythme pareil. Je croyais que mes camarades riraient à mes dépens; mais point; ils enviaient mon bonheur, et auraient payé cher la faveur de jouer à ma place cette arlequinade : « Charles, me dis-je en rentrant chez

moi, tu peux donner carrière à ton orgueil, tu as été aussi plat courtisan que pas un de ces ambitieux. Sois joueur, ivrogne, paresseux; abandonne tes dessins et tes fortifications; tu n'as plus besoin d'autre recommandation que tes fades compliments rimés. » Ce ne fut ni le jeu, ni le vin, ni la paresse qui me détournèrent de la géométrie et des chiffres; ce fut un sentiment nouveau que mon cœur ne connaissait pas encore, un sentiment plein de douceur, et source de mille maux. — Mais arrêtons-nous, et remettons à un chapitre particulier le lamentable récit de mes premières amours.

CHAPITRE III.

AMOURS DALMATIQUES.

Je devrais rougir, à mon âge, de raconter mes amourettes de dix-sept ans; aussi je les raconterai en rougissant. Je me sentis toujours beaucoup de penchant pour les femmes. A peine capable de comprendre la différence des sexes, il me sembla que toutes les robes enveloppaient autant de divinités terrestres, et je recherchais avec empressement leur compagnie; mais mon éducation et mes principes religieux étaient des freins puissants qui, pendant mes fraîches années, me rendaient très-modeste dans le propos et retenu dans la conduite; cette modestie et cette sagesse ne plurent pas à toutes les belles que je connus. A mon départ pour la Dalmatie, je poussais l'innocence jusqu'à la niaiserie. La ville de Zara est un terrible écueil pour les cœurs naïfs. A l'endroit de l'amour, j'étais tendre, délicat, romanesque, mais fort métaphysicien. J'avais une si haute idée de la vertu des femmes, qu'une personne abandonnée à la seule ardeur des sens me semblait un monstre. Je ne pouvais attribuer la chute d'une belle qu'au trouble et à l'aveuglement involontaire d'une passion également partagée, à la violence de l'amour qui ne se connaît plus. J'aurais voulu aimer dans ces conditions, et avec une éternelle constance;

c'est pourquoi je n'eus jamais le bonheur de plaire qu'à des démons, comme il arrive toujours aux hommes de mon caractère. L'histoire de mes premières amours ne fait pas beaucoup d'honneur au beau sexe; mais je veux croire qu'il existe de ces phénix que mon cœur avait rêvés, et dont le ciel ne m'a point jugé digne de faire la rencontre.

Mon appartement, sur les remparts de Zara, se composait d'une grande chambre et d'une espèce de cuisine. D'un côté je voyais la mer, et de l'autre la rue. En face de ma maison demeuraient trois sœurs de bonne famille, mais d'une pauvreté dont leur noblesse se serait bien passée. L'aînée de ces trois grâces eût été jolie si la fatigue et les travaux du ménage n'eussent flétri son visage et creusé ses yeux. La seconde était un diable follet, née pour plaire, vive, bien faite, brune de carnation, avec des cheveux démesurés et des yeux comme des diamants. Dans son maintien modeste, on remarquait une force et un feu contenus par l'éducation. La troisième, encore enfant, paraissait précoce, et sa physionomie annonçait autant de bons que de mauvais instincts. Je voyais ces trois nymphes de ma cuisine, où j'allais me laver les mains, et lorsqu'elles ouvraient leurs fenêtres, qui, à la vérité, n'étaient pas souvent fermées. Elles ne manquaient point de me saluer par une inclination de tête fort décente, et je leur rendais le salut avec le plus grand sérieux.

La seconde des trois sœurs imagina un manége de coquetterie sur lequel je ne pouvais me méprendre : aussitôt que j'arrivais dans ma cuisine pour me laver

les mains, elle ouvrait la fenêtre de sa chambrette, prenait son savon et se lavait aussi les mains, après quoi elle me saluait et fixait sur le jeune voisin des regards pénétrants, mêlés d'un peu de langueur. Ces grands yeux noirs exerçaient une puissance d'attraction qui me remuait le cœur. Il me fallait un quart d'heure de réflexions austères pour en éteindre l'influence; et, sans manquer de politesse, je dissimulais mon agitation sous le masque d'une gravité froide et philosophique. Une femme de Gênes, qui blanchissait mon linge, m'apporta un matin une corbeille remplie de chemises, et sur laquelle était déposé un œillet magnifique fraîchement cueilli.

— D'où vient cette fleur? demandai-je à la Génoise.

— Cet œillet, répondit-elle, a passé par les doigts d'une jolie personne du voisinage, et à laquelle votre seigneurie a la cruauté de ne faire aucune attention.

L'ambassade et le cadeau augmentèrent mon agitation; mais j'ordonnai à l'ambassadrice de remercier la belle voisine, en lui disant que je ne savais pas apprécier le charme des fleurs. Tout en parlant avec cette rudesse, ma tête commençait à tourner et mon cœur à s'amollir. Retiré dans ma chambre, je me mis à réfléchir profondément à l'aventure : impossible de penser à un mariage; loin de moi l'idée de ruiner la réputation d'une fille aimable. Je pesai d'ailleurs dans le creux de ma main la bourse légère qui enfermait tout mon pauvre avoir, et voyant avec horreur que je ne pouvais pas même secourir l'indigence de ma jolie voisine, j'étouffai impitoyablement la sympathie qui

m'attirait vers elle. Je cessai de me laver les mains à la fenêtre pour éviter le regard des larrons d'yeux noirs. Inutile précaution !

Un officier de mes amis, nommé Apergi, me fit appeler un jour. Il était au lit pour une indisposition qu'il avait bien méritée par ses excès, et me priait de lui venir tenir compagnie. Cet officier demeurait chez une vieille dame, épouse d'un notaire. La vieille dame commença par me morigéner au sujet de ma rusticité, disant qu'un bambin de dix-sept ans qui se donnait les airs sérieux d'un homme de cinquante ne faisait, en somme, qu'une caricature ridicule. Elle ajouta qu'en réduisant aux larmes et au dépit une charmante fille amoureuse de lui jusqu'à la passion, le philosophe sans barbe n'était plus un sage, mais un mal appris et un mauvais cœur. Pendant ce sermon édifiant, l'officier gémissait, se retournait dans son lit.

— Hélas ! disait-il, que n'ai-je vos dix-sept ans, votre santé, votre bonne mine, et que ne suis-je en pareille circonstance ! Je saurais bien en profiter.

Comme je m'apprêtais à donner les raisons de ma conduite, on frappe à la porte, et je vois paraître la dangereuse beauté elle-même, qui venait chercher des nouvelles du malade. A sa vue les paroles me rentrèrent dans la gorge, et le sang me monta violemment à la poitrine. On parla de choses générales. La jeune fille s'exprimait avec grâce et intelligence, en peu de paroles, mais sensées et fort modestement. Ses yeux éloquents me d'rent clairement et sans colère que j'étais un ingrat.

A la fin de cette visite concertée d'avance, la vieille dame ne manqua pas de demander à la jeune fille si l'on devait revenir la chercher. Ma voisine répondit en rougissant qu'elle avait renvoyé sa servante pour veiller près de sa sœur, qui était au lit avec la fièvre.

— Eh bien, dit la femme du notaire, en me montrant au doigt, voici un jeune signor qui vous servira de cavalier.

— Oh ! répondit la rusée, je ne suis pas digne de tant d'honneur.

La civilité ne me permettait plus de reculer. Je réclamai l'avantage de reconduire la demoiselle. Le chemin n'était pas long. Nous demeurâmes tous deux muets et tremblants. Le bras de la jeune fille frémissait en s'appuyant sur le mien, et chaque frémissement me répondait jusqu'au fond du cœur. A la porte de sa maison, ma voisine me pria de monter avec un air d'humilité si aimable que je n'osai point refuser. Tout, dans ce logis, respirait l'indigence. Nous entrâmes dans la chambre où dormait la sœur aînée, dans un lit d'assez bonne apparence. La jeune fille prit son ouvrage et se mit à coudre, en m'invitant à m'asseoir auprès d'elle sur un sofa délabré. Afin de ne pas réveiller la malade, elle me parla ensuite à voix basse.

— Ma conduite, dit-elle en baissant les yeux, vous aura semblé bien folle. Depuis plus d'un mois, je ne sais comment cela m'est venu, j'ai conçu pour vous plus d'estime que je ne voulais. Ce fut en vous voyant jouer des scènes de comédie avec vos camarades. Une autre fois je vous vis encore à l'exercice et jouer au

ballon, et mon cœur tomba dans une faiblesse plus grande.

— En vérité, répondis-je en souriant, les causes de votre estime et de votre faiblesse sont bien flatteuses pour mon caractère et mes qualités.

La jeune fille se tut, justement blessée de cette réponse insolente; puis elle reprit avec une simplicité mêlée de finesse :

— Il est donc étonnant, dit-elle, que les applaudissements, les succès, l'agilité d'un jeune homme aux exercices et aux jeux de son âge, fassent impression sur l'esprit d'une pauvre fille? Tout le monde ici parle avec éloges de votre sagesse, de votre affabilité, de vos bonnes mœurs, chose rare parmi les officiers, qui sont généralement de fort mauvais sujets. On vous aime d'une façon, et moi je vous aime à ma manière. Vous pouvez mépriser ma folie et me réduire au désespoir, si cela vous amuse.

Deux larmes coulèrent sur les belles joues brunes de la jeune fille, et ces larmes qui me reprochaient ma brutalité, me troublèrent si bien que je me sentis tout à coup ensorcelé.

Signorina, répondis-je, en appelant à mon aide toute ma présence d'esprit, je vous dirai, comme je le dois, les causes de ma réserve. Je serais un monstre si je demeurais insensible aux preuves touchantes de votre tendresse. Je suis pénétré de reconnaissance des sentiments que vous exprimez avec cette aimable franchise; mais sachez que je n'ai point de fortune, et que j'appartiens à une famille qui a besoin de moi; je ne puis

penser au mariage, et si je m'attachais à vous je commettrais une action malhonnête, en faisant tort à votre réputation. Je n'ai que trop de sympathie pour vous, et je la considère comme un danger qui attirerait sur votre tête quelque malheur. De là vient mon obstination sauvage à fuir les occasions de vous rencontrer.

La voisine laissa tomber à terre son ouvrage, et, avec une impétuosité charmante, saisissant une de mes mains et changeant le *vous* en *toi*, selon la mode dalmatique,

— Mon ami! s'écria-t-elle, tu ne me connais guère si tu crois que ma pauvreté a tendu un piége à ta petite fortune. Je ne suis ni une fille vicieuse ni une coquette à la recherche d'un mari. Ne me refuse pas le plaisir de causer avec toi de temps à autre, comme aujourd'hui. Je n'en désire pas davantage, et tu apprendras ainsi à me connaître mieux. Nous y mettrons la discrétion nécessaire pour éviter les médisances. Il faut que tu me rendes justice, et tu le feras si tu n'es pas un tigre sans cœur et sans pitié.

A ces mots les pleurs éclatèrent, et je demeurai étourdi, confondu, amoureux et attendri. Ces aveux naïfs et passionnés ne répugnaient point à mon caractère philosophe, ni à ma tournure d'esprit métaphysique. J'avais besoin de revoir cette aimable enfant, et je lui promis de ne pas tarder à revenir, ce dont elle me remercia avec effusion. La sœur malade s'était réveillée. Je balbutiai un compliment maladroit, et me retirai pour cacher mon trouble. Mon amoureuse me

reconduisit au pied de l'escalier. Je sortis étourdi, fou d'amour et brûlé des feux dalmatiques, dont je m'étais approché imprudemment.

Depuis lors, nous cherchions les moyens de nous voir avec moins de précautions que nous n'avions résolu d'en prendre contre la médisance. Pendant longtemps nos conversations furent des badinages gais et délicieux, un échange de sentiments doux et affectueux. Par moment nous soupirions; des flammes nous montaient à la tête; quelques baisers, quelques regards tendres suffisaient à nos cœurs enfantins, et les jours s'écoulaient dans une ivresse tempérée par une pudeur pleine de suavité.

Un soir, la chaleur était accablante, et je cherchais au pied des remparts la fraîcheur de la brise de mer. En passant devant la maison de l'officier Apergi, j'entendis une voix qui m'appelait, et, en levant la tête, j'aperçus la femme du notaire à la fenêtre avec ma maîtresse. On m'invita à monter; on proposa un tour de promenade sur les fortifications. L'officier, dont la santé commençait à se rétablir, voulut être de la partie. Il offrit son bras à la vieille dame, et je pris celui de la jeune fille. Le premier couple boitait de ses pieds goutteux, tandis que je suivais de loin avec mon pauvre cœur boiteux et blessé. La nuit commençait à s'épaissir. Nous n'avions guère fait de chemin, quand le signor Apergi se mit à geindre et me demanda la permission de se retirer avec sa vieille hôtesse. Je demeurai seul auprès de mon petit diable dalmate. Les heures s'écoulaient comme des minutes. Nous allions

sans songer où nous étions, de plus en plus enflammés par le bonheur de causer librement ensemble. Finalement, la nuit étant fort avancée, nous jugeâmes prudent de ne plus chercher cette fraicheur qui jetait l'incendie dans nos sens. En reconduisant ma bien-aimée à sa maison, je passai devant la porte de mon logis.

— Faites-moi une grâce, me dit la jeune fille ; puisque mes sœurs dorment, et qu'il me faudra rentrer à la dérobée, quelques instants de retard ne comptent plus ; montrez-moi votre appartement.

Je tire ma clef ; j'ouvre la porte et nous entrons. Le soldat qui me servait avait laissé, comme d'habitude, une lampe allumée sur un guéridon. La jeune fille s'assit sur mon lit, et je me plaçai près d'elle. Un trouble invincible pénétra dans nos cœurs. La nuit, le silence, la faible clarté de la lampe nous inspiraient à la fois plus de hardiesse et plus de crainte qu'à l'ordinaire. Ajoutez à cela les ardeurs dévorantes du climat de ce pays, et la puissance du mois de juillet, et vous aurez une idée de la situation.

— Ecoute-moi, me dit la jeune fille. Il me serait facile de taire un secret qui m'a coûté un fleuve de larmes ; peu de femmes à ma place se feraient scrupule de te laisser dans l'erreur ; mais je préfère la honte au mensonge, et je veux t'ouvrir mon âme. Sache donc qu'il y a deux ans, le colonel ***, en garnison à Zara, m'a séduite, enlevée par force de ma maison, et lâchement abandonnée, trois jours après avoir consommé mon déshonneur. Si cette confession me rend détestable

à tes yeux, accorde-moi une dernière grâce, c'est de me tuer.

A ces mots elle fondit en larmes et tomba éperdue à mes pieds. Je connaissais ce colonel pour un célèbre libertin, que ses prouesses auraient mené devant la justice, sans le grand crédit de sa famille. Je ne doutai point de la vérité de l'histoire. J'essuyai les pleurs de la pauvre fille, et je m'efforçai de la consoler. Ce qu'elle perdait dans mon imagination, elle le regagnait dans mon cœur par l'intérêt et la compassion que méritait son infortune. Je la plaignais, je la rassurais, je lui jurais avec tous les serments les plus tendres que mon amour ne s'offensait point d'un malheur expié par tant de larmes. Elle pleura de reconnaissance, et puis de joie en voyant l'heureux effet de sa franchise et de son ingénuité. A force de maudire l'infâme colonel, le scélérat, le traître, le ravisseur; à force de m'indigner, de donner des consolations à la pauvre victime, et de protester de la clémence paternelle de mon amour, il se trouva que le petit démon dalmate avait éteint la lampe pour mieux cacher sa rougeur, ou pour m'inspirer plus de courage, si bien que le point du jour nous surprit encore ensemble, et fort chagrins de le voir paraître sitôt.

Je m'empressai de considérer mon petit démon comme une perle d'un prix inestimable. Nous étions plongés dans les flammes d'une passion égale des deux parts, et nous nous imaginions dérober notre charmant secret aux regards du monde, lorsque peut-être c'était le secret de la comédie. Ma maîtresse se montra toujours

tendre, sincère, dévouée, toujours agitée de la crainte de me perdre. Je ne prévoyais plus de fin à mon amour, et je songeais avec effroi que dans moins de trois ans expirait mon engagement militaire : inquiétude louable, mais superflue ! La bizarrerie des mœurs dalmatiques avait formé nos liens : elle se chargea aussi de les rompre.

Il arriva que le provéditeur général fut obligé de se rendre aux bouches de Cattaro pour remédier à des querelles et désordres survenus entre les populations pastroviques et les Turcs. Il me fallut m'embarquer avec la cour. Grand Dieu ! que de larmes, d'angoisses, de spasmes, de serments de fidélité, à cet instant déchirant de la séparation !

Mon absence dura en tout quarante jours, qui me semblèrent quarante années. A peine de retour, je m'apprêtais à courir chez ma divinité, lorsque le comte Vilio, grand écuyer de Son Excellence, mauvais sujet, mais bon camarade, et qui était resté à Zara, me prit à part, et me dit :

— Gozzi, je sais que vous avez de l'amitié pour une jeune fille que je connais. Je manquerais à mes devoirs si je ne vous avertissais de ce qui s'est passé pendant votre absence. Le payeur de Son Excellence était amoureux depuis longtemps de cette jeune fille, et la poursuivait inutilement. Il a su choisir le moment et profiter de votre éloignement. J'ignore quels moyens il a employés, mais je suis certain qu'il a réussi. Faites ce que vous voudrez de cet avis.

Les paroles du comte Vilio furent autant de scorpions qui me rongèrent le cœur ; cependant je voulus paraître brave et indifférent à ma disgrâce.

— Il est vrai, répondis-je, que j'avais de l'affection pour cette jeune fille ; mais nos relations étaient innocentes. Je l'ai toujours trouvée honnête et modeste, et je crains que vous ne soyez trompé par les forfanteries d'un fat.

— Par Dieu ! s'écria le comte dans son langage de Brescia, je sais ce que je dis, et je connais le monde, mieux qu'un enfant de dix-sept ans. J'ai rempli mon devoir ; c'est assez.

Il me laissa bouleversé. Je renforçai mon ardent désir de courir me jeter dans les bras de ma maîtresse, et je m'enfermai chez moi, portes et fenêtres closes, évitant les occasions de rencontrer l'infidèle. Les ambassades de la Génoise qui gouvernait mes chemises furent mal reçues, et repoussées par des réponses sèches, laconiques, où l'on voyait que je ne voulais point d'explication. Au fond, j'espérais que ma belle était innocente et lâchement calomniée, et j'attendais le triomphe de son innocence.

En passant, un jour, devant la maison d'Apergi, je vis à la fenêtre la vieille propriétaire, qui me pria de monter. Je me rendis à sa prière, persuadé que la bonne dame allait me donner enfin l'éclaircissement désiré. Elle m'introduisit dans une chambre où je me trouvai, à ma grande surprise, en face de l'objet de mes premières amours, noyé dans ses larmes. Je

demeurai confondu et changé en statue. La belle releva la tête, et commença par m'accabler de reproches amers.

— Ma chère enfant, lui répondis-je avec simplicité, ce n'est pas ma faute si une fille qui s'est donnée au payeur de la cour n'est plus digne de ma tendresse.

Elle devint pâle, et se mit à crier, en demandant qui était l'infâme calomniateur.... Je lui coupai la parole :

— Ne vous fatiguez point, lui dis-je, à vouloir vous justifier; je sais tout de bonne source, et je ne suis ni un inconstant, ni un ingrat, ni un rêveur.

J'attendis alors la protestation de la vertu et le cri de l'innocence; mais la jeune fille baissa la tête pour éviter mes regards; et au milieu de ses sanglots, je démêlai ces tristes aveux :

— Tu as raison : je ne suis plus digne de ton amour. Ce méchant homme m'a longtemps persécutée. Il s'est entendu avec ma sœur aînée, en lui donnant deux boisseaux de farine. Les prières, les mauvais conseils, les menaces de cette sorcière... enfin, avec une horrible répugnance... Ah! maudite sœur, maudite indigence, maudite farine!...

Elle n'en put dire davantage, suffoquée par la douleur et l'éruption d'un torrent de larmes. Mon illusion s'envolait. Mes yeux croyaient encore voir une Vénus; mais mon cœur platonicien me représentait une furie. Je demeurai muet. Dans ma bourse étaient quelques pauvres ducats, en bien petit nombre. Je tirai cette

bourse de ma poche, et, sans proférer une parole, je la laissai tomber doucement dans le plus beau sein qui se soit jamais offert à mes regards; après quoi je m'enfuis, hors de moi, navré de douleur, courant par les rues de la ville, et répétant avec rage : Maudit payeur, maudite sœur, maudite indigence, maudite farine!

Je n'ai plus revu l'idole de mes premières amours. Je pensai crever sous le fardeau d'une passion trop lourde pour les forces d'un enfant, mais que je réussis pourtant à surmonter. J'appris avec plaisir, peu de temps après cette aventure, que l'infortunée jeune fille avait épousé un employé; je perdis ensuite ses traces, et ne cherchai pas à les retrouver.

CHAPITRE IV.

AMÉNITÉS MORLAQUES ET ILLYRIENNES.

Le lecteur ne me fera pas l'injure de croire que mon intention, en lui racontant mes malencontreuses amours, ait été de lui montrer des tableaux licencieux. J'ai voulu donner matière à ses réflexions philosophiques sur les mœurs peu connues du rivage de l'Adriatique, sur les influences de ce climat puissant, sur l'abandon où vivent ces populations négligées. Afin de mieux prouver la pureté de mes intentions, j'ajouterai d'autres détails recueillis tant sur le littoral que dans l'intérieur des terres.

Notre sérénissime gouvernement, voulant observer la neutralité au milieu des guerres qui s'allumaient alors en Europe, appela en Italie les troupes qui occupaient les forteresses de la Dalmatie, et notre auguste sénat ordonna au provéditeur de faire de nouvelles recrues destinées, les unes à garnir les places fortes, les autres à former un corps d'armée morlaque en observation sur les frontières de Lombardie. L'enrôlement pour la garde des forteresses illyriennes fut chose facile; mais l'envoi des Morlaques en Italie donna de graves embarras au provéditeur. On n'apprivoise pas les habitants de ces pays-là; s'ils veulent bien se reconnaître sujets et prendre du service, c'est à la condition de pouvoir, comme chez eux, voler, assassiner à leur aise, ou refuser obéis-

sance quand cela leur convient. La raison agit sur leur esprit comme la parole sur des sourds-muets. Se réunir au commandement, abandonner leurs tanières pour passer en Italie, était, à leur sens, une chose inacceptable. Leurs chefs, dévoués à notre prince, gens braves et fidèles, s'épuisèrent en remontrances inutiles. Il fallut rappeler les bannis, amnistier voleurs, meurtriers, incendiaires et autres héros, dont le nombre est énorme dans ces contrées; il fallut aussi distribuer des soldes anticipées pour obtenir l'embarquement et le passage en Lombardie. J'assistai à la revue de ces espèces d'anthropophages en présence du provéditeur, les navires étant prêts à mettre à la voile. On procéda au payement des soldes extraordinaires, et ces bandits, pour témoigner leur joie, entonnaient je ne sais quelle chanson baroque, se prenaient par les mains et couraient sur les galères, en dansant d'étranges sarabandes. Nous apprîmes bientôt que les villes de notre très-clément gouvernement confiées à ces forcenés souffraient beaucoup de leur présence. A Vérone particulièrement, le pillage, les homicides, violences et séditions furent poussés si loin, qu'on résolut de renvoyer ces barbares dans leurs cavernes pour délivrer l'Italie vénitienne de leurs intolérables excès.

Son Excellence m'ayant donné des commissions à remplir dans les provinces morlaques et illyriennes, je profitai du moment où la crème de ces brigands était en Lombardie. Dans la mélancolie où m'avait plongé le triste dénoûment de mes amours, les distractions d'un voyage, la nécessité de pourvoir à ma sûreté au milieu

de pays nouveaux pour moi, étaient de véritables bonnes fortunes. Je visitai les citadelles, les campagnes, les villes les plus lointaines; dans les unes, je trouvai des personnes aimables; dans d'autres, des mœurs rudes et sauvages. Les paysans de ces contrées ont conservé des usages antiques tout à fait païens dans leurs jeux et leurs cérémonies. Aux enterrements, des pleureuses à gages viennent autour du mort pousser des hurlements lugubres. Les jours de fête, les jeunes gens assemblés s'exercent à lancer en l'air des blocs énormes de marbre, et celui qui atteint à la plus grande hauteur en ligne verticale est proclamé vainqueur, ce qui rappelle les tours de force de Diomède et de Turnus.

Sur leur terrain, les Morlaques sont vaillants, d'un secours puissant contre les Turcs de la frontière, auxquels ils ont voué par tradition une cordiale antipathie. A Montenegro, les habitants approchent du dernier degré de la barbarie. Les familles où deux générations de suite meurent dans leur lit, et non violemment, sont regardées avec mépris par les autres. Près de Budua, j'ai vu ces enragés faire le coup de feu avec leurs voisins, et trois cadavres rester en un moment sur le sable. Un homme à qui on reprochait la longue série des morts naturelles de ses ancêtres, fut piqué de cet affront, et, pour réparer l'honneur de sa famille, prit ses armes et courut se faire tuer, en vendant chèrement sa vie. De village à village, on se querelle et on s'envoie des arquebusades. Une fois qu'il y a une victime d'un côté, l'autre côté n'a plus de paix à espérer, à moins que, dès le principe de la querelle, il ne consente à payer le tribut

de cent sequins, ou bien d'une tête humaine. Ce tarif, établi sans la participation du magistrat, est considéré comme équité. Un prêtre monténégrin avec qui je causais souvent, à Budua, me raconta, dans un jargon presque italien, quantité d'historiettes sur les meurtres de ses paroissiens, avec la complaisance et l'orgueil du patriotisme. Il me laissa même entendre que la pratique du fusil lui était plus familière que le maniement des ustensiles sacrés. J'admirai beaucoup les femmes monténégrines, vêtues de laine noire, avec des costumes qui ne provoquent point les désirs. Leurs cheveux, séparés au milieu du front, pendent le long des joues et sur leurs épaules, graissés par une couche de beurre si épaisse, que de loin on croit leur voir sur la tête une calotte luisante. Les plus rudes travaux sont leur partage, et on peut les considérer comme les esclaves des hommes. Elles s'agenouillent devant le *mâle* et lui baisent humblement les mains partout où elles le rencontrent; il faut dire, à leur éloge, qu'elles paraissent satisfaites de leur sort. On devrait commander à quelques Monténégrines de venir un peu donner le bon exemple de cette soumission aux dames vénitiennes, dont les habitudes sont fort différentes.

Ce n'est pas que les mœurs des Morlaques soient bonnes : la nature et le climat ne souffrent pas de frein à la corruption. Les magistrats, convaincus de cette vérité, ont établi une amende contre les attentats à la pudeur, dont le prix ne surpasse pas celui que donne, à Venise, un libertin généreux aux créatures qui vendent le péché mortel en place publique. En Dalmatie les

dames sont belles, malgré la tendance de leurs formes à prendre un aspect un peu masculin. Les Pygmalions qui voudraient employer le savon et le sable à frotter et nettoyer le beau sexe, trouveraient de magnifiques statues animées.

Les aliments délicats recherchés du Morlaque sont l'ail et l'oignon. La terre ne demande qu'à produire de ces fruits rustiques en abondance; mais le Morlaque préfère attendre les aulx et les oignons qu'on lui expédie de la Romagne, et quand on lui reproche sa paresse :

— Mes ancêtres, répond-il, n'ayant point planté l'ail ni l'oignon dans nos champs, comment voulez-vous que j'en récolte?

Ces gens-là ne veulent rien entendre à l'esprit de commerce. Les populations intrépides qui habitent les écueils sont exercées à la pêche; les autres sont d'habiles chasseurs. A Zara, nous mangions à vil prix d'excellent gibier, du poisson en abondance; mais ces provisions arrivaient dans les marchés à l'improviste, selon le caprice des habitants, qui chassent et pêchent quand l'envie leur en prend, et jamais lorsqu'on aurait besoin de leurs services. Le gibier paraît un jour de jeûne, et le poisson se présente le dimanche, foulé dans des sacs, sans précaution et sans soins. On m'a jeté la pierre pour avoir écrit que ce pays devrait être riche et fertile comme les campagnes de la Pouille, mais qu'il faudrait commencer par la culture des habitants, par enseigner à ces barbares à changer la haine, les rancunes et l'esprit de piraterie contre la modération, le sentiment du devoir, le goût de l'industrie et du travail. Cette opinion

était apparemment bien hardie, puisqu'elle a excité tant de colères et de mépris que je n'ai plus dit mot, et que je suis humblement retourné à mes poésies frivoles.

Je venais d'atteindre mes dix-sept ans lorsque Son Excellence me fit l'honneur de m'enregistrer définitivement sur le rôle des militaires, avec le titre de cadet noble dans la cavalerie, ce qui me valait trente-huit livres par mois de bonne monnaie vénitienne. En reconnaissance de ce traitement, je rendis de fort beaux services à l'État, comme d'inspecter les postes de jour aussi bien que de nuit, de passer au vinaigre brûlé les dépêches des villages pestiférés, au grand dommage de mes chemises et de mes manchettes. Ce qui m'a fait surtout sentir combien j'étais vraiment militaire, c'est d'avoir été mis aux arrêts sans connaître la faute dont je m'étais rendu coupable. Je parcourus le pays sur des rosses, aux rayons d'un soleil de plomb; je dormis sur la terre, et sans ôter mes bottes, dans les vallées de la Morlaquie, et sur le pont des galères, doucement dévoré par des millions de punaises. Enfin je courus des dangers sans faire la guerre, comme vous l'allez voir.

Sous peine de passer pour un poltron et d'être ridicule, je devais me mêler quelquefois aux parties de plaisir, excès et entreprises de mes camarades. Ces entreprises et parties de plaisir consistaient à se vider réciproquement la bourse par un jeu effréné, à faire des soupers avec des femmes galantes, à troubler le sommeil des habitants des villes par des travestissements, vacarmes nocturnes et sérénades devant certaines maisons de maris peu commodes, et dont les coups d'arquebuse

pouvaient servir d'accompagnement à notre musique. Ma guitare me rendait souvent nécessaire.

A Budua, dans le pays monténégrin, où les époux sont jaloux parce qu'ils en ont sujet, et où le meurtre est chose toute simple, mon ami Massimo s'avisa de faire des signes amoureux par sa fenêtre à une jeune fille noble, fiancée à un seigneur de la ville. La demoiselle répondait aux signaux avec l'ardeur d'une beauté ennuyée de l'esclavage. Le futur mari eut connaissance de cette intrigue par gestes. L'Illyrien, qui était brusque et grossier, vint lier conversation avec les officiers dans une cour où nous nous tenions assis sur des bancs de pierre. Il fit tomber lourdement le propos sur les Italiens et les dames italiennes, sur leurs mœurs et usages, et se permit des expressions de mépris, des plaisanteries plus sottes que piquantes, accompagnées de rires et en tenant ses regards fixés sur le seigneur Massimo. Son discours signifiait clairement et sans précautions que tous les maris italiens étaient trompés, et leurs femmes galantes.

Ces injures demandaient du sang : mais Massimo, qui avait sa vengeance en tête, affecta de ne point relever l'offense. Il soutint énergiquement l'honneur de l'Italie, et prouva par de bons arguments que la barbarie, l'humeur brutale et la tyrannie des Illyriens envers leurs femmes, qui sont fines et rusées, faisaient plus de tort aux mœurs et causaient plus de désordres que l'honnête liberté dont jouissait le beau sexe en Italie. Le Monténégrin, n'étant pas de force dans la controverse, secoua la tête, lança des regards féroces, et dit à Massimo

qu'il apprendrait peut-être à ses dépens les inconvénients des modes italiennes. Cette espèce de défi devait naturellement changer tous les militaires en chevaliers errants et défenseurs des usages de leur patrie; cependant, lorsque Massimo m'eut invité à l'accompagner le soir avec ma guitare, et que je lui eus donné ma parole, les autres officiers, songeant sans doute que les Monténégrins tuaient les hommes comme des cailles ou des becfigues, firent prudemment la sourde oreille. Il y avait à Budua un jeune Florentin, coadjuteur du secrétaire général, appelé Stefano Torri. Ce jeune homme remplissait avec talent les rôles de femme quand nous représentions des comédies, et il avait en outre une voix charmante. Afin que notre équipée nocturne eût l'apparence d'une sérénade, Massimo invita ce pauvre garçon à venir chanter, sans l'avertir du danger qui le menaçait; et le chanteur, désirant faire entendre sa belle voix, promit d'être exact au rendez-vous.

La nuit arriva. Nous étions en septembre; le temps était chaud et la lune resplendissante. Nous nous armons de nos épées et d'une paire de pistolets, et nous établissons notre concert dans la grand'rue, sous les fenêtres de la Dulcinée. Le jeune Torri chanta sa gentille chansonnette fort mélodieusement, accompagné par ma guitare. Cette musique durait depuis une heure entière, lorsqu'une persienne de la maison ainsi célébrée s'ouvrit brusquement. Une grosse tête noire se montra et cria d'un ton aigre : « Quelle insolence! » C'était l'oncle de la demoiselle, chanoine de son état, et portant le titre de *monsignor;* mais il n'y avait ni oncle ni

chanoine qui pût nous intimider. Torri, qui n'était pas militaire, comprit que ses chansons ne plaisaient point, et demanda la permission de se retirer. Massimo lui persuada de rester pour soutenir l'honneur de notre nation, en disant que la rue appartenait à tout le monde. Le Florentin reprit ses chants d'une voix moins assurée.

Tout à coup, à la clarté de la lune, nous voyons arriver de loin six masques encapuchonnés, portant des arquebuses dont les canons abaissés lançaient des lueurs bronzées faciles à reconnaître. Torri interrompt sa cadence commencée, et disparaît comme un trait. Massimo et moi, nous demeurons fermes au poste, comme Roland et Rodomont. Je sonnais de ma guitare avec plus d'acharnement, et Massimo, pour suppléer à l'évanouissement du premier chanteur, entonnait des ariettes populaires, d'une voix aussi aigre et fausse que celle du chanoine, et d'une façon à faire plus d'honneur à son courage qu'à la musique italienne. Les six masques s'arrêtent à vingt pas de nous; ils arment leurs fusils et nous couchent en joue. Sans reculer, nous apprêtons nos pistolets, et les deux corps d'armée se considèrent en silence pendant deux minutes. Soit que notre obstination ait imposé aux porteurs de capuchons, soit qu'ils aient craint d'allumer une guerre à laquelle tous les officiers eussent pris part, ils passèrent devant nous sans tirer. Nous répondîmes à leurs regards menaçants par une attitude non moins fière; mais, aussitôt après leur retraite, notre vacarme musical n'eut plus de frein, et dura

jusqu'à l'aurore. Quand il fut bien constaté que nous étions maîtres du champ de bataille, et que les doux usages de l'Italie triomphaient, nous allâmes nous mettre au lit. L'ordre de changer de résidence vint à propos nous soustraire aux arquebusades nocturnes qui auraient assurément fini par avoir raison de notre entêtement.

A Spalatro, où l'envie nous reprit de donner des sérénades à une belle Ragusienne, nous reçûmes une grêle de pierres qui nous fit sauter comme des chèvres, toujours chantant et grattant nos guitares, pour la plus grande gloire des mœurs italiennes. La seule excuse que je puisse donner à ces sottises, est notre jeunesse, le manque de médecins, et le besoin que nous faisait ce climat de feu d'être saignés, de prendre de l'ellébore, ou de recevoir des coups de bâton.

CHAPITRE V.

UNE SOUBRETTE MALE. STRATAGÈMES MILITAIRES.

Après avoir ingénument confessé mes folies, on me permettra de parler d'une circonstance où je fus plus sage. J'ai déjà dit que les officiers avaient organisé entre eux une comédie de société. A l'époque du carnaval, comme nous étions de retour à Zara, nos représentations prirent un développement considérable. On mit à notre disposition la salle de spectacle de la cour, et le provéditeur ayant daigné se divertir à nous entendre, un immense coucours de curieux amena la noblesse, la garnison et la ville. Notre compagnie comique ne se composant que d'hommes, les mentons sans barbe jouèrent les rôles de femmes, et je fus mis à contribution, à cause de ma jeunesse. J'adoptai l'emploi des servantes dans les farces improvisées. Pour faire un accommodement entre les goûts italiens et dalmates, je créai un genre de soubrette que, sans doute on ne reverra jamais sur aucune scène. Je pris le costume, le langage et le ton des femmes de chambre du pays. Les filles de Sebenico, ayant une coiffure galante, composée de tresses et de rubans roses, je fis arranger mes cheveux à leur mode. En mêlant le vénitien avec ce que je savais du dialecte d'Illyrie, je réussis à former un jargon facétieux intelligible pour les Italiens comme pour les

Dalmates, et dans lequel j'improvisais passablement. Cette nouvelle espèce de soubrette obtint l'approbation générale. J'imitais les intonations féminines, et, parmi les réponses saugrenues que je faisais à ma *padrona*, je glissais des allusions aux aventures de mes camarades ou à la chronique de la ville, en y mettant la discrétion nécessaire pour ne blesser personne. Ma pudeur comique, mes réflexions bouffonnes, mes plaintes et murmures, amusèrent si bien le provéditeur et le public, que je fus proclamé la meilleure soubrette des théâtres de Dalmatie. On redemandait souvent les farces improvisées, pour rire des naïvetés et du jargon illyrico-italien de la *Lucie ;* c'était le nom que j'avais choisi comme étant vulgaire à Zara, de préférence aux Sméraldines et Colombines du théâtre classique. Plusieurs belles dames eurent la curiosité de connaître cette Lucie mâle, si vive et si endiablée sur la scène ; elles ne trouvèrent qu'un pauvre garçon réservé, taciturne, d'une humeur si opposée à celle de la soubrette, qu'elles lui en surent fort mauvais gré. On a vu par l'histoire de mes premières amours, que, pour l'une de mes spectatrices, le contraste entre la Lucie et le philosophe avait été un aiguillon de plus. Jamais mon éducation, mon caractère, mes connaissances, ma littérature ni mes qualités, si j'en eus, n'exercèrent autant de prestige sur le beau sexe que mes coiffures de Sebenico, mes niaiseries improvisées, et surtout mon adresse au jeu de ballon. Ma chasteté en eut quelques épreuves à subir.

A ce propos, je féliciterai bien sincèrement la moitié la plus sensible du genre humain de ne plus gouverner

son cœur aujourd'hui comme du temps de Pétrarque, et de nager dans le lac à la mode des *attractions magnétiques*, qui me paraît un milieu convenable pour le développement des instincts féminins. L'influence du beau sexe sur nos mœurs peut produire de grands effets, témoin l'époque de la chevalerie. La manière actuelle de sentir des âmes tendres a le mérite précieux de ne tenir compte ni de la noblesse de caractère, ni de la culture de l'esprit, d'écarter les jeunes gens du travail, et de les rappeler à de meilleures occupations, comme de lancer un ballon d'un bras robuste, ou de se changer d'hommes en soubrettes. On ne dira pas que je ne suis point équitable.

Le fruit le plus agréable de ma *bravoure* comique a été de me faire exempter des gardes et inspections pendant toute la durée du carnaval. Le provéditeur m'ayant gracieusement prié de continuer à le réjouir par mes improvisations, je me trouvai dispensé de tout autre service.

Zara est divisée en deux parties par une rue belle et large, qui commence à la place de Saint-Siméon et finit à la Porte-Marine. Beaucoup de ruelles descendent des remparts pour venir tomber dans cette rue principale. Un soir, plusieurs officiers, en passant par l'une de ces ruelles, rencontrèrent un homme masqué, enveloppé d'un manteau, qui leur présenta la bouche d'une espingole de taille colossale, et leur commanda de rebrousser chemin. Il faut savoir que, dans la rue gardée par ce personnage peu civil, habitait une fille galante d'une beauté tout à fait extraordinaire ; on l'appelait Tonina. Le nombre de ses adorateurs était considérable ; mais

ses méchancetés, ses ruses et ses relations avec une quantité de canailles en faisaient une créature fort méprisable, dont la beauté était le seul mérite : aussi la vendait-elle pour quelques sequins. Un de ses amants, plus épris que les autres, et désirant écarter les rivaux, avait imaginé cette façon dalmatique de témoigner la grandeur de sa passion, en présentant la gueule d'une espingole à quiconque approchait de la maison. L'aventure se renouvela deux fois de suite, et ce fut le sujet de nos conversations militaires dans l'antichambre du provéditeur. Les officiers, honteux de leur déroute, jurèrent entre eux de châtier l'homme à l'espingole. On m'invita si poliment à être de la partie, que mon laisser-aller naturel et ma complaisance de bon camarade ne me permirent point de refuser. On décida que les conjurés se rendraient en silence, et à la nuit, dans une certaine salle de billard, avec un ruban blanc au chapeau, et les armes apprêtées comme pour prendre une ville d'assaut.

Un noble Illyrien, le comte Siméon C..., gaillard robuste, bien fait, d'un commerce aimable, et d'un esprit si résolu et si intrépide qu'il imposait aux officiers eux-mêmes, quoiqu'il ne fût point militaire, était couché dans un coin de l'antichambre, et ne paraissait pas se soucier de notre conjuration. Il me tira par mon habit, et me prit à part dans la salle du *généralat*, où j'avais affaire.

— Mon jeune ami, me dit-il, j'ai toujours eu de l'affection pour vous, et je vais vous en donner une preuve. Je suis fâché que vous ayez promis légèrement

à ces beaux messieurs de les accompagner. Vous êtes discret; vous ne divulguerez pas la confidence que je vais vous faire : C'est moi qui suis l'homme au masque, et ce soir, les espingoles seront au nombre de quatre. J'y périrai, s'il le faut; mais d'autres y laisseront la vie, avant qu'on passe dans la ruelle dont je défends l'entrée. Je ne voudrais point qu'il vous arrivât malheur. Dispensez-vous, sous quelque prétexte, d'aller au rendez-vous, et ne vous embarrassez pas des autres : ils trouveront à qui parler.

— Je m'étonne, répondis-je, de vos protestations d'amitié, comme de votre prudence. Vous ne me paraissez pas bien pénétré des devoirs de l'une ni de l'autre. Je suis seulement flatté de la confiance que vous me témoignez, et vous n'aurez pas sujet de vous en repentir. Mais vous m'exhortez à manquer à une parole donnée, en menaçant ma vie, ce qui serait un cas de me rendre la fable de tous mes camarades; et vous appelez cela une marque de votre amitié! En outre, par un vain point d'honneur et à la gloire d'une jolie commère qui mériterait d'être fustigée, vous vous croyez obligé de vous faire casser la tête en tuant des gens parmi lesquels vous avez des amis : et c'est là une preuve de votre rare prudence? Au lieu de cela, croyez-moi, renoncez à votre entreprise; laissez le chemin libre aux fous qui veulent y passer, et il n'en résultera aucun mal. On ne songera point à accuser de poltronnerie un fantôme inconnu. Je vous promets le secret, et je pourrai alors rendre justice à votre connaissance des devoirs de l'amitié et de la prudence. C'est mon conseil et non le

vôtre qui est d'un ami et d'un homme prudent. Laissez le chemin libre, et alors je deviendrai votre obligé. Faites l'amour avec Tonina autrement qu'à coups d'espingole. La beauté de cette fille est digne de vos hommages; mais le reste ne mérite que vos mépris.

Le signor C... ne goûta point mes avis. L'humeur féroce du Dalmate était éveillée. Il répéta avec tous les serments imaginables qu'il n'abandonnerait pas la place, et qu'il ne succomberait pas sans faire un bon carnage. Je jugeai nécessaire d'avoir recours à l'art du comédien. Je regardai mon homme d'un air aussi sombre que le sien, et puis levant mon bras par un geste tragique :

— Eh bien! dis-je, vous me verrez ce soir à la tête des assaillants, et j'essuierai, le premier, le feu de vos espingoles. Vous saurez par là que je n'accepte point le titre d'ami dont vous m'avez honoré mal à propos.

Je tournai brusquement le dos à mon Dalmate et m'éloignai à pas lents. Au fond, le comte Siméon était un bon diable, une fois sa férocité calmée. Ainsi que je l'avais prévu, il courut après moi et me tira par le bras :

— Si j'ai mauvaise grâce, me dit-il, à parler de prudence, savez-vous qu'il ne vous sied pas de me reprocher mon obstination? Vous m'avez vaincu par votre opiniâtreté seule; je n'aurais pas le courage de tirer sur vous ; le chemin sera libre ce soir.

A l'heure fixée, les conjurés au ruban blanc se présentèrent. Pendant trois soirées consécutives, nous trouvâmes le passage libre, et l'affaire de l'espingole fut oubliée. Le comte Siméon se félicita bientôt d'avoir

écouté mes avis, car ses amours avec cette corsaire de Vénus se dissipèrent comme toutes les passions qui n'ont pour base que la brutalité de l'homme, le caprice, ou l'avidité de la femme. Les charmes de la Tonina et son détestable caractère attiraient et repoussaient tour à tour une foule d'amoureux, et causaient des querelles et accidents dont elle faisait de misérables sujets de triomphes. Le danger auquel de braves gens s'étaient exposés pour une créature si vulgaire m'était resté gravé dans l'esprit; le hasard m'offrit l'occasion de punir la Tonina comme elle le méritait, pendant le dernier carnaval que je passai à Zara.

Nous donnions une triple fête : la comédie improvisée, le bal et le souper. J'étais la pauvre *Lucia*, non plus soubrette, pour cette fois, mais épouse exténuée, réduite à l'indigence, du vieux Pantalon, vicieux, méchant et banqueroutier. J'avais une fille au maillot, fruit de ce triste mariage. Dans une scène de nuit, je berçais mon enfant, et je lui chantais, pour l'endormir, une chansonnette souvent interrompue par le récit burlesque de mes disgrâces. Je disais comment on m'avait forcée d'épouser un vieux sot : je racontais naïvement mes souffrances et mes ennuis, comment j'avais été jadis un beau brin de fille, avant que la fatigue et les larmes m'eussent gâtée. Je me plaignais du froid, de la faim, qui me faisait perdre mon lait. Au milieu de ces bavardages, la nuit s'avançait, et mon vieux libertin de mari ne rentrant pas à la maison, je le soupçonnai de s'être arrêté dans la rue du *Pozzetto*, endroit mal famé de Zara. Je pleurais niaisement, et mes larmes faisaient rire l'as-

semblée. Mon camarade Antoine Zeno, qui jouait admirablement les Pantalons, n'était pas encore prêt, quoique le moment de son entrée fût passé. La comédie improvisée ne permet pas à l'acteur de se troubler pour si peu : il faut occuper la scène à tout prix. Je feignis donc de renoncer à endormir l'enfant, et je tirai le mannequin de son berceau pour donner à teter à ma progéniture. Cette nouvelle ineptie ayant encore rempli quelques minutes, je commençais à m'inquiéter de ne point voir paraître Zeno, et ne savais plus que dire, lorsqu'en levant les yeux sur le public, j'aperçus dans une loge d'avant-scène la Tonina, magnifiquement parée du produit de ses méfaits, et riant aux éclats de mes sornettes. Je me souvins alors de l'aventure des espingoles, et je me crus en droit de profiter de la circonstance pour ranimer mon monologue expirant. Je donnai à ma petite fille le nom de Tonina; je la caressai; je contemplai ses grâces; je me plus à penser qu'elle deviendrait une belle personne, et je me promis de l'élever dans de bons principes; et puis, en adressant mes discours au mannequin couché sur mon giron :

— Pauvre Tonina, lui dis-je, si malgré mes soins, mes leçons et mes exemples, tu devais un jour faire honte à ta mère, manquer à tes devoirs, tomber dans le désordre et la corruption, vendre ta beauté, exciter les fous pris dans tes filets à se tirer des coups d'espingole, et attacher une infâme gloire à l'éclat de tes débordements; perdre le sentiment du juste et de l'honnête au point de ne pouvoir plus rougir et de te complaire dans le vice; te montrer en public couverte de bijoux

gagnés par des moyens scandaleux ; étaler au théâtre ta beauté prostituée au plus offrant, avec une assurance que la vertu ne saurait avoir, quand ta conscience serait chargée de péchés de toutes sortes, galanterie, cupidité, guet-apens nocturnes et autres gentillesses, je demanderais au ciel de trancher à l'instant le faible fil de tes jours enfantins.

Pendant ce monologue pathétique, tous les regards des spectateurs se tournèrent vers la véritable Tonina, et un tonnerre d'applaudissements et de rires éclata dans la salle. Le provéditeur lui-même, à qui cette sirène avait été dénoncée, témoigna visiblement son approbation et son plaisir. La Tonina se leva et sortit de sa loge en lançant contre la Lucie un blasphème menaçant. Sur ces entrefaites, le Pantalon parut et mit fin au soliloque.

Après le spectacle, je jugeai prudent de tenter une réconciliation avec la belle offensée, en ajoutant un épilogue à la comédie. Je courus après la courtisane sans prendre le temps de quitter mon costume de Lucie ; je l'entraînai doucement dans la salle du souper, où un cercle de curieux se forma autour de nous.

— Belle Tonina, lui dis-je, soyez indulgente pour une pauvre actrice qui ne savait plus comment occuper la scène, à cause de ce coquin de Pantalon, qui ne voulait point faire son entrée. Restez à notre fête. Je vous jure que si vous voulez partir, je sortirai plutôt moi-même : ne privez point notre réunion de son plus brillant ornement. Vous êtes si jolie, qu'en vous regardant je suis au désespoir de vous savoir si méchante. Oubliez

mes malices, et ne songez qu'aux compliments et flatteries dont les jeunes gens vous accablent.

Enfin, je mêlai tant d'insolence à mes civilités, que Tonina se mit à rire de bonne grâce, ainsi que les assistants, parmi lesquels elle avait de nombreux amants. Elle consentit à rester et voulut danser avec moi. Ses charmes, ses regards, ses sourires provocateurs, badinages, serrements de main et coquetteries de toutes sortes, m'avertirent de l'ardeur extrême de sa soif de vengeance. Au souper, elle me pria de m'asseoir près d'elle, et ses manéges de séduction continuèrent jusqu'au jour; mais je savais trop bien ce qu'elle cachait sous ces artifices galants. Malheur à moi si je fusse tombé à la merci de cette vipère offensée! La Tonina me donna tendrement, pendant cette nuit, le nom amical de maudit démon, avec une gentillesse toute dalmatique. Elle m'arracha la promesse de lui faire une visite; mais je me gardai bien de tenir ma parole.

Que le lecteur bénévole ne fronce pas les sourcils et ne s'irrite point de ces puérilités. Je n'ai pas toujours eu vingt ans. Encore quelques inepties, encore quelques amourettes ridicules, quelques bagatelles sur mon jeune âge, et, avec de la patience, nous arriverons bientôt à parler d'affaires sérieuses, d'une grande guerre allumée dans le parnasse de Venise. Que dis-je? nous aurons à raconter des choses effroyables, surnaturelles, dont le souvenir fait dresser en ce moment sur ma tête mes cheveux grisonnants.

CHAPITRE VI.

MES SECONDES AMOURS. — RETOUR A VENISE. — TRISTES DÉCOUVERTES.

Dans les derniers temps de mon séjour à Zara, je m'étais logé, avec mon ami Massimo, chez un marchand qui louait des appartements, et dont la maison était située au centre de la ville. Ce marchand avait une femme jolie, grasse et fraîche, et j'ai des raisons de penser que Massimo était encore plus l'ami de la dame que du mari. Quoi qu'il en fût, il arrangea les choses de façon que, moyennant pension, nous mangeâmes à la table du patron. Les époux, n'ayant point d'enfants, avaient adopté une jeune fille pauvre, dans un sentiment louable de charité chrétienne. Cette fille, âgée de treize ans, dînait et soupait avec nous. L'innocence la plus aimable respirait dans son air et son maintien; elle avait les cheveux blonds, de grands yeux couleur d'azur, le regard doux et mélancolique, le visage d'une pâleur intéressante. Sa taille, encore frêle par excès de jeunesse, était svelte, gracieuse, et promettait d'atteindre bientôt à une grandeur au-dessus de l'ordinaire.

Lorsque je jouais le rôle de Lucie au théâtre de la cour, cette fillette me servait de femme de chambre. Elle m'aidait à me costumer, à me coiffer, et se char-

geait de nouer dans mes cheveux les rubans à la mode de Sebenico. Elle badinait et riait de ma toilette. Pour la divertir, je lui disais quelque facétie de mon rôle, et c'étaient alors des éclats de joie sans fin. Un soir, après m'avoir ainsi accommodé en soubrette, la jeune fille m'appliqua sur les joues, à l'improviste, trois ou quatre baisers peu modestes. Persuadé, comme je l'étais, de son innocence, je supposai qu'elle s'imaginait embrasser une véritable servante. Cependant cette liberté se renouvela plusieurs fois avec une apparence plus passionnée qui me fit réfléchir. Je ne voulais point manquer aux devoirs de l'hospitalité, c'est pourquoi je m'armai de ma contenance de philosophe, et je réprimai cette espièglerie familière en faisant sentir à la jeune fille que ces baisers entre personnes de sexes différents étaient défendus par les confesseurs.

La petite Dalmate, sans se déconcerter, posa un doigt sur sa bouche en me disant de garder le silence; et, reprenant son air angélique et sérieux, elle m'annonça que le soir, lorsque je rentrerais, elle viendrait me confier un secret d'importance et me demander un conseil. Moitié par intérêt, moitié par curiosité, je l'attendis à mon retour du théâtre; mais, ne la voyant point paraître, je me mis au lit. Je commençais à m'endormir, quand ce follet nocturne entra dans ma chambre, et, s'approchant de moi, me dit avec un accent que je n'oublierai jamais :

— Sot que tu es! que penses-tu de ce père adoptif, qui semble veiller sur moi avec une sévérité paternelle? C'est un misérable, qui se joue de sa femme. Sous le

prétexte d'une œuvre de charité, et avec ce beau nom de *fille d'âme* qu'il me donne, le vieux scélérat m'a débauchée, et veut encore à cette heure que je sois sa maîtresse. Sa surveillance n'est que jalousie; il me tourmente et m'obsède. Puisque je ne puis vivre innocente, je veux au moins un ami qui me plaise; tu es jeune, et je t'aime. Je prétends me dérober aux persécutions de cette bête de cinquante ans; voilà mon secret.

A cette triste révélation, j'appelai à mon aide toute ma sagesse pour secourir cette fille égarée; mais le démon se souciait peu de mes avis et remontrances.

Le lendemain, en revoyant, à l'heure des repas, ce terrible papillon de nuit avec son maintien grave, ses yeux baissés, sa modestie édifiante, je demeurais saisi d'effroi, mais enlacé par je ne sais quel charme invincible. J'étais partagé entre les remords, la terreur et l'ivresse; et, sans comprendre ce que je faisais, j'imitais l'air sérieux, cauteleux et réservé de la jeune fille. Une puissance accablante me dominait. Après chaque visite de l'esprit follet, je me sentais plus garrotté, plus subjugué qu'auparavant, et un amour sauvage, plein de transports, entretenait dans mon âme un enivrement qui m'inquiétait. Je devais bientôt quitter Zara pour retourner à Venise : mes trois années de service étaient expirées. J'aurais dû me féliciter de voir ainsi finir, par force majeure, des relations pour lesquelles mon caractère et tout ce que j'avais d'expérience me disaient assez que je n'étais point fait; cependant, à l'idée d'abandonner cette fille, la vigueur de mon esprit succombait, et je me sentais pénétré d'une tristesse profonde. Je

voyais approcher le moment du départ avec désespoir. Un incident comique vint heureusement me rappeler à moi-même, me rendre instantanément la raison, et me faire bénir l'heure de la séparation.

C'était trois jours avant mon embarquement dans la galère du provéditeur. Il faut savoir que la jeune fille habitait seule au second étage de la maison, dans une chambrette où l'on montait par un escalier de bois de trente degrés au moins. Au sommet de l'escalier se trouvait une lucarne ouvrant sur le toit. Le père adoptif ne se défiait point de moi ; mais ses soupçons étaient tournés sur un garçon du voisinage qui pouvait, en cheminant sur les gouttières, arriver de sa fenêtre jusqu'à la lucarne de l'escalier. Sans doute le vieux jaloux avait quelque sujet de croire à une connivence entre le jeune voisin et sa fille d'âme. Le génie industrieux de la défiance lui inspira l'idée d'attacher, je ne sais comment, une grosse bûche à la lucarne, au moyen d'une ficelle, de telle façon qu'on ne pouvait ouvrir cette lucarne sans briser le fil et faire tomber la bûche dans l'escalier, avec un grand fracas. Ce piége devait être le réveille-matin du père, dont la férocité se promettait d'immoler les deux amants.

Une nuit que je dormais profondément, un vacarme infernal réveilla toute la maison. C'était la bûche énorme qui, ayant perdu son soutien, roulait lourdement de marche en marche dans l'escalier de bois. Je sautai hors du lit et j'accourus au bruit, ma lumière à la main. Je rencontrai le père adoptif en chemise, blasphémant, altéré de vengeance, et brandissant un long sabre. Sa

femme le suivait en poussant des cris aigus, et Massimo, son épée sous le bras, parut en dernier lieu, persuadé que des brigands assiégeaient la maison. Le tableau était théâtral. La jeune fille, en camisole de nuit, accroupie sur une marche, tremblait d'épouvante. Le délit était flagrant, quoique le voisin se fût enfui par les gouttières. Nous eûmes toutes les peines du monde à contenir le père adoptif, changé en Roland furieux, et qui voulait sans pitié trancher la tête de la coupable. Après bien des débats et une espèce de procès en règle, dans lequel, par bonheur, je ne fus point mis en cause, la jeune fille confessa ses fautes. Cet éclaircissement nous apprit que non-seulement le modeste follet nocturne recevait souvent le voisin par la lucarne de l'escalier, mais que, plus souvent encore, il descendait, pendant la nuit, dans une office située au rez-de-chaussée, et donnait l'hospitalité à une quantité de jeunes gens pour lesquels la porte de la rue s'ouvrait à tour de rôle. Tous ces aveux arrivèrent successivement au milieu des cris, menaces, larmes, prières, demandes en grâce, promesses d'être plus sage à l'avenir et de ne plus recommencer. En d'autres pays, il y aurait eu sujet de mettre une fille au couvent pour le reste de ses jours; mais en Dalmatie ce n'étaient là que des péchés mignons et des erreurs de jeunesse. Finalement, le pardon général fut accordé, et, pour toute punition, la jeune fille fut logée dans une autre chambre. Trois jours après cette terrible aventure, je partais de Zara, consolé de voir ainsi rompu le fil de mes amours avec cette messaline de treize ans.

Le provéditeur Querini, dont le commandement finissait avec mon engagement volontaire, me proposa de rester auprès de son successeur, Jacques Boldu; mais j'avais eu le loisir de m'assurer que ma vocation pour l'état militaire était incomplète. Malgré mon économie, les trente-huit livres par mois d'appointements n'avaient pu suffire à mes besoins. Je devais à Massimo deux cents ducats, et je voulais m'acquitter de cette dette. J'avais un ardent désir de revoir et d'embrasser mes parents, de me livrer à des travaux d'accord avec mes goûts, et de vivre paisiblement; c'étaient plus de motifs qu'il n'en fallait pour refuser les offres de Son Excellence. Je m'embarquai dans le mois d'octobre, par un mauvais temps, et, après un voyage de vingt-deux jours, je touchai le sol de Venise, et je respirai l'air de la liberté. Massimo m'avait accompagné; je l'invitai à venir loger chez moi, en attendant le moment de se rendre à Padoue, sa ville natale. Nous arrivâmes ensemble devant la maison de mon père, à San-Cassiano, portant nous-mêmes notre léger bagage. Mon compagnon parut étonné de voir un bel édifice avec l'apparence d'un palais, et comme il se connaissait en architecture, il me fit compliment de la superbe façade de mon habitation.

Massimo eut le temps d'admirer l'extérieur, car j'avais beau frapper à la porte, le silence de la tombe répondait à mes coups redoublés. Enfin une petite servante, seul gardien de ce désert, vint nous ouvrir. Elle m'apprit que toute la famille était à la campagne, dans le Frioul, mais qu'on attendait mon frère Gaspard à Venise. Nous montâmes un large escalier de marbre;

au delà de la dernière marche s'offrit à mes regards le triste fantôme de l'indigence, dans toute son horreur et sa nudité : le pavé de la grand'salle entièrement détruit; partout des cavités profondes à se donner des entorses; les vitres brisées livrant passage à tous les vents; des tapisseries sales et en lambeaux pendant aux murailles! Il ne restait plus de traces d'une magnifique galerie de tableaux anciens, dont ma mémoire avait conservé un brillant souvenir, et que je me proposais de faire admirer à mon ami. Je ne retrouvai que deux portraits de mes ancêtres, l'un du Titien, l'autre du Tintoret; ils me regardaient d'un air triste et sévère, comme pour me demander raison de la solitude et de l'abandon où ils étaient. J'avais bien préparé Massimo à la vue d'une maison délabrée, mais j'étais loin de soupçonner tous les nouveaux désastres survenus pendant mes trois années de service. La première impression une fois dissipée, je pris le parti de tourner la mésaventure en plaisanterie; mon ami, qui était doué d'un bon caractère, accepta gaîment une chambre dans cette auberge misérable, et me promit de se récréer à considérer la façade extérieure. L'arrivée de mon frère Gaspard vint augmenter à la fois ma joie et mes inquiétudes. Je l'aimais tendrement, et je passai des heures bien douces auprès de lui; mais les nouvelles qu'il me donna de la famille me fendirent le cœur : la gêne et les embarras d'argent ne faisaient que se compliquer; deux de nos sœurs s'étaient mariées, et on plaidait avec le mari de l'une d'elles pour une dot que nous ne pouvions pas payer. On devait deux mille ducats à divers marchands. Les fermes et biens étaient

en grande partie vendus. Tout avait diminué, hormis le nombre des enfants, et pour surcroît de peines, trois de nos sœurs devenues grandes, n'avaient guère de chances d'établissement, vu leur pauvreté. Gaspard me donna ces tristes détails avec son air d'indifférence philosophique, comme s'il se fût agi de choses toutes simples auxquelles on dût s'attendre. Je le laissai au milieu de ses livres, et je partis pour le Frioul, aussitôt que Massimo nous eut quittés.

Le lendemain, je revoyais cette maison de campagne où s'étaient écoulées mes premières années, dans le beau temps où les soucis de ménage passent par-dessus nos têtes. Lorsque les cris des servantes annoncèrent mon àrrivée, mon vieux père, toujours muet et paralytique, retrouva encore assez de forces pour se lever de son fauteuil et se jeter dans mes bras. De grosses larmes, qui coulèrent sur ses joues vénérables, exprimèrent mieux que des paroles l'émotion de son cœur. Ma mère m'accueillit plus froidement; elle aimait trop passionnément Gaspard, et lui faisait trop de sacrifices, pour que ma part de tendresse n'en fût pas un peu entamée. Par respect pour l'aîné de la famille, je n'osais m'en plaindre. Mes sœurs m'accablèrent de questions, et je me donnai la satisfaction de raconter mes voyages et mes aventures. Mon tour vint d'écouter des récits. On m'apprit en confidence que la femme de Gaspard gouvernait toute la maison, et y entretenait le mauvais état de nos affaires; que notre mère, dans son aveugle prédilection, laissait aller le désordre. On comptait sur moi pour tenter une réforme. De son côté, ma belle-sœur

me dit que Gaspard, indolent, plongé dans ses fantaisies littéraires, n'était d'aucun secours à la famille; qu'il ne voulait point se mêler des embarras domestiques, et que sa paresse était la cause de tous nos maux. Je jouais le rôle d'un ministre à qui chacun vient présenter ses requêtes, en attendant que je fusse, à mon tour, le point de mire de tous les reproches. Dans ce conflit de récriminations, je voyais beaucoup d'amour-propre en mouvement, peu de sagesse, point de modération, les éléments les plus certains de l'accroissement du désordre, des difficultés sans nombre pour le malheureux qui entreprendrait d'arrêter la ruine de cette maison.

Vers le milieu de novembre, notre retour à la ville suffit à me faire comprendre ce que c'est qu'une famille de quatorze personnes. Je riais malgré moi, en voyant tous ces bagages énormes de riens féminins; mon pauvre père immobile au milieu des paquets, ma mère préoccupée de quelque idée politique touchant ses prédilections, ma belle-sœur donnant des ordres, les jeunes filles veillant sur leurs colifichets, mon frère puîné Almoro ne pensant qu'au chagrin de quitter sa volière d'oiseaux, qu'il recommandait au concierge; des servantes, des chats, des petits chiens complétaient ce tableau de voyage, qui ressemblait au départ d'une troupe de comédiens ambulants. Nous avions du moins le bonheur d'être gais. Le trajet se fit en badinant. Même bruit, même confusion à l'arrivée qu'au départ. On s'installa comme on put dans le palais de bonne mine au dehors, et si mal portant à l'intérieur. Je choisis dans les combles une petite chambre nue et solitaire; j'y

plaçai deux chaises, une table mal affermie sur ses jambes, quelques livres, du papier, une grosse écritoire de plomb; et comme je me sentis maître de mes actions et de mes pensées, le courage me revint. Dans ce recoin isolé, je passai une espèce de revue de mes études, de mes connaissances, des fruits de mon expérience et de mes voyages, de mes instincts, de mes facultés et de mes diverses aptitudes. Quelque chose me disait que j'étais né pour produire, et que l'occasion s'offrirait tout à coup de sortir utilement de mon obscurité. C'était à moi qu'il appartenait de sauver la famille, de pourvoir à ses besoins, de réparer ses erreurs. Deux moyens se présentaient à mon esprit : arrêter le désastre, conserver le peu qui nous restait et gagner de l'argent. Mener les deux choses de front eût été trop de bonheur. Je commençai par me promettre de veiller au premier article, et pour préparer le second, je partageai mon temps entre le travail, les observations de mœurs, l'étude des caractères et la fréquentation des hommes; car je savais par intuition que dans la connaissance du cœur humain et la satire des ridicules résidaient mes forces, dont la poésie ne devait être que l'instrument. On verra bientôt quels orages mes grands projets attirèrent sur ma tête. Depuis lors ma vie ne fut qu'un combat. Je comptai plus de victoires que de défaites tant que j'eus affaire aux hommes; mais devant les puissances occultes il faut bien baisser pavillon.

CHAPITRE VII.

DISSENSIONS DE FAMILLE. — TRÊVE FUNÈBRE. — PREMIERS ESSAIS DES ESPRITS OCCULTES.

Le matin, pour payer un tribut à mes faiblesses, je consacrais six grandes heures à noircir du papier avec des rimes et à chercher dans les livres la connaissance du passé. Pour connaître aussi le présent, je suivais les théâtres, je fréquentais dans les cafés, j'écoutais les conversations, j'excitais les sots à se développer, je sympathisais avec les gens d'esprit. Le reste de mon temps appartenait aux affaires de la famille. J'avais mon but en réglant ainsi ma vie. Ce n'était pas assez que d'avoir pratiqué des généraux, capitaines de mer, des nobles, des officiers et soldats, des Illyriens, Morlaques et Pastroviques, des matelots et galériens : ce superflu n'avait point de valeur si je n'apprenais à fond l'anatomie du caractère et du génie vénitiens. Je commençai donc par m'introduire dans un cercle de gens qu'on appelait improprement *courtisans*. C'étaient des marchands, des artistes, des prêtres, des personnes de toutes les classes de la société, respectables et honorées de tout le monde, pacifiques, bien élevées, au courant des nouvelles, amis du plaisir, et qui savaient s'amuser à peu de frais. Je me mêlais à leurs divertissements, dîners, parties de campagne, promenades en barque à la

Giudecca, au Campalto, à Murano et dans les autres îles de la lagune. A ma cotisation de trente sous j'ajoutais quelques jambons et autres produits du Frioul, qui me donnaient de la considération parmi mes associés. Ils racontaient leurs affaires, querelles, réconciliations et infortunes; les jeunes parlaient de leurs amours avec la vivacité vénitienne et le piquant des locutions de notre dialecte. Cette compagnie m'instruisait en me récréant. Ma mère et ma belle-sœur, voyant mes habitudes, ne manquaient pas de dire que je perdais mon temps, et que je serais un fainéant comme Gaspard, inutile à la famille et travaillant sans profit à des bagatelles philosophiques. D'autres griefs vinrent bientôt se joindre à ces mauvaises notes.

Parmi les habitués de notre maison se trouvaient quelques jeunes gens de manières communes et de mœurs dissolues, attirés par les grâces et l'esprit de mes sœurs. Je les accueillais froidement et leur témoignais le peu de plaisir que me faisait leur assiduité. On me reprocha mes airs hautains et incivils; on m'accusa de vouloir écarter du toit paternel des amis dont les visites pouvaient avoir un jour des résultats heureux pour l'établissement de mes sœurs. Je m'expliquai sans détour sur les motifs de ma conduite, et je devins aussitôt un serpent aux yeux de tout le personnel féminin de la maison, qui était fort nombreux.

Ce fut bien autre chose quand je me mêlai des affaires domestiques et de donner mon avis; on forma une ligue contre moi. On me communiquait ce qu'on voulait bien que je connusse, et on gardait le silence sur les choses

importantes. On considéra comme des actes d'hostilité mes démarches, mon entremise, et jusqu'aux informations que je prenais par un zèle bien désintéressé. Les soupçons et les aigreurs ne me rebutèrent pas. Etant résolu d'avance à ne point me marier, à me sacrifier aux intérêts de mes frères et à vivre par moi-même, je me laissais accuser d'exigence ou d'avidité sans y prendre garde, pourvu qu'en fin de compte il y eût réforme, meilleure administration, économie, et par conséquent plus de bien-être. Lorsque je demandai ce qu'étaient devenus cinq mille ducats, produit des biens vendus dans le Frioul; pourquoi cette somme n'avait pas été remise aux maris de mes deux sœurs aînées; pourquoi on avait vendu les tableaux, bijoux et tapisseries; pourquoi on devait de l'argent aux acquéreurs de ces meubles, de qui on aurait dû, au contraire, avoir des créances à recouvrer, mon audace étonna les auteurs de ces mauvaises opérations jusqu'à l'horreur et au scandale. Malgré mes formes tendres et respectueuses, il fut avéré et clairement établi qu'un monstre, revenu de la Dalmatie, amenait la discorde et l'insubordination dans la famille. Sans m'effrayer des mots ironiques, des allusions détournées, ni des regards colériques, je poursuivis ma tâche; je remontai au testament de mon grand-père; je m'armai de codicilles, de fidéi-commis, d'actes de donation, de titres notariés; j'écrivis à mon frère François de revenir de Corfou pour m'aider à faire valoir les droits des mâles et sauver les débris d'une fortune dont on pouvait encore recueillir quelques morceaux surnageant après le naufrage.

Nous étions au mois de mars de l'année 1745, de douloureuse mémoire. Depuis le commencement du carnaval, je remarquais que ma mère et ma belle-sœur sortaient ensemble chaque matin avec un air mystérieux, et s'enfonçaient, le visage couvert du masque, dans un quartier peu fréquenté de la ville. J'attendais du temps l'explication de ce manége, lorsque mes trois jeunes sœurs, en âge d'être mariées, entrèrent dans ma chambre, toutes trois en larmes et parlant à la fois. Elles m'appelaient à leur secours, disant que moi seul au monde je pouvais encore les arracher au désespoir et à la honte. Après bien des cris et des pleurs, j'appris enfin le sujet de leur chagrin et celui des sorties mystérieuses que j'avais observées. Sans en avertir personne, ma mère et ma belle-sœur venaient de passer contrat avec un certain François Zini, marchand de draps, par lequel contrat elles cédaient à cet homme notre palais Gozzi, pour le loyer de six cents ducats. Il nous fallait quitter la maison paternelle pour aller habiter une autre maison située à Saint-Jacques de l'Orio, c'est-à-dire dans un pays perdu; c'était afficher publiquement notre ruine, abdiquer toute relation mondaine, et renoncer à marier les jeunes filles d'une famille ainsi abattue. Je commençai par calmer les sanglots, et je renvoyai mes sœurs en leur commandant de ne point dire qu'elles fussent venues m'exposer le sujet de leurs plaintes.

Mon père et mes deux frères, Gaspard et Almoro, avaient déjà donné leur consentement à ce traité. On me réservait pour le dernier, comme étant plus difficile à manier. Je me rendis chez le sieur Zini, et avec autant

de douceur que de fermeté, je lui déclarai que mon adhésion et celle de mon frère François étaient nécessaires à la validité du contrat, et que jamais on ne les obtiendrait. Zini ne garda point le secret sur ma démarche. Je vis un matin ma mère entrer chez moi avec la contenance d'un juge. Elle m'expliqua les raisons qui l'avaient déterminée à faire ce contrat déplorable, et je lui donnai avec respect celles qui m'engageaient à refuser mon consentement. Un éclat terrible s'ensuivit. J'entendis les reproches les plus injustes et les plus cruels; ma mère m'accusa d'avoir mené une vie libertine en Dalmatie, de n'avoir point su m'y créer une position, d'avoir perdu au jeu les deux cents ducats prêtés par Massimo, et d'avoir commis cent autres crimes aussi bien constatés. Tout cela n'était rien, si je ne fusse encore venu jeter l'anarchie dans la famille, et mettre empêchement, par pure malice, aux mesures d'utilité générale. J'eus le courage d'écouter sans murmurer un déluge de paroles amères, parmi lesquelles mes oreilles filiales recueillirent cette phrase accablante : « Vous êtes le sixième doigt de mes mains, faudra-t-il que je fasse amputer ce doigt pour le bien des autres? Je ne reconnais plus en vous les allures d'un fils, et, depuis votre retour dans notre sein, je suis comme Cassandre, prédisant notre ruine commune, dont vous aurez été la seule cause. »

Ces combats devenaient trop rudes pour mes forces. Je n'avais point osé prévoir que les choses dussent aller si loin. Pour montrer à ces cœurs ingrats mon abnéga-

tion et leur injustice, je résolus de les abandonner à leur folie et de retourner prendre du service en Dalmatie. Je traitai immédiatement de mon passage à Zara avec le patron d'un navire, lorsqu'un événement funèbre vint changer brusquement nos situations respectives.

C'était le soir même du jour où ma mère m'avait si cruellement traité. Je m'assis tristement à côté du fauteuil de mon père; le pauvre vieillard demeurait muet par infirmité; je gardais le silence, par excès d'inquiétude et de chagrin. Des larmes coulèrent sur les joues du malade. Il se mit à balbutier, à faire des signes si éloquents, que je compris clairement ce qu'il avait dans l'âme. Il souffrait de la misère où ses enfants étaient plongés et qu'on ne pouvait plus dissimuler à ses yeux éteints; il approuvait mon opposition à un contrat honteux pour notre nom, et désastreux pour l'avenir de ses filles; mais il me priait de céder, en appuyant sur ce motif horrible : « que sa mort prochaine viendrait rompre le contrat, et nous rappeler dans notre palais. » Remué jusqu'au fond du cœur par cette scène déchirante, je suppliai, à genoux, mon pauvre père de chasser loin de sa pensée des tableaux affligeants qui pouvaient altérer sa santé. Il m'interrompit en me faisant signe de l'aider à se mettre au lit. Je le saisis par le milieu du corps : ses jambes tremblaient plus que de coutume. A moitié chemin du fauteuil au lit, il appuya sa tête sur mon épaule, en me disant : *Je meurs!* Une nouvelle attaque d'apoplexie venait de le frapper. J'appelai du secours. On amena un médecin; mais les efforts de l'art furent

inutiles. Après huit heures d'agonie les yeux de notre père se fermèrent pour toujours aux ténèbres dans lesquelles ses enfants demeuraient plongés.

A défaut de meilleurs sentiments, la consternation et la douleur firent une trêve dans nos discordes. Qu'on juge de l'état de nos affaires par cette simple particularité : le lendemain de ce douloureux événement, nous n'avions pas le nécessaire pour conduire honorablement le cadavre du chef de la famille au lieu du repos! Cet ami Massimo, dont on avait fait l'instigateur de mes débordements en Dalmatie, fut encore mon recours. Je lui écrivis pour lui confier mon embarras, et il m'envoya sur-le-champ le double de la somme dont j'avais besoin.

Je ne me berçais point d'illusions vaines, et ne me flattais pas de voir rentrer au logis la bonne harmonie, quoique l'occasion de nous réunir dans notre douleur commune dût autoriser cette espérance. Les passions avaient été trop enflammées pour s'éteindre si vite. Les amis et conseillers avaient jeté trop de soufre dans le feu. Le zèle était appelé tyrannie et méchanceté; plus d'intentions qui ne fussent suspectées; plus de démarches ni de paroles qu'on n'interprétât malignement. Quand une famille allume une fois cet enfer dans son sein, la raison se trouble, le libre arbitre se perd; la vérité ne se montre qu'après plusieurs années de malheurs, lorsque les armes de la vengeance sont émoussées et les bras fatigués. La justice rentre trop tard dans les cœurs; on s'étonne alors de ses fureurs, et on demeure étourdi en face des preuves de l'ingénuité, de la bonne

foi et du désintéressement de l'innocent qu'on avait accusé. On se réveille comme des somnambules. Le lecteur sourirait si je disais que des puissances occultes s'étaient introduites dans notre maison et soufflaient les poisons de la discorde dans toutes les cervelles qui m'entouraient; mais bientôt je lui ferai toucher du doigt l'entremise de ce monde invisible et ses persécutions, dont je n'avais point encore la conscience.

Au milieu de sa douleur, ma mère réclama son douaire; ma belle-sœur avait des conciliabules secrets avec les jeunes filles, à qui elle promettait des dots et des maris, pourvu qu'elles s'unissent à elle contre moi. Gaspard, retombé dans son insouciance, prêtait les mains aux mesures les plus absurdes. On daigna m'appeler à une séance solennelle, où l'on proposa de vendre l'étage supérieur de la maison à un acquéreur qui se présentait : excellent moyen de se créer une source féconde de procès. Mon opposition me valut le titre de Denis le Tyran. On me contemplait avec terreur comme une comète prodigieuse. Je souffrais tellement de me voir ainsi faussement jugé, que, pour me distraire, j'écrivis un déluge de vers, les uns satiriques, les autres pleins d'amertume. Ce fut un baume calmant qui me soulagea.

Il y eut un moment d'aveuglement et de vertige général, non-seulement dans ma famille, mais aussi par toute la ville de Venise. Quelque diable s'étant sans doute frotté contre moi, je devins noir aux yeux du public. Ceci n'est point un badinage. Comment penser que cent quarante mille personnes se soient avisées tout

à coup de prendre un homme pour un monstre avec un accord unanime; que le même nombre d'individus se soient plus tard et encore tout à coup, avec la même unanimité, avisés de reconnaître que le monstre était bien un homme? Sont-ce là des choses naturelles? Aussitôt que ma mère eut réclamé son douaire, on s'écria que Charles Gozzi voulait se séparer de ses parents, au lieu de vivre en commun comme auparavant. Dès que je cherchai à faire rentrer des rentes arriérées, à faire payer quelques débiteurs mal disposés, on m'accusa de vouloir tout prendre. Je m'opposais à un partage ruineux pour tout le monde, et on répéta que Charles Gozzi demandait à régenter sa famille sans examen et sans contrôle. Mon frère Gaspard avait envie de se faire entrepreneur du théâtre Sant'-Angelo; je l'en dissuadai. On cria aussitôt: « Il veut empêcher son frère de s'enrichir par jalousie et par pure malice. » Gaspard prit le théâtre malgré mes avis, et il y perdit de l'argent. « Voyez, disait-on, ce noir démon qui jouit de la ruine de son frère! » Comme si j'eusse été la cause de ce mauvais succès. Une dame veuve, comtesse Ghellini, liée intimement avec ma mère, avait embrassé ses intérêts contre moi, et conseillait à ma famille de m'intenter un procès. Une seule conversation que j'eus avec cette dame suffit pour la faire revenir de ses préventions. On dit alors que j'avais ensorcelé la comtesse Ghellini, et que j'étais depuis longtemps marié secrètement avec elle. Je soutiens qu'à mon sujet un vent vertigineux soufflait sur la ville.

Comme il m'importait de sauver ma famille et de l'ar-

rêter au bord du précipice, bien plus que d'être sans tache aux yeux des bavards et même aux yeux de mes parents, je tins ferme contre tous les orages. La mort de mon père avait rompu le funeste projet de contrat. Le droit et la force étant de mon côté, je pouvais m'opposer aux actes de mauvaise gestion, sauf à passer pour un cupide ou un tracassier pendant quelque temps. Je demeurai donc inébranlable dans ma ligne de conduite. Mon frère François, qui revint de Corfou sur ces entrefaites, approuva tout ce que j'avais fait et me prêta son appui. Nous nous partageâmes les peines. Il se chargea de réclamer le recouvrement de nos rentes, arrérages et droits de péage dans le Frioul, tandis que je poussais de front plusieurs procès à Venise. François mit tant d'étourderie dans ses poursuites, qu'il ne servit à rien; mais je ne me rebutai point, et travaillai des pieds et des mains à démêler la quenouille de nos affaires.

Un jour que je cherchais une liasse de papiers fort importants, on m'avoua naïvement que ces papiers avaient été vendus au poids à un charcutier, preuve évidente de la parfaite administration de ma belle-sœur. A cette nouvelle, je me sentis défaillir. Je courus chez le susdit charcutier, et, par un bonheur inouï, je retrouvai une grande partie des papiers, parmi lesquels étaient des titres de propriété, des fidéi-commis et des baux courants. L'incurie seule suffisait-elle à produire un désordre aussi étrange? je me le demande encore avec incertitude. Ma belle-sœur, effrayée de l'énormité de sa faute, et craignant sans doute d'être inquiétée au sujet de ses actes pleins de prudence, voulut obtenir

e la famille une quittance générale et une approbation u passé. Mes frères et sœurs signèrent, et je me laissai ller à donner aussi ma signature. Cette complaisance ne valut bon nombre d'éclaircissements. Un trait de plume ayant annulé les anciennes fautes, on ne fit plus autant de mystère de ces erreurs pardonnées, et je pus mesurer l'étendue des désastres. L'idée me vint alors de pousser les choses à la dernière extrémité pour arriver plus vite au moment de la réaction. Je résolus de quitter la maison et de me séparer complétement de ma famille, afin d'y rentrer bientôt, justifié, triomphant et béni de tous.

———

CHAPITRE VIII.

RÉCONCILIATION GÉNÉRALE. — UN POLYPE INFERNAL.

Ce fut un grand jour que celui où j'exécutai cette démarche hardie. Je levai la tête en déclarant que je saurais bien par force ramener l'ordre dans nos affaires, et chercher la tranquillité qu'on me refusait. Il n'y avait plus à espérer qu'on pût aliéner des biens, ni emprunter sur hypothèques. Mon parti était pris : il fallait m'obéir. Pour dernière tentative d'accommodement, j'engageai ma mère à se retirer à la campagne avec mes sœurs pendant un an, et à me laisser le gouvernement absolu de nos procès, de la succession paternelle et du partage. On me répondit avec indignation que j'étais un Néron. Sans disputer davantage, je quittai la maison, et je louai un petit appartement dans la rue Sainte-Catherine. Des huissiers vinrent bientôt m'y poursuivre, armés de sommations dûment timbrées. « Demande de ma mère en restitution de son douaire, comme si j'eusse emporté dans ma poche les immeubles qui lui servaient de garantie; réclamation de mes deux beaux-frères d'une somme de deux mille ducats promise par contrat de mariage; demande d'un notaire agissant au nom de mes sœurs mineures, pour leur entretien et leurs dotations; demande de neuf cents ducats pour indemniser madame Gaspard Gozzi de ses peines

et fatigues pendant sa bonne administration ; diverses réclamations pour des fournitures faites par des marchands. » J'étais un loup auquel tout le monde courait sus. Je demeurai imperturbable, attendant que le feu s'éteignît.

Huit jours après mon départ du logis, on s'aperçut qu'on ne savait plus comment se diriger. Mon frère Almoro vint me supplier de le prendre chez moi, et je partageai avec lui mon petit appartement. J'avais signé avec Gaspard une transaction, en lui faisant quelques avantages. Il perdit un procès dans le moment où j'en gagnais un autre. Cet avertissement lui profita. Il me pria instamment de reprendre le gouvernement de sa fortune, et me donna une procuration. La tête de ma belle-sœur s'était refroidie. J'appris un jour que notre pauvre mère manquait d'argent. Je lui portai une somme dont je pouvais disposer, et son cœur s'attendrit un peu. Néron ayant tué sa mère, j'offrais déjà quelques points de dissemblance avec ce fils dénaturé.

Aidé par un habile avocat de mes amis, le signor Testa, je débrouillai les affaires du bon Gaspard. Ma mère rentra bientôt en possession de son douaire. Les mineures eurent leurs dots et leur entretien assurés. Après avoir payé quelques dettes, je fis voir que la famille jouissait d'un revenu clair et net de 1,500 ducats de rente. Mes procès étaient en bon chemin. Le premier cassa un bail frauduleux et irrégulier par lequel une propriété située à Vicence nous fut rendue ; cela augmenta nos recettes annuelles de 230 ducats. Par le second procès, je rentrai en possession d'une petite au-

berge située à Bagnoli, et qui produisait 65 ducats par an. Le gain du troisième procès nous rendit un capital de 800 ducats, ancienne créance de mon grand-père sur la maison des Battaglia. Par le quatrième procès, je recouvrai en toute propriété une maison et une boutique dans la rue Sainte-Marie-Zobenigo, à Venise. Le cinquième procès fit rentrer dans la famille une maison de campagne avec dépendances, située près de la petite ville de Tamai, dans le Frioul. Je fis valoir, par le sixième procès, des titres de propriété, oubliés par négligence, sur une maisonnette de la rue Mater-Domini, à Venise. Le septième procès fut une guerre acharnée. Il s'agissait de biens vendus dans des conditions folles et désastreuses pendant la maladie de mon père. Le conseil de la garantie civile jugea les ventes mauvaises et cassa les contrats, moyennant restitution des sommes perçues. Pendant ces débats, j'avais encore payé pour 3,000 ducats de dettes; j'avais fait remettre en bon état les maisons délabrées; j'avais recouvré pour 14,000 ducats de petites créances, dont l'excellente administration de ma belle-sœur avait perdu la trace. Les comptes de partage étaient préparés avec la plus grande exactitude, et la pension exigée par les gens de loi pour l'entretien de mes sœurs mineures se trouvait doublée par mes soins. Ma famille commençait à ouvrir les yeux. Le règne de Néron devenait un âge d'or. On avait crié si haut contre ce tyran détestable qu'on n'osait pas encore changer de langage; mais on allait tous les jours adoucissant l'amertume des malédictions pour retourner sans brusquerie à la tendresse

qu'on devait à un bon frère, à un fils dévoué. C'était mon huitième procès, et je sentais au fond de mon cœur qu'il serait bientôt gagné.

Tandis que nos blessures se fermaient peu à peu, la calomnie me déchirait à belles dents, et le vertige public était à son comble. Des trompettes invisibles sonnaient par toute la ville : « Charles Gozzi, non content d'avoir réduit sa famille à la misère par d'horribles manœuvres et des procès odieux, veut encore chasser de l'asile héréditaire sa vieille mère, ses trois sœurs nubiles, son frère aîné, homme paisible, marié, père de cinq enfants innocents qui vont être jetés sur le pavé par ce monstre sans pitié. Qui eût jamais attendu de telles noirceurs d'un garçon de vingt-trois ans !

Sonnez moins fort, ô trompettes ! et prenez patience.

Au milieu de mes procès, j'avais fort négligé mon grand-oncle, le sénateur Tiepolo. Ce digne vieillard me fit savoir qu'il désirait me parler. Je me rendis auprès de lui, et je le trouvai fort malade d'une hydropisie de poitrine. C'était un sage et un original que le sénateur Tiepolo. Un seul trait le fera connaître. Étant déjà vieux, il revenait un soir du sénat ; en sortant de sa gondole, il s'embarrassa les pieds dans sa robe et faillit tomber dans l'eau. Son gondolier, afin de le soutenir, lâcha une rame qu'il tenait entre ses mains ; cette rame vint choir sur le bras droit du patron et le lui cassa. Le gondolier ne se douta point de cet accident, et mon oncle garda le silence. Après avoir monté l'escalier sans se plaindre, le patron rentra dans sa chambre, et quand

son domestique voulut l'aider à ôter sa robe : « Va doucement, lui dit-il, car mon bras droit est cassé. » Aussitôt toute la maison retentit de cris d'effroi : le pauvre gondolier accourut en pleurant se jeter aux pieds de son maître : « Mon ami, lui dit le vieillard avec sang-froid, calme-toi : tu m'as fait mal en voulant me faire du bien ; je n'ai point de faute à te pardonner. »

Lorsque je parus devant lui, pénétré de respect, mon grand-oncle me demanda pourquoi je l'avais abandonné. Je lui avouai franchement les véritables causes de ma négligence, à savoir : ma taciturnité, mon humeur solitaire, les occupations déplorables qui m'avaient forcé sans relâche à de fort tristes rapports avec les hommes, les dissensions de notre famille, la crainte où j'étais qu'on ne m'eût dépeint sous de fausses couleurs, et mon invincible répugnance à me disculper de crimes dont j'étais innocent.

— Quand même j'aurais eu contre vous des préventions, me dit le grave sénateur, ce n'était pas une raison pour supprimer vos visites.

Mon oncle m'interrogea sur mes querelles de famille. Je lui répondis avec sincérité. Ses yeux pénétrants distinguèrent la vérité.

— Voilà qui est bien, me dit-il ; je parlerai de vous à votre mère.

En effet, il envoya querir sa nièce le lendemain, et j'ai su qu'il lui avait dit ces simples paroles :

— Je vous assure que votre fils Charles est un bon garçon.

Dans sa bouche, ce peu de mots valaient toutes les

phrases du monde. On ne pouvait exiger davantage de la part d'un homme qui ne poussait pas une plainte pour un bras cassé. La maladie de cet excellent vieillard était malheureusement incurable. Il mourut dans les sentiments les plus religieux, souriant à son confesseur, qui lui disait avec inquiétude, en le voyant si indifférent à la mort et aux souffrances : « Je ne voudrais pourtant pas que votre seigneurie s'exposât au danger de mourir un peu trop en philosophe. » Il l'était, mais philosophe chrétien.

Mon oncle Tiepolo laissa un testament en règle, par lequel, ses créanciers une fois payés, l'usufruit de sa fortune appartenait à sa sœur Jeronima, vieille dame sans héritiers, et ses biens-fonds à sa nièce Gozzi. La dame Jeronima ne survécut guère à son frère, et j'eus enfin le plaisir de voir ma pauvre mère dans une position heureuse qui lui permettait de se livrer amplement à sa prédilection pour Gaspard. Elle s'installa dans le ménage de son fils aîné; ce fut sans doute au préjudice de ma bourse, mais au grand bénéfice de mon cœur. L'aisance ramena la bonne humeur au logis. Mes deux frères François et Almoro se marièrent. Deux de mes sœurs nubiles trouvèrent de bons partis. La troisième, ayant eu quelques démêlés avec Gaspard, vint me demander un asile. C'eût été une consolation charmante pour moi que de vivre auprès d'elle; mais je craignis les vertiges publics et les sons des trompettes. J'eus le courage d'engager ma jeune sœur à entrer comme pensionnaire dans un convent. Elle m'obéit, et s'en trouva si bien, que jamais elle ne voulut sortir de sa retraite.

Que de gens dans ce monde ne savent ni pourquoi leur colère s'allume, ni comment elle s'apaise ! Le médecin ne sera pas embarrassé pour dire que cela tient aux mouvements de la bile ou des nerfs. D'où vient qu'un beau jour la confiance et l'amitié de mes proches me furent rendues, comme elles m'avaient été retirées, sans raison? D'où sortent ces résolutions extrêmes et opposées, ces contradictions inexplicables? Aujourd'hui, les cœurs sont troublés, tout est fureurs et tempêtes ; des frères et sœurs se querellent, se haïssent et se poursuivent la menace à la bouche et le papier timbré à la main. Attendez un peu. L'année suivante, l'enfer est devenu paradis ; on s'embrasse, on est d'accord, on rit et on s'aime. D'où vient que ma mère se décida tout à coup à me rappeler dans ses bras? qu'elle voulut se retirer dans le Frioul, par excès de zèle, quand cette mesure n'était plus nécessaire? D'où vient qu'elle me laissa le soin de veiller à ses intérêts, en disant qu'elle s'en rapportait à mes bonnes intentions et à mon habileté? D'où vient que tous mes frères firent comme elle, et que je voulais vainement refuser cette responsabilité effrayante? Le Néron, le tyran était devenu le soutien, l'ami dévoué, l'intendant, le bon conseiller, l'homme sûr ! Est-ce de la bile ou des nerfs que dépend cette métamorphose? Mon médecin, le docteur Cornaro, m'a guéri de la fièvre avec du quinquina ; mais si, dans tous les bocaux des pharmaciens, il ne sait pas trouver une drogue pour éteindre les discordes, calmer les engouements et ramener le bon sens dans une maison, pourquoi s'avise-t-il de rire lorsque j'explique à ma façon

des maladies qu'il ne connaît pas? C'est qu'il est malade lui-même, et qu'un diable lui a planté sur le nez des lunettes hippocratiques, avec lesquelles il voit tous les mouvements de ce vaste monde sous les couleurs de sa petite science.

Le lecteur aura le loisir de s'en convaincre : dans les choses les plus simples de la vie, les incidents bizarres ont toujours été faits pour moi. J'aurais dû le deviner dès le jour où mes papiers de famille enveloppèrent des saucissons chez un charcutier; mais ce fut dans une autre circonstance que je reconnus pour la première fois la malignité de mon étoile. Toute notre maison venait de se résoudre sagement à partir pour le Frioul. Je demeurais seul à Venise, chargé des intérêts communs. Mes frères avaient cru bien faire en se mariant, et leurs femmes croyaient faire pour le mieux en leur donnant beaucoup d'enfants. J'adorais mes neveux et je travaillais à augmenter leur patrimoine. Nous avions une petite maison située à la Giudecca. Une femme veuve, d'une mine décente, se présenta pour louer cette maison. Je lui en donnai les clefs; elle y mit un mobilier chétif, et s'y établit avec ses enfants et une servante. Le premier terme étant écoulé, la bonne dame me demanda un délai pour payer. Après le second terme, point d'argent encore; après le troisième, contes en l'air, bavardages, échappatoires et point d'argent; au quatrième terme, je priai civilement ma locataire de vouloir bien me rendre les clefs, en l'assurant que j'étais incapable de la poursuivre en justice pour une faible somme, et que je lui abandonnais de bon cœur le prix du loyer, à la seule condi-

tion de céder la place à un autre locataire. Là-dessus, cris, injures et menaces : — On était une honnête femme ; on saurait bien me le faire voir ; on ne voulait point accepter de grâce. — Au cinquième terme, point d'argent. Je me rendis chez l'avogador, et je le priai de me débarrasser de ce polype. L'avogador cita la femme à son tribunal ; on lui promit de rendre les clefs avant huit jours. Au bout de la semaine, point de clefs. La maison ne m'appartenait plus, et ma locataire n'en voulait déguerpir sous aucun prétexte. Nouvelle citation à comparaître. L'avogador, ennuyé, donna l'ordre à ses agents d'exécuter eux-mêmes le déménagement. On mit les meubles dans la rue par autorité de justice, et l'huissier m'apporta les clefs de ma maison.

La Giudecca est une île où les habitants des autres quartiers ne vont pas souvent. Un mois s'était écoulé, lorsqu'une personne disposée à louer ma maisonnette me pria de la lui montrer. Nous arrivons en gondole. Quel est mon étonnement, en retrouvant la damnée bonne femme installée avec ses méchants meubles, ses vilains enfants et sa servante malpropre ! A peine l'huissier avait-il opéré sa retraite, que ces parasites, grimpant à l'assaut avec une échelle, s'étaient introduits par la fenêtre et avaient défait en un moment toute la besogne des gens de justice. Je commençai par rire de l'aventure, et puis je me fâchai. A la troisième citation devant l'avogador, mon aimable locataire comprit que le cas allait devenir menaçant. Cette fois, elle quitta la place volontairement sans attendre les huissiers ; mais elle fit le déménagement avec tant de perfection,

qu'elle emporta les serrures, les persiennes, verrous et ferrements, sans oublier un clou : c'était un dégât complet; et il me fallut débourser cent ducats pour effacer les traces de ces insectes dévastateurs.

Personne ne jouit plus que moi du côté comique des choses; mais, dans cette occasion, au milieu de mes rires, un fatal trait de lumière me passa dans l'esprit. Rien ne pouvait m'arriver comme aux autres hommes. Une influence maligne et sardonique s'attachait à moi. Mes querelles de famille, le désordre de notre fortune, mes procès, l'affaire du charcutier, tout révélait une puissance ennemie et cachée. Je devais m'attendre à la retrouver devant mes pas jusqu'à ma dernière heure, et jusque dans les moindres détails : à vingt-cinq ans, je pouvais la braver sans le secours des signes de croix et de l'eau bénite; mais ne devait-elle pas, tôt ou tard, devenir plus forte que moi? Elle m'accabla, en effet, quand mon sang, appauvri par l'âge, et surtout quand mes imprudences lui eurent donné plus d'empire sur ma pauvre cervelle.

Sans doute en se voyant découverte, mon étoile hostile jugea prudent de se voiler un peu. Après tant de persécutions, elle prit un congé de quelques mois; mais, hélas! elle m'envoya, en son lieu et place, l'amour, cette autre puissance diabolique, la plus fertile de toutes en malheurs, insomnies et déboires.

CHAPITRE IX.

MES DERNIÈRES AMOURS.

Boccace aurait su faire une de ses jolies nouvelles avec l'histoire de mes dernières amours. Je ne pourrai m'empêcher de m'étendre sur ce sujet, qui me tient au cœur, et je demande, pour cette fois, la permission d'être un peu *longuet* dans mon récit.

En retournant sous le toit de mes pères, j'avais repris possession de ma chambrette, située à l'étage supérieur de la maison. Je m'y livrais, pendant des journées entières, à mes études frivoles. Tout en écrivant, rimant et lisant, j'entendais une voix angélique et fraîche qui chantait des ariettes d'une mélodie plaintive et sur des paroles mélancoliques. Cette voix douce sortait d'une maison voisine, séparée de la nôtre par une ruelle très-étroite. Mes fenêtres étaient en face de celles de cette autre maison. Le hasard ne pouvait manquer de me faire voir la belle chanteuse, assise auprès de son petit balcon, et cousant du linge avec l'air le plus modeste. En m'appuyant du coude sur le bord de ma fenêtre, je me trouvai si près de cette jeune femme que, sous peine d'être incivil, je ne pouvais me dispenser de la saluer. Elle me rendit mon salut avec courtoisie. Cette personne, à peine âgée de dix-sept ans et nouvellement mariée, était pour-

vue de tous les charmes que la nature peut prodiguer à cet âge si brillant. Elle avait la peau d'une blancheur éblouissante, la taille fine et bien prise, le regard singulièrement honnête et suave, le maintien presque majestueux. Les formes de la poitrine, des bras et des mains, offraient une distinction et une pureté de lignes admirables. Un ruban rouge qui entourait son front et qui soutenait par derrière un nœud épais de cheveux magnifiques, lui faisait une coiffure à l'antique parfaitement en harmonie avec sa physionomie sérieuse. Malgré tant de charmes, l'expérience de mes amours passées m'ayant un peu découragé, je retenais avec force mon cœur trop platonicien.

A Venise, on voit sa voisine de si près quand la seule largeur d'une rue vous sépare d'elle; on rencontre si souvent et si volontiers ses segards, lorsqu'elle est jolie, que la familiarité se met entre elle et vous sans que vous y pensiez. On est tout étonné, un beau matin, de s'être informé de sa santé, de son ménage, de la façon dont elle a passé la nuit. La voisine se plaint de l'influence du siroco; et, après quelques propos insignifiants, vous seriez fâché qu'elle vous crût incapable de rien dire de mieux, car il ne faut pas qu'elle vous tienne pour un sot. C'est avec cette idée que je demandai un jour à cette jeune femme pourquoi elle ne chantait jamais que des airs lugubres. Elle me répondit qu'étant d'un tempérament mélancolique, et chantant pour se distraire, elle ne trouvait que dans la musique la plus triste un soulagement à son humeur noire.

— Mais, lui dis-je, vous êtes jeune, charmante, parée avec recherche; d'où vient donc cette tristesse qui ne s'accorde point avec votre âge, et qui me remplit d'étonnement?

— Si vous étiez femme, répondit-elle en souriant, vous sauriez quelle impression peuvent produire sur l'esprit d'une femme la vie et les choses de ce monde.

Le parfum légèrement philosophique de cette réponse me toucha au cœur. La décence, le sérieux, l'honnêteté, la bonne éducation de cette jeune Vénitienne me la représentaient comme supérieure de beaucoup aux sauvages Dalmatines que j'avais connues. Je m'habituai à supposer tout bas que ma voisine pouvait devenir cette amie vertueuse et simple dont mon âme romanesque avait fait le rêve. Tout en craignant pour mon repos, je revenais sans cesse à la fenêtre engager quelque petit dialogue, et sans doute la voisine avait beaucoup de linge à coudre, car elle ne bougeait de son balcon. Pour la distraire, je lui parlais d'un ton gai, mêlant à la métaphysique des plaisanteries burlesques. Je réussissais à peine à lui arracher des sourires imperceptibles. Cette gravité me piquait au jeu; la vivacité des dialogues s'en ressentait. Nous discutions et raisonnions ensemble, et, quand je m'échauffais, la voisine plantait son aiguille dans son ouvrage, m'écoutait avec attention comme si j'eusse été un livre difficile à comprendre, et puis elle me répondait brièvement, avec un esprit, un bon sens et une intelligence qui éveillaient en moi l'espérance et le désir.

Ces causeries duraient depuis plus d'un mois, lors-

qu'un jour la jeune femme, en me voyant, se mit à rougir d'un air inquiet et mécontent. Tandis que je parlais de choses générales, elle semblait plus inquiète et plus irritée, comme si elle eût attendu de moi quelque explication. Je l'estimais trop, et j'avais trop peu de fatuité pour penser qu'elle s'attendît à une déclaration d'amour; c'est pourquoi, ne comprenant rien à son agitation, je lui dis que je lisais sur son visage des préoccupations qui devaient rendre ma présence importune. Je la saluai en me disposant à me retirer de la fenêtre; mais elle se leva de son siége et me rappela.

— Restez, de grâce, me dit-elle. N'avez-vous pas reçu, il y a deux jours, un billet de moi, en réponse à une lettre que vous m'aviez écrite? et ne vous a-t-on pas remis un petit portrait?

— Quel billet? quelle réponse? quel portrait? demandai-je étonné. Je ne sais rien de tout cela.

— O Dieu! s'écria-t-elle en retombant dans son fauteuil, malheureuse que je suis! on m'a trompée!

Après d'autres exclamations de douleur et d'effroi, la belle affligée reprit un peu de courage.

— Aujourd'hui, me dit-elle avec vivacité, j'ai la permission d'aller à la Giudecca, chez une de mes tantes qui est au couvent. Venez, à vingt et une heures, au pont Storto, à Sainte-Apollinaire. Vous verrez une gondole à la rive, par la fenêtre de laquelle sortira un mouchoir blanc. Entrez dans cette gondole sans hésiter et vous m'y trouverez. Vous apprendrez dans quel péril mon imprudence m'a jetée. Soyez mon conseiller,

et si je mérite votre compassion, ne me la refusez pas. Je vous crois bon et sage, et me fie à vous.

Cela dit, elle disparut comme une ombre. Je demeurai stupéfait, me creusant la cervelle sans pouvoir rien deviner, mais résolu à chercher au port Storto la gondole au mouchoir blanc. Je dînai à la hâte, et je volai à Sainte-Apollinaire. La gondole arriva au moment fixé; j'aperçus le mouchoir, et je descendis auprès de ma voisine, aussi charmé de m'asseoir à côté d'une si belle personne, que désireux d'apprendre l'histoire mystérieuse du billet et du portrait à la miniature.

La dame était resplendissante. Ses yeux brillaient à travers le voile noir. Des perles ornaient son cou d'ivoire, ses oreilles et ses doigts. Elle donna l'ordre au gondolier de fermer les rideaux, et nous voguâmes vers le couvent de femmes de la Giudecca. Du ton le plus doux et les paupières baissées, ma voisine me demanda pardon de m'avoir dérangé, et me supplia de ne point prendre d'elle une mauvaise opinion à cause de ce rendez-vous de nature à compromettre une personne d'honneur et mariée. L'estime qu'elle avait pour mon caractère, ma prudence et ma raison, avait pu seule la déterminer à cette démarche hasardée.

— Venons au fait, dit-elle enfin. Mon embarras est grand; mais, avant tout, ne savez-vous pas que mon mari donne chez lui l'hospitalité à un ménage de deux personnes pauvres qui occupent au rez-de-chaussée de sa maison une chambre et une cuisine?

— Je vous assure, répondis-je, que j'ignorais absolument l'existence de ces deux personnes.

La voisine ferma les yeux d'un air désespéré.

— Et cependant, reprit-elle, cet homme qui demeure chez moi m'assurait hier encore qu'il était votre ami, qu'il avait votre confiance; et le traître m'a remis de votre part, en secret, ce billet que vous pouvez lire.

En parlant ainsi, la jeune dame me présenta un billet ouvert, dont l'écriture m'était inconnue. Je pris lecture de ce morceau : c'était un galimatias de compliments fades, d'adulations ampoulées, d'hyperboles stupides, le tout mélangé de vers dérobés à Métastase. La conclusion de cette pièce d'éloquence disait qu'étant amoureux fou de ma voisine et ne pouvant vivre pour elle, si j'avais au moins un portrait à mettre sur mon cœur, cette image chérie servirait de baume aux blessures dont Cupidon m'accablait.

— Est-il possible, m'écriai-je, que vous ayez conçu cette gentille estime dont vous m'honorez à cause de ma sagesse, de ma prudence et de ma réserve, et que vous m'ayez soupçonné d'être l'auteur de ces sottes balivernes?

— Hélas! reprit la voisine, tant il est vrai que nous autres femmes nous ne pouvons jamais nous défaire de la vanité qui nous rend folles et aveugles! Le misérable que je loge par charité m'a dit cent autres choses à l'appui du billet, et je me suis décidée, par faiblesse, à lui remettre une réponse accompagnée d'un portrait orné de diamants. Je ne doutais point de votre loyauté; si mon mari eût demandé cette miniature, je pensais que vous me l'auriez rendue. Ainsi donc, vous n'avez reçu ni ma réponse ni mon portrait?

— Comment! m'écriai-je, vous pouvez encore me croire capable de vous tromper?

— Non, non, dit-elle; je vois que vous en êtes incapable. Malheureuse! à quoi me suis-je exposée! un billet de moi, mon portrait, dans les mains de cet homme!... Et mon mari! Par charité, conseillez-moi!

La pauvre enfant se mit à pleurer.

— Pour vous donner un conseil, repris-je, il faut que je sache qui sont ces deux personnes qui sont logées chez vous, et quelles relations vous entretenez avec elles.

— Je les croyais d'honnêtes gens, dit ma voisine en essuyant ses pleurs. L'homme est un pauvret qui gagne à peine le nécessaire à louer un bateau de transport. La femme, bonne créature et dévote, paraît s'être attachée à moi, et je m'attachais à elle. Souvent je l'ai secourue contre la misère, et elle m'a témoigné de la reconnaissance. Comme elle me voit de près, je lui ai raconté certains ennuis de ménage qu'on peut se confier entre femmes, et pour lesquels elle me plaint. Elle m'a entendue causer avec vous par la fenêtre, et j'ai souffert sans colère ses badinages à votre sujet, en lui avouant mon inclination pour vous avec l'ingénuité d'une nouvelle mariée qui connaît ses devoirs et ne veut point y manquer. Cette femme se moqua de moi et m'encouragea sans détours à ne pas me gêner. Voilà tout ce que je puis dire sur ces gens, et peut-être vous en ai-je dit un peu trop long.

La dame baissa les yeux avec une pudeur naïve.

— Vous ne m'en avez pas dit encore assez, repris-

je, car vous ne vous repentirez point de votre confiance. Cette personne si dévote savait-elle que vous aviez ce portrait orné de diamants?

— Assurément; je le lui ai souvent montré.

— Eh bien ! cette bonne chrétienne s'est concertée avec son excellent mari, et tous deux ont machiné ensemble cette supercherie pour vous enlever le portrait et les diamants. Ce n'est qu'un simple tour de voleur. Le malheur est que ce couple si parfait aura introduit dans ses conciliabules un secrétaire faussaire pour fabriquer ce billet amoureux.

— Mais, que dois-je faire à présent ?

— Dites-moi d'abord quel homme est votre mari, et comment vous vivez avec lui.

— Mon mari m'aime; il me traite bien, et vit avec moi en bonne intelligence. Il est sévère et ne veut point recevoir de visites; mais lorsque je désire sortir de la maison pour aller chez des parents ou des amis, il m'en accorde toujours la permission.

— Votre confidente, bonne chrétienne et voleuse, sait-elle que vous m'avez donné rendez-vous dans cette gondole!

— Non, certes.

— Tant mieux! Je ne puis le nier, votre imprévoyance vous a jetée dans un écueil; cependant, voici le seul parti qui me semble convenable pour vous tirer de ce danger : oubliez le portrait orné de diamants, et consolez-vous de cette perte, à laquelle il n'est pas de remède. Si vous cherchiez à vous le faire rendre, les voleurs, découverts, pourraient vous susciter quelque mé-

chante affaire. Si votre mari s'informe de ce portrait, une dame, en pareille circonstance, n'est jamais embarrassée pour feindre l'étonnement, le chagrin, la colère de ne point retrouver l'objet demandé. Ne vous laissez plus voir à la fenêtre causant avec moi; faites entendre à votre confidente que vous avez banni de votre cœur une amitié inconsidérée. Continuez à traiter avec la même bienveillance ces deux coquins, et gardez-vous de montrer le moindre soupçon. S'il arrive que le porteur de billets fabriqués vous présente quelque nouvelle épître, recevez-la; mais dites avec douceur au messager que vous ne ferez point de réponse, que vous me priez de cesser mes importunités, que vous avez réfléchi sur vos devoirs envers votre mari, et que vous vous repentez de m'avoir envoyé le portrait. Je vous permets, pour cette fois, de parler mal de moi, et de dire que vous avez une mauvaise opinion de mon caractère; si le brigand veut prendre ma défense, montrez-vous ferme dans votre dessein de ne plus me revoir; donnez, s'il le faut, quelque argent à cet homme, à la condition qu'il ne vous transmette plus ni paroles ni billets. Voilà le seul moyen raisonnable d'éviter le péril où ces canailles ont mis votre réputation et votre repos. Je me trompe fort si, dans peu de jours, vous ne reconnaissez pas que mon conseil est bon.

La jeune dame parut persuadée, et promit de suivre exactement mes avis et instructions, hormis sur un seul point, car elle ne pouvait, disait-elle, se résoudre à mal parler de moi dans l'instant où l'estime qu'elle m'avait accordée devenait plus grande. En causant ainsi,

nous étions arrivés à la Giudecca ; ma voisine me ten sa main avec une effusion mêlée de tristesse et de mode tie, en me suppliant de conserver mon amitié pour elle et en me jurant qu'elle saurait bien, sans blesser l'honnêteté, cultiver et mériter ce sentiment qui lui était cher. Sur ce, je descendis de la gondole pour passer dans une autre barque, et je rentrai dans Venise avec l'esprit travaillé par l'amour bien plus que par le récit que je venais d'entendre.

CHAPITRE X.

SUITE DE MES DERNIÈRES AMOURS.

Huit grands jours s'étaient écoulés sans que j'eusse aucune nouvelle de ma jolie voisine. Un matin, elle vint dans sa chambre de travail, et aussitôt qu'elle m'aperçut, elle me jeta un caillou enveloppé d'un papier, puis elle s'enfuit. Je déroulai le billet et j'y lus ces mots : « Aujourd'hui je sortirai après le dîner, avec permission de mon mari. Soyez à l'heure accoutumée au pont Storto ; vous y trouverez la gondole au mouchoir blanc. Il faut que je vous parle. »

Je volai au rendez-vous. Ma voisine ne se fit pas attendre. Un air de gaîté que je ne lui connaissais pas encore embellissait son charmant visage. Elle ordonna au gondolier de nous conduire d'abord sur le grand canal, et ensuite à Sainte-Marguerite.

— En vérité, me dit-elle en riant, je crois que vous êtes sorcier : tout ce que vous aviez prédit est arrivé.

Elle tira de son sein une nouvelle lettre du *moi* inconnu. Cette lettre était de la même écriture que la première, du même style et rédigée avec la même emphase. Le *moi* remerciait ma voisine d'avoir daigné lui donner le portrait, et il s'engageait par serment à le porter toujours sur son cœur. Il se plaignait de ne plus voir sa souveraine à la fenêtre ; mais il comprenait bien que la

prudence exigeait de lui ce sacrifice, et il s'y résignait, tout en jurant à son amie une éternelle fidélité. Pour montrer jusqu'où allait sa tendresse et surtout sa confiance, il racontait à la jeune dame ses petites affaires d'intérêt. Une certaine lettre de change qu'il attendait avec impatience, et que la poste n'apportait point, lui donnait du souci. Enfin, ce *moi* impudent et misérable priait la dame de lui prêter 20 sequins pour suppléer à la lettre de change en retard, et il promettait de restituer religieusement cette somme à la fin du mois.

En lisant cet ignoble écrit, je sentis le rouge me monter au visage; et ma voisine, qui s'aperçut de mon indignation, éclata de rire de la meilleure grâce du monde. Je lui demandai en tremblant comment elle avait répondu à cette insolence.

— Absolument comme vous me l'aviez conseillé, dit-elle. L'occasion le commandait impérieusement. Je confesse que j'ai mal parlé de vous, et je vous prie de me le pardonner. Le fourbe, déconcerté par ma colère, voulut insister, mais je lui imposai silence. Je lui défendis de m'apporter désormais des messages et billets, en lui disant que j'avais le dessein bien arrêté de briser toute relation avec vous; et vous voyez, par notre tête-à-tête dans cette gondole, combien ce dessein sévère est irrévocablement fixé dans mon esprit. Mais il faut que je vous apprenne une heureuse nouvelle : mon mari a saisi notre homme en flagrant délit de vol, ouvrant un tiroir pour y prendre quelques ducats. Il a mis aussitôt à la porte le voleur et son épouse. J'ai témoigné un peu de pitié; j'ai parlé en faveur des coupables, mais de telle

façon que mon mari n'a eu garde de s'adoucir. Une aumône m'a fait bénir de ces coquins, et le ménage est enfin sorti de la maison depuis trois jours.

— Eh bien ! m'écriai-je, voilà qui est à merveille. A présent, si votre mari demande le portrait, il devinera qui l'a volé. Je me réjouis de vous voir enfin tirée de votre peine.

— Hélas ! reprit la jeune dame en soupirant, que ne puis-je recevoir chez moi un ami comme vous, dont les entretiens me seraient si profitables ! De quel secours vous seriez à mon esprit accablé ! Quels soulagements pour ma tristesse ! Cela n'est pas possible ; mon mari est trop rigide sur l'article des visites. Aimez-moi pourtant, et croyez que mes sentiments pour vous vont au-delà de l'estime. Soyez assuré que je rechercherai souvent les occasions de vous voir et de vous parler, tant que ces entrevues ne vous ennuieront point. Votre retenue, vos manières honnêtes me rassurent et m'enhardissent ; et que pourrais-je craindre ? Je connais les devoirs du mariage, et je sais de reste que je mourrais plutôt que de les oublier.

La gondole abordait à Sainte-Marguerite. Je m'emparai de la plus belle main du monde, et je voulus la porter à mes lèvres ; mais ma charmante voisine retira brusquement cette main.

— Non, dit-elle, c'est à moi de baiser la main de mon guide et de mon sage conseiller.

Elle tenta, en effet, de prendre une de mes mains, et je la retirai à mon tour. Dans ce moment la porte de la gondole s'ouvrit, et je sautai à terre, ivre, étourdi,

malade, tandis que le barcarol emportait mes amours[1].

— Ce serait un crime, pensais-je en retournant chez moi, que de ne pas aimer une personne si vertueuse. Voilà enfin le phénix que j'ai tant cherché.

O Don Quichotte! combien mon jeune cœur était semblable au tien!

Peu de jours après cette entrevue, un nouveau caillou, enveloppé dans un billet, vint tomber dans ma chambre, et m'apporta ces mots concis : « Pont *Storto*, gondole... visite à une cousine en couches. » Qui eût manqué au rendez-vous? Je n'y manquai point.

Imagine qui pourra la joie, la vivacité, la grâce et l'entrain de cette aimable enfant au moment où je venais de m'asseoir près d'elle. Nos conversations étaient gaies, tendres, affectueuses. Nous échangions beaucoup de sentiments et quelques traits d'esprit. Nos caresses n'allaient pas loin : elles se bornaient à des serrements de mains. Jamais entre nous une parole ou un geste dont la modestie pût s'offenser. Nous étions amoureux fous l'un de l'autre; mais le respect surpassait encore l'amour. Bien souvent revenaient le billet au caillou, le pont Storto et la gondole. A chaque fois, mon amie allongeait les heures que nous passions ensemble, et diminuait d'autant les heures consacrées à ses visites en ville. Nous allions à la Giudecca, puis à l'île de Murano. Quelque treille solitaire nous recevait sous son

[1] Pour comprendre le sentiment exprimé par cet étrange mouvement de scène, il est nécessaire de savoir qu'en Italie baiser la main, même d'une dame, est considéré comme un signe d'humilité beaucoup plus grand qu'en France.

ombre, et nous mangions de petites collations, toujours en badinant, riant, jurant de nous aimer toute la vie; toujours modestes et toujours soupirant quand il fallait nous séparer.

Nous étions arrivés ainsi au plus haut degré que puisse atteindre une passion sans reproche. Le *vous* s'était changé en *toi*; mais nos innocentes délices consistaient dans le plaisir de nous regarder, de rire ensemble, d'être assis côte à côte. Un jour, je demandai à mon amie l'histoire de son mariage.

— Comment n'y ai-je pas songé! dit-elle en badinant. Cette histoire pourra t'intéresser. Tu sauras donc que je suis née comtesse. Mon père avait deux filles, et je suis la plus jeune. C'était un libertin que mon père. Il a dissipé tout son bien. N'ayant plus de dots à nous donner, il maria ma sœur aînée avec un marchand de blés. Un négociant, âgé de cinquante ans, devint amoureux de moi et demanda ma main. Je l'ai épousé sans répugnance, malgré mes quinze ans, parce que je le savais bon et d'un caractère doux. Depuis deux ans je suis sa femme. Sauf quelques manies d'austérité, il me traite bien, me fait vivre dans l'abondance et m'aime avec idolâtrie.

— Et depuis deux ans, dis-je, vous n'avez point encore eu d'enfant?

La jeune dame rougit et devint sérieuse.

— Votre curiosité, répondit-elle, aborde le sujet de mes tourments et de ma tristesse : mais ce n'est pas à un ami comme vous que je puis dissimuler mes peines. Apprenez que mon mari est phthisique, condamné par les

médecins, toujours souffrant, fiévreux; enfin, depuis longtemps, le pauvre homme n'est plus un mari pour moi. Souvent il pleure et me demande pardon d'avoir sacrifié ma jeunesse. Je pleure à mon tour de son malheur plus que du mien. Je cherche à lui donner des illusions sur une guérison impossible. Il m'a fait une donation de huit mille ducats. Il m'accable de présents : tantôt ce sont des sequins, des médailles d'or, tantôt des bagues, des diamants, des étoffes, des robes magnifiques, et il me dit sans cesse : « Mets cela de côté, ma fille, car tu seras bientôt veuve. Un jour tu jouiras mieux de la vie, et tu oublieras le temps de ce fatal mariage. » Telle est l'histoire que vous avez voulu connaître.

Ces sentiments honnêtes augmentaient mon respect, et j'admirais à la fois dans mon amie les vertus de Lucrèce et celles de Pénélope. Notre amour platonique se soutint pendant six mois; il m'inspira plus d'un sonnet et quantité de chansonnettes dont ma maîtresse faisait la musique et qu'elle chantait souvent en ouvrant ses fenêtres pour que sa voix montât jusqu'à moi. Elle y mettait l'accent et l'âme d'une cantatrice d'opéra.

Dois-je raconter comment nos amours éthérées sont devenues vulgaires? Non : le lecteur admettra trop aisément qu'entre un jeune homme et une jolie femme de dix-sept ans, amoureux fous l'un de l'autre, la vertu ne peut pas toujours conserver sa vigilance.

Les six mois consacrés à Platon furent suivis de six autres mois voués à une philosophie plus sensuelle. Mais c'est assez : tirons un rideau sur mes erreurs.

Ma maîtresse parut un jour à sa fenêtre avec un visage

fort triste. Je m'informai du sujet de son chagrin. Elle m'apprit que son mari approchait d'une crise mortelle. Les médecins lui ordonnaient l'air de Padoue. La jeune femme, obligée de veiller à certaines affaires de famille, demeurerait à Venise en compagnie d'une vieille servante.

— Ami, me dit-elle avec une larme sous la paupière, je serai infailliblement veuve dans peu de jours. Une femme de mon âge, et en cet état, ne peut pas vivre seule, abandonnée à elle-même. La maison de mon père est mon seul refuge; mais ce père de mauvaises mœurs, criblé de dettes et sans scrupules, dépensera mon bien, et la misère se joindra encore au veuvage. Je n'ai que toi en ce monde à qui je puisse confier ce que je possède. Dans une armoire sont entassés une bonne somme d'argent, mes joyaux, mes nippes ; fais-moi la grâce de recevoir tout cela en dépôt, sans quoi mon père, plein de zèle à défendre mes intérêts, aura tout dissipé en quelques mois. Tu m'aimes; tu viendras à mon aide dans cette circonstance douloureuse.

Je compris que ce discours tendait, par un chemin détourné, à la substitution d'un mari à un autre. J'avais renoncé au mariage à cause du grand nombre d'enfants dont mes frères étaient chargés. Une abdication volontaire des douceurs conjugales pouvait encore faire de moi un oncle utile à cette progéniture si abondante. Je considérais comme une faiblesse coupable l'idée de manquer à mes résolutions, de réduire à rien le pauvre patrimoine des Gozzi, et d'ajouter au troupeau d'enfants de ce nom une bande de petits cousins destinés à vivre

misérables. Mais, d'un autre côté, j'aimais passionnément cette jeune femme. Je lui devais de la reconnaissance ; et, malgré ses erreurs, dont j'étais la cause, je la croyais vertueuse, capable de me rendre heureux et de faire une épouse excellente et fidèle. Si je l'abandonnais au moment où le veuvage ramenait dans nos relations l'innocence et la liberté, les grands sentiments dans lesquels nous avions vogué devenaient des mensonges. Je rougissais en songeant à certaines phrases, à certaines exclamations sorties de ma bouche, et que ma lâche retraite allait démentir odieusement. Que penserait de moi cette âme honnête en me voyant reculer devant mon bonheur, et accueillir avec un front soucieux l'occasion de me lier à elle pour toujours? Quelle estime pouvait-elle conserver pour un imposteur? Je lui avais parlé de vertu en la rendant criminelle, et le retour de la pureté me décidait à rompre nos amours! Avais-je le droit de lui briser ainsi le cœur parce que j'étais impitoyable envers moi-même? Cette barbarie était indigne d'un galant homme. D'ailleurs, ma tendresse augmentait chaque jour, et me présageait un avenir plein de charmes auprès d'une telle épouse.

— Le sort en est jeté! m'écriai-je, il faut se marier.

Je me serais marié, en effet, si un coup de foudre jupitérien ne fût venu à l'improviste renverser toutes mes idées, et me précipiter, comme Phaéthon, des splendeurs de l'Olympe dans la fange terrestre, où je m'enfonçai ignominieusement jusqu'aux oreilles.

CHAPITRE XI.

FIN DE MES DERNIÈRES AMOURS.

Divin Platon, que n'ai-je toujours nagé dans les eaux limpides de ta philosophie! Le coup de foudre qui a rompu à la fois mes amours éthérées et sensuelles ne m'aurait point déchiré le cœur; il n'aurait plongé qu'une seule personne dans la vase terrestre. Aux yeux de mon lecteur je serais de même un niais, mais un niais sans tache.

Un de mes amis de Dalmatie, amené à Venise par la fatalité, vint tomber un matin chez moi, comme des nues, et me demanda l'hospitalité pour quelques jours. Il entra par hasard dans ma chambre de travail au moment où j'échangeais un mot avec ma jolie voisine. Aussitôt il tira des conjectures, et se mit à plaisanter sur mes amours par les fenêtres et sur la beauté de ma maîtresse. Je voulus faire l'homme sérieux; je vantai la sagesse, la modestie irréprochable de la jeune femme, en jurant que jamais je n'avais mis le pied dans la maison de ma voisine; ce qui était vrai. Mon ami, rusé, fin, éveillé à l'endroit du beau sexe, haussa les épaules en disant qu'il avait lu ce que je lui voulais cacher dans mes yeux et dans ceux de la dame.

— Tu es, ajouta-t-il, un excellent ami, sincère et loyal; mais en amour tu te donnes le ridicule de trop

faire le discret. Entre nous, il ne devrait point exister de mystères. Ce que je sais, je suis prêt à te le dire, et tu manques à la confiance de l'amitié en me déguisant cette bagatelle amoureuse.

— Je te prie, répondis-je avec sévérité, de chasser de ton esprit ces soupçons injustes. Je n'ai aucune relation mystérieuse avec cette dame; mais pour te prouver ma sincérité, je te déclare que si j'aimais cette estimable personne, je me laisserais plutôt arracher la langue que de trahir un tel secret. L'honneur d'une femme doit être gardé dans un tabernacle, et les devoirs de l'amitié ne commandent à personne la légèreté, l'imprudence et la trahison. Tant pis pour l'ami qui s'offenserait d'une discrétion aussi légitime.

Nous discutâmes ensemble le pour et le contre de cette question. Je demeurai ferme dans mon précepte, et mon ami me railla en me disant que je m'exprimais comme un vieux roman espagnol. Tout en raisonnant, il guettait les occasions de voir la jolie voisine. Elle vint à à la fenêtre, et mon ami me dit :

— Puisque tu n'es pas amoureux de cette dame, tu ne trouveras pas mauvais que je lui parle.

Ce diable d'homme se lança dans un lac de bavardages, d'adulations démesurées sur les charmes, les appas, les grâces de ma voisine; et, pour faire mieux accueillir ses flatteries, il exalta son amitié pour moi. A l'entendre, nous étions deux frères. Ma surprise fut grande lorsque je vis ma maîtresse écouter ces histoires avec complaisance, le sourire sur les lèvres, la langue prompte à la

riposte et le ton familier. Je me sentais dévoré de jalousie, et je continuais à jouer l'indifférence avec la mort dans l'âme.

Pour comble de tourments, je connaissais mon excellent camarade pour un cœur d'or, franc ami, serviable et honnête, hormis en affaire de femmes. Sur cet article, je le savais pirate, et le plus intrépide, le plus actif qui eût jamais écumé les mers de Vénus. Il était plus âgé que moi, beaucoup plus expert, bien fait de sa personne, expéditif, résolu, la langue bien pendue : il y avait de quoi frémir de crainte. Deux ou trois fois ce maudit homme engagea de ces dialogues avec ma maîtresse, et il ne manquait pas d'appuyer sur l'amitié fraternelle qui nous unissait.

Enfin le pirate devait partir dans quatre jours, à ma grande satisfaction, lorsqu'il vint à la fenêtre, et montrant à la voisine la clef d'une loge :

— Voulez-vous, lui dit-il, venir ce soir avec nous au théâtre de San-Luca voir une comédie? Vous me paraissez triste; la promenade et le spectacle vous feront du bien.

La dame refusa, mais faiblement. Il insista, et m'appela bien vite à son aide, en me priant de persuader à ma voisine de nous accorder l'honneur de sa compagnie. Ma maîtresse me regardait d'un air qui signifiait clairement : « Que t'en semble? » Le diable d'ami tenait ses yeux invariablement braqués sur les miens pour m'empêcher de faire un signe négatif. J'étais déconcerté, pris au piége et balbutiant. Je me hasardai cependant

jusqu'à dire que la *signora* était prudente, et que si elle refusait, elle avait sans doute de bonnes raisons à donner de son refus.

— Comment! s'écria mon ami, tu as le courage de l'engager à rester dans son ennui et sa tristesse! Ne sommes-nous pas d'honnêtes gens à qui une dame peut se fier?

— Je ne puis le nier, répondis-je.

— Eh bien, dit la coquette d'un ton délibéré, j'attends une jeune femme qui vient chaque soir me tenir compagnie depuis que mon mari est absent; nous irons avec vous toutes deux, et masquées. Attendez-nous à l'entrée de cette rue, deux heures après l'*Angelus*.

— *Brava!* s'écria mon camarade. Il faut nous égayer ce soir. Après la comédie, nous irons à l'*osteria* manger un petit souper.

J'étais plus mort que vif, et je persistais à vouloir jouer l'indifférence :

— Est-il possible, pensais-je, qu'en peu d'instants une personne si vertueuse change du blanc au noir et devienne une déhontée? Est-il possible qu'une conversation suffise à ce nouveau venu pour m'enlever cette maîtresse si estimée, qui m'aime tant, et qui songe sérieusement à devenir ma femme légitime?

Les paroles étaient données; ce qui fut dit fut fait; à l'heure fixée les deux masques descendirent dans la rue. Mon ami se jette sur le bras de ma maîtresse, comme un faucon sur sa proie, et je demeure au service de la commère, grosse blonde, bien nourrie, dont je me souciais autant que d'un garçon. Devant moi, je voyais

l'ami parlant à voix basse dans l'oreille de mon idole, avec une chaleur qui m'épouvantait, une abondance intarissable, le tout accompagné de roulements d'yeux et de soupirs. J'étouffais de douleur, et mon dépit tournant à l'amertume, je m'écriai à part moi :

— Nous verrons si cette héroïne si pure se laissera séduire ! Oui, je voudrais qu'elle succombât pour la beauté du fait et l'honneur de son sexe !

Arrivés au théâtre, nous entrons dans la loge. La blonde ouvre de grands yeux, écoute la pièce et reste immobile comme une statue. Le pirate ne laissait pas un instant de relâche à ma maîtresse, et continuait à lui souffler aux oreilles je ne sais quels propos enflammés qui la troublaient au point de la faire changer de visage. Je feignis, comme un sot, de prêter attention à la comédie, qui me paraissait éternelle. Enfin la toile tombe ; nous allons à l'auberge de la Lune, toujours accouplés de la même façon. Le souper n'était pas commandé. On nous ouvre, en attendant, une chambre, et on apporte des lumières. Mon brigand d'ami retenait le bras de ma maîtresse, et se promenait de long en large avec elle, toujours penché à son oreille, en lui disant un déluge de paroles dont j'enrageais de ne pas entendre une syllabe. En se promenant ainsi ensemble, à droite à gauche, d'un côté et de l'autre, je les vois tout à coup sortir de la chambre, et entrer tous deux dans une pièce voisine, où j'avais remarqué, en passant, un méchant lit. Tant d'audace me confondait. Un nuage obscurcissait ma vue. Le cœur me manquait. Je tombai, presque évanoui, sur le canapé où se tenait la com-

mère blonde. Nous demeurâmes en silence pendant un bon quart d'heure, elle muette par tempérament, et moi muet par excès de douleur. Au bout de quinze minutes, le couple effronté sortit de la maudite chambre dans un désordre significatif, où je lus clairement mon infortune. La coupable osa s'approcher de moi d'un air gracieux et me tendre ses bras souillés. Par un mouvement involontaire, je la repoussai rudement. Ma maîtresse confuse et mortifiée, mon ami étonné, la commère blonde ouvrant ses gros yeux, et moi surmontant mon indignation, nous formions tous quatre un tableau ridicule. Je tourne ma colère contre l'hôte qui n'apporte pas le souper. Une larme glisse sur la joue prostituée de l'infidèle. L'aubergiste arrive et charge la table de mauvais ragoûts. O Thyeste! j'ai compris toute l'horreur du festin que te servit ton frère, lorsque tu goûtas de la chair de tes enfants! Nous étions au supplice, hormis la commère blonde, qui donnait carrière à son appétit. Je critiquai la comédie dont je n'avais pas écouté une scène, avec une rigueur à laquelle on reconnut l'irritation de mon esprit. Mon traître ami baissait la tête, un peu honteux de sa lâcheté; mais il avalait le souper sans rancune; mon ingrate portait lentement à sa bouche sa main tremblante, et je vidais mon verre en souhaitant que le vin fût empoisonné. L'aubergiste payé, nous partons. Nous reconduisons les dames jusqu'à leur porte, et je puis enfin articuler le *bonsoir* qui termine cette odieuse partie de plaisir. A peine la porte refermée, mon ami se tourne

vers moi, et me regardant en face avec une incroyable impudence :

— C'est ta faute, me dit-il. Pourquoi m'as-tu nié ce que j'avais vu? pourquoi fais-tu l'indifférent quand tu es amoureux? Si tu m'eusses confié la vérité, j'aurais respecté ta maîtresse. C'est ta faute.

—J'ai dit la vérité; répondis-je d'un ton glacé; mais j'ajouterai une chose non moins vraie : ma voisine a consenti à nous accompagner parce que je me suis porté caution de ta délicatesse, et tu nous a trompés tous deux. Ne me parle plus d'amitié : tu t'es joué de moi en me faisant remplir un rôle infâme.

— Ces griefs-là, s'écria-t-il, n'ont de poids que dans tes balances romanesques. Les femmes sont des démons légers, et les plaisirs que nous leur volons n'ont rien à démêler avec l'amitié. Pourquoi puises-tu dans ton imagination un vernis sublime dont tu ornes ce sexe variable? Toutes les femmes, froides, passionnées, chastes, prudentes, je les ai trouvées les mêmes sur un point; un peu d'adresse m'a suffi pour vaincre. Je profite de leur fragilité sans me laisser prendre, et je saute par-dessus le fossé des passions, où tu trébuches comme un fidèle berger.

—Fort bien, répondis-je; il ne manque au bélier que le don de la parole pour exprimer des sentiments pareils aux tiens sur ses amours avec les pécores du troupeau.

— Tu es un enfant. Les années t'apprendront à connaître mieux ces divinités si respectées. Je suis meilleur

que toi. Mais la commère blonde n'est point dépourvue de charmes ; il faut qu'elle ait son tour. Demain j'irai chez elle pour tenter un assaut, et je te ferai part du succès.

— Va où tu voudras, et me laisse en repos.

Il s'en alla songer à sa commère blonde, et je rentrai dévoré par les serpents de la jalousie et de la rage, qui me tinrent éveillé jusqu'au matin. Comme si le sort eût voulu me rendre plus amère et plus humiliante la perte de mes illusions, mon ami échoua grossièrement auprès de la commère. Le destructeur de mes amours trouva une tigresse dans cette créature insignifiante, et il quitta Venise furieux, portant sur son visage les marques de son échec, gravées par des ongles vertueux, pudibonds et mal taillés.

Mon orgueil me déclara que je ne devais jamais revoir une maîtresse si tendrement aimée. Il fallait effacer le souvenir de ses grâces, de nos transports, de tant de moments si doux ; mon cœur s'amollissait et demandait à se soulager par un torrent de reproches. Ces oppositions constituent les pires des souffrances, et j'étais dans les meilleures conditions pour faire un homme parfaitement malheureux. Le tableau révoltant de la chute de mon idole, en revenant à mon esprit, m'excitait à la haine, et, dans cette image était le spécifique capable de me guérir. Triste remède au plus triste des maux.

Dix jours s'étaient écoulés sans que j'eusse consenti à revoir la cause de mon martyre, lorsque j'entendis rouler dans ma chambre le caillou porteur accoutumé de

notre correspondance. Je le ramassai sans me montrer. J'ouvris la lettre et j'y trouvai la plus étrange justification dont une femme se soit jamais avisée :

« Tu as raison, me disait la belle, ma faute est impardonnable. Je ne prétends pas l'avoir expiée par dix jours de pleurs sans interruption. Au moins je puis pleurer à mon aise et sous un bon prétexte, car mon mari se meurt à Padoue. Plût à Dieu que toutes mes larmes fussent pour ce pauvre mari ! Mais je suis deux fois coupable, envers lui et envers toi, et je me fais horreur à moi-même par ce double crime.

» Ton ami est un démon, qui m'a ensorcelée. Il se disait affligé, malheureux, et lié avec toi d'une amitié tendre. Il m'assurait que tu m'approuverais de l'avoir un moment consolé par ma complaisance. Cela semble incroyable, et, cependant, je te le jure, cet homme m'a si bien troublé la cervelle que j'ai cru faire une finesse sans conséquence. Je suis tombée sans savoir ce que je faisais, et la raison m'est revenue trop tard, quand j'étais au fond de l'abîme.

» Abandonne-moi dans ma honte, fuis une misérable indigne de toi. Je mérite de mourir désespérée. Reçois un adieu terrible : adieu pour toujours. »

La situation de cette jeune veuve me touchait de pitié. J'aurais voulu lui offrir les conseils et les secours d'un ami ; mais c'eût été m'exposer au danger de redevenir amant, et pour rien au monde je ne voulais retomber sous la domination d'une personne que ma philosophie et ma délicatesse me représentaient comme un être avili. Je remportai la victoire sur mon cœur.

Je ne voulus ni répondre à la lettre ni revoir l'infidèle. Cependant, un jour, je rencontrai dans la rue un prêtre que je connaissais :

— Je vais, me dit-il, remplir un devoir de condoléance auprès d'une jeune femme, votre voisine, qui verse les larmes de la veuve. Aidez-moi dans cet office charitable.

L'occasion était engageante. J'accompagnai le prêtre. Nous trouvâmes la pauvre veuve éplorée, pâle et languissante. Je lui donnai des conseils au sujet de ses affaires, tandis que le bon prêtre prodiguait ces consolations à l'usage de tout le monde, et qui ne consolent point. On me remercia de mes bontés d'un air agité, attendri; mon cœur était prêt à se fondre; mais je m'attachai à la robe du prêtre et sortis avec lui, sans quoi ma faiblesse m'eût encore plongé dans l'esclavage.

Une autre fois, c'était au bout d'un mois, une ouvrière chargée de me tailler une veste, m'aborda dans la rue en me disant qu'elle avait perdu ses mesures. Je me rendis chez elle. On me fit entrer dans une chambre, où je me trouvai en face de mon infidèle, vêtue de deuil. Andromaque pleurant Hector était moins belle que cette charmante femme. Elle me salua en rougissant :

— Je n'aurais pas eu l'audace, me dit-elle, de chercher à vous voir si je n'avais une affaire importante à vous communiquer : un marchand riche me demande en mariage. Il n'y a point de fortune qui pût valoir à mes yeux le bonheur de vivre avec un ami comme vous. Je ne suis pas digne de tant de bonheur. Je ne tenterai point de rejeter ma faute sur votre imprévoyance ni sur

la perfidie de celui qui se disait votre frère, et je veux être seule coupable. J'ai cru devoir vous informer de la circonstance qui se présente. Dictez-moi ma conduite : j'obéirai.

— Mon enfant, répondis-je en lui prenant la main, votre affliction me pénètre jusqu'à l'âme, et votre proposition me touche. Laissons dans le chapitre des accidents le fatal dénoûment de nos amours, sans examiner de quel côté sont les torts ou l'imprudence. Je reste avec le cœur malade pour longtemps ; ne me croyez donc pas indifférent; mais tel que je me connais, je ne pourrais plus à l'avenir vous regarder des mêmes yeux. Notre union ferait deux infortunés. Profitez de la leçon. Affermissez votre esprit et défiez-vous des séductions. Mariez-vous avec votre négociant ; demeurez-lui fidèle, et soyez heureuse.

Je n'entendis pas la réponse que l'éruption des larmes m'annonçait ; je baisai tendrement la main de la belle repentante, et je pris la fuite au galop sans donner à l'ouvrière la mesure de ma veste. Peu de temps après cette dernière scène, mon ingrate épousa en effet un négociant. Plusieurs fois je la rencontrai au bras de son mari, toujours belle et charmante. En me voyant, elle baissait les yeux, ses joues se coloraient d'une jolie teinte de rose, mon cœur battait violemment, et puis quand nous avions fait quatre pas, les paupières de la dame se relevaient, la rougeur s'effaçait de ses joues, mon cœur reprenait son allure de tous les jours. Ainsi finissent les passions : le feu devient braise, la braise cendre, et la cendre, dissipée par le vent, devient néant.

Les bruits publics m'apprirent que mon ancienne amie se conduisait bien, qu'elle vivait sage et fidèle épouse.

Est-il besoin de le dire? je n'étais point né pour faire le galant auprès des femmes. Ma conquête ne pouvait pas être un sujet de triomphe, puisque je n'avais ni la gloire ni la fortune. Ma tournure d'esprit métaphysique ne plaisait que médiocrement au beau sexe, et, comme j'avais résolu de ne point me marier, mes troisièmes amours une fois éteintes, je pris mon parti de traiter désormais les femmes en observateur et non plus en amoureux. Par la suite, ma carrière théâtrale m'introduisit dans l'intimité d'un grand nombre d'actrices, belles, jeunes, dangereuses ; je ne fus que leur ami, et sous ce titre simple je passai, pendant bien longtemps, des heures délicieuses auprès d'elles. Les femmes sont ce qu'on les fait : le commerce d'un honnête homme les rend honnêtes; on pourrait seulement désirer qu'un homme perverti trouvât un peu plus de difficultés à corrompre leur naturel fragile et malléable. Les maris qui ne s'occupent point de diriger leurs femmes méritent leur sort quand il leur arrive mal. Ce n'est pas que les belles soient faciles à conduire : mes misères en sont la preuve. Je fus si maladroit amant, que j'aurais sans doute fait un maladroit époux. C'est assez pour le repos de ma conscience de n'avoir jamais égaré les cervelles féminines par des sophismes, des discours subversifs tendant à détruire leurs principes, leur pudeur ou leur religion.

CHAPITRE XII.

MON PORTRAIT ÉBAUCHÉ. — ESCARMOUCHES LITTÉRAIRES.

Lorsque je lis une histoire amoureuse, je ne manque jamais de me représenter le héros beau, bien fait, et le plus aimable du monde. Je gage que beaucoup de gens font comme moi; si donc j'avais de la vanité, je devrais, après le récit romanesque de mes faiblesses de cœur, me garder de rien dire sur mon physique. Le lecteur, pour me rendre digne amant d'une belle maîtresse, aurait soin de me prêter une charmante figure, une tournure gracieuse, des manières élégantes, et surtout une toilette recherchée. Mais mon silence deviendrait une imposture, et je dois donc parler.

Pendant mon séjour en Dalmatie, j'étais si jeune que ma taille n'avait pas encore atteint sa hauteur, ce qui me permettait de me travestir en femme dans les comédies improvisées. Depuis mon retour à Venise, je n'aurais plus représenté les soubrettes avec autant de charme. Voici de quel homme ma jolie voisine de San-Cassiano était devenue éprise.

Ma stature est grande : je m'en aperçois à la quantité de drap qu'il me faut pour faire un manteau, et aux coups nombreux que reçoit mon chapeau, quand

je passe par les petites portes. J'ai toujours eu peu d'embonpoint. Je marche d'un air distrait, le nez penché vers la terre, et je ne sais la plupart du temps où je pose mon pied. Mon visage n'est ni beau ni laid, à ce qu'il me semble : je l'ai d'ailleurs fort peu regardé; je me passerais volontiers de miroir. Je crois que je ne suis ni bossu, ni boiteux, ni borgne, ni louche. Si j'eusse eu l'une de ces disgrâces, ou même toutes à la fois, je les aurais supportées sans que ma bonne humeur en fût altérée.

Si l'on m'a vu quelquefois des habits à la mode, c'est la faute de mon tailleur. Joseph Fornace, qui m'habille depuis quarante ans, peut certifier que jamais je ne l'ai tracassé au sujet de mes vêtements. J'endosse ce qu'il m'apporte sans y regarder, tant j'ai confiance en lui; mais je déteste particulièrement la malpropreté, les taches et les étoffes râpées, comme en portent les cuistres. La coupe de mes cheveux n'a point varié de l'année 1735 à 1780, quoique le papillon de la mode ait changé plus de cent fois; je n'ai jamais cédé à ses caprices et je me suis constamment peigné de la même façon. Vous allez dire que cela est héroïque; point du tout : c'est de l'insouciance en matière de coiffure. Je n'ai jamais renouvelé les boucles de mes souliers que quand elles se sont rompues, et si le modèle en a été tour à tour ovale ou carré, ce fut par décision de l'orfévre, qui, dans sa prévoyance, eut soin de me donner des boucles fragiles, afin de me voir revenir le plus tôt possible à sa boutique.

Les rêveurs qui bercent toujours dans leur tête quel-

que fantaisie, ont la mauvaise habitude de froncer les sourcils, ce qui leur donne un air brusque, maussade ou fier. Il est certain que je suis gai : mes écrits le prouvent; cependant je ne sais comment il se fait qu'un tas de pensées m'ont toujours mis la tête en ébullition. Tantôt ce furent mes affaires de famille, tantôt mes procès, les arguments que je préparais, les désordres de fortune auxquels il fallait aviser, ou bien mes compositions poétiques et mes comédies. Il en résulta que je tombai dans le travers de ces rêveurs, toujours distraits, les yeux baissés, murmurant des paroles entrecoupées; ce qui, joint à mon marcher lent, à ma taciturnité, à mon goût pour les promenades solitaires, m'a fait passer pour un homme peu sociable, et peut-être méchant. En me voyant errer dans les recoins de la ville, morne, soucieux, le regard en dessous, on m'aura soupçonné de vouloir tuer quelqu'un, lorsque je rêvais à ma comédie de l'*Oiseau vert*. Je n'assurerai pas que je n'aie point été un sot, puisque les sots ne savent jamais qu'ils le sont; mais au moins mes sottises auront été brèves, et souvent un discours long et fleuri ennuie plus qu'une sottise laconique.

Quant à mon caractère, ces Mémoires le feront assez connaître. Ce que je pense de moi-même pourrait-il intéresser le lecteur? Il y a pourtant un point essentiel sur lequel je ne veux pas qu'on se méprenne : J'ai eu des procès, et ne suis point querelleur; j'ai défendu le patrimoine de mes frères et le mien avec acharnement, et je ne suis pas avide. Je méprise l'avarice, et si je ne fus pas prodigue, c'est faute d'argent. Si j'eusse été riche,

j'aurais été un tout autre homme ; je ne saurais dire à quel point cela eût changé mon naturel. Le déluge de comédies et de vers qui est sorti de ma pauvre plume aurait pu me rapporter de grands profits ; mais la plupart du temps je les ai donnés gratuitement aux comédiens et aux libraires. Lorsque ma mère entra en possession des biens de son oncle Tiepolo, je me sentis soulagé d'un grand poids, et je devins aussi peu préoccupé de mes intérêts que j'avais paru âpre à leur défense. Comme j'ai écrit des satires, il m'eût répugné de vivre dans l'opulence aux dépens des vices et des ridicules que je combattais. Mes amis m'ont souvent raillé de ce scrupule ; il était plus fort que moi. D'ailleurs, en Italie, le pire des métiers est celui d'un poëte stipendié par les comédiens. On épluche ses œuvres ; on le chicane, on lui reproche ce qu'il coûte si son esprit vient à faiblir. On l'épuise et on le mène au galop, comme un cheval de poste, s'il y a du succès. O Apollon ! garde bien les poëtes d'une pareille erreur ! Il n'y a plus de galérien à la chaîne, de *facchino* courbé sous le faix, d'âne bâtonné, dont la condition ne soit meilleure que celle du poëte à gages. Le malheureux devient une machine que l'on use en peu d'années, et puis ensuite c'est une pierre inutile qu'on rejette hors du champ, un gueux à qui on fait l'aumône avec plus de répugnance qu'aux âmes des défunts, qui n'ont pourtant besoin ni de vêtements contre le froid, ni d'aliments contre la faim. Puisque tant de pièces de théâtre, données la plupart gratuitement aux comédiens pendant vingt-cinq ans, n'ont pu me préserver

tout à fait de leur malice ni de leur ingratitude, que serait-il arrivé de moi, bon Dieu, si j'eusse écrit à leurs gages! Ne me prenez pas pour un orgueilleux : si nous avions des Mécènes, protecteurs des lettres en Italie, j'aurais accepté d'eux quelques libéralités sans aucune répugnance, pour peu que l'offre m'eût été faite avec délicatesse. Mais au lieu de gain, au lieu de pensions et de libéralités, j'aurais mieux aimé que les diables, esprits occultes et autres ennemis invisibles de l'homme, fussent restés enfermés dans cette marmite où les avait enterrés le roi Salomon [1]. Malheureusement des savants ont trouvé la marmite et enlevé le couvercle. De là viennent tous mes maux.

Après ma triste rupture avec la belle voisine, je fis une longue maladie, à laquelle peut-être le chagrin n'était pas étranger. Mon médecin et la nature en triomphèrent; le premier recueillit l'honneur de la cure opérée par les efforts de la seconde, selon l'usage. En revenant à la vie, je pensai à toute autre chose qu'à l'amour. Les vicissitudes de notre littérature défaillante me donnèrent des inquiétudes vraiment tendres comme celles d'un fils pour sa mère. J'eus la faiblesse d'être ému en voyant l'abîme dans lequel tombait la poésie italienne, fondée au XIIIe siècle, élevée au XIVe, affaiblie au XVe, reverdie, rajeunie et restaurée au XVIe par une foule d'illustres écrivains, gâtée au XVIIe, et enfin ruinée, corrompue dans notre temps par ces esprits enflammés, pervertis et ambitieux, qui veulent à

[1] Allusion à un conte de Bonaventure des Periers.

tout prix passer aujourd'hui pour originaux. Ces hérétiques s'en vont prêchant la croisade contre les vénérables pères des lettres italiennes, et ils détournent la jeunesse du culte des traditions et de la simplicité. Ils ont réussi, aidés par le fantôme de la mode, à changer en énergumènes une infinité de talents jeunes et capables de bien faire, et j'eus la folie de m'en irriter.

Ma seconde faiblesse fut de considérer avec ressentiment les jargons barbares introduits dans tous les écrits nouveaux, le phébus ampoulé décoré du nom de style, et la décadence de notre idiome harmonieux. L'enflure des idées et des sentiments passait dans les expressions, soutenue et fortifiée par l'ignorance des écrivains; car l'ignorance a le privilége de se créer un langage inouï dont elle ne saurait soupçonner l'horreur, et qu'elle débite avec une audace qui vous confond.

Ma troisième faiblesse fut de me mettre en fureur en voyant disparaître, avec le pur langage toscan, la variété des styles. Tout prenait une même couleur et un même mode monstrueux, gonflé, avec la prétention d'être sublime. Que ce fût prose ou vers, que ce fût matière ardue ou familière, grave ou facétieuse, traité de théologie, madrigal, acrostiche ou billet galant, tout avait la même couleur.

Je sais qu'il ne sert à rien de vouloir retenir les lettres quand elles sont entraînées sur ces penchants déplorables. Le goût public une fois corrompu, on ne le ramène pas au chemin de la vérité; c'est pourquoi j'appelle mon ressentiment une faiblesse. Les assassins de notre belle langue avaient semé dans les idées des

graines venimeuses qui répandaient le poison dans toutes les cervelles. Quelques personnes érudites et zélées partageaient mon effroi et mon dégoût. Nous donnâmes entre nous au fatras prodigieux des productions nouvelles le titre de littérature des *imposteurs*, et le nom était exact : car cette marchandise falsifiée n'était que mensonge. A force d'en causer et de nous lamenter de compagnie, nous pensâmes à écrire et plaider contre l'imposture. On verra tout à l'heure comment j'attachai le grelòt. Nous pouvons nous vanter d'avoir un moment suspendu la chute des belles-lettres; mais je confesse qu'actuellement le mal est devenu sans remède, et la guérison ne saurait s'opérer que par l'effet du temps.

Depuis l'année 1740, une joyeuse académie s'était établie à Venise par un caprice de gens lettrés. Cette académie se vouait au culte du langage pur et de la simplicité, suivait les traces des Chiabrera, des Redi, des Zeni, des Manfredi, des Lazarini et de tant d'autres restaurateurs courageux du style, ennemis de la peste emphatique et figurée. Sous le nom comique d'académie *granellesca* (des ineptes), elle déguisait par une contre-vérité sa prétention de ramener la jeunesse au goût des bonnes choses. Afin de bannir l'apparat et le pédantisme, cette savante et badine compagnie élut ironiquement pour président un vieux fou appelé Joseph Sechellari, infatué de la manie des vers, et dont les productions avaient un grand succès de ridicule. Des gens de mérite choisirent pour prince cet étrange maniaque dans le dessein de mieux manifester leur bonhomie littéraire. Le seigneur Sechellari fut nommé prési-

dent à l'unanimité au milieu des rires, et reçut solennellement le titre d'*arcigranellone* (archiniais). Il accepta sérieusement le grade et le sobriquet; sa vanité s'enfla beaucoup des compliments rimés dont on salua son couronnement, et qu'il prit pour des éloges, quoique ce fussent des malices mordantes. Son siége, élevé sur une estrade et recouvert du dais, était un fauteuil acheté d'occasion, où il s'imaginait que le célèbre cardinal Bembo s'était assis jadis. Lui seul avait le privilége d'être accablé d'applaudissements frénétiques lorsqu'il donnait lecture de quelque rapsodie, et ces triomphes, le confirmant dans l'idée de sa supériorité, la mystification se soutint jusqu'à sa mort. Pendant les chaleurs de l'été, on servait aux simples académiciens des sorbets à la glace; mais, au président, on offrait, sur un plateau, une tasse de thé bouillant. Dans l'hiver, on prenait du café; mais on servait au prince un verre d'eau bien froide, et ces distinctions toutes particulières enchantaient le bon *granellone*, fier de ses magnifiques priviléges.

Les plaisanteries dont le président fut le point de mire sont innombrables; cependant, lorsqu'on s'était un peu diverti à ses dépens, on s'occupait de choses utiles et sérieuses. On examinait les ouvrages nouveaux, et on en faisait la critique avec sagesse et impartialité. On lisait des vers, des oraisons funèbres, des notices, des biographies, etc., et l'auteur de chacun de ces morceaux écoutait de bonne grâce les observations et avis de ses confrères. On consultait ensuite le *granellone*,

dont l'opinion saugrenue, provoquant le rire, adoucissait la rigueur des critiques précédentes. Un excellent esprit de sans-façon, de modestie et de confraternité régnait dans les assemblées. Mon frère Gaspard, qui était l'un des membres les plus estimés de cette académie, me proposa de m'y faire admettre, et je m'y présentai sous son patronage. Quelques-uns de ces *granelleschi* ont laissé des noms recommandables dans les lettres. Je citerai seulement les plus connus : les deux frères Farsetti, Sébastien Crotta, Paul Balbi et Nicolas Tron, patriciens de Venise et bons écrivains; le chanoine Rossi, les abbés Testa, Cherubini, Deluca, Martinelli et Manzoni, historiens, critiques, et bibliophiles distingués; le comte Camposanpiero et Marc Forcellini, savants archéologues, etc., etc. Ces esprits si graves poussèrent le goût du badinage jusqu'à écrire des lettres en vers au président, pour le complimenter au nom du grand Frédéric, roi de Prusse, du Sultan, du Sophi, du Prête-Jean et autres potentats. Chaque associé fut honoré officiellement d'un sobriquet, et je me trouvai baptisé du nom de *Solitaire*, à cause de mes distractions et de mon goût pour les recoins isolés. Il sortit du sein de notre académie de bons examens d'ouvrages nouveaux, des poëmes légers, des satires, des portraits, des épigrammes; et dans les moments d'élections d'un doge, d'un procureur de Saint-Marc, d'un grand chancelier, ou de quelque haut dignitaire, nos vers de circonstance obtenaient toujours un certain succès. Le public aimait nos avertissements, jugements et

critiques, et il en riait, mais sans revenir de son mauvais goût, parce que nous n'osions pas frapper assez fortement sur les imposteurs littéraires.

Personne n'ignore la puissance d'un mot dans une tête vulgaire qui ne raisonne pas. Il y avait alors une expression à la mode dont on faisait un abus étrange, et un engin de destruction fort commode pour les ennemis de la science et de tout travail difficile : c'était le mot de *préjugé*. Tout ce qui gênait le débordement des mœurs, la corruption de la langue, la ruine des arts et des lettres était appelé préjugé. Ce mot terrible, parti du fond de la France, où il servait de cri de guerre à de vastes entreprises, arrivé en Italie, s'était détourné de sa signification, et devenait, sur les lèvres des imposteurs, un moyen de fermer la bouche au bon sens et à la raison. On cria au préjugé contre les lois qui retenaient les femmes dans les limites de la pudeur et les devoirs de la famille, contre les devoirs les plus sacrés, contre la morale, contre la décence, l'éducation et les freins de toute sorte qu'une société doit imposer aux passions humaines, sous peine de se dissoudre bientôt. Les déclamateurs, les méchants rimeurs, les orateurs sans éloquence, les ignorants, les faiseurs de comédies sans talent, accablèrent les règles de l'art, les modèles du goût, les traditions, la grammaire, le dictionnaire, la réflexion, le naturel, l'étude et la modération de l'anathème sans réplique : Préjugés! Et, chose incroyable, aussitôt qu'on entendait ce mot, les plus hardis baissaient le front et prenaient la fuite.

L'un de ceux qui abusaient le plus insolemment de

cette expression à la mode fut le jésuite Xavier Bettinelli, soutenu par quelques-uns de ses élèves. Cette coterie, justement assez savante pour pouvoir nuire, douée d'assez de talent pour être envieuse, d'assez d'ambition pour vouloir incendier le temple de Diane, déclara la guerre à tout ce qu'on avait estimé avant elle. On tourna en ridicule le Dante, Pétrarque et Boccace. On appela préjugé et poltronnerie le respect pour ces grands noms, et par conséquent on appela génie, indépendance, force, originalité, tout ce qui blessait le sens commun. Notre académie se fâcha des impertinences du R. P. Xavier. Elle examina ses œuvres, et il fut constaté que ce nouveau géant, cette comète brillante n'était qu'un servile plagiaire de Boileau et de quelques auteurs français moins connus. Mon frère Gaspard publia une défense du Dante, dont la profondeur et l'éloquence étonnèrent un moment la coterie du jésuite. La littérature nouvelle était installée. Tous les jours, il paraissait une quantité de compositions grandes ou petites, exagérées, hors nature, tortueuses, ampoulées, pleines de sentiments faux, d'idées contournées, de tableaux indécents, d'expressions obscènes, de compilations déguisées, le tout accompagné d'une prétention insupportable au sérieux et à l'application. C'était un pli pris, comme cette vogue sans motifs qu'obtient un café nouvellement ouvert, une boutique où la foule se porte sans savoir pourquoi, une promenade sans arbre, où le beau monde fait semblant de venir chercher de la fraîcheur. L'engouement aveuglait les esprits; on applaudissait par habitude et par igno-

rance, et on ne discernait plus le bon du mauvais. L'enflure, le tonnant, le ténébreux étant à l'ordre du jour, on prenait la pureté pour de la mollesse, le bon sens pour de l'impuissance et le naturel pour de la négligence.

L'organe le plus malade et le plus gangrené de notre littérature était le théâtre. La mode avait élevé sur un piédestal et proclamé excellents deux écrivains plagiaires d'une effroyable fécondité, Charles Goldoni et l'abbé Pierre Chiari. Ces deux poëtes rivaux et critiques l'un de l'autre, inondèrent la ville de Venise de drames tragi-comiques, amas informe de traductions et de rapines, et la jeunesse abasourdie demeura sous la puissance de ces deux démons de l'inculture. Notre seule compagnie granellesque sut échapper à l'entraînement général, et se garda de la peste goldonienne et chiariste.

Notre académie ne voulut pas se montrer injuste, ni condamner sans entendre, comme font souvent les sociétés littéraires, ce qui les perd et rend leurs sentences nulles et ridicules. Nous allâmes aux deux théâtres écouter patiemment un grand nombre d'ouvrages, et il y eut tout de suite une distinction établie entre Goldoni et Chiari. Le premier avait un talent digne d'examen, tandis que le second n'était qu'un misérable gratteur de papier. Tous deux jouissaient d'un crédit égal.

Mon opinion particulière sur ces deux poëtes est celle-ci : Goldoni avait de l'invention, une certaine force d'esprit mal employée, quelquefois du naturel, un vague

instinct de la vérité; mais il copiait servilement et grossièrement la nature, sans aucun art; son langage trivial et plein d'équivoques, ses caractères trop chargés, sa mauvaise éducation, son style impur, faisaient de son répertoire de comédies une espèce de catalogue des jeux de mots, des lazzi et des expressions basses et incorrectes de notre idiome. Il n'était d'ailleurs à son aise et vraiment lui-même que dans les farces écrites en dialecte; et, par un travers d'esprit, il voulait être savant, homme à systèmes; il plaidait ses doctrines, en bâclant à la diable des préfaces pour soutenir des théories nouvelles à faire frissonner les muses. Hors sa comédie du *Bourru bienfaisant*, jouée à Paris après sa fuite de Venise, il n'y a pas dans tout son immense fatras une seule pièce remarquable; mais aussi pas une seule qui ne contienne quelque trait comique d'un certain prix. Selon moi, ce poëte, avec l'instinct de la bonne comédie, fut un auteur médiocre par défaut de culture, de discernement, et surtout par la fatale nécessité de produire plus qu'il ne pouvait, étant aux gages de comédiens qui exigeaient de lui seize pièces nouvelles par an.

Quant à Chiari, je dirai sans détour que c'était un pédant boursouflé, marchant avec des bottes de sept lieues, bavard, diffus, sentencieux, obscur, et plus près de faire un astrologue qu'un poëte comique. Ses ouvrages n'étaient que des scènes mal cousues et d'un style nauséabond.

Le public était assez étourdi par la mode pour ne pas établir de différence entre deux écrivains si distants l'un

de l'autre. On admirait un arbuste et un champignon sans remarquer d'inégalité dans leur taille, tant la jeunesse vénitienne avait perdu le jugement! Ce spectacle me toucha de pitié pour cette pauvre jeunesse, et, comme un honnête médecin, je songeai à part moi aux moyens de lui appliquer un sinapisme qui la réveillât de l'affreuse léthargie où la littérature opiacée des goldoniens et chiaristes l'avait plongée.

CHAPITRE XIII.

LA GUERRE DÉCLARÉE.—DÉROUTE DE GOLDONI ET CHIARI.

Par tempérament et par habitude, j'ai toujours ruminé des vers qui n'avaient point de destination; il n'est donc pas étonnant que je me sois mis à ruminer au sujet de la décadence littéraire de notre siècle et de l'empoisonnement du théâtre italien. Je composai pour notre académie badine un petit poëme intitulé la *Tartane des influences pernicieuses*, en style châtié, en langue toscane, à l'imitation des vieux modèles, et particulièrement du célèbre Pulci. Je supposai dans ce poëme qu'une tartane, chargée d'une cargaison pestiférée, entrait dans le port de Venise et y répandait quantité d'influences malignes qui troublaient les cervelles des populations. Un ancien poëte florentin, obscur et oublié aujourd'hui, nommé Burchiello, était le capitaine de la tartane, et faisait aux Vénitiens des prédictions plus faciles à expliquer que celles de Nostradamus. Il annonçait le succès de mauvais ouvrages, l'apparition d'un grand nombre de drogues scéniques pillées dans les littératures étrangères, l'emploi barbare de théories subversives sur l'art dramatique. Les avocats à la mode et les femmes émancipées recevaient de petits coups de griffe aussi bien

que les poëtes en vogue ; mais Goldoni et Chiari étaient surtout les fléaux annoncés par Burchiello.

Les granelleschi approuvèrent beaucoup la *Tartane*, et je dédiai cet opuscule à notre savant confrère Daniel Farsetti, qui m'en demanda le manuscrit. Assurément, je n'avais pas l'idée que ce badinage dût faire du bruit à Venise. L'engouement public me semblait trop exalté, Goldoni trop maître de son terrain, et je m'attendais à peine aux applaudissements de quelques personnes sages et d'un goût sévère. Cependant Daniel Farsetti, sans me parler de son dessein, envoya le manuscrit de la *Tartane* à Paris, où il le fit imprimer. Les exemplaires arrivèrent à Venise un matin, et se trouvèrent, en deux heures, répandus dans toute la ville, ouverts, lus à haute voix dans les cafés. Je devins le sujet des controverses les plus animées. Les uns étaient indignés contre moi, les autres m'approuvaient, riaient des facétieuses prédictions de Burchiello.

Goldoni, outre sa fécondité dramatique, avait dans le corps je ne sais quel diurétique au moyen duquel il rendait une pluie journalière de petits poëmes, chansons, impromptu, s'échappant en flots bourbeux et fades, comme d'une lessive manquée. A l'occasion du retour d'un recteur de Bergame, il publia des tercets satiriques pour réfuter Burchiello et la *Tartane*. La colère l'égarant, il appela mon petit livre écume, bave de serpent, hurlement de chien, ineptie insupportable. Il daigna me qualifier d'envieux, de pauvre diable qui cherchait en vain fortune, et autres expressions courtoises.

Pendant ce temps-là le fameux critique Lami, dans

la gazette de Florence, faisait un grand éloge de la *Tartane* et en citait de nombreux fragments. Le savant père Calogera, qui écrivait son journal des lettrés italiens, m'accordait dans ses mémoires mensuels des encouragements flatteurs, et m'excitait à poursuivre les destructeurs de notre belle langue. Mon poëme fut recherché ; les exemplaires en devinrent très-rares ; le public hésita d'abord, et puis un courant électrique passant dans Venise, on y discuta comme autrefois dans Athènes. Je ne songeais pas à engager une bataille sérieuse, et je m'y trouvai lancé malgré moi. Les granelleschi m'ordonnèrent de répliquer, sous peine de laisser gain de cause aux tercets de Goldoni. Je répliquai donc avec plus d'insistance et de force. Goldoni et Chiari m'attaquèrent sur leur théâtre, dans les prologues de leurs pièces. Je m'échauffai à ce jeu ; la guerre fut déclarée, et mes deux adversaires, qui s'imaginaient avoir bon marché d'un ennemi inconnu, se repentirent trop tard de leurs provocations imprudentes.

Dans l'un des traits que Goldoni m'adressait quotidiennement, je remarquai deux vers assez bien tournés où il disait : « Celui qui critique sans raisonner, et qui n'appuie pas sa proposition sur l'argument, fait comme le chien qui aboie après la lune. » J'écrivis en réponse une pièce de vers intitulée *la Proposition et l'Argument*. Je supposais dans cette brochure que notre académie granellesque se réunissait, un jour de carnaval, pour dîner à l'auberge du Pellegrino, dont les fenêtres donnent sur la place Saint-Marc. En regardant du haut du balcon les gens déguisés, notre académie voyait pas-

ser un masque à quatre visages différents. Ce monstre entrait dans l'auberge, et en m'apercevant il voulait prendre la fuite ; mais je le priais de rester, en lui disant que ma *Tartane* avait avancé une proposition que j'allais appuyer aujourd'hui par les arguments demandés. On reconnaissait dans le monstre à quatre faces le théâtre de Goldoni. J'engageais un dialogue avec le susdit théâtre personnifié. Je prouvais à mon adversaire qu'il avait mérité ses premiers succès et gagné sa réputation en débutant par des comédies vraiment italiennes, accompagnées des personnages à caractère et d'intermèdes improvisés ; mais que bientôt, comme un fils ingrat, il avait trahi et ruiné sa mère en bannissant les personnages nationaux, l'improvisation et le style toscan.

Ma seconde proposition, appuyée d'arguments, était celle-ci : Après avoir détruit la comédie *dell'arte*, qui faisait l'honneur de notre théâtre et appartenait uniquement à l'Italie, vous l'avez remplacée par le drame larmoyant et bâtard, antipathique au génie de notre pays.

Troisième proposition : Vous donnez comme meilleur et plus régulier ce genre larmoyant qui n'a de base au contraire sur aucune règle ni tradition. Lorsque vous écrivez une comédie, qui est l'œuvre où le style et la pureté sont le plus nécessaires, vous employez les dialectes de Chioggia ou de Murano, langages barbares, peu connus et pleins de trivialités, ce qui constitue une contradiction avec votre prétention de réformer et de régulariser notre théâtre. Vous n'avez d'esprit que dans ces dialectes, et tout en parlant d'élever la comédie, vous l'abaissez, vous la traînez dans les tavernes, les

tripots, les cafés, où vous puisez des tableaux d'une vérité basse et vulgaire.

Quatrième proposition, appuyée de ses arguments : Lorsque vous sortez des tripots et carrefours, vous nous menez dans un monde faux, pleureur, parlant avec emphase, agité par des passions hors nature dont aucun spectateur ne trouve de trace dans son cœur; vous employez le vers *martellien* (équivalant à l'alexandrin) réservé aux héros tragiques, et vous mettez ce rhythme solennel dans la bouche de pauvres bourgeois portant culottes et souliers à boucles, ce qui est fatigant et produit des disparates insupportables.

Cinquième proposition, la plus riche de toutes en preuves : Les personnages à caractère de notre comédie nationale ont été expulsés de votre répertoire, sous prétexte qu'ils manquaient de noblesse, de modestie et de décence, et vous avez introduit à leur place ces visages hideux que voilà. Vos personnages sont moins nobles cent fois; ils blessent bien plus la décence et la modestie; votre théâtre est une pépinière d'obscénités, d'équivoques grossières, de préceptes pernicieux et de mauvais sentiments, qui introduisent la corruption sous une enveloppe de sensiblerie, et demandent grâce pour le vice doucereux, ayant la larme à l'œil.

Sixième proposition, appuyée sur des faits évidents : Vos pièces triviales en dialecte sont de votre invention, tandis que votre comédie larmoyante et soi-disant régulière est entièrement pillée dans les ouvrages étrangers; en sorte que vous donnez pour neuf ce qu'il y a de plus vieux au monde. L'Italie, qui avait un théâtre à elle

appartenant, ne fournira donc plus d'idées aux autres pays, si elle vous en croit, et ne fera plus que vivre aux frais de ses voisins, ce qui la rejettera au dernier rang des nations en matière de littérature.

Septième proposition : A l'appui de vos œuvres, vous avez imaginé une théorie ambitieuse dans laquelle vous abusez du nom de Molière afin d'imposer le silence et le respect; mais, en parlant de Molière, vous suivez les traces des auteurs de troisième ordre, et vous donnez des pièces qui feraient horreur à ce grand poëte, et que Destouches lui-même n'oserait approuver.

Le monstre à quatre visages se défendait de son mieux. Ses quatre mâchoires s'ouvraient à la fois pour m'accabler d'injures et grimacer avec orgueil; mais on apercevait sur son estomac une cinquième bouche, d'où sortait la voix de la conscience, et cette voix lamentable pleurait en avouant que j'avais raison.

Ma brochure de *la Proposition et de l'Argument* ne fit qu'exaspérer l'ennemi. L'abbé Chiari et Goldoni redoublaient leurs traits satiriques contre moi, et comme leurs prologues se répétaient chaque soir devant deux mille personnes aux deux théâtres de San-Salvatore et de Saint-Jean-Chrysostome, leurs coups frappaient plus sûrement que les miens. Au lieu de s'attaquer à moi seul, ils se moquèrent de toute l'académie des granelleschi, et ils comptèrent, dès le lendemain, plusieurs centaines de détracteurs de leurs ouvrages. Ils poussèrent la folie jusqu'à tourner en ridicule le pur langage toscan, et préconiser l'emploi des dialectes vulgaires, ce qui blessa tous les gens un peu instruits; cependant on allait en

foule à leur théâtre, et leurs épigrammes amusaient fort le parterre.

Il existait alors une troupe de comédiens excellents, d'un mérite inappréciable, et dont on ne verra plus la pareille: c'était la compagnie Sacchi. Le chef de la troupe, le vieux Sacchi, jouait admirablement les Truffaldins; Fiorilli, Napolitain plein de feu et de gaîté, remplissait l'emploi des Tartaglia; Zanoni, celui des Brighella, et le Vénitien Derbès était un Pantalon inimitable. Ces quatre acteurs une fois en scène, et soutenus par un canevas préparé, improvisaient ensemble les farces les plus comiques et avaient le privilége de faire naître immédiatement le rire. Jamais notre comédie nationale *dell'arte* ne fut en de meilleures mains que celles-là. Ces pauvres gens avaient joué jadis dans la salle de St-Samuel. L'apparition de Chiari et de Goldoni et la mode du genre larmoyant avaient fait déserter leur théâtre, à tel point qu'ils s'étaient expatriés pour chercher leur vie en Portugal. Le tremblement de terre de Lisbonne acheva leur ruine. La bande, éplorée, revint à Venise précisément au plus fort de ma querelle avec les goldonistes. J'adressai des vers à Sacchi, en le félicitant de son retour et en le priant de ramener dans son pays la comédie nationale. Sur ces entrefaites Goldoni me lança, dans un prologue, le défi de mettre au jour une pièce quelconque. Les granelleschi, accourant tout échauffés à l'académie, me prouvèrent que l'honneur de notre société était engagé par cette provocation. Il n'y avait plus moyen de reculer; il fallait absolument répondre par autre chose que des brochures et des arguments. On attendait de moi un

ssai. L'arrivée de Sacchi et de son excellente troupe me fournissait une occasion précieuse. Je devais confondre ces imposteurs, contre lesquels je m'étais avancé.

Quatre jours me suffirent pour composer une fable allégorique sur la querelle littéraire qui agitait le public. Je savais à qui je m'adressais : le Vénitien a le goût du merveilleux. Goldoni avait étouffé ce sentiment poétique en faussant notre caractère national; il s'agissait donc de le réveiller. Je déclarai hardiment que ma pièce serait un conte de nourrice. En voici le sujet : Tartaglia, l'un des masques classiques de la comédie *dell'arte*, et qui représentait le peuple personnifié, était fils du roi de carreau. Le pauvre jeune homme se mourait d'ennui et de mélancolie, abreuvé de drames larmoyants, de traductions fastidieuses, empoisonné par des imposteurs, et abruti par les discours en dialectes vulgaires. Il avait oublié sa langue maternelle. Une léthargie chronique le tenait toujours assoupi. Les bâillements, les soupirs et quelques larmes étaient les seules signes de vie qu'il donnât encore. Le roi de carreau Truffaldin, au désespoir, consultait son ministre Pantalon, et ses conseillers intimes Brighella, Léandre, etc. — Les uns voulaient qu'on administrât de l'opium, les autres une infusion de vers martelliens; d'autres un extrait de théories à la mode ou une décoction tragi-comique; mais Colombine assurait que tous ces affreux spécifiques augmenteraient encore la léthargie. On interrogeait un oracle, et le dieu répondait que le prince serait guéri lorsqu'on aurait réussi à le faire rire. Là-dessus le roi ouvrait au peuple les portes de son palais. On dansait sous les yeux

du malade; on essayait par mille folies de le dérider; mais il étendait ses membres engourdis et laissait retomber sa tête sur sa poitrine. Une vieille femme, profitant du libre accès accordé à tout le monde, venait à la fontaine du palais. Pantalon et Brighella se mettaient à lutiner cette bonne femme en la prenant pour but de leurs lazzi. La vieille levait sa canne pour battre les mauvais plaisants; mais elle tombait à la renverse et cassait sa cruche. Dans sa chute, elle montrait ses jambes; le fils du roi éclatait de rire, et sa guérison était subite et complète. Cependant la vieille, qui n'était autre que la méchante fée Morgane, se relevait tout en fureur et lançait une malédiction terrible : « Le prince, disait-elle, est guéri de sa léthargie. Les drames larmoyants, les traductions, les théories désastreuses, et les impostures n'ont plus d'effet sur lui, son esprit est débarrassé des poisons ; mais son cœur sera malade, et il ne goûtera plus de repos tant qu'il ne possédera pas les trois oranges d'or. Qu'il soit dévoré par l'amour des trois oranges !

— Eh bien, répondait Pantalon, courons à la recherche des trois oranges. — Et après ce prologue allégorique, commençait le conte de nourrice en action où les féeries, les enfantillages poétiques et les frais d'imagination étaient mêlés d'allusions, les unes malignes contre Chiari et Goldoni, les autres sentimentales sur la décadence de la comédie nationale, et l'ingratitude du public envers Sacchi et sa compagnie.

Lorsque je donnai lecture de ce projet aux granelleschi, l'épouvante les prit. On me dissuada de faire

représenter cette bagatelle, qui devait être infailliblement sifflée. C'était heurter si rudement les habitudes et les goûts du parterre, qu'une déroute paraissait inévitable; mais j'avais confiance en Sacchi, Derbès, Fiorilli et Zanoni, acteurs charmants, doués du génie comique à un degré rare. Je ne voulus point reculer. Un matin, l'affiche annonça l'ouverture du théâtre de Saint-Samuel, et le retour de la comédie improvisée par la pièce féerique de l'Amour des trois oranges. Notre académie, consternée de mon imprudence, n'osa pas venir à la représentation. Dès la première scène, le public, saisissant avec avidité toutes les allusions, donna des signes certains de plaisir. Les quatre masques à caractère, surtout le Truffaldin et le Pantalon, déployèrent une vivacité, une grâce et une verve incroyables. Sacchi, réellement attendri, se félicitait d'avoir été chassé du Portugal par un tremblement de terre, et remerciait le parterre d'un ton de reproche si divertissant qu'on le paya de ses chagrins par des applaudissements frénétiques. Je dus embrasser les granelleschi et l'archigranellone lui-même. Goldoni et l'abbé Chiari, plus furieux qu'étonnés, m'accablèrent d'injures dans leurs prologues; mais il était trop tard : le coup avait porté. « Il faut, disait un acteur à San-Salvatore le lendemain, il faut autre chose que des fables de nourrice et des sorcelleries pour être un poëte; il faut des comédies et non pas des contes d'enfants. » Mais le public sentait bien qu'il y avait plus de poésie dans les contes de nourrice que dans les tableaux lamentables du drame tragi-comique. Le parti ennemi serait plutôt mort que d'avouer

cette vérité ruineuse. Venise entière voulut entendre la pièce nouvelle, et dès lors les libelles, les propositions et arguments devenaient inutiles. En me voyant parvenu tout à coup au point où la seule manière de vider la querelle était l'expérience, où le seul juge suprême était le public, et le seul arrêt valable le succès, Goldoni et Chiari commençaient à trembler [1]. Encore un essai, et la question pouvait être tranchée.

Le miracle fut achevé par ma seconde pièce. Le *Corbeau*, fable dédiée aux grands et petits enfants, et ornée des intermèdes à caractère pour la guérison des hypocondriaques, suivit de près l'Amour des trois oranges. Cette pièce fut représentée vingt fois de suite devant un concours prodigieux de spectateurs. Ce n'était plus un simple canevas comme la première : j'avais pris la peine de l'écrire en vers libres, et de tracer le sujet des scènes improvisées. Mes quatre masques se surpassèrent en gaîté. Les gazettes daignèrent examiner sérieusement cet ouvrage et en approuver le plan, ainsi que le but moral.

Tandis que le fer était chaud, je voulus le battre. Ma troisième fable du *Roi cerf* fut reçue avec plus d'acclamation encore que les deux précédentes. On y trouva des allusions philosophiques et des avis détournés adressés aux rois, que je n'y avais point découverts moi-même, tant on avait déjà confiance dans la profondeur de mon esprit! J'appris par la clameur pu-

[1] Les deux paragraphes ci-dessus sont extraits des *Ragionamenti* de Charles Gozzi, et ajoutés ici pour compléter ce passage des *Mémoires*.

blique que j'avais mis sous les yeux des monarques du monde un tableau fidèle de leurs faiblesses, où ils devaient puiser de grandes leçons.

Mes adversaires ne raillaient plus de si bon cœur. Dans leur dépit, ils enflèrent leur gosier pour dire que l'effet de mes pièces tenait à la féerie, à l'appareil théâtral, aux transformations et aux mouvements des machines, et ils niaient la faible part qu'on pouvait accorder au mérite du style, à la versification, à l'intérêt du sujet, aux intentions morales et aux allégories, présentées avec quelque bonheur. Je voulus donc écrire une pièce dépouillée de cet appareil théâtral et de ce jeu de machines qu'on me reprochait. Ma comédie de *Turandot*, entièrement privée des prestiges d'optique, répondit victorieusement à ces attaques, et le silence de mes ennemis fut l'aveu éloquent de leur défaite. *Turandot* est mon ouvrage le plus soigneusement écrit, et celui que je considère comme le meilleur. Je puis le dire sans trop de vanité, parce que le mérite en appartient au charmant conte persan d'où je l'ai tiré.

Sacchi et sa troupe comique s'attachaient à moi et me regardaient comme un dieu. De mon côté, je les prenais en grande amitié. L'engouement dont Goldoni et Chiari avaient longtemps profité se calmait sensiblement. La recette diminuait à San-Salvatore et à Saint-Jean-Chrysostome, tandis qu'on atteignait tous les soirs le maximum à Saint-Samuel. C'étaient là des faits accablants. Bientôt la désertion devint irremédiable. Les drames grossiers de Chiari se jouaient dans le désert. Les acteurs, désolés, demandaient des contes de nour-

rice et des comédies *fiabesques*. Le pauvre Chiari n'en savait point faire. Il quitta la place et partit pour l'Amérique, pensant avec raison que les Truffaldins et Pantalons ne le poursuivraient pas si loin. Goldoni résista plus longtemps. Il aurait pu sans doute partager avec moi la vogue, en renonçant à ses misérables systèmes; mais son orgueil eût trop souffert de pratiquer un genre qu'il avait si amèrement critiqué. Il perdit courage et quitta Venise pour aller à Paris, où le théâtre italien dépérissait. Il acheva de l'y enterrer. Je demeurai seul maître du terrain. La troupe de Sacchi, après avoir été aux expédients, devint la première, la plus riche et la plus aimée des trois compagnies comiques, et je laisse à juger si j'y fus adoré, caressé, flatté par les acteurs jeunes et vieux, par les actrices belles ou laides; mais que dis-je? de laides, il n'y en avait point.

CHAPITRE XIV.

LA VIE D'ARTISTE. — PEINTURE DE COULISSES.

Je considère comme un devoir de donner quelques détails particuliers sur la compagnie Sacchi, avec laquelle je vécus en bonne intelligence pendant vingt-cinq ans. Les comédiens ne cachent guère leurs passions et n'enveloppent pas leur caractère d'une écorce de convention, comme les gens du monde. Je les ai vus de si près que je lisais tous les jours jusqu'au fond de leur cœur. A force de les étudier, j'arrivai à pouvoir mettre dans la bouche de chacun d'eux des sentiments en harmonie avec leurs diverses organisations, des paroles d'accord avec leur tournure d'esprit. Sept d'entre eux avaient le génie de notre comédie nationale, et j'en tirai un bon parti pour restaurer ce genre injustement abandonné. Bientôt la compagnie Sacchi jouit d'une faveur et d'un crédit extrêmes.

Les acteurs de cette troupe se recommandaient par des vertus particulières assez rares parmi les comédiens. On respirait au milieu d'eux une odeur d'honnêteté qui me détermina tout à fait à m'attacher à leur fortune. Leur union, leur docilité, leurs bonnes mœurs, au moins en apparence; la règle établie pour les femmes de ne jamais accepter de cadeaux des jeunes gens ga-

lants; certains traits de charité dont je fus témoin, me prévinrent en leur faveur. Lorsqu'une actrice devenait le sujet d'un scandale, on s'assemblait pour examiner la chose, et, si le cas était trouvé grave, on la bannissait de la troupe, quel que fût d'ailleurs son talent. Je ne suis pas difficile ni prude dans mes relations, et j'ai fréquenté toute sorte de gens, mais je n'aurais point accepté la familiarité intime d'une troupe de comédiens dissolus; je ne les aurais pas vus hors du théâtre, et je ne les aurais pas aimés comme j'ai aimé cette bande joyeuse, qui m'honorait du titre de protecteur de la compagnie.

Qui pourrait compter le nombre prodigieux de prologues et d'adieux en vers que je leur ai donnés et qu'ils récitaient à l'ouverture ou à la fin de chaque saison? Que de compliments au public pour les jeunes débutantes! que de supplications débitées par des lèvres fraîches et tremblantes! que de chansonnettes intercalées pour celles qui avaient de la voix! Combien leur ai-je fait dire de bagatelles, grand Dieu! combien de feuilles de papier noircies! que de monologues, de désespoirs, de menaces, de reproches, de prières, de corrections sévères, de leçons morales, de propos amoureux ou passionnés, de lazzi, de niaiseries, de grosses folies, le tout pour quêter cette récompense si ardemment souhaitée, l'applaudissement! Que de fils j'ai morigénés! que de tuteurs mystifiés! que de mariages aux scènes finales!

On me choisissait toujours pour compère à la bénédiction, au baptême, aux fiançailles, pour témoin aux

naissances. De combien de petits drôles ne suis-je pas le parrain ! J'étais le conseiller, l'arbitre, le médiateur, l'excellent ami, le juge, le poëte, le sauveur, toujours avec complaisance et sans sortir du badinage. Toutes les jeunes filles de la troupe avaient des dispositions à bien jouer et l'envie de réussir ; il fallait les aider, donner des leçons ; et comme on écoutait bien mes avis ! Je leur enseignais la langue, la bonne prononciation ; elles me montraient leurs lettres, ornées des fautes d'orthographe les plus incroyables, que je corrigeais patiemment.

Dans la belle saison, lorsqu'on quittait Venise, suivant l'usage, la poste m'apportait chaque jour un boisseau d'épîtres, les unes gaies, les autres fâchées, quelques-unes tendres. Il en venait de Milan, de Gênes, de Turin, de Parme, de Mantoue, de Bologne. On me demandait des conseils, on me faisait part de ses querelles, jalousies, amourettes. Je répondais exactement, tantôt sur le ton sévère et paternel, tantôt affectueusement, tantôt avec malice pour éveiller l'esprit, car la correspondance est un exercice très-utile pour la comédienne.

Celui-là se trompe qui s'imagine pouvoir vivre au milieu des actrices sans faire l'amour. Pour mener comme on veut ces pauvres filles, il faut les aimer ou en faire semblant. C'est le moyen de les stimuler, de les diriger, de les conduire au bien, d'élever leurs sentiments et de développer leurs talents. Avec l'amour, on peut les perdre ou les régénérer. Elles sont pétries de pâte amoureuse. A peine ont-elles leurs dents de

douze ans, que l'amour est déjà leur guide : elles l'aperçoivent de loin et suivent son flambeau dans les ténèbres de leur enfance. J'ai assez observé ces êtres faibles et intéressants pour savoir que, sur l'article de l'amour, l'austérité reconnue de la compagnie Sacchi existait en paroles. Avec les actrices, le mot d'amitié est fabuleux ; on le remplace par le mot amour, sans perdre son temps dans les nuances ; et, si on parle d'amitié entre femmes, c'est pour se jouer de mauvais tours et se donner des baisers de Judas. Cependant je certifie, comme un honnête témoin, que les comédiennes de notre compagnie faisaient l'amour avec précaution, décemment, sans éclat et jamais par un vil intérêt.

Dans la plupart des troupes comiques, on avoue sans pudeur des manéges blâmables ; on dépouille les jeunes gens ; on vit à leurs dépens ; on finit par ne plus rougir, et le langage même tombe bientôt jusqu'au degré repoussant du cynisme. Il y a dans les coulisses deux expressions odieuses à l'usage de la fourberie ; l'une est le mot *miccheggiare*, qui signifie mettre adroitement un amoureux dans l'obligation de faire un présent ; l'autre terme est celui de *gonzo*, qui veut dire niais, dupe, soupirant sans appointements, dont on se moque et qu'on ruine. Dans la compagnie Sacchi, on avait banni ces mots honteux du vocabulaire, et jamais, à ma connaissance, la chose ne fut pratiquée au théâtre Saint-Samuel. Ces pauvres filles aimaient par instinct, par inclination, et pour suivre scrupuleusement l'exemple de leurs parents. Elles encourageaient de préférence les

amoureux qui n'étaient pas du métier, pour avoir des amis dans la salle et être applaudies. Elles tâchaient de se faire épouser, afin de fuir les planches, que toutes les actrices jurent d'abhorrer, mais dont elles ne peuvent jamais se résoudre à sortir; et dans l'horreur qu'elles témoignent pour la profession de comédienne, elles jouent encore la comédie.

Mes amourettes de coulisses ne furent jamais que des conversations, des duels d'esprit, des plaisanteries qui me divertissaient. J'aimais toutes ces jeunes actrices sans avoir de faiblesse pour aucune. Dans leur désir de briller et de se surpasser, elles me considéraient comme un astre de qui dépendait leur triomphe ou leur obscurité. Cette émulation, dont je tirais parti pour leur avantage, pour le bien de la troupe et le succès de mes pièces, leur mettait la cervelle à l'envers, tant elles avaient envie de me gagner le cœur. Quelques-unes auraient volontiers fait du poëte un mari; mais j'avais assez de loyauté pour ne leur laisser aucune illusion sur ce chapitre. Je fus quelquefois le sujet des colères, des disputes, des jalousies et même des pleurs; et ces réalités se confondant avec les scènes qu'on jouait le soir, se perdaient dans la perspective théâtrale. Dans toutes les villes où la troupe passait le printemps ou l'été, les mêmes tempêtes se renouvelaient pour d'autres amoureux. Au retour à Venise, vers l'automne, une pluie de lettres, qu'on recevait des amants étrangers, établissait clairement cette vérité, que la constance est la plus belle vertu des comédiennes.

En voyant arriver tant de billets de tous pays, je de-

venais curieux; on se laissait un peu prier, et puis on me faisait sa confession. On affirmait sur l'honneur que ces lettres étaient écrites par des adorateurs de bonnes familles, tous riches, avec des intentions sérieuses. C'étaient de bons partis, des cavaliers de Turin, Parme, Modène, qui brûlaient de se marier. Les pauvres jeunes gens étaient malheureusement empêchés et attendaient la mort d'un père, ou d'une mère, ou d'un oncle, voire d'une épouse; mais l'heureux moment de la liberté ne pouvait tarder à venir, puisque ces personnages fâcheux étaient aux prises avec la phthisie, l'apoplexie ou l'hydropisie. Alors, pour mieux me prouver combien ces espérances étaient fondées, on me donnait des lettres, et, tandis que je les parcourais, on me regardait en dessous pour découvrir sur mon visage quelque signe de jalousie. Mon visage ne trahissait pas la moindre émotion. Je conseillais à ces rusées de laisser de côté les chimères amoureuses, qui les éloignaient de leurs études; je les engageais à travailler davantage et à attendre qu'il se présentât quelque jeune acteur de talent, afin de multiplier la race des bons comédiens. Souvent je faisais tomber leurs illusions en leur dictant des lettres pressantes et catégoriques, par lesquelles l'amoureux étranger se voyait en demeure de s'expliquer. L'époux futur ne répondait point, et l'erreur devenait palpable. On me disait alors qu'on n'avait de véritable affection que pour moi seul; que les autres hommes étaient des monstres et des trompeurs; mais ces amères déceptions ne donnaient pas vingt-quatre heures de mélancolie. On avait trop d'ouvrage pour se chagriner.

J'ai dit que la bonne harmonie régnait dans la compagnie : j'entends par là que les actrices se querellaient, se déchiraient, s'accusaient réciproquement. On venait à mon tribunal : je donnais tort à tout le monde, et la paix était signée ; mais, si je voyais quelqu'un d'opprimé, je le protégeais aussitôt et faisais taire l'injustice. Certains rôles à succès de mes fables transportaient ces pauvres filles au ciel. Que d'obligations, quel bonheur, que de reconnaissance et quelle effusion de joie et de tendresse! Je l'avoue, en les voyant si heureuses et si émues, mon cœur s'agita plus d'une fois ; je parlais moi-même avec entraînement et effusion. Il y eut de petites méprises légitimes, provoquées par des mots trop passionnés qui m'échappèrent ; mais le lendemain, quand l'ivresse de la représentation s'était dissipée, ma sagesse et ma froideur étaient plus grandes. L'amour-propre offensé changeait ces agneaux en furies, et puis on riait et l'on me pardonnait de ne vouloir être que le poëte et l'ami. Malheur à moi et à la troupe entière si je n'eusse aimé tout le monde également!

Les jeunes actrices ont dans le cœur six livres écrits sur l'art d'aimer, sans compter celui d'Ovide ; c'est pourquoi il est bien difficile à un honnête homme de vivre avec elles, d'être continuellement leur conseiller, leur confident, la cause de leurs succès, et de ne pas finir par faire une de ces solennelles folies que le monde condamne. Je dis folie pour me conformer au langage général à ce sujet, car mes remarques sur l'éducation des jeunes filles m'ont persuadé qu'il n'est pas plus difficile de trouver une bonne femme parmi les comé-

diennes que dans les familles particulières. L'opinion publique n'a pas assez de philosophie pour reconnaître la vérité de cette proposition, et l'opinion publique doit être respectée, même lorsqu'elle se trompe. Mon tempérament, mon horreur pour les chaînes de tout genre, mon expérience, la pitié que je ressentis toujours en regardant de près l'espèce humaine, et mes trente-cinq ans, aussitôt que j'eus atteint ce grand âge, furent les conseillers fidèles qui me préservèrent de la susdite solennelle folie.

En accordant à mes comédiennes une part égale d'amitié, j'étais obligé d'établir des degrés dans mes protections. Souvent l'actrice qu'on persécutait et qu'on feignait de croire inepte était celle dont je soutenais le mérite sans m'inquiéter des cabales et de l'envie. J'ai vu toutes ces jeunes filles se marier les unes après les autres par le moyen du succès et des applaudissements, seules dots que je leur aie procurées. Avec toutes celles qui se marièrent, je cessai immédiatement les badinages, afin de donner l'exemple des égards qu'on devait aux liens sérieux du mariage.

Quant aux hommes de notre comique république, ils appliquaient toute leur attention à m'épargner les sujets d'ennui ou de dégoût. Ils me priaient de ne pas attacher d'importance aux petites passions, aux légèretés, jalousies de métier, vanités et prétentions qui sortaient des têtes en ébullition de leurs femmes. Je leur répondais politiquement que les vanités et intrigues ne me rebuteraient point et ne m'éloigneraient jamais de leur compagnie, tant qu'elles viendraient des têtes féminines,

mais que je pourrais bien changer de sentiment si je voyais les hommes tomber dans les mêmes erreurs. De cette façon la moitié de la troupe évitait les travers de l'autre moitié.

Ce furent des heures fort douces que celles de mes loisirs au milieu de ce monde éveillé, spirituel, joyeux et aimable. J'y goûtais une tranquillité agréable, et mon amour-propre était souvent flatté de voir d'honnêtes gens, des personnes distinguées, des nobles et des dames de la meilleure société, rechercher et fréquenter la compagnie Sacchi de préférence aux autres troupes d'acteurs. Certaines personnes ont des préventions insurmontables contre les comédiens : je ne veux point faire la satire de leurs préjugés, encore moins celle du monde, qu'elles croient bien plus estimable, des clubs, des cercles et des cafés. Pour ne pas exciter leur colère par des vérités dures, je me borne à les prier de réfléchir, et de tenir compte, avec indulgence, des instincts et des génies divers de l'humanité.

Au diable soit la prétendue culture qu'on a voulu introduire dans les mœurs du théâtre ! c'est elle qui a corrompu et gâté peu à peu notre exemplaire famille comique. L'admission d'un grand nombre d'acteurs à gages, pour remplir les emplois spéciaux, détruisit aussi l'esprit d'association. Chacun se mit à étudier et exécuter isolément à sa manière, au lieu de concourir au succès commun. L'union qui existait, au moins en théorie, s'altéra et finit par se perdre. Ce n'est pas encore le moment de raconter ce triste changement. Je le ferai en temps et lieu, quand j'aurai dit auparavant les

péripéties auxquelles m'exposèrent mon amitié constante et ma bonne volonté pour mes protégés. Nous avons tous dans l'esprit des maladies naturelles dont l'expérience, ni la réflexion, ni le temps, ne peuvent nous guérir : pendant les vingt-cinq ans de ma vie comique, j'ai poussé la bonne foi et la complaisance pour la compagnie Sacchi jusqu'à la sottise et la duperie sans pouvoir m'en corriger. Je professe la haine de l'hypocrisie ; ceux qui m'ont connu savent si cette haine est sincère, et pourtant, je ne puis le nier, c'était en sauvant les apparences, en affectant une rigidité et des mœurs dont il ne fallait pas examiner le fond, que notre troupe comique devint florissante ; au contraire, l'indépendance, la perte du respect humain et les maximes nouvelles changèrent cette république en tour de Babel. Hélas! j'ai vu ces pauvres gens passer de l'opulence à la misère, renier parents et amis, se séparer, se soupçonner les uns les autres, devenir ennemis irréconciliables en dépit de mes efforts pour les rapprocher, jusqu'à ce qu'enfin, rebuté par leurs désordres et leur démence, je me sois trouvé dans la cruelle nécessité de m'éloigner d'eux, comme on le verra par la suite de ces Mémoires.

CHAPITRE XV.

MES PROCÉDÉS IMPRUDENTS A L'ÉGARD DU ROI DES GÉNIES.

Le public est fantasque. Aussitôt que j'eus planté mon petit drapeau révolutionnaire, les œuvres de Chiari, qu'on aimait depuis dix ans, furent reconnues pour ce qu'elles étaient dès le jour de leur naissance, pour des monstres informes. Les œuvres de Goldoni méritaient plus d'égards; on ne les traita pas mieux. On trouva que toutes ces comédies se ressemblaient entre elles. On y découvrait la langueur, la misère des idées, et cent autres défauts auxquels on n'avait pas songé. Goldoni, disait-on, n'avait plus rien dans l'esprit; son sac était vide. Ainsi, le monde passe d'un extrême à l'autre, et, dans le malheur de mes adversaires, je trouvais un avertissement pour moi-même.

La vérité est que l'engouement pour Chiari et Goldoni, dont le principe était la légèreté du vulgaire, devait avoir le sort de toutes les vogues exagérées. En Italie, tout poëte comique à la mode, comblé des faveurs du public, doit s'attendre à tomber comme Goldoni, s'il n'use pas d'une réserve extrême et d'une certaine coquetterie. On s'ennuie de sa manière et de son style; on finit même par s'ennuyer d'entendre toujours son nom. Le premier qui se présente avec un air de nouveauté

opère une révolution, et fait à l'instant oublier l'ancien favori. On ne s'embarrasse point du talent ni de l'érudition solide ou superficielle du poëte; on le regarde comme la source d'un amusement passager, et un beau jour on le délaisse sans dire pourquoi. Venise est la plus inconstante de toutes les villes de notre inconstant pays. La véritable cause de la perte de Goldoni fut sa trop grande fécondité. Il recevait des comédiens trente sequins pour chacune de ses pièces, applaudie ou non. Je donnai à Sacchi mes premiers ouvrages pour rien, et l'on considéra ces caprices gratuits comme supérieurs aux productions payées. Une aussi mauvaise raison n'était pas de nature à enfler mon amour-propre.

Si j'eusse écouté Sacchi et sa troupe, ma veine poétique eût été bien vite épuisée par une hémorragie. On m'eût demandé seize pièces par an comme au pauvre Goldoni; mais je me gardai prudemment de cet excès prolifique. Je ne donnai qu'une ou deux comédies au plus à chaque saison théâtrale. C'était assez pour soutenir la fortune de mes protégés, et pour ménager la faveur des habitués de Saint-Samuel. Malgré cette discrétion, la vogue poussa les choses encore plus loin que je ne le souhaitais. Mes quatre premières pièces féeriques avaient été suivies de six autres, dont les plus goûtées furent les *Gueux heureux*, la *Zobéide*, la *Femme serpent* et l'*Oiseau vert*. Le succès de la troupe Sacchi mit en émoi les troupes rivales; j'eus des imitateurs, et le goût du genre magique devint une espèce de rage. Impossible aux hommes de rester dans les limites de la raison! Les théâtres n'offraient plus que des ta-

bleaux, des décorations de luxe, des transformations burlesques, des bouffonneries sans art. On ne tint pas compte du sens allégorique, des satires sur les mœurs, ni des enseignements dont mes fables n'étaient que le prétexte. On ne s'attacha qu'à l'apparence et aux accessoires. Une mode ridicule, insupportable, vint justifier les critiques de mes ennemis vaincus.

Comme s'il eût suffi de mettre des fées en scène pour mériter des applaudissements, on vit sortir de terre un amas de merveilles, d'absurdités, de sortiléges, de fantaisies énervées, insignifiantes, puériles, incapables de frapper l'imagination. C'était une pitié aussi bien que les pièces larmoyantes, barbares et invraisemblables de mes devanciers. Je devenais à mon tour le fondateur d'une école insipide. Les auteurs affamés de ces sottises étaient plus dignes de compassion que de colère; mais, en m'obstinant à écrire des fables de nourrices, j'aurais bientôt mené ce genre capricieux au cimetière, et ma réputation eût été ensevelie à ses côtés. Goldoni, de Paris où il était, suant sang et eau pour réveiller le théâtre italien de cette capitale, entendit le retentissement de mes comédies fantastiques; il daigna s'abaisser jusqu'à envoyer à Venise une fable du même genre intitulée : *Le bon et le mauvais génie*. Cette pièce eut le même succès que les miennes. Si le dessein de Goldoni était de montrer qu'il pouvait m'égaler dans ce genre, il prouva une vérité que je savais déjà, et mon orgueil ne fut nullement mortifié du bon accueil qu'il reçut.

On se tromperait fort si l'on croyait que l'époque de mes triomphes scéniques a été la plus heureuse de ma

vie. C'est au contraire le moment où les infortunes les plus cruelles commencèrent à m'affliger sans relâche. La collection de mes comédies fantastiques se réduit à dix ouvrages; mais plût au ciel que je ne fusse jamais entré dans ce monde effroyable de la magie! J'abandonnai, trop tard pour mon repos, ce genre dangereux et compromettant. Après la représentation des *Deux nuits pénibles*, la dernière de mes féeries, je crus devoir garder le silence et interrompre mes travaux, pour deux raisons que je vais dire :

Quelques symptômes d'indifférence se manifestaient dans le public. La compagnie Sacchi ne me témoignait plus le même respect. Les vanités se donnant carrière, chacun attribuait le succès à son petit mérite; chacun prenait des airs importants et faisait la mouche du coche. On ne m'écoutait plus; on voulait interpréter les rôles à sa façon et mettre de côté mes avis. Le bon accord et l'ensemble en souffraient. Sans montrer de mauvaise humeur, je prétextai de mes affaires de famille, et je ne promis plus de comédies pour la saison prochaine. Le public, accoutumé à certaines rations régulières, murmura de ne pas voir paraître la nouveauté attendue. Il l'eût peut-être accueillie froidement si je l'eusse donnée; il la demanda impérieusement parce que je la refusais. On apostropha les acteurs en scène pour leur reprocher de m'avoir écarté de leur théâtre. La troupe des comédiens accourut se mettre à mes pieds et m'accabla de prières et de caresses. Au lieu de leur rire au nez selon mon habitude, je demeurai sérieux; mais je déclarai mon intention bien ferme de ne plus faire d

bles magiques. J'aurais voulu renoncer absolument à poésie théâtrale; cependant les instances de la compagnie Sacchi, et surtout la crainte d'achever sa ruine, ont elle sentait l'approche avec terreur, me décidèrent promettre quelque ouvrage d'un genre nouveau, ourvu qu'il fût représenté ailleurs qu'à San-Samuel, t qu'on n'exigeât plus de moi ni magie ni conte de fées.

La fuite de Goldoni avait fait tomber en décadence le héâtre San-Salvatore, placé au centre de la ville et dans e quartier le plus populeux. S. E. le seigneur Vendramini, propriétaire de ce théâtre, m'envoya un abbé, porteur de compliments affables et de la proposition de quitter Sacchi et sa troupe; il m'offrait de grands avantages pécuniaires pour venir au secours de la compagnie de San-Salvatore. Je répondis par un refus poli, en disant que je n'écrivais point pour m'enrichir, et que je ne pouvais pas honnêtement abandonner mes amis. Son Excellence me fit alors prier de lui servir d'intermédiaire pour traiter avec les comédiens que je protégeais. Sacchi prit possession du théâtre de San-Salvatore à des conditions très-favorables, et se trouva installé dans la meilleure salle de Venise avec l'assurance d'y gagner de gros bénéfices. Je ne pouvais plus refuser à mes protégés un ouvrage nouveau; je devais rompre le silence, ne fût-ce que par égard pour le seigneur Vendramini; mais je demandai un délai considérable. Aujourd'hui que le temps m'a éclairé, j'ai reconnu que mes scrupules de délicatesse étaient les plus sots du monde. J'aurais mieux fait de résister aux prières et de m'inquiéter fort peu des questions de sentiments. Mon repos était me-

nacé; quel besoin avais-je de faire le Régulus et de me sacrifier aux intérêts de mon prochain? Il s'agissait pour moi de bien autre chose.

Un motif beaucoup plus grave que les précédents, et dont je ne disais rien, m'engageait à me retirer des coulisses. On ne joue pas impunément avec les démons et les fées. On ne sort plus comme on le voudrait du monde des esprits, une fois qu'on s'y est imprudemment jeté. Tout avait bien été jusqu'à la représentation de *Turandot*. Les choses de cette vie se présentaient encore à peu près sous leur aspect ordinaire. Les petits événements de ma chétive destinée suivaient un cours à la rigueur naturel. *Les Gueux heureux* ne me suscitèrent pas trop d'ennuis ni d'accidents. Les puissances invisibles me pardonnèrent ces premières témérités. *La Femme serpent* et *la Zobéide* attirèrent sur mon audace l'attention du monde occulte. Il écouta ces ouvrages avec indécision, partagé entre l'indulgence et le blâme. *Le Monstre bleu* et *l'Oiseau vert* excitèrent ses murmures. J'en eus un vague pressentiment, un soir que le jeu des machines s'exécuta fort mal. L'actrice principale fut prise de migraines subites. Deux fois il fallut changer le spectacle une heure avant l'ouverture de la salle. Au milieu d'une improvisation, l'excellent acteur Zannoni eut une extinction de voix. Ces avertissements sinistres auraient dû m'ouvrir les yeux; mais j'étais encore trop jeune pour apprécier à leur juste valeur les dangers qui m'enveloppaient; mon sang avait trop de force, et j'éprouvais d'ailleurs un plaisir secret à braver les oracles. Si les poulets eussent refusé de manger, je

les aurais volontiers jetés dans l'eau pour les faire boire, comme le téméraire Varron.

Le jour de la représentation de mon *Roi des génies*, l'indignation de l'invisible ennemi se manifesta clairement. Je portais une culotte neuve, et je prenais une tasse de café dans la coulisse. La toile se leva. Une foule attentive et compacte remplissait le théâtre. L'exposition de la pièce était commencée, et tout annonçait un succès, lorsqu'un frisson involontaire, une crainte insurmontable, troublèrent mes sens. Mes mains tremblaient, et je laissai choir ma tasse de café sur ma culotte de soie. En me retirant, consterné, dans le salon des acteurs, je trébuchai sur une marche et je déchirai au genou cette culotte déjà gâtée. Une voix inconnue me souffla aux oreilles qu'il n'était pas bien à moi d'avoir mis en scène *le Roi des génies*, et que je ne tarderais pas à me repentir de cette insolence. Je me demande encore si, en effet, je ne méritais pas des reproches pour avoir traité avec une légèreté évidente des êtres qui ont droit à nos respects, bien que privés de corps. Il y a certains devoirs de politesse qu'on ne saurait rendre à un esprit. La forme, l'étendue et la densité sont nécessaires à l'accomplissement de ces devoirs, car on ne peut point exiger que vous baisiez les mains, que vous embrassiez les genoux d'un génie, qui n'a ni bras ni jambes. Les esprits, sentant cette difficulté, lorsqu'ils voulaient se faire rendre ces témoignages de soumission, n'ont jamais manqué de revêtir momentanément une forme humaine, afin de se mettre à la portée de notre faiblesse; mais, précisément parce

que nous ne pouvons leur exprimer notre respect par des signes extérieurs, ils attachent sans doute plus de prix au sentiment intérieur de la vénération, et leur courroux éclate contre l'imprudent qui les brave par des procédés légers. Le précepte chrétien qui ordonne de rendre à César ce qui lui appartient n'enjoint-il pas à l'homme des égards plus grands pour les êtres invisibles, plus puissants que César lui-même?

Ces réflexions me vinrent trop tard dans la tête. Le monde occulte, justement blessé, ne voulut pas admettre les excuses que j'avais à faire valoir. Quand il m'eut donné des preuves certaines de sa colère, je balançai entre deux partis opposés, l'un violent et hardi, l'autre plus sage. Le premier était celui de la guerre : je pouvais profiter des persécutions et des mauvais tours pour entrer plus particulièrement en relation avec l'ennemi, l'observer attentivement, surprendre ses passions, ses défauts, ses ridicules, et le mettre impitoyablement sur mon théâtre. J'aurais ainsi tourné sa malice à mon avantage, et je lui en aurais fait honte de la manière la plus sensible. Connaissant déjà les génies par l'étude et la lecture, j'aurais puisé dans leur fréquentation la science de leurs travers. Les fées ont bien compris le danger qui les menaçait; elles ont deviné ma pensée, et n'ont point osé se livrer à toute leur fureur de peur de se trahir. Au lieu de m'accabler par quelque grande infortune qui eût exaspéré ma verve poétique, leur rancune se contenta par mille petits coups d'épingle incessamment répétés, par des accidents prosaïques dont l'art théâtral ne pouvait s'accommoder, et qui pourtant empoison-

nèrent toute ma vie. Le second parti, celui que la prudence me suggéra, fut de rompre avec le genre *fiabesque*, de ne plus traduire sur la scène ce monde mystérieux qui ne veut pas être connu, de laisser retomber le voile un moment soulevé; mais d'entretenir chez les fées la crainte salutaire de me voir mettre ce voile en lambeaux si on me réduisait au désespoir. Par ce moyen, la colère des esprits s'adoucit un peu, et jamais elle ne se porta aux dernières extrémités contre moi.

Je ne conseillerai à personne de s'exposer aux périls que j'ai courus. La littérature féerique est bornée, sans doute parce que les poëtes sont plus sages et mieux avisés que moi. Le monde occulte rit de l'ignorance et de la simplicité des nourrices, qui inventent des fables sans sortir des bornes du respect, et ne mêlent point à leurs récits d'études sur les caractères et les ridicules. Quant aux conteurs arabes, qui ont pénétré fort loin dans ce monde terrible, ce sont des voyageurs curieux et intrépides qui se sont apparemment dévoués à l'amusement des mortels; mais je gagerais qu'ils en ont été punis, et il est remarquable qu'on ne sache pas même leurs noms. La gloire leur a été dérobée par leurs ennemis et les miens, afin de dégoûter les imitateurs. Il m'en a coûté cher pour avoir voulu suivre leurs traces. Je n'ai pas parlé avec assez de ménagement des fées et des génies; c'est un tort que je confesse. Je me suis permis quelques plaisanteries offensantes, et je n'ai pas toujours conservé le ton sérieux que réclamait un sujet de cette importance; mais aussi, n'est-ce pas une petitesse indigne des esprits que de s'être fâché contre moi pour

des allégories empruntées à leur vie fabuleuse dans un but honnête et innocent? Ah! si tous les personnages de mes pièces fériques eussent été bêtes et bonnes gens, comme mon empereur de la Chine dans la comédie de *Turandot*, on ne m'eût point fait mauvaise mine là-haut. Mon tort le plus grave est d'avoir introduit dans ces ouvrages les Truffaldins, les Tartaglia, les Pantalons et autres farceurs à qui tous les moyens sont bons pour faire rire. Ces masques nationaux, sous les dehors de la niaiserie, donnent carrière à leur verve ironique, et parlent avec irrévérence des sorciers, des baguettes magiques, des dons, maléfices et aiguillettes, qui sont des choses sacrées et respectables. Si Dieu me prête vie, je vois bien qu'il me faudra entreprendre un pèlerinage en Thessalie, Astracan ou Cachemire, et demander pardon de mes fautes, pieds nus et la corde au cou, à Morgane, à Carabosse et Pari-Banou [1]. Jusque-là je n'ai point de repos à espérer, comme on le verra par les tribulations que je vais raconter.

[1] Les quatre paragraphes qu'on vient de dire sont extraits d'une lettre de Charles Gozzi à son frère Gaspard.

CHAPITRE XVI.

MÉPRISES, CONTRE-TEMPS ET PERSÉCUTIONS.

Si je voulais raconter les méprises et les contre-temps auxquels m'ont assujéti les puissances malignes, je ne dis pas fréquemment, mais à toutes les minutes de ma vie, j'en composerais un gros volume capable de faire rire autant que ces ennuis m'ont fait enrager.

Ordinairement, lorsqu'on prend une personne pour une autre, la méprise repose sur quelque ressemblance de taille ou de visage; mais avec moi le diable ne se donnait pas tant de peine. Tout à coup, et je ne sais à quel propos, quantité de gens se mirent à me donner des noms autres que le mien, et à me confondre avec des individus qui ne me ressemblaient nullement.

Un jour, à Saint-Pol, je rencontre un pauvre vieux ouvrier que je ne connaissais point. Il accourt à moi, baise le pan de mon habit, et me remercie, les larmes aux yeux et du fond du cœur, d'avoir tiré de prison son fils. Je lui explique son erreur et lui prouve qu'il me prend pour un autre. Il redouble ses protestations de reconnaissance, et me soutient en face que je suis le seigneur Paruta, son protecteur et son patron. Tous mes efforts pour le désabuser sont inutiles. Sans doute c'est pour me soustraire généreusement à ses témoi-

gnages de dévoûment que je feins de ne pas être Paruta. Le bon homme n'en est que plus pénétré; il me suit par derrière et appelle les bénédictions du ciel sur ma tête et sur tous les autres crânes de la famille des Paruta. Je m'informe et demande à mes amis qui est ce seigneur si béni. On me répond que le patricien Paruta est un homme hâve et malade, qui ne me ressemble en aucune manière.

Tout le monde connaît ou a connu Michel dell'Agata, le célèbre impressario de notre opéra. Tout le monde sait qu'il est plus petit que moi d'un palme, plus gros de deux palmes, vêtu autrement que moi, et porteur d'une physionomie fort différente de la mienne; d'où vient donc que pendant plusieurs années et même jusqu'à la mort de ce Michel, je fus arrêté au milieu de la rue presque journellement, et appelé du nom de Michel dell'Agata par des chanteurs, chanteuses, danseurs, et danseuses, maîtres de chapelle, tailleurs, peintres et porteurs de lettres? J'écoutai de longues doléances, des remercîments, demandes de loges et d'argent, requêtes, prières, lamentations, observations au sujet des décors et du vestiaire. Je fus obligé de renvoyer ou refuser des lettres et paquets adressés à Michel dell'Agata, en criant, protestant, jurant que je n'étais point ce Michel; et toutes ces personnes ensorcelées me regardaient de travers et s'éloignaient agitées, inquiètes, cherchant dans leur esprit quel motif pouvait avoir Michel de ne plus vouloir être appelé Michel.

Ennuyé de cette *secature*, je me rends à Padoue par une belle matinée d'été. Mon excellente amie la signora

Marie Canziani, danseuse renommée et sage, passait dans cette ville les derniers mois de sa grossesse. Je vais chez elle pour lui faire une visite. Sa femme de chambre me regarde, ouvre la porte et dit à sa maîtresse : « Madame, voici le seigneur Michel dell'Agata qui désire vous voir. » J'entre, et la signora Canziani éclate de rire de cette erreur ; fort heureusement elle ne la partageait point. En sortant de chez elle, je traverse le pont Saint-Laurent, et je rencontre sur ce pont le fameux professeur d'astronomie Toaldo, que je connais parfaitement, et qui me connaît très-bien. Je le salue. Il fixe ses yeux sur moi, ôte son chapeau avec gravité, et me dit : « Bonjour, Michel ! » puis il passe son chemin et s'en va à ses affaires, comme s'il venait de dire une chose toute simple. Cette persistance générale m'étonne : la tête me tourne ; je me demande si je ne suis pas Michel, et si ce n'est point par une méprise que je me crois Charles Gozzi. Heureusement, Michel n'avait pas d'ennemis, et personne ne songeait à exercer de vengeance sur sa personne.

Un soir, la chaleur était grande ; une lune splendide éclairait la place Saint-Marc, et je me promenais sur cette place, en cherchant le frais et discourant avec le patricien François Gritti. J'entends une voix crier à mes oreilles :

— Que fais-tu ici à cette heure ? que ne vas-tu dormir, âne que tu es ?

En même temps, je reçois par derrière deux coups de pied bien appliqués. Je me retourne furieux, prêt à combattre, et j'aperçois le seigneur André Gradenigo, lequel me regarde attentivement et se confond en excuses,

disant qu'il m'avait pris pour Daniel Zanchi. J'accepte les excuses au sujet du titre d'âne et des coups de pied : mais je demande par quel hasard on avait à faire à Daniel des confidences de ce genre. Le seigneur Gradenigo me répond qu'il est intimement lié avec Zanchi, et qu'il voulait lui jouer un malin tour, moyennant quoi j'en suis pour mes coups et mon apostrophe. Ce n'est encore rien que cela.

Sur la même place Saint-Marc, je causais un jour avec mon ami Charles Andrich. Je vois venir de loin un Grec portant moustaches, vêtu de long, le bonnet rouge sur la tête, et tenant par la main un enfant habillé comme lui. Aussitôt que le Grec m'aperçoit, son visage s'épanouit ; il vient à moi d'un air ouvert, me saisit dans ses bras avec transport, me plante un baiser sur la joue, et, se retournant vers l'enfant :

— Allons, petit, dit-il, baisez la main à votre oncle Constantin.

Je demeure glacé, immobile comme une statue ; finalement, je demande pour qui ce Grec s'avise de me prendre,

— Belle question, dit-il ; n'êtes-vous pas mon meilleur ami, Constantin Zucalà ?

— Non, je ne suis point Zucalà ; je ne veux pas l'être, et je n'embrasserai point le petit.

Andrich se tenait les flancs de plaisir, tandis que j'employais cinq minutes à persuader au Grec qu'il se trompait. Inquiété de ces méprises, je résolus de faire, cette fois, des recherches sur le susdit Zucalà. Je prends des informations chez un marchand, et je découvre avec

effroi que Constantin Zucalà est un petit homme, menu et grêle, qui n'offre pas avec moi un seul trait de ressemblance. Mais, arrêtons-nous; gardons un silence prudent sur beaucoup d'autres méprises, et parlons des contre-temps et persécutions.

Que l'on fût en hiver ou en été, j'en prends à témoin le ciel, jamais, au grand jamais, une pluie subite ou d'orage ne tomba sur la ville sans que je fusse hors de ma maison et privé de parapluie. Jamais cette pluie ne cessa tant que je me tins à l'abri sous quelque portique ou dans un café; au contraire, le déluge ne manqua jamais d'augmenter avec furie. Enfin, las d'attendre ou obligé par quelque affaire à continuer mes courses, je ne sortis jamais de mon refuge sans être mouillé jusqu'aux os. De retour chez moi, trempé par l'averse, jamais, au grand jamais, le soleil ne manqua de reparaître aussitôt que j'eus passé le seuil de ma maison.

Huit fois au moins sur dix, pendant tout le cours de ma vie, lorsque je voulais être seul, et que je m'apprêtais à travailler, quelque visiteur fâcheux vint m'interrompre et pousser ma patience à ses dernières limites. Huit fois au moins sur dix, lorsque je commençai à faire ma barbe, on sonna aussitôt, et quelque personne pressée voulut me parler sans délai. La plupart du temps ce furent des gens de qualité que je ne pouvais prier d'attendre, et je dus toujours ou essuyer à la hâte le savon déjà étalé sur mon visage, ou me présenter le rasoir à la main, avec le menton rasé d'un côté seulement.

Dans la saison la plus belle de l'année, à l'époque

même de la sécheresse, y eut-il jamais entre les dalles une seule petite mare d'eau stagnante sans qu'un esprit malin conduisît justement mon pied distrait dans cette eau?

Je devrais sans doute hésiter à parler du contre-temps suivant; mais je brave le ridicule, et je prétends mentionner ce fait, qui m'a trop souvent assassiné. Ce sera ma vengeance. Jamais, lorsqu'une de ces petites misères auxquelles la nature nous condamne me força de chercher dans la rue un coin solitaire, les démons ennemis ne manquèrent de faire passer près de moi quelque belle dame; ou bien une porte s'ouvrait, et j'en voyais sortir toute une compagnie, au grand désespoir de ma modestie. Roi des génies, n'as-tu pas de honte de descendre si bas dans ta rancune? Ce ne sont là que des bagatelles, j'en conviens; mais ces détails, venant se joindre à d'autres persécutions plus cruelles, composent un ensemble qu'on peut appeler une vie amère et lamentable. On verra, par la fin de ces mémoires, que mes aventures, querelles et démêlés avec le seigneur Pierre-Antoine Gratarol, à qui je ne voulais aucun mal, doivent être attribués à la méchanceté de mes ennemis invisibles. En attendant le moment de raconter ces aventures, je rapporterai ici d'autres contre-temps sérieux pour moi et comiques pour le lecteur.

La maison paternelle, où je demeurai longtemps seul, était située dans la rue de la Reine, paroisse de San-Cassiano. Dans le moment de la villégiature, je partis un jour pour le Frioul, afin de revoir mes deux frères Gas-

pard et Almoro. Je confiai les clefs de notre habitation à l'un de mes voisins, fort honnête homme et marchand de blé. Par suite de persécutions dont je connais bien les auteurs, il se trouva que, cette année-là, l'automne fut horrible. Des torrents de pluie ayant fait déborder les rivières, je fus retenu dans le Frioul jusqu'au milieu de novembre. Les vents d'hiver, en chassant les orages, amenèrent la neige et les frimas. Je partis pour Venise, enveloppé jusqu'aux oreilles; et, après avoir traversé résolument les bourbiers, ravins et fleuves débordés, j'arrivai de nuit à la ville, mourant de froid, d'ennui, de fatigue et d'envie de dormir. Je descends de gondole à la rive de San-Cassiano. Un *facchino* prend ma malle; mon domestique porte le reste de mon bagage, et je me dirige vers ma maison, soufflant dans mes doigts, retroussant le collet de mon manteau, et pressé de me mettre au lit. Je trouve la rue de la Reine si encombrée de gens masqués, de femmes et d'enfants qui riaient et chantaient, que le passage était impossible.

— Que diable est cela? demandai-je à un homme du peuple.

— Signor, me dit-on, aujourd'hui le patricien Bragadino a été créé patriarche de Venise. Son palais est au fond de cette rue. Il y a danses, fêtes et feux à cette occasion, distributions publiques de pain, vin et deniers. Telle est la cause de ce tumulte.

La porte de ma maison n'était pas abordable. Je pensai qu'en faisant un détour par Saint-Eustache, et traversant un petit pont, je réussirais mieux à pénétrer

chez moi. J'exécute la manœuvre, suivi de mes porteurs de bagage. Quelle est ma surprise en voyant mes fenêtres ouvertes, ma maison entière garnie de lustres et resplendissante de lumières comme le palais du Soleil! Je demeure un quart d'heure sur le petit pont à jouir de ce beau spectacle, la bouche ouverte et l'esprit troublé. Enfin je sors de ma stupeur, et prenant tout mon courage, je frappe à ma porte. On ouvre, et deux gardes de ville me présentent leurs carabines en criant: « On ne passe pas! » Je demande avec douceur d'où vient cette consigne.

— On ne passe pas ici, répètent les gardes d'un air farouche. Allez à la grand'porte du palais Bragadino, ou bien masquez-vous, prenez un déguisement, et on vous laissera entrer pour prendre part aux divertissements.

— Mais, dis-je avec calme, si j'étais le maître de cette maison; si j'arrivais à l'instant d'un voyage, mourant de froid et de sommeil, ne pourrais-je pas rentrer chez moi et me mettre au lit?

— Ah! vous êtes le patron de ce palais! s'écrient les deux soldats féroces; attendez un peu, et l'on vous fera réponse tout à l'heure.

Ce disant, ils me referment la porte au nez. Je regardais, saisi d'horreur, mon domestique abasourdi comme moi, et le *facchino* émerveillé. Au bout d'un moment, la porte s'ouvre de nouveau; un maître d'hôtel galonné d'or me salue poliment et m'invite à entrer. J'accepte l'invitation. Je monte l'escalier, et, saluant à

mon tour cet homme si bien élevé, je me hasarde à lui demander quel magicien me fait l'honneur de venir habiter chez moi.

— Quoi! répond le personnage galonné, votre seigneurie ne sait point ce qui s'est passé? Mon maître, le patricien Gaspard Bragadino, ayant deviné que son frère serait élu patriarche, voulut donner une grande fête. L'espace lui manquait, et, pour être plus à l'aise, il a réuni son palais au vôtre par un pont de bois jeté d'une fenêtre à l'autre. La chose a été faite avec votre permission. C'est dans votre maison que l'on distribue les comestibles et les rafraîchissements au peuple. On a, d'ailleurs, respecté votre chambre à coucher. Venez, signor, venez par ici.

J'étais de plus en plus étonné de voir comme on avait usé de cette permission que je n'avais point donnée. Cependant, je ne voulus pas me quereller avec le maître d'hôtel. Arrivé dans le salon, je trouve des chandelles partout, une foule de masques criant et s'amusant, des domestiques empressés se croisant et courant dans tous les sens. Une rumeur effroyable m'attire à la cuisine. Devant un feu énorme étaient les chaudrons bouillants, les casseroles et cafetières; sur une immense broche tournaient les dindons, les quartiers de veau et de bœuf.

— Signor, dis-je au maître d'hôtel, peut-on savoir à quelle heure finira ce tumulte?

— Pour ne point mentir, me répondit cet homme, la fête durera pendant trois jours et trois nuits, du matin au soir et du soir au matin.

— Je suis charmé, repris-je, d'avoir pu être agréable à la famille Bragadino. C'est un honneur pour moi. Veuillez présenter mes respects à Leurs Excellences ; je vais à l'auberge chercher un gîte pour trois jours et trois nuits, car j'ai besoin de repos, et j'ai le sommeil fort léger.

Quand cette insigne mystification fut achevée, je rentrai enfin chez moi, et je fis une visite au seigneur Bragadino, afin de le complimenter sur son élection. Ce cavalier m'accueillit à merveille, et me demanda pardon de la brutalité des soldats et du désordre de ma maison ; puis il me raconta ingénument que son ami le comte Ignace Barziza m'avait expédié dans le Frioul un exprès, porteur d'une lettre par laquelle on sollicitait la permission de s'emparer de mon logis, et que j'avais répondu le plus gracieusement du monde en accordant une permission pleine et entière, ce dont tous les Bragadini me témoignaient leur reconnaissance. C'était la première nouvelle que je recevais de la lettre et de ma réponse. Je devinai sans peine de quel côté venait ce tour pendable ; mes ennemis avaient pris soin de se faire connaître par d'autres signes de leur fureur. Je dissimulai ma colère et mon effroi, et je priai le seigneur Bragadino d'en user de même à l'avenir, si quelque autre faveur tombait encore sur lui ou sur ses proches, sans avoir recours aux lettres inutiles du comte Barziza.

Que les puissances malignes eussent intercepté la lettre, embourbé ou noyé l'exprès d'Ignace Barziza dans quelque torrent, passe encore ; mais répondre pour moi ! Dieu sait si le courrier n'avait pas trouvé un faux

Charles Gozzi dans une fausse habitation d'un Frioul illusoire! si quelque démon revêtu de ma figure n'avait pas ouvert l'épître, pris la parole en mon nom, et renvoyé l'exprès avec cette permission, qui n'entra jamais dans ma pensée! Ce sont des choses qu'on n'ose éclaircir et qu'il faut laisser dans le nuage dont elles s'enveloppent.

CHAPITRE XVII.

SUITE DES CONTRE-TEMPS ET PERSÉCUTIONS.

Ce qu'il y a d'insupportable dans la guerre des contre-temps, c'est l'expectative. L'ennemi ne fait retraite d'un côté que pour vous attaquer d'un autre à l'improviste. Assurément, je ne raconte pas ces bizarreries pour mon plaisir, mais parce que je confesse de bonne foi qu'elles peuvent divertir tous les individus de ce bas monde, hormis un seul, celui qui porte ma chemise et se couvre de mon chapeau. On a vu, par l'histoire de la femme polype, et par celle du patriarche, comment les esprits ironiques aimaient à prendre leurs ébats dans mes maisons; celle de la rue Mater-Domini était encore vierge de tout accident; il fallait bien que le diable s'y mît.

Un matin, je reçus la visite d'un pauvre homme vêtu en barcarol, et qui me favorisa d'un long discours, par lequel j'appris les choses qui suivent. Cet homme était au service d'un seigneur Colombo. Son patron demeurait à Saint-Jacques dell' Orio, et lui à Saint-Jérémie; en sorte que la grande distance qui séparait ces deux quartiers empêchait souvent le pauvre gondolier d'arriver chez son maître à l'heure fixée pour son service. Ma maison de la rue Mater-Domini étant plus proche de la rue du seigneur Colombo, le barcarol désirait se loger dans cette maison, et il me montra l'argent destiné au

ayement du premier terme. Je pris le nom du gondolier, ui s'appelait Dominique Bianchi, et je lui promis d'aller ux informations auprès de son maître, en ajoutant que 'étais un chat récemment échaudé, et que je craignais 'eau froide.

— Signor, me dit cet homme en hésitant, je suis pressé; ma femme est enceinte et près d'accoucher; si je tarde à changer de domicile, et que les douleurs la prennent, me voilà condamné à rester où je suis jusqu'à ses relevailles.

— Votre femme, répondis-je, n'accouchera pas avant la nuit. J'irai voir le seigneur Colombo après le dîner; revenez demain matin.

— Très-bien, reprit le barcarol, votre seigneurie a raison; et, quoique je sois un honnête homme, je trouve juste qu'elle aille aux informations; mais, par charité, je la supplie de faire promptement, vu le cas d'urgence.

J'étais à table, lorsqu'on frappe à coups redoublés à ma porte. Je vois entrer mon barcarol, accompagné de sa femme, qui paraissait grosse à pleine ceinture; tous deux pleuraient et grimaçaient.

— Pardon, excuse, signor, me dit cet homme d'un ton piteux. Je vous amène mon épouse. Elle ressent les premières douleurs, la pauvrette! Pour l'amour de Dieu, donnez-moi la quittance et les clefs. Voici mon argent. Hélas! que puis-je vous offrir de plus? Voulez-vous que ma femme accouche au milieu de la rue?

La femme, brunette, jeune et gentille, se tenait les côtes en poussant des soupirs et se tordant comme un serpent. Tout ému de compassion, je demande mon écri-

toire, je signe la quittance et reçois le loyer d'un mois; je fais remettre les clefs par mon domestique, et le couple s'en va content.

Au bout de trois semaines, le curé de Santa-Maria-Mater-Domini arrive chez moi, au moment où je faisais ma barbe.

— Savez-vous, me dit-il, à qui vous avez loué votre maison?

— Sans doute : à Dominique Bianchi, gondolier de la famille Colombo? et dont la femme était enceinte. La pauvrette doit être délivrée à cette heure.

— Quel Bianchi? quel Colombo? quelle femme enceinte? s'écria le curé en rougissant. Cet homme n'a jamais mené de gondole : c'est un misérable qui se moque de vous. La femme n'est point son épouse, et quand vous l'avez vue, elle portait sous sa robe un coussin pour simuler une grossesse. Votre maison est occupée par trois filles de mauvaise vie qui vendent du vin, font des tapages nocturnes, attirent les libertins, et scandalisent tout le voisinage. Votre devoir est de mettre fin à ce désordre.

A ce nouveau coup, je demeurai un moment stupéfait, admirant l'inépuisable fécondité de l'ennemi. Le curé s'apaisa quand je lui eus promis de porter remède au scandale. En vérifiant les faits, je trouvai les choses en l'état qu'il m'avait dit, et je courus chez un patricien de mes amis, dont le frère était avogador. Après un mûr examen, l'avogador répondit que les affaires de scandales nocturnes regardaient le tribunal du blasphème et non pas l'avogaria; qu'il fallait une plainte du curé de

Sainte-Marie, un procès en règle, avec appel de témoins pour constater les faits, et qu'on me rendrait justice.

— Mais, repris-je, la matière me paraît du ressort de l'avogaria, puisqu'on m'a trompé par des ruses et déguisements, et que ces misérables ont envahi ma maison en usant de subterfuges. Par grâce, ne me jetez pas dans les embarras d'un procès.

— Eh bien, me répondit-on, demain matin nous citerons ces femmes à l'avogaria. Venez-y en personne, afin d'articuler vos griefs en face de votre partie adverse.

— Grand merci ! m'écriai-je. Votre Excellence me conseille de venir m'exposer aux injures d'un troupeau de canailles ; je la remercie de sa bonne volonté. Je préfère encore la voix du tribunal du blasphème, et je vais m'entendre à ce sujet avec le curé.

Je me rendis chez le curé pour lui indiquer la marche à suivre ; mais il se mit à crier comme un aigle :

— Pour qui me prenez-vous ? dit-il en colère; ne connaissez-vous pas le tribunal du blasphème ? on n'y appelle point une cause sans avoir fait une instruction, pour examiner si les plaintes sont fondées ou calomnieuses. Nous vivons dans un temps et un pays où les femmes galantes ont un grand crédit et des faux témoins à leur service. On changera la vérité en calomnie. Je serai cité à l'office et les juges me donneront une correction sévère en m'appelant diffamateur, destructeur de la bonne réputation de ces innocentes colombes, prêtre intolérant, vindicatif ; on me renverra en m'ordonnant d'être à l'avenir meilleur berger de mon troupeau. Non, non : je ne porterai point de requête à ce tribunal quand

toute la corruption de Venise établirait son camp dans ma paroisse. C'est à vous à purger votre maison, et je vous enjoins l'ordre de le faire, sous peine de péché mortel.

Je le demande : pour tout autre que moi cette affaire serait-elle devenue une source d'ennuis aussi désagréables? Plus inquiet du scandale que du péché, dont je me sentais au fond bien innocent, je consultai Paul Balbi, avocat à la Quarantie.

— Vous avez eu tort, me dit-il, de ne pas venir à moi tout d'abord, avant de gâter votre position par des démarches inconsidérées. L'un des trois avogadors, qui est mon ami, eût jugé la chose sommairement, et ce serait fini dans une heure. Gardez-vous d'intenter un procès : cette canaille condamnée en appellerait à la Quarantie, et vous n'en seriez pas quitte à moins de dépenses considérables et d'une année de débats fastidieux.

— Soyez donc assez bon pour parler à cet avogador que vous connaissez.

— Il n'est plus temps, reprit Paul Balbi : mon ami ne voudra rien faire, sachant que son confrère vous a renvoyé. Entre avogadors, on a une politique à observer.

— Vive la politique! m'écriai-je; mais la justice, pourriez-vous me dire où elle loge?

— Laissez-moi le soin de vous tirer d'embarras.

Les avocats sont gens retors et avisés, toujours aux prises avec les plus compliqués ennuis de la vie processive, exercés aux expédients, soutenus par ce calme et

cette lucidité que donne l'assurance de travailler pour les intérêts d'autrui, et par conséquent de n'être point victime de ses propres fautes. Paul Balbi s'en alla chez *messer Grand*, qui commande la séquelle des sbires, agents de police et autres corsaires patentés, redoutables aux voleurs et femmes de mauvaise vie. Messer Grand expédia un de ses satellites, qui vint officieusement avertir mes vauriens de locataires d'un petit danger qui les menaçait. On parlait, disait cet agent, de scandales nocturnes; il était question de faire main basse, par une descente de police, sur toute la maison, et de mener ces dames en prison les mains liées derrière le dos. Or, messer Grand ne badinait pas quand il ordonnait de ces expéditions. Le troupeau galant, effarouché par cet avis secret, déménagea brusquement et chercha fortune dans un autre quartier. Béni soit l'ingénieux et expéditif messer Grand! S'il est, parmi mes lecteurs, un infortuné brouillé avec les esprits malins, je l'engage fort à consulter un avocat; les fées ont peur des bonnets carrés.

Revenons à ma troupe de comédiens. Lorsque le vieux Sacchi eut obtenu par mon entremise la concession du théâtre San-Salvatore, je repris mes douces occupations, et je m'apprêtai à composer une pièce pour mes protégés. Tandis que je taillais ma plume, l'ennemi m'attendait dans les coulisses. Les acteurs renvoyés de San-Salvatore obtinrent le théâtre Sant'-Angelo, et voulurent se venger de la compagnie rivale. On séduisit par des manœuvres habiles et des offres d'argent les deux meilleurs comédiens de la troupe Sacchi: Derbès, l'inimitable Pantalon, et Fiorilli, le célèbre Tartaglia, ces sou-

tiens et restaurateurs de la comédie *dell'arte*. On leur fit promettre de se séparer de leurs camarades, bien moins pour fortifier la compagnie de Sant'-Angelo, que pour affaiblir celle de San-Salvatore. A l'idée de perdre mon Pantalon et mon Tartaglia, je m'emportai contre les esprits; j'adressai des injures aux fées et je donnai au diable les démons. La nouvelle de cette désertion jetait déjà le désordre dans la troupe. Je courus chez Derbès pour lui faire honte de son infidélité, après quatorze ans de bons rapports avec ses camarades. Derbès avait signé un traité avec l'entrepreneur du théâtre rival. Il m'appela son cher compère, et me témoigna des regrets sincères de notre séparation; mais il me prouva qu'il était lié par ses nouveaux engagements. Je ne pouvais plus que lui donner ma malédiction, et je la lui donnai, en lui prédisant qu'il se repentirait de sa faute. Fiorilli n'avait point encore signé : un discours pathétique et l'intérêt de sa réputation le ramenèrent à de meilleurs sentiments. Il rompit les négociations et vint se jeter dans les bras de ses anciens compagnons. Mon Tartaglia fut sauvé en dépit des esprits, et la comédie nationale *dell'arte* survécut à ces contre-temps.

Pour faire du mal, on n'a qu'à se croiser les bras et laisser les choses suivre leur cours. L'envie, la haine, la grossière inintelligence des hommes suffisent pour que les sottises et les fautes s'accomplissent sans opposition; mais malheur à celui qui entreprend quoi que ce soit de raisonnable ou d'ingénieux ! il lui faudra livrer mille batailles. Un ancien usage de notre pays veut que l'emploi de première actrice ne soit jamais rempli par les so-

ciétaires de la troupe. Le public aime la variété ; c'est pourquoi ce premier emploi est confié à des comédiennes stipendiées, que l'on engage pour trois ans. Au bout de ce temps, il faut aux spectateurs un nouveau visage. Avant l'ouverture de son théâtre, le vieux Sacchi, à la recherche d'une première actrice, hésitait entre deux personnes douées de qualités diverses. L'une, la signora Battagia, était bonne comédienne et née en Toscane, où l'on parle purement ; mais elle n'était plus jeune, et ses prétentions, son ambition et sa vanité en faisaient un sujet difficile à conduire. En outre, elle n'entendait rien à l'improvisation, ce qui pouvait exercer une influence fâcheuse sur le genre dans lequel la troupe avait excellé jusqu'alors. L'autre actrice, la signora Théodora Ricci, jeune débutante pleine de feu, avait une jolie figure, une belle voix et une aptitude remarquable à l'improvisation. Sa modestie la recommandait encore. Sacchi voulait engager la signora Battagia et lui donner de gros émoluments. Je le déterminai, non sans peine, à prendre l'autre pour cinq cent vingt ducats par an, somme insuffisante aux besoins d'une pauvre femme chargée d'un mari paresseux et maladif, d'un enfant en bas âge, obligée par son état à mille dépenses, sans compter celles des costumes et des voyages en province. C'est à ces misérables conditions que Théodora Ricci consentit à entrer dans une troupe jalouse et malveillante.

L'affaire ayant été négociée par correspondance, je ne connaissais point encore la débutante. Elle arriva un matin de Gênes, et Sacchi me pria de venir l'entendre réciter quelques scènes, afin de juger de son talent et

de ses dispositions. Je vis une jeune personne belle, d'une mine expressive, avec de magnifiques cheveux blonds. Son visage était un peu marqué de la petite vérole; mais ce défaut devenait invisible à très-petite distance. Ses vêtements, qui trahissaient l'indigence, témoignaient aussi de son goût exquis, tant il y avait d'art dans l'ajustement. La timidité qu'elle montra pendant cette première entrevue lui prêtait une grâce et une modestie si séduisantes, que je doutai si cette timidité était naturelle ou jouée. Elle récita un fragment de tragédie avec justesse, intelligence et chaleur, d'une voix pleine et harmonieuse. Je fondai aussitôt de grandes espérances sur cette actrice, pour les rôles énergiques et passionnés. Je ne lui trouvai que deux imperfections : trop de dureté dans l'accent, et une certaine contraction des lèvres qui donnait souvent à sa bouche l'expression du mépris. Le premier de ces défauts pouvait se corriger; le second, qui tenait à la forme des muscles de la bouche, était sans remède.

Après l'examen, je prodiguai à la jeune personne les encouragements qu'elle méritait. Sacchi songeant à ses intérêts, me dit : « Signor comte, j'ai engagé la signora pour vous obéir; c'est à vous à faire en sorte qu'elle soit utile à notre compagnie. » Je répondis que je ferais de mon mieux pour l'avantage de la troupe et celui de la débutante. Les autres actrices de l'assemblée avaient écouté avec une attention profonde; elles semblaient peser mes paroles, et je vis à leur air triste et contrarié que leur malice s'apprêtait à distiller des poisons.

En effet, des rumeurs sourdes commencèrent à cir-

culer, dont on ne pouvait découvrir les auteurs. Les comédiennes témoignaient des craintes sur le jeu et la diction de Théodora Ricci. On croyait lui reconnaître des défauts incorrigibles. On convenait bien de son talent, mais on tremblait que ce genre de mérite ne fût pas de nature à plaire aux Vénitiens, et qu'il ne trouvât pas son emploi dans la troupe. On désirait ardemment de se tromper, et on s'en rapportait à moi. Ces discours hypocrites m'excitèrent davantage à soutenir ma protégée. Je lui donnais des avis dont elle profitait à merveille. De jour en jour je découvrais dans son esprit et ses sentiments quelque nouvelle corde dramatique à faire vibrer. A mon sens, on n'obtient pas de bons résultats si l'on ne connaît pas le caractère de ses comédiens; j'étudiais avec application celui de la Ricci, et mes assiduités éveillaient l'envie et le fiel des autres actrices.

Ma protégée avait des accès de mélancolie. Au milieu d'une troupe dont tous les membres étaient parents, ou alliés entre eux par le mariage, elle se sentait condamnée à un éternel isolement. Elle se voyait opprimée, dépréciée, chassée peut-être comme inutile ou incapable. Je tâchai de la rassurer, en soutenant cette thèse si menteuse que le mérite surmonte toujours les obstacles. Je lui promis de la rendre utile et même nécessaire à la troupe, et je lui prêchai le courage et la persévérance.

Bientôt des bruits odieux, des anecdotes inventées, des propos à l'oreille, attaquèrent la réputation de ma pauvre élève, dont la conduite me paraissait cependant irréprochable. La première actrice du théâtre Sant'-Angelo avait de nombreux admirateurs dans la ville; ces

gens-là décidèrent que la Ricci devait être mauvaise comédienne. Sans aucune raison, sans avoir ni vu ni entendu la débutante, le public s'imagina qu'on lui allait offrir une personne laide et sans talent; mais je me fis un point d'honneur de triompher de ces préventions. Je dirai tout à l'heure dans quel labyrinthe de disgrâces m'entraîna mon généreux dessein. Mes six ans de relations amicales avec la Ricci furent autant d'années de tribulations. Je les raconterai ingénument, et si le lecteur veut absolument, comme on l'a fait à Venise en ce temps-là, donner à cette amitié le nom d'amour, je ne m'en fâcherai pas, quoiqu'en vérité il n'en soit rien.

CHAPITRE XVIII.

ESSAIS MALHEUREUX, SUIVIS DE TRIOMPHES.

La phalange comique du vieux Sacchi prit donc possession du théâtre San-Salvatore, privé de Derbès, son meilleur soldat, mais encore assez vaillante pour ne rien craindre. Le conseil de la compagnie voulut réserver l'apparition de la nouvelle actrice pour le milieu de la saison, afin d'exciter la curiosité du public : « A l'ouverture du théâtre, disaient ces grands politiques, on nous trouve toujours assez nouveaux. Quand l'empressement se ralentira, nous mettrons en avant la débutante ; qu'elle joue bien ou mal, on viendra la voir, et nous aurons ce jour-là l'escarcelle pleine. » L'argent est la boussole des comédiens.

Enfin, le moment arriva d'exhiber la Ricci. Elle parut dans *l'Amoureuse tout de bon*, devant un concours nombreux de spectateurs : comédie nouvelle, actrice nouvelle, salle remplie, recette considérable. Ma pièce fut approuvée, mais on décida que la première actrice était à peine supportable. Le mérite et la *bravoure* de la Ricci se révélaient entièrement à mon esprit. On abandonna ma pièce pour faire un second essai en récitant une ancienne tragédie. La débutante joua son rôle admirablement, et ne recueillit pas un applaudissement :

la sentence capitale était lancée, on ne voulut plus se rétracter. Sacchi me demanda une traduction de *Gabrielle de Vergy*. Je la lui donnai à regret, prévoyant un nouvel échec. Théodora déploya un véritable talent dans le rôle de Gabrielle, et comme on ne lui rendit point justice, ses compagnes la crurent tombée à jamais dans l'abîme des disgrâces. Le contentement perçait sur les visages féminins de la troupe à travers les grimaces de condoléances; mais il fallait compter avec mon opiniâtreté, car la réhabilitation de la victime était pour moi un point d'honneur.

Ces trois chutes successives, au lieu d'abattre la Ricci, l'avaient singulièrement exaspérée. Impétueuse et ardente par tempérament, ambitieuse comme Lucifer, cette jeune femme frémissait et pleurait de colère. En lui portant des consolations, je la trouvai au lit avec la fièvre, poussant les gémissements d'une lionne malade. Elle maudissait Sacchi, la troupe entière, et le jour de son arrivée à Venise; puis elle déguisait les motifs de sa fureur sous des considérations de famille, de ménage et d'intérêt, en peignant avec une éloquence déchirante et passionnée sa pauvreté, son avenir brisé, sa carrière perdue. Elle repoussait avec énergie les consolations, les espérances et les bonnes raisons elles-mêmes. Ce fut alors que je connus le fond de son âme, et que son caractère se découvrit à mes yeux. J'arrivai un beau jour au théâtre avec une pièce intitulée *la Princesse philosophe*, où j'avais enfin trouvé des cordes si justes, qu'à moins d'être sourd, le public en devait entendre le son; mais, voyez jusqu'où peut aller la

sottise humaine : aussitôt ma pièce lue et acceptée, on s'empressa de donner congé à la Ricci, afin qu'elle n'y eût point de rôle. On témoignait à la jeune actrice un regret extrême de sa retraite ; on l'embrassait avec tendresse ; on l'engageait à rester encore et à tenter une dernière fois la fortune, tout en faisant le nécessaire pour la forcer à partir sans délai. Je m'opposai à son départ ; je déclarai que, ma pièce étant écrite pour la Ricci, elle seule devait jouer le premier rôle. Alors on murmura contre ma comédie. C'était, disait-on tout bas, une pièce languissante et ennuyeuse ; les masques à caractère n'y paraissant point, elle ne pouvait manquer de tomber. Je n'avais composé cet ouvrage que par obstination, par aveuglement et faiblesse, dans le but de soutenir une actrice incapable et méprisée du public. On m'opposait les dépenses de décors, les frais de costumes, les pertes où un échec entraînerait la compagnie. La Ricci frissonnait de rage, et moi je riais sous cape, en lui disant de prendre patience, et que la fin de ses maux approchait.

Les passions particulières, qui sont la ruine des familles, et souvent des États, le sont bien plus sûrement des compagnies comiques. Sans mon parti pris de justifier mes pronostics favorables sur la débutante, sans mon humeur vraiment démocratique, j'aurais eu mille occasions d'envoyer au diable cette troupe damnée, abrutie par ses sottes passions, dont j'étais offensé à chaque instant.

Sur ces entrefaites, le patricien François Gritti, l'une des plus heureuses et des plus habiles plumes de Venise, présenta au théâtre de Sacchi une belle traduction en

vers du *Gustave Wasa* de Piron. Il me demanda mon avis, et je lui conseillai fort de donner le rôle d'Adélaïde à la Ricci. A ce sujet, il y eut une émeute dans la troupe. On éleva cent objections. Comme il ne s'agissait plus de moi, je parlai haut. La pièce étant donnée gratuitement et faite par un grand seigneur, on se décida enfin à la représenter. Avec ses cinq cents ducats d'appointements la pauvre Théodora n'avait point de quoi commander un costume suédois, dont les broderies et fourrures coûtaient fort cher. Ses camarades, enchantées de ses embarras, se mirent en frais afin d'écraser le premier rôle par la richesse de leurs vêtements; elles ne regardèrent à aucune dépense; mais j'avais prévu le coup et donné le mot au seigneur Gritti. Le jour de la représentation, Théodora parut habillée plus richement et surtout avec plus de goût que ses compagnes, dont la surprise et l'envie furent mal dissimulées. La pièce eut du succès. La Ricci n'y joua pas mieux, à mon sens, qu'à ses trois premiers débuts, et cependant le public daigna lui accorder quelques applaudissements. Le courage lui revint, et elle reprit confiance dans mes bonnes prédictions.

Lorsque *le Gustave Wasa* eut épuisé le cours de ses représentations, la troupe garda un silence expressif au sujet de ma *Princesse philosophe*. Malgré l'avis de Théodora, qui s'indignait de cet oubli calculé, je n'eus garde de rappeler ma pièce au souvenir de Sacchi, et j'employai un petit stratagème d'un effet certain. Je dis à l'oreille d'un porteur de nouvelles que la signora Manzoni, première actrice du théâtre Sant'-Angelo, me semblait créée et mise au monde tout exprès pour jouer *la*

Princesse philosophe, et que, dans ma tendresse paternelle pour ma pièce, je la voulais donner à la troupe rivale, sans trouver mauvais que Sacchi la refusât. Aussitôt l'effroi se répandit dans les coulisses de San-Salvatore. A l'idée de me voir suivre au camp ennemi le transfuge Derbès, on sentit le besoin de se saisir de mon ouvrage. Le vieux Sacchi, homme violent, irascible et d'un sang embrasé, monta la pièce en peu de jours, criant, jurant et renversant tous les obstacles. *La Princesse philosophe* fut mise en scène avec une rapidité prodigieuse. La Ricci remplit avec un talent qui surpassa mes espérances un rôle long et difficile. Le public se rendit enfin à la vérité. Dix-huit représentations de suite, une affluence considérable et des recettes fort lucratives établirent définitivement dans l'opinion de tout le monde cette jeune débutante si méprisée comme une actrice consommée, d'un mérite évident et sans pareil. A dater de cet instant elle n'eut plus que des triomphes. Ses compagnes n'avouèrent jamais sa supériorité; mais on ne la laissa point partir, et la jalousie se tut par nécessité, devant l'intérêt général, qui passe avant toutes choses.

Si les remercîments de la troupe furent grands, les expressions de reconnaissance de la Ricci ne furent pas moindres. C'était à ma persévérance, à mes conseils, à ma bonne amitié, que la jeune première devait son bonheur et la défaite de ses ennemis. Elle n'épargnait rien pour conserver mon appui et absorber à elle seule toute ma bienveillance. Que pouvait-elle craindre, disait-elle, si le bras du colosse de Rhodes la soutenait? Mais aussi,

je devais témoigner hautement ma partialité pour elle, sans quoi la vengeance détruirait bientôt mon ouvrage. Si je l'eusse écoutée, elle m'aurait jeté dans de beaux embarras ! Cette femme, ne connaissant ni ses camarades, ni mon caractère, ni le sien, m'eût entraîné à commettre des erreurs grossières. Ma partialité ouverte eût amassé de nouveaux orages plus terribles que les premiers. Par crainte de me déplaire, les directeurs-entrepreneurs eussent cédé aux prétentions de la Ricci, à ses petites rancunes et à cent caprices féminins qui auraient fait d'elle et de moi les tyrans de la compagnie. Je serais devenu un protecteur orgueilleux, menaçant, insupportable ; il eût fallu retirer aux autres actrices ma familière amitié. Avec sa légèreté de tête, son ardeur, ses folles fantaisies et sa soif d'adulations, cette jeune étourdie ne voyait qu'à travers un voile épais les avantages de la prudence, de la modération et du savoir-vivre. Elle ne pouvait pas même reconnaître ses fautes lorsqu'elle s'était plongée jusqu'aux yeux dans quelque difficulté. En outre, je savais parfaitement que ces cervelles fantasques, si avides de conseils et de protection, regardent un beau matin leur guide comme un pédant ennuyeux et incommode. La Ricci n'avait aucune raison de me croire amoureux d'elle ; mais son amour-propre démesuré lui soufflait que son empire sur mon esprit ne devait point avoir de bornes. Sans m'inquiéter de ce qu'elle pensait, je lui accordai une cordiale amitié parce qu'elle la méritait.

Cette époque de ma vie a été pleine de douceurs et de vrais plaisirs. J'étais connu, aimé et recherché de toutes les personnes qui s'occupaient de théâtre. Comé-

diens, musiciens, danseurs, le monde entier des artistes s'imaginait avoir besoin de mes secours, de mes avis. On ne voulait plus ouvrir ou fermer le cours des représentations sans un prologue ou un adieu de ma façon. On me consultait sur des ballets, des pantomimes, des couplets, des partitions. Je n'abusai jamais d'un crédit que je devais à la mode; et avec les jolies actrices elles-mêmes je puis dire que je montrai un désintéressement assez rare pour un homme si nécessaire et si caressé. Les uns penseront que je fais parade de ma philosophie, les autres que je fus un sot de ne point tirer profit de ma bonne position au milieu des Vénus de coulisses. On verra, par mon honnête liaison avec la Ricci, que j'ai été bien plus sot encore qu'on ne saurait se le figurer.

Comme toutes les actrices de l'Italie, Théodora manquait d'éducation. Née dans une famille misérable, entre une mère vulgaire, un père ivrogne, une demi-douzaine de sœurs négligées, elle avait passé le temps de son enfance à remplir dans la maison l'office de servante. Un certain Pierre Rossi, chef d'une troupe ambulante, lui trouvant de la mémoire et quelques dispositions pour la comédie, l'avait demandée à ses parents. La mère, fort aise de se débarrasser de sa progéniture, avait lancé sa fille dans le monde, sans autre cérémonie que de lui faire sur le front une croix avec son pouce, en prononçant cette bénédiction édifiante : « Va-t'en, gagne ton pain, et tâche de ne jamais retomber à la charge d'une famille trop accablée pour te nourrir. » Théodora s'était jetée les yeux fermés dans la carrière du théâtre. Ses instincts naturels, sa beauté, sa jeunesse, les encoura-

gements du public, et l'exemple des autres acteurs avaient soutenu et développé son talent; la culture seule faisait défaut, et le caractère ardent et inconsidéré de ma protégée était un obstacle à ses progrès. Dans le commerce de cette jeune femme, on ne trouvait ni conversations brillantes, ni échanges de sentiments, ni aperçus ingénieux, ni contrastes piquants, ni réflexion, ni sagacité; mais un accueil ouvert, beaucoup de décence, une recherche que la pauvreté rendait intéressante, rien qui sentît le désordre bohémien, de la grâce dans le parler, l'horreur du vice, une certaine ingénuité, un esprit d'imitation si grand, qu'elle savait représenter en badinant les caricatures de toutes ses compagnes. Ce qui me donna surtout de l'estime pour la Ricci, c'est qu'elle ne pouvait pas mentir sans se trahir par la rougeur et le trouble. Le temps m'apprit plus tard que cette flamme involontaire, allumée sur son visage par le mensonge, venait du dépit de ne point réussir à déguiser la vérité aussi bien qu'elle l'aurait voulu. Souvent elle déchirait à belles dents ses anciens amis, dont quelques-uns lui avaient rendu des services, et je n'eus pas l'esprit de comprendre qu'il m'arriverait un jour ce qui arrivait aux autres, tant la vanité est un vêtement difficile à ôter, tant il est vrai qu'on se croit toujours volontiers distingué par-dessus le reste des hommes!

Jamais je ne pus persuader à la Ricci de consacrer une heure à la lecture d'un bon livre, à l'étude des classiques français; jamais elle n'écrivit une ligne pour apprendre l'orthographe. Raisonnements, prières, reproches, tout fut inutile. Elle m'opposait les soins de son

ménage, et, si je cherchais à donner au moins à nos conversations un tour instructif, comme je le faisais avec les autres actrices, elle montrait tant d'ennui, d'impatience et de mauvaise volonté, que, pour ne point revenir à des bagatelles, je m'estimais heureux de pouvoir l'entretenir un peu des rôles qu'elle devait jouer. Les grandes occupations qu'elle m'opposait se bornaient à la toilette, aux consultations avec l'éternel miroir; c'était l'arrangement d'une dentelle, le changement d'un ruban, le choix d'une étoffe. Ces puérilités sont un empêchement funeste aux progrès d'une actrice. Tandis qu'on recherche les succès d'ajustements, les triomphes personnels et physiques, et tandis qu'on se pavane en quêtant l'applaudissement par l'entremise des lorgnettes, le génie s'endort, le geste se fausse, l'accent s'égare; on ne joue plus, on récite, et la Vérité, qui s'effarouche comme un oiseau, voyant qu'on la maltraite, s'envole à tire d'ailes. Par instant je raillais ma protégée sur le but mesquin que se proposait son ambition. La dispute s'échauffait. L'éperon de mes plaisanteries arrachait à la femme en colère quelque mot profond et affreux : « Quand je suis en scène, me disait-elle un jour, si je ne songe qu'à mon métier, il faudra bientôt mourir de faim avec ma solde insuffisante. » Je m'indignais de ces mauvaises pensées, et la belle, honteuse de son emportement, m'assurait qu'elle avait dit cela pour badiner. Je la quittais inquiet et scandalisé; je regardais alors sa conduite de plus près, et, en la voyant ménagère, économe, sobre, toujours à la maison, modeste dans le discours et le maintien, je me repentais d'avoir osé la soupçonner

pour un mot imprudent. Je m'imaginai qu'en lui procurant des augmentations de solde, en faisant qu'elle fût traitée avec considération, en lui donnant de bons conseils et en maintenant ses sentiments et ses pensées dans une direction louable, je finirais par extirper de son âme les principes pernicieux dont son enfance avait été nourrie. Vaine illusion ! de petites plantes enferment souvent des poisons mortels. L'œil d'un homme est myope lorsqu'il regarde dans le cœur d'une femme. Six années d'efforts, d'application, de bienfaits et d'amitié n'ont pas valu un brin de paille contre les venins que cette enfant avait sucés dans le lait de sa mère.

CHAPITRE XIX.

TRISTES IDÉES SUGGÉRÉES PAR TRENTE AUNES DE SATIN.

Quand la réputation de la signora Ricci comme actrice fut établie sur un piédestal de bronze, ses compagnes l'attaquèrent avec furie sous le rapport des mœurs. On racontait des anecdotes galantes qui endommageaient fort sa vertu et ses antécédents. Plus on faisait parade de l'honnêteté patriarcale de la troupe, plus les médisances prenaient de gravité. La pauvre Théodora eut encore recours à moi pour la défendre; et, comme un vrai don Quichotte, je me constituai son chevalier. Sa conduite était irréprochable depuis son arrivée à Venise, et la haine que je professe contre toute injustice et toute persécution me porta, plus encore que ma sympathie, à écraser le serpent de la calomnie. On me connaissait assez pour savoir que je n'aurais pas fréquenté assidûment une personne corrompue : mes visites journalières chez la première actrice étaient donc une protestation évidente contre la malice de ses ennemis. Je conduisis publiquement ma protégée aux promenades et dans les théâtres. Je lui présentai des hommes instruits, des nobles, des artistes de talent. Je reprochai aux langues envenimées la bassesse de leurs procédés envers leur camarade. Peu à peu, les médisances se calmèrent.

Théodora se vit recherchée par quelques femmes d'esprit. On l'invitait à dîner; on me faisait compliment de son maintien, de son air décent, et bientôt elle eut un parti considérable dans la bonne société. Pendant ce temps-là, je recevais des billets anonymes qui me prédisaient pour une époque prochaine les plus tristes éclaircissements. Je devais avant un an me repentir amèrement de ma partialité pour une femme dépravée. Ces lâches avertissements n'excitaient que mon dégoût. Qui sait d'où venaient ces chiffons de papier? Peut-être de la même tablature que ma lettre au seigneur Barziza, dont je n'avais pas écrit une ligne.

Ces billets anonymes trahissaient de la part des envieux une rage et un acharnement faits pour stimuler mon ardeur à secourir l'innocence.

Je plaidai auprès de Sacchi la cause de ma protégée, et j'obtins une augmentation de solde de cent ducats.

— Signor comte, me dit le vieux directeur, je consens à ce sacrifice pour vous obliger; mais vous verrez que l'exigence de la jeune personne n'aura plus de frein.

Sacchi ne se trompait pas. La Ricci, se voyant nécessaire à la troupe, fêtée par le public, eut bientôt des prétentions plus grandes; mais, en conscience, pouvait-on la blâmer de vouloir être payée selon son mérite et son utilité? Elle occupait, depuis ses débuts, un appartement sombre, misérable, dans une maison délabrée. Pouvait-elle faire la fortune de la compagnie du fond de cette tanière! La prétention de respirer un air sain et de loger dans un lieu habitable n'avait rien d'extrême. Au milieu des bruits de toute sorte dont elle était le sujet,

et qu'elle n'ignorait point, la Ricci, qui était enceinte, me pria instamment d'être son compère et le parrain de son enfant. J'acceptai sans hésitation. Elle accoucha d'une fille pendant une tournée à Bergame, et Sacchi tint ma filleule sur les fonts de baptême, par procuration.

Le mari de ma protégée était un maniaque, ancien libraire, passionné pour la littérature, s'exténuant à des travaux absurdes, pour courir après une gloire qui ne voulait pas se laisser atteindre. Le pauvre homme s'en allait mourant de la poitrine. Son mal augmentant de jour en jour, les médecins lui commandèrent de se rendre à Bologne pour y respirer l'air natal, dernière ordonnance des gens de l'art qui ne savent plus que dire. Jusqu'alors ce mari, tout absorbé qu'il était par ses manies, prêtait quelques secours à sa femme contre les calomnies par sa présence et son titre d'époux. Quand il fut parti, je fis entendre à ma protégée que mes visites quotidiennes pouvaient donner sujet à des propos fâcheux, et que je croyais devoir les interrompre. La Ricci baissa la tête; une larme roula dans ses yeux; elle murmura ces paroles d'un ton plaintif: « Entourée d'ennemis, privée de mon mari, sur le point d'être veuve, avec deux enfants, sans aucun appui, je vais être abandonnée de tout le monde. » Cette résignation me toucha le cœur. Dans mon attendrissement, je pensai que la générosité me faisait un devoir de protéger davantage une personne séparée de son défenseur légal, et je ne cessai point mes visites. Je priai le vieux Sacchi de m'accompagner; ce bonhomme se prit d'amitié pour sa

première actrice, et nous passions gaîment les matinées à dire mille folies ou à raisonner sur le spectacle du jour On nous voyait tous trois ensemble au Ridotto, dans les cercles, les théâtres, les promenades et chez les restaurateurs. Les langues envenimées se turent; le public, honteux d'avoir écouté trop légèrement la calomnie, rendit son estime à une comédienne dont il aimait la personne et le talent, et je me glorifiais comme d'une bonne œuvre d'avoir réhabilité l'honneur de mon amie et commère.

Les choses en étaient là, quand je m'aperçus que Sacchi changeait les heures de ses visites afin de ne plus se rencontrer avec moi chez la Ricci. Souvent il prenait la fuite en me voyant arriver; je le trouvai deux fois dans l'escalier se cachant pour m'éviter. D'autres fois, je reconnus de loin ses grosses jambes qui couraient aussi vite que la goutte voulait bien le permettre. L'idée que notre *capo-comico*, avec ses quatre-vingts ans, ses infirmités, son sang figé par les glaces de l'âge, pût s'embraser d'une flamme amoureuse, me parut si bouffonne, que je ne m'y arrêtai point; cependant je distinguai bientôt des signes certains de l'incendie qui consumait cet amant podagre, et je riais en songeant que mon entreprise avait extrait du carquois de Cupidon cette flèche ridicule. Un matin, j'entrai chez ma commère plus tôt qu'à l'ordinaire, et je la trouvai étalant sur une table trente aunes de satin blanc, qu'elle contemplait avec ravissement.

— Oh! dis-je, vous avez fait de la dépense. Tout

en vous lamentant de la maigreur de vos appointements, je vois avec plaisir que vous pouvez encore vous passer des fantaisies assez coûteuses.

— Il est vrai, répondit ma commère; j'avais besoin de ce satin blanc. Sacchi a bien voulu me conduire chez un marchand qui m'a donné ces étoffes à crédit, et je suis convenue avec le directeur de lui laisser trois sequins par mois sur ma solde jusqu'à parfait payement de ma dette.

Cette histoire était simple et vraisemblable; malheureusement, la belle ne savait pas mentir, et ses joues, couvertes d'une rougeur subite, disaient tout autre chose que sa bouche.

— Vous m'avez fait tort, repris-je avec sang-froid; quel besoin aviez-vous de recourir au capo-comico? c'était à moi que vous deviez vous adresser.

La rougeur devint plus vermeille, et s'étendit jusque sur les oreilles et le cou de la dame.

— Eh bien, me dit ma commère, je ne veux pas vous cacher la vérité. Ce vieillard est amoureux de moi; il m'a fait présent de cet habit; mais je vous prie de croire que je n'ai pris aucun engagement avec sa folle passion.

Ma chère enfant, repris-je, un homme de l'âge de Sacchi n'en serait pas venu au point où il en est si vous n'aviez point excité sa folie. J'ai combattu pour votre talent méconnu, pour votre honneur attaqué; nous avons vaincu l'ennemi ensemble. Prenez garde de ruiner notre ouvrage pour une robe, et que ce satin blanc tout

neuf ne devienne le plus laid de vos habits. Songez que le vieux Sacchi a une femme et deux filles ; que ces femelles vous détestent déjà et ne sont pas muettes. A tort ou à raison, si le bruit public vous donne pour amant le vieux capo-comico, je serai forcé de battre en retraite. Je ne prétends pas m'ériger en pédant ni régenter votre conduite ; je vous laisserai libre d'agir comme vous l'entendrez ; mais adieu le compère et l'ami !

— Que je suis maladroite ! disait la belle en rougissant davantage. Mon cher compère, croyez que je jetterais volontiers le satin par la fenêtre. Maudit soit le métier d'actrice ! On y est sollicitée, tentée à chaque pas, toujours entre la misère ou la honte ! Ce vieux fou m'a étourdie en me promettant mille choses dont j'ai besoin : de l'argenterie, des objets de toilette et même des bijoux. Je n'en veux point. Je lui payerai son satin. De grâce, conseillez-moi ; je vous obéirai ponctuellement.

— Je n'ai pas de conseil à vous donner, répondis-je. Sacchi est méchant, vicieux, opiniâtre, brutal, et, de plus, excellent comédien. Il vous tient dans un filet. Si vous refusez le présent, il se vengera ; si vous l'acceptez, il vous compromet. Tirez-vous d'affaire comme vous pourrez.

Deux jours après cette conversation, la Ricci m'annonça gaîment qu'elle avait déclaré à Sacchi sa ferme résolution de lui payer les trente aunes de satin blanc.

— Le vieux, ajouta-t-elle en riant, m'a regardée de travers et m'a répondu en grommelant : « Fort bien ; je

sais d'où part le coup. Soit, vous payerez cet habit. »

— Ma pauvre commère, m'écriai-je, ce satin-là vous coûtera plus de larmes que de sequins!

En effet, dès le même jour, le capo-comico lança contre la première actrice les sarcasmes les plus mortifiants; il lui adressa des critiques et des reproches injustes au sujet de sa profession. Sur le théâtre même, dans les improvisations, il accabla cette jeune femme de traits satiriques pour faire rire le parterre à ses dépens. Enfin, dans la coulisse et devant dix témoins, ce misérable, égaré par la jalousie, eut la cruauté de dire tout haut que la vertu de la Ricci s'éveillait trop tard, et que, si elle devait payer le satin blanc, elle eût mieux fait de prendre cette résolution trois jours plus tôt. La pauvre femme voulut protester contre cette lâche insinuation; mais l'horreur de cette insulte lui ôtant ses forces, elle tomba évanouie. Je savais Sacchi capable de tout, et je ne doutai pas que les fanfaronnades de ce séducteur octogénaire ne fussent d'insignes mensonges. Le soin de mon propre honneur m'engageait à m'écarter de cette fange; mais, en m'éloignant, j'achevais la ruine d'une femme persécutée et sans défense.

Le lendemain, je trouvai la Ricci noyée dans les larmes. Elle me jura par les serments les plus sacrés, avec le cri de l'innocence, et cette fois sans rougir, que Sacchi était un imposteur. Elle me supplia, les mains jointes et le visage inondé de pleurs, de ne pas ajouter foi aux perfides propos de ce scélérat.

— Rassurez-vous, lui dis-je : je ne choisirai pas ce moment pour vous retirer mon amitié. Demeurez calme;

ne faites point d'éclat nouveau, et laissez-moi le soin de ramener votre ennemi à de meilleurs sentiments. Si vous ne me donnez pas d'autre motif de m'éloigner de vous, ce ne sera pas encore pour cette fois.

L'endroit sensible des comédiens et surtout d'un directeur de troupe, c'est l'intérêt. Tout à coup je suspendis mes visites à la Ricci et mes apparitions au théâtre. On répétait alors une nouvelle comédie de moi. Je n'allai point à la répétition du matin, ni le soir dans les coulisses. On envoya demander si j'étais indisposé; je répondis que je me portais à merveille. On renvoya un second messager pour savoir quelle raison m'avait empêché d'assister à la répétition et au spectacle du soir; je répondis que j'avais des affaires, et que ma présence était inutile. Le jour suivant, point de Gozzi à la répétition du matin, ni dans les coulisses. Grand murmure parmi les comédiens. On interrogea la Ricci; elle assura que depuis plusieurs jours elle ne me voyait plus. Enfin, on me députa officiellement Louis Benedetti, neveu de Sacchi. L'ambassadeur entra chez moi d'un air d'autant plus lamentable qu'une pluie battante avait trempé toute sa diplomatique personne. Il me peignit éloquemment l'inquiétude et l'agitation causées par mon absence, dont on cherchait à s'expliquer la cause.

— Mon ami, répondis-je, la cause est facile à deviner : Sacchi se soucie fort peu de ma présence aux coulisses ou aux répétitions. Je ne suis ni un poëte à gages, ni un homme de paille. Le capo-comico déteste la Ricci, ne fait que crier après elle, l'accable de bourrades et de reproches, l'insulte grossièrement en face de ses

camarades, sans égard pour moi. Il m'avait prié de faire en sorte que cette actrice devînt utile à la troupe : je l'ai contenté; la Ricci est utile. Elle est ma commère; je suis son ami : si elle jouait mal je saurais bien la gronder. Je ne veux pas me donner des airs de despote, ni discuter avec Sacchi, ni aller contre ses volontés; mais je hais les querelles et les grossièretés. Le meilleur parti est de m'éloigner de Sacchi, de la Ricci, du théâtre et de vous tous. Je ne suis l'ennemi de personne, et je m'en vais seulement pour éviter les ennuis et le tapage, parce que je désire vivre en repos, parce que je cherchais près de vous du plaisir, et que je trouve des désagréments et des dégoûts.

A ce discours, Benedetti, consterné, avoua que son oncle Sacchi était un vieux fou, un brutal, un lunatique, dont la tête commençait à s'affaiblir. Au nom de ses camarades, il me conjura de ne point amener par mon abandon la décadence de la compagnie entière, et je lui promis de retourner au théâtre, pourvu que je n'entendisse plus ni cris, ni menaces, ni injures d'aucune sorte. Cette tactique eut de bons effets. Le soir, dans les coulisses, Sacchi se montra d'une exquise politesse, et le lendemain, à la répétition de ma pièce, les comédiens furent sages, mesurés et passionnés comme des marguilliers sur le banc de l'œuvre. Le carnaval et le carême s'achevèrent dans ces heureuses conditions, et le printemps vint ajourner jusqu'à l'année suivante les tempêtes de la vie comique.

Pendant les six mois de la belle saison, j'eus le loisir de réfléchir aux conséquences de mon humeur débon-

naire et de mon esprit crédule. Tandis que la Ricci parcourait la province, je me permis de la peser dans mes balances, et je m'adressai tout bas cette petite allocution :

— Gozzi, un de ces jours ta faiblesse pour ta commère te jettera dans quelque trappe. Il t'arrivera quelque esclandre publique. Si tu savais ouvrir les yeux, tu reconnaîtrais peut-être, dans cette aimable femme, des germes profonds de corruption, le mobile unique de l'ambition et de l'intérêt. Tu t'imagines qu'elle a pour toi de l'amitié, qu'elle t'écoute docilement et profite de tes avis pour devenir meilleure; mais, si tu avais des yeux, tu comprendrais que tu l'ennuies avec tes conseils, qu'elle se moque de toi par derrière, qu'elle se sert de ta protection pour déguiser ses fautes, et que si tu cessais de lui être utile, elle t'enverrait porter ailleurs tes remontrances. Ne vois-tu pas que, pendant tes sermons, elle a peine à dissimuler ses bâillements? ne vois-tu pas qu'elle enrage de sa sagesse, et que tu veux faire une Lucrèce d'une pauvre créature à qui ses instincts et son éducation rendent insupportables les contraintes de la vie régulière? Laisse à la nature l'occasion de prendre le dessus, et tu seras bien étonné du beau résultat de tes leçons.

Une lettre de ma commère arrivait de Milan ou de Bergame; cette lettre était affable, gentiment tournée, naïve, tendre et pleine d'honnêtes fautes d'orthographe. Je me reprochais mes injustes pensées, et je me disais : Attendons!

CHAPITRE XX.

ÉCLAT ET RUPTURE.

A l'automne, la troupe comique me demanda une pièce nouvelle pour l'ouverture de la saison, qui a lieu, comme on sait, dans la semaine de Noël. Des réparations importantes qu'on faisait à la salle San-Salvatore donnèrent aux ennemis de Sacchi l'occasion de répandre un bruit absurde. Les fondations, disait-on, menaçaient ruine, et quelque jour le théâtre pouvait s'écrouler. Il fallait exciter assez la curiosité du public pour lui faire oublier ses craintes. J'écrivis à cet effet ma comédie du *Nègre blanc*, qui eut un succès prodigieux; ce n'était qu'une extravagance peu littéraire, et je ne tire pas vanité des applaudissements qui l'accueillirent pendant vingt représentations. Théodora Ricci déploya un talent plein de grâce dans cette fantaisie burlesque.

Cependant je commençais à remarquer dans le ton et les allures de ma protégée des changements suspects. Chaque soir des domestiques et des gondoliers venaient frapper à la porte de sa loge. Les uns l'invitaient à se rendre chez telle dame qui l'attendait; les autres lui remettaient quelque billet, ou quelque petit paquet soigneusement cacheté. Tandis qu'elle était en scène, ses œillades cherchaient certaines personnes. Il y avait des échanges de signes, des airs d'intelligence et des sou-

rires mystérieux ; je n'y faisais pas grande attention et mettais tout cela sur le compte de la jeunesse et de la coquetterie.

La Ricci occupait depuis peu un petit appartement décent et commode, d'un prix modéré, dans une maison voisine du théâtre et dont la porte ouvrait sur une rue très-fréquentée. Ma commère m'annonça un jour qu'elle voulait quitter cette maison. Son logement, disait-elle, était étroit et mesquin. Elle avait besoin d'espace, de pièces plus vastes, d'une chambre à coucher particulière pour son mari, dont la santé s'était rétablie à Bologne. Elle prit donc un autre appartement, situé dans une rue déserte, loin du théâtre, beaucoup plus beau que le précédent, et qui coûtait le double. Les peintres, décorateurs, menuisiers et tapissiers y faisaient une dépense effrénée. Dans les coulisses on chuchota sur ces changements. Les actrices se disaient avec des rires malins que le nouveau domicile de leur camarade semblait choisi tout exprès pour y recevoir des visites secrètes et faire entrer ou sortir commodément des amoureux. Je rompais des lances en faveur de ma commère. Je l'avertissais de ces méchants propos, et je la priais avec franchise de s'observer et de ne point me donner sujet de regretter mes frais d'éloquence à la défendre. Elle ouvrait ses yeux candides en m'écoutant, et me répondait seulement : « En vérité? Est-ce votre opinion, seigneur compère? »

A cette époque, je gagnai les fièvres, et je restai enfermé dans ma chambre pendant plusieurs semaines. Des amis me tenaient compagnie, et la Ricci venait

souvent me voir avec son mari, arrivé récemment de Bologne en parfaite santé. Un jour, ma commère me demanda d'un air innocent si je connaissais le seigneur Pierre-Antoine Gratarol. Je répondis que je l'avais vu à la promenade : qu'à son habillement et à ses façons étrangères, je l'aurais pris plutôt pour un Anglais que pour un des secrétaires du grave sénat de Venise ; mais que, du reste, il passait pour un jeune homme d'esprit. J'aurais pu ajouter que c'était un fat et un libertin de l'espèce la plus antipathique ; je n'en fis rien par politesse.

— Ce jeune seigneur, reprit ma commère, a grande envie de vous être présenté. Cet honneur est ce qu'il désire le plus au monde, car il vous estime singulièrement. Il sera nommé bientôt ambassadeur à Naples, et il pourrait me rendre des services si j'allais jouer dans cette ville.

— Je croyais, répondis-je, que votre ambition était de monter sur le Théâtre-Italien de Paris.

— Mon Dieu, dit la rusée avec une fausse simplicité, je cherche à faire mon chemin, n'importe sur quel théâtre.

Je compris tout de suite que Théodora recevait des visites du seigneur Gratarol, et qu'elle voulait me préparer à le rencontrer chez elle, quand je serais guéri de ma fièvre. Je l'aurais rencontré sans peine partout ailleurs ; mais je ne voulais pas voir ce mauvais sujet chez une personne qui me donnait déjà beaucoup de besogne dans mes fonctions d'avocat de son honneur et de sa bonne réputation.

L'ennui me chassa de chez moi avant le temps prescrit par les médecins. Je me rendis à San-Salvatore, et mon apparition causa une grande joie parmi mes chers comédiens. On ne recevait dans les coulisses qu'un très-petit nombre d'amis intimes; l'entrée en était rigoureusement fermée aux oisifs. La première figure que j'y aperçus fut celle du seigneur Gratarol, splendidement vêtu de soie rouge, avec une pelisse de fourrures du Nord, et distribuant aux actrices des fruits, des diablotins de Naples et autres douceurs. Il vint à moi, en sautillant, et m'offrit ses dragées aussi gentiment que si j'eusse été une jolie fille. Je le remerciai d'un air de cérémonie, et je me gardai bien de rien dire à Sacchi au sujet de l'infraction faite au règlement des coulisses en faveur de cet intrus. Chaque soir la boîte de dragées se présentait ouverte, et j'y puisais avec la même affectation de cérémonie, mais en évitant de faire plus amplement la connaissance du personnage. Lorsque j'allais chez la Ricci, je prenais mon temps de façon à n'y point rencontrer le seigneur Gratarol. Ma commère me voulait toujours parler de ce libertin, et je tournais constamment la conversation sur quelque autre objet. Enfin, elle me reprocha de ne pas me rendre aux avances de ce jeune homme de bonne maison, civil, bien élevé, qui m'estimait particulièrement, et qui, disait-elle, la traitait avec des égards dont une reine eût été flattée. A ces discours pompeux je répondais : « Je vous crois. Je verrais volontiers le seigneur Gratarol ailleurs que chez vous, pour des raisons que vous savez; mais ici, ne m'en parlez jamais. » J'espérais arriver ainsi à

la fin du carême, et rompre avec la Ricci pendant la saison des vacances, sans que le public y fît attention.

Un soir dans les coulisses, le seigneur Gratarol m'aborda courtoisement.

— Signor comte, me dit-il, Sacchi, Fiorilli et Zannoni doivent, un de ces jours venir chez moi, à Saint-Moïse, pour y manger un faisan. Je n'ose inviter votre seigneurie; cependant comme elle aime ces artistes charmants, si elle daigne les accompagner, l'honneur en rejaillira sur moi.

On ne pouvait s'y prendre plus gracieusement; je répondis avec la politesse que réclamaient tant d'égards, et j'acceptai l'invitation en ajoutant que ma mauvaise santé me faisait regretter beaucoup de ne pas être aussi bon convive que je l'aurais souhaité dans cette occasion. Nous fixâmes ensuite le jour du souper.

Le lendemain je rencontrai par hasard le vieux Sacchi sur la Piazzetta.

— Je vous trouve à propos, me dit-il. Vous me voyez dans un embarras mortel : hier à la table d'un patricien on a parlé de mon théâtre; une personne du plus haut parage et membre du tribunal suprême a dit ces mots : « Je ne comprends pas comment Sacchi, dont on vante la bonne administration, ose recevoir dans les coulisses des secrétaires du sénat. » Celui qui m'a répété ces paroles m'a supplié de ne point le nommer, et m'a conseillé de prendre garde à moi. Je suis menacé de quelque disgrâce. Vous êtes un homme prudent, signor comte; donnez-moi un avis. Je n'ai point accordé l'entrée des coulisses au seigneur Gratarol. Il y est venu

donnant le bras à la Ricci, introduit par elle, et c'est ainsi qu'il s'y est impatronisé.

— Je n'ose me mêler de cette affaire, répondis-je; parlez-en à la Ricci.

— Signor comte, vous connaissez ma violence; je m'emporterais infailliblement. Soyez assez bon pour vous charger de cette commission.

— Que ne parlez-vous aux gens avec plus de douceur?

— Je suis comme cela, signor comte; et puis je crains que le jeune homme ne se fâche contre moi, que la Ricci ne l'excite à mal prendre la chose et ne m'en fasse un ennemi.

— En un mot, vous voulez que je tire les marrons du feu. Soit; je tâcherai de vous servir.

Là-dessus je vais chez la Ricci, je lui raconte naturellement, de point en point, ma conversation avec le directeur et ce qu'on a dit à la table du patricien. La belle entre en fureur.

—Eh! que m'importe, s'écrie-t-elle, que le seigneur Gratarol vienne dans les coulisses ou qu'il n'y vienne pas? Suis-je chargée de la police du théâtre? Que Sacchi s'arrange comme il l'entend.

J'avais mis le doigt entre l'arbre et l'écorce. Aux yeux de Sacchi, je passai pour un maladroit. Ma commère me prit pour un jaloux, un espion ennemi de ses plaisirs, et Dieu sait ce que pensa le Gratarol, qui, depuis ce moment, ne revint plus dans les coulisses.

La veille du jour fixé pour le souper, j'étais au théâtre avec la Ricci, sa sœur Marianne, danseuse à

l'Opéra, et quantité d'autres artistes. Sacchi arrive le visage tout enflammé :

— Demain, dit-il à haute voix, je devais aller chez le seigneur Gratarol avec notre ami et cher poëte, avec Fiorilli et Zannoni ; mais je viens d'apprendre que des actrices sont aussi engagées, et que ce festin est donné pour célébrer l'heureux accord entre le maître du logis et la signora Ricci. Je ne fais point l'entremetteur des jeunes premières de ma troupe, morbleu ! Par le corps, par le sang du Christ !...

Sacchi ajouta un torrent d'imprécations. J'essayai de lui imposer silence ; mais avant de se calmer, il lança mille injures grossières ; la Ricci, déconcertée, craignant la violence du capo-comico, n'osait ouvrir la bouche, et les autres actrices jouissaient de sa confusion. Quand l'orage fut apaisé, je rentrai chez moi et j'écrivis au seigneur Gratarol dans les termes les plus civils que je pus trouver, pour lui annoncer qu'un accès de fièvre me privait du plaisir d'assister à son souper. On me répondit que le signor était au désespoir de me savoir souffrant ; qu'il m'excusait, me plaignait et me chérissait. Le festin fut splendide, et tout s'y passa trop bien pour qu'on eût le temps de m'y regretter. Le lendemain, j'étais en robe de chambre, lorsqu'on m'annonça la visite du seigneur Gratarol. Ce jeune homme parfumé vint à moi de l'air le plus cordial, me prit les mains, m'accabla de flatteries, d'éloges, de démonstrations amicales. Il me consulta sur ses affaires, me proposa la direction d'une troupe de comédiens amateurs, et me dit plus de bagatelles que je n'eusse osé en at-

tendre d'un secrétaire du sénat et d'un futur résident près le roi des Deux-Siciles. Tandis qu'il me parlait en grasseyant, avec des mines anglaises, des affectations de bouche, une voix de casse-noisette, je tombai dans la stupeur. Soit effet de l'ennui, soit que ses parfums m'eussent troublé le cerveau, je demeurais absorbé et comme somnambule.

— Ce garçon-là, me disais-je, n'est pas un Vénitien. Ce n'est pas même un Italien. Est-ce bien un homme? Non, il ressemble plutôt à un oiseau. Grand Dieu! si c'était un esprit revêtu d'une forme humaine, mal à l'aise dans cette écorce, et non encore habitué à jouer son rôle, qui me fût envoyé pour me tourmenter!

Peut-être aurais-je dû considérer cette idée comme un trait de lumière; mais je la chassai parce qu'elle offensait la majesté de notre sénat, qui, assurément, n'aurait pas confié les fonctions de secrétaire à un esprit ni même à un oiseau. Le Gratarol partit enchanté de mon bon accueil, et me laissa plus enchanté encore de son départ.

Cependant la réputation de Ricci était outrageusement déchirée. Les actrices avaient épié les démarches de leur compagne. Fiorilli, qui savait admirablement manier la plaisanterie, décochait dans les coulisses des traits satiriques dont pas un ne manquait son but, et je ne pouvais plus venir au secours de ma commère sous peine de me couvrir de ridicule. Jamais hiver ne me parut plus long que celui-là.

Enfin la mi-carême arriva et les représentations cessèrent. Tous les ans, avant le départ de la troupe

pour la province, on se réunissait le soir chez Sacchi. On y jouait, on causait, on disait des folies, on mangeait des beignets et on vidait quelques verres de vin; c'étaient des récréations charmantes, et l'on m'y fêtait comme le dieu tutélaire de la compagnie. L'insensée Théodora vint à ces réunions exprès pour me dire des impertinences que je supportai patiemment à cause du prochain départ de la troupe. Sacchi, croyant bien faire, défendit à la Ricci de reparaître aux récréations du soir. Les actrices triomphaient et annonçaient partout que je m'étais querellé avec ma commère. Marianne elle-même m'approuvait de cesser mes visites à sa sœur. L'ouragan de la médisance répandit la nouvelle de ma rupture, et la cause de cette rupture fut attribuée aux débordements de la Ricci. En un moment, la réputation de cette pauvre femme fut foulée aux pieds, et malheureusement j'étais condamné au silence après lui avoir tant de fois servi d'avocat.

On verra bientôt de quelle étrange et terrible manière l'ingrate commère se vengea de mon abandon forcé.

CHAPITRE XXI.

VENGEANCE INGÉNIEUSE DE THÉODORA.

Aux approches de la semaine sainte, je reçus un jour une grosse vilaine lettre de huit pages. A peine en eus-je brisé le cachet que je regrettai de l'avoir ouverte. Elle était du mari de la Ricci, homme débonnaire et incapable de me manquer de respect, à moins d'y être poussé par sa femme. Il me reprochait avec plus d'insolence que de chagrin d'avoir abandonné ma commère après cinq ans de bons rapports. Ma conduite, disait cet imbécile, n'était pas digne d'un *cavaliere* ni d'un galant homme, et une vingtaine d'arguments ridicules me prouvaient avec évidence que je devais m'empresser de retourner aux genoux de la jeune première pour y faire amende honorable; c'est pourquoi je jetai l'épître au feu et n'y songeai plus. Peu de jours après, le mari de la Ricci entra dans mon cabinet de travail. Il tournait son chapeau entre ses mains, d'un air embarrassé.

— Je viens, dit-il en hésitant, je viens dire adieu à votre seigneurie de la part de ma femme. Nous allons à Mantoue avec la troupe.

— Eh bien, répondis-je, bon voyage et bon succès.

Le pauvre homme demeura un instant interdit; puis il reprit courage :

— Je suis venu aussi, dit-il, au sujet d'une lettre à laquelle votre seigneurie n'a point répondu.

— Vous avez mal fait de m'écrire cette lettre ; j'ai eu raison de n'en tenir compte et de l'oublier.

— Au contraire, reprit-il en élevant la voix, j'ai bien fait de vous écrire cette lettre.

— Tu as mal fait, répondis-je en colère, et tu es bien hardi de venir m'ennuyer chez moi. N'abuse pas de ma patience; ne t'avise pas de vouloir répéter ici tes sots arguments, et bois plutôt cette tasse de chocolat.

Mon valet de chambre entrait portant un plateau. Ricci, pâle et tremblant, but la moitié de son chocolat, et rendit la tasse en disant qu'il se sentait un peu malade. Aussitôt le valet de chambre sorti, le malheureux tomba éperdu à mes pieds en me demandant pardon de sa faute.

— Signor ! s'écria-t-il, voilà la vérité comme je la dirais devant l'autel : le jeune Gratarol a ensorcelé ma femme avec ses flatteries et ses diablotins de Naples. Malgré moi et sous mes yeux, elle a reçu de lui des billets doux auxquels je ne pouvais l'empêcher de répondre. Je lui défendais de voir cet étourdi, mais elle se moquait de mes défenses. J'avais beau lui représenter qu'elle perdrait, à ce jeu-là, l'estime et la protection de notre bon compère le comte Gozzi, à qui elle devait sa réputation d'actrice et d'honnête femme, elle ne m'écouta point et m'envoya délibérément à tous les diables. Je vous jure que les visites du seigneur Gratarol ont commencé et se sont multipliées en dépit de mes remontrances et contrairement à ma volonté.

— Voilà qui est bien, répondis-je, je t'ai honoré en allant chez toi. Il ne me convient plus de voir ta femme. Je t'épargne les raisons qui m'ont déterminé à changer de conduite. Va, mon ami, je te pardonne à la condition de me laisser en repos.

La tournée de la compagnie en province me débarrassa de ces ennuis pour six mois. J'employai la belle saison au rétablissement de ma santé. Les eaux de Cila m'étaient ordonnées par les médecins ; je les bus ; elles me firent beaucoup de mal, et comme les Esculapes de Venise m'écrivirent de continuer le traitement, je m'en allais tout droit de vie à trépas si je n'eusse pris sur moi de me soigner à ma guise. Une nourriture abondante, des vins généreux et tous les aliments qu'on m'avait sévèrement interdits me rendirent en un mois les forces et la santé. Que deviendraient les pauvres mortels sans les secours de la science ?

L'été passa comme une ombre. Au retour de la troupe comique, j'écrivis, selon l'habitude, mon prologue d'ouverture, que la Ricci récita, et je me rendis le soir dans les coulisses du théâtre. La première actrice avait mis de côté toute hypocrisie, et son véritable caractère se dévoilait. Quelle révolution dans ses manières, sa tenue, son langage, sa conduite ! C'était à ne plus la reconnaître. Quel luxe dans ses habits ! quelles dépenses ! Plus de vertueuses chandelles dans ses flambeaux ; la cire aristocratique brûlait sur la table de sa loge, à côté des flacons de vins d'Espagne, des cafetières pleines de moka, des corbeilles de dragées, des chocolats choisis et de cent autres délices. Mon silence taciturne parais-

sait l'irriter. Pour mieux me faire sentir son mépris, elle agaçait les hommes en ma présence; et jusqu'au vieux capo-comico lui-même, ce séducteur octogénaire, distributeur de satin blanc : « A présent, lui disait-elle, on peut venir me voir; je n'ai plus chez moi d'importuns prédicateurs. » La belle voulait me pousser à commettre quelque faute par dépit; mais je souriais bénignement, j'approuvais du bonnet, et si on m'adressait la parole, je répondais avec l'urbanité la plus bienveillante.

Comment cette femme avait-elle pu contraindre son naturel pendant cinq ans? c'était là un problème fort curieux et qui m'intéressait au dernier point. J'avais connu la Ricci modeste, naïve et pudique, et je la retrouvais déhontée, affectée, bavarde comme une pie, et par conséquent disant beaucoup de sottises. Elle se vantait d'avoir appris quantité de belles choses; elle découvrait ses bras, ses épaules, sa poitrine, disant que les femmes devaient exposer leurs membres à l'air, que c'était la mode de Paris, cette grande capitale où elle désirait aller après la fin de son engagement. Venise, l'Italie entière, les Italiens surtout, lui étaient insupportables.

— Quand donc irai-je à Paris! répétait cette folle en minaudant. Là, de riches financiers font la cour aux actrices et leur donnent des bourses pleines de louis d'or comme on donnerait ici une poire. A Paris, on ne songe qu'à se divertir, dépenser de l'argent, se parer et faire l'amour.

Elle ajoutait encore bien d'autres propos impudents que je ne rapporte point pour son honneur, et par lesquels on voyait que son mari et ses enfants n'entraient pour

rien dans ses beaux calculs. Les coulisses étaient empestées d'une odeur de musc insupportable. Si quelqu'un se plaignait du mal de tête, la belle souriait avec un air de mépris et des grimaces qu'elle croyait éminemment françaises, en disant : « A Paris, les arbres des Tuileries eux-mêmes sentent le musc. »

Le pire de tout cela, c'est que le débit, le geste et tout le jeu de l'actrice se ressentaient des affectations et du mauvais goût de la femme. Les mines à la française n'étaient que caricatures pour les Vénitiens, et comme à Paris on ne faisait point venir des actrices italiennes pour avoir une copie ridicule et manquée des femmes de Paris, la pauvre Théodora se préparait des chutes à Venise et des déceptions en France. Ce côté seulement de la métamorphose m'attristait un peu. Quant aux prodiges opérés par l'influence du seigneur Gratarol, j'en riais de tout mon cœur lorsque mes comédies n'en souffraient point.

Il faut savoir que, depuis un an, je gardais en portefeuille une pièce imitée de Tirso de Molina, et à laquelle j'avais donné ce titre : *Les Drogues de l'Amour*. J'étais mécontent de cet ouvrage, écrit à bâtons rompus, retouché pendant ma maladie, abandonné définitivement aussitôt que je le relus, après l'avoir laissé reposer. Sacchi voulut absolument le connaître, et j'eus la faiblesse de le tirer du carton où il dormait. Le vieux capocomico, toujours altéré de pièces, communiqua le manuscrit à la censure, qui raya au plus une dizaine de vers, après quoi la troupe entière me supplia de distribuer les rôles. Avant de m'y résoudre, j'envoyai cette comédie

à mon frère Gaspard, en lui disant de supprimer impitoyablement tout ce qu'il n'approuverait pas. Gaspard me répondit que la pièce était un peu longue, mais qu'on ne pouvait rien retrancher sans nuire au développement des caractères ou à la marche de l'action. Tout le monde, dans notre compagnie comique, savait bien que cette fantaisie était écrite depuis un an, et qu'à l'époque où j'y travaillais je n'avais pas encore vu le seigneur Gratarol. Il est bon que le lecteur aussi soit averti de cette circonstance. La troupe se réunit donc un matin chez Sacchi en comité pour entendre et juger l'ouvrage. La Ricci, pompeusement parée, voulut s'asseoir à côté de moi. Je commençai ma lecture au milieu de cette assemblée, muette et attentive.

J'avais ajouté à la pièce de Tirso de Molina plusieurs personnages de mon invention, et entre autres un certain rôle de don Adonis, jeune fat, amoureux de lui-même, présomptueux, damoiseau infatué de modes étrangères; c'était un de ces plastrons comme on en trouve dans beaucoup de pièces de tous temps et de tous pays. A la seizième scène de la comédie, lorsque don Adonis parut pour la première fois, la Ricci, qui connaissait pourtant cet ouvrage, se mit à pousser des exclamations, à s'agiter sur son fauteuil et rouler des yeux scandalisés, comme si ce passage de la pièce eût été pour elle un grand sujet de surprise. A chaque sortie du personnage d'Adonis, les grimaces de la Ricci redoublaient, et, comme j'en étais inquiété, je me tournai vers la première actrice, en disant :

—Madame, cette lecture vous ennuie sans doute autant que moi?

— Ce n'est rien, répondit-elle. Vous vous trompez ; poursuivez, je vous prie.

Arrivé à la fin de l'acte, je m'adressai de nouveau à Théodora pour apprendre d'elle si quelque passage l'avait étonnée ou choquée; mais elle ne voulut rien articuler de précis. Je lui rappelai devant les assistants que je lui avais communiqué cette pièce l'année précédente; qu'elle l'approuvait alors et qu'elle m'avait souvent engagé à la terminer. A tout ce que je disais la Ricci répondait avec un sourire amer, d'un ton aigre et malveillant :

— Fort bien ! ce don Adonis, en vérité, ce don Adonis est fort bien !... Il est de vous ce don Adonis!...

Le sens mystérieux de ces exclamations se révéla tout à coup à mon esprit; la vipère voulait donner à entendre que le don Adonis était la personnification du seigneur Pierre-Antoine Gratarol; elle voulait exciter son amoureux contre ma pièce, me faire blâmer des honnêtes gens, et se venger de moi, en me suscitant quelque fâcheux démêlé avec les autorités, la censure, ou au moins avec le personnage offensé. Sans laisser voir mes soupçons, j'achevai rapidement ma lecture, puis je jetai le manuscrit sur la table, en disant :

—Mes amis, vous avez demandé à juger cet ouvrage ennuyeux. Vous voilà convaincus, comme moi, de ses défauts, et j'espère que vous n'insisterez plus pour le mettre en scène.

Mais Sacchi emporta la pièce sous son bras pour la donner au copiste, et la Ricci, pressée de me jouer un mauvais tour, prit ses gants, rajusta ses jupes et sortit à la hâte. Le lendemain je rencontrai le vieux capocomico à Saint-Marc.

— Avez-vous remarqué, lui dis-je, les murmures et les contorsions de la Théodora pendant la lecture de ma pièce?

— Oui, répondit-il; mais je n'y ai rien compris et ne m'en soucie guère.

— Je vais vous expliquer le sens caché de ces grimaces. Pour des raisons très-connues et qui ne lui font pas beaucoup d'honneur, vous savez que la Ricci me déteste depuis que j'ai cessé de la voir, à cause des hommages compromettants du seigneur Gratarol. Cette femme, irritée, a imaginé un moyen hardi de se venger de vous, de la troupe entière et de moi, en creusant sous nos pas un précipice dont nous ne soupçonnions pas l'existence. Le Gratarol, étant amoureux d'elle, verra les choses comme elle voudra bien les lui représenter, et avalera les yeux fermés les calices empoisonnés que lui tendra la main d'une maîtresse. A cette heure, il croit déjà que j'ai fait sa caricature dans le rôle d'Adonis, que les *Drogues de l'Amour* sont une production distillée par la jalousie d'un amant supplanté. Vous deviendrez bientôt le complice de ma vengeance; vous m'aurez prêté votre scène et vos acteurs pour faire une insigne méchanceté. Le public, qui aime les scandales, cherchera des allusions et en trouvera toujours, guidé par sa

malice. Le Gratarol est secrétaire du sénat, neveu du puissant seigneur François Contarini : Dieu sait où cette intrigue peut nous conduire! Je vous supplie de dire ce soir à vos acteurs que la pièce doit encore être retouchée, que le carnaval est trop avancé, et qu'il faut remettre les répétitions à l'année prochaine. Avant ce temps-là, Pierre-Antoine sera parti pour son ambassade, la Ricci sera engagée au Théâtre-Italien de Paris, et si vous persistez dans votre caprice pour cette mauvaise pièce, je ne m'opposerai plus à la représentation.

Sacchi, comme tous les directeurs de troupes comiques, pensait aux recettes copieuses que semblaient promettre les personnalités et le scandale, et il répétait en secouant la tête :

— A quel propos ces idées-là, signor comte? ce sont des suppositions. Tant de crainte pour une grimace de la Ricci! Ne vous embarrassez pas des mines de cette folle.

Mais, quand j'insistai sur le crédit, la parenté, les protections et l'emploi éminent de Pierre-Antoine, sur le danger de voir fermer brusquement le théâtre par ordre supérieur, retirer le privilége à l'impressario, etc., le capo-comico ouvrit ses oreilles de quatre-vingts ans, et avoua que j'avais raison de craindre. Il fut donc convenu entre nous que le manuscrit serait retiré des mains du copiste, et que les acteurs seraient avertis de l'ajournement des répétitions le soir même. Qui eût jamais pu croire que cette maudite pièce dût être représentée, contre vent et marée, contre ma volonté même, et cela

quinze jours après sa lecture au comité! J'ai encore de la peine à le croire, quand j'y songe; les génies seuls pouvaient opérer cet effroyable prodige[1].

[1] Il se pourrait que Gozzi ne fût pas aussi innocent qu'il l'assure de toute idée de vengeance contre le pauvre Gratarol.

CHAPITRE XXII.

LE MONDE RENVERSÉ; LA CENSURE LIBÉRALE.

Que le seigneur Gratarol, enveloppé dans les filets de l'Amour, ait ajouté foi aux perfides insinuations de son Armide, cela n'a rien d'étonnant; mais si ce jeune homme eût eu dans la tête le moindre grain de prudence, il aurait prié sa maîtresse de ne point faire de bavardages sur un sujet si délicat, et il aurait avisé aux moyens d'étouffer l'affaire. Au lieu de cela, le pauvre fou jeta les hauts cris, proféra des menaces en public, tâcha d'exciter contre moi la bonne société de Venise et les autorités, ce qui souleva des rumeurs étranges par toute la ville. Le signor François Agazi, secrétaire-réviseur au tribunal du Blasphème, envoya l'ordre à Sacchi de soumettre une seconde fois la pièce des *Drogues de l'Amour* à la censure. Au lieu d'obéir sans délai, l'imprudent Sacchi répondit qu'il avait prêté le manuscrit à une dame. Lorsque le capo-comico me raconta cette prouesse, je le grondai sévèrement et lui reprochai de m'exposer à la colère de la magistrature la plus impérieuse et la plus redoutable du monde.

— Laissez, laissez, me dit le vieux Truffaldin, je sais ce que je fais. Vous avez trop de scrupules. Il ne faut pas souffrir qu'on nous marche sur le pied. Cette pièce-là sera pour moi une mine d'or.

Je ne savais plus que penser; mais les propos malins volaient de bouche en bouche; le public, impatient, voulait voir le Gratarol travesti et berné. Ce jeune homme remuait ciel et terre, faisait antichambre le matin chez les membres du conseil des Dix, portait ses plaintes à des hommes puissants. Ces démarches n'étaient pas de nature à me rassurer. Le peuple aime à donner aux petites choses qui l'occupent des proportions gigantesques; il lui faut des sujets de s'étonner, de crier, d'ouvrir de grands yeux; et, quand il s'empare d'une bagatelle, il change les zéphyrs en trombes d'eau. Ma pièce fut réputée, en un moment, satire sanglante et personnelle contre un fat qui m'avait enlevé une maîtresse. Bientôt ce ne fut pas seulement le Gratarol que j'attaquais, mais telle dame, tel sénateur, tel bourgeois, tel marchand, avec tous leurs amis, toute leur famille, tout le cercle de leurs connaissances. Le théâtre n'aurait point suffi à contenir le troupeau de victimes que je sacrifiais à mes rancunes. On se racontait une anecdote sur chaque personnage traîné à mon pilori, et les narrateurs tenaient ces histoires de sources certaines. Pendant ce temps-là, on avait lu mon manuscrit chez la grande dame qui protégeait Sacchi, et un parti composé de personnes bien élevées et intelligentes soutenait que l'ouvrage était innocent, qu'il devrait être représenté pour ma justification, et que Pierre-Antoine Gratarol avait fait du bruit pour rien. Je vivais dans des transes mortelles, attendant quelque coup de foudre du tribunal du Blasphème ou du conseil des Dix.

Un matin, je vois paraître en face de moi le visage sévère du réviseur François Agazi, vêtu de sa toge et couvert de son bonnet.

— Vous avez donné, me dit-il d'un ton magistral, une pièce intitulée *Les Drogues de l'Amour*, à la troupe de Sacchi. Cette comédie a été lue, examinée et renvoyée au théâtre San-Salvatore, avec l'autorisation du tribunal de la mettre en scène. Elle ne vous appartient plus. Rappelez-vous que vous ne devez point vous opposer à la représentation de cet ouvrage : le tribunal ne se trompe pas.

J'avais peine à revenir de ma surprise.

— Mais, signor réviseur, répondis-je doucement, il me semblait avoir entendu dire que vous désiriez faire un second examen de ma comédie. Le plus grand service que vous me puissiez rendre, est de garder, retenir et ensevelir la pièce sous le prétexte de ce nouvel examen.

— N'avez-vous pas remarqué, reprit le magistrat avec plus de sévérité, que j'ai supprimé une dizaine de vers sur votre manuscrit? Cette correction prouve que j'ai lu la pièce avec l'attention nécessaire, et même avec rigueur : le tribunal ne se trompe pas. Nous examinons les comédies, guidés dans nos jugements par la connaissance que nous avons de l'esprit de notre population. Il y a de par le monde certaines personnes qui voudraient se mêler de donner des ordres, mettre des empêchements et exercer des influences sur des matières qui ne les concernent point. Je vous le répète : le tribunal a prononcé, et il ne se trompe pas.

Malgré cette singulière décision du tribunal, je me plaignis amèrement de la violence qu'on me faisait. Assurément, c'était la première fois que la censure envoyait par force un ouvrage au théâtre en dépit de l'opposition de l'auteur; et cette tyrannie ne se reverra peut-être jamais. Quand il fut évident pour moi que j'avais perdu toute autorité sur ma pauvre comédie, je me condamnai au silence et j'attendis l'événement. En repassant la pièce dans ma mémoire, je retrouvais quelques endroits où le public, avec son parti pris de chercher des personnalités, devait nécessairement fausser le sens de mes phrases. J'aurais voulu au moins retoucher ou supprimer ces passages dangereux; mais pour rien au monde Sacchi n'eût consenti à changer un seul vers, et il fit apprendre les rôles sans ma participation.

La Théodora proclamait dans les coulisses la tendresse dont elle faisait profession pour le seigneur Gratarol. Elle répétait comme un perroquet cent propos extravagants capables de ruiner une réputation plus respectée que la sienne. Lorsqu'elle vit que *les Drogues de l'Amour* allaient être représentées, sa fureur ne garda plus de mesure. Elle venait au foyer des acteurs le visage enflammé, l'injure sur les lèvres; sa langue envenimée s'exerçait avec une audace impitoyable aux dépens des personnes les plus puissantes. Tel grand seigneur était un sot, tel autre un cupide dont j'avais acheté la protection; tel autre un important, jaloux de Gratarol. Telle grande dame se vantait de soutenir la canaille, telle autre était une folle, ou pis encore. — Des coquins,

des brigands, des imposteurs et des intrigants se liguaient ensemble contre un galant homme! Nous vivions dans un abominable pays! C'est ainsi que la douce jeune première s'imaginait attendrir, en faveur de son ami, le public, ce minotaure impitoyable. Il ne me restait plus qu'un espoir, celui de voir la pièce sifflée, les acteurs accablés de pommes cuites, et le rideau tomber avant la fin de la soirée. Sacchi, plein de confiance, surveillait sans moi les répétitions, changeait les rôles sans me demander mon avis, et se frottait les mains en écoutant les fureurs de la Ricci. Finalement, le 10 janvier, l'affiche annonça la première représentation des *Drogues de l'Amour*.

Plus de trois heures avant l'ouverture, le théâtre était assailli par une foule passionnée. J'eus toutes les peines du monde à pénétrer dans la salle. On s'écrasait au bureau des stalles, et j'appris que les clefs de loges se vendaient à des prix extravagants. Je trouvai les coulisses encombrées de masques qui suppliaient le directeur de les placer en quelque endroit.

— D'où vient cette rage de voir une mauvaise pièce? dis-je à haute voix.

— Signor comte, répondit la Ricci, rouge de colère. ne savez-vous pas que votre pièce est une satire personnelle?

— Signora, repris-je, vous connaissez ma comédie depuis un an, et vous n'ignorez pas dans quel esprit je l'avais écrite. Si des menées diaboliques, de sottes imprudences, la malice d'une méchante femme, les faux

pas, l'intempérance de langue et la vanité d'un étourdi ont fait de cette pièce une satire personnelle, ce n'est pas ma faute.

La Ricci baissa les yeux, et je lui tournai les talons pour aller me réfugier dans une petite loge du troisième rang. Au milieu de l'escalier, je rencontrai la femme du seigneur Gratarol, et je l'entendis rire avec ses amis en disant : « Je viens pour voir mon mari sur la scène. » Le signor Pierre-Antoine se pavanait aux premières loges, affectant un air serein et philosophe, avec une fort jolie personne à ses côtés. Un peu avant le lever de la toile, le vieux capo-comico, qui ne jouait pas dans *les Drogues de l'Amour*, vint me retrouver dans mon coin.

La pièce commence. Décors nouveaux, costumes frais : on applaudit. L'attention du public paraît extrême; les acteurs récitent avec soin, et je dois rendre à Théodora la justice de dire qu'elle joue parfaitement le personnage de Léonor. Tout annonce un succès.

Dans le principe j'avais donné le rôle d'Adonis à Louis Benedetti. Sacchi avait décidé que ce rôle serait rempli par Vitalba, excellent homme, mais acteur médiocre. Je compris trop tard la cause de ce changement. Vitalba ressemblait un peu au seigneur Gratarol. Il avait les cheveux de la même couleur; on l'avait, en outre, peigné, coiffé, habillé de la même façon que le pauvre Pierre-Antoine; et le traître d'acteur imitait parfaitement le geste, la tournure, les mines de celui qu'il voulait représenter; de sorte qu'à la seizième scène de la pièce, je crus voir paraître le secrétaire du sénat en

personne. Une immense explosion d'applaudissements et de rires accueillit l'entrée d'Adonis, et des milliers de voix s'écrièrent que c'était Gratarol en chair et en os. Je me retirai précipitamment au fond de la loge, et, saisissant au collet le vieux Sacchi :

— Malheureux ! lui dis-je, quelle est cette figure-là ? Voici donc le motif des changements de rôles que tu as faits? C'est trop abuser de ma condescendance. Demain cette pièce sera retirée du théâtre, ou j'y perdrai mon crédit.

— J'ai grand'peur, en effet, répondit le directeur avec calme, que la pièce ne me soit retirée à cause même de son succès. Ce serait fâcheux pour la caisse du théâtre.

S'il y avait quelque mérite dans cet ouvrage, c'était dans le rôle de la coquette Léonor, dans ceux du jaloux Alexandre, du duc don Carlo et de la suivante Lisa ; mais le public se souciait fort peu de tout ce monde, du sujet de la pièce, des passions, de l'intrigue, des caractères ; pourvu qu'il vît Gratarol, avec ses ridicules, dans le rôle d'Adonis, il n'en demandait pas davantage. Depuis qu'on fabrique des comédies, bien des mauvais ouvrages ont eu du succès : le mien en a grossi le nombre. La représentation des *Drogues de l'Amour* dura quatre heures, pendant lesquelles don Adonis ne fut pas plus de trente minutes en scène ; et, pour le plaisir de regarder la grossière imitation d'un homme, dans l'habillement, la coiffure et les manières, deux mille personnes eurent la patience et le courage de s'entasser dans une salle, et d'y rester, le cou tendu et la bouche béante,

pendant un si long temps. En vérité, cela est merveilleux. On n'eût jamais montré tant de bonne volonté pour un chef-d'œuvre. Je sens que, dans le récit même que je viens de faire, les apparences ne sont pas en faveur de mon innocence. On aura de la peine à croire que les choses se soient ainsi arrangées malgré moi. Mes lecteurs, si j'en ai, ne s'en rapporteront pas à ma parole. Il ne me reste donc plus qu'à invoquer le témoignage de mes amis, des honnêtes gens et bonnes langues qui m'ont connu et jugé incapable de procédés hostiles et indélicats. Je sais bien que nous ne sommes plus dans le beau temps de la république d'Athènes, ni de l'audacieux et comique Aristophane.

Au troisième acte, le rôle d'Adonis n'ayant plus de scène importante, le parterre donna quelques signes d'ennui. La pièce arriva au dénoûment au milieu d'un concert effroyable de cris, de rires, de sifflets et d'applaudissements. Les acteurs précipitèrent la fin de la représentation, et quand le rideau tomba, je me tournai vers Sacchi, le cœur soulagé d'un poids affreux :

— Vos honteux manéges, dis-je au capo-comico, reçoivent leur récompense. Reconnaissez enfin la justesse de mes pronostics.

— Oui-da, répondit Sacchi : l'ennui et l'impatience du public sont légitimes. La fin de votre pièce est languissante, et le don Adonis n'y paraît pas assez. Nous arrangerons cela.

Le vieux coquin sortit de la loge et courut aux coulisses sans me donner seulement le bonsoir. Je m'étais bercé d'une fausse espérance, en croyant que l'arrêt des

spectateurs avait condamné cette maudite comédie. La seconde représentation fut plus animée, plus goûtée que la première. On redemanda la pièce pour le lendemain ; et, pendant quatre soirées de suite, la salle ne put contenir tous les curieux qui se pressaient à la porte du théâtre. Je m'enfermais chez moi pour ne plus assister à ce scandale. Tout autre que le Gratarol aurait pris la fuite ou se serait caché ; mais, au contraire, il redoublait ses pas et démarches, et l'on sut qu'il avait dit à ses amis :

— Rira bien qui rira le dernier. Le conseil des Dix n'a pas encore exprimé son opinion sur cette affaire.

Je m'endormais chaque soir avec la perspective d'être éveillé le lendemain par les estafiers dudit conseil, et je ne souhaite à personne ce bonnet de nuit peu gracieux. Les prisons, les *puits*, la pierre au cou et trente pieds d'eau : tels étaient mes plus doux songes dans ce moment. Quel bonheur d'être poëte comique et de se voir couvert d'applaudissements !

CHAPITRE XXIII.

CONFÉRENCES INSUPPORTABLES.

Lorsque je me rappelle les angoisses et les dégoûts que me donna cette fatale comédie des *Drogues de l'Amour*, je suis forcé de convenir que la Ricci avait réussi à me jouer un tour pendable, et que sa vengeance était cruelle; mais son ami Gratarol faisait naufrage avec moi : je me plongeais dans mes remords, et lui se noyait dans un fleuve de ridicules.

Un matin, après la quatrième représentation de ma pièce, je regardai les affiches des théâtres, et voyant qu'on annonçait pour le soir une comédie improvisée, je pensai avec plaisir que Sacchi se rendait enfin à la raison. Quelle fut ma surprise, lorsque j'entendis le nom de Gratarol répété cent fois parmi des groupes de passants qui se racontaient la chronique du théâtre. La veille, un instant avant le lever de la toile, un message envoyé par la Ricci était venu apprendre au directeur que la première actrice s'était blessée à la jambe en tombant dans un escalier, et qu'elle ne pourrait de plusieurs jours paraître sur la scène. A cette nouvelle, cris furieux du public, hurlements, injures, menaces aux acteurs, demande en restitution du prix des billets, émeute complète. Le directeur, épouvanté, avait exhibé le mari de la première actrice, et le pauvre homme, tout trem-

blant, était venu certifier que l'accident n'était pas u fable, mais que bientôt la pièce serait jouée de nouve: Le public accusa pourtant la Ricci et le Gratarol d'av inventé ce grossier stratagème, dont, pour moi, je absous de tout mon cœur.

Pendant les jours qui suivirent, le seigneur Pierr Antoine fut montré au doigt partout où il se présent Tel était provisoirement le fruit des superbes démarch de ce jeune fou. J'enrageais si bien de tous ces débats que j'aurais volontiers donné ma voix pour que l Théodora se fût réellement cassé une jambe.

Sacchi et le seigneur Vendramini enrageaient de leu côté de cette interruption au cours des recettes lucratives. Ils envoyèrent des chirurgiens chez la premièr actrice, afin de constater l'état du membre malade Rapport en règle établissant que la jambe était fort blanche, faite au tour et nullement endommagée. Pendant ce temps-là, autre rapport de la police adressé au tribunal des Dix au sujet du tumulte occasionné en plein théâtre soit par la faute du directeur ou de l'actrice, soit par celle du signor poëte Charles Gozzi, soit à l'instigation du seigneur Gratarol. Les nuages s'amassaient sur ma tête; l'orage grondait, et je n'avais ni l'assurance ni le crédit de Pierre-Antoine pour braver les foudres des tribunaux. J'aurais voulu pouvoir faire le plongeon et disparaître; mais il n'y avait plus d'oubli à espérer avec un garçon qui portait le Vésuve dans sa cervelle. Le Gratarol disait hautement qu'il vaincrait ou mourrait avec moi; que la pièce serait retirée, ou que ma réputation tomberait aussi bien que la sienne.

Sur ces entrefaites, mon excellent ami Charles Maffei me demanda un moment d'entretien. Maffei est un parfait honnête homme, un esprit délicat, d'une sensibilité charmante, enfin l'un des caractères les plus honorables que je connaisse; mais facile à tromper et à séduire précisément à cause de la bonté de son cœur. Il me témoigna pour Gratarol, qu'il connaissait un peu, une extrême compassion. Ce jeune homme, disait-il, tombait dans un état d'exaltation digne de pitié; un accord entre nous était encore possible, et, pour amener cet accord, le seigneur Pierre-Antoine voulait absolument avoir une conférence avec moi.

— Comment! répondis-je, après les éclats, les dénonciations, les déclarations de guerre, les fanfaronnades de toute sorte, et la haine implacable que cet étourdi m'a vouée publiquement, il me demande une entrevue! Y pense-t-il, et à quoi pensez-vous, mon cher Maffei, d'accepter une telle commission? L'instant où je me raccommoderais avec Pierre-Antoine serait peut-être celui où les coups que sa vengeance me prépare depuis trois mois viendraient me tomber sur la tête. N'en doutez pas, cette envie tardive de s'entendre avec moi déguise quelque scorpion. Je ne verrai pas cet énergumène, ou si votre amitié m'arrache cette concession, il ne faut pas que l'entrevue ait lieu dans ma maison.

Maffei me demanda d'un air attendri s'il n'y avait donc pas moyen de retirer du théâtre ma damnée comédie?

— Ne savez-vous pas, répondis-je, tous les efforts que j'ai faits inutilement à ce sujet? Avec les protec-

tions que Sacchi s'est assurées, le mobile puissant de l'intérêt pécuniaire, les fautes commises par Gratarol, l'étrange humeur de libéralité de la censure, c'est une illusion vaine que de songer à retirer la pièce. Cependant, je vais vous dire ce que je crois pouvoir tenter en faveur de Pierre-Antoine : on doit représenter pour la cinquième fois *les Drogues de l'Amour*, le 18 janvier. Je prierai, je crierai, je menacerai, je baiserai plus de mains, s'il le faut, que je n'ai baisé de reliques saintes, afin d'obtenir un nouveau retard. Pour la soirée du 17, j'écrirai un petit prologue en vers, dans lequel j'annoncerai gaîment que la cinquième représentation est remise, à ma demande, parce que des discours malins, des allusions fausses, offensantes pour des personnes recommandables, m'ont obligé à retoucher la pièce et à faire quelques petites réformes nécessaires. Après cet avertissement donné au public, je me montrerai dans une loge; et, si votre ami Gratarol y veut venir, on nous verra tous deux assis l'un près de l'autre, causant ensemble comme des gens réconciliés.

Maffei parut enchanté de cette proposition, et j'avais lieu de me croire en avance de bons procédés à l'égard du seigneur Gratarol; cependant, le lendemain, comme j'achevais d'écrire mon prologue conciliant, Pierre-Antoine arrive inopinément chez moi, conduit par le faible et trop bon Maffei. Je dissimulai ma surprise et ma mauvaise humeur pour aller au-devant de ces visiteurs maladroits avec un visage ouvert. J'ai su plus tard qu'au moment où je me levais de mon siége, le Gratarol avait cité tout bas à Maffei ce vers de ma co-

médie : « *Caton s'avance, décatonisons-le.* » Mon valet de chambre m'avait annoncé d'une voix sonore le seigneur Pierre-Antoine, et je vis entrer le personnage, le visage couvert de son masque, comme s'il eût voulu garder l'*incognito*. Enfin, il daigna montrer sa face, et je remarquai avec un certain effroi la contraction de ses traits, l'inquiétude du regard, le frémissement des membres, l'inconstance et l'irrégularité des attitudes.

— Signor comte, me dit Pierre-Antoine, je viens dans le dessein de vous faire entendre raison, et non pas comme un suppliant.

Je lui répondis que j'étais extrêmement prêt à écouter ses raisonnements. Le Démosthène avait préparé son discours. Il me vanta sa naissance, son éducation, la richesse de son patrimoine, les hauts emplois qu'il occupait et ceux qu'on lui réservait encore. Il vanta sa jeunesse, sa figure, sa noblesse, sa force corporelle, et traça de lui-même un long et brillant panégyrique. Ce fut pourtant le plus raisonnable morceau de la harangue, car l'incohérence la plus bizarre régna dans le reste de ses paroles.

— Si je suis tombé pour un instant, disait-il, de cette position si belle et si enviée, dans le ridicule, là faute en est à vous seul et à votre comédie... Que cette comédie soit innocente ou offensive, ce n'est pas aujourd'hui le moment d'examiner cette question..... Une grande partie de la noblesse est jalouse de mon mérite, et c'est à cette jalousie que votre pièce a dû jusqu'à présent son succès... J'ai fait la cour à quantité de

grandes dames; mais je les ai trouvées en général indiscrètes, insupportables, et je les ai plantées là; c'est pourquoi je compte parmi elles des ennemies... Lorsque je passe dans les rues, la canaille s'assemble en s'écriant : « Voilà le secrétaire Adonis de la comédie de Charles Gozzi... J'ai dû me plaindre... Il y a pourtant des gens qui m'ont fermé leur porte au nez... Vous avez de l'humanité, de la religion et de l'honneur; c'est à vous qu'il appartient de suspendre le cours des représentations de cette pièce. Vous pouvez le faire, et c'est votre devoir. Sacchi vous a trop d'obligations pour refuser de se rendre à vos ordres. Le public vous considère comme mon persécuteur; il s'indignera, il embrassera quelque jour ma défense, et vous deviendrez odieux à votre patrie.

Je répondis avec sang-froid à toutes ces idées décousues. Je rappelai au seigneur Gratarol tout ce que j'avais entrepris pour empêcher la représentation des *Drogues de l'Amour*. Je lui démontrai qu'il s'abusait en croyant que j'étais le maître de laisser ou de retirer la pièce. A mesure que je parlais, le malheureux s'irritait et s'exaltait davantage. Il approchait sur une pente rapide du degré de la folie.

—Tout ceci ne conclut pas, disait-il en trépignant. Il faut, il faut bannir cette pièce du théâtre..... Par Dieu! je suis un homme bien né! je ne supporterai pas cette injure... Ce sont des inepties que vos réponses.....

Je tirai alors du milieu de mes papiers le prologue en vers, et j'expliquai le bon effet que j'en espérais. Pierre-

Antoine se leva en bondissant et répétant avec une sorte de délire : « Inepties ! inepties ! » Maffei le saisit par les épaules en criant :

— Écoutez ! écoutez ! écoutez !

La scène était bouffonne. Je lus le prologue, où il était dit que j'avais fait *les Drogues de l'Amour* pour amuser le public, et non pour offenser d'honnêtes gens ; que je suppliais mes concitoyens de ne plus chercher des allusions méchantes, indignes d'eux et de moi, et que je voulais, par un autre ouvrage, faire oublier ces malencontreuses *Drogues*.

— Bien ! bien ! s'écriait le Gratarol sans m'écouter. Tout ceci est de l'eau, de l'eau, de l'eau ! Je désavoue vos projets, vos vers, votre prologue. Je vous en avertis : si la représentation annoncée pour le 18 a lieu, je ne compte plus mon existence pour rien... Non, signor comte, non, je ne compte plus mon existence pour rien, et vous le verrez bientôt.

Enfin, le raisonneur non-suppliant me fit ses adieux en mêlant de la plus comique façon les protocoles de civilité, les expressions de déférence et d'estime avec les jurements et menaces. Je regrettais fort mon prologue qu'il appelait de l'eau ; car cette eau me semblait le seul remède au feu qui embrasait toute la ville. Maffei était confus du pas de clerc de son ami ; il se repentait de l'avoir amené chez moi, et me disait, avec des soupirs :

— L'insensé, le ridicule, le méchant personnage que ce Gratarol ! Je ne vois plus qu'une seule démarche à faire, c'est d'aller présenter vos respects à son oncle le

patricien François Contarini. Ce grave sénateur réussira peut-être à calmer cette cervelle délirante.

Maffei me conduisit chez le sénateur Contarini. Ce bon patricien nous reçut avec bienveillance. Il écouta patiemment le récit de mes ennuis et l'exposé ingénu des embarras où je me trouvais.

— Messieurs, nous dit-il, vous avez affaire à la tête la plus dure et la plus obstinée du monde. Mon neveu a du talent et de l'esprit; mais il n'est point de son pays, et je prévois que bien d'autres déboires l'attendent, s'il ne change d'idées. Je parlerai tout à l'heure à Pierre-Antoine. Trouvez-vous ce soir au café Berizzi; je vous irai dire le résultat de ma conversation avec mon neveu.

Le soir, au café Berizzi, je vois entrer le puissant seigneur François Contarini, le front haut, la mine sévère, le regard impérieux; en un mot, tout différent de ce qu'il était à midi.

— Au nom de mon neveu et au mien, dit-il de l'air d'un juge qui prononce un arrêt, je vous intime l'ordre d'empêcher que votre comédie soit jamais représentée. Si elle reparaît sur la scène de San-Salvatore ou de tout autre théâtre, le 18 ou quelque autre jour que ce soit, ne vous en prenez qu'à vous-même de ce qui arrivera.

En achevant ce discours, le bon seigneur, sans daigner faire un salut ni une inclination de tête, s'éloigne si majestueusement, que je croyais voir marcher devant lui les licteurs romains. Maffei et moi nous représentions au naturel les captifs chargés d'embellir le cortége du triomphateur par leur air abattu et piteux. La fièvre de Gratarol avait gagné en un moment le sénateur Conta-

rini; et le passage subit de ce puissant personnage du doux au terrible rappelait l'histoire de ce joueur de fifre qui, étant allé pour siffler quelqu'un, fut sifflé lui-même. Quoi qu'il en soit, ma situation devenait de plus en plus critique. D'un côté, le neveu menaçait de se porter à quelque extrémité contre ma personne; de l'autre, un oncle de tempérament pacifique se changeait tout à coup en tyran offensé. La comédie pouvait avoir un dénoûment tragique. On verra au suivant chapitre comme quoi ce fut, au contraire, la tragédie qui se dénoua comiquement.

CHAPITRE XXIV.

LE MONDE ENCORE PLUS RENVERSÉ : L'INQUISITION D'ÉTAT ET LE CONSEIL DES DIX DEVIENNENT FACÉTIEUX.

On m'excusera, je le suppose, d'avoir songé à défendre ma peau, si l'on considère qu'à peu de frais un homme irrité trouve des gens prêts à donner un coup d'épée par derrière au passant qu'on leur désigne, et que je suis trop distrait pour prendre garde à moi dans les rues. Le 17 janvier, je me rendis donc chez Sacchi, armé de mes plus grandes résolutions. Sacchi dînait chez le patricien Joseph Lini, demeurant à Saint-Samuel. Je courus au palais Lini. On n'était pas encore à table, et le capo-comico vint me parler dans l'antichambre.

— Je vous défends, lui dis-je sur le ton du sénateur Contarini, de faire représenter ma pièce des *Drogues de l'Amour* à votre théâtre, ni demain, ni aucun autre jour.

— Comment ! qu'avez-vous ? demanda le vieux tout ébahi.

— Je n'ai pas besoin de vous donner mes raisons, repris-je. Vous avez su mettre la pièce au théâtre malgré moi, vous saurez bien la retirer si vous voulez.

Songez à me satisfaire, ou vous perdrez mon amitié, ma protection, et tout ce que vous deviez en attendre pour l'avenir.

— Et quoi, signor comte! s'écria le capo-comico, ignorez-vous le vacarme et le scandale occasionnés par le spectacle manqué? Ne vous rappelez-vous pas la fureur du public, l'engagement solennel que j'ai pris de remettre à demain la cinquième représentation? Ne savez-vous pas que les tribunaux m'ont ordonné de tenir fidèlement cette parole? Voulez-vous que l'on détruise la salle ou que l'on m'assomme? Signor comte, demandez-moi une chose possible.

— Bien décidément, repris-je, j'entends que ma pièce soit ensevelie et oubliée. C'est ma volonté; il faut qu'elle s'accomplisse.

— Signor comte, levez vous-même les obstacles que je viens de vous signaler, et, quoi qu'il puisse m'en coûter, je suis prêt à vous obéir.

Le seigneur Lini, d'autres gentilshommes et beaucoup de dames quittèrent le salon au bruit de notre querelle, et vinrent former un grand cercle autour de nous, en demandant la raison de ce débat entre moi et Truffaldin. Le coquin de Sacchi, prenant son air pleureur et comique, exposa le sujet de la discussion de façon à faire rire les convives. Un murmure général s'éleva contre moi. Je fus condamné unanimement par cette joyeuse assemblée. Sacchi, voyant que je ne plaisantais point, me dit que la représentation annoncée pour le 18 ne pouvait être empêchée; mais que, pour me satisfaire, il tâcherait que ce fût la dernière.

Autres murmures et réclamations des assistants. J'imposai silence aux clameurs, et je fis répéter au capo-comico sa promesse formelle d'abandonner la pièce. Le patricien Lini et ses convives voulaient m'entraîner à table; mais je m'excusai poliment et gagnai la rue pour aller conter cette première démarche à Charles Maffei.

— Voilà qui est bien, me dit cet excellent ami; à présent il faut tenter une autre démarche auprès de la dame puissante, ennemie de Gratarol; et, quand vous aurez ainsi prouvé votre bonne volonté, retirez-vous dans votre tente comme le fils de Pélée pour y attendre l'événement.

Afin de suivre cet avis, je me rendis le soir même chez la dame en question, accompagné de l'acteur Benedetti, jeune homme réfléchi et sensé, que je voulais avoir pour témoin. Nous montons un bel escalier. Un domestique nous ouvre la porte, et je demande à parler à la maîtresse de la maison. Il y avait au salon une grande réunion de gens de haut parage; cependant, la dame vient me trouver, m'accueille avec un sourire aimable, me fait asseoir, ainsi que Benedetti, et s'informe du sujet de ma visite :

— Votre Excellence, lui dis-je, a daigné prendre sous sa protection ma pièce des *Drogues de l'Amour*, qui sans elle n'aurait jamais été représentée; je viens aujourd'hui la supplier d'employer son crédit à empêcher que cette comédie soit remise au théâtre.

— Quelle envie avez-vous là? s'écrie la dame. A quel propos cette demande? qui vous a engagé à la faire?

— Les bruits fâcheux qui courent dans la ville ; un sentiment de compassion pour le jeune Gratarol, dont les ridicules ne méritent pas une punition cruelle et odieuse ; l'horreur que m'inspire la pensée du chagrin de ce jeune homme et de la tache que son malheur fait à mon nom et à mes innocents travaux.

— J'approuve ce bon esprit, dit la dame ; mais, si vous étiez mieux informé, vous sauriez que votre compassion est mal placée ; qu'hier encore, celui dont vous plaidez la cause vous a dénoncé pour la seconde fois au tribunal suprême. On n'ignore plus que vous n'avez aucune part à l'exécution qui se fera demain au théâtre. Est-ce votre faute si les sottises, les travers et les absurdes démarches de Gratarol ont attiré sur lui cette vengeance publique ? La pièce ne vous appartient plus : elle se joue par autorité de justice. Il faut vous en laver les mains comme Pilate.

— Il est vrai, repris-je, que les personnes éclairées connaissent le fond des choses ; mais le peuple n'en sait pas tant et me regardera toujours comme le bourreau du pauvre Gratarol. Je supplie Votre Excellence de venir à mon aide.

En parlant ainsi, je pris la main de la dame et je la baisai respectueusement cinq ou six fois ; mais elle continuait à rire et à se moquer de mes scrupules.

— Allons, dit-elle enfin, il faut bien s'expliquer. Apprenez, mon cher poëte, qu'en vous donnant tant de soins pour embrasser la défense de l'être le plus fou et le plus ridicule du monde, vous vous exposez à quelque correction mortifiante. Abandonnez cet homme-là, ou craignez d'attirer sur votre tête une disgrâce. Il y a au-

dessus de nous une région où l'on a décidé que ce châtiment éclatant et démocratique servirait d'exemple aux autres jeunes gens vaniteux, libertins et infatués des modes et coutumes étrangères. Demain, avant l'heure du spectacle, un émissaire de l'inquisition d'État doit se présenter au domicile de la Ricci, et, en cas de mauvaise volonté de la signora, la conduire par la main à San-Salvatore pour l'obliger à jouer son rôle. Une fois cette satisfaction donnée à la justice et à l'opinion publique, on pourra interrompre le cours des représentations. Dites à votre protégé Gratarol de s'estimer fort heureux d'en être quitte à si bon marché.

Je laisse au lecteur à juger si un pauvre rimeur avait mot à souffler contre les *fanti* envoyés par les trois inquisiteurs d'État. Benedetti sait bien, à la frayeur qu'il eut, si j'étais excusable de m'aller mettre au lit tout doucement sans discourir davantage, après ce petit avertissement.

Ce que la dame avait annoncé arriva : la représentation eut lieu, et la Théodora fut menée au théâtre par un *fante*, avec une galanterie digne des cours monarchiques. Combien il fallait que cette pauvre femme eût d'amour pour son Pierre-Antoine ! Quand elle se vit obligée de jouer cette maudite pièce, elle murmura son rôle d'une voix si basse qu'on ne l'entendait point, et ni les sifflets, ni les cris et injures du parterre ne purent la contraindre à élever le ton. C'est la seule fois, à ma connaissance, qu'une actrice ait bravé sur la scène la colère du public pour les intérêts d'un tiers. Afin de ne point voir ce triste spectacle, j'étais allé au théâtre Saint-Jean-Chrysostome, et je rentrai chez moi en évitant les

endroits où l'on parlait des nouvelles de la soirée. Le lendemain, à mon réveil, mon valet de chambre, qui était sorti dès le matin, me dit :

—Signor comte, on joue encore ce soir votre comédie. J'ai regardé les affiches tout à l'heure au pont du Rialto.

J'achevai promptement ma toilette et je courais déjà chez Sacchi pour le sommer de tenir sa promesse, lorsque je rencontrai en haut des degrés un estafier de belle apparence, qui me salua, me présenta un billet, et se recula de trois pas en attendant ma réponse. Le billet, comme on le devine, était du seigneur Gratarol, à qui les affiches des théâtres mettaient la puce à l'oreille. Ai-je besoin de dire que l'épître ne contenait qu'injures et menaces? « J'étais un *malcavaliere* et un menteur. — Bientôt je devais recevoir la punition de mon hypocrisie, etc. » En me rappelant le beau temps de ma jeunesse et mes équipées dalmatiques, j'eus un moment l'envie de jeter l'estafier par-dessus la rampe dans le vestibule; mais il serait trop cruel de vieillir, si l'on faisait à quarante ans les mêmes folies qu'à dix-huit. Je renvoyai brusquement l'estafier, en lui disant que j'avais lu et compris. Au lieu d'aller chez Sacchi, je rentrai paisiblement chez moi, résolu à laisser les représentations suivre leur cours; cependant, comme le seigneur Pierre-Antoine ne pouvait manquer de répandre dans la ville des copies de sa lettre, je me montrai à dessein dans les cafés et autres endroits publics ; je passai même à Saint-Moïse, devant la maison de Gratarol, et je ne sais trop ce qui serait arrivé si je l'eusse rencontré. Personne ne l'avait aperçu, si ce n'est de grand matin, au moment où il répandait dans les cabarets et bou-

tiques de la ville entière les fleurs de sa rhétorique.

Tandis que je consultais mes amis Paul Balbi et Rafaël Todeschini, mon frère Gaspard me vint apporter l'ordre de comparaître devant le magnifique seigneur Paul Renieri, qui fut élu peu de temps après doge de Venise. Ce bon seigneur me pria de lui raconter, sans rien omettre, l'historiette de ma querelle avec le jeune Gratarol. Il écouta mon récit sans donner aucun signe ni d'approbation ni de blâme, après quoi il me dit avec douceur :

— Mettez cela par écrit, dans les termes que je viens d'entendre; joignez-y l'original du billet de Gratarol, apportez-moi le tout dès ce soir, et gardez-vous, sur votre vie, de vous porter à aucune extrémité jusqu'à ce que je vous aie revu.

J'obéis, comme je le devais. En remettant moi-même le mémoire et la lettre au seigneur Renieri, je me hasardai à lui dire que je verrais avec chagrin et amertume cette affaire monter une seconde fois dans les hautes régions du gouvernement.

— Il le faut pourtant, répondit le magnifique Paul Renieri; car on ne sait ce qui pourrait sortir d'une cervelle troublée par l'orgueil et la colère.

Le soir, mon dossier était sous les yeux du conseil des Dix et des inquisiteurs d'État. Le lendemain, je dormais encore lorsqu'on m'apporta une lettre du pauvre Gratarol, pleine de politesses, excuses et protestations d'amitié. Avant midi, toute la ville riait de cette rétractation aussi ridicule que le cartel. Je fus rappelé ensuite chez le seigneur Renieri, où je trouvai une respectable et imposante société.

— J'ai reçu, dis-je, un billet de Gratarol.

— Je le sais, interrompit le magnifique seigneur... Êtes-vous satisfait ?

— Complétement. Je me sens même attendri, et j'ai envie d'aller voir ce pauvre jeune homme pour le consoler et me raccommoder entièrement avec lui.

— N'en faites rien, reprit le vieillard avec sévérité. Vous avez du jugement, l'habitude de comprendre, imaginer et développer des caractères : comment ne connaissez-vous pas mieux le naturel des gens vaniteux et superbes ? N'allez point chez ce fou ; ne lui parlez jamais ; et, si vous le rencontrez dans la rue, attendez qu'il vous salue le premier, et portez à peine la main à votre chapeau... Je pense que les comédiens joueront encore votre pièce.

— Je crois, au contraire, qu'on l'a définitivement abandonnée.

— Tant pis ! cela est fâcheux. Cet arrogant personnage se mettra dans l'esprit que son crédit et la terreur qu'il inspire auront suspendu les représentations. Ni votre bonté, ni vos peines, ni mon indulgence, ni la pitié générale, n'entreront dans ses lignes de compte ; lui seul aura tout aplani, tout renversé, tout remis à sa place. Il faudra que la compagnie de San-Salvatore joue cette pièce une fois ou deux encore, à la demande de quelques personnes de qualité.

Le magnifique seigneur daigna m'entretenir pendant une demi-heure sur d'autres matières, et il me parla éloquemment, en homme d'un sens profond et admirable, qui avait sondé toutes les plaies de son siècle, et particulièrement de son pays.

L'expérience prouva que Paul Renieri connaissait

mieux que moi son Gratarol. A notre première rencontre, ce fat parut attendre mon salut; et, comme je ne voulais point manquer à mes instructions, il garda son chapeau cloué sur son oreille.

Après le carême, Sacchi partit avec sa troupe pour la province. Un soir, dans les rues de Milan, l'acteur Vitalba, qui avait rempli, comme on sait, le rôle d'Adonis, fut attaqué par un estafier qui lui jeta à la tête une bouteille pleine de matières chimiques. Heureusement, sa fraise et son collet préservèrent son visage, qui eût été brûlé à ne pouvoir jamais remonter sur les planches, si le hasard n'eût pris soin de détourner le coup. Les soupçons désignèrent tout de suite Pierre-Antoine comme l'auteur de cette vengeance. Le bruit, les lettres, menaces, dénégations et impertinences allaient peut-être recommencer, lorsque le sénat, irrité de ces scandales, cassa aux gages son secrétaire, et lui retira sa commission de résident près le roi des Deux-Siciles. J'aurais voulu, au moins, faire rétracter l'une de ces deux mesures sévères; mais je ne pus rien obtenir. Pierre-Antoine, conseillé par son orgueil indomptable, sa folle confiance en lui-même, frémissant de rage et compromis par ses imprudences, ses murmures, sa mauvaise conduite et ses dissipations, prit la fuite et sortit du territoire de Venise, laissant sa famille exposée à la vengeance des lois implacables à l'égard des sujets rebelles et contumaces.

Ainsi finirent les burlesques discordes soufflées par une comédienne en colère, et dont ma pièce insipide n'avait été que le prétexte.

CHAPITRE XXV.

TRÉPAS DE LA COMPAGNIE SACCHI.

En récapitulant tout ce que je viens d'écrire sur la misérable affaire des *Drogues de l'Amour*, je remarque combien malgré moi j'attache d'importance aux choses qui me concernent. Si vous me demandiez de vous raconter brièvement les trois guerres puniques, je le ferais en six pages, et cela se conçoit facilement : il ne s'y agirait que d'Annibal, Scipion, Marcellus ou Paul-Émile ; que de la lutte entre deux grands peuples et de la destruction d'un empire. Ce n'est pas de quoi occuper un écrivain expéditif pendant plus d'un jour. Mais sur ce qui me touche, moi Gozzi, nous ne saurions nous arrêter trop longtemps. D'ailleurs, si je ne vous le raconte, personne assurément ne vous en dira rien, tandis que d'Annibal, tout le monde vous en parlera.

Bientôt j'appris que Gratarol s'était retiré à Stockholm, sans doute afin de se rafraîchir le sang dans les glaces de la Suède. Il n'y avait pas de frimas capables de calmer cet impétueux jeune homme, puisque, du fond des régions polaires, il lança contre moi un manifeste dans lequel il m'accusa de toutes sortes d'atrocités. J'ai su que ce pauvre fugitif, en dépit de ses excès, continuait à se porter à merveille ; et cette robuste santé est de tous ses malheurs celui dont je le

plains le plus ; car, avec son esprit, son intelligence et sa facilité d'élocution, s'il eût été sujet aux fièvres tierces ou quartes, aux rhumatismes, migraines, coliques et dyssenteries, à cette heure il serait un ministre habile et fortuné ; je n'en doute point.

L'ingrate Théodora semblait avoir perdu son génie comique en même temps que son aimable modestie. Elle jouait plus négligemment et plus mal tous les jours, comme si la gangrène qui avait rongé ses mœurs et son caractère se fût étendue jusqu'à son talent. Sa santé s'altéra. Enfin elle partit pour Paris, malade et languissante, avec je ne sais quels projets. Hélas ! je vis s'éloigner sans autre sentiment qu'un peu de compassion, cette personne que j'avais tant aimée.

Depuis cette fatale histoire des *Drogues de l'Amour*, je n'avais plus de goût au travail. En me mettant à écrire des pièces de théâtre, je n'avais songé qu'à m'amuser, faire rire mes compatriotes, enrichir des comédiens que j'aimais, ainsi que leur ingrat capo-comico. Puisqu'il en pouvait coûter si cher, je pris la résolution de changer de délassement, de tirer ma révérence à la maussade Thalie, et d'enterrer sans bruit dans mon bureau les notes, ébauches et plans comiques. Mes amis me firent observer que cette bouderie contre un art que j'avais cultivé avec succès donnerait une faible idée de mon courage et de ma philosophie. Gratarol laissait à Venise quelques partisans, et l'on pouvait interpréter malignement cette grande innovation dans mes habitudes. Afin d'obéir aux amis, j'écrivis par respect humain deux pièces : *le Métaphysicien* et *la*

Comtesse de Melfi; elles réussirent, et je compris que je n'avais point perdu la bienveillance de notre gai public; mais décidément je ne me sentais plus le cœur à la poésie. Peut-être la retraite de la perfide Théodora entrait-elle pour moitié dans mes dégoûts. Je croyais éprouver de la lassitude, et peut-être n'était-ce que le regret de n'avoir plus ma jeune première, celle à qui je m'étais accoutumé à faire exprimer tous ces gros sentiments, pousser tous ces gros soupirs, verser toutes ces grosses larmes que je puisais pour elle dans mon écritoire.

— Mais, me dira-t-on, votre Théodora avait une étrange manière de reconnaître vos services. Avec ses grimaces, son musc et ses galanteries, elle jouait un jeu à soulever contre vous une famille puissante, la censure, le gouvernement et les honnêtes gens. Elle en voulait à la fois à votre vie, à votre fortune, à votre réputation. Ce n'est point sa faute si l'on ne vous a point mis en prison, si vous n'avez pas reçu un coup d'épée en duel, si l'on ne vous a pas assassiné le soir au coin d'une borne. Au diable les jeunes premières de cette espèce-là! ce sont des coquines.

— Vous avez bien raison : à la ville, à la promenade, à la maison, ma jeune première était une vipère; mais que m'importait, pourvu qu'elle remplît bien ses rôles! Qui me rendra sa voix vibrante, énergique, son geste fort, rapide et juste, son accent passionné, auquel le feu jaillissant des yeux ajoutait un charme imprévu? Qui me rendra ces beaux cheveux blonds, cette taille haute et gracieuse, cette physionomie mobile, tout cet ensemble

harmonieux d'une personne heureusement douée, qui constitue l'image touchante d'une héroïne? Un poëte est-il bien plus avancé, lorsqu'à l'heure du spectacle, il regarde du coin de la première coulisse une actrice, vertueuse, bonne mère, tendre épouse, voisine sans reproche, locataire honorable, mais qui lui estropie ses vers? Ne vaut-il pas mieux une marâtre, une épouse infidèle, une voisine turbulente, une locataire qui ne paye point son terme, mais qui porte les flammes de Melpomène dans le fond de son cœur? Théodora était une méchante créature, j'en conviens ; mais pour elle j'avais écrit dix-sept pièces ; après son départ, je n'en ai plus fait que quatre, et je n'en ferai point d'autres. Comptez la différence, et nous parlerons après des défauts de cette jeune femme, de ses amours qui ne me regardaient point, de son inconduite, de sa malice, de son musc, et de sa manie de mettre à l'air sa poitrine, qui était fort belle. Il faut bien que les meilleures choses aient une fin, puisqu'une inflexible loi le veut ainsi. Le départ de la Ricci ne fut qu'un prélude à d'autres défections, et à la dissolution complète de la plus *brave* troupe d'acteurs de toute l'Italie.

Pendant vingt-cinq ans j'avais prêté à la compagnie Sacchi mon assistance héroï-comique. Le hasard trouva que c'était assez, et voulut mettre un terme à mon protectorat. Sacchi, excellent comédien, mais accablé d'années, retombant dans l'enfance, circonvenu, conduit par le nez, donnait dans les petits piéges qu'on tendait à son cœur, à son esprit et à ses finances. Il s'endormait auprès des jeunes actrices dans un radotage

amoureux, et ce fut la véritable cause de la dissolution de cette compagnie si estimée, qui existerait peut-être encore, au grand avantage des hypocondriaques, sans les sottises et les bizarreries du vieux fou de capocomico.

Ce bonhomme avait amassé du bien, de l'or, des bijoux, des diamants; sa fille, la comédienne, sans désirer précisément la mort d'un père chéri, attendait pourtant avec une certaine impatience cet héritage étincelant. Voyant le vieillard entouré d'embûches, cette fille s'irritait des faiblesses amoureuses de Truffaldin, et se permettait des railleries imprudentes. On ne manquait pas de rapporter ses paroles aux oreilles du vieux, qui entrait en fureur. Sacchi en vint peu à peu jusqu'à détester son enfant. Les autres acteurs blâmaient aussi ses amours décrépites; et comme, par habitude, il faisait le despote et gouvernait fort mal, ses associés commencèrent à se plaindre.

Truffaldin, honteux de voir ses faiblesses connues, mais plein d'entêtement et résolu à ne point se réformer, furieux des critiques qu'on faisait de son injuste direction et de son administration désordonnée, était devenu une espèce de diable. Toutes ses paroles à sa fille, à ses associés, à toutes les personnes de la troupe, étaient morsures de chien. Les réponses n'étaient pas douces. Toutes les conversations tournaient en querelles. On ne voyait que mines refrognées. Cette compagnie, autrefois le modèle de la bonne harmonie, devint un enfer, où régnaient la discorde, les soupçons, la colère et la haine. On se regardait les uns les autres de travers

comme des loups sournois. Par moments, les injures étaient échangées si gaillardement, qu'il y eut des épées et des couteaux tirés, et que les assistants eurent bien de la peine à empêcher l'effusion du sang. L'air des coulisses étant malsain, je commençai à m'éloigner.

Pour donner matière à réfléchir au vieux capo-comico, je liai ensemble une quantité de livres espagnols et de paperasses que Sacchi m'avait prêtés, et je les lui renvoyai comme si j'eusse perdu toute envie de chercher des sujets de comédies. Mon éloignement produisit peu d'effet, et je connus par là que la compagnie était mortellement malade.

Déjà Petronio Zanerini, le meilleur acteur de l'Italie entière; Dominique Barsanti, autre acteur parfait; Louis Benedetti et sa femme, tous deux excellents; Augustin Fiorilli, cet inimitable Tartaglia, vaillant soutien de la comédie *dell'arte*, avaient déserté par ennui et dégoût, et s'étaient attachés à diverses troupes comiques. Celle de Sacchi n'était plus qu'un squelette. Le patricien à qui appartenait la salle de San-Salvatore s'effraya du mauvais état de cette compagnie mourante; il avait d'ailleurs à se plaindre de la grossièreté du capo-comico : c'est pourquoi il loua son théâtre à une autre troupe. Athanase Zannoni lui-même, beau-frère de Sacchi, honnête homme, du caractère le plus doux, et le dernier grand acteur qui nous restât encore, ennuyé des sottises du directeur, et justement préoccupé des besoins de sa nombreuse famille, traitait secrètement avec la compagnie de St-Jean-Chrysostome.

Un matin, je vis entrer chez moi Sacchi, accom-

pagné de mon ami Laurent Selva, le fameux opticien. Notre capo-comico commença par vomir un torrent d'injures contre ses parents, ses associés et tous ses camarades. Ensuite, il me pria d'intercéder auprès d'Athanase Zannoni pour l'engager à ne point donner le coup de grâce à la troupe en se retirant. Il ajouta que, si Zannoni voulait bien rester encore, la compagnie prendrait le théâtre Sant'-Angelo, qu'on ferait de nouvelles recrues, et qu'on pouvait espérer de se soutenir, pour peu que le poëte sauveur daignât prêter encore son appui à la république défaillante.

Le moment me parut opportun d'ouvrir les écluses à mon antique sincérité. Je convins avec Sacchi des torts de quelques-uns de ses parents; mais je lui reprochai sans ménagement sa faiblesse et ses fautes, ses absurdes transports de colère, ses coupables accès d'envie, son gaspillage des fonds, dont il avait disposé contre toute équité, son administration arbitraire et déréglée; finalement, je lui déclarai que ses facultés intellectuelles baissaient, que lui seul était la cause de la décadence et la source de tous les maux de la compagnie.

Sacchi, dissimulant sa rage, serrait les dents et avouait froidement que j'avais raison. Je consentis à faire la démarche qu'il me demandait, et il se retira un peu déconcerté. Le bon Athanase voulait bien rester dans la troupe, à la condition que le despotisme de Sacchi serait remplacé par une constitution en règle qui soumettrait à un comité le contrôle de tous les actes administratifs. Je promis à Zannoni de réduire le vieux tyran à signer cette abdication, et il me donna

sa parole de ne point quitter la troupe. Peu de jours après, le célèbre Truffaldin, le blasphème sur les lèvres, la fureur dans les yeux, le cœur altéré de vengeance, posa son nom sur la pancarte timbrée qui le dépouillait du pouvoir absolu.

La compagnie passa donc au théâtre Sant'-Angelo, légère d'argent, peu riche en acteurs; et encore ces fidèles débris n'étaient que des acteurs malheureux et découragés. Pour venir au secours de mes amis, j'écrivis deux pièces; mais au moment de les mettre en répétition, le personnel se trouva impuissant, et on s'aperçut que les fonds nécessaires à l'acquisition d'un décor neuf manquaient absolument. Sacchi, toujours farouche et violent, ne pouvait s'empêcher de faire le despote et de mettre la main sur les recettes mesquines. Quelques-uns des acteurs pensionnaires, n'ayant pas été payés, réclamèrent leur solde par la voie des tribunaux, et décampèrent après avoir obtenu justice. On n'entendait plus que des cris, des plaintes, injures, menaces; on ne parlait que de saisies, séquestres, jugements et actes d'huissiers. Enfin, au bout de deux ans de cet infernal désordre, cette compagnie de comédiens, qui pendant si longtemps avait été la terreur des autres troupes comiques et les délices du public de Venise, se disloqua misérablement.

Avant de quitter pour toujours cette ville où on l'avait tant applaudi, le vieux Sacchi vint chez moi, et me dit en pleurant ces dernières paroles :

— Vous êtes l'unique personne à qui je fasse une visite d'adieu; car ce douloureux départ doit être se-

cret. Je n'oublierai jamais les faveurs que j'ai reçues de vous, signor comte. Vous seul au monde m'avez parlé avec sincérité et dans mon intérêt. Daignez m'accorder votre pardon, votre pitié, et l'honneur de vous embrasser.

Le pauvre Truffaldin me pressa entre ses vieux bras; il me jeta un dernier regard attendri de ses gros yeux pleins de larmes; puis il s'enfuit en courant, et je demeurai seul, errant dans Venise, privé de mes chers acteurs, plus âgé de vingt-sept ans que je n'étais à leur retour de Lisbonne. O mon cœur! ô comédie nationale! autour de moi pas une tête qui porte encore le goût de cet art si particulier, si éminemment italien! Mais je deviens pathétique... Essuyons bien vite la joue sur laquelle m'a baisé ce Truffaldin : le drôle avait mangé de l'ail. Sans qu'on y prenne garde, j'essuierai du même coup cette larme qui s'échappait de ma paupière, et j'irai dîner, bien fier d'avoir réussi à paraître philosophe, pour ne pas dire insensible.

CHAPITRE XXVI.

ON NE PEUT PAS TOUJOURS RIRE.

Mon frère Gaspard, fatigué par le travail, redemandait sa santé perdue aux médecins de Padoue. Cette célèbre université s'évertuait à ranimer la nature affaiblie dans ce pauvre corps. Tous les essais de l'art le plus raffiné ne faisaient qu'achever le malade et l'aider à mourir. Un matin, je reçus la nouvelle d'une horrible catastrophe. Mon frère avait une fièvre cérébrale. Au milieu d'un transport de délire, il s'était jeté par sa fenêtre dans la Brenta. Sa poitrine avait porté sur une pierre, et on l'avait retiré de l'eau dans un état déplorable. Le malheureux crachait le sang; il avait perdu la parole; et, comme il ne sortait plus d'une espèce de léthargie, on jugeait qu'il lui restait fort peu d'instants à vivre. Au reçu de la lettre qui m'informait de cet accident, je partis à la hâte pour Padoue. Gaspard respirait encore. Je trouvai près de lui une vieille dame française, madame Cenet, qui le soignait avec un dévoûment et une intelligence admirables. Je demandai quel médecin on avait appelé; on me répondit que depuis longtemps Gaspard s'était mis entre les mains de quatre docteurs, qui venaient le voir assidûment. Ce nombre de quatre et cette assiduité me firent trembler pour les jours de mon frère autant que sa maladie et son acci-

dent. Un cinquième médecin, le professeur della Bona, seul homme en qui j'aurais eu volontiers confiance, avait été consulté une fois; mais il avait ordonné un traitement dont les quatre autres docteurs n'avaient voulu exécuter aucun article.

Afin de savoir si je devais conserver quelque espérance, je me rendis chez l'un des quatre praticiens. C'était une espèce d'énergumène fort peu occupé de ses malades, mais qui tâchait de faire le plus de bruit possible. Il se vanta d'avoir tiré de l'eau mon pauvre frère, de l'avoir rappelé à la vie en lui administrant les secours recommandés par le tribunal de la *sanità* pour les noyés. Le maudit bavard écrivait un mémoire sur cette affaire, et sollicitait du gouvernement la médaille d'or. Si je l'eusse écouté, il allait me lire son mémoire; voyant qu'on ne pouvait tirer de lui que des sottises à mettre dans mes comédies, je le plantai là, et je retournai près de mon frère.

Gaspard, entre la vie et la mort, demeurait assoupi et sans connaissance, ne prenant pour toute nourriture qu'un peu de crème que madame Cenet avait imaginé de lui introduire par force entre les dents, au moyen d'une cuiller, et qu'il avalait sans s'en douter. Les quatre docteurs venaient deux fois par jour, examinaient les crachats sanguinolents, tâtaient le pouls du malade, et se retiraient en haussant les épaules d'une façon qui ne présageait rien de bon. Un matin, ils se regardèrent entre eux d'un air à la fois sinistre et plein d'indifférence. Au lieu de sang le malade rendait par l'expectoration une matière jaune à laquelle on reconnaissait

parfaitement la suppuration d'une plaie ouverte dans la poitrine, un commencement de gangrène et les premiers signes d'une décomposition complète. La mort était fort proche. Je courus, hors de moi, chez le professeur della Bona; je le pris par le bras, et, chemin faisant, je lui racontai la triste découverte des quatre docteurs et leur funeste sentence. Le savant professeur applique son oreille sur la poitrine du malade, et, après un examen minutieux :

— La respiration est faible, dit-il, mais parfaitement libre. La sentence de mes confrères est une absurdité. Il n'y a ni gangrène, ni décomposition, ni plaie intérieure. Quant à cette matière blanche et jaunâtre sur quoi ils appuient leur condamnation, ce n'est point de l'humeur, mais je croirais plutôt que c'est du beurre ou de la crème. A-t-on donné les potions que j'avais prescrites, et la dose de quinquina?

— Les quatre docteurs, répondit madame Cenet, m'ont défendu de suivre votre ordonnance.

—Bravo! s'écria le professeur; signor Charles, voilà un épisode digne de la comédie *dell'arte*. On a voulu me traiter comme un Truffaldin, et nous allons montrer à ces *illustrissimi* qu'ils sont quatre Pancraces. La vie de votre frère ne tient qu'à un fil; mais ce fil ne doit pas encore se rompre. Confiez-le-moi; mettez à la porte ces médecins de théâtre, et je réponds du malade.

En effet, peu de jours après il y eut une crise favorable. Gaspard ouvrit les yeux; il me reconnut, et le docteur nous trouva causant ensemble paisiblement. La fièvre s'éteignit, l'appétit revint, et j'eus le plaisir de

revoir mon frère plein de vie, de force et de gaîté, composer un joli sonnet sur sa maladie : ce qui me parut être une preuve évidente de son retour définitif à la santé.

Cette aventure m'avait fait oublier tous mes petits ennuis, l'affaire de Gratarol, le départ de la Ricci et l'évanouissement de ma bien-aimée troupe de comédiens. Je revins de Padoue avec l'esprit tout neuf et prêt à souffrir de nouveaux chagrins, comme si je fusse sorti des bras de la mort en même temps que mon frère Gaspard. A peine de retour dans ma solitude, je réfléchis philosophiquement sur les secousses terribles que je venais de recevoir. En songeant au danger d'où j'avais tiré un frère chéri, au spectacle déchirant de ses souffrances, je me reprochai la vivacité extrême que j'avais toujours mise à ressentir les petites misères de la vie, les petites tracasseries des esprits malins, les contre-temps, les persécutions de mon étoile, et tant d'autres bagatelles dont j'aurais dû rire et ne point me soucier. Je reconnus qu'avec mes prétentions à l'indifférence, à la résignation stoïque, j'étais l'homme le plus faible du monde. Afin de m'amender, je pris la résolution d'être ferme à l'avenir et de ne jamais me tourmenter pour des causes futiles. Je bravai la colère des génies, celle de leur roi, et la malice des fées. A l'idée que Pierre-Antoine Gratarol, avec sa conformation suspecte, pût être un esprit mal déguisé, je me félicitai de l'avoir vu traîner sur la scène et conspuer par le public. Je pensais avec plaisir à la terreur que ce malheureux avait dû répandre dans son monde fantastique, s'il y était rentré sous la forme d'une chauve-souris, poursuivie par les

huées et les sifflets. Un soir, je rêvais à cela en me promenant dans les rues, et je riais tout seul, lorsqu'un inconnu dit en passant près de moi : « On ne peut pas toujours rire. » Autant qu'il m'en souvient, c'était un dimanche, et j'entrais à Saint-Moïse pour y entendre la messe. Je venais de choisir une place, quand le signor Marini s'approcha de moi et me demanda si je savais le malheur arrivé à mon ami Paul Balbi.

— Quel malheur? demandai-je; hier soir, je l'ai vu gai et gaillard.

— Il est pourtant mort cette nuit. Excusez, signor comte, le porteur de ce mauvais message.

Je cours aussitôt chez mon cher ami Balbi, nourrissant encore l'espoir d'une fausse nouvelle; mais les cris et les gémissements qui remplissaient cette maison patricienne m'annoncèrent de loin que la mort avait passé là. — « On ne peut pas toujours rire : » la voix avait raison.

Le lendemain, je reçois une lettre du Frioul par laquelle on m'annonce que mon frère François est fort malade. Je m'apprêtais à voler à son secours; une seconde lettre cachetée de noir vient m'apprendre que j'arriverais trop tard. François laissait à sa veuve et à ses enfants une assez belle fortune; mais je les connaissais, et je devinai qu'ils allaient infailliblement dissiper leur patrimoine. Je me donnai beaucoup de peines pour les retenir au bord du précipice. Je les grondai, je les chapitrai; rien n'y fit. Ils voulurent absolument se ruiner. Mes sermons, mes remontrances, mes pas et démarches, tout fut inutile; et mes neveux orphelins me

fournirent cent fois l'occasion de répéter cette parole menaçante de l'inconnu : « On ne peut pas toujours rire. »

Un matin, Raphaël Todeschini entre dans ma chambre avec un visage tout décomposé.

— Venez vite, me dit-il ; notre ami Charles Maffei est mort hier, en plein café, d'une attaque d'apoplexie. Vous savez qu'il était fort pauvre ; cependant il vous a porté sur son testament.

Je n'étais pas l'homme du monde que Maffei aimait le plus ; mais moi, je le chérissais d'une tendresse toute particulière. La douleur me troubla l'esprit à cette nouvelle sinistre. Je suivis Todeschini sans savoir ce que je faisais. Il me mène chez un notaire, qui me communique le testament du défunt. J'y trouve une grande page pleine d'éloges de mon caractère, et plus de témoignages d'estime que le pauvre garçon ne m'en avait donné en toute sa vie. Lorsque j'en vins à la dernière phrase, où il disait qu'il me laissait, comme un souvenir et un gage de son amitié, sa tabatière d'or, seul bijou qu'il eût à m'offrir, j'élevai mes bras en l'air et je m'écriai en pleurant :

— Ah ! je donnerais tout l'or du monde, la tabatière, le tabac et mon nez par-dessus le marché, pour racheter à l'impitoyable mort cet ami si doux et si bon !

Le notaire et Todeschini lui-même souriaient de cette franche expression de mes regrets ; mais la Mort, qui se souciait peu de l'or et de la tabatière, et qui d'ailleurs était bien sûre d'avoir mon nez tôt ou tard, ne voulut rien rendre. Je gardai donc le bijou du bon Maf-

fei; et c'est l'unique héritage que j'aie jamais recueilli. Un million ne m'aurait pas été plus cher.

Fort peu de temps après cette perte cruelle, la mort courut à Padoue, et frappa subitement le meilleur, le plus dévoué, le plus constant de mes amis, Innocent Massimo. Cette fois, je n'eus pas même le courage de faire une exclamation. Je pleurai chaudement sans dire mot. Le fils de Massimo, jeune homme charmant, et sa femme, Hélène Raspi, l'une des personnes les plus affables et les plus spirituelles que j'aie connu, vinrent se jeter dans mes bras, me demander l'affection d'un père, et je trouvai un grand soulagement dans la tendresse filiale qu'ils me donnèrent naïvement, et que je possède encore. Souvent nous nous sommes émus en parlant ensemble de ceux qui ne sont plus; et dans ces instants pleins de tristesse, je répétais tout bas, sans amertume, les paroles de la voix mystérieuse et inconnue : « On ne peut pas toujours rire, » et j'y ajoutai ce correctif : « Mais il n'est pas besoin de rire toujours. »

J'approchais, en ce temps-là, de la cinquantaine, et je sens qu'à ce grand âge on ne saurait plus exciter l'intérêt du lecteur. Que pourrais-je raconter sur ces années de calme où la nature s'endort et se refroidit? J'avais été passablement ridicule dans mes amourettes de jeune homme. Je l'aurais été bien davantage si mon cœur se fût avisé de s'enflammer encore à cinquante ans. Heureusement il n'en fit rien. Je n'aurais donc pas grand'-chose à mettre au chapitre des passions. Mes travaux n'avaient plus la même importance qu'autrefois; ce

n'étaient que des sonnets et des petites poésies de circonstance, dont on s'occupait pendant un jour, et qui mouraient le lendemain de leur naissance. Plus de guerres dramatiques, plus d'assauts, plus d'embuscades ni de batailles rangées autour de la forteresse du Parnasse! De grandes rumeurs politiques s'élevaient dans le nord de l'Europe, et leurs échos répandaient l'étonnement et l'inquiétude en Italie. A présent même, ces rumeurs augmentent de jour en jour. Le lion de l'Adriatique ferme les yeux et feint de dormir sans les entendre. Chaque bouffée de vent qui passe les Alpes apporte quelque mot nouveau; celui d'égalité arrive au sein d'un nuage orageux; on cherche à le comprendre; on le commente de cent façons. Je le tourne et retourne sept fois dans ma tête; et plus j'y songe, plus je trouve de motifs pour le considérer comme une rêverie philosophique.

Lecteur bénévole, si vous êtes juste, vous me saurez gré de glisser sur l'histoire de mes dernières années; car si je m'abandonnais au radotage, il pourrait m'arriver d'écrire encore tout un volume insipide; je m'en abstiens, parce que j'ai tant perdu de parents et d'amis que je vous promènerais malgré moi dans un cimetière, et parce que mon imprimeur assure que nous avons plus de matière qu'il n'en faut; d'ailleurs, ce serait manquer au bon esprit qui m'a guidé dans l'entreprise de ce travail, puisque je publie ces mémoires par humilité. Vous trouverez à la suite de ce chapitre la pièce des *Drogues de l'Amour*, représentée au théâtre San-

Salvatore le 10 janvier 1776, et vous pouvez juger par vous-même cette prétendue satire personnelle.

Dix-sept ans se sont écoulés depuis que j'ai écrit ce qui précède. Nous sommes au 18 mars 1797, et j'ajoute ici un dernier mot. Je sens l'enthousiasme qui s'empare de moi. Permettez-moi, de grâce, une tirade pathétique :

« Pendant le doux rêve d'une démocratie impossible, bercés par l'illusion d'une liberté trompeuse, ô mes compatriotes, nous voyons apparaître à nos yeux... »

Mais l'imprimeur m'interrompt et me prie de modérer l'ardeur de mon éloquence. Je laisse donc aux gens sérieux et aux historiens véridiques le soin de raconter ce qui apparaît à nos yeux.

Lecteur patient, je profite de ce que je suis encore en vie pour vous dire un tendre adieu.

CONCLUSION

Les Mémoires qu'on vient de lire furent écrits par Charles Gozzi en 1780. Les derniers mots, ajoutés en 1797, nous apprennent que le manuscrit est resté pendant dix-sept ans entre les mains de l'auteur avant la publication. On peut regretter qu'un scrupule superflu ait empêché Gozzi de raconter l'histoire de sa vieillesse, car l'intérêt de son livre ne réside point dans l'importance des événements, mais dans la forme du récit et le tour d'esprit du personnage. Il eût été piquant de voir quels changements l'âge et le temps ont dû faire dans cette organisation poétique. Les renseignements sur les dernières années de la vie de Charles Gozzi sont presque nuls. C'est encore de ses lettres et de ses poésies qu'on peut essayer de tirer les conjectures les plus vraisemblables.

Il existe dans ses Mémoires un passage que les témoignages des contemporains ont rendu suspect. La bonne foi de l'auteur dans sa façon de raconter l'aventure du pauvre Gratarol n'est pas parfaitement démontrée. Son amitié pour Théodora Ricci a toutes les apparences d'un sentiment plus tendre. Beaucoup de témoins désintéressés ont expliqué en deux mots l'origine et le sujet de cette querelle comique : « Gozzi, disait-on, était amoureux de la Ricci. Un jeune fat l'a supplanté. Il s'est vengé en mettant sur la scène le rival avec tous ses ridicules. » L'opinion générale se trompe quelquefois dans les affaires de ce genre ; cependant il est rare qu'elle soit tout à fait le rebours de la vérité. Puisque notre poëte ne veut pas absolument avouer qu'il ait eu de l'amour pour la première actrice de la compagnie Sacchi, on peut lui faire l'honneur de le croire ; mais alors son amitié était passionnée, ombrageuse et exigeante. Probablement, les efforts de Gozzi pour ramener cette jeune femme à de bons sentiments et au respect de soi-même, son désir de la rendre honnête et digne d'une estime qu'il lui accordait par avance, comme un à-compte sur des vertus qu'elle n'avait pas encore, ses soins trompés et ses espérances déçues par l'arrivée d'un muscadin sans mérite,

ont excité en lui un dépit profond, offrant tous les caractères de la jalousie. Les quarante ans de Charles Gozzi, son humeur raisonneuse, ses occupations, ses travaux considérables, ses systèmes qu'il expose lucidement sur la conduite qu'un poëte doit tenir parmi les comédiens, cent autres raisons encore permettent de croire que l'auteur a été sincère dans le récit de sa liaison avec Théodora; il se serait, d'ailleurs, avili aux yeux de son amie elle-même à lui parler sans cesse de vertu, en mettant à profit pour son plaisir les mauvais principes qu'elle avait reçus. Cette hypocrisie est une supposition qu'on ne doit pas admettre sans des preuves évidentes. Mais à l'égard de Pierre-Antoine Gratarol, c'est autre chose.

En voulant faire de son amie une Lucrèce, comme il le disait, Charles Gozzi sacrifiait à une idée noble et généreuse sa propre faiblesse pour une femme charmante. Dans ces conditions, son amitié avait le droit de se montrer jalouse, et Gozzi obéissait à un sentiment humain fort connu, qu'un poëte espagnol a mis en scène dans la pièce du *Chien du jardinier*. Il ne voulait point qu'un autre lui enlevât ce qu'il avait respecté. Charles Gozzi comptait sans son hôtesse, c'est-à-dire sans la vie de coulisses, sans l'enivrement des succès, sans le besoin, les séductions de toute sorte, la légèreté de tête, le peu d'avantages que tirait alors une actrice de ses bonnes mœurs, le peu de gré qu'on lui savait d'être honnête, et même le peu de créance que trouvait sa vertu. Gratarol devait naturellement renverser les beaux projets de notre poëte, détruire en un moment le fruit de ses belles leçons. Le conquérant n'eut qu'à paraître, et il vainquit, sa boîte de dragées à la main. Gozzi, avec sa morale et ses frais d'éloquence, ne pesa pas autant qu'un diablotin de Naples, et une fois la révolution opérée dans les idées de la jeune actrice, le chien du jardinier n'avait même plus la ressource de finir comme cet autre chien de la fable, qui mange le dîner de son maître après l'avoir bien défendu.

On conçoit aisément que Gozzi, préoccupé, chagriné par la chute éclatante de sa jolie commère, écrivant sur ces entrefaites une comédie, ait puisé dans sa colère et son dépit la verve dont il avait besoin. Il y a précisément, dans *les Drogues de l'Amour*, un certain duc Alexandre amoureux d'une princesse, et à qui le fat Adonis donne beaucoup d'om-

brage. Le duc croit son sot rival plus aimé que lui ; sa jalousie en devient furieuse. La princesse, capricieuse et fantasque, tout en préférant le duc, s'amuse à le tourmenter en feignant pour le personnage ridicule un amour qu'elle n'a pas. Au dénoûment, le fat est mystifié ; c'est la seule différence de situation entre la comédie et la réalité. Gozzi a beau le nier, il est impossible qu'il ne se soit pas livré aux véritables mouvements de son âme en écrivant cette pièce. Le choix du sujet, les personnages, les caractères, tout indique qu'il a employé à cet ouvrage plus que de la sensibilité poétique.

Maintenant, pour être juste, il faut reconnaître que la maladresse de la Ricci, l'avidité du vieux capo-comico et la malice du public ont fort aidé l'auteur et dépassé de beaucoup ses intentions. La pensée de Gozzi a été matérialisée par des travestissements, des imitations grossières qui ont changé une œuvre d'art en satire particulière. La volonté suprême du conseil des Dix a complété ce spectacle curieux, digne du temps d'Aristophane. Le gouvernement a décidé que la punition du pauvre Gratarol servirait d'exemple aux jeunes gens infatués des modes anglaises, et aux autres secrétaires du sénat qui seraient tentés de fréquenter les coulisses et de faire du scandale. Gozzi n'a été que l'instrument de cette correction publiquement administrée ; mais, au fond, il a dû rire de se voir si bien vengé. Son feint désespoir n'est probablement qu'une façon d'amuser le lecteur.

Les ouvrages de Charles Gozzi renferment certains passages remarquables sur les idées de la fin du dix-huitième siècle. On voit cette imagination délicate et impressible, qui s'est toujours nourrie de petites fantaisies, s'étonner et s'effrayer des événements qui se préparent. Le mot de liberté lui fait peur, et il n'ose pas essayer d'en comprendre le sens. Il l'appelle rêverie philosophique, afin de ne point s'y arrêter. Dans une lettre écrite en 1780, il définit les idées nouvelles « des cris arrachés aux peuples par de vieilles souffrances, mais auxquelles on ne répondra point. » Déjà, dans la pièce de *l'Oiseau vert*, représentée en 1765, il avait lancé des épigrammes mordantes contre la philosophie française. Jean-Jacques Rousseau était le seul des grands esprits de ce siècle pour lequel il eût une admiration avouée. Voltaire l'épouvantait ; il le comparait à ces machines d'Archimède, qui, du

haut des remparts de Syracuse, portaient la destruction dans le camp romain.

Cependant, en 1797, au moment où Gozzi livrait ses Mémoires à l'imprimeur, après les avoir laissé dormir pendant dix-sept ans, la France tenait tête à l'Europe entière; le 18 mars est précisément la date du passage du Tagliamento et de la capitulation de Gradisca, qui livrait les provinces vénitiennes aux armées de la république française. Gozzi dut être un peu confus de son incrédulité en voyant ces effets gigantesques des « rêveries philosophiques. » Il écrivait alors à madame Cenet : « Vous pouvez être fière d'appartenir à une nation qui ne recule devant aucun danger, et qui mourrait plutôt que de se laisser violer. Il n'est rien de plus beau que d'être sauvé par son désespoir. Le spectacle auquel nous assistons doit vous remplir d'un orgueil légitime; mais je suis Vénitien dans l'âme, et vous m'excuserez de pleurer, s'il faut que l'exaltation de votre patrie entraîne l'abaissement et la ruine de la mienne. »

En effet, peu d'instants après, l'aristocratie de Venise votait légalement sa propre déchéance, son abdication. Elle s'éteignait au bout de quatorze siècles d'existence sans avoir tenté un effort pour se sauver, s'enveloppant de son manteau, comme César, mais pour rendre l'âme avant que le poignard l'eût frappée. Lorsque les lois françaises furent mises en vigueur, les patriciens, ayant perdu leurs privilèges, se virent obligés de compter avec leurs créanciers, ce dont ils s'étaient dispensés jusqu'à ce jour. Quelques grandes maisons passèrent de l'opulence à la détresse par la plus simple application de l'axiome de justice : « Payer ce qu'on doit. » Ce fut pour Charles Gozzi une occasion de comprendre le véritable sens du mot égalité. On trouve à ce sujet un passage curieux dans une lettre à madame Cenet, portant cette date : Pordenone, l'an Ier de la liberté italienne.

« Je sais à présent pourquoi notre pauvre Gaspard possédait une philosophie pratique bien supérieure à la mienne. C'est vous, madame, qui lui avez apporté de votre pays une dose de bon sens et de lumières que vous n'avez point voulu communiquer à d'autres. Je n'avais pas besoin de réfléchir beaucoup pour comprendre qu'un nom illustre, au lieu de permettre de faire le mal impunément, aurait dû obliger cer-

taines personnes à faire mieux que le vulgaire; mais croiriez-vous que j'ai atteint mon grand âge sans m'imaginer qu'il fût possible de toucher à l'abus des priviléges? Voici qu'un beau jour les hommes se trouvent égaux devant la justice, et je m'étonne qu'il en ait pu être autrement. Je ne serai jamais qu'un vieil enfant; et, comme je ne veux ni contredire tout mon passé ni mentir à ma conscience, par amour-propre ou par entêtement, je regarde, j'écoute et je me tais. Quelque chose que je puisse dire, il y aurait, d'ailleurs, contradiction entre ma raison et mes sentiments. J'admire avec effroi ces vérités terribles et armées du glaive, qui descendent du haut des Alpes; mais mon cœur vénitien saigne et se déchire quand je vois ma patrie perdre jusqu'à son nom. Vous allez dire que j'entends les choses petitement, et que je devrais être fier de me rattacher à une mère patrie plus vaste et plus forte; mais, à mon âge, on n'a plus la souplesse et l'élasticité des jeunes gens. Sur la rive des Esclavons est un banc où je m'asseois plus volontiers que partout ailleurs; je m'y trouve bien. Vous n'oseriez pas me dire que je dois aimer tout le reste de la rive autant que ce coin de prédilection : pourquoi donc voulez-vous que je recule les frontières de mon patriotisme? C'est à mes neveux qu'il appartient de faire cette besogne-là. »

Depuis l'extinction de la compagnie comique de Sacchi, Charles Gozzi n'avait écrit que deux pièces pour le théâtre de St-Jean-Chrysostome; l'une de ces pièces était un ballet appelé *la Fille de l'air*, qui eut un grand succès. Pendant les dernières années de la république de Venise, Gozzi avait encore publié quelques vers de circonstance, et ces poésies fugitives ont plus de force et d'éclat que les productions de sa jeunesse; elles sont écrites surtout avec plus de soin et de pureté. Après le naufrage du gouvernement vénitien, notre poëte se condamna au silence. Au milieu des grands événements qui troublèrent l'Europe, il considéra le règne des fantaisies comme fini à jamais pour lui. Il vécut paisiblement à la campagne, tantôt chez son frère Almoro, tantôt chez le jeune Massimo, dont les enfants l'aimaient beaucoup, et lui donnaient en badinant le titre de grand-père. Quand il se sentait pris de ses accès d'humeur solitaire, il se retirait dans sa maison de San-Cassiano, ou dans la province du Frioul. Il mourut du temps de l'empire, et les ingrats Vénitiens ont

si bien oublié Gozzi et ses ouvrages, qu'ils ne savent pas même la date précise de la mort de ce poëte charmant, qui les a divertis pendant un demi-siècle.

Charles Gozzi avait regretté amèrement la comédie *dell'arte* et les masques nationaux. Il eut encore la douleur de voir ses pièces complétement abandonnées, et celles de Goldoni revenir au théâtre. Ses amis essayèrent de lui cacher cette révolution dans les goûts du public ; mais il devina ce qui se passait, et il dit en souriant : « Je savais bien que l'immense bagage de Goldoni surnagerait quelque jour, comme ces paillasses qu'on vide par les fenêtres dans les canaux. Il y a de ces ordures qui ne veulent point rester au fond de l'eau. Les grandes marées seulement réussissent à les faire disparaître. »

P. DE M.

FIN.

POITIERS. — IMP. DE A. DUPRÉ.



